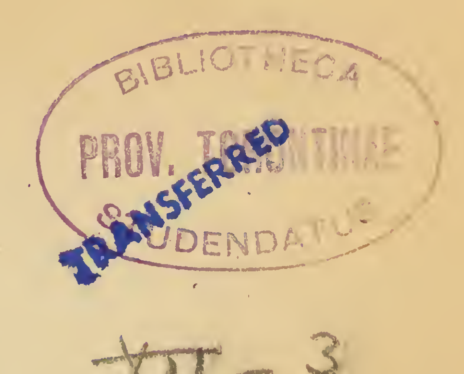



BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
TRANSFERRED
UDENDATUS


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

ÉLÉVATIONS

SUR

LA VIE ET LA DOCTRINE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST



IMPRIMATUR :

Turonibus, die 19 Martii 1920.

P. BATAILLE.

V. G.



ÉLÉVATIONS

SUR

LA VIE ET LA DOCTRINE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Par Mgr Charles GAY

ÉVÊQUE D'ANTHÉDON, ANCIEN AUXILIAIRE DE SON ÉMINENCE
LE CARDINAL PIE, ÉVÊQUE DE POITIERS.

Omnia et in omnibus Christus.
SAINT PAUL.

SEPTIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

TOME I



MAISON ALFRED MAME ET FILS
TOURS ET PARIS

1920





BREF

BREF

DE

SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

A

SA GRANDEUR Mgr Charles GAY

Évêque d'Anthédon, ancien auxiliaire du Cardinal Pie.

LEO PP. XIII.

Venerabilis Frater, salutem et apostolicam benedictionem. Si cor tuum in oratione concaluit et ignis exarsit in meditatione tuâ, Venerabilis Frater, nihil utilius profectò aut convenientius muneri tuo facere potuisti, quam ut conceptam intùs flammam foras emitteres, plurimosque eâ incendere conareris. Accommodatissimam vera ad id assequendum rationem tibi suppeditabat ipsa meditationum tuarum materia. Cum enim mentis aciem fixisses in ipsum caritatis fontem, qui factus salus et redemptio nostra, sacrum hunc ignem venit mittere in terram, ejusque considerasses diversas vitæ partes ac singula perpendisses opera, documenta, verba vividissimam spirantia ca-

BREF

DE

SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

A

SA GRANDEUR MGR CHARLES GAY

Évêque d'Anthédon, ancien auxiliaire du Cardinal Pie.

LÉON P. P. XIII.

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

Puisque votre cœur s'est échauffé dans la prière et que du feu a jailli de vos méditations, vénérable Frère, vous ne pouviez assurément rien faire de plus utile et de mieux en rapport avec votre charge que de produire au dehors ces ardeurs conçues au dedans, vous efforçant de les faire partager par plusieurs. Vous aviez au reste dans le sujet choisi par vous pour vos méditations un moyen tout à fait approprié à votre but. Vous teniez fixé, en effet, le regard de votre intelligence sur Jésus-Christ, source vive de la charité, lequel s'étant fait lui-même notre salut et notre rédemption, est venu apporter ce feu sacré sur la terre; vous avez en outre considéré les diverses parties de sa vie, approfondi chacune de ses œuvres, chacun de ses enseignements et celles de ses

ritatem; ea oculis obvertens lectorum tuorum theologicis illustrata commentationibus, nativisque et fervidis aspirationibus vivificata, prosilientes inde scintillas amoris in omnes, qui volumina tua versaturi forent, ultro ac veluti necessariò immittebas. Jucundissimè propterea novam hanc tuam lucubrationem excepimus de Elevationibus in vitam et doctrinam Jesu Christi, *quam cum præcedentibus, à Decessore Nostro sa: me: meritissimè commendatis, obtulisti nobis; successumque non minus faustum illi quam istis ominamur. Pluribus sane profuerunt editæ semel ac iterum conciones, quas inter templi septa habueras ad matres familias, et quæ pro regularibus scripseras de christianis virtutibus, septem continuis editionibus vulgata fidelium voto vix satisfacere potuerunt*

Id obventurum confidimus tuis Elevationibus, *quas in proprium dumtaxat usum adversariis primum commissas, ex prudente piorum consilio. in electiorum tantum animarum provectum publici juris fecisti. Ipsa namque, uti scitè animadvertis, indoles apertissimi nunc inter bonum et malum conflictûs, ipsumque acerrimum quod suî fecit desiderium caritas passim à terris explosa, multos fortasse diuturna fatigatos commentitiæ felicitatis deceptionecompellet ad excipiendam fulgentem veritatis lucem audacter obversam, hauriendumque manans ex illâ solatium amoris; unde scintillas ignis cœlestis nec opinantes contrahant. Hunc Nos præsertim fructum adprecamur operi tuo, licet summopere cupiamus, ut per ipsum qui*

paroles d'où s'exhale la plus vive charité. Or, mettant ces choses sous les yeux de vos lecteurs, les éclairant par des explications théologiques, les vivifiant par ces aspirations ferventes qui en sont le fruit naturel, vous deviez tout droit et comme inévitablement jeter dans le cœur de ceux qui étudieraient vos volumes les étincelles d'amour qui s'échappent de ce foyer.

C'est pourquoi nous avons reçu avec le plus grand plaisir ce nouveau travail de vos Élévations sur la vie et la doctrine de Notre Seigneur Jésus-Christ, *que vous nous avez offert avec vos précédents ouvrages recommandés à si juste titre par notre prédecesseur de sainte mémoire, et nous augurons que ce dernier n'aura pas moins de succès que les autres. Bien des âmes ont sans doute trouvé du profit dans ces* Conférences *adressées aux mères de famille et qui ont été éditées par deux fois après que vous les aviez prêchées dans l'enceinte du temple. Il en faut dire autant de vos* Traités *écrits pour les religieux sur* Les vertus chrétiennes, *et dont sept éditions consécutives ont à peine satisfait le besoin empressé des fidèles. Nous avons la confiance que le même sort attend ces* Élévations *rédigées d'abord à l'état de notes pour votre propre usage, mais que, cédant ensuite aux sages avis de pieux conseillers, vous avez livrées au public, pour le grand avantage des âmes d'élite.*

Vous l'avez en effet justement remarqué : le caractère de cette lutte générale et violente engagée aujourd'hui entre le bien et le mal, le sentiment si amer que produit dans les cœurs l'absence d'une charité que l'on semble vouloir bannir de partout ici-bas deviendront peut-être, pour beaucoup d'âmes fatiguées de poursuivre vainement une félicité mensongère, le principe d'une plus favorable disposition à accueillir en elles la splendeur de la vérité, que vous leur présentez hardiment, comme aussi à goûter

sanctus est sanctificetur adhuc : ac interim divini favoris auspicem et præcipuæ benevolentiæ nostræ gratique animi testem tibi, Venerabilis Frater, peramanter impertimus.

Datum Romæ, apud S. Petrum, 6 octobris, anno 1879, Pontificatûs Nostri anno secundo.

LEO PP. XIII.

la consolation de l'amour dont cette vérité est la source; de telle sorte que, même sans l'avoir prévu ni voulu, elles se sentiront atteintes par quelques étincelles du feu céleste.

Nous demandons surtout que votre ouvrage produise ce bien, souhaitant toutefois d'un désir plus grand encore que, grâce à lui, celui qui est saint devienne encore plus saint.

En attendant, nous vous accordons très affectueusement, comme gage de la faveur divine et en signe de notre particulière bienveillance et de notre gratitude, Vénérable Frère, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le sixième jour d'octobre de l'an 1879, seconde année de notre Pontificat.

LÉON P. P. XIII.

PRÉFACE

Les hommes que, dans sa toute gratuite et magnifique miséricorde, Dieu appelle à le servir à titre de prêtres ou de pontifes, ont un double devoir à remplir. Dieu, qui les investit de grands pouvoirs, leur confie un mandat sacré et les charge d'un très sublime et très important ministère. Comme Jésus-Christ, leur modèle et leur chef, ils doivent rendre témoignage à la vérité [1], confesser la foi, prêcher l'Évangile, étendre la lumière, proposer et commenter la loi, dispenser la grâce, propager ici-bas la vie surnaturelle qui est la substance de ce bonheur parfait en vue duquel Dieu nous a tous créés. Ils continuent ainsi, chacun pour sa part, l'œuvre terrestre du Verbe incarné : œuvre illuminatrice et rédemptrice, dont le terme suprême est la glorification de Dieu dans sa Création, et le salut, c'est-à-dire la gloire, la paix et la joie consommées de cette Création dans le sein à jamais béni de son Créateur et Seigneur.

1. Joann. xviii, 37.

Unique dans son principe et dans sa fin, cette action du sacerdoce chrétien revêt des formes innombrables. Elle s'exerce de mille manières, use de mille moyens et se dévoue à mille services pour satisfaire aux mille besoins de notre pauvre et chère humanité. C'est un trésor qui, ayant Dieu même et Jésus-Christ pour fonds, est tout à fait inépuisable; et l'une des meilleures œuvres de la sainte Providence est de créer sans cesse et de perpétuer dans l'Église les aptitudes diverses qu'exige cet immense et multiple travail. Encore que chez ces mandataires divins aucun ministère spécial n'exclue précisément les autres, néanmoins ceux-ci gouvernent, ceux-là enseignent; les uns ont grâce pour démontrer et exposer la foi; leurs frères, pour la défendre, ou bien pour en scruter les profondeurs, en relever les beautés, en découvrir les harmonies, en formuler toute l'ordonnance. Il y en a qui parlent, il y en a qui écrivent; il s'en rencontre qui vont au loin porter le baptême aux infidèles : le plus grand nombre maintient et conduit dans les doux pâturages du Christ les brebis déjà conquises et entrées au bercail. On en voit dont la vertu propre est de ramener les pécheurs; à côté d'eux leurs compagnons travaillent et réussissent à sanctifier les justes. Il y a les hommes du conseil et les hommes des œuvres.

C'est une famille et une armée: armée de travailleurs et armée de soldats, n'ayant d'ailleurs qu'une seule bannière, comme elle n'a qu'un seul guide, un seul cœur et

un seul esprit. Nous célébrons cette action extérieure et publique de l'Église toutes les fois que nous chantons l'hymne de nos actions de grâces : « ô Dieu ! ô Père ! ô Fils ! ô Saint-Esprit ! dans l'univers entier la sainte Église vous rend hommage et témoignage · *Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia* [1]. »

Ce spectacle est éblouissant pour ceux qui le contemplent. Le monde se convertirait s'il consentait à le bien regarder, s'il se donnait le temps d'y réfléchir, s'il voulait surtout rendre son cœur assez droit, assez pur, assez humble pour confesser que Dieu est là et s'y déclare comme nulle part ailleurs.

Mais cette fécondité visible n'est que l'expression et le fruit d'une vertu secrète et intérieure. Cette fructification suppose une sève, et si ces œuvres sont vivifiantes, c'est qu'elles sont avant tout des œuvres de vivants. Il y a donc dans l'Église de Dieu, et premièrement dans le clergé qui en est l'élite, une vie spirituelle et cachée, une vie essentielle et radicale, qui est le principe et l'aliment des fruits dont nous parlons.

Cette vie du dedans, qui est l'âme de tout le ministère ecclésiastique, a pour foyer la grâce qu'on appelle sanctifiante, avec les relations qu'elle établit, et les unions qu'elle fonde, et les vertus qui en découlent, la foi, l'espérance, l'amour, toutes les saintes habitudes infuses, les

1. Hymn. *Te Deum.*

dons et les fruits de l'Esprit-Saint, enfin la résidence et les opérations surnaturelles des trois personnes divines dans leurs enfants fidèles. Cette vie vient de Dieu, va à Dieu, subsiste, s'exerce et se consomme en Dieu. C'est là, je dis au lieu secret où cette vie a son siège, c'est là que Dieu se donne, qu'on le reçoit et qu'on se donne à lui en échange. C'est là qu'on le cherche, qu'on le trouve, qu'on l'écoute, qu'on l'entend, qu'on le goûte et qu'on l'aime. C'est le lieu propre de l'oraison, de la religion, de la piété, du culte et, comme dit l'Évangile, de « l'adoration en esprit et en vérité »[1]. On y trouve toujours dressés ces festins auxquels la Sagesse éternelle nous convie en disant : « Venez, mangez mon pain, le pain de la vie et de l'intelligence[2], et buvez le vin que je vous ai moi-même préparé ; mangez, ô mes amis, enivrez-vous, mes bien-aimés[3] ». Là est l'école maîtresse où l'on apprend « la science de Dieu »[4], où l'on pénètre le sens de ses paraboles, où les très adorables mystères de son royaume commencent de nous être dévoilés[5]. Les sources du Sauveur s'y ouvrent et y jaillissent en fleuves[6]. Là s'inaugure cette conversation toute céleste recommandée aux chrétiens par saint Paul[7]. Là naît et grandit dans

1. Joann. IV, 23.
2. Prov. IX, 5 ; Eccli. XV, 3.
3. Cant. V, 1.
4. Prov. I, 22.
5. Luc. VIII, 9.
6. Is. XII, 3; Eccli. XXIV, 40.
7. Philipp. III, 20.

le silence cette vie dont la maturité est notre perfection plénière et notre béatitude. L'Esprit du Père « qui opère toujours et du Fils qui opère avec lui [1] » y forme peu à peu l'image exacte du Christ, condition absolue des complaisances que Dieu veut prendre en nous [2]. Là aussi s'allume, s'entretient et s'avive ce feu sacré que Jésus est venu allumer sur la terre et dont il veut voir le monde embrasé [3]. C'est l'autel de Dieu dans notre âme et le saint des saints de notre cœur. Les grandes pensées y germent, les desseins généreux y éclosent, on y embrasse les sacrifices, on s'y voue à l'apostolat, on s'y livre d'avance au martyre. Toute la gloire de l'âme sort de là comme aussi toute sa sainteté [4]. Cette vie est « l'abondance intime » qui rend les lèvres éloquentes [5]. Elle est le « bon trésor d'où nous tirons ces choses à la fois anciennes et nouvelles » qui sont pour les enfants d'Adam les prémices de l'héritage de Dieu [6].

Le monde ne croit pas à cette vie. Il ne vit cependant que de l'activité qu'elle inspire; et comme il ne subsiste et ne dure que pour fournir à Dieu le temps de façonner et de recueillir ses saints, le jour où cette vie qui les fait s'éteindrait, serait le dernier jour qui luirait sur la terre.

Cette vie est la vraie vie chrétienne : discours et œu-

1. Joann. v, 17.
2. Rom. viii, 29.
3. Luc. xii, 49.
4. Psalm. xliv, 14.
5. Luc. vi, 45.
6. Matth. xiii, 52.

vres n'en sont jamais que la manifestation. Quiconque ne possède point cette vie en soi-même, quoi qu'il fasse ou paraisse faire, ayant un nom de vivant n'est réellement qu'un mort [1]. Saint Paul le dit aux Corinthiens dans les termes les plus explicites [2]. Mais aussi comme cette vie a la charité pour essence, il ne suffit point qu'elle existe dans l'âme, y fût-elle en un haut degré, il faut qu'elle s'y déclare et se produise au dehors. La splendeur et l'acte de cette vie, c'est l'expansion, la communication, le don de soi ; et dès qu'elle ne se donne plus, dès qu'elle refuse du moins de se donner, elle meurt. Au contraire, quand, selon la grande doctrine du Maître, la lumière posée sur le candélabre éclaire la maison [3], quand l'arbre planté de la main du Père céleste pousse les fruits attendus [4], quand « la foi opère par l'amour [5] », la vie est pleine, pleine aussi la justice ; Dieu a sa gloire dans l'homme et prononce que tout y est bien [6] : assez bien pour n'avoir plus désormais à changer, mais à entrer dans la sphère des choses qui demeurent.

Tous les enfants de Dieu, mais surtout ceux qu'il s'est consacrés, s'efforcent de vivre ainsi ; au dedans d'abord, puis au dehors ; purs et saints pour devenir féconds,

1. Apoc. III, 1.
2. I. Cor. XIII, 1, 13.
3. Matth. V, 16.
4. Ibid. XV, 13.
5. Galat. V, 6.
6. Genes. I, 31.

aimant Dieu pour servir leurs frères, unis au Christ pour faire l'œuvre du Christ.

Appelé par une grâce insigne au saint honneur du sacerdoce, et maintenant, par un dessein qui nous dépasse et nous confond, à la gloire de l'épiscopat, nous n'avons point cessé de travailler, autant que nous l'a permis notre faiblesse, à mener cette double vie intérieure et extérieure : vie d'oraison et d'union, vie d'action et de ministère; vie en Dieu et avec Dieu, vie pour Dieu et pour l'Église.

Ce que nous avons été, ce qu'ont valu et produit nos efforts et nos actes dans l'ordre de cette double vie, Dieu seul le sait; et encore que cet inconnu soit pour nous effrayer, nous croyons trop à la miséricorde, pour être décidément troublé de devoir abandonner ce secret et ce jugement à notre adoré Père céleste,

Toujours est-il que, pour ce monde, notre labeur n'a point été complètement stérile; et parvenu à cet âge qui est comme l'automne de l'existence, l'âge où, d'ordinaire, l'homme se recueille, repasse ses voies, examine ses œuvres et lève ses moissons s'il en a, nous avons cru remplir un devoir en vérifiant, en complétant, en réduisant enfin à sa forme dernière ce qui, dans ces divers travaux, nous semblait à la fois et le plus important et le moins imparfait, afin de le communiquer à nos frères après en avoir fait hommage à Dieu, source unique de ce que l'on y pourra trouver de vrai, de bon, de sanctifiant

C'est ainsi que nous avons publié d'abord notre ouvrage *De la Vie et des Vertus chrétiennes*, résumé des enseignements donnés par nous aux Religieuses; puis nos *Conférences aux Mères Chrétiennes*, où nous avons réuni nos instructions aux personnes engagées dans le saint état du mariage. C'est ainsi encore qu'aujourd'hui nous publions ces *Élévations*.

Il est comme impossible qu'une âme chrétienne, et bien davantage une âme sacerdotale, s'applique à considérer les choses de Dieu dans la prière sans que parfois, sinon souvent, Celui qui dans l'Évangile se nomme « le bon pasteur » la mène lui-même en ses herbages[1], et que Dieu, dont la joie est de converser avec les simples[2], fasse entendre sa voix à qui le cherche avec droiture. Dieu parle ici en éclairant, comme il persuade en émouvant. Ce n'est rien de miraculeux, ni même d'extraordinaire; mais on y sent la bienfaisance, la libérale opération de sa douce Providence. C'est un acte en notre faveur de sa tout aimante paternité; un rayonnement, dans nos esprits, de la splendide apparition de Jésus en ce monde; un jaillissement dans nos cœurs de cette charité infinie qui, par le Saint-Esprit, y est déjà répandue[3]; une vertu s'échappant de notre baptême, une grâce que nous apporte ou que nous vaut l'Eucharistie. On

1. Joann. x, ..
2. Prov. III, 32.
3. Rom. v, 5.

comprend alors tout d'un coup ce qui jusque-là semblait impénétrable; on entre plus avant dans les concepts chrétiens; les paroles sacrées s'illuminent, le dedans de l'Évangile s'ouvre, et l'on se trouve introduit « dans les celliers du Roi [1] ». On voit, on vit, on est délivré et soulevé, on respire et l'on aime, on est meilleur et plus heureux. Ce sont des visites, des sourires, des caresses de la bonté divine, des gains de grâce, des ascensions dans la vérité, des dilatations dans l'amour, des accroissements en Dieu de tout l'homme intérieur. On a conscience que ce n'est point là du tout un fruit direct de l'étude, de la méditation, ou même de la science acquise. Ce n'est point une fleur sortant d'un sol terrestre, c'est une manne qui tombe du ciel et en donne l'avant-goût.

Quiconque a tant soit peu pratiqué l'oraison dira que je raconte ici son histoire. En une mesure c'est donc aussi la nôtre, grâce à l'inénarrable condescendance de Dieu. Or, l'Esprit-Saint disant qu'une parcelle même des dons d'en haut ne nous doit point échapper par notre faute [2], il nous arriva, comme à d'autres, de noter au fur et à mesure ce qu'il nous avait paru recevoir et comprendre en ces moments bénis. Ce n'était là qu'une assurance prise contre une mémoire infirme; nous ne destinions ces notes qu'à notre usage et n'y cherchions que notre profit. Tout au plus, l'occasion y étant, nous don-

1. Cant. I, 3.
2. Eccli. IV, 14.

nions-nous la liberté d'en confier quelqu une à des âmes de notre connaissance intime et que nous savions affamées du pain dont nous avons coutume d'être nourri. Mais de construire un ensemble avec ces fragments isolés et surtout d'en tirer un livre, c'est ce qui ne nous était jamais venu à la pensée.

Après bien des années cependant, relisant ces pages éparses et devenues nombreuses, nous ne pûmes pas nous empêcher d'y reconnaître d'abord je ne sais quelle sève évangélique, puis une suite régulière qui s'était formée comme d'elle-même. Le cours naturel des choses, joint au mouvement annuel du cycle liturgique, nous avait fait successivement parcourir les diverses phases du mystère et de la vie de Jésus; nous nous étions plus ou moins arrêté aux principales stations de ce voyage incomparable : vie du Sauveur dans la pensée du Père qui de toute éternité le prédestine à sa mission ; sa vie dans le sein de sa bienheureuse Mère ; sa nativité avec ce qui se rattache au temps de son enfance ; sa vie cachée à Nazareth, sa vie publique toute pleine d'enseignements et de miracles; sa vie souffrante comprenant sa Passion jusqu'à sa sépulture, sa sainte résurrection, sa glorieuse ascension ; puis les effets divins de cette vie voyagère du Christ, l'Esprit-Saint envoyé, l'Église, l'Eucharistie, et enfin les merveilles dans les membres du chef divin, de cette vie que la théologie nomme sa vie mystique ; tout avait été regardé et, comme nous l'avions pu, adoré, savouré, invoqué, raconté.

C'était donc, en définitive, une longue série de vues sur cet inépuisable objet de la contemplation universelle qui est Jésus, Verbe incarné, Pontife de Dieu, victime pour tous, sur qui reposent et reposeront à jamais les regards de Dieu, de Marie, des Anges, des Saints; Jésus qui nous a dit de lui-même que la vie éternelle consiste à le connaître, comme l'éternelle béatitude consiste à le posséder [1].

Il fallait dès lors en convenir : un livre se trouvait fait, un livre ayant son plan, et que l'on pouvait dire tracé de main divine; un livre ayant sa raison d'être, puisque d'un bout à l'autre, et sous les aspects les plus variés, il n'y était question que de Celui qui, pour tous ici-bas, est toujours la suprême sinon l'unique question ; un livre enfin ayant son caractère, puisque toute la doctrine y prenait sa lumière de l'oraison et en gardait même presque partout la forme et la saveur. Nous dûmes nous demander si Dieu nous avait donné tout cela pour nous seul, et nous le lui demandâmes d'abord à lui, comme il était possible.

De graves et nombreuses objections se dressèrent dans notre esprit en face de cette publication hypothétique. Des vues si personnelles, avec la foule des sentiments qu'elles avaient provoqués, étaient-elles à livrer au public, même à ce public chrétien et par là même favora-

1. Joann. XVII, 3.

ble et ami, que se créent presque toujours les livres destinés à l'édification des âmes ? N'était-ce pas manquer et de pudeur envers la grâce et de discrétion envers Dieu ? Ce que l'on avait écrit en toute simplicité ne serait-il pas jugé téméraire ? Serait-on d'ailleurs suffisamment compris ? Ne courrait-on point aussi le risque de donner le change à ses frères qui, lisant avec charité des pages où quelque souffle de grâce semblait avoir passé, seraient peut-être enclins à conclure de tant de grâces gratuitement reçues, à des vertus vraiment possédées, prenant ainsi des affections, sincères assurément ou vivement senties mais passagères, pour des états dont on se sent hélas ! si éloigné ?

Quel temps d'ailleurs pour une semblable confidence ! Le christianisme, même évidemment démontré, soit par la science sacrée, soit par l'histoire, soit par l'action persistante et toujours triomphante de l'Église, frappe si peu de nos jours les yeux affaiblis d'un grand nombre ! Même rabaissé, il semble à toute une foule inaccessible ; même amoindri et *naturalisé* (peut-on gémir assez de ce que plusieurs, même parmi les nôtres, aient cru devoir dévouer à cette tâche funeste et leur labeur et leur talent ?), même amoindri donc et *naturalisé*, l'Évangile reste pour tant d'âmes pusillanimes une charge écrasante ! Est-ce le moment de monter sur les toits pour y exposer au grand jour ce que Dieu confie à son Église de plus intime, de plus élevé, de plus saint et de plus

divin ? Est-ce le surnaturel à outrance, est-ce la foi avec ses fiertés, ses franchises, ses énergies royales, est-ce l'amour avec ses libertés, ses audaces et surtout ses tendresses, qu'on peut prudemment proposer à une génération si profondément inclinée vers la terre, si occupée des choses du temps, si jalouse d'indépendance hautaine et de bien-être sensible ; si troublée par les luttes religieuses, sociales et politiques, si antipathique au mysticisme, si défiante envers l'invisible, si peu ferme même en sa raison, aussi soucieuse des intérêts qu'elle l'est peu des principes, et en qui l'apostasie de plus en plus déclarée et cynique des pouvoirs et des lois produit tant de préjugés, tant de doutes, tant de défaillances morales, enfin tant d'erreurs et de péchés !

Nous avons regardé sérieusement toutes ces objections et bien d'autres encore ; nous les avons portées à Dieu dans la prière. Ayant interrogé d'abord ce que nous avons la grâce de connaître d'âmes intérieures et saintes, d'autant plus aptes à prononcer ici que, vivant plus proche de Dieu, elles sont plus dégagées des influences du monde, à l'abri des mirages trompeurs, et libres des vaines timidités, nous avons en second lieu consulté nos frères du sanctuaire, nos pères dans la doctrine, nos maîtres dans la vertu, enfin tous nos conseillers naturels !

On s'est trouvé unanime à nous dire que nos difficultés étaient bien plus apparentes que réelles, que les étonnements (j'espère n'être pas obligé de dire les scandales) de

quelques-uns n'étaient point une raison suffisante pour priver les enfants de Dieu d'un aliment qui peut entretenir et augmenter leur vie surnaturelle ; on a pensé que, par sa nature même, ce livre donnerait probablement à beaucoup d'âmes le goût et peut-être le secret d'étudier davantage et de mieux aimer Jésus-Christ, comme aussi d'adorer par lui et avec lui les perfections, les droits, les volontés de son tout divin Père ; de communier ainsi de cœur à sa religion, à sa piété envers ce Père, à ses vertus, à ses mystères, y compris celui de ses souffrances, si capital et si ardu ; de vivre enfin de son esprit et de mener sa vie sur la terre, ce qui est le tout de la sagesse, de la justice, de la sainteté et vraiment du bonheur. On s'est même accordé à penser que cette contemplation filiale des états, des conduites, de la doctrine et des œuvres sacrées du Sauveur, était pour inviter bien plus que pour repousser tant d'âmes fatiguées des fluctuations, des débats, des circuits, des raisonnements même et des démonstrations proprement dites. On a jugé que plus que jamais les âmes de notre temps sont séduites par la beauté, vaincues par la bonté et se sentent surtout dévorées du besoin de vivre, c'est-à-dire du besoin de tout ce qu'est personnellement, de tout ce que donne éminemment pour ne pas dire exclusivement Jésus, sujet unique de nos *Élévations*. Enfin plusieurs ont estimé que nous ne sommes point en un siècle de demi-vérités ni de demi-mesures. On a perdu confiance aux

compromis, on est plus que las des équivoques ; ceux qui s'y essaient encore font pitié. Dans tous les ordres la question se pose entre le bien absolu et le mal sans frein ni limites, entre l'amour jusqu'à la passion et la haine jusqu'à la fureur. Ce semble donc l'heure ou jamais d'affirmer toute sa foi avec les divins privilèges qu'elle nous donne, d'étaler au soleil les trésors que Dieu y a déposés pour nous, d'user en simplicité et liberté de tous les droits sacrés qui en naissent, inaugurant, même au dehors, cet état béni du ciel où tout ce qui est se montre, parce que tout ce qui est là est saint. Au reste (et cette dernière raison n'était pas la moins forte), plus l'iniquité grandit, plus le blasphème a cours, plus il sied que ceux qui aiment Dieu et l'adorent élèvent bien haut la voix. La grande réparation à offrir à Dieu de l'impiété des uns, c'est le rajeunissement, la ferveur et l'éclat de piété des autres. Au fond, réjouir saintement les bons est peut-être le meilleur des bienfaits, et confesser Jésus-Christ (ce qui est rendre à Dieu tout honneur et lui donner toute gloire) est sans contestation le premier des services.

Devant de telles raisons, de si heureuses chances et de si beaux espoirs, toute hésitation devait cesser, toute considération personnelle disparaître, et toute crainte humaine s'évanouir.

Nous avons donc pris notre parti, et maintenant, la paix dans l'âme et la confiance au cœur, nous livrons ces

pages à nos frères ; je dis nos frères quels qu'ils soient ; car la science de Jésus-Christ convient à tout état, comme aussi c'est à tous sans exception qu'il est ordonné de l'aimer et que son adorable vie terrestre est proposée en exemple. Daigne Dieu bénir ce troisième ouvrage comme il lui a plu de bénir les deux premiers. Si celui-ci fait à nos lecteurs le bien que sa substance nous a fait à nous-même, nous n'aurons pas perdu notre temps en l'écrivant et nous serons plus que payé de nos peines. Et si, comme nous osons le croire, Dieu a bien voulu mettre quelque chose de lui dans ces Élévations (s'excitant peut-être à le faire par les prières qu'il inspire à plusieurs chères et saintes âmes de lui offrir incessamment pour nous), nous le prions instamment de se dédommager lui-même, et dans ces âmes et dans bien d'autres, de la très insuffisante correspondance qu'ont trouvée dans notre cœur et surtout dans notre vie des grâces dont cependant nous avons senti tout le prix, et qui nous laissent pénétré d'une gratitude profonde.

Ce livre, nous l'avons dit, est né dans la prière et véritablement de la prière. Si l'on en veut bien profiter, il faut le lire dans l'esprit où il a été composé, c'est-à-dire en priant ou du moins en vue de s'avancer dans la grande science de l'oraison Peut-être y a-t-il dans la plupart de ces Élévations trop de substance chrétienne pour qu'on s'en puisse suffisamment nourrir moyennant une simple lecture, et surtout pour que l'on puisse faire des deux

volumes qui les contiennent une lecture courante et suivie.

Cet avis donné et cette précaution prise, il ne nous reste plus qu'à implorer pour l'œuvre et la bénédiction de Dieu et la protection de la Très Sainte Vierge, avec celle de saint Michel et des bons Anges, de saint Joseph et de tous les Saints, demandant aussi à nos frères que si nos humbles labeurs leur sont de quelque utilité, ils veuillent bien nous recommander à la miséricorde de Notre-Seigneur.

Poitiers, 16 juillet 1879,

En la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

Cette seconde édition des *Élévations* n'est que la reproduction de la première. Nous en avons cependant revisé le texte avec soin, nous efforçant d'éclaircir plusieurs passages qui avaient pu sembler obscurs, et d'y expliquer ou confirmer quelques points de doctrine qui, mal compris, donnaient lieu à des doutes, sinon même à des objections. La correction du style nous a aussi préoccupé. Enfin, quoique identique au fond, cette seconde édition est très améliorée et dès lors préférable à l'autre. Nous pensons avoir ainsi porté notre travail au dernier degré de bien que nous sommes capable d'atteindre, et si d'autres éditions suivent celle-ci, elles y seront conformes de tout point.

En relisant cet ouvrage après plusieurs années, notre premier besoin est de remercier Dieu. Grâce à Lui, ce livre qui, par sa nature, semblait réservé à un petit nombre d'âmes intérieures et contemplatives, a

trouvé chez nos frères du sanctuaire, du cloître ou même du monde, un crédit que nous n'aurions pas osé espérer.

Il nous est souvent venu à ce sujet des témoignages qui ont rempli notre cœur de reconnaissance et de joie.

Le Bref dont Sa Sainteté Léon XIII a daigné honorer nos volumes est pour nous une faveur insigne. Il sera pour tous nos lecteurs une précieuse garantie.

Et maintenant nous livrons de nouveau ces pages au public chrétien. Nous permettra-t-on de le dire avec simplicité ? nous souhaitons ardemment que ces Élévations se répandent. Plus nous y avons réfléchi, plus il nous a paru que la lecture et surtout la méditation en devait être très utile à quiconque cherche Dieu, a commencé d'aimer Jésus-Christ et de tendre à la sainteté.

Nous le disions déjà dans notre première préface; cette conviction s'est augmentée en nous. Notre-Seigneur sait seul jusqu'où elle est fondée ; mais si nous ne nous faisons pas illusion sur ce point, nous avons la ferme confiance qu'il exaucera nos désirs. Il peut voir que ces désirs vont tous à sa plus grande gloire et au meilleur bien de notre mère la Sainte Église, à qui nous appartenons corps et âme.

PREMIÈRE ÉLÉVATION

PÈRE SAINT.

« Père saint ! » Ces deux mots que Jésus vous a dits au Cénacle la veille du jour où il allait mourir [1], qu'il a certainement dits pour nous, les disant devant nous, ces deux mots vous révèlent, ô mon Dieu adoré ! Qui les entend vous voit, et jusqu'au fond de votre être ; et c'est assez pour l'éblouir, le ravir et le rendre heureux.

Vous êtes Père. Ah ! l'être a donc la vie ! Il y a dans la vie même une source de vie ; il y a un mouvement dans l'immuable, une production dans l'increé, une expansion dans l'identité, une fécondité dans l'intégrité, une donation dans la plénitude, une société dans l'unité ! Vous êtes Père. Il y a donc une autorité dans la vérité, un éternel principe à la justice ! Vous êtes Père. Il y a donc une parole dans le silence, une forme dans l'infini, une divine beauté dans la bonté divine ! O Dieu ! il y a en vous de l'amour, un acte d'amour, une vie d'amour, un don de soi par amour : en vous, dans votre nature ; en vous, dans votre essence ; en vous, où il n'y a que vous ; de sorte que tout ce qui est en vous, et cet amour, et ce

1. Joann. XVII, 11.

don, et cet épanouissement, et tout le reste que j'ai dit, et tout le reste, infiniment plus grand et meilleur, que je ne suis ni digne, ni capable de dire, tout ce qui est en vous est vous, ô Dieu unique et l'unité même !

Quelle joie est donc votre Être ! Dès que vous êtes Père et Père saint, n'êtes-vous pas la béatitude et la joie absolues ? Étant Père, vous donnez tout; mais si parfaitement que vous vous donnez vous-même hormis d'être le Père de celui que vous engendrez, lequel étant en tout semblable et égal à vous, garde aussi cette propriété d'être seul votre Fils. De plus, procédant de vous, il ne sort pas de vous ; c'est même en vous que vous le concevez, en vous que vous l'enfantez, et de là vient d'abord que cette génération est sainte.

Elle l'est encore, et vous-même êtes saint, parce que, aimant naturellement, et d'un amour sans bornes, ce fruit de votre amour, cette gloire de votre vie, cette image de vos perfections, ce Verbe de votre intelligence, ce miroir vivant de votre être ; et lui aussi vous aimant d'un amour que le vôtre ne saurait dépasser, cet amour uni, quoique mutuel, et si uni qu'il est unique, produit comme un embrassement, une étreinte, un nœud, une union, enfin une unité consommée de ce qui est déjà un par nature ; et cette Consommation vivante et subsistante, qui est l'Esprit-Saint, achève de tout sceller et sanctifier entre les deux dont elle émane. Excepté qu'elle tient d'eux tout ce qu'elle est, elle est de tout point leur pareille ; elle est dès lors comme eux une vraie personne divine : personne distincte, mais n'ayant avec elles, en qui elle a sa source et sa demeure, qu'une seule et même nature, une seule et même vie, une seule et même plénitude d'être : d'où il suit qu'elle ne constitue avec elles qu'un seul et même Dieu, le Dieu vivant, le Dieu unique.

O Père saint, trois fois saint, saint en vous-même, saint

dans votre Fils, saint dans votre Saint-Esprit! Les anges, qui vous contemplent avec ravissement, vous chantent avec transport. Les siècles passent, si l'on peut dire qu'il y a pour eux des siècles : nos siècles du moins s'écoulent; ces bienheureux Esprits regardent toujours le même spectacle; et tandis que, d'un seul coup d'œil, ils embrassent l'univers entier et en pénètrent si bien toutes les profondeurs que, n'y trouvant plus après ce premier regard ni nouveauté, ni secret, ils pourraient ne le regarder plus sans rien perdre ni désapprendre; contemplant au contraire votre face, ô Père saint, et en vous votre Fils, et en vous deux votre commun Esprit, ils ne cessent point d'y découvrir des perfections nouvelles; et tout ce qu'ils y découvrent, ils l'admirent et le louent; et de tout ce qu'ils admirent et louent, ils vivent; éternellement affamés de ce qu'ils mangent, mangeant éternellement ce dont ils sont affamés, sans que jamais leur faim épuise leur aliment, sans que jamais leur aliment assouvisse tout à fait leur faim, qui n'est pas une souffrance, mais une félicité exquise.

DEUXIÈME ÉLÉVATION

TOUTES CHOSES ONT ÉTÉ FAITES PAR LUI, ET DE CE QUI A ÉTÉ FAIT, RIEN NE L'A ÉTÉ SANS LUI [1].

Mon Dieu ! est-ce que cette phrase de votre Évangéliste ne contient pas le grand secret ? Est-ce qu'elle ne met pas au jour votre conseil éternel ? et y trouvant racontée l'origine de toutes choses, n'y voyons-nous pas exposé tout votre plan sur la Création ?

Vous y apparaissez d'abord tel que vous êtes : distinct, unique, précédant tout, dominant tout, indépendant de tout, vous suffisant pleinement à vous-même, ne prenant pas hors de vous vos déterminations ; créant ce qui existe, non par nécessité, mais par l'acte d'une volonté désintéressée et complètement maîtresse d'elle-même ; ne cherchant dès lors en vos œuvres ni accroissement, ni gain d'aucune sorte ; trouvant bon seulement de vous déclarer ainsi au dehors, de vous communiquer, de vous donner, sans rien perdre toutefois, ni aliéner, ni céder, ni modifier de ce que vous êtes. Et ces êtres que, de toute éternité, votre intelligence a conçus, dont, de toute éternité aussi, votre magnifique bonté a daigné décréter l'existence,

1. Joann. I, 3.

au moment où il vous a plu vous les avez fait exister : créant du même coup ce moment où ils recevaient l'être, et qui ouvrait le cours du temps.

Vous n'avez point tiré ces êtres de je ne sais quelle matière préexistante où vous auriez pris leur substance, vous bornant à les façonner et à les disposer avec ordre. Vous ne les avez pas non plus tirés de vous, encore bien qu'ayant en vous tout leur principe, ils y aient inévitablement leur premier exemplaire. Mais ils ne sont eux-mêmes ni l'exemplaire qu'ils représentent, ni le principe qui les produit. Ils sont de vous, mais non pas vous ; ils sont, non des émanations, mais des ouvrages, et que vous avez faits de rien. Vous les avez créés de fond en comble et constitués tout ce qu'ils sont.

« Et tout a été fait » ainsi, hormis Celui par qui tout a été fait ; Celui que votre Évangéliste nomme ici « votre Parole [1] » : non point une parole énoncée au dehors et qui n'existait pas avant d'être énoncée ; mais une parole énoncée au dedans, semblable, égale, consubstantielle à Celui qui l'énonce, et par laquelle, ou plutôt dans laquelle il s'énonce tout entier : parole, par conséquent, essentielle et éternelle ; parole vivante et subsistante, sans laquelle celui qui la dit ne vit point, quoiqu'il ne vive pas d'elle, mais seulement de la dire ; tandis qu'elle-même, vivant d'être dite par lui, vit véritablement de lui et en lui et comme lui, c'est-à-dire d'une vie absolument identique à la sienne. Or, cette divine parole, c'est le Verbe dont saint Jean écrit : « qu'il était dans le principe », c'est-à-dire avant les temps ; mais aussi « dans le principe » qui est vous, son Père qui l'engendrez toujours. C'est ce Verbe qui « était en Dieu, ce Verbe qui était Dieu ». Et c'est précisément « par lui », ô Maître et Seigneur souverain,

1 Joann. I, 1.

que « toutes choses ont été faites ; et de ce qui a été fait, rien ne l'a été sans lui ».

Ce Verbe, qui contient Dieu, recevant par génération, et dans une plénitude infinie, toute la nature du Père dont il procède, contient en outre intellectuellement, éminemment, exemplairement toutes les créatures possibles. Il est leur idéal vivant : ce qui fait dire à saint Jean, selon l'interprétation de plusieurs Pères, que « tout ce qui a été fait était Vie en lui [1] », et cela, même avant d'être fait ; il y était Vie divine » (ce qu'est cette trois fois sainte intelligence où il était idéalement), et là il fût resté « Vie » quand bien même rien n'eût été fait. Mais ce qui vivait ainsi en vous, ô Dieu, et en vous seulement, et de cette seule manière, il vous a plu que cela vînt dehors et vécût autrement, commençant d'avoir l'existence en soi-même. Créer, pour vous, mon Seigneur, c'est parler au dehors ; et comme vous êtes la vérité, la véracité, la simplicité même, vous ne dites rien au dehors que vous ne le pensiez et disiez au dedans, c'est-à-dire dans votre propre Verbe, forme infinie de votre entendement et son expression très parfaite. Votre parole intérieure, c'est votre Verbe ; vos paroles extérieures, c'est l'acte, le fruit et comme l'écho volontaire de ce Verbe immanent. Et quand une créature n'est que ce que ce Verbe créateur l'a faite, elle est vraie, elle est juste, elle est pure, elle est bonne. Évidemment tout a été fait d'abord ainsi, c'est-à-dire établi dans la vérité, posé dans l'ordre et assis dans la paix. Votre Verbe, ô Dieu, est tout-puissant en même temps qu'infaillible, et le néant ne résiste point. Donc, comme le chante David, « vous n'avez eu qu'à dire, et tout a été fait [2] » ; fait par votre parole et selon votre

1. Le fondement de cette interprétation est le texte ainsi ponctué : *Et sine ipso factum est nihil. Quod factum est in eo vita erat.*

2. Psalm. xxxii, 9

parole. Voilà pourquoi, ayant regardé vos créatures, dès que, répondant à votre voix, elles surgirent à l'existence, voyant qu'elles répondaient exactement à vos pensées, vous déclarâtes que chacune était bonne, et que toutes ensemble étaient excellentes [1] : et cela fit que vous prîtes en elles votre repos.

Mais pourquoi donc l'avez-vous faite cette Création, ô mon Seigneur ; vous à qui rien ne manque et à qui rien, dès lors, ne saurait profiter ? Est-ce un mystère impénétrable que cette décision prise par vous ? Oui, dans son dernier fond. Mais si, comme il nous est certainement permis, nous approchons du bord de cet abîme sacré, si surtout nous nous y agenouillons pour réfléchir pieusement et prier humblement, nous en voyons s'échapper des rayons qui, ne nous donnant point, il est vrai, la pleine lumière, apaisent pourtant nos cœurs et réjouissent nos esprits.

Avant tout, et sans parler d'aucune autre raison, si vous avez créé, mon Dieu, c'est que vous avez jugé bon de le faire ; et déjà cela suffirait, puisque, en vous, tout fait implique inévitablement un droit. Ce qui, de votre part, paraît être le plus arbitraire, est justement ce qui mérite le plus d'être adoré ; et vos œuvres, quelles qu'elles soient, portent leur justification en elles-mêmes [2]. Puis, vous avez assurément voulu que cette Création tout entière vous fût une manifestation, un témoignage et une louange [3]. Vous avez voulu, par là même, qu'elle vous rendît hommage, vous honorât d'un culte, fût soumise à vos lois ; et que, reconnaissant en vous son principe, elle revînt à vous comme à sa fin dernière, par le mouvement de sa religion, de son amour et de sa pieuse obéissance. En

1. Genes. I, 31.
2. Psalm. XVIII, 10.
3 Confessio et magnificentia opus ejus. Ib. CX, 3.

somme, sans avoir besoin d'elle, mais parce que c'était l'ordre et l'ordre indispensable, vous l'avez rapportée à vous et vraiment faite pour vous, comme nous le lisons dans l'Écriture [1]. Elle est essentiellement tenue de contribuer à votre gloire en reflétant quelque chose de celle qui resplendit en vous. Puis, un peu au-dessous de cette fin suprême et nécessaire, vous avez considéré que créer, c'était faire du bien. Vous rendiez par là, en effet, vos créatures belles, bonnes et heureuses en leur communiquant vos dons. Leur création élémentaire pouvait même, si vous le vouliez, vous servir d'acheminement à porter jusqu'au comble leur beauté, leur bonté, leur bonheur, en vous communiquant vous-même à elles, en les faisant participer à votre nature [2], communier à votre vie, contempler tout à votre lumière, s'associer à vos desseins, contribuer à leur succès, savourer vos délices, et à la fin, par une grâce souveraine, à laquelle votre bonté saurait délicatement mêler une mesure de justice, payer leur fidélité méritoire, toute facile qu'elle fût, en les consommant avec vous dans votre unité éternelle.

Je ne vois pas, j'entrevois; je ne parle pas, je balbutie ; je prie bien plus que je n'enseigne; n'est-ce pas là pourtant, ô mon Dieu, quelque chose de ce qui, sans vous entraîner, ni vous décider, a pu entrer dans ce mouvement souverain, spontané et gratuit par lequel vous vous êtes vous-même incliné et porté à parler au dehors, c'est-à-dire à tirer l'univers du néant, faisant tout par votre Verbe ?

Je comprends donc comme je le puis, je crois à tout le moins d'une foi inébranlable, qu'en la manière que vous m'avez montrée, et pour les adorables raisons que

1. Prov., XVI, 15.
2. II Petr., I, 4.

vous me permettez d'apercevoir, « toutes choses ont été faites par ce Verbe » qui procède de vous.

Mais pourquoi avez-vous inspiré à votre Évangéliste d'ajouter que « de tout ce qui a été fait, rien ne l'a été sans lui » ? Car enfin cette seconde partie du verset semble ne contenir rien de plus que la première ; et vous qui défendez les paroles oiseuses [1], vous n'êtes ni coutumier, ni ami des redites. A la rigueur il se peut bien qu'en nous faisant ainsi représenter une seule et même pensée sous deux faces différentes, l'une compréhensive et affirmative, l'autre négative et exclusive, vous ayez eu surtout ce but de formuler si complètement une doctrine de telle importance, qu'il n'y restât pour nous ni l'apparence d'une ombre, ni une place au plus léger doute. Toutefois, est-ce une témérité de soupçonner qu'en poussant Jean à parler de cette sorte vous vous êtes proposé une fin plus secrète et plus relevée : je veux dire que, nous révélant d'abord le principe divin de toutes choses, vous avez voulu tout de suite nous donner une idée du plan que vous vous êtes librement tracé dans votre œuvre, et de l'ordre vraiment divin selon lequel vous y avez tout disposé ?

Et d'abord, mon Seigneur aimé, qu'il y ait un ordre en vos ouvrages, c'est ce que les seuls aveugles ne voient point : je dis ceux qui, par leur faute, n'ont plus d'yeux dans leur âme ; et que cet ordre, existant dans vos œuvres, ne réponde point à un ordre préexistant en vous, dans vos pensées, dans vos vouloirs ; qu'il n'en soit point l'effet en même temps que le signe, on ne le dirait pas sans vous méconnaître, ou plutôt sans vous nier, ce qui est avoir perdu le sens. Ou vous n'existez point, ô mon Dieu, ou vous êtes l'ordre absolu, et le principe de l'ordre partout

1. Matth., XII, 3.

où il se trouve. De ce que nous voyons, nous pouvons légitimement conclure ce que nous ne voyons pas encore, et monter, par les choses sensibles, aux réalités intelligibles qui, en principe, sont vos pensées [1]. La foi vient confirmer cette impérieuse donnée de notre raison naturelle; car saint Paul ayant écrit ce que je viens de dire, ajoute ailleurs expressément que « tout ce qui est de Dieu est ordonné [2] »; comme s'il nous enseignait que l'ordre est la signature de Dieu sur ses œuvres.

Mais cet ordre effectif et certain de votre Création, quel est-il, ô mon Créateur? Que la sagese du monde s'en enquière et s'épuise sans l'avoir trouvé, du moins tous les chrétiens le savent et n'ont, pour le savoir, qu'à croire à votre sainte parole. Qu'ils ouvrent donc seulement « ces yeux illuminés du cœur » que le baptême a créés en eux [3]; qu'ils considèrent toutes choses aux clartés de la foi, ils connaissent ce qui se peut connaître ici d'un si divin mystère.

En fait, le chef du monde, la tête vivante et des hommes et des anges, le premier-né de toute créature [4], Celui qui est avant tout et au-dessus de tout [5]; qui a toutes les primautés [6], parce qu'il a toutes les excellences; tous les pouvoirs, parce qu'il a tous les droits; tous les droits, parce qu'aucune perfection ne lui manque; le Maître à qui tout appartient, le Seigneur de qui tout relève, le Roi à qui tout doit l'hommage, le législateur sans contrôle dont les lois nous obligent tous, et qui juge sans appel comme sans exception ceux qu'il a d'abord obligés; le chef-d'œuvre de la Création, la cime et l'exemplaire de tout ce qui existe,

1. Rom. I, 20.
2. Ibid. XIII, 1.
3. Ephes. I, 18.
4. Coloss. I, 15.
5. Ibid. 16.
6. Ibid. 18.

le foyer de la lumière et de la vie universelles, l'appui qui porte tout, le fondement sur lequel il a plu à Dieu de tout établir et construire [1]; le centre d'où tout part, où tout revient, auquel tout se rattache, autour duquel tout se meut et gravite; la source suréminente d'où découle sur la Création toute grâce et toute gloire, c'est-à-dire ce à quoi toute la nature est ordonnée et ce pourquoi elle est faite; le principe enfin de toute consistance, de toute harmonie, de toute paix [2], incontestablement, ô Dieu, c'est votre Verbe incarné. Son nom est au-dessus de tout nom [3]; son trône, plus haut que tous les trônes [4]; son empire n'a pas de bornes et son règne n'aura pas de fin [5]; son sceptre est votre sceptre; tout ce qui est à vous est à lui [6]; et dès qu'il a paru dans le monde, ou plutôt dès qu'il a commencé d'y exister, vous lui avez mis dans la main tout ce dont la vôtre est éternellement pleine [7]. Cela est écrit « en tête du Livre [8] » qui est votre livre à vous, ô mon Dieu, inspiré, dicté par vous, et qui semble n'avoir été tout entier composé que pour Lui qui en est personnellement (Lui-même le dit) l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, la raison, le sujet, le but et la substance [9]. Cela est écrit, en outre, dans l'intime du cœur de l'Église, qui le grave, de siècle en siècle, dans l'âme de tous les baptisés. C'est plus que notre foi, c'en est le principe et la somme; et plutôt que de le nier, ou seulement de laisser croire que cette foi n'est pas en nous vivante et intègre, nous devrions endurer n'importe quel tourment et même subir la mort.

1. Coloss. I, 16.
2. Mich. V, 5.
3. Philipp. II, 9.
4. Hebr. I, 8.
5. Luc, I, 33.
6. Joann. XVII, 10.
7. Joann. XIII, 3.
8. Psalm. XXXIX, 8.
9. Apoc. XVI, 6, et XXII, 13.

C'est donc un fait, le grand fait chrétien, le soleil du monde et le pivot de l'histoire. A mille titres, de toute manière, en tout sens, Jésus-Christ est le *premier* ; tellement le premier qu'on le doit dire unique, puisque nul ne lui peut être seulement comparé ; et tandis que des millions de millions de créatures constituent, par leur concours et leur association, l'ordre céleste de la gloire ; tandis que d'autres millions s'unissent dans le temps et y travaillent pour former cet ordre de la grâce où se tient l'Église militante, Jésus, contenant d'abord en lui, et surabondamment, ces deux ordres sublimes, est tout seul à fonder, à occuper et à remplir cet ordre infiniment supérieur qui est celui de l'union hypostatique, principe, appui, type absolu des autres, et que surpasse seul cet ordre souverain et essentiellement inaccessible que saint Denys nomme « la Théarchie », et qui est la subsistance des trois personnes divines dans l'unité de leur nature.

Ainsi le Christ épuise Dieu, Dieu ne peut rien faire de plus beau, de plus grand, de meilleur, de plus saint, de plus divin enfin qu'un Homme-Dieu. Il ne peut pas plus se déclarer et se donner au dehors qu'il ne se déclare et ne se donne à cet Homme-Dieu. Il ne peut rendre un être plus heureux que le Christ. Le Christ est le terme extérieur de ses perfections, leur repos par là même, et la fin de ses opérations. D'une manière exquise et éminente, le Christ est lui seul et à lui seul toute la Création, une Création complète et vraiment suffisante. Dans tout le reste des créatures, pourtant si admirables, il n'y a rien que Dieu n'ait d'abord mis dans le Christ, et mis, sans comparaison, plus parfaitement qu'ailleurs. Il s'ensuit que, comme l'écrit saint Paul, le Christ « résume tout », surpasse tout, couronne tout, est le modèle et la perfection de tout[2]. Des

1. Ephes. I, 10.

milliers de créations plus belles et meilleures, s'il se peut, que celle dont nous faisons partie, ne pourraient, abstraction faite du Christ, et fussent-elles toutes et toujours fidèles, donner à Dieu ni plus ni autant de gloire, ni plus ni autant de joie, ni plus ni autant d'amour que le seul Jésus vous en donne, ô mon Dieu ! Tout cela, c'est encore la foi ; et qui ne le croirait pas, ne saurait pas, tant s'en faut, tout ce que contient son baptême.

Ce qui est la foi aussi, et une suite naturelle de cette universelle primauté de Jésus, c'est qu'étant ainsi le tout de Dieu, il est aussi le nôtre. Dieu ne vient surnaturellement à nous que par lui. Il est le témoignage du Père, le sacrement vivant, le don plénier de Dieu, sa porte pour entrer chez nous, son organe pour nous parler, son trône pour nous régir, son cœur pour nous aimer, nous accueillir, nous éclairer, nous consoler, nous sanctifier. Mais en même temps il est notre médiateur unique; nul ne vient au Père que par lui [1]; rien de nous, je veux dire de notre vie, de nos œuvres, de nos prières, de nos souffrances, ne monte à Dieu qu'à travers lui, ne vaut devant Dieu qu'à cause de lui, et ne mérite un salaire divin que par lui et en lui.

Dans l'ordre de la religion, supérieur à tout autre, Jésus est tellement le premier, qu'on voit bien qu'il y est tout. A vrai dire, il n'y a que lui qui adore, aime et serve Dieu comme Dieu mérite qu'on le serve, qu'on l'aime et qu'on l'adore. L'Église, qui est la fleur du monde parce qu'elle est la famille de Dieu, l'Église ne compte, n'opère, ne glorifie Dieu et n'enrichit divinement les âmes qu'en puisant dans le Christ tout ce qu'elle donne, tout ce qu'elle a, tout ce qu'elle est ; elle n'existe que par lui et en lui, étant son corps et n'ayant pas d'autre raison d'exister que d'être

1. Joann. XIV, 6.

le corps dont il est la tête. La mesure de la beauté de l'Église, de sa sainteté, de sa fécondité, c'est la mesure de son adhérence au Christ, de son expresse imitation du Christ, de sa ressemblance avec lui, de sa fidélité envers lui, de son amour pour lui. Il est le tout de cette Église qui est le tout de la race humaine et, dans son extension complète, le vrai tout de la Création. Et il en va de ceci au ciel comme sur la terre, dans l'éternité comme dans le temps, et plus encore, puisqu'ici tout se forme, et que là-haut tout est consommé. Tout cela, je le répète, c'est la foi, c'est-à-dire, avant tout, un fait indéniable. Dieu l'affirme, l'Église en témoigne, tout fidèle digne de ce nom le croit et le professe. Tel est donc l'ordre de votre Création, son ordre réel, révélé, évident.

Mais qu'en conclure alors, ô mon Dieu, si ce n'est qu'étant, au dehors et en fait, l'ordre de votre Création, c'est aussi l'ordre de vos conceptions et de vos intentions ; que votre première pensée, votre première visée en décidant de faire des créatures, ç'a été Jésus-Christ, qui, les résumant toutes, les relie toutes à vous, les reliant d'abord entre elles ; qu'enfin, comme « toutes choses ont été faites par lui », votre Verbe incréé, toutes choses ont été faites pour lui, votre Verbe incarné.

Votre Création est un temple ; vous en avez d'abord posé le fondement [1]. L'univers est un grand discours ; vous en avez premièrement déterminé le sujet. Vos créatures sont dispersées dans le nombre et la variété : vous ne les avez point ainsi lancées sans leur fixer un point de départ, un signe de ralliement, un principe d'union : ce qu'est le Christ en définitive, unité primordiale, souveraine et universelle. Toute famille vient du chef et partant le suppose. Vous ne façonnez point les détails d'un ouvrage sans avoir l'idée de l'ensemble, et cette idée ne peut

1. I Cor. III, 10.

être évidemment qu'une idée-mère : ce qu'est justement, en vous et par rapport à vous, votre Fils humanisé. Vous ne travaillez pas comme nous, procédant par essais, par ébauches successives, pour finir, à force de labeur et de temps, par arriver au plus parfait. Le plus parfait est, au contraire, ce que vous voyez du premier coup d'œil ; et le voyant ainsi avant tout, vous l'aimez avant tout et le voulez dès lors plus que tout. Vous ne faites point vos œuvres sans avoir conçu votre chef-d'œuvre, non plus que sans l'avoir continuellement en vue. Et qu'est ce chef-d'œuvre, sinon « cette fin » dont parle l'Écriture, disant que « vous l'atteignez d'emblée avec une vigueur indomptable », et qu'ensuite, entre ces deux extrêmes qui sont votre principe et votre fin, vous « disposez toutes choses en cette manière suave », tranquille, sûre, ordonnée, qu'on garde en toute opération dont les termes sont sagement et immuablement fixés, se correspondant d'ailleurs pleinement l'un à l'autre [1] ? Sans doute, dans l'ordre de l'exécution, l'imparfait marche d'abord et progresse ; mais s'il marche et progresse, c'est donc que l'auteur a son but dont il rapproche incessamment son œuvre. La main ne va point comme la tête ; mais, même chez nous, créés à votre image, le génie est dans la tête et le génie vit d'intuition. Or, cette première vue du génie est ce qui mène la main et régit tout l'ouvrage. Le Christ est votre intuition, ô mon sublime artiste ! Si dans le temps, en ce monde, sur la terre, vous ne le réalisez que peu à peu, ne le voulant extérieurement produire qu'à l'heure marquée par votre sagesse ; si Adam, Noé, les patriarches, Moïse, les prophètes, Jean-Baptiste se présentent avant Jésus-Christ, ce n'est pas une nécessité qui vous soit imposée, mais une bonté de plus que vous montrez à notre égard :

1. Sap. VIII, 1.

jugeant bon de nous préparer à cette venue d'où tout dépend pour nous ; et daignant, de plus, emprunter jusqu'à nos procédés, décidé que vous êtes à revêtir notre nature. Mais qui ne voit que, dès l'origine et toujours, et en tout, vous avez dans l'esprit ce type absolu qui est votre Christ ; car manifestement vous lui conformez tout, vous lui rapportez tout, vous lui destinez tout ; nous le rappelant sans cesse, nous signalant ses caractères, nous faisant à l'avance raconter toute sa vie, nous le montrant enfin comme la forme suprême de tous les êtres, comme la raison secrète de tous les événements et, ce qui est plus considérable encore, comme le fond même et la substance de la religion dans tous les âges ? Il est écrit que vous avez fait l'homme « à votre image et ressemblance [1] » : ce qui est vrai des anges aussi bien que de l'homme, quoique, par un côté, la ressemblance en nous soit plus complète, le Verbe ayant pris notre nature à nous et non point l'angélique [2]. Or, quelle est cette image et cette ressemblance, sinon Jésus, « l'image de votre bonté » et votre forme consubstantielle [3] ? Lorsque saint Paul enseigne que tous ceux que vous avez prédestinés, vous les avez prédestinés pour devenir conformes, et à la fin comme étant conformes à votre Fils unique [4], parle-t-il et pense-t-il autrement que nous ? Et quand il dit, dans la même Épître, qu'Adam est « la forme de celui qui doit venir [5] », n'entend-on pas assez que cette « forme » n'est qu'une copie et que déjà, par conséquent, l'original existe ? Or, quel est-il ? « Celui qui doit venir », c'est-à-dire le Christ-Jésus.

Mais en outre, qui donc, hormis d'être étourdi, im-

1. Gen. I, 26.
2. Hebr. II, 16.
3. Sap. VII, 26.
4. Rom, VII, 29.
5. Hebr. V, 14.

prudent, malhabile, forme une entreprise, quelle qu'elle soit, sans en s'assurer, comme il peut, le succès ? Eh quoi ! Dieu n'aurait pas pour ses grands intérêts à lui cette sagesse vulgaire qu'il nous inspire pour nos intérêts si médiocres ! Car enfin, nul ne le nie, la Création est pour Dieu une vraie et très grave entreprise. Telles sont ses créatures, celles du moins qui sont libres, et par là les plus excellentes, qu'elles peuvent toutes, tant qu'elles sont dans la voie, s'égarer et se perdre. Sans doute, même quand toutes se perdraient, Dieu ne perdrait réellement rien : non seulement parce que hors de lui rien n'est nécessaire, mais de plus, parce qu'il tire d'elles sa gloire extérieure aussi bien en les rangeant à l'ordre par la punition de leurs fautes qu'en les récompensant pour leurs bonnes œuvres et leurs vertus. Malgré cela, est-il, sinon concevable à l'esprit, du moins doux et acceptable au cœur, que Dieu ne tire de sa Création que cette gloire de réduire, par un châtiment éternel, sa rébellion constante et opiniâtre, et dès lors ne reçoive d'elle éternellement ni culte, ni respect, ni soumission, ni amour ? Supprimez, dans le plan divin, le dessein du Verbe incarné, envisagé, non point comme Rédempteur, mais comme adorateur du Père et religieux de Dieu (ce qui incontestablement constitue sa fin la plus haute), l'hypothèse se présente [1] et pourrait devenir un fait. Le mystère de Jésus, au contraire, conçu et décrété, cette hypothèse demeure sans doute encore possible, mais seulement en dehors et au-dessous de lui ; si bien que, supposé même qu'elle fût réalisée, je veux dire que toute créature, abusant

1. Nous ne voulons pas dire par là que, en dehors du mystère du Christ, Dieu n'eût aucun moyen de procurer que, en tout ou en partie, ses créatures parvinssent à leur fin bienheureuse. Mais il reste que, sans ce mystère béni et en regardant simplement la liberté des créatures cheminant dans la voie, l'hypothèse se présente.

de sa nature, refusât obstinément la grâce et se bannît ainsi de la gloire, même alors, Dieu aurait, dans le temps et par delà le temps, la plénitude de sa gloire extérieure et la perfection de la joie qu'une Création quelconque lui puisse jamais donner, puisque de fait (je le répète et nous le professons tous) tout ce que lui en donnent ou lui donneront jamais et les hommes et les anges vient en principe et uniquement de celle que lui donne Jésus-Christ, et qui est le trésor commun où chacun doit puiser. Cela fait qu'en somme tout ce que Dieu peut vouloir, exiger, désirer même d'une Création, à savoir : la religion, la révérence, la gratitude, l'obéissance, la dilection, il l'a d'abord et indépendamment de tout, et d'une manière équivalente à ses droits et à ses volontés, il l'a, dis-je, dans son seul Jésus ; par le seul fait de la prédestination de ce Verbe fait chair, l'empire de Dieu dans le monde est assuré, le succès de son entreprise hors de cause, son triomphe complet ; et sa part, en substance, c'est encore et toujours *toutes choses*. Que Jésus soit, et dans tous les cas tout est sauf. Il donne, il reçoit; il donne comme il reçoit : d'abord à Dieu, puis, si Dieu le veut, à ses frères. Sans pouvoir jamais être troublé par aucun de ces accidents qui demeurent inévitablement possibles au-dessous de cette zone réservée de l'union hypostatique, l'ordre subsiste et se maintient : Dieu est honoré, Dieu est aimé, Dieu est content ; justice est rendue, l'amour jubile et tout est bien. Or, voilà pourquoi nous pensons, ô mon Dieu, ô mon Père, qu'avant tout, par-dessus tout, et sans regarder d'abord ni au péché ni à sa réparation, non plus qu'à la rédemption des pêcheurs, vous avez pensé, voulu et décrété le mystère de Jésus.

Qu'après Jésus, et à cause de lui, viennent les autres créatures, à la bonne heure. C'est une magnificence splen-

dide et une très adorable convenance. Oui, Dieu juge bon et à propos que cette Création sublime, qui est le Christ, soit une tête, et que cette tête ait des membres formant un corps; que ce Fils unique, engendré de son sein, devienne l'aîné d'une multitude de frères [1]; que sur sa génération immuable de Fils éternel incarné se fonde l'adoption gratuite d'enfants sans nombre; que ce Roi ait des sujets, ce Seigneur souverain une escorte et des serviteurs; que ce Verbe soit un coryphée et conduise tout un chœur où des millions de voix, s'accordant avec lui, chanteront à la Trinité un seul et même cantique. Dieu juge bon que ce germe divin s'épanouisse en Église, et qu'enfin, comme le Père a premièrement tout donné à son seul et unique Christ, à ce point que « la plénitude de la divinité habite substantiellement en lui [2] »; de même tout ce qui est et sera, « reçoive », à la seule condition de le vouloir sincèrement, quelque chose de cette plénitude [3] »; quelque chose qui, à tout être l'ayant reçu, sera sa grâce, sa sainteté, sa gloire, son salut, sa part sacrée, inviolable, éternelle de la béatitude et de la nature divine. On conçoit cela et on l'admire.

Tout s'enchaîne ainsi, tout se tient et s'explique. La vie, avec tout le bien divin qu'elle renferme; la vie, qui est le « principe » et qui s'appelle aussi « l'amour [4] » ; la vie, qui est la bonté et la diffusion même, encore qu'elle ne se répande essentiellement que dans sa propre sphère infinie; la vie, voulant très librement déborder au dehors, commence par se répandre tout entière en un seul qu'elle s'attache infailliblement; et de cet être unique, où elle trouve tout parce qu'elle y met tout, elle déborde de nouveau, s'étend et se propage. C'est le mystère de grâce figuré par

1. Rom. VIII, 29.
2. Coloss. II, 9.
3. Joann. I, 16
4. Joann. IV, 8

ces mots du Cantique[1] : « Votre nom, ô mon Dieu, est une huile épandue ». David l'entrevoyait aussi en parlant de l'onction d'Aaron: « Le saint baume, en effet, chante-t-il, est tout entier versé sur la tête du Pontife, et de cette tête qui a tout reçu, cette même onction découle successivement sur la barbe, sur la robe, et jusqu'aux franges extrêmes qui bordent le vêtement sacré[2] ».

De là naît aussi un autre ordre non moins admirable : c'est que comme, par Jésus, toute gloire et tout honneur sont rendus au Verbe éternel, et par là même à la Trinité divine tout entière ; de même, toute gloire et tout honneur sont rendus par l'Église à Jésus, c'est-à-dire à Dieu présent et vivant dans la chair : religion, en vérité, tout aussi nécessaire que l'autre ; religion que tout persuadait, mais qu'il a plu à Dieu de réclamer formellement et des hommes et des anges[3]. C'est pourquoi l'Écriture, nommant Jésus « la gloire de Dieu », nomme l'Église la « gloire de Jésus[4] ». Jésus, par son humanité, est le règne et le domaine du Père, sa cité, son épouse et son corps en un sens ; l'Église est, par ses Saints, le règne, le domaine, la cité, le corps et l'épouse du Christ.

Saint Paul peut donc nous dire, illuminé qu'il est d'un jour immense et infaillible, que « sur Jésus, image de Dieu invisible et premier-né de toute créature, est fondée l'universalité des êtres, soit célestes, soit terrestres, soit visibles, soit invisibles, y compris toutes les hiérarchies des saints anges ; que tout a été créé, non seulement par lui, mais « en lui », ce qui veut dire aussi pour lui : « et qu'il est avant tout au-dessus de tous, et qu'en somme

1. Cant. I, 2.
2. Psalm. CXXXII, 2.
3. Hebr. I, 6.
4. I Cor. XI, 6.

(parole étonnante !) *tout consiste en lui*[1] ». Et ailleurs : « Béni soit Dieu, dit-il, et le Père de Notre-Seigneur Jésus Christ, qui, dans les sublimités des cieux, nous a bénis *dans le Christ* de toute bénédiction spirituelle ; de même qu'avant la création du monde il nous a élus *en lui*, afin que » (par sa grâce et l'amour qui la fait valoir) « nous soyons saints et immaculés devant lui ; lui qui, selon le conseil de sa libre volonté, nous a prédestinés, par Jésus-Christ et pour lui, comme devant entrer, par l'adoption, dans la filiation naturelle et la génération éternelle de ce Fils : et cela, afin que nous devenions une louange (une louange vivante, active et immortelle) à la gloire de cette grâce (entendez la grâce unique et souveraine de l'union hypostatique), à laquelle nous avons une part en ce Fils bien-aimé[2]. » Quoi de plus beau, mais aussi quoi de plus clair ? Cependant l'Apôtre semble plus explicite encore quand il écrit : « Tout est à vous » (il s'adresse aux membres du Christ, leur parlant surtout ici du monde inférieur, dont la nature même les fait rois, et la grâce bien davantage) ; « tout est à vous, et vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu[3]. » C'est donc là l'ordre : l'ordre divinement établi, l'ordre qui embrasse tout, faisant en même temps le repos de Dieu dans son œuvre et le repos de toute la Création en Dieu. Comme il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y a non plus qu'un seul Seigneur[4] qui est le Christ ; et tout revient à Dieu pour demeurer en Dieu par ce Seigneur unique, qui, demeurant en Dieu, même quand il est avec les hommes, y attire toutes les créatures et y fait entrer tous les prédestinés.

Eh bien ! cet ordre, si manifestement formulé par saint Paul, il est aussi, pour nous, clairement indiqué dans la

1. Coloss. I, 16, 17.
2. Ephes. I, 3, 12.
3. I Cor. III, 29.
4. Ephes. 4, 5, 6.

seconde moitié du verset de saint Jean : Oui, « toutes choses ont été faites par lui » ; mais aussi, « de tout ce qui a été fait, rien ne l'a été sans lui » : sans lui : non seulement sans son opération qui est l'acte de sa nature divine, mais encore, sans que tout ce qu'il faisait comme Dieu, se rapportât à lui comme Dieu fait homme, comme sagesse à la fois éternelle et créée, enfin comme Verbe incarné et comme Christ, fin de toute l'œuvre créatrice et couronnement divin de toute la création.

C'est ce qu'illustrent d'ailleurs merveilleusement ces grandes et célèbres paroles des Livres Sapientiaux, qui (nul chrétien ne l'ignore) sont l'histoire même de Jésus-Christ : incontestablement dans leur sens le plus relevé qui se réfère au Verbe, mais très certainement aussi et plus naturellement encore, au Christ prédestiné avant toute créature. « Le Seigneur, dit cette Sagesse, m'a possédée (ce qui revient à dire pensée, voulue, aimée, possédée enfin) en lui-même au commencement de ses voies » : ou mieux encore, suivant le texte grec, comme étant personnellement le commencement, la tête et l'exorde de ses voies ; et cela, avant d'avoir rien fait et donné l'origine à aucune chose. De toute éternité j'ai été ordonnée (non seulement résolue, mais idéalement et volontairement posée comme l'ordre même, le principe et le fondement de tout ordre) ; et cela, avant tous les temps et quand la terre n'existait point encore. Les abîmes n'étaient pas ; j'étais déjà conçue. Les grandes sources n'avaient jamais jailli encore, et les montagnes n'étaient point affermies sur leurs bases puissantes ; il y n'avait de collines nulle part ; quant à moi, j'étais enfantée. Lorsque Dieu préparait les cieux, *j'étais là*. J'étais là, quand il imposait sa loi aux abîmes et les y enserrait ; quand il faisait tenir le firmament d'en haut, et équilibrait les eaux comme dans les plateaux d'une balance ; quand il enfermait la mer dans ses rives et commandait

aux flots de ne les point dépasser. Quand il établissait les fondements de la terre, j'étais là avec lui, disposant, *composant* toutes choses, y mettant le lien, l'harmonie et la grâce, y répandant toutes sortes de tempéraments, d'attraits, d'affinités, de suavités, de charmes; et chaque jour je me délectais ainsi devant sa face, me jouant sous son regard et en tout temps dans l'univers entier. » Lui-même me regardait comme s'il m'interrogeait, voulant en tout me satisfaire, et ne rien créer, ni former que de concert avec moi et de mon gré. Et tout en me délectant ainsi en Dieu, comme son Fils éternel, « je prenais aussi mes délices avec les fils des hommes », destiné que j'étais à devenir l'un d'eux. Et « maintenant » que je le suis, « maintenant » que ma vie de révélateur et de médiateur commence, « enfants des hommes, écoutez-moi[1]: Bienheureux ceux qui gardent mes voies... Celui qui m'a trouvé, trouvera la vie, et puisera le salut dans sa source, qui n'est autre que moi, « le Seigneur » et votre Seigneur. C'est l'Évangile du temps après l'Évangile éternel.

A de si splendides témoignages que vous vous êtes rendus, ô mon Dieu, y a-t-il lieu d'en ajouter d'autres? Peut-être; car se rassasie-t-on jamais de vous louer, de vous bénir et de vous donner gloire? « Moi, la Sagesse », écrit le fils de Sirach faisant écho à Salomon, « je suis sortie de la bouche du Très-Haut, engendrée avant toute créature. J'ai fait qu'une lumière indéfectible a paru dans le ciel, et semblable à une nuée, j'ai enveloppé toute la terre. J'ai habité les hauteurs et assis mon trône sur les nuages comme sur le sommet d'une colonne. Moi seule ai fait le tour des cieux; seule, j'ai pénétré l'abîme dans toutes ses profondeurs, et me suis promenée sur tous les océans. J'ai parcouru la terre; et sur l'humanité entière, personnes,

1. Prov. VIII, 22, 35.

familles, nations, j'ai eu la primauté... Dès le commencement et avant même qu'il y eût des siècles, j'ai été créée ; et jusqu'au siècle futur, qui n'aura pas de fin, je vivrai et demeurerai, habitant dans le sanctuaire, me tenant en la présence de Dieu, et lui rendant le culte qui lui est dû comme son *ministre* » et son Pontife... « En moi réside la grâce de toute voie et de toute vérité; en moi est toute l'espérance de la vie, et de la vertu » qui y mène. « Venez à moi, vous tous qui me désirez, et remplissez-vous de mes fruits. Mon Esprit est plus doux que le miel ; le miel et son rayon sont moins doux que mon héritage. Ceux qui me mangent resteront affamés; ceux qui me boivent auront encore soif. Celui qui m'écoute ne sera jamais confondu ; ceux qui opèrent en moi » dans ma clarté, par mon mouvement, sous l'influence de mon Esprit, « ne commettront jamais de faute. Quant à ceux qui me mettent en lumière et me font connaître où que ce soit, ils auront la vie éternelle. Et tout cela, c'est le livre de la vie, et le Testament du Très-Haut, et de la science de la Vérité [1]. »

Mon Jésus ! mon adoré Maître ! la lumière qui vous inonde ici, et qui ne m'est si chère que parce qu'elle vous inonde, la lumière ne va-t-elle pas jusqu'à l'éblouissement? Ah ! se pourrait-il que vous, le tout de Dieu, le tout du monde, vous ne fussiez venu dans le monde, et d'abord à l'esprit de Dieu, qu'à cause d'un accident et pour le réparer: c'est-à-dire après coup, par occasion et en manière de ressource extrême réservée pour les mauvais cas! Le tiers des anges pèche et tombe; Dieu avise alors, dit-on, à créer l'homme, source du genre humain, pour fermer cette brèche honteuse et remplir les places laissées vides. L'homme pèche et tombe à son tour: la réparation espérée de la muraille céleste n'est plus qu'une

1. Eccl xxiv, 5, 32.

ruine gisant à terre. Devant ce second insuccès et comme en désespoir de cause, vous cherchez alors, ô mon Dieu, le remède en vous-même, et formez le dessein de venir ici-bas en la personne du Verbe, pour relever, de main de maître cette fois et infailliblement, non point les anges déchus, mais les hommes, une grande partie du moins des hommes, sinon la plus grande. C'est là, assure-t-on, la voie qu'a suivie votre pensée et par là même aussi votre vouloir : sans doute à votre grande et transcendante manière de Dieu, qui ne ressemble point aux nôtres, puisque vous voyez tout éternellement et simultanément; mais enfin vos pensées et desseins correspondraient logiquement à cette évolution successive, si vous pensiez et décidiez à la manière humaine.

Ainsi votre gloire, ô Père, votre gloire qui importe tant et importe seule en un sens ; votre honneur, ô mon Dieu, si nécessaire dès là qu'une Création existe ; la religion qui vous est due, le culte que réclament et vos perfections et vos droits, l'amour que le moindre de vos dons appelle ou plutôt exige, ne seraient point la raison principale de cette incarnation qui vous donne tout de suite, et toujours, et d'un seul coup, et abstraction faite de tout, tout ce que, une fois qu'il y a des créatures, vous pouvez et devez soit demander, soit attendre. La raison dominante, sinon unique, la raison décisive de ce mystère suprême, fondamental et pour vous et pour nous, de ce mystère de sainteté, de vie, d'harmonie, de charité, de grâce, de gloire, d'union universelles, ce serait le péché : non pas même celui si incommensurablement grave et injurieux des Esprits dévoyés dans les clartés célestes, mais celui d'Adam, chef de la famille humaine. Sans Adam, sans la faute d'Adam, c'est-à-dire sans ce fait à jamais déplorable, à jamais détestable de l'outrageuse offense que vous fait notre premier père au sortir de

vos mains, en pleine justice originelle, en pleine possession de vos dons ; sans ce péché, ni les anges, ni l'humanité n'avaient leur tête divine ; ni vous, ô Dieu, vous n'aviez votre Christ, ni Marie n'avait son Jésus, ni Jésus n'avait l'existence ; et très probablement Marie non plus, car, lui de moins, que fait-elle au monde ? quel sens y a-t-elle ? et comment y pourrait-elle vivre ? Quand, en parlant de ce péché d'Adam, l'Église chante : « heureuse faute [1] », cela ne veut pas dire : heureuse pour nous, qui en sommes pardonnés et tirés par une si prodigieuse dépense de la bonté divine, encore bien que ce bonheur y soit manifestement impliqué ; mais cela veut dire surtout : heureuse pour Dieu, pour Jésus, pour Marie, puisque tout ce qu'ils ont dans ce mystère du Christ, ils le doivent à cette faute bénie. Le Christ, tel qu'il nous apparaît (et tel qu'il est en fait malgré tout), je veux dire le Christ, base et cime, et centre, et plénitude de toutes choses, religion absolue, union vivante et indissoluble de Dieu et de sa créature, le Christ était possible ; Dieu le savait, Dieu le voyait possible ; mais, de dessein formé, il avait résolu de ne lui donner l'existence réelle que si Adam péchait et parce qu'il aurait péché ! De sorte que, sans que nous soyons certainement dispensés de toute gratitude, les mieux servis ici et les vrais obligés, ce n'est point nous, c'est Jésus, et avec lui ses anges, et sa Mère, et son tout divin Père. Sans notre faute, pas de rédemption ; sans rédemption, pas de rédempteur ; sans rédempteur, pas de Verbe incarné. La conséquence est rigoureuse, et d'ailleurs nul ne la décline.

Adam demeuré fidèle, et sa race après lui, l'homme est ainsi le terme dernier des communications divines. Dieu donne sa grâce en ce monde, il est vrai, et sa gloire dans le

1. Præcon. Pasch. in Sabb. Sto.

ciel ; mais de se donner substantiellement et personnellement lui-même, c'est ce que, hormis d'être offensé par nous, il ne juge point à propos. Les anges aussi recevront de lui, et leur grâce et leur gloire, et ils s'en réjouiront ; mais à part de nous, comme nous nous réjouirons à part d'eux : unis assurément avec eux par une charité très étroite, mais n'ayant pas de tête commune et ne formant pas ensemble un même corps.

Cette Création-là contente Dieu. Il n'y trouve ni lacune, ni vide. Ce qu'il y donne suffit à sa magnificence et même à sa bonté ; ce qui lui en revient satisfait son honneur. Cette Création, en somme, lui apporte tout ce qu'il a voulu. Se reposant en elle et y prenant ses complaisances, il ne regrette point que le Christ, resté toujours possible, en soit à tout jamais absent.

Mon Dieu ! et à nous qui, grâce à vous, possédons maintenant Jésus-Christ ; à nous qui, nés de lui, ne vivons que de lui, et par lui, et pour lui, cette Création sans lui nous semble décapitée, dévastée, muette et comme morte. Loin de nous réjouir, elle nous glace ; j'oserai dire qu'elle nous fait peur. C'est pour nous le ciel sans soleil, la terre abîmée dans la nuit, nos cœurs et jusqu'à nos esprits enveloppés dans le deuil, un deuil inconsolable. Certes, d'être rachetés, c'est beaucoup, et pour nous, c'est tout en un sens. Mais faut-il dépasser la science que l'on a si aisément de vous ici-bas, ou même avoir pour vous un amour bien extraordinaire, ô mon Dieu, pour trouver dans la foi et la grâce de cette inappréciable rédemption, moins de bonheur et une raison moins forte à notre gratitude que dans cette vue évidente et cette pleine certitude que votre Verbe s'incarnant, et même, s'il se pouvait, pour ne nous racheter point, il vous donnerait du moins, Lui, l'un de nous, Lui, notre frère et notre aîné, il vous donnerait éternellement et plus que parfaitement

l'adoration, l'amour, la reconnaissance, la louange, et la bénédiction que, dans cette hypothèse, nous nous serions mis, par notre faute inexpiée, hors d'état de vous rendre [1] ?

Mais en définitive, mon Seigneur tant aimé, nous prenons Jésus tel qu'il est, tel que vous nous l'avez donné, et tel qu'il s'est donné lui-même. Pour élever plus haut et regarder d'abord son titre et sa fonction de Pontife, d'adorateur, de serviteur, de médiateur, nous n'enlevons rien, mais absolument rien, ni à son caractère et à sa gloire touchante de Rédempteur, ni au surcroît infini d'amour que réclame cette seconde et ineffable preuve de son incroyable amour pour nous. Incarnation et Rédemption sont deux faits différents, quoique s'accomplissant en un seul et par un seul ; ce sont deux grâces également gratuites et qui n'ont point de prix ; ce sont deux liens qui, sans se confondre, sont un dans leur vertu comme dans leur principe, et nous enchaînent à vous, ô mon Dieu, tout entiers, à tous les titres imaginables, par tous les amours à la fois, et aux siècles des siècles.

Vous avez tout pensé, tout voulu, ordonné et décrété ensemble dans l'inaccessible conseil de votre Trinité très auguste ; mais vous avez portant prevu et décrété que comme, dans tous les cas, ce mystère fondamental du Christ médiateur répond au fond même et à tous les états possibles de votre Création, le mystère du Christ rédempteur, sans

1. Nous n'ignorons point assurément la grave autorité dont jouit dans l'enseignement catholique l'opinion qui fait de la Rédemption du genre humain le motif souverain et décisif de l'Incarnation du Verbe et de sa mission sur la terre. Avons-nous besoin de dire que, si, usant d'une liberté consacrée par l'Église elle-même, et suivant d'ailleurs un nombre considérable de théologiens de premier ordre, nous exposons, et non peut-être sans chaleur, le sentiment qui nous paraît le vrai, nous sommes à mille lieues de vouloir trancher une question non jugée, et que nous demeurons plein de respect pour les auteurs qui tiennent le sentiment contraire ?

modifier aucunement la substance du premier, répondait à l'état accidentel et passager du péché, où cette Création pourrait choir, par l'état accidentel et passager du Christ passible et victime.

Tout est complet ainsi, et tout est un; et telle est cette unité première qu'elle équivaut et satisfait toujours à tout : au réel, au possible; au bien, au mal; à la joie, à la peine; à la vie, à la mort; et que partout, quoi qu'il advienne dans le monde, elle y fonde incontestablement et inviolablement LE RÈGNE DE DIEU, qui est le but final de toutes choses.

TROISIÈME ÉLÉVATION

DES RAPPORTS ADMIRABLES QUE LE FAIT DE NOTRE CRÉATION ÉTABLIT ENTRE DIEU ET NOUS.

O mon Dieu ! quel rapport votre seul titre de Créateur établit entre vous et moi ! Je n'étais pas, et je suis. et c'est vous qui m'avez fait être. Ma date, c'est votre volonté ; mon origine, c'est votre bonté. Je n'ai aucune cause hors de vous, car les causes secondaires qui concourent à mon existence n'agissent que par votre mouvement et dans votre vertu. Vous êtes mon vrai principe. Je ne serais qu'un grain de sable destiné à être roulé jusqu'à la fin des siècles dans les flots de l'Océan, ou bien à demeurer caché et immobile au fond de l'abîme; si j'avais conscience d'être cela, j'aurais conscience d'un don que vous m'auriez fait spontanément, et je devrais vous en rendre grâces. Un culte plein d'amour vous serait dû en retour de cette humble existence, et, à mon défaut, un autre devrait vous payer cette dette en mon nom. Si nul ne le faisait, il semble que quelque chose manquerait à l'ordre général, et troublerait cette grande harmonie qui est le caractère propre et l'état régulier de vos ouvrages.

N'étant qu'un grain de sable, je serais assurément une

créature bien limitée, mais l'amour qui m'aurait créé n'aurait pas de limites. Un amour infini, comme aussi une puissance infinie, pouvaient seuls m'inventer, me tirer du néant, me former. Vous me verriez d'ailleurs, ô mon Dieu, au sein de ces eaux immenses. Je serais perdu pour tous, mais pour vous je serais subsistant et présent. Votre ineffable regard se tiendrait abaissé sur moi ; vos innombrables perfections s'emploieraient avec complaisance à gouverner mes mouvements, à régler mes repos, à me suivre dans toutes mes phases. O Dieu ! quelle gloire est-ce donc d'exister à quelque degré que ce soit, puisque le seul fait qu'on existe implique déjà avec vous des relations si intimes ! Être une créature en effet, c'est correspondre à l'une de vos pensées ; c'est la traduire, et, partant, être le mot d'une de vos paroles intérieures ; c'est porter quelque vestige de vos saints attributs, réfléchir quelques rayons de votre splendeur essentielle, vous raconter vous-même dans un idiôme particulier, vous louer sur un mode spécial, servir à vos desseins, vous donner quelque joie. Car, ô mon doux Créateur, c'est surtout pour vous plaire qu'on existe, et dès qu'on existe on vous plaît : d'autant que ce que vous créez en nous est nécessairement vrai, bon et pur. Ce qu'il y a d'altéré, de mauvais et de faux dans les êtres, c'est ce qui y est survenu sans vous et malgré vous ; mais votre œuvre à vous est toujours saine et sainte. Oh ! qu'il y a de jeunesse, de fraîcheur, d'innocence, de candide simplicité, de beauté virginale dans ce premier fond créé qui est notre essence à tous ! Votre Création, mon Dieu, sort de vous toute limpide ; elle n'est tout entière qu'une aurore et un printemps ; son ciel est sans nuage ; son atmosphère diaphane, suave et comme embaumée ; son souffle est comme celui d'un enfant qui vient de naître ; tout en elle est sincère, juste, droit, ordonné, paisible. Chaque être que produit votre parole sort d'elle tout plein de vous. Ce que

dit votre parole en prononçant un être, elle le lui donne toujours; toutes vos paroles sont vraies, toutes sont efficaces, et, comme vous-même le dites, « toutes sont esprit et vie[1] ». Aussi, dès qu'on se regarde à cette clarté, on s'aime nécessairement soi-même, mais d'un amour élevé, légitime, religieux, dont vous êtes la raison et la source, et qui reflue tout entier vers vous. Mon Dieu ! on est vraiment tenté de baiser ses propres mains quand on pense que vous les avez faites.

Puis c'est quelque chose de si radical que ce rapport qui découle entre vous et moi de mon état de créature ! Aucun rapport ne précède celui-ci, aucun ne le domine. Vous m'avez, en me créant, établi dans un certain ordre, et je n'ai pas pu, même un instant, vivre sans relations. Outre que j'en ai de nécessaires avec le monde visible, je suis naturellement apte à toutes sortes de sympathies. Dès mon entrée en ce monde, j'en ai trouvé qui m'attendaient. D'autres créatures m'ont accueilli ; j'ai été reçu avec des sourires, et si quelques larmes s'y mêlaient, la joie seule les faisait couler. Des bras protecteurs m'ont porté, des mains amies m'ont caressé, et vous aviez empli les mamelles de ma mère d'un lait dont j'avais soif et qu'elle était heureuse de me verser. Votre prodigieux amour pour moi s'est ainsi déclaré par toutes sortes de signes authentiques ; j'ai vécu de ce que vous en avez communiqué à des êtres qui me ressemblaient. Mais de ces êtres, il n'y en a aucun qui soit ni qui puisse être pour moi ce que vous êtes : ni père, ni mère, ni frère, ni sœur. Vous seul m'avez créé ; mes parents et tous ceux qui m'aiment, vous les avez créés aussi ; tout ce qu'ils me sont vient de vous, je vous dois tout ce qu'ils me donnent. Si grand que soit leur amour, il n'est que d'hier et peut finir demain ; le vôtre, qui n'a point

1. Joann. II, 64.

commencé ne peut jamais finir; le leur est dépendant, le vôtre est sa cause à lui-même.

O mon Dieu! ô mon Créateur! mes proches et mes intimes sont à distance de moi; ceux-là mêmes dont je suis en droit de dire que je n'ai avec eux qu'un esprit et qu'un cœur, ils ne vivent pas réellement en moi. Mais vous, vous me touchez; vous m'étreignez tout entier et de partout et de toute manière; vous me pénétrez jusqu'en mon dernier fond; vous demeurez dans ce fond, si secret que, à tout autre qu'à vous, il est impénétrable. Vous m'êtes plus essentiel que mon essence, et vous ne cessez pas un seul instant de créer tout ce que je suis. Être, ou m'appuyer sur vous; vivre, ou puiser en vous, c'est pour moi la même chose. Il n'y a rien entre vous et moi: ô la douce proximité! Je ne puis rien que par vous: ô la ravissante impuissance! Je n'ai rien que de vous: ô l'indigence heureuse, qui est la source de mon opulence! Et tout cela serait vrai si je n'étais qu'une fleur. Je suis bien plus qu'une fleur: je suis un être libre, intelligent, aimant; je suis un homme, un fils d'Adam, un membre de cette famille dont vous avez un jour miséricordieusement emprunté, dont vous garderez toujours désormais la nature et l'état.

Mon Dieu! comme la nature semble appeler la grâce, et quel besoin nous avons de Jésus, ne fût-ce que pour vous rendre la gratitude, la louange et l'amour que nous vous devons tous par ce seul fait que nous sommes vos créatures!

QUATRIÈME ÉLÉVATION

DE LA VENUE DE JÉSUS DANS NOTRE HUMANITÉ.

Si Dieu avait seulement daigné nous regarder une fois dans l'un de ces innombrables moments que la succession des existences créées déroule sous son œil éternel, ce serait une grâce digne d'une reconnaissance infinie. Il ne nous a pas seulement regardés; il ne s'est pas contenté de nous sourire, de nous parler, de nous aimer, de nous bénir, grâces meilleures qu'un simple regard; il est venu lui-même, il est descendu jusqu'à nous; il s'est donné, livré, approprié à nous, à ce point que, en parlant de lui, chacun de nous a pu dire: mon bien, ma part, mon héritage [1]. Il est plus notre bien que nos champs, nos maisons, et tout ce qui nous appartient sur la terre.

Encore, si, résolu de venir jusqu'à nous, il y était venu sans labeur ou, du moins, sans souffrance, comme un rayon céleste qui éclaire un lieu bas et sombre? Mais il n'a pu y venir qu'en se dévouant d'avance à beaucoup de peines et de douleurs. Il lui a fallu conquérir et comme forcer ce domaine de l'humanité dont il est le maître incontestable, et

1. Portio mea Dominus. Psalm. CXLI, 6.

qu'à défaut de droits, ses bienfaits prodigieux, comme aussi l'impérieux besoin que nous avons de lui, devaient lui faire ouvrir sans délai et livrer sans réserve. Il a accepté ces conditions; et cette violence, méchamment rendue nécessaire, ce n'est pas même d'abord à nous qu'il l'a faite; il l'a personnellement soufferte et se l'est le premier imposée.

Il semble le voir descendre des cieux comme une rosée de vérité, de pureté, de bonté et d'amour; ou encore comme un époux royal, chaste, radieux, bienfaisant, plein d'invitation, d'attraits et d'ardeur; beau d'une beauté inexprimable, laquelle, s'alliant en lui à une bonté sans bornes, va sans doute lui assurer chez tous un accueil empressé et enthousiaste. Il va tout de suite et aisément pénétrer sa chère Création comme la lumière solaire pénètre le cristal, comme l'évidence pénètre l'esprit, comme l'amour pénètre le cœur. Toute voie va s'aplanir et se dilater devant lui. Il ira vite comme un torrent dont le lit serait vide; il se répandra partout comme un déluge qu'attireraient des abîmes béants; il consumera tout comme un incendie où viendrait se jeter de soi-même tout ce qui peut et doit lui servir de pâture. Hélas! hélas! les choses se passent tout autrement. Il rencontre une barrière, il se heurte à un rempart; on s'est clos de tous les côtés, on s'est mis en défense; et un refus de passage, exprimé en termes hostiles, avec colère, parfois avec mépris, est la commune réponse à son désir d'entrer.

Est-ce Satan qui, armé du droit que lui crée notre péché, lui crie d'abord de s'arrêter et se met en travers? Bientôt il le fera; il est « le prince de ce monde [1] », et en garde l'accès. Mais, grâces en soient mille et mille fois rendues à Dieu, ce n'est pas ce démon que le Verbe, en venant s'incarner, trouve le premier sur sa route; c'est la créa-

1. Joann. XIV, 30.

ture réservée, c'est la première prédestinée, c'est l'Immaculée, c'est la Vierge. Marie est avant tous, avant le diable, avant Adam. Ève de l'Adam nouveau, dont elle est tout d'abord la Mère, elle est, par lui et avec lui, en tête de toutes les créatures : non dans l'ordre du temps, mais dans l'ordre de l'excellence. Elle est immédiatement et principalement à Dieu et pour Dieu, se référant tout entière à lui avant de pouvoir même avoir une relation quelconque avec qui que ce soit. Elle entre dans son dessein à un rang et pour un ministère qui surpassent, et comme infiniment, les degrés qu'y occupent et les fonctions dont y sont chargés, soit les hommes les plus saints, soit les anges les plus sublimes. Peu importe qu'en fait elle y entre par voie de rédemption, étant fille d'Adam pécheur et n'étant préservée de la souillure originelle que par l'application anticipée des mérites du Sauveur. Toujours est-il que par sa prédestination éternelle à la maternité divine, elle est constituée la première : de sorte que le Verbe la trouve d'abord et la trouve seule à la cime de cette création où sa miséricorde le fait descendre. C'est par elle qu'il y entrera. Dès qu'il se présente, elle l'accueille, elle l'adore ; humble, docile, pure, aimante, elle s'ouvre et se livre à lui selon toute l'étendue de ses volontés trois fois saintes, de ses droits souverains et, autant qu'il se peut, de son être.

Mon Sauveur ! que Marie fût ce qu'elle était, qu'elle fût placée si haut et pût accomplir envers vous cette justice nécessaire, assurément c'était une grâce : grâce pour elle, grâce aussi pour nous. Mais parce qu'elle était votre chef-d'œuvre, vous l'aimiez d'un amour suprême et vous preniez en elle des complaisances sans nom. O Jésus, Dieu amour, Dieu donné par amour, qu'il est doux de penser que le cœur de cette Vierge a été votre première étape dans ce voyage inouï que vous faisiez vers le néant, résolu même, pour sauver les pécheurs, c'est-à-dire pour nous sauver

tous, à le pousser jusqu'au péché, jusqu'à la forme du moins et à la ressemblance du péché, enfin à tout cet état honteux et douloureux où il nous a réduits !

Mais de Marie à nous, grand Dieu ! quelle distance restait à franchir ! Satan qui ne pouvait se glisser entre elle et Jésus-Christ, qui n'arrivait à les connaître (comme il les peut connaître) qu'en les voyant tous deux indissolublement unis, se dressait ici tout de bon. Notre péché lui donnait un droit. Il criait donc à la vie qui venait, que le pécheur doit mourir ; à la béatitude qui s'offrait, que le pécheur mérite une éternelle réprobation ; que c'est là une sentence divine et qui ne se peut point révoquer. Mon Jésus ! vous n'avez pas dit non ; car puisque, cette fois, il empruntait vos dires, ce menteur disait vrai. Vous vous êtes tu ; mais sachant vos ressources, ayant conscience de votre dessein, vous avez avancé. Le chemin devenait âpre ; il était tout bordé, tout hérissé d'épines ; les pierres y abondaient ; on y avait froid jusqu'à être glacé ; il y faisait bien noir aussi et il y passait d'affreux fantômes. Le ciel qui éclairait cette voie était tout gros d'orages, et la foudre, une foudre inévitable menaçait à chaque instant d'y éclater. Il s'y rencontrait ici et là d'affreux abîmes, des montagnes ardues, des forêts sans passage ouvert, des marais dégoûtants et infects. Les ombres y laissaient entrevoir, tout dressés, des festins d'opprobres où il faudrait s'asseoir et manger jusqu'à satiété ; des calices effroyables, pleins d'une liqueur amère et répugnante, qu'on ne pourrait pourtant point éviter de boire jusqu'à la lie : Bethléem et la Crèche : l'Égypte avec la pauvreté extrême ; Nazareth et le travail obscur ; Jérusalem avec la contradiction, l'impiété, le mensonge, la haine et le blasphème ; Gethsémani avec l'agonie, la sueur de sang, la trahison ; le Prétoire avec les fouets ; le Calvaire avec la Croix ; le sépulcre avec le suaire et les pleurs brûlants de Marie. C'était tout un itinéraire tracé

de main divine, solennel comme une loi, et l'unique route pour arriver au but. Quel but, grand Dieu ! des créatures indignes, ingrates, lâches, souillées, misérables, moi, par exemple; vous le saviez, vous le voyiez, et.... vous avez passé. Et si, touchant au terme et venu jusqu'à nous, en cet appareil de voyageur épuisé, de victime immolée, d'amant à qui l'amour a fait perdre le sens; si alors nous ne refusons décidément pas d'ouvrir la porte de notre cœur, vous vous trouvez payé, vous paraissez heureux, et notre âme éperdue entend comme un merci sortir de votre bouche. Mon Sauveur! Que vaut votre présence? Votre présence, c'est déjà le ciel. Mais une présence et une donation de vous ainsi voulue par vous, voulue d'abord sans nous et malgré nous, quel en est le prix? Pourquoi faut-il que la vie se passe dans le nombre et demeure asservie à la diversité? Pourquoi faut-il se distraire? Est-ce encore vivre que de ne plus penser à ce don, à cette présence, à cette habitation vivante, ardente, permanente de Jésus dans le monde, dans l'humanité, dans nos âmes? « Si quelqu'un « m'aime et garde ma parole, nous viendrons à lui, et « nous fixerons en lui notre demeure[1]. »

Malgré tout, il est impossible que je sois votre dernier but, ô vous qui êtes le mien ! Vous venez sans doute en moi pour y rester, en ce sens que nous ne devons plus jamais nous séparer l'un de l'autre, ô la vie de ma vie et l'amour de mon cœur ! Mais vous venez aussi pour me chercher et m'emmener. Vous êtes en moi et en tous mes frères un principe d'activité divine et de progrès en haut. D'ici, de cette terre, de ce bas-fond de mon être, où vous êtes présent par votre grâce, vous prétendez encore « remonter vers votre Père qui est mon Père, vers votre Dieu qui est aussi mon Dieu[2] ». Tout ce qui est terrestre passe;

1. Joann. XIV, 23.
2. D. XX, 17.

le temps n'est qu'un moyen, l'immuable est ailleurs; il est avec l'amour, la liberté, la joie, au lieu enfin d'où, sans le quitter, vous êtes sorti pour entrer dans le monde, devant ensuite quitter le monde pour retourner à ce lieu, et vous y asseoir à jamais dans la gloire.

Eh bien! Jésus, marchons, montons ensemble. Il est juste, il est bon qu'avec vous et pour vous je repasse par ce même chemin où vous avez d'abord passé tout seul et pour l'amour de moi. Ah! que vous l'avez abrégé pour nous, ce chemin! Que vous l'avez, en le suivant, éclairé, aplani, adouci! Les fleurs y sont presque partout mêlées aux ronces, et les ronces mêmes y poussent des fleurs. Cependant vous ne supprimez ni le chemin, ni les ronces, et c'est toujours la croix qui nous mène à notre fin dernière. Certes, nous le voulons bien, et notre cœur tout entier est acquis à cet ordre. Maître, vous avez souffert pour nous sans nous, lorsque, n'existant pas encore, nous n'étions point capables de souffrir. A présent, c'est votre tour de n'en être plus capable : votre chère gloire, si bien méritée, vous soustrait pour toujours à la possibilité même d'endurer la moindre douleur [1]. Souffrez donc en nous désormais, mon Jésus, puisque nous sommes vos membres, et que, durant tout ce temps de notre formation surnaturelle, qui est celui où nous menons notre pèlerinage terrestre, nous demeurons passibles, comme vous, notre chef divin, l'avez d'abord été. A tout prix nous voulons monter, à tout prix nous voulons vous joindre: bien moins encore pour être heureux, quoique nous sachions qu'être avec vous au ciel, c'est la béatitude, bien moins cependant pour être heureux, que pour vous contempler, vous aimer, vous bénir, et proclamer devant tous que nul ne vous ressemble et que vous êtes vraiment l'unique Dieu.

1. Rom. VI, 9.

CINQUIÈME ÉLÉVATION

DU NOM DE MARIE.

Le nom de Marie vient de Dieu; Dieu l'a le premier pensé et prononcé. Lui seul pouvait nommer sa mère. Comme on nomme authentiquement et tout haut les enfants dans l'Église, lorsque, par le baptême, on les engendre à la vie de la grâce, de même, en cet instant où Dieu créa l'âme de cette vierge (instant qui fut aussi celui de son immaculée conception et de sa première sanctification dans le sein de la bienheureuse Anne), l'auguste Trinité nomma Marie, et sans doute la nomma tout haut dans l'assemblée des anges. Dieu, en lui-même, l'avait nommée de toute éternité. Concevoir ou nommer, pour lui, c'est une même chose Comme, pour s'exprimer substantiellement lui-même, il a toujours son Verbe, pour chacune de ses pensées libres Dieu a toujours son mot. Peut-être aussi, dès l'origine, avait-il dit ce nom aux anges. Il n'est point douteux, en effet, qu'il leur a tout d'abord révélé son dessein d'envoyer son Fils s'incarner dans le monde; et toutes sortes de raisons nous persuadent que cette révélation, avec ses conséquences pratiques, fut justement l'objet de leur épreuve. Or, il n'y a nulle apparence que Dieu, leur déclarant ce mystère du

Verbe incarné, ne leur ait point découvert en même temps l'existence future et le nom de cette créature. bénie entre toutes, en qui et par qui il se devait un jour accomplir. En tout cas, on ne peut point douter que Dieu prononça ce nom fortuné au moment où il tira du néant l'âme de la bienheureuse fille d'Anne ; car chacun sait que, pour Dieu, créer un être, c'est le parler, et dès lors aussi le nommer.

Maria, exaltata : Marie, la haute, l'élevée, l'excellente, la transcendante ; Marie, supérieure à quiconque n'est pas Dieu, proche de Dieu, unie à Dieu, assise à côté de Dieu, et sur le trône même de cette paternité d'où sort le Fils consubstantiel et éternel ; *Maria, domina :* Marie, la maîtresse et la souveraine ; *Maria, stella maris :* Marie, étoile de la mer : astre qui, d'en haut, luit sur le monde et en domine les agitations : étoile du matin annonçant le lever du soleil, et rendant, dès qu'elle paraît, l'espérance et la joie à tous ceux qui jusque-là naviguaient dans la nuit ; enfin, *Maria, amaritudinis mare :* Marie, mer d'amertume ou amertume de la mer, et contenant en elle tout ce qu'il y a d'amer dans les flots : océan de désolation, confluent de toutes les douleurs, miroir compatissant du divin patient : tels sont les divers sens que, dans les langues humaines, et spécialement dans l'hébraïque, on donne à ce nom sacré. Il exprimait donc tout ensemble et les voies par lesquelles cette Vierge devait passer, et la cime où sa prédestination la ferait parvenir. Il disait à la fois son être, sa vie, sa fonction, son histoire. Dans la langue du ciel, il signifie certainement encore bien d'autres choses que nous ne sommes présentement capables ni de connaître, ni de soupçonner.

En entendant ce nom prononcé par Dieu, les anges durent le répéter et l'acclamer avec d'indicibles transports ; car ils lisent au fond même des paroles qu'ils entendent, ils en conçoivent soudainement toute l'étendue et la por-

tée, ils en embrassent d'un coup tous les aspects. Ils virent donc dans ce nom tout un monde de clartés, de beautés, de grâces et d'harmonies divines. En s'échappant de la sainte bouche de Dieu, ce nom dut les inonder de lumière. Assurément aussi, ils saluèrent tous ensemble et à l'envi cette créature incomparable qui sortait du néant sous le regard le plus tendre et le plus efficace que Dieu eût encore jeté hors de lui-même : créature si petite et si cachée par son côté terrestre, mais par son côté céleste, si grande dès son début, si sainte et si radieuse. Ce fût là le premier des *Ave Maria*, l'exemplaire et la source des autres.

Quelles ne sont pas et la puissance de Dieu et la gloire de ce nom, puisque, malgré le monde et l'enfer, toute la famille des saints le répète sans cesse et partout ici-bas, et avec quel amour et avec quel profit ! Après le nom sacré de Jésus, dont celui de Marie est le reflet, l'écho et le commentaire, y a-t-il un nom si honoré, si répandu, si invoqué, si salutaire, si doux, si consolant, un nom qui fasse tant de bien et remporte de si beaux triomphes ? Il n'y en a pas, même dans la grâce ; comment en trouverait-on dans la nature ?

Ah ! que le monde est donc vaincu malgré ses apparentes victoires ! Le monde passe, dit l'Évangile, et sa figure aussi [1], et ses desseins avortent, et, comme il est écrit, « ses désirs même périssent [2] ». Rien ne demeure que ce que Dieu a fait, rien n'est fécond que ce qu'il a béni, rien ne vit que l'Église et ce qui est dans l'Église.

1. Joann. II, 17.
2. Desiderium peccatorum peribit. Psalm. CXI, 10.

SIXIÈME ÉLÉVATION

DE L'ARCHANGE GABRIEL ET DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

On ne peut guère contempler, sans une sorte de ravissement intérieur, l'Archange Gabriel remplissant sa mission divine auprès de la très-sainte Vierge. De tous les messages dont Dieu avait précédemment chargé ces bons et lumineux Esprits que nous nommons les anges, aucun n'était si haut, si saint, si important que celui-ci. Sans doute, en le confiant à Gabriel, Dieu agissait en pleine indépendance, et faisait, par là même, un acte de pure miséricorde. On ne supposerait pas sans injure que cet heureux élu en ait jugé autrement. Mais jusque dans ses libéralités les plus étonnantes, Dieu reste immuablement sage, et la souveraine liberté de ses choix n'en empêche jamais la convenance. On n'est donc que juste envers lui en pensant que, de tous les Esprits dont sa cour se compose, il n'en est pas un seul qui, par les dons de nature ou de grâce dont il était pourvu, fût plus assorti que Gabriel à cet incomparable ministère.

Il fallait avant tout que l'humilité de cet ange fût profonde. Quand saint Pierre a écrit que « Dieu résiste aux

superbes et donne sa grâce aux humbles [1] », il a formulé la loi fondamentale de la cité céleste. Donc, plus est grande la grâce accordée, plus sainte est la mission imposée, plus ferme aussi et plus parfaite doit être l'humilité de celui que Dieu dote ou emploie. Gabriel devait être en outre un Esprit très-fidèle ; car « ce qu'on cherche d'abord dans un « dispensateur, dit saint Paul, c'est la fidélité [2] » ; et de quelle dispensation s'agissait-il ici ! Tous les Esprits d'en haut sont infailliblement fidèles, sortis qu'ils sont de l'épreuve et fixés dans la gloire ; mais dans la gloire, comme dans la grâce, il y a des degrés, et le mandataire d'un dessein d'où dépendaient le sort du monde et l'honneur extérieur de Dieu ne pouvait être qu'un archange d'une fidélité éminente. L'importance du mandat prouve en même temps la singulière intelligence de celui à qui Dieu le confiait. Ce mystère, dont Gabriel portait le mot et, si l'on peut ainsi parler, la substance intelligible, ce mystère auquel il devait procurer un fondement humain, en le faisant accepter par celle dont le libre consentement y était indispensable, c'était le fruit suprême des pensées éternelles, le conseil le plus merveilleux de la sainte Trinité ; c'était comme le grand secret d'État de la divine Providence, la clef de toutes choses, la raison de tous les événements. Un tel message dépassait la capacité naturelle d'un messager quelconque. Si cependant quelqu'un dut le connaître à fond et en saisir complètement l'esprit, ce fut l'être privilégié à qui Dieu s'en remettait du soin de le faire aboutir. Il en va de même de la sainteté, et de l'amour, et du zèle, et vraiment de toutes les vertus, qualités et aptitudes qu'il était séant de trouver dans le héraut d'une œuvre si excellente. Il est indubitable que Gabriel

1. I. Petr. v, 5.
2. I. Cor. iv, 2.

les possédait à un degré supérieur et dans une merveilleuse mesure.

Datant, comme tous les anges, des premières origines du monde, Gabriel, selon notre manière de compter sur la terre, avait vécu pour le moins quarante siècles quand sonna l'heure marquée pour la divine incarnation. Cette vie toute remplie de choses et d'actes ineffables, cette vie avec Dieu, cette vie en Dieu fut, en fait, une préparation à l'ambassade dont le Seigneur avait décrété de charger cet Archange. Nous ne nous défendons point non plus de penser que, pendant la durée plus ou moins longue qui, selon la loi imposée à toute créature libre, précéda son entrée dans la gloire et où, mis en demeure d'élire sa voie, il dut, en choisissant la bonne, se rendre digne de la béatitude, il mérita, comme il était possible, cette faveur insigne de devenir un jour l'Ange de l'Incarnation. Qu'il soit vraiment cet Ange, c'est une chose évidente. Non seulement l'Évangile en témoigne, et cela par deux fois : à Nazareth d'abord, puis dans le Temple où Zacharie offrait l'encens [1]; mais de plus, et bien longtemps auparavant, l'Écriture nous montre Gabriel révélant au prophète Daniel le nombre et le sens de ces mystérieuses semaines, qui fixent décidément la date de la venue du Messie [2]. Il a dû, sans nul doute, avoir une dévotion spéciale au mystère du Verbe incarné, quand Dieu le proposa à la foi et à l'adoration des armées angéliques. Il l'aura cru plus parfaitement, pénétré davantage, adoré avec plus de soumission et de piété, aimé avec plus de tendresse. Cette libre manifestation des saints attributs de Dieu l'aura jeté en quelque transport intérieur où ne s'élevèrent point les autres. Cette miséricordieuse invention de l'amour infini aura fait à son cœur une blessure

1. Luc. I, 19.
2. Dan. IX.

d'amour plus profonde. Il se sera pris d'une ardeur enflammée et jalouse pour ce Roi universel, comme aussi pour cette Reine qui siège à son côté, partageant toutes ses grâces, unie à tous ses états, contribuant à toutes ses œuvres. Il se sera spontanément offert et, sous le bon plaisir de Dieu, dédié à leur service. Peut-être aura-t-il demandé à Dieu de leur appartenir à quelque titre particulier? Il en sera résulté en lui une affection plus vive pour la nature humaine. Sa charité aura tout d'un coup et très amoureusement embrassé toute cette immense famille d'Adam qui lui était naturellement inférieure, mais où son Dieu devait plus tard prendre rang pour opérer de si grandes merveilles et déifier toute sa Création. Ces actes, si excellents qu'ils fussent, ne lui méritèrent point rigoureusement la grâce inouïe que Dieu lui destinait; mais ils l'y disposèrent et rendirent très convenable le choix que, dès les premiers débuts de sa vie, ou de toute éternité pour mieux dire, Dieu daigna faire de lui.

Au reste, son nom semble exprimer ce que nous osons dire. Quelque sens qu'on y donne (car il en a deux en hébreu), le nom de Gabriel se rattache à l'Incarnation et, pour ainsi parler, en rayonne. Il signifie *force* ou *vertu de Dieu*, ou encore *homme de Dieu*. Or, il est très remarquable que l'Incarnation étant si manifestement et si principalement, quant à nous, une œuvre d'amour et de miséricorde, Marie, dans son cantique, en parle deux fois comme d'une œuvre de force et de puissance, disant, par exemple : « Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses » ; et tout de suite après : « Il a fait avec son bras une « œuvre de puissance [1] ». C'est aussi dans la *vertu du Très-Haut* que le Saint-Esprit vient *couvrir* Marie *de son ombre* et former dans son chaste sein ce composé béni

1. Luc. I, 49, 51.

qui est l'homme-Dieu[1]. Ce double aspect du mystère, si fort dans son principe et si doux dans son terme humain, se retrouve donc dans le nom de celui qui l'annonce : si bien que ce beau nom semble n'être pas autre chose que l'épanouissement et comme la floraison intelligible de ce bienheureux Esprit sous le rayon de sa prédestination divine.

Gabriel était donc tout prêt lorsque Dieu lui parla. Il devait être alors éclatant de sainteté, alerte, vif, ardent pour s'employer, tout de feu pour obéir, et si passé dans la divinité par son docile amour, qu'il en devenait comme triomphant et tout à fait irrésistible. Il avait quelque chose de l'éclair et même de la foudre; mais cette vigueur impétueuse était en même temps si contenue et si suave, qu'il courait devant lui comme l'aurore et descendait vers nous comme une rosée. On peut croire qu'en le députant, Dieu le développa dans tous les sens, l'inonda de grâces nouvelles, centupla ses énergies et rendit sa beauté mille fois plus ravissante. S'il est dit de Judith que quand Dieu lui inspira de se rendre au camp des Assyriens pour délivrer son peuple en frappant Holopherne, il la revêtit lui-même d'une splendeur inaccoutumée[2], combien plus eut-il à cœur d'embellir son archange en l'envoyant du ciel à la jeune fille de Nazareth! Lorsqu'il reçoit les ordres de son roi, l'ambassadeur humain s'incline ; de même, en recevant de Dieu sa bénie commission, Gabriel dut s'humilier jusqu'à s'anéantir devant la face de son Seigneur. Il n'avait pas seulement à lui obéir ici, il devait le représenter. C'est pourquoi nous pensons que, comme le légat prend d'ordinaire le blason et porte les couleurs du prince dont il transmet les volontés et figure le personnage, l'archange dut, à cette heure, se revêtir et, si une telle image est recevable,

1. Luc. 35.
2. Judith. x, 4.

s'imprégner tout entier de Dieu : c'est-à-dire plonger avec respect dans l'abîme de ses perfections, se baigner dans sa lumière, se pénétrer de sa sagesse, s'oindre de sa sainteté et s'emplir de sa dilection, en aspirant de toutes ses forces cet Esprit qui consomme dans l'amour le Père et le Fils dont il procède.

Ce fut ainsi que Gabriel vint à la petite ville de Galilée qui se nommait Nazareth.

D'ordinaire, lorsque Dieu les envoie sur la terre, les anges vont à leurs inférieurs. Ainsi visitèrent-ils les patriarches, les prophètes et plusieurs autres saints de l'Ancien Testament. Ici l'archange abordait sa souveraine. Il le fit avec un respect et une religion inexprimables. Peut-être ne témoigna-t-il pas au dehors tout ce qu'il en ressentait; mais intérieurement il rendit à Marie des devoirs tels que ceux-là seuls qu'on rend à Dieu les pouvaient dépasser.

Il lui dit donc : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Sei-
« gneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les
« femmes ».

L'ange est ici le pur organe de Dieu. Si d'elle-même la sainte humanité de Jésus ne disait rien[1], combien moins cet humble Esprit dans sa sainte ambassade ! Ce salut n'est donc point d'origine purement angélique. Il sort du sein de Dieu, dont il exprime les pensées et les sentiments personnels. Dieu s'est mis lui-même en demeure de saluer, de révérer et d'*honorer* cette créature. De toute éternité il voit en elle, non seulement le lieu et le moyen de ses plus merveilleux ouvrages, mais encore sa fille aimée entre tous, son épouse, son aide semblable à lui, enfin sa mère ; ce qui fait plus que justifier l'honneur, ce qui l'exige impérieusement[2]. Et maintenant, l'heure est venue de pro-

1. Joann. XIV, 10.
2. Exod. XX, 12.

duire en cette femme la réalité divine de tous ces titres, de l'orner de toutes ces splendeurs, de l'investir de tous ces droits, de lui conférer tous ces pouvoirs. C'est ce qui fait que Dieu la salue. Jamais rien de semblable ne s'était vu ni sur la terre, ni dans le ciel. Ce salut continuait et contenait, en la dépassant, la complaisance intime que Dieu avait prise à regarder le monde, après que ses mains l'eurent créé et formé. Marie occupait en effet, avec Jésus qui devait naître d'elle, la cime et le centre des choses. Elle était comme le cœur de cette Création que Dieu déclarait « bonne et excellente[1] ». La joie que Dieu avait savourée là, comme aussi le témoignage qu'il lui avait plu d'en rendre, portaient très éminemment sur Marie; et c'est d'elle, comme d'un foyer, que cette précieuse et glorieuse joie du Créateur s'irradiait sur tout l'univers.

Dieu la salua donc et l'appela « pleine de grâce ». Pleine de grâce! c'était plus que son nom, c'en était la raison et l'essence. Cela disait l'état constitutif de celle qu'on désignait ainsi et ce qu'il y a en elle de plus profond et de plus radical; car, en Marie, la nature même est pour la grâce, comme la grâce est pour la fonction. Pleine de grâce! Il n'y a que Dieu qui puisse savoir tout ce que ces mots signifient et supposent. Cette grâce dont il dit que Marie est remplie, c'est positivement *toute grâce* : je dis toute celle dont une pure créature est capable. Non que la grâce ne doive s'accroître et développer dans la mère du Sauveur; elle ira grandissant toujours au contraire, et dans des proportions qui ne se peuvent point mesurer. Mais outre que Dieu voit déjà les fruits dans leur germe, et la consommation des choses dans leur premier début, telle est la grâce de cette sainte Vierge au moment où Dieu lui parle ici par son ange, que, vu l'ensemble et l'ordonnance de ses

1. Gen. I, 31.

desseins sur elle, elle ne pouvait pas actuellement en avoir plus qu'elle n'en avait. La grâce de Marie comprenait donc tout un monde de grâces sanctifiantes et de grâces gratuites : grâces pour l'intelligence, grâces pour le cœur, grâces pour la volonté, grâces pour toutes les puissances de l'âme, grâces pour le corps, grâces pour la vie, grâces pour la mort, puisqu'elle aussi devait un jour mourir; grâces pour tous les rapports, pour tous les devoirs, pour tous les ministères. Puis, par dessus celles-là, il y avait des grâces singulières, spéciales, nouvelles, transcendantes et qui nous sont tout à fait inconnues. Tout cela, avec toutes sortes de dons et de biens ineffables, entrait dans le trésor intime de la future mère du Sauveur, et formait cette plénitude auguste et tranquille que Dieu saluait en elle.

Il y avait en Marie une foule d'aptitudes et de convenances qui se référaient directement et exclusivement à la nature divine et aux trois adorables personnes qui y subsistent en unité. C'étaient des atmosphères limpides et transparentes ouvertes à leurs irradiations, des espaces libres pour leurs circulations, des séjours où elles pouvaient descendre et s'établir, des paradis où elles trouvaient des joies sans nom, des eaux toutes pures pour étancher leur soif, des fruits exquis pour apaiser leur faim : je dis cette soif miséricordieuse et cette faim toute d'amour que, par un mystère incompréhensible, le Père, le Fils et l'Esprit daignent avoir au regard de leur Création. On ne peut dire tout ce que ces trois divines personnes s'étaient elles-mêmes préparé là de ressources, de facilités, de contentement, d'honneur. Le paradis terrestre, si opulent et si magnifique, était bien loin d'être à Adam ce que cette sainte Vierge est à Dieu. Les sphères, en roulant symphoniquement dans l'espace, ne sont au Créateur ni un spectacle aussi beau, ni un concert aussi délicieux, que la vie, l'ordre et le mouvement harmonieux de cette âme; d'autant que Marie est

pour Dieu beaucoup plus qu'un objet de contemplation. Il la fait entrer si avant dans ses œuvres, que c'est en elle, et en elle seule, qu'il entend trouver tout d'abord le moyen de se déclarer, de se communiquer au monde et de s'y glorifier : elle est l'issue et l'instrument de ce mystère du Christ où Dieu donne et reçoit tout ce qu'il peut, au dehors, donner et recevoir. Tout cela fait partie de « la grâce » de cette Vierge, et, comme le lui dit l'archange, elle en est « toute pleine ». Dès son immaculée conception, Dieu l'en a remplie jusqu'au comble ; et en se dilatant toujours depuis l'heure de ce premier don, elle est demeurée toujours comble, sa plénitude suivant fidèlement le progrès incessant de ses dilatations.

« Le Seigneur est avec vous. » C'est la seconde partie du message. La première dit surtout ce que Marie est en elle-même ; la seconde dit expressément ce qu'elle est par rapport à Dieu, et partant, ce que Dieu est pour elle. « Le Seigneur est avec vous. » Ce n'est point là un simple souhait, comme les enfants de Dieu ont coutume de s'en adresser mutuellement pour exprimer l'amour qui les unit et la sainte bienveillance qui naît de cet amour ; c'est l'énoncé d'un fait. Dieu ne se contente point d'enrichir cette créature unique des dons les plus précieux qui soient dans ses trésors ; lui-même se donne à elle et lie son être au sien. Leur relation est directe, immédiate, vivante et personnelle. On avait dit de bien d'autres dans l'Écriture que « Dieu était avec eux », et c'était vrai de tous. Cela signifiait une protection divine qui les entourait, une main amie, lumineuse et forte qui les bénissait et les guidait. Ils n'étaient pas seuls en ce monde ; Dieu s'était fait leur compagnon. C'est la grâce qu'eurent Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, David, enfin les patriarches et tous les justes de l'ancienne Loi. Mais il n'y en avait pas un seul pour qui cette société avec Dieu

fût ce qu'elle était pour la sainte Vierge. Il était avec elle comme il n'avait été, comme il ne serait jamais avec aucune pure créature; comme il n'était même pas avec l'archange qui la saluait, ni avec les autres Esprits célestes. Ah! que d'âmes dans la gentilité, que d'âmes même chez les Juifs, qui s'écriaient alors en soupirant : Où est Dieu? La nature le contenait sans doute et disait de lui beaucoup de choses; il était avec la nature. La Loi, déjà si grosse de vérité et de grâce, le contenait plus parfaitement encore et racontait bien mieux sa gloire; il était avec la Loi. Mais si ceux qui, à cette époque, connaissaient plus intimement les faits et gestes de Dieu, avaient reçu de lui le congé de répondre selon la vérité à ces chercheurs, à ces gémissants ou patients ou inquiets, ils eussent dit d'une même voix : ce Dieu que vous demandez, il est avec Marie.

Telle était, en effet, sa présence auprès d'elle et en elle, qu'on peut dire que sa présence ailleurs, comparée à celle-ci, était comme une absence. Pour le trouver plus présent et plus donné qu'il n'était là, il aurait fallu le trouver en lui-même. Il n'y a qu'avec lui-même qu'il soit plus qu'avec cette douce Vierge.

Il est vrai, tout à l'heure, il y va « survenir [1] ». Par l'ineffable action de son divin Esprit, son Verbe prendra chair en elle; il sera donc alors avec elle plus qu'auparavant. Il y était par essence, par présence, par puissance; il y était par complaisance, il y était par préférence; désormais, dit l'un de nos docteurs [2], il y sera *par identité*, la chair de cette Mère-Vierge devenant la chair du Fils unique du Père. Mais comme ce qui fait surtout qu'on est avec quelqu'un, c'est bien moins la proximité extérieure

1. Spiritus sanctus superveniet in te. Luc. I, 35.
2. St Pierre Damien.

ou même l'identité physique d'une portion de ces êtres qui sont l'un avec l'autre, que l'amour qui les affecte et les unit entre eux, Dieu ayant déjà pour Marie, et depuis qu'elle existe, tout l'amour d'un créateur, d'un père, d'un frère, d'un fils et d'un époux, il est clair qu'avant même cette « survenance » divine, dont le fruit est l'Incarnation, il est avec cette femme, et comme il n'est avec personne.

Oui, le Seigneur est avec elle, le Seigneur est avec elle! Il le faut répéter, car on n'a jamais fini de le dire. C'est une parole inépuisable, une parole incommensurable, qui contient des mondes de dilection, de donation, d'union : d'union fidèle, d'union scellée, d'union féconde; et partant, des mondes de sainteté, de paix et de béatitude. Et il y a si longtemps que Dieu est ainsi avec Marie! Des siècles avant qu'elle fût créée, et vraiment depuis l'origine. Il l'avait eue toujours présente en sa pensée et présente comme étant *son unique* et *sa Mère*. Il était avec elle, elle était avec lui; les Écritures le disent en propres termes [1]. Dans ce qu'il avait fait et ordonné, Dieu avait eu égard à elle, aussi bien qu'à Jésus, dont, pour lui, elle ne fut jamais séparable; il avait travaillé pour elle comme pour Jésus, disposant tout selon qu'il prévoyait leur devoir être agréable, et préparant l'univers entier pour leur être à tous deux un domaine assorti.

Au reste, il faut remarquer le mot dont Gabriel se sert ici. Il dit : « Le Seigneur est avec vous ». En effet, c'est principalement comme « Seigneur » que Dieu était avec Marie. Elle montre assez qu'elle le comprend quand elle répond : « Voici la Servante du Seigneur [2] ». Dieu est avec elle à ce titre, non seulement parce qu'elle lui est à elle

1. Cum eo eram cuncta componens. Prov. VIII, 30.
2. Luc. I, 38.

toute seule un univers très humble, très docile et absolument livré; mais encore parce que le dessein pour lequel il se l'est associée allait à promulguer, à établir et à faire accepter par toute créature, et d'abord par l'humanité, ses droits suprêmes et infinis. Le mystère tout entier du Christ est le mystère du « règne de Dieu ». Ainsi le nomme partout l'Évangile. Dieu avait donc décrété de devoir à cette femme l'investiture, le libre exercice et la complète installation de sa royauté sur ce monde. Et c'est pourquoi l'ange ne dit pas : Dieu est avec vous, le Père est avec vous, le Fils est avec vous, mais : « Le Seigneur « est avec vous ».

Enfin il ajoute, et c'est par où il termine : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ». Ce dernier mot dit ce qu'est Marie au regard des créatures, et il fait voir qu'elle les surpasse incomparablement. Toute créature humaine ou angélique est comme un être *féminin*, si on la considère en face de Dieu. Principe, autorité et force, Dieu est vis-à-vis de tout ce qu'il crée et daigne s'unir à un degré quelconque, le *masculin* unique, le Père et l'Époux absolu. Ces *jeunes filles*, dont le Cantique raconte qu'elles aiment passionnément l'Époux parce qu'il a répandu partout son nom comme une onction, ce sont toutes les natures créées[1]. Ce sont elles aussi que l'Écriture nomme ailleurs Filles de Jérusalem[2]: ce qui implique, pour le dire en passant, qu'elles sont filles de Marie, Marie étant la première *cité de Dieu*, la première *vision de paix*, et le type éminent de la Jérusalem céleste. Enfin toutes les créatures sont, ne fût-ce que par vocation, les épouses du Verbe ; et c'est d'elles encore qu'il est dit que, virginisées par la grâce, « elles viendront à la suite de la Reine dans le Temple du

1. Cant. I, 2.
2. Ibid. II, 7.

Roi [1] ». C'est entre elles toutes assurément que Marie est bénie ; mais c'est très spécialement entre toutes les filles d'Ève, parce que le principe et la substance de sa bénédiction, c'est qu'elle enfantera le Verbe, Jésus, le Messie et le Rédempteur de tous.

Bénir, on le sait, c'est *bien dire*, et Dieu seul dit tout à fait bien. C'est de son sein que jaillit la parole, « la bonne parole », le Verbe d'où procède cette bonté personnelle qui est l'Esprit du Père et du Fils. Mais parmi tant de paroles que Dieu profère au dehors par ce Verbe intérieur, il n'y en a pas une seule que l'on puisse comparer à celle qui dit Marie. Celle-ci dit Dieu plus et mieux à elle seule que toutes celles par lesquelles il donne l'être aux autres créatures; plus et mieux que toutes celles par lesquelles il les illumine, les sanctifie et, à la fin, les glorifie. Après sa parole substantielle, qui est de tout point équivalente à celui qui la prononce; après le nom de Jésus, qui est le nom humain et historique de cette parole incarnée, il n'y en a pas qui exprime Dieu aussi parfaitement. Marie est le cantique créé de la virginité et de la plénitude divines. Elle dit Dieu : en ce sens, elle est le chant de sa plénitude ; elle ne dit que Dieu : sous cet aspect, elle est le chant de sa virginité. C'est parce qu'elle est toute pleine de Dieu qu'elle est vierge de tout le reste. En la disant, Dieu la bénit ; et en la bénissant, il la remplit. Cela seul suffirait pour la classer à part. Évidemment, par son origine et par son fond, elle appartient toujours à l'ordre des créatures ; de plus, elle appartient à toutes les créatures par l'amour qu'elle leur porte : amour suprême, puissant, immuable, universel; amour d'état et d'office, où s'unissent, en se surpassant, tous les amours réels ou même tous les amours possibles à qui n'est pas l'amour lui-même comme le

1. Psalm. XLIV, 15-16.

sont Dieu et Jésus-Christ; mais par son excellence et sa dignité, elle est absolument hors ligne, et partant tout à fait unique. Oh ! *la bien dite !*

Il y a plus encore. Comme, en disant Marie, Dieu dit sa mère, il dit celle qui, par un mystère inouï, dit ici-bas, de moitié avec lui, sa parole incréée, son vrai Fils. Cette bénédiction qu'elle reçoit pour devenir la mère du Verbe la fait, pour ainsi dire, entrer dans le sein même de la paternité divine ; elle l'installe à la source ; elle la fait source elle-même : source du Verbe, *Mère de Dieu*, comme on l'a défini à Éphèse ! Jésus est avant tout et au-dessus de tous [1] ; Jésus est *le Principe* [2] et contient tous les biens[3]. Or, Marie est la Mère de Jésus.

Ce qui nous vient de Jésus et par Jésus nous vient donc aussi de Marie. Le sacrifice avec tous ses effets, l'Eucharistie avec toutes ses grâces, les divers sacrements, la doctrine, l'Église avec ses dons, ses états, ses vertus, ses travaux, ses souffrances, ses mérites ; toute la cité de Dieu qui se construit dans le temps pour être dédiée dans l'éternité, tout découle de Marie, tout s'appuie sur Marie, Mère de Dieu et auteur du Christ. Ce dogme de la principauté divine de Marie est caché dans cette pieuse et ardente imprécation du Roi-Prophète : « Jérusalem, que ma « langue s'attache à mon palais, si je cesse de te placer au « principe de ma joie [4] ». Quiconque, en effet, dans ses pensées, dans ses affections, dans son culte, place Marie moins haut qu'à ce principe de toute sainte joie, la fait déchoir de son vrai rang et commet une vraie injustice.

Ainsi la Vierge de Nazareth est-elle « bénie entre toutes les femmes ».

1. Coloss. I, 17.
2. Joann. VIII, 25.
3. Sap. VII, 11.
4. Psalm. CXXXVI.

SEPTIÈME ÉLÉVATION

DES NOCES DU VERBE AVEC L'HUMANITÉ, ET DE LA DOT QUE L'ÉPOUSE Y APPORTE.

L'Évangile, en vingt endroits, nous parle de noces mystiques, et plusieurs fois il dit que nous y sommes invités[1].

Jésus est personnellement le lieu où ces noces s'accomplissent d'abord ; il est même le seul lieu où elles s'accomplissent en perfection.

C'est déjà une douce certitude que celle qui nous est donnée d'être tous invités par Dieu à ces fêtes nuptiales ; d'autant qu'il ne nous invite pas seulement à les regarder, mais encore à y prendre part, et finalement à épouser l'Époux qui les célèbre, ce qui dépasse tout ce que nous pouvions naturellement souhaiter ou croire possible. Mais contemplées dans leur principe et dans leur exemplaire, c'est-à-dire dans l'union des deux natures du Christ, ces noces deviennent comme un torrent de lumière, de feu et de délices. Que ce divin mariage est vrai, profond, plein d'amour ! Que le lien qui le forme est serré ; qu'il est ferme

1. Luc. xiv, 8.

et indissoluble ! Quel don que celui de l'Époux ! Quelle joie humble, chaste, intense, débordante, que celle de l'Épousée! C'est là quelque chose de si éblouissant, que les noces subséquentes de Jésus et de Marie, de Jésus et de l'Église, pâlissent à côté et semblent presque disparaître. Le Verbe seul s'unit hypostatiquement à la nature créée qu'il s'approprie ; mais l'Esprit-Saint est comme le feu de cet amour sans nom qui brûle et joint ensemble les deux natures de cette unique et toute divine personne. Il est la force de leur contrat, le nœud de leur alliance, le sceau de leur indestructible union.

Et comme cette union est féconde! C'est là, dans l'embrassement de cette divinité et de cette humanité, c'est là, dans cette lumière, dans ce brasier, dans ce transport (transport paisible, brasier rafraîchissant, lumière sublime), que nous sommes tous surnaturellement conçus, gratuitement aimés, divinement bénis, librement engendrés à la vie éternelle. Semblables à des flots vivants qui sortiraient par amour d'une source maîtresse d'elle-même, c'est de là que nous sortons, en tant qu'enfants du Père céleste et frères du Christ, l'aîné de la famille de Dieu.

Mais le plus doux ici est de ne point penser à soi pour louer uniquement cette sainte et ravie et ravissante épouse qui est l'humanité du Sauveur, et célébrer dans la jubilation le mystère de ses épousailles. Mon Dieu, qu'elle est heureuse cette sainte humanité, et comme en présence de ce bonheur intime, essentiel, capital, permanent de ses noces avec Dieu, tout le reste, je dis ses joies et ses douleurs humaines, s'efface pour elle ; et comme les nôtres elles-mêmes s'effacent pour nous si nous aimons Jésus comme il mérite qu'on l'aime ! Cette humanité qu'il revêt est inondée de grâces, saturée de délices, transportée d'amour, ivre d'union. Sans rien perdre de cette fermeté d'état qui résulte en elle de la parfaite proportion de son être à

sa destinée merveilleuse, elle s'écoule toute sous ce baiser vivant, substantiel, plénier, infini, que la divinité lui donne. Elle est prise et toute possédée: Celui qui la possède la comble. Mais n'est-elle que passive? Ne fait-elle que recevoir? N'apporte-t-elle rien à son époux? Est-elle dénuée de toute *dot?* Elle a une dot; elle met là du sien; elle apporte à Dieu quelque chose qu'elle possède en propre, quelque chose qu'elle a et que Dieu n'a pas, qu'il ne peut pas avoir, et qu'il n'aurait jamais sans elle : elle lui apporte sa passibilité, sa mortalité, racines indispensables de sa Passion et de sa mort, c'est-à-dire de son sacrifice. Voilà sa dot et sa parure.

Oh! qu'elle est donc heureuse de se montrer ainsi décorée, et de payer à Dieu cette dot! Dieu l'enrichit sans doute de joyaux magnifiques, mais ce précieux joyau de la douleur, il ne la trouve pas dans ses trésors à lui. Un Dieu ne peut pas souffrir, non pas même par amour. Elle donne à Dieu de le pouvoir. Où cela élève-t-il la dignité et le prix de la douleur? Par là l'humanité de Jésus s'assortit, autant qu'il se peut, à ce mariage divin dans lequel elle naît gratuitement constituée. Dès qu'elle existe et prend conscience d'elle-même, elle se réfugie à l'ombre de sa croix, et offre par avance à Dieu les fruits nouveaux, bénis, exquis de cet arbre inconnu dans le paradis de la nature divine. C'est abritée sous ces ombrages sacrés, qu'elle soutient les éblouissantes et dévorantes clartés de ce Verbe de Dieu qui l'épouse. Oh! qu'elle se sent ainsi soulagée et contente! Qu'elle est digne aussi, et que, sans cesser d'être humble, elle a le droit d'être fière! C'est là un côté tout à fait transcendant du mystère de la Croix. Ce mystère ne regarde ici que l'humanité sainte et Dieu, abstraction faite de toute influence ultérieure sur les créatures. Il est la dot du Christ; il paie, comme elle peut être payée, la grâce de l'union hypostatique.

Comprend-on dès lors que Jésus ait eu soif de souffrir? Cela explique aussi comment, pour réellement épousée que fût cette douce humanité dès le premier moment où elle eut l'existence, son mariage néanmoins n'a pu avoir la plénitude de sa consommation qu'après qu'elle a eu, en souffrant, accompli toute justice, et revêtu cette robe sanglante dont elle devait se parer par amour pour l'époux et pour achever de lui plaire. « Il fallait que le Christ souffrît, et c'est par là seulement qu'il pouvait entrer dans sa gloire [1]. » Dieu le voulait ainsi, mais l'humanité sainte le voulait comme lui; et non seulement, je le répète, pour tant de merveilleux effets que cette douloureuse investiture produirait dans le monde, mais aussi, et avant tout, pour faire entre elle et la divinité l'ordre, l'assortiment et l'ombre de niveau qui pouvaient exister. Il semble que, envisagée sous un aspect particulier, cette humanité du Verbe eût rougi de sa gloire si elle ne l'avait pas ainsi méritée, du moins après coup. De même que, dans l'ordre des processions divines, bien que le Fils soit un avec le Père, parce que le Père l'engendre en unité de substance, cependant c'est par la production commune de leur unique Esprit que se consomme entre eux cette unité d'amour tant célébrée par la sainte Église; de même, encore que Jésus soit Dieu depuis sa conception dans le sein de la Bienheureuse Vierge, ce n'est que par l'acte suprême de son amour pour Dieu et pour nous, c'est-à-dire son immolation volontaire au Calvaire, qu'il possède la divinité dans son extension et sa gloire effectives. Certes, ce n'est point là un surcroît dans l'ordre de l'être; mais c'en est un dans l'ordre de la manifestation et de l'action.

Un peu au-dessous de cet ordre, exclusivement relatif à cette humanité bénie, apparaît la Création rachetée par sa

1. Luc. xxxiv, 36.

mort. Cette Création rachetée et restituée à prix de sang est aussi la dot de Jésus. En fait, et posé son plan sur le monde, Dieu, sans le Christ, aurait perdu ses créatures ; et quoique l'Incarnation soit le fondement du salut de tous, en réalité cependant, ce salut ne date que de la croix. Il le faut même entendre du salut préventif des anges, Jésus qui est leur Sauveur aussi bien que leur chef, Jésus à qui ils doivent la grâce de n'être point tombés, comme nous lui devons celle d'être relevés et pardonnés, Jésus ayant été réellement prédestiné comme crucifié. Quel apport dans ce contrat, quelle contribution de l'épouse à la fortune infinie de l'époux, et comme il est simple et juste qu'en contemplant cette épouse glorieuse et comblée, l'assemblée tout entière des Saints l'exalte et lui crie d'une même voix : « Il est digne, l'Agneau qui a été immolé, « de recevoir l'honneur, la louange, la bénédiction et *la* « *divinité*[1]. »

1. Apoc. v, 12.

HUITIÈME ÉLÉVATION

DE LA PARFAITE ADORATION QUE, DÈS SON ENTRÉE EN CE MONDE, JÉSUS REND A SON PÈRE, ET DE L'ADORATION EN ESPRIT ET EN VÉRITÉ.

Éternellement Dieu est adorable, mais éternellement il n'est point adoré. Il se connaît, il s'aime, il se possède, mais il ne s'adore pas.

L'adoration suppose qu'il y a des créatures. Elle est l'hommage parfait de la créature au Créateur, la forme, le cri, le don suprême de son amour pour lui.

L'adorateur se tait, se fond, s'efface et s'abîme en présence de celui qu'il adore, confessant par là que cet objet de son culte a toutes les perfections, tous les droits, tout l'être enfin : de telle sorte que, comparé à lui, tout le reste est comme n'étant pas.

Dès que la créature existe, ce qu'il y a de plus urgent, c'est que Dieu soit adoré. Notre-Seigneur l'indique en disant que « le Père *cherche* de vrais adorateurs en esprit et en vérité[1] ». Quoi de plus urgent, en effet, que l'invention par Dieu de ce qu'il daigne chercher, et cher-

1. Joann. IV, 23.

cher dans une Création où tout est de lui, à lui et pour lui? La créature doit avant tout satisfaire celui qui la crée. En étant le mot de ses pensées et le repos de ses désirs, elle doit devenir une vraie joie à son cœur. Qu'elle lui soit ce mot et ce repos, c'est « le règne de Dieu et sa justice »; le reste n'est jamais qu'un surcroît [1].

Mais ce que le Père céleste a cherché dans sa Création, il l'y a trouvé dès qu'il l'a faite, parce que lui-même a pris soin de se le procurer. Ayant éternellement décrété que son Verbe s'incarnerait, il a éternellement prévu, ou plutôt il a toujours vu, du sein de son éternité immuable, que ce Verbe fait chair l'adorerait en perfection, c'est-à-dire dans la mesure infinie où la divinité mérite qu'on l'adore. « Le Christ était hier, dit saint Paul, il est aujourd'hui, il est dans tous les siècles [2] ». Si, au temoignage de saint Jean, « l'Agneau a été immolé dès l'origine du monde [3] », c'est donc que, dès l'origine du monde aussi, il a adoré son Père; car son immolation n'est que le dernier acte et le comble de son adoration.

C'est en tant qu'adorateur du Père que ce Verbe, déjà intentionnellement incarné, « assistait », comme il est dit dans le livre des Proverbes, à toute l'œuvre de la création [4], Il était là à plusieurs titres, mais très particulièrement à celui-ci. L'accomplissement prévu de cette justice, qui est l'adoration parfaite rendue par Lui à Dieu au nom de tous, concourait en effet, et pour une part considérable, à cette harmonie, à ce liant, à cette paix que, au dire de l'écrivain sacré, le Verbe mettait partout dans les choses [5]. Quelle source de paix que la justice, et quelle

1. Matth. vi, 23.
2. Hebr. xiii, 8.
3. Apoc. xiii, 8.
4. Prov. viii, 27.
5. Ib:.l. 30. — Sap. viii, 1.

justice que d'adorer Dieu ! S'il est dit de cette Sagesse à la fois créée et créatrice, que « seule elle a fait le tour du ciel, que seule elle a pénétré jusqu'au fond de l'abîme [1] », c'est que seule elle avait puissance pour remplir de religion le ciel, la terre et l'univers entier, et que, effectivement, elle les en a remplis. Ce dessein de l'Incarnation, d'où sort l'adoration parfaite, a donc été comme le flambeau à la clarté duquel Dieu s'est plu à faire toutes ses œuvres, son appui pour tout établir, sa raison pour aimer et bénir tout ce qu'il avait établi, et surtout pour instituer l'ordre de la grâce au-dessus de l'ordre purement naturel, les coordonnant tous les deux à l'ordre de la gloire, qui est la rentrée et le séjour éternel en Dieu de la Création déifiée.

Cette adoration rendue à Dieu est le premier fait de notre histoire ; et peut-être que s'il n'en était pas ainsi, nous n'aurions point d'histoire. Notre histoire est un livre. Dieu a voulu qu'on l'écrivît, et, dans sa charité pour nous, il a lui-même tenu la main de ceux qu'il avait chargés de l'écrire. « En tête de ce livre, a dit Jésus, il est question de moi [2] ». Mais ce livre en tête duquel il est question du Christ, que dit-il avant tout du Christ ? Évidemment ce que le Christ a fait avant tout ; et ce que le Christ a fait dès le premier instant de son existence humaine, ç'a été d'adorer son Père et de se livrer à lui comme hostie. Cet acte primordial et saint nous est explicitement raconté par ces mots que, d'après les deux Testaments, le Verbe prononça en entrant dans ce monde : « Me voici, ô Dieu, je viens « pour accomplir en tout vos volontés [3] ».

Qui dira la profondeur, la largeur, la hauteur, qui dira

1. Eccl. XXIV, 8.
2. Psalm. XXXIX, 8.
3. Ibid. — Hebr. X, 5.

l'ardeur, l'intensité, la plénitude, la perfection, le prix, la fécondité de ce premier acte humain du Sauveur? Jésus savait que, de toute éternité, Dieu est infiniment adorable, et c'était la première fois que, en dessous de cette sphère idéale où tout est présent à ses yeux, la première fois que dans le temps, sur la terre, dans le monde, Dieu était parfaitement adoré; et c'est par lui, Jésus, qu'il commençait de l'être! Ah! sa sainte âme, d'où cet acte jaillit comme un éclair vivant, était mille fois plus heureuse de trouver dans la grâce de son union avec le Verbe la puissance de rendre à Dieu ce culte parfait d'adoration, que d'y savourer la joie sans nom d'être avec le Fils éternel de Dieu une seule et même personne.

Le Christ était Dieu adorant; par le Christ Dieu était donc adoré autant qu'il est adorable.

Jésus a surtout vécu intérieurement ici-bas pour adorer son Père, et il l'a adoré constamment; et c'est encore, et ce sera toujours la principale occupation de sa vie dans le Ciel. Il n'a vécu extérieurement, il n'a agi, parlé, enseigné, fait des miracles, semé les bienfaits; il n'a souffert et n'est mort sur la croix que pour conquérir et s'adjoindre de vrais adorateurs qui, communiant par la foi et l'amour à son adoration personnelle, adorassent par lui, en lui et comme lui son Père « en esprit et en vérité ».

Adorer « en vérité », c'est adorer en ne se trompant ni sur l'être que l'on adore, ni sur le culte qui lui est dû; c'est adorer par l'intelligence et avec intelligence; c'est adorer dans la lumière : de telle sorte que l'adoration naissant de la lumière, y demeurant, s'y déployant, s'y consommant, soit un acte véritablement et purement lumineux.

Adorer « en esprit », c'est adorer d'un cœur sincère, plein, ardent; si bien que l'adoration donnant à Dieu ce

centre, ce foyer, cette vie, cette somme de l'être qui est son cœur en acte ou son amour, lui livre par là l'adorateur lui-même et tout entier.

Adorer en esprit et en vérité, c'est adorer par le mouvement et dans la dépendance de l'Esprit-Saint, en union avec Jésus, Verbe incarné, adorateur suprême et parfait, médiateur et pontife de l'adoration universelle.

En un sens, on ne peut adorer « en esprit » que si l'on adore « en vérité », parce que l'amour, sans lequel il n'y a pas d'adoration parfaite, procède de la vérité déclarée et connue ; mais, sous un autre aspect, on n'adore « en vérité » que si l'on adore « en esprit », parce que c'est l'Esprit-Saint qui nous mène à Jésus, étant cet « attrait » du Père dont Jésus dit : « Personne ne vient à moi si « mon Père ne le tire [1] » ; et que, comme nous l'enseigne saint Paul, nul ne peut dire : « Seigneur Jésus ! si ce « n'est dans le Saint-Esprit [2] », à savoir par son influence et dans sa vertu.

Cette adoration « en esprit et en vérité » est pour l'être adoré le comble de l'honneur ; elle est pour celui qui adore le comble de la religion. Et parce qu'il n'y a ni un ordre plus parfait, ni une justice plus achevée que cette adoration rendue à Dieu, il n'y a rien non plus qui établisse la créature dans une paix plus complète. Qui adore ainsi sent déjà, par expérience, que la gloire donnée à Dieu est pour nous la béatitude. S'abaisser par religion au-dessous de toutes choses, c'est monter au-dessus de tout et vraiment au sommet des cieux. Honorer, jusqu'à s'anéantir devant lui, celui qui « est assis sur le trône [3] »,

1. Joann. VI, 44.
2. Nemo potest dicere Dominus Jesus nisi in Spiritu sancto. I. Cor. XII, 3.
3. Apoc. IV, 9.

c'est s'élever jusqu'à ce trône et s'y asseoir à la droite de Dieu. Tels nous sont représentés les Bienheureux du Paradis : prosternés et exaltés ; humbles et comblés de gloire ; anéantis par leur amour pour Dieu et pour son Christ, et investis d'honneur, enivrés de joie par l'amour que Dieu et son Christ ont pour eux[1].

Dès ce monde l'Eucharistie met devant nous et en nous et ce Dieu adorant, et toute l'adoration qu'il se donne, et ce Dieu adoré selon la mesure sans mesure où il est adorable. Lorsque nous communions, tout ce mystère passe en nous, demeure en nous, vit en nous. Communier avec foi, avec lumière, avec ferveur, c'est y entrer et s'y unir de toutes les puissances de son être.

1. Apoc. IV, 9.

NEUVIÈME ÉLÉVATION

DE LA JOIE COMME ÉTAT PREMIER ET PRINCIPAL DE LA TRÈS SAINTE AME DE JÉSUS.

Ce que l'on aperçoit quand, sur l'appel de Dieu et soutenu par sa sainte grâce, on s'essaie à contempler ce sanctuaire ineffable qui est l'âme de Jésus-Christ et qui ouvre tout entier sur le Saint des Saints de la nature divine, ce sont des abîmes sans nombre : abîmes de vie, de lumière, de sagesse, de science, de puissance ; abîmes de bonté et d'amour ; abîmes de grâces, de vertus, de douleurs ; abîmes de sérénité et de paix, mais aussi abîmes de joie.

La joie est, avec l'union au Verbe et la vision intuitive, la première en date dans la vie de Jésus, la première occupante de son âme et le fond même de son état de Dieu incarné. Elle est le support de tout le reste de ses états humains, et elle en est aussi la conclusion. La douleur même qui, dans le mystère du Christ, a une part si considérable qu'elle paraît infinie à tout œil qui n'est pas celui de Dieu, la douleur y est mise au service de la joie. A certains égards elle en naît, la vue béatifique de Dieu, dont Jésus jouit toujours, rendant incomparablement plus vive la douleur que lui cause l'offense faite

par le genre humain à ce Dieu digne de tout amour. A tous égards elle s'y termine ; et non seulement parce qu'elle y aboutit, y étant tout entière et divinement ordonnée, mais encore parce qu'elle s'y abîme et y disparaît pour toujours, le Christ, « une fois ressuscité, ne pouvant plus mourir », dit saint Paul[1], ni par là même souffrir. La douleur n'est d'ailleurs et ne peut jamais être qu'un fait secondaire et relatif, elle n'est pas de soi un fait divin. Dieu s'en sert comme d'un instrument, et le plus souvent après coup, parce que la créature l'y force, mais elle n'est ni de lui, ni en lui, où elle n'est même pas possible.

Pour peu qu'on réfléchisse, on comprend pourquoi la joie est naturellement et nécessairement, dans l'âme à jamais bénie de Jésus, quelque chose de primordial, de fondamental et d'immuable.

La joie est le repos et l'épanouissement de l'être dans la vérité, l'amour et l'harmonie.

Tel est l'état de Dieu, son état essentiel. Tel est aussi l'état originel et radical de toutes ses créatures.

Sans doute, dans l'univers, les créatures sont posées par Dieu à tel ou tel degré, et portent, dans des mesures de perfection très diverses et très inégales, les vestiges, le caractère ou l'image de leur Créateur. Il se peut même que, à raison de leur imperfection relative, il y ait naturellement en elles une certaine mesure de souffrance que Dieu veut ou permet pour un temps en vue d'un bien plus grand auquel il la rapporte. Mais quelles que soient ces créatures, et où qu'il plaise à Dieu de les placer, elles sont par lui fondées sur la vérité, assises dans l'ordre, accordées avec elles-mêmes et avec d'autres êtres qui leur profitent ou à qui elles profitent, de qui elles re-

1. Rom. VI, 9.

çoivent ou à qui elles donnent ; et elles possèdent dès lors ce que leur nature et leur état, d'abord élémentaire, comportent qu'elles aient de joie.

Quoi qu'il en soit des êtres inférieurs, la joie des créatures intelligentes et libres, telles que l'homme et les anges, est proportionnée, en principe, à la perfection d'innocence, de justice et de sainteté du sujet que cette joie affecte. Or, en aucune créature, Dieu n'a plus librement et divinement agi que dans l'âme à laquelle il a uni son Verbe ; aucune n'a été, dès son origine, plus vraie, plus juste, plus pure, plus simple, plus parfaite et sainte en toute manière et de tout point, que cette âme sacrée du Sauveur. Il s'en suit qu'il n'en existera jamais qui soit d'abord, et demeure toujours, remplie d'une joie plus sublime et plus vive.

Mais qu'était cette joie ? Un monde et plus qu'un monde. La joie jaillissait du fond de l'humanité sainte comme d'une source qui, étant une, équivalait à des jaillissements innombrables, et dans laquelle pourtant il est aisé de discerner trois grands principes dont la joie coulait à torrents.

I. La première joie que ressentit l'âme de Jésus, dès qu'elle commença d'exister, et qui l'inonda tout entière, c'est de voir que DIEU EST.

Que cet être-là existe qui a en soi toutes les raisons d'être, ou plutôt une raison d'être unique, infinie, absolue, ce qui rend son existence absolument nécessaire ; que la vérité existe et aussi la justice ; que la beauté existe et avec elle la bonté, l'amour, la vie, la paix, le bonheur ; que l'être qui est tout cela soit en même temps toute science, toute sagesse, toute puissance ; que tout ce qu'il est, il le soit par soi-même, sans rien emprunter ni recevoir, sans se multiplier, sans se développer, sans se perfectionner, sans travailler, ni raisonner, ni désirer, ni

s'étendre, ni attendre ; simplement, uniment, pleinement et par ce seul fait qu'il existe ; qu'en lui tout soit lui et rien que lui, et que ce tout soit éternel, inamissible, immuable ; que cet être ait, en outre, entièrement conscience de ce qu'il est, qu'il se connaisse, qu'il s'aime, qu'il se possède ; qu'étant ainsi unique, ou plutôt un, ou mieux encore l'unité même, il soit cependant fécond et d'une fécondité infinie ; qu'il y ait en lui, seul Dieu indivisible, une personne qui engendre, une personne qui est engendrée, semblable, égale, consubstantielle à celle dont elle émane, et une troisième personne qui procède des deux dont elle consomme la vie et scelle pour ainsi dire l'union déjà parfaite ; qu'enfin cet être sans égal soit indépendant de toutes choses, et s'il y a d'autres êtres dont sa très libre volonté sera forcément la cause première, qu'il soit non seulement supérieur à ces êtres, mais tellement leur maître qu'il puisse les posséder, les tenir, les régir à son gré, ou même s'il le jugeait meilleur (ce qui serait meilleur s'il le jugeait ainsi), les détruire et les anéantir ; que cet être soit, encore un coup, que Dieu existe, c'est, pour toute âme éclairée et droite, la cause d'une joie sublime, immense, inépuisable.

Que fût-ce donc pour l'âme de Jésus-Christ qui, dès qu'elle fût créée, vit Dieu dans son essence, sans voile, sans milieu, sans distance, et pour qui, une fois commencée, cette vision ne cessa plus jamais ?

O Maître ! cette joie de l'existence de Dieu, la première assurément de toutes vos joies humaines, la première quant au temps, la première quant à l'excellence, elle dominait tout le reste en votre chère humanité, spécialement les vicissitudes de votre vie terrestre, et vos immolations et vos souffrances. Vous étiez comme le monde, ou plutôt le monde est comme vous, car vous en êtes le type et l'exemplaire : en vous, comme dans le monde, il

y a « le ciel et la terre [1] ». La terre en vous, c'est tout ce qui s'y trouvait ici-bas de temporel, d'extérieur, de passible ; le ciel, c'est, sans nul doute, la grâce divine de votre union avec le Verbe, mais c'est aussi tout ce qui en dérive immédiatement ; et d'abord, je pense, cette joie sainte dont Dieu, parce qu'il existe et que vous le savez et le voyez, est pour vous la raison et la source. Cette joie ne s'écoule point, non plus que son objet ; elle ne dépend que de lui, et lui, rien ne l'altère, ne le modifie, ne l'influence. Cette joie forme le sommet glorieux de votre vie intérieure, heureux Jésus ! heureux Jésus !

Mais si de savoir que Dieu existe et de le voir fait votre béatitude, ô mon Sauveur béni, de savoir (et nous le savons) que vous êtes ainsi bienheureux, et que vous l'avez toujours été, même quand vos yeux pleuraient à cause de nous, même quand votre sang coulait par tant de plaies que nous vous avions faites, même quand vous rendiez l'âme, à bout, sinon de forces, du moins de détresse et de douleur ; de savoir cela, d'en être sûr, pour quiconque vous aime (et il y en a tant qui vous aiment), n'est-ce pas un refuge contre toute peine, un baume qui guérit ou adoucit du moins toute blessure, un phare dans nos tempêtes, un rempart contre nos ennemis, un trésor dans nos indigences, un encouragement dans nos labeurs, enfin un germe de paradis ? Et pour devenir en nous la grande béatitude, fille et sœur de la vôtre, ô Jésus, ce germe n'a besoin que d'un peu de temps, de patience et d'amour, c'est-à-dire de ce que vous donnez, de ce que vous prodiguez si magnifiquement à tous ceux qui vous le demandent et dont vous avez le cœur.

II. Cette joie de l'existence de Dieu n'était pourtant

1. Gen. I, 1.

pas encore toute votre joie, ô mon Seigneur aimé! Vous receviez de Dieu, vous possédiez et goûtiez en vous-même une seconde joie semblable, sinon égale à la première: celle d'être à Dieu ce que vous lui êtes. Et que lui êtes-vous, ô Jésus? Que lui est votre sainte âme? que lui est votre humanité?

Mon semblable, mon frère, issu comme moi d'Adam, né comme moi d'une humble femme, né comme nous tous petit, faible, et ne pouvant articuler un mot, Fils de Dieu, fils de l'homme, Jésus, vous êtes à Dieu sa cité, son domaine, son royaume et son temple. Vous êtes un être qui lui appartient; non pas même comme une chose, non pas même comme sa chose, mais comme il s'appartient lui-même: imitant, reflétant par cette appartenance humaine et dépendante, cette autre appartenance divine, indépendante et de pure origine selon laquelle, comme Verbe engendré de la substance du Père, vous êtes éternellement et infiniment au Père qui vous engendre. O Christ! vous êtes à Dieu un univers vivant, un univers éminent, un univers complet de religion, de louange, d'amour, de gratitude, d'obéissance, de dévouement, de zèle; vous êtes une Création à lui; et vous lui restez tout entier, même quand il vous donne et que vous vous donnez aussi tout entier à vos chères créatures, comme il arrive à la Croix et dans l'Eucharistie. Vous êtes, en substance et en excellence, toute la gloire extérieure de ce Dieu qui vous nomme son Fils, la confession plénière de ses droits, le sujet indéfini de tout exercice qu'il lui plaira d'en faire, l'accomplissement capital de toutes ses volontés, le miroir de toutes ses pensées, la somme de ses desseins, le début et le terme de son mouvement libre à travers sa grande Création, le lieu de son repos, le trésor de ses dons, l'objet de toutes ses complaisances.

Vous êtes cela, ô mon Seigneur, par institution divine et

par état; mais vous l'êtes en même temps par volonté libre et par amour; car à ce don sans prix que le Père vous fait le premier, vous répondez tout de suite et toujours par une donation de vous sans pareille. Vous prenez celui qui vous prend; vous donnez le baiser, vous vous donnez vous-même en baiser à celui dont la bouche vous baise[1]. Selon toute votre humanité, vous n'êtes qu'une réponse, une restitution, une tradition active, constante, immuable, au regard de ce Verbe en qui vous subsistez, et dès lors au regard de Dieu qui, par ce Verbe, vous possède.

Or, appartenir à Dieu jusque-là, vous voir à même de le payer d'un tel retour, de lui rendre de si grands honneurs, des hommages si parfaits, tant de soumission, d'adoration, d'amour, et de lui procurer par là tant de gloire, et vraiment, je le répète, toute gloire; de lui causer tant de joie, et vraiment toute la joie qui lui peut venir d'une Création quelconque, qui ne comprend que cela vous tenait vous-même abîmé dans la joie, une joie, comme la première, souveraine et inaltérable? Et je ne parle point ici de votre joie individuelle, à laquelle, même en le voulant, vous ne pouviez point tout à fait vous soustraire; mais j'ose dire, ô Humanité sainte, que, sentant cette joie, vous n'y demeuriez point, que vous montiez toujours, que tout en vous montait et que vous ne vous arrêtiez qu'en Dieu, votre fin et votre principe. Vous ne vous regardiez donc en ceci que par rapport à Dieu; et c'était d'être à ce point l'honneur et la joie de Dieu, son honneur infaillible, sa joie inamissible, le comble de son honneur et la consommation de sa joie, c'était cela, dis-je, qui produisait en vous cette sublime joie dont je parle.

Or celle-là, comme la première, vous l'avez toujours eue; et quoique surpassée par l'autre, elle a en vous, et invaria-

1. Cant. I, I.

blement, domine tout le reste : joies sensibles, affections, émotions, douleurs temporelles et terrestres.

Il y a plus : ce que votre mission de réparateur et, par là même, de pénitent et de victime, vous apportait de douloureux pour le temps de ces trente-trois années où vous daigniez être passible, cela même augmentait inexprimablement la sainte joie que je contemple, m'efforçant de la concevoir et de la raconter.

Abstraction faite de sa prodigieuse efficacité dans le monde, votre Passion, qui, pour n'avoir eu son épanouissement complet qu'au Calvaire, n'en a pas moins duré toute la durée des jours de votre vie mortelle, votre Passion était un exercice que Dieu faisait sur vous de ses droits : droits de justice, droits d'un Dieu offensé et en colère, exigeant une réparation proportionnée au délit : droits rigoureux, droits vengeurs, droits terribles ; mais enfin droits réels, droits réellement divins, qui ne regardaient évidemment que le péché et les pécheurs, mais qui, dès que le péché se produisait et qu'il existait des pécheurs, ne pouvaient pas manquer de se déclarer et d'agir. Certes, ô Maître adoré, si, comme vous êtes le parfait adorateur du Père et le médiateur de la religion qui lui unit les hommes, vous n'étiez pas aussi notre Sauveur et le médiateur de notre rédemption, Dieu ne se fût point montré à vous sous cet aspect redoutable. Il n'eût point exercé contre vous la moindre revendication. Il n'eût fait que vous sourire, vous bénir et vous caresser. Vous lui eussiez assurément rendu l'obéissance, puisque toute créature la lui doit, même la plus innocente, et que si cette créature ne lui obéissait plus, elle cesserait d'être innocente ; mais vous ne lui auriez point « obéi jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix [1] ».

1. Philip. II, 8.

Lui donnant toujours tout, vous donnant à lui sans mesure par l'affection de votre cœur et l'abandon total de votre volonté, vous ne lui auriez pourtant pas donné en fait tout ce qu'une créature humaine est apte à lui donner, puisque tout homme ici-bas peut souffrir et mourir. Non seulement alors votre Père n'eût jamais réclamé de vous ce sacrifice de sang ni même de larmes, mais il n'eût pas supporté que vous lui en fissiez la proposition. Le péché de moins, un pareil sacrifice était pour vous sans cause, et ne trouvait dès lors sa place ni dans votre œuvre, ni dans votre existence.

Mais dès que le péché s'était introduit dans le monde, dès qu'il y avait fait tant de conquêtes et gagné un empire si grand, la réparation n'était plus seulement possible et recevable, elle était nécessaire. L'humiliation jusqu'à l'opprobre, les pleurs jusqu'aux sanglots, les gémissements jusqu'aux cris, l'ennui, l'accablement, la terreur, la tristesse, les supplices, l'agonie du corps et de l'âme, la mort, le châtiment enfin sous toutes ses formes, tout cela était de mise dans notre humanité; elle devait tout cela à Dieu, et Dieu le réclamait comme une dette indéclinable. Or, parce que vous vous étiez constitué le chef de cette humanité pécheresse; parce que vous l'aviez revêtue tout entière, vous substituant à elle, prenant son caractère, sa figure, son état et son nom, comme Jacob, devant Isaac, avait pris le caractère, la figure, l'état et le nom d'Esaü [1], tout cet ordre de justice vengeresse et de punition imposée et de satisfaction rendue entrait de droit dans votre mystère, envahissait votre vie, obligeait, saisissait, pénétrait tout votre être : de sorte qu'être traité, traité par Dieu, par Satan, par le monde comme un coupable et un pécheur, comme le

1. Gen. XXVII, 22.

coupable unique et le pécheur universel, pour vous, ô Saint des Saints, ô Agneau sans tache, ô le plus pur des hommes, c'était la vérité, l'ordre, la justice et le bien!

Quel gain pour votre amour! Je ne dis pas l'amour que vous avez pour nous, encore qu'il en jubile puisque c'est aussi pour nous que vous vous immolez; mais je dis l'amour, le saint, le respectueux, le religieux, le souverain amour que vous avez pour votre Père, et qui, dominant tout et toujours dans votre vie, domine jusqu'en votre Passion et véritablement la décide ; car vous-même nous l'enseignez en nous montrant dans l'Évangile que l'affaire se traite d'abord entre le Père et vous ; que cette Passion, c'est son mandat [1], que cette Passion, c'est son calice [2], que c'est lui qui vous la présente, et qu'enfin si vous l'acceptez, c'est de sa main et pour son amour : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père » et jusqu'où je l'aime, dites-vous à vos disciples en quittant le cénacle pour marcher à la croix, « allons, sortons d'ici [3] ». Quel triomphe donc, encore une fois, pour votre cœur de serviteur, d'adorateur et de Fils, que de pouvoir, que de devoir être l'hostie de votre Père et sa proie ; que d'être broyé par lui comme le grain de froment sous la meule; que d'être foulé par lui comme le raisin dans le pressoir ; que d'être par lui sensiblement rejeté comme indigne, justement frappé de foudre et chargé d'anathèmes ; et de lui dire alors, à cette heure, en cet état, du fond de cet abaissement, de dessous cet écrasement, du sein de cette douleur, du centre de cet abîme de maux qui est une espèce d'enfer, de lui dire, de lui crier, de lui chanter à pleine voix de l'âme, à plein

1. Joann. XIV, 31.
2. Id. XVII, 11.
3. Id. XIV, 31.

cœur : c'est bien, c'est juste, c'est adorable ! Je le veux, je t'aime et je t'adore. Où que tu me veuilles pousser, j'y vais, j'y suis ; quoi que tu exiges de moi, tu l'as, je te le donne ; plus tu me tortures, plus je te rends grâces ; plus tu prends l'apparence d'un être qui me maudit, plus tout mon être te bénit ; plus tu me dépouilles, plus tu me combles ; plus tu te satisfais en moi, plus tu me rends heureux.

L'Église ose bien chanter en parlant du péché d'Adam, principe de tous les nôtres : « O heureuse faute ! O péché vraiment nécessaire [1] » ! Ce cri étrange, et qui semble être impie, n'est qu'un des secrets de notre divin Samson, que sa Dalila immaculée, qui est l'Église, a surpris dans son cœur, et qui est le mot suprême de la piété de ce cœur. Oui, Jésus a pensé cela et l'a dit dans son âme : « heureuse faute et péché nécessaire ». Pourquoi ? Ah ! parce que, sans le péché, ni Dieu, ni l'homme n'eussent fini d'épuiser cet inépuisable trésor que vous êtes, ô mon Sauveur ! Votre amour pour votre Père, s'il avait en vous, en tout cas, sa plénitude parfaite et son ardente intensité, n'aurait pas eu, sans le péché, son entier déploiement extérieur, ni partant toute sa gloire. Il lui fallait sa gloire et tout son déploiement. La réparation du péché les lui donne. En ce sens donc le péché est heureux, en ce sens il est nécessaire.

Votre passion de souffrir avait là l'une de ses racines et peut-être la plus vivifiante. C'est de ce feu de charité que naissait cette soif de justice, et par là même d'immolation, dont vous avez vécu dévoré, et qui n'était point encore étanchée quand vous étiez saturé d'opprobres et enivré de souffrances, puisque sur votre croix vous

1. Præcon. Pasch. *Exultet.* in Sabb. Sancto.

avez poussé ce cri : « *Sitio*, j'ai soif [1] » ! Votre Passion, c'est la fin de votre témoignage, et l'amour vit de se déclarer. Vous avez donc eu cette joie infinie, ô Jésus, d'aimer votre Père jusqu'au martyre : c'est-à-dire de l'aimer « jusqu'à la fin [2] », de vous donner à lui jusqu'au bout, de vous sacrifier pour lui sans limites. Et parce que vous saviez d'avance votre destin et vouliez immuablement l'accomplir, vous n'avez pas cessé une heure de savourer cette joie.

III. Une troisième source de joie jaillissait de votre âme, ô doux Verbe incarné : joie foncière, habituelle, inaltérée, divine comme les deux autres, dont il n'y a que notre raison qui la puisse distinguer. Par le fait de cette grâce inouïe qui, en joignant vos deux natures dans l'unité de votre personne, vous constitue homme-Dieu, vos actes, jusqu'aux moindres, et très particulièrement vos souffrances, avaient non seulement une valeur infinie pour honorer votre Père et l'apaiser, mais encore une fécondité prodigieuse pour lui enfanter des serviteurs, des adorateurs, des réparateurs et des fils. Votre religion et votre amour allaient donc pouvoir s'étendre et dans le nombre et dans le temps et dans le lieu, selon toute la mesure, d'ailleurs immense, qu'avait éternellement approuvée et réglée votre sagesse. De chaque âme qui croirait en vous, vous deviez faire, jusqu'à la fin du monde, un temple, un autel, un calice, dédié et consacré comme vous à la gloire de votre Père céleste et d'où l'adoration monterait jusqu'à lui : adoration qui emprunterait de la vôtre et son essor et sa vertu ; adoration qui, comme la vôtre, serait le terme suprême de l'amour et, comme

1. Joann. XIX, 28.
2. Joann. XIII, 1.

la vôtre aussi, se traduirait par toutes les formes du culte et du sacrifice. Arbre de paradis dont le parfum embaume le sein de Dieu, dont Dieu est fier et heureux de consommer les fruits, vous vous épanouissiez dans des myriades de branches, toutes issues du même tronc, toutes remplies de la même sève, et poussant les mêmes fruits que vous. Verbe unique, plus qu'éloquent, plus que suffisant pour tout dire, vous vous donniez néanmoins, en commençant par les accorder avec vous, des millions de millions de voix créées pour chanter comme vous les louanges du Créateur. Vous deveniez l'Église, un corps innombrable, universel, immortel, vivant de votre Esprit, entrant dans vos fonctions, épousant vos états, s'associant à vos œuvres, et d'abord communiant à votre sacrifice béni, dont elle naît, cette Église, dont elle se nourrit chaque jour, et dans lequel elle se consomme. Quel triomphe encore et quelle joie !

Quand vous fûtes expiré, ô Jésus, un soldat perça votre côté d'une lance, et de cette ouverture il sortit du sang et de l'eau [1]. C'étaient vos sacrements dans leur figure et leur principe. Ils sont tous contenus, en effet, entre ce baptême d'eau qui en est comme la base, et ce sang Eucharistique qui en est le faîte et le couronnement. Or, tous, sans exception, et les extrêmes et les intermédiaires, vont à ce mystère très saint de l'extension à tous les hommes de votre amour et de votre religion pour Dieu. Le baptême nous y donne accès, l'Eucharistie nous y fait vivre. En nous incorporant à vous, le baptême nous rend aptes à glorifier votre Père; en nous assimilant à vous, l'Eucharistie fait que, par vous et en vous, nous lui donnons vraiment toute gloire.

Or, tous ces fruits de votre amour et de votre immola-

1. Joann. XIX, 34.

tion n'ont pas cessé d'être présents devant les yeux de votre âme. Vous ne les pouviez voir sans être inexprimablement heureux; et comme, malgré tant de déchets rendus inévitables par l'abus que tant d'ingrats, qui sont aussi des insensés, devaient faire de votre grâce en abusant de leur liberté, vous saviez infailliblement que votre œuvre s'achèverait, que par vous Dieu aurait à la fin toutes les pierres de son temple, tous les vases sacrés de son culte. toutes les parties voulues dans son concert, tous les témoins de sa cause, tous les martyrs de sa foi, tous les confesseurs de son nom, tous ses adorateurs, tous ses enfants, tous ses élus, vous jouissiez imperturbablement de ce ravissant spectacle, et en bénissant avec un amour humble ce grand Dieu qui vous le donnait, vous demeuriez, vous nagiez toujours, par la cime de votre être, dans un océan de joie délicieuse et paisible.

DIXIÈME ÉLÉVATION

DES JOIES QUE JÉSUS PRIT EN MARIE EN S'INCARNANT EN ELLE.

Une des plus ineffables joies que ressentit la très sainte âme du Christ au moment où, tirée du néant par la volonté créatrice de Dieu, elle prit conscience d'elle-même et se vit du même coup hypostatiquement unie au Verbe, ce fut la joie de ses rapports avec Marie. Cette âme communia, et avec une ardeur inexprimable, à toutes les pensées, à tous les vouloirs, à tous les actes de ce Verbe, à qui elle adhérait de manière à n'être plus avec lui « qu'un seul et même esprit [1] », et qui était sa propre personne. En vertu d'un droit natif fondé sur cette grâce de l'union personnelle, avec une simplicité, une sûreté, une tranquillité merveilleuses, mais en même temps avec une religion pleine de révérence et une inconcevable humilité, elle entra en participation des œuvres qu'elle voyait accomplir à ce Verbe divin en qui elle avait sa subsistance. Non seulement elle y acquiesça avec une complaisance inouïe; non seulement elle les admira et les loua, comme

1. I. Cor. VI, 17.

nul autre, dans toute la Création, n'était capable de le faire ; non seulement elle les aima, à ce point que, si elles n'eussent point existé déjà, elle aurait supplié Dieu de les faire, et que, les trouvant faites, elle se dévoua à remercier éternellement celui qui en était l'auteur, mais de plus elle les épousa comme elle épousait le Verbe lui-même.

Or, l'une des œuvres de ce Verbe, et incontestablement des plus excellentes, était la création de la sainte Vierge : je dis la création, car la conservation des créatures n'est, comme chacun le sait, que la persistance de l'acte tout gratuit qui les fait sortir du néant. C'est pourquoi, au moment où Marie reçut le Verbe en son sein, ce Verbe la créait encore, comme il continuera toujours de la créer L'âme de Jésus se trouva donc être l'âme de celui qui créait sa mère, et dès le premier instant de sa présence en elle, Jésus lui put dire au dedans : Tu me donnes l'existence, et moi je te donne de me la pouvoir donner, car je te donne l'être qui est le fondement de tous tes actes. — Ce fut tout un monde de joies pour Jésus. Du Verbe, où elles avaient leur principe et leur siège, ces joies découlaient sur son humanité et l'inondaient de bonheur.

Le Christ goûtait là d'abord cette volupté ineffable que tout homme ressent quand il met au jour un chef-d'œuvre. Mais pour lui, cette volupté dépassait toutes nos expériences, car, sous tous les aspects, sa production surpassait les nôtres. Infiniment plus sublime en elle-même, puisqu'elle avait toutes ses racines dans un acte divin, à savoir l'acte créateur accompli par le Verbe, elle était en outre infiniment plus admirable en son effet, Marie valant plus à elle seule que toutes les créatures ensemble.

La joie de l'humanité sainte s'augmentait encore sans mesure de ce que ce chef-d'œuvre, dans la production duquel elle entrait après coup, mais d'une manière réelle, par le fait de son incompréhensible association à celui qui

en est l'ouvrier éternel, ce chef-d'œuvre, dis-je, est l'objet éminent de toutes les complaisances du Père céleste. Ce Père, Jésus, qui naît de lui, l'aime par-dessus toutes choses. Le contentement de ce Père lui est plus cher que son propre bien. Il ne vit que pour lui et n'aspire qu'à sa gloire. Or, Jésus voyait en Marie le témoignage le plus glorieux que Dieu se fût rendu et dût jamais se rendre en une pure créature. En vertu du pouvoir qu'il avait dès lors sur cette Vierge, comme chef de tout le genre humain et Souverain Pontife de l'Église, Jésus offrait sa mère et la livrait au Père comme l'expression vivante d'une religion parfaite et d'un amour exquis : de sa religion à lui, à vrai dire, et de son amour qui en est l'âme, car tout ce qu'il a, il le communique à Marie, à Marie avant tout autre, à Marie plus qu'à tout autre ; de sorte que leur culte comme leur amour ne sont au fond qu'un amour et un culte. De même que si nous aimons quelqu'un, lui donnant d'abord notre cœur, puis notre parole qui en traduit les sentiments, nous sommes pourtant heureux de lui présenter, par surcroît, un don que nous savons lui plaire ; de même, en se livrant personnellement à Dieu, comme son premier adorateur et son hostie suprême, Jésus, commençant d'exister ici-bas, lui offrit aussi sa sainte Mère ; et c'était là pour lui une joie nouvelle et immense.

En outre Jésus devait à Marie son existence humaine. Il ne vivait comme homme, et partant comme homme-Dieu, qu'en vertu de l'Incarnation, et l'Incarnation n'avait pu s'opérer, Dieu l'ayant ordonné ainsi, que moyennant le libre consentement et la coopération de cette Vierge. Il s'en suit que, aux joies déjà si vives qui naissaient pour Jésus de sa participation d'amour à la création d'un être si prodigieux, et de l'oblation à Dieu d'une créature si sainte, se joignait ce bonheur sans prix de s'acquitter magnifiquement envers sa bienfaitrice, et de témoigner à sa mère une gratitude

tout à fait digne d'un Dieu et dont il n'y a qu'un Dieu qui fût capable.

Ce n'était point, du reste, à la seule création de Marie que l'âme de Jésus prenait part comme il était possible; c'était encore à sa formation, à sa dotation, à toute cette effusion de qualités naturelles, de grâces surnaturelles et de richesses divines dont elle était remplie jusqu'au comble. Tout ce que Dieu, dans sa sagesse, dans son amour et dans son infinie puissance, trouvait bon de donner à Marie, l'âme de Jésus le lui donnait aussi par l'union active et plénière de sa volonté humaine à la volonté et aux opérations de Dieu, sources premières de ces communications admirables. Et comme chacune de ces communications était de sa part, aussi bien que de la part du Père, un nouveau gage d'amour envers Marie, chacune devenait pour son humanité un surcroît de joie qui ne se peut point concevoir.

Enfin Dieu n'ayant rien destiné et ne donnant rien à Marie qu'en vue et à cause de Jésus, par ses mérites et pour sa gloire, toutes les grâces que Marie recevait, sortant d'abord du sein du Père, supposaient la Passion du Fils et découlaient de cette croix où Jésus devait un jour mourir. Or, ce prix de toute grâce faite à la race d'Adam, ce prix indispensable, l'Écriture nous enseigne que Jésus le paya tout d'abord à Dieu, en embrassant d'avance et dès sa conception tout le mystère de son sacrifice. Il a fait cela pour nous tous, il n'y a donc pas de doute qu'il l'ait fait surtout pour Marie; et de toutes les joies dont nous avons essayé de parler, nous pensons que la plus haute, la plus chère, la plus ravissante, lui vint de cette condition où son amour l'avait engagé et réduit, d'avoir à donner tout son sang pour chaque goutte de cet océan de lumière, de vie, de beauté et bonté, de sainteté, que, en union avec le Père et l'Esprit-Saint, il versait en sa mère.

ONZIÈME ÉLÉVATION

DE LA RECONNAISSANCE DE JÉSUS POUR LE DON QUE DIEU LUI FAIT DE SA MÈRE.

Parmi les grâces sans nombre qu'a reçues la sainte humanité du Verbe, et dont éternellement elle remerciera Dieu, l'une de celles qui excitent le plus sa gratitude est le don qui lui a été fait de la sainte Vierge. Jésus seul peut savoir tout ce que lui est Marie, et d'abord ce qu'elle lui a été dans les jours de sa vie mortelle. L'amour béatifique, qui remplissait, dès ce monde, les sommets de l'âme du Sauveur, n'empêchait point que, dans l'ordre inférieur de sa vie, il n'eût besoin d'amour humain. Sa grâce d'union hypostatique consacrait divinement toutes les puissances naturelles de son humanité; elle ne les annulait point, elle n'en absorbait point une seule. Sous l'empire souverain et paisible de la vérité et de la justice, ces puissances avaient toutes leur mouvement propre et le suivaient librement : sentiments, désirs, énergie pour tendre à sa fin, force pour y atteindre et ne manquer jamais son but, tout, en lui, demeurait invariablement dans une mesure exquise; mais en même temps tout était si grand, qu'on le doit appeler immense, et si vif, que rien de ce qui se passe en nous

n'y saurait être comparé. Ce cœur divin, et justement parce qu'il était divin, avait donc, par nature, un inexprimable besoin d'amour humain. Il avait besoin d'en donner, il avait besoin d'en recevoir : et c'est pour satisfaire à ce double besoin que Dieu lui avait donné sa mère.

Sans doute Jésus a son Église. S'il ne se la forme et ne l'acquiert qu'avec le temps, cependant il la voit tout entière dès le premier regard qu'il donne au monde en y entrant, et il l'aime dès qu'il la voit ; il se repose en elle avec d'ineffables délices, et savoure déjà, par avance, l'amour fidèle et passionné qu'il sait qu'elle lui rendra. Il garda toute sa vie cette vision intérieure de l'Église, et après la vue de Dieu et sa propre vertu, ce fut ici-bas son soutien et sa joie. Mais quel que fût le bonheur de Jésus à verser l'amour de son cœur dans cette multitude innombrable de vases vivants qui sont les anges et les élus, et dont la société forme définitivement l'Église dans le ciel, il est aisé de comprendre que, pour avoir sa pleine satisfaction, il lui fallait trouver un être unique où il pût répandre à la fois tout ce qu'il avait d'amour à donner, et dont il pût aussi recevoir d'un seul coup, et par une donation unique, tout l'amour auquel il a droit et dont son cœur a faim. A cette source comme infinie, il ne fallait pas seulemenf, pour s'épancher, un nombre quelconque de fleuves au lit plus ou moins profond, aux rives plus ou moins larges, au cours plus ou moins étendu et rapide, il lui fallait l'abîme qui fait la place à l'océan. Or, Marie est cet abîme que la toute-puissance divine a creusé pour recevoir l'effusion totale de l'amour créé de Jésus.

Quoi qu'il plaise en effet à Jésus de donner à cette Vierge, elle est capable de le comprendre, capable d'y répondre. Elle est apte à tout, préparée à tout, digne de tout. L'état que lui fait sa prédestination (état qui, par la grâce même de cette prédestination et la fidélité avec laquelle Marie y

correspond, devient son état réel, historique et immuable), c'est d'être totalement et toujours ouverte à Jésus. Elle se rapporte à lui, le regarde, le reflète, l'aspire ; elle est pour le servir, lui servir, lui appartenir et le contenter. Il est le maître de la Création et l'Écriture dit qu'il « s'y joue [1] » ; mais, comparée à Marie, cette Création lui est comme une enceinte étroite et un lieu plein d'entraves. Il ne s'épanouit, il ne se dilate, il ne se repose tout à fait qu'en Marie. Elle est le paradis de son cœur, le ciel de ses tendresses. Sans elle on se demande comment, en ce monde, il eût pu vivre. Il semble que le poids d'amour que formait dans son cœur humain la grâce de l'union personnelle avec Dieu, l'eût pour ainsi dire écrasé, s'il n'avait pas eu sa sainte mère sur qui s'appuyer et en qui déverser le trop plein de son âme, encore que, par le fond, comme nous le lisons dans le Cantique [2], et comme d'ailleurs c'est l'évidence, lui-même fût en toutes choses l'indispensable appui de cette mère. Mais il l'avait ; Dieu la lui avait éternellement assortie ; elle l'attendait même, afin qu'il n'y eût pas un instant où il fût privé d'elle. Il la trouve dès qu'il se présente ; elle est son accès dans le temps et la porte qui lui ouvre ce monde. Avant d'être à personne et d'aimer ici-bas qui que ce soit, il l'aime et se donne à elle par amour. C'est par là qu'il débute dans la carrière où il s'engage pour la gloire de son Père et le salut des hommes. C'est aussi par là qu'il finit; et après la restitution qu'il fait de son humanité à Dieu par son incessant sacrifice, il n'y a rien, dans le cours de sa vie temporelle, qu'il fasse plus principalement et plus continûment que d'aimer cette douce Vierge à qui il doit cette vie. Cet amour, comme aussi l'acte qui l'exprime et le

1. Prov. VIII, 30.
2. Cant. VIII, 5.

donne, domine dans l'âme du Christ et d'une très grande hauteur, tout ce qui regarde les autres créatures et leur est accordé. C'est pourquoi, dans le Cantique, où ce mystère est plus particulièrement signifié, Marie est appelée l'unique [1].

Mais si le cœur de Jésus avait un tel besoin d'aimer humainement et de se donner par amour à une créature humaine, il avait besoin aussi d'être payé de retour; et non pas seulement parce que ce retour est une justice et qu'un être parfait comme Jésus aime et veut tout ce qui est juste, mais parce que cela lui était ineffablement doux. A qui l'amour ne l'est-il pas ? Mais nul n'en a connu le prix comme Jésus, nul non plus n'y a été plus sensible. Or, Marie l'a contenté encore ici, pleinement et toujours contenté. Elle seule d'ailleurs le pouvait faire, en ayant seule reçu la grâce et la fonction. Elle a été à Jésus tout à la fois, enfant, disciple, sœur, amie, épouse et mère. Tout ce qu'il y a de nuances, de puissance, de trésors d'affection tendre, généreuse et dévouée sous chacun de ces mots, non pas même dans l'histoire humaine, pourtant riche en ce genre, mais dans la pensée de Dieu qui est la théorie et la loi de cette magnifique histoire, Marie l'a donné à Jésus : donné sans cesse, donné en perfection ; car elle se mettait tout entière dans chacune des myriades d'actions dont se compose la somme de cette donation excellente. Jésus puise là des joies sans nom.

C'est pourquoi la sainte humanité ne s'arrête jamais de louer et de bénir Dieu pour cet incomparable don qu'il a daigné lui faire. Et nous, comment ne l'en bénirons-nous pas ? Quelque chose peut-il, en ce monde, nous causer une joie et plus haute et plus vive, que l'évidence de ce double

1. Cant. vi, 8.

bien que Marie est à Jésus, en ce qu'il peut librement et justement l'aimer selon tout le besoin de son cœur, et en ce qu'elle-même satisfait jusqu'au comble le besoin qu'a ce cœur d'être humainement aimé ?

DOUZIÈME ÉLÉVATION

COMMENT LA GRACE DE LA MATERNITÉ DIVINE DONNE A MARIE LE MOYEN DE S'ACQUITTER, AUTANT QUE POSSIBLE, ENVERS LE PÈRE, LE FILS ET L'ESPRIT-SAINT.

Il y a toutes sortes d'harmonies divines entre la virginité et la maternité de Marie. Par sa virginité nous n'entendons pas seulement ici le privilège inouï qu'elle a eu de demeurer vierge avant, pendant et après l'enfantement de son Fils, ainsi que l'Église le chante en ses offices sacrés; nous entendons encore son innocence absolue, sa communion totale et continuelle à la pureté de Dieu, comme aussi l'incomparable sainteté qui résulte en elle des grâces sans nombre qu'elle reçoit, et des incalculables mérites qu'elle amasse. Entre ces harmonies on découvre celle-ci : que la maternité de cette Vierge, tout en étant, par un côté, le comble des dons de Dieu, devient en elle et pour elle le moyen de reconnaître tous les autres qu'il lui a faits, et de s'acquitter envers lui comme il est possible.

Quand on contemple les rapports de Dieu avec Marie, on y distingue comme une triple effusion d'amour qui, s'échappant du cœur de la sainte Trinité, inonde simultanément cette créature unique. Ces effusions sont l'œuvre

et le don de la Trinité tout entière, les trois personnes divines étant nécessairement unies ou plutôt agissant comme un seul dans toutes leurs opérations au dehors. Toutefois il est aisé de voir que chacune de ces effusions emprunte et revêt quelque chose du caractère propre de l'un des trois qui en sont la source, de telle sorte qu'elle peut et doit lui être régulièrement appropriée. C'est ainsi que, dans le Symbole, la création est appropriée au Père, la rédemption au Fils, et la sanctification au Saint-Esprit; et du reste, ce que nous avons à dire ici de plus particulier revient à cette appropriation générale.

La première de ces effusions ou opérations du divin amour va à créer Marie elle-même dans son fond naturel et dans ses aptitudes radicales à la vie, aux états, aux ministères qu'implique sa prédestination. Le Père en est plus spécialement le principe. Tout ce qu'il a dépensé de sagesse, de puissance, de bonté dans la foule de ses créatures; tout ce qu'il leur a départi de vie, de beauté et de vertu, il le rassemble, le condense et le dépasse pour instituer cette reine de l'univers qui est l'élue et l'unique de son cœur. Tout le reste a été comme son essai; ici, c'est son chef-d'œuvre. Ce chef-d'œuvre lui-même n'est sans doute qu'une préparation à la merveille suprême qui est le Christ: Marie y est tout entière référée et coordonnée; mais c'est une préparation si prochaine et si parfaite, Jésus sort de cette Vierge si immédiatement, si simplement, si suavement, que la Mère et le Fils sont entre eux comme l'aurore et le jour, comme la tige et son fruit; ils se tiennent. Et du reste, Jésus prenant la nature humaine en Marie, demeure exclusivement une personne divine: si donc, par là, il surpasse infiniment sa Mère, elle garde du moins cette singularité d'être, par état et à jamais, la première des personnes créées. Il serait à la rigueur possible que les anges et les saints du ciel épuisassent la

mesure de félicité accidentelle que leur cause le spectacle de la Création contemplée à la clarté des pensées éternelles de Dieu; non qu'ils pussent évidemment se fatiguer d'y contempler Dieu, mais on conçoit que le contemplant d'abord en lui-même, dans sa plénitude et comme à sa source, ils pussent, à un moment donné, trouver moins de goût à le regarder dans les ruisseaux où il lui plaît d'épancher ses ondes volontaires. Que si c'est là un rêve, admettons-le comme hypothèse pour arriver à dire que, même alors, Marie resterait encore et demeurerait toujours à ces ambitieux et insatiables contemplatifs un spectacle tout neuf et, par suite, une fontaine intarissable de joie intellectuelle et affective. Ils sont tous incapables de dire le degré où cette femme bénie les dépasse. Rien n'égale la distance que, même en la créant, Dieu a mise entre elle et les autres, si ce n'est la force et l'indissolubilité des liens d'amour par lesquels il les lui unit tous. C'est là le don spécial du Père, lequel demeure évidemment le principe premier et nécessaire de tous ceux qui seront faits encore à cette incomparable Vierge.

La seconde opération de l'amour infini en Marie, c'est celle qui la crée surnaturellement, qui l'emplit de grâces jusqu'au comble, et lui donne, du moins en principe et comme en substance, le comble même de la grâce. Cette donation est l'œuvre et le présent du Saint-Esprit, source, comme on le sait, de toute sanctification créée. A la suréminence naturelle de cette future mère du Sauveur, cette suréminence divine vient se surajouter, répondant de tout point à la première, qu'elle recouvre pour ainsi dire, mais avec ces accroissements de proportion qui se retrouvent partout où existent des choses meilleures, car Dieu met d'ordinaire plus de magnificence là où il fait acte de plus grande bonté. Ce que le précieux sang est au calice, on peut dire que la grâce de Marie l'est à sa nature.

La sanctification de cette Vierge est bien plus qu'un chef-d'œuvre. Ce calice qu'elle est à Dieu est sans doute un chef-d'œuvre, mais cette grâce dont il la remplit, et l'Esprit qu'il répand en elle en y versant cette grâce, c'est autre chose encore et bien plus qu'un ouvrage: l'ouvrier se met dans son œuvre; le donateur se lie à son don; la grâce unit réellement l'âme qui la reçoit à Dieu qui la lui confère; elle rend cette âme « participante » de la vie et « de la nature de Dieu [1] »; et c'est pourquoi, au témoignage de la théologie, toute grâce se rattache à ce don primordial, à ce don éternel, essentiel et absolu que nous nommons en Dieu l'Esprit-Saint [2]. Par le fait de sa sanctification, Marie entre donc en part de la divinité autant qu'y puisse entrer un être qui n'est pas avec Dieu dans une relation hypostatique. Après cette union sans pareille, qui est exclusivement réservée à l'humanité du Sauveur, l'union de Marie avec Dieu vient tout de suite. Il est vrai qu'à regarder la nature de ces deux unions, elles sont à une distance incommensurable l'une de l'autre; malgré cela, entre les deux, il n'y a et il n'y aura jamais rien; après l'une, c'est l'autre; et par là on peut dire qu'elles se touchent dans l'ordre des choses que Dieu pense, veut, aime, bénit, desquelles il tire sa gloire et dans lesquelles il prend sa joie. Il y a ici quelque chose d'analogue à ce qui se passe en Jésus-Christ. A considérer individuellement, en effet, les deux natures dans lesquelles il subsiste, elles sont infiniment distantes; et cependant il faut convenir qu'à raison de l'unique personne qui les possède toutes deux, elles sont infiniment unies.

Enfin la troisième opération ou effusion de Dieu en Marie est celle de l'amour rédempteur, et c'est naturel-

1. II. Petr. I, 4.
2. S. Thom. Summ. I. p. Q XXXVIII.

lement au Fils qu'il convient de la rapporter. Selon l'ordre des prédestinations divines Marie est antérieure à toutes les créatures; elle est avant les anges dont Dieu l'établit reine, avant Ève dont elle est le type. En fait néanmoins et selon l'ordre du temps, elle naît d'Adam, d'Adam souillé et déchu. Tout éminente et singulière que Dieu la fasse, il lui plaît qu'elle ne cesse pas d'appartenir à la masse humaine. Il veut se donner la joie de l'en tirer; et parce que cette masse est impure, il l'en tire toute pure et sans l'ombre d'une tache. Il est de foi que Marie est rachetée. Toutes ses grâces, y compris celle de sa maternité divine, ont été payées par Jésus; et c'est pourquoi, dans l'office définitif de l'Immaculée Conception, l'Église dit: « O Dieu qui, en prévision de la mort de votre Fils, avez préservé cette vierge de toute souillure [1] » ! C'est le comble de la vertu du sang que Jésus a versé; c'est l'apogée de la rédemption et le dernier possible de son amour sauveur. Il a jugé bon de donner ce dernier possible à sa mère et de le réserver pour elle seule. Oh ! je pense qu'elle est fière de son immaculée Conception; Jésus en est cependant et plus fier et plus heureux qu'elle. Y a-t-il tenu? L'a-t-il payée ? Il ne trouve pourtant pas que le prix en soit excessif; et si, parmi les trésors de passibilité qu'il avait amassés dans son humanité bénie, il avait pu trouver quelque chose qui valût davantage, il l'aurait bien volontiers livré pour acheter cette grâce à sa Mère. On allègue plusieurs belles raisons à la permission que Dieu a donnée au péché de s'introduire dans le monde par la prévarication d'Adam; toutes valent; mais celle-ci vient s'ajouter aux autres que le péché fournissait au Verbe, et partant à la Trinité, le moyen de témoigner plus d'amour à Marie en faisant que cet amour se traduirait

1. Miss. de Imm. Concept. B. Mariæ virginis. Collect

par un sacrifice ; et que, si éblouissant déjà par les grâces dont il inonderait cette privilégiée créature, il paraîtrait plus étonnant encore par les conditions douloureuses auxquelles elles lui seraient accordées. Ç'a été là la part du Verbe dans l'institution de cette Vierge. Le Père y a mis ses mains ; le Saint-Esprit y a mis son cœur ; le Fils y a mis son sang. Oh ! que celui-là voyait bien qui la montrait, dans le Cantique, « ruisselante de délices [1] » ; et qu'elle-même est fondée à chanter que toutes « les générations l'appelleront bienheureuse [2] » !

II. Or, la maternité divine a mis Marie en mesure de payer Dieu de retour; et comme il était d'abord descendu jusqu'à elle, elle a pu ensuite remonter jusqu'à lui. Le prophète Isaïe l'avait dit dans ce cri éloquent qui résumait la foi, l'espérance, l'amour et toute la religion de l'Ancien Monde : « Cieux ! distillez votre rosée et que les nuées « versent sur nous cette pluie qui est le juste ! Que la « terre s'ouvre et germe son Sauveur, et aussitôt poindra « la justice [3] ». Marie était « cette terre » dont David avait « dit : « L'auteur de la loi donnera la bénédiction, et notre « terre donnera son fruit [4] ». En effet, dès que ce fruit était dans cette Vierge, la justice naissait ici-bas et prenait son cours vers le ciel. Marie donnant spontanément à la sainte Trinité la fleur de sa chair et le plus pur de son sang pour devenir le corps humain du Verbe, faisait bien plus que rendre à Dieu les dons qu'elle avait reçus de sa bonté et de se restituer à lui tout entière ; elle lui donnait de quoi se glorifier lui-même autant qu'il le peut au dehors ;

1. Cant. VIII, 5.
2. Luc. I, 48.
3. Is. XLV, 8.
4. Psalm. LXXXIII. 8.

elle lui fournissait en outre le moyen de se donner personnellement à toute l'humanité. Elle faisait là plus et mieux que « cette terre » dont Jésus parle dans l'Évangile, et qui rend ici « trente », là « soixante », et « cent » un peu plus loin [1]. Elle rendait tout à la fois à Dieu ces trois mesures. Cent, c'était son Jésus, le vrai fruit de ses chastes et fécondes entrailles; soixante, c'était elle-même; trente, c'était tout le reste des créatures qu'elle donnait à Dieu en principe en lui en donnant la tête, à savoir elle-même et son Fils; qu'elle lui donnait aussi en vertu de l'autorité dont il l'a investie sur elles toutes; qu'elle lui donnait enfin par cet amour immense, ardent et saint dans lequel elle les tient embrassées. Mais Jésus restait son grand don et, pour ainsi parler, sa justice suprême; car, de même qu'en réunissant les deux nombres de trente et de soixante, on n'obtient point encore le chiffre cent, mais celui de quatre-vingt-dix, ou pour mieux dire de neuf dizaines, où se retrouve ce nombre neuf qui, d'après tous les mystiques, est celui de l'indigence, de l'insuffisance et, par suite, de la supplication, de l'aspiration, du labeur qui mérite, de la prière qui obtient, de la patience qui enfante, de ce qui vise enfin au denier de la perfection et l'approche même, mais sans l'atteindre [2]; de même en se livrant à Dieu et en lui offrant sa Création entière, Marie ne donnait pas l'équivalent de Jésus, seul don plénier et de tout point digne de Dieu.

1. Matth. XIII, 8.

2. Qu'il y ait neuf chœurs angéliques, cela n'infirme en rien ce que nous disons ici; au contraire, car, selon le dessein universel de Dieu, les anges ne constituent pas à eux seuls une société parfaite. Ils doivent être complétés par l'humanité et couronnés surtout par le chef tout divin de cette humanité qui est le Christ, leur roi comme le nôtre. Aussi beaucoup de Pères et d'interprètes entendent-ils précisément des saints anges, ces quatre-vingt-dix-neuf brebis restées dans le bercail (neuf dizaines et neuf unités), et que laisse le bon Pasteur pour aller courir à la recherche de la brebis perdue, qui est le genre humain tout entier.

Nul au reste ne dira l'amour pur, fervent, plein, sublime avec lequel elle a fait ce triple don et payé cette dette à son doux créateur. Jamais prêtre, jamais pontife, jamais apôtre, fût-ce saint Pierre, saint Paul ou saint Jean, n'a offert Jésus sur l'autel comme Marie l'a offert à son Père, en donnant de son être propre pour fournir à la victime universelle cette substance de son immolation qui est sa chair et son sang. On entrevoit ici une chose tout à fait ineffable, je veux dire le regard qui a dû s'échanger entre le Père céleste et Marie au moment où celui-là même qui est toujours dans le sein du Père a commencé d'exister dans le sein de cette femme bénie. Ces deux seins, l'incréé et le créé, se trouvaient ainsi, on ne peut dire égaux, quoique tous deux continssent le même être et que cet être fût infini, mais aussi assortis et appareillés que possible. Ils étaient face à face; ils rayonnaient substantiellement l'un vers l'autre, ou l'un dans l'autre; et le terme de leur rayonnement, le point où se joignaient et s'identifiaient leurs splendeurs, c'était Jésus. Le créateur et la créature se disaient en même temps, d'une même voix, d'un même cœur et avec une même vérité: « Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à moi est à toi [1] ». Et ce tout de l'un et de l'autre, s'échangeant entre l'un et l'autre, appartenant à l'un comme à l'autre, issu de l'un comme de l'autre, c'était Jésus, le Fils commun, le Fils unique de Dieu et de cette Vierge. Toute grâce et toute justice sont là: tout l'amour y descend et tout l'amour y monte. C'est le rendez-vous, c'est le baiser, c'est l'étreinte, c'est l'union et la paix, la paix inaltérable et l'union consommée du ciel et de la terre, de l'éternité et du temps. La contemplation en est enivrante, et l'on ne peut rien concevoir de plus

1. Joann. XVII. 10.

grand, de plus beau, ni de plus doux. C'est ainsi que Marie répondit à l'effusion du Père.

Mais en se donnant ainsi au Père en Jésus, et en lui donnant aussi ce Jésus, qui est leur fruit à tous deux, elle entrait nécessairement avec ce Père dans une réalité d'union dont la hauteur, la largeur et la profondeur cessent d'être mesurables pour nous. Après l'union du Père et du Fils, d'où l'Esprit-Saint procède, après l'union hypostatique, il n'y a rien de plus *un* que l'union du Père et de Marie d'où procède le Verbe incarné. Or, l'Esprit-Saint étant la source de toute union entre Dieu et les créatures (union qui fait notre sainteté), c'est par lui et en lui que Marie s'unissait au Père dans cet incomparable enfantement. Elle n'avait pu ni croire à cet enfantement divin, ni y consentir, ni surtout l'accomplir, qu'en se livrant tout entière à cet Esprit puissant, qui, l'envahissant d'abord et la saisissant de toutes parts, l'enlevait d'emblée jusqu'à ces cimes inaccessibles d'où part le Fils de Dieu pour venir prendre chair et habiter parmi nous. Dès lors Marie fut toute remplie de cet Esprit auguste; elle devint son sanctuaire, et il fit d'elle l'organe spécial, officiel, infaillible de l'amour qu'il porte à l'humanité de Jésus. Cet amour n'a point de bornes. Des noms qui, dans nos langues, servent à exprimer l'amour, aucun ne saurait suffire à le traduire, et la somme d'amour que tous ces noms réunis signifient n'en peut donner l'idée à notre intelligence. Tout ce que ce Saint-Esprit lui-même répand de tendre dilection dans la double Création angélique et humaine; tout ce qu'il en répandra jamais dans la céleste société des élus, est comme rien à côté de celle qu'il verse en la seule humanité du Sauveur. C'est bien sans doute immédiatement qu'il verse d'abord tout cet amour en elle. Encore qu'il ne lui soit point personnellement uni comme le Verbe, étant cependant un seul et même Dieu avec ce

Verbe, il possède aussi à sa manière cette humanité de l'homme-Dieu ; il la couve, il la baigne, il la sacre ; l'Évangile dit que « il la conduit [1] ». Il est lui-même l'onction dont elle est ointe, le baume dont elle est inondée et dont elle inonde ensuite le monde. Mais cet amour semble n'être point encore satisfait par cette première donation immanente, incessante et vraiment infinie. Il faut que, comme l'Esprit afflue à l'intérieur et emplit cette humanité jusqu'au comble, il l'investisse encore par le dehors, afin que de toute manière elle reçoive l'amour et en vive enivrée ; comme elle-même, au nom de tous et de toute manière aussi, investit, inonde et enivre d'amour la Trinité divine. C'est pour que cette justice complète soit rendue à Jésus que cet Esprit de feu s'écoule, demeure et opère dans l'Église. Mais avant tout, il s'écoule, il habite, et agit en Marie, somme suréminente de cette Église du Christ.

C'est donc Marie qu'il charge d'abord de traduire humainement et de transmettre à Jésus l'ineffable amour qu'il lui porte. Le cœur de cette femme est le premier foyer créé d'où cet amour divin rayonne, la première source sensible d'où il s'épanche. Il n'y a ni une portion de l'être de Marie, ni une seconde de son existence qui n'y soit consacrée et employée. C'est la vie de cette Vierge que ce doux et saint ministère ; et bien que toutes sortes de fonctions et d'actions s'y rattachent, ce ministère à l'égard de Jésus reste, on peut le dire, son œuvre unique, tant elle est principale. Or, c'est en le remplissant qu'elle paie, dans la mesure possible, sa dette au Saint-Esprit pour les grâces sans nombre et sans prix qu'il lui a faites. Par le mouvement, sous la conduite et pour la joie de cet Esprit adorable, elle ne cesse d'entourer de charité, de sollicitude,

1. Matth. IX, 1.

de piété sainte et tendre, l'humanité de son Fils et Seigneur.

Depuis les langes dont elle l'enveloppa à la crèche, jusqu'au linceul dans lequel elle le reçut quand on le déposa de la croix; depuis le lait dont elle le nourrit, jusqu'aux pleurs brûlants dont elle mouilla son corps en épongeant le sang de ses plaies, elle lui rendit mille devoirs, mille soins, mille services. Durant toute l'enfance de Jésus, et probablement encore dans la majeure partie du temps qui précéda sa vie publique, elle fut, avec Joseph, sa providence extérieure : à titre d'office nécessaire durant toutes les premières années, plus tard à titre de grâce. Cette grâce fut sans doute ardemment implorée, mais, sans nul doute aussi, elle fut aisément accordée, moins à cause de la liberté et du loisir que ce labeur des parents assurait à leur fils, qu'à raison des mérites, de l'honneur et de l'inexprimable joie qui en résultaient pour la Mère. Mais même en dehors et au delà de ces caresses sacrées et de tant d'autres signes d'amour, où un respect plein d'adoration s'unissait invariablement à l'affection la plus ardente, la plus expansive et la plus saintement familière, Marie suivait intérieurement Jésus pas à pas. Elle marchait avec lui dans le chemin royal de ses mystères ; elle y allait comme sa mère, comme sa sœur, comme son épouse, son aide et vraiment sa moitié ; et partout et toujours, elle l'entourait des fruits nouveaux d'une religion et d'un amour dont la source était plus haut qu'elle. Et cet amour et cette religion prenaient en elle des aspects, des nuances, des saveurs, des parfums, des vertus qui, jetant dans de vrais transports ceux des bons anges à qui Dieu daignait en donner connaissance, enivraient le cœur humain et filial de Jésus.

Notre-Seigneur loua Madeleine de ce que, pour honorer par avance le mystère de sa sépulture, elle avait

répandu sur sa tête un parfum de grand prix [1]. Ce que Madeleine fit une fois d'une manière visible, et avec un amour encore bien imparfait, Marie le faisait incessamment d'une manière invisible, et à propos de tous les mystères, et avec un amour aussi parfait que le peut être celui d'une créature quand elle est purement et totalement l'organe du Saint-Esprit. Elle avait, pour embaumer ainsi Jésus dans toutes les phases successives de sa vie et de son œuvre, des inventions d'amour que nous ne saurons que là-haut, et dans la mesure où Dieu nous jugera dignes et capables de les savoir. Elle ne tarissait point; elle était toujours prête; et, dépensé sans cesse, son trésor restait toujours plein. On peut entendre de ce qu'elle répandait ainsi de son âme en Jésus, ce qui se lit au livre des Psaumes: « L'impétuosité du fleuve réjouit « la cité de Dieu [2] ». On y peut aussi appliquer cette parole de l'Ecclésiastique : « C'est une grâce sur une grâce « que la femme sainte et chaste [3] ». Telle était en effet Marie pour l'homme-Dieu : une grâce ajoutée à sa grâce, une joie venant augmenter sa joie, un secours se joignant à sa force, et pour nous un charme de plus se mêlant aux charmes infinis de sa personne et de ses mystères. Or, je le répète, le principe, la fin, le fond de tout cela, c'était le Saint-Esprit.

Marie donnait par là trop d'amour à son Fils pour ne pas déjà commencer de payer sa dette à l'amour rédempteur. Mais Dieu avait si magnifiquement pourvu cette créature, qu'elle était en mesure de répondre par un amour spécial à cette spéciale effusion en elle de l'amour increé. Cette réponse fut sa participation volontaire, totale et continuelle aux douleurs par lesquelles son Fils rachetait le monde.

1. Joann. XII, 7.
2. Psal. XLV, 5.
3. Gratia super gratiam mulier sancta et pudorata. Eccl. XXVI, 19.

Jésus n'aurait souffert que parce qu'une raison quelconque eût rendu cela agréable à son Père, et, par exemple, pour honorer telle ou telle perfection de Dieu, satisfaire tel ou tel de ses droits, ou même contenter l'un de ses bons plaisirs, Marie l'aimait trop et lui était trop unie pour n'entrer pas, empressée et joyeuse, dans la voie douloureuse où il aurait marché le premier, et ne l'y suivre pas jusqu'au bout. Il aurait résolu de souffrir uniquement pour mettre son Père à même de nous pardonner et de nous sauver sans autre égard à elle, elle eût certainement tenu à souffrir avec lui; non seulement par amour et pour lui ressembler en tout, mais encore afin de lui témoigner son ineffable gratitude pour le rachat, et à de telles conditions, d'une race qui était la sienne et lui était si chère. Mais elle aussi était comprise dans cette généreuse et touchante rédemption. C'était même elle, avant tout, que Jésus était venu racheter. Elle était son premier amour, sa première visée; elle devait être sa première et plus précieuse conquête. Il souffrait donc pour elle incomparablement plus que pour tous les autres ensemble. Elle le savait, elle le voyait. Elle n'avait pas reçu une seule grâce depuis son immaculée Conception, qui est la première de toutes et, dans cet ordre du rachat, la plus excellente, elle n'en recevrait aucune dans toute la suite de sa merveilleuse existence, qui ne fût le prix, et le prix principal, du sang répandu par Jésus. La coupe où elle buvait sans cesse à flots les effluves de la charité éternelle, c'était la main percée de son Fils qui la lui présentait; ou plutôt, le cœur agonisant de ce Fils était lui-même cette coupe qu'elle pressait jour et nuit de ses lèvres. Il est dès lors bien aisé de comprendre, ou, pour mieux dire, on est contraint d'avouer que la douleur lui était un refuge, un soulagement, un apaisement, une eau pour étancher sa soif, une nourriture pour

assouvir sa faim, l'objet enfin d'une passion dévorante et comme insatiable. Certes, Marie n'enviait point le sort des bons anges : elle était plus pure qu'eux, mais surtout ils ne peuvent pas souffrir. Elle ne regrettait point le sort d'Adam au Paradis terrestre : elle dépassait Adam en sainteté, mais surtout il était alors impassible et immortel. Du moment que Jésus rachetait le monde par la Croix, la terre, sans la douleur, eût été un enfer à sa mère. Elle n'eût pu supporter cette vie ; son amour se fût tourné pour elle en supplice ; elle ne se fût plus comprise elle-même ; et pour nous (est-ce l'habitude que nous avons de la considérer telle que Dieu l'a faite ?) il semble qu'elle eût été, sans comparaison, moins belle, moins achevée, moins touchante, moins digne de Dieu et de son Christ, moins digne dès lors de notre admiration, de notre amour et de notre respect. Sans la douleur, Marie nous paraîtrait positivement découronnée, et nul, après Jésus, n'a dit à meilleur titre qu'elle, que la douleur lui est un « diadème [1] ».

Mais Dieu n'a pas fait, j'oserai dire Dieu ne pouvait pas faire ce schisme entre elle et son Sauveur. De la crèche à la croix, ils vécurent accordés, suivant l'impulsion d'un même souffle, obéissant à la même loi, cheminant dans la même route, y avançant d'un même pas, aimant ensemble, souffrant ensemble, s'aimant l'un l'autre et souffrant l'un pour l'autre. Marie allait spontanément à la douleur ; elle s'y précipitait, elle s'y abîmait : non point avec cet emportement qui est le propre des mouvements déterminés par les passions humaines, mais avec cette plénitude, cette sûreté, cette ampleur, cette force calme et continue qui est le caractère des actes dont Dieu est le principe et la règle, et qui procédant,

1. Coronans coronabit te tribulatione Isai XXII, 18.

par suite, majestueusement et invinciblement, aboutissent à leur terme sans retard et sans défaillance. Douleurs de Jésus, je dis ses douleurs divines et ses douleurs humaines; douleurs de son esprit, de son cœur et de son corps réel ; innombrables douleurs de ces innombrables êtres qui forment son corps mystique, Marie a tout voulu, tout recherché, tout trouvé, tout attiré à elle, tout pris sur elle et tout senti. Elle a mis partout de l'amour, un amour plus grand que la douleur, et qui en triomphait en la rendant sainte et féconde.

Et c'est ainsi que, répondant au dernier don de cet amour triple et un à qui elle devait tout, elle a fini d'accomplir la justice.

TREIZIÈME ÉLÉVATION

DE L'AMOUR MUTUEL DE MARIE ET DE JÉSUS, PENDANT QUE CETTE BÉNIE MÈRE PORTAIT LE DIVIN ENFANT DANS SON SEIN.

Depuis le moment où Marie a conçu Jésus, lui donnant volontairement et par un acte d'amour incomparable les premiers éléments de son corps, elle ne cesse de le former par une donation toujours actuelle et de plus en plus affectueuse de ce qu'elle lui a déjà et tout d'abord donné. Dans les autres mères, la formation successive de leur fruit se fait, pour ainsi dire, toute seule, sans que la personne qui en est le lieu et le moyen la veuille directement et en ait même conscience. Il n'en va pas ainsi pour Marie. Sans doute les lois de la nature sont toutes gardées ici, et plus parfaitement encore qu'ailleurs ; mais l'amour y occupe, après Dieu, la place de premier principe et en retient avec jalousie la principale action. Appuyée sur les toutes-puissantes perfections de cet enfant qu'elle porte, Marie se rend surveillante et demeure moralement maîtresse de tout ce qui se passe en son très chaste sein. Elle n'a point à diriger cela, l'ordre en étant tracé d'avance, et par la main divine ; mais elle peut approuver cet ordre, elle peut, elle

doit, elle veut s'y ajuster; elle entend concourir, et de toute l'énergie de son cœur, à l'œuvre que Dieu fait en elle; et elle s'y emploie en y versant incessamment des flots de religieuse tendresse. C'est ainsi que, de moitié avec le Saint-Esprit, suprême ouvrier du mystère, elle forme, d'instant en instant, cette humanité que le Verbe lui emprunte. Tout entière elle est mère; tout ce qui est elle enfante Jésus : son esprit, sa volonté, son âme enfin, plus encore que sa chair. Tout son être passe, pour ainsi dire, dans ce don qu'elle lui fait physiquement d'une portion de sa substance; et non seulement elle ne réserve rien de ce qu'elle lui peut donner, mais elle le donne avec une intensité et une plénitude de piété et d'amour que nous ne saurions concevoir.

Cet amour dépasse tout ce que les saints et les anges réunis ont témoigné ou témoigneront jamais d'amour à Jésus. Il renferme éminemment tous les amours d'une créature pour son créateur, d'une rachetée pour son rédempteur, d'une servante pour son Seigneur, d'une disciple pour son précepteur, d'une amie pour son ami, d'une sœur pour son frère, d'une fille pour son père, d'une épouse pour son époux, d'une mère pour son fils. Il est l'acte, l'exercice, l'épanouissement complet de cette « plénitude de grâce » que l'Archange a saluée en elle. Nous l'avons dit, en aimant ainsi son saint Fils, Marie est le sacrement immédiat et très fidèle de l'Esprit-Saint. Elle traduit et transmet, pour sa part, au Fils de Dieu fait homme, la dilection sans nom que ce divin Esprit lui porte. Cette dilection divine de Marie est à Jésus un océan au sein duquel il vit délicieusement plongé. C'est là qu'il s'acclimate à sa vie temporelle. Entre les splendeurs embrasées du sein du Père où il a son séjour éternel et normal, et cette région si froide et si sombre où il vient demeurer avec nous, il lui fallait un lieu intermé-

diaire. Ce lieu indispensable et mille fois béni, c'est Marie, c'est le cœur, c'est l'amour de Marie. L'innocence et la pureté y étaient bien nécessaires, mais elles n'étaient point suffisantes. Elles faisaient de la Vierge une demeure possible au Verbe incarné ; l'amour seul faisait d'elle une demeure assortie et convenable. Jésus est une fleur [1], la douce fleur de la Création ; Marie est la terre vierge où cette fleur a sa racine ; l'amour de Marie est le soleil qui, en échauffant cette terre, y fait pousser cette fleur.

Marie accueille Jésus au nom de tous. Elle lui offre les prémices de cette moisson d'amour que son apparition dans la chair et son douloureux sacrifice feront éclore dans son Église durant toute la série des siècles ; et ces prémices valent plus que la moisson entière. Marie couvre de cet amour, comme d'un voile lumineux, les indifférences et les haines que Jésus trouvera dès qu'il sortira d'elle. Elle le prévient, pour ainsi dire, en faveur de ce pauvre genre humain qui sait si peu ce qu'il va recevoir et ignore jusqu'au besoin qu'il a du don de Dieu. Car elle ne s'isole pas de nous dans cette première offrande, au contraire, elle s'inspire de l'universalité de son Fils, et se rend toute docile au mouvement de cet Esprit qui, en lui donnant Jésus, le destine à toute créature. Cet amour est si grand que, pour grand que soit le don qu'il fait faire et qu'il accompagne, il le relève encore et en augmente le prix. Cependant ce don en lui-même est d'un prix sans pareil. En livrant à Jésus le plus pur de sa chair, dont il fait son humanité, cette mère immaculée lui donne plus que tous ceux qui lui ont donné d'avance, ou lui donneront un jour, leur sang, leur vie, leur âme. Tous ces dons seront sans doute au Verbe incarné des hom-

1. Cant. II, I. — Isaï. XI, I.

mages et des témoignages ; il en admirera la beauté, il en respirera le parfum, il en goûtera la saveur ; mais quelque état, quelque usage, quelque consommation même qu'il en fasse, ce ne sera jamais pour lui comme ce qu'il reçoit de sa mère ; car le don de la mère à l'enfant, c'est ce qui devient l'enfant lui-même. Marie donne au sien en substance ces organes merveilleux qui serviront immédiatement les attributs divins, devenant les organes propres d'une personne divine : ce cœur, ce visage, ces yeux, ce front, ces lèvres, ces mains, ces pieds, tout ce corps enfin d'où jailliront tant de lumières, d'où ruisselleront tant de grâces, d'où s'échapperont tant de miracles. Elle lui donne du sang : ce sang qui apaisera la justice et sauvera le monde ; elle lui donne des larmes : ces larmes qui en feront couler tant d'autres, et si douces, et si saintes ! Elle lui donne, d'une certaine manière, cette compassion, cette sensibilité, cette tendresse qui tiennent à notre nature, qui sont l'une de ses perfections, et que Marie possède en un degré où nul n'arrive excepté elle. Elle lui donne tous ces charmes humains qui deviendront en lui comme autant d'amorces pour gagner les âmes et les restituer à Dieu. Elle lui donne la chaire où il enseignera, l'autel où il s'immolera, le tribunal où il jugera, le trône sensible où il siégera à la droite de son Père. Elle lui donne enfin le lieu du rendez-vous et de l'embrassement universels, la chambre de ses noces sacrées, la salle de l'agape éternelle ; et, par suite, ce qui satisfait ses désirs, ce qui comble ses ambitions, ce qui fonde et scelle à jamais sa gloire et sa félicité extérieures.

Elle ne se donne pas seulement tout entière à Jésus pour le former humainement ; en esprit et à plein cœur, elle le donne à qui lui-même vient se donner, c'est-à-dire à Dieu, aux hommes, aux anges, selon qu'elle connaît la fin et la portée de la divine Incarnation. Fournissant à

son Fils la matière du sacrifice qu'il commence d'accomplir en elle, elle l'offre lui-même en sacrifice avec un désintéressement si parfait, une charité si pure, si ardente, si prodigieuse, que les Esprits célestes en sont dans la stupeur. En échange, Jésus se donne à elle et la remplit comme il n'y a qu'un Dieu qui le puisse faire. Il répand en elle et les richesses de sa divinité, et les grâces de son humanité. Il y a ainsi entre ce fils et cette mère une circulation de vie, une réciprocité d'amour, une donation active, totale, incessante, enfin une sorte de *circumincession* qu'on peut bien louer et admirer, mais qui défie toute expression humaine. C'est une imitation et un reflet de l'état respectif des trois personnes divines.

II. De cet amour mutuel de Jésus et de Marie résulte entre leurs âmes une union ineffable. Ces âmes s'unissent d'abord dans la chair qui leur est commune, et qu'elles animent pour ainsi dire ensemble, surtout durant ces premiers temps où, quant au corps, l'enfant n'est presque pas distinct de sa mère. C'est, dans son acception la plus haute et sa plus sainte réalité, le mystère signifié par ces mots de la Genèse : « Ils seront deux dans une seule chair [1] ». Cette union va déjà très loin et elle est pour Jésus une source vive de délices. Les délices de Marie sont de donner et de donner à Dieu ; sans exclure celles qu'il a nécessairement d'être, cette fois comme toujours, le premier donateur, les délices de Jésus sont de recevoir d'une créature, spécialement de celle-ci qu'il chérit entre toutes les autres. Qu'un Dieu donne et que sa créature reçoive, c'est simple et ordinaire ; mais que les termes soient renversés, et que l'être qui a tout reçoive quelque

1. Gen. II, 24.

chose de l'être qui de lui-même n'a rien, c'est le prodige inouï qui s'accomplit ici, et la cause pour chacun des deux de joies inénarrables.

Au-dessus de cette première union, il y en a une qui est propre à ces deux âmes ; elle naît de leur ressemblance admirable, de leur parfaite conformité, de leur totale et inaltérable sympathie. Les Séraphins ne s'aiment point ainsi et ne se tiennent pas embrassés avec une ardeur si vive et si tendre. L'identité de leur nature permet peut-être de dire qu'ils sont frères, mais l'amour maternel et filial ne s'ajoute jamais à celui qui découle en eux de cette fraternité. Tous les amours du ciel et de la terre sont réunis dans ces deux âmes, ils s'échangent entre elles et les livrent à ce point l'une à l'autre, que chacune fond, s'écoule et demeure dans celle à qui elle est unie.

Ce n'est pas tout. Si étroitement liées déjà par nature et par dilection, ces âmes s'unissent dans l'Esprit-Saint d'une manière tout à fait surnaturelle, transcendante, et qu'il faut hardiment nommer divine. Il y a évidemment dans les trésors de la toute-puissance de Dieu des modes, des sublimités, des profondeurs d'union dont nos âmes ne sont point ordinairement capables, et que notre intelligence elle-même n'atteint pas, encore qu'elle les comprenne possibles. Dieu dépense ici ces trésors ; il s'unit à sa mère et fait que sa mère s'unit à lui suivant ces modes inouïs, sublimes, inaccessibles.

En vertu de cette triple union, ces deux âmes de Jésus et de Marie sont unies par état, un état immuable en son fond, mais qui va se perfectionnant toujours, par les actes de plus en plus merveilleux et saints qui en naissent comme d'un sol cultivé et fertile. Et ces âmes, unies par ces actes, sont naturellement et éminemment unies dans ces actes. Elles en font d'innombrables et d'une très grande diversité, quoique tous d'une inexprimable

excellence. Toutefois on en distingue qui dominent tous les autres : ce sont ceux qui se réfèrent directement à Dieu.

Jésus vit pour sa mère, mais d'abord pour son Père [1], et Marie l'imite en ceci. L'humanité de son Fils n'est encore pour elle qu'une voie [2]; elle y passe et va outre. Elle commence par y monter, car pour elle aussi cette humanité sainte est une cime. Mais elle y prend appui pour s'élever plus haut. C'est là cette divine ascension tant célébrée dans le Cantique : « Qui est celle-ci qui monte du désert appuyée sur son bien-aimé [3] » ? Or, c'est à Dieu qu'elle et son bien-aimé montent. L'acte suprême que Jésus et Marie font ensemble, le meilleur fruit de leur union, ce qui la couronne et la consomme, c'est le culte que, de concert, ils rendent à la divinité. Ensemble ils adorent Dieu, ensemble ils l'aiment, l'admirent, le louent, le bénissent, lui rendent graces, le prient et le supplient. Ensemble ils se livrent aux droits, aux volontés, aux bons plaisirs du Créateur : aux droits, en sacrifice de religion; aux volontés, en sacrifice d'obéissance; aux bons plaisirs, en sacrifice d'amour. Jésus est là comme sur la croix « l'agneau de Dieu » ; mais quelle divine agnèle est cette mère qui n'a avec lui qu'une même vie, un même cœur, et comme une même toison ! Ils sont devant la majesté de Dieu comme les deux moitiés d'un encensoir unique où un même feu, brûlant deux grains d'encens, ferait monter dans l'atmosphère une même fumée n'exhalant qu'un parfum. Ils sont comme une liqueur sacrée composée d'huile et de baume, et ne formant qu'un chrême pour devenir une même onction. Sans doute l'ordre est gardé et d'une manière tout à fait inviolable. Ici, comme partout,

1. Joann. VI, 58.
2. Id. XIV, 6.
3. Cant. VIII, 5.

Jésus reste le Seigneur, le Pontife et le médiateur de sa mère; mais sous cet ordre immuable, ils agissent simultanément, étant un dans un même esprit. Et tout ce qui se fait ou se dit sur la terre et dans le ciel est comme rien pour Dieu à côté d'un seul battement des cœurs unis de cette Vierge de quinze ans et du divin Enfant qu'elle s'apprête à donner au monde.

QUATORZIÈME ÉLÉVATION

DES ADMIRABLES CONVENANCES QUE MARIE DÉCOUVRIT DANS LE CHOIX FAIT PAR SON DIVIN FILS DE LA GROTTE DE BETHLÉEM POUR Y NAITRE A LA VIE DE CE MONDE.

Que dans les jours où son enfantement devenait proche, Marie se vît obligée de quitter Nazareth pour se rendre à Bethléem, ce ne fut sans doute ni une surprise pour son esprit, ni un souci penible pour son cœur. Outre que son invincible confiance en la sainte Providence et son parfait abandon à tous les bons plaisirs de Dieu eussent toujours empêché le trouble d'effleurer même son âme, elle savait par les Prophètes où devait naître ce Messie qu'elle portait dans son sein. Si les prêtres de Jérusalem, interrogés bientôt par Hérode, allaient répondre sans hésiter que Bethléem de Juda était le lieu divinement marqué pour cette naissance bénie [1], combien plus la mère du Sauveur en avait-elle une connaissance explicite et certaine ! Mais que, arrivé à Bethléem, on trouvât toutes les maisons pleines, et que, par le fait de la nécessité ou du mauvais vouloir, il n'y

1. Matth. II, 5.

eût point de gîte possible pour les saints voyageurs, ce dut être vraisemblablement une épreuve très sensible à la foi et à la tendresse de Marie : à sa foi, car c'était une contradiction apparente à la lettre de la prophétie ; à sa tendresse, parce que, s'il y a dans le cœur des mères un sentiment vif et impérieux, c'est bien le désir d'assurer à l'enfant qu'elles attendent un accueil doux, facile et convenable. Elles le montrent assez par tant de préparatifs touchants qu'elles font pour les naissances.

Qu'en serait-il donc de Jésus ? Où l'enfanterait-elle ? Je pense que, sous la douloureuse pression de cette sollicitude, l'âme de Marie se plongea tout entière dans cet océan de sagesse et de puissance qui reposait vivant sous son cœur ; et que noyée, pour ainsi dire, dans cet abîme où il n'y a plus ni ombre, ni embarras, ni question, elle garda une paix sans pareille et n'interrompit point, fût-ce le temps d'exhaler un soupir, le cantique intérieur d'amour abandonné que tout son être chantait à Dieu. La sainte âme de Jésus en dut être ravie. Marie allait donc « sans savoir où [1] », comme Abraham, et, plus saintement que lui, elle disait : *Deus providebit*, « Dieu pourvoira [2] ». Joseph, paisible aussi, fut certainement plus peiné qu'elle ; d'autant que c'était à lui qu'incombait la douce charge d'être la providence visible de son épouse et de lui procurer un abri. Il finit par en trouver un, hors de la ville, dans une grotte ouverte qui servait, durant la nuit, d'étable publique aux animaux.

Fût-ce en entrant dans cette grotte, ou seulement quand Jésus naquit, que Marie comprit pleinement les adorables mystères du lieu choisi par Dieu pour naître à sa vie temporelle, je ne le devine point, quoique j'incline à

1. Hebr. xi, 8.
2. Gen. xxii, 8.

croire qu'elle vit tout dès le début. Toujours est-il que plus les ombres de son épreuve avaient été épaisses, plus radieuse dut être ensuite son illumination ; et comme elle s'était d'abord si complètement livrée aux voies inconnues par où Dieu la faisait passer, maintenant que ces voies lui étaient divinement éclaircies, elle les contemplait dans son cœur avec des admirations, des adorations, des actions de grâces, et toutes sortes de jubilations indicibles. Elle découvrait, en effet, dans cette élection d'un séjour si extraordinaire, des trésors infinis de dignité, de sagesse et de bonté. Elle y voyait comme une mise en lumière de tous les attributs divins, et un honneur magnifique que Dieu se rendait à lui-même.

Certes, il était de la plus haute convenance qu'un Dieu daignant naître ici-bas ne s'y produisît point tout à fait comme les autres enfants des hommes, mais plutôt que les étonnantes singularités de sa naissance révélassent au moins quelque chose de l'excellence de sa nature et de la sublimité de sa condition. Les plus hautes et les plus éloquentes de ces singularités étaient très assurément intérieures ; mais comme Jésus venait sur la terre « pour rendre témoignage à la vérité [1] », comme « il apparaissait pour nous instruire [2] », il fallait bien que quelques unes, du moins, de ces marques révélatrices fussent manifestées au dehors. Marie vit les unes et les autres ; et si, comme il était juste, elle adora surtout les premières qui sont les cachées, elle ne manqua pas non plus d'honorer et de louer les secondes : je veux dire les sensibles, et celles que notre faible esprit atteint plus aisément.

Cet enfant qu'elle allait mettre au monde, c'est l'im-

1. Joann. XVIII, 37.
2. Tit. II, 11.

mensité en personne ; c'est celui que « la terre et les cieux ne suffisent point à contenir [1] », qui contient au contraire tout ce qui existe, et donne à tous les êtres leur ordre, leur mesure et leur poids [2]. Il était donc très naturel pour lui de naître en dehors de toute enceinte fermée, comme eût été celle d'une maison ou même d'une ville entourée de murailles.

Cet enfant que Marie portait, c'est l'être qui précède toutes choses et a tout fait de rien ; l'être par conséquent dont toutes les œuvres sont simples, originales, primitives, telles enfin que, pour belles et savantes qu'elles soient, on n'y sent pas la moindre industrie artificielle ou laborieuse. Il était dès lors convenable qu'il prît pour sa première station humaine, non pas un édifice élevé par la main des hommes, mais un lieu auquel lui-même et lui seul avait donné l'existence et la forme, un lieu purement naturel et datant de la création.

Jésus est de plus l'être et le don universels ; il vient positivement pour tous et ne fera aucune acception de personnes [3]. Il semblait donc tout à fait à propos qu'il naquît dans un lieu ouvert dont rien ne défendait l'accès, où tout le monde pût venir et venir sans obstacle. Le sein du Père où il demeure toujours est de lui-même un lieu patent. Le ciel, a dit fort savamment sainte Catherine de Gênes [4], le ciel est une cité sans portes. Tous, hélas ! n'y veulent point entrer, car ceux-là seuls le veulent qui sont en état d'y rester; mais quiconque peut le vouloir, le veut, et quiconque le veut, s'y installe. Pour ce qui est de Dieu, loin de repousser ses créatures, son amour les appelle toujours. On se damne, il ne damne point :

1. III. Reg. VIII, 27.
2. Sap. XI, 21.
3. Coloss. III, 25.
4. Traité du purgatoire.

« Ta perte est ta propre œuvre, ô Israël » ! dit-il par son prophète [1] ; et ailleurs : « C'est par sa propre malice que l'impie sera expulsé [2] ». Il faut donc qu'entre Jésus et nous tous les passages soient libres. Il entend se donner, affluer, se répandre. S'il se dresse entre lui et nous des digues et des clôtures, c'est nous seuls qui les construisons.

En outre, l'enfant de Marie est l'amour; c'est sa très expresse volonté qu'on le sache dès qu'il commence à vivre sur la terre; et la manière dont il s'y pose d'abord doit nous en être le signe et l'argument. Sa nativité est l'annonce, le principe et déjà le prélude de cette autre naissance merveilleuse qui le rendra présent en tous les lieux et en tous les temps, et le livrera en nourriture à ses frères. Il faut donc que sa nativité historique fasse pressentir l'Eucharistie, qu'elle la figure, et, pour ainsi parler, la prépare. Il faut, par conséquent, qu'elle lui emprunte quelques-uns de ses prodigieux caractères. Or, cette étable que rien ne ferme, et cette crèche qui n'es qu'une mangeoire d'animaux , sont un gage et une première ébauche de ces lieux publics et de ces tables sacrées où le genre humain tout entier viendra successivement prendre part à l'agape divine. Chacun sait qu'en hébreu, Bethléem veut dire « maison de pain ».

Autre aspect : Jésus est l'opulence infinie ; il tire tout de son propre fonds et peut toujours, sans y être aidé par personne, pourvoir même aux besoins où son amour pour nous a réduit son humanité. Par suite, il était simple qu'il naquît totalement dénué de tous ces biens extérieurs qui sont le soutien indispensable et accoutumé de toute vie humaine ordinaire : et par exemple, sans

1. Osée, XIII, 9. V. Corn. à Lap. et les autres Comment. sur ce passage.
2. Prov. XIV, 32.

berceau, sans foyer, sans lumière, sans entourage, sans appareil, sans fortune d'aucune sorte ; privé même de cette pauvre aisance d'artisan qu'il eût trouvée à Nazareth dans l'humble demeure de Joseph. Son Père céleste, avec qui il est un [1], lui suffit au dedans ; sa mère lui suffit au dehors. Cette pauvreté absolue de l'enfant devient ainsi pour Marie un honneur très insigne; car qu'il naisse dénué jusque-là, cela veut dire aussi qu'il trouve tout en sa mère. De quoi a-t-il besoin en effet ? Avant tout d'être connu, reconnu, compris, adoré ; Marie y satisfait plus et mieux que l'armée des anges. Il a besoin d'être aimé ; après son Père du ciel, nul ne l'aime et ne l'aimera jamais comme sa mère. Il a besoin d'être assorti ; il ne saurait trouver dans toute la Création une compagnie à la fois plus digne et plus douce que celle de cette Vierge. Ce qu'est le Père à la divinité de Jésus, Marie l'est à sa sainte humanité. Comme, dans l'ordre éternel, Jésus vit de la vie qu'incessamment, pour ainsi dire, son divin Père lui donne, de même, dans l'ordre du temps, il n'a qu'une vie reçue, et qui doit être entretenue sous peine de périr. Pour réelle, en effet, que soit cette puissance qu'il possède en propre, et d'où il pourrait toujours tirer immédiatement son nécessaire humain, il entend, pour ceci, ne jouir d'aucun privilège, et se range, de parti pris, à la commune condition des enfants d'Adam. Il fera des miracles, mais ne vivra point de miracles. Or, dans l'ordre de cette vie terrestre, à ses débuts du moins, Marie lui est vraiment et manifestement toutes choses. Les bras de l'Immaculée lui tiendront lieu de couche ; son sein lui servira de foyer, et ses yeux de flambeaux ; ses mamelles fourniront à sa nourriture ; ses mains l'envelopperont de langes ; ses pieds le porteront

1. Joann. x, 30.

partout où il convient qu'il soit présent. Que lui faut-il de plus? Rien, et il se trouve par là si richement pourvu, que lui, qui est la sagesse même et ne souffre rien d'inutile, il rejette tout le reste.

J'ajoute que Jésus est la sainteté, et l'un des buts de son Incarnation, c'est, comme l'ont écrit les Prophètes, « de détruire le péché et d'abolir le mal [1] ». Quoi de mieux, dès lors, que d'en couper tout de suite ou même d'en arracher entièrement les racines? C'est ce que fait l'enfant divin en embrassant d'emblée la pauvreté, l'abjection et la souffrance; car c'est là juger et damner pratiquement, c'est là vaincre et exclure en principe cette triple convoitise de la cupidité, de la chair et de l'orgueil d'où dérive toute l'iniquité.

Enfin cette sainteté, qui est son essence et son état, Jésus vient parmi nous en promulguer la loi, en proposer l'exemple, en mériter la grâce pour tous. Il s'acquitte donc sans délai de ce divin et salutaire mandat. Il est le Verbe; dès qu'il paraît, il parle et parle comme jusqu'à lui nul autre n'avait parlé. De ce que sa sainte naissance nous révèle et nous prêche sur ce point de la pauvreté, de l'humilité et de la mortification, l'antiquité, même la meilleure, n'avait presque point dit un mot.

En réunissant ces divers points de vue, on entrevoit peut-être quelque chose de l'harmonie divine que la sainte Vierge entendit dans son âme, quand, repoussée de partout par les Bethléémites, elle sortit de la ville et s'en vint, conduite par Joseph, s'abriter sous ce vieux rocher, plus de quarante fois séculaire.

1. Is. XXVII, 9. — Dan. IX, 24.

QUINZIÈME ÉLÉVATION

DES PREMIERS ACTES QUE FIT MARIE APRÈS LA SAINTE NATIVITÉ DE JÉSUS.

Il faut bien se souvenir, ô mon Dieu ! que vous êtes la miséricorde; il faut bien savoir aussi ce que peut nous faire pardonner ce sentiment que votre grâce crée en nous, et que, pour infirme qu'il soit, vous souffrez que nous nommions l'amour; sans quoi, s'accorderait-on jamais la licence de certains regards jetés sur vos mystères ? Pour un pécheur surtout, il y en a qui sont de vraies audaces. Et cependant, comment résister à l'attrait des spectacles que vous proposez vous-même à nos yeux ? En face de vos chefs-d'œuvre, sommes-nous libres de ne regarder point ? Ou il faudrait nous les dérober, ou il faudrait changer notre nature, ou il faut ne nous point défendre de chercher à tout découvrir dans ce que vous nous donnez le congé d'entrevoir. Ah ! vous ne le défendez pas, mon doux Maître, et la curiosité dont vos voies sont l'objet, n'est, tout ardente qu'elle soit, qu'une piété et une justice.

Mon Dieu ! qu'a fait Marie dans ce premier moment où Jésus, éclos de son sein, s'est pour la première fois trouvé vis-à-vis d'elle ? Ce qu'elle a fait, sans nul doute, c'est ce

que votre Saint-Esprit lui a inspiré de faire ; car si cet Esprit la possédait toujours au point de régir souverainement et constamment ses actes, que dut-il en être à l'heure de ce divin enfantement? Jamais peut-être Dieu ne l'avait si complètement envahie; elle n'était que son enveloppe très pure et son organe docile. On devine d'ailleurs que ces premiers actes de la sainte Vierge à l'égard de l'enfant Jésus ont une importance capitale; qu'ils sont ici comme autant de *premiers principes*, et que leur beauté, leur bonté, leur valeur morale dépasse tout ce que l'on en peut dire et penser.

Avant tout nous croyons que Marie adora extérieurement Jésus, sinon avant de l'avoir vu, ce qui n'était guère possible, du moins avant de l'avoir regardé. Nul ne pouvait comme elle se rendre le témoignage que Dieu avait « mis tous ses amours en ordre [1] ». Elle reflétait fidèlement l'harmonie des pensées divines ; elle était tout entière établie dans la vérité ; il n'y avait pas de risque qu'elle omît en rien la justice. Aucune perfection, aucun titre ne manquaient à cet amour qu'elle avait pour son Fils ; mais par-dessus tout, cet amour était une *religion*. La foi l'éclairait et en déterminait la nature et le caractère. Avant d'être son Fils, Jésus était son Dieu ; avant d'être sa mère, elle était sa créature, sa sujette, sa servante. Ce qu'elle avait répondu à l'archange pour accepter l'Incarnation, traduisait l'état habituel et fondamental de son âme. Si haut que pussent monter la liberté et l'ardeur de sa tendresse, cette tendresse restait appuyée sur son humilité et comme saturée de respect. Marie a dû dire à Jésus toutes les paroles enflammées du Cantique ; mais comme les fleurs si brillantes, si délicates et si parfumées, prennent appui sur ces branches ternes et solides qui les produisent, de même toute cette suave floraison de paroles saintement

1. Cant. II, 4.

passionnées avait pour base et pour racine en cette Vierge, la conviction immuable signifiée par ces mots : « Voici la servante du Seigneur ».

Elle a donc adoré son Dieu paraissant dans la chair; elle l'a adoré en son nom propre; elle l'a adoré au nom de la Création entière : Dieu seul a pu mesurer la profondeur et la sublimité de cette première adoration. Unie à celle que la très sainte âme de Jésus rendait simultanément à son Père et l'imitant d'aussi près que possible, cette adoration de Marie réparait les déshonneurs sans nombre que les faux cultes, les idolâtries et les impiétés de tout le genre humain avaient, depuis quatre mille ans, infligés à la divinité et lui devaient infliger jusqu'à la fin des siècles. Elle résumait en outre et couronnait, en la dépassant, l'adoration de tous les justes qui avaient vécu dans l'antiquité, celle de tous les saints à venir, et même celle des bons anges. Cette adoration de la Vierge avait d'ailleurs ici un caractère spécial qui ne se pouvait point trouver même dans celle de son Fils. L'adoration du Fils va toute et purement à la divinité; l'adoration de la mère allait à la divinité apparue et vivant dans la chair. Que des devoirs divins fussent rendus à Dieu dans cet incompréhensible abaissement où son amour pour nous l'a réduit, c'était une nécessité du même ordre que la religion rendue à Dieu par le Verbe incarné. Il fallait affirmer pratiquement l'identité de Dieu dans ces deux états. Marie en est chargée quant à l'état humain; et parce que cette justice prime tout dans l'ordre de l'excellence, elle l'accomplit avant tout dans l'ordre du temps.

Après qu'elle eut adoré Dieu dans cet enfant, elle le regarda. On ne peut point penser à ce regard sans éprouver un impérieux besoin de s'agenouiller et de se taire. Marie regardant Jésus pour la première fois! Ah ! quelle révérence! quelle piété, quelle simplicité, quelle tranquillité,

quelle candeur, quelle pénétration, quel amour ! Ce regard devait ressembler beaucoup à une caresse; il devait faire l'impression d'une onction. Il s'y écoula sans doute quelque chose du regard ineffable de Dieu sur sa Création après qu'il l'eut achevée, et que, y trouvant « toutes choses très bonnes[1] », il s'y complut amoureusement. Ce regard de la Vierge traduisait encore toutes sortes d'admirations humbles et de transports paisibles, selon qu'il est naturel à l'âme d'en ressentir, quand, étant sainte, elle est divinement émue. Depuis le commencement du monde nul n'avait regardé Dieu ainsi. Jésus en fut touché jusqu'au fond des entrailles. C'est de quoi il dit dans le Cantique : « Tu as blessé mon cœur, ô ma sœur, qui es aussi mon « épouse; tu as blessé et ravi mon cœur par l'unique re- « gard de tes yeux[2]. » Dieu avait décidé que saint Jean verrait bien loin; Jean avait un œil d'aigle. Jamais cet aigle n'atteindra à ce que vit d'emblée l'œil de cette virginale colombe. C'était tout l'être de Marie qui regardait tout l'être de Jésus. Les yeux ne faisaient ici que servir l'âme, et l'âme allant par eux traversait, non sans ravissement, le corps plus que merveilleux de cet enfant sacré, le corps en qui se retrouvaient, avec un surcroît de douceur et d'éclat, les traits déjà si beaux de sa bienheureuse mère ; elle pénétrait jusqu'à son âme et, par l'énergie divine de sa foi, qu'illuminait alors une clarté tout extraordinaire, elle s'élançait de là, comme par un bond, jusqu'à sa personne qui est le Verbe, c'est-à-dire Dieu lui-même. Ce regard renfermait, en principe, tous ceux que les saints docteurs devaient jeter un jour sur le Christ pour y chercher la vérité, la science, la sagesse et la vie absolues. Il dut aussi contenir éminemment les regards de tous les martyrs, à commencer

1. Gen. I, 31.
2. Cant. IV, 9.

par celui de saint Étienne contemplant le Fils de l'homme au sommet des cieux entr'ouverts [1]; et les regards des confesseurs, et les regards des vierges : regards si humbles, si pieux, si purs, si suppliants, si passionnes, si tendres! Et il donna à lui seul plus de joie et de gloire à Jésus que tous ces précieux regards de ses saints ne lui en ont procuré sur la terre. Le regard transcendant et éternel qui naît de la vision béatifique dépasse seul en portée et en délices ce premier regard humain de Marie sur Jésus, et j'oserais bien dire qu'il ne le surpasse point en sainteté.

Enfin, qui pourrait en douter ? Marie baisa Jésus. Peut-être qu'avant de le regarder, elle l'adora longtemps ; certainement elle le regarda longtemps avant de lui donner un baiser de ses lèvres. Il me semble qu'elle alla chercher ce baiser, non pas seulement au plus intime d'elle-même, mais au delà; dans ce cœur même de Dieu dont le sien était devenu le sanctuaire. Il me semble que, sans y dépenser plus d'un instant, elle le prépara, comme le parfumeur prépare un baume exquis où il a résolu de faire entrer toutes les essences. Ce premier baiser dut être comme la récolte toute ramassée de son jardin intérieur. Toutes ses puissances y contribuèrent, toutes ses grâces s'y concertèrent et, pour ainsi parler, s'y surpassèrent. Ce baiser était leur fruit. Rien de si solennel, ni de si doux ne s'était encore extérieurement passé depuis l'origine des choses. Ce qu'on eût pu croire un rêve, ce qui n'eût même pas pu être un rêve sans le don de la grâce et le mystère béni de Jésus, maintenant, à partir de cette heure, c'était un fait réel et datant dans l'histoire. La créature collait immédiatement ses lèvres à cette sainte face de Dieu dont l'éclat fait trembler les anges. Jésus ne serait descendu ici-bas que pour y recevoir ce baiser que sa Création lui donnait

1. Act. VII, 55.

par les lèvres immaculées et brûlantes de sa mère, il eût tiré une joie immense de son incarnation et se fût applaudi de l'avoir décrétée.

Du reste, on entrevoit que, dans cette triple action qui fut son adoration, son regard et son baiser, Marie honora singulièrement chacune des trois personnes divines, suivant le caractère qu'elles tirent des ineffables relations qui constituent leur vie. L'adoration de la Vierge se référait au Père, principe et source de la divinité ; son regard se rapportait au Fils qui naît, pour ainsi dire, de l'éternel regard de ce Père, et qui est l'objet toujours présent de ce regard toujours vivant ; enfin son baiser allait au Saint-Esprit qui est le baiser du Père et du Fils procédant des deux par voie d'amour et comme amour.

Pour achever de tout dire, il faudrait raconter encore ce que l'enfant rendit à sa mère pour ce qu'elle lui donna dans ce premier moment ; car on ne peut point douter qu'il ne se fît alors entre eux un admirable échange. Avec qui Dieu restera-t-il jamais en arrière ? La créature, fût-ce celle-ci qui est unique entre toutes, ne lui saurait donner que ce qu'elle a d'abord reçu de lui ; et s'il veut qu'elle lui donne et lui en fournit le moyen, c'est toujours à cette fin de lui pouvoir ensuite donner davantage.

Mon Dieu ! est-ce que de contempler ces choses ne finira pas de nous enlever aux servitudes de cette pauvre terre ? Est-ce que, ayant mangé les miettes de vos festins, notre intelligence et notre cœur auront faim d'une autre nourriture ? O Dieu! faites donc enfin, par votre puissante et miséricordieuse grâce, que « la vérité nous délivre [1] », et que l'amour nous fixe dans cette pure et sainte liberté.

1. Joann. VIII, 32.

SEIZIÈME ÉLÉVATION

DU SAINT ALLAITEMENT DE L'ENFANT JÉSUS PAR SA MÈRE.

Après avoir rendu ses devoirs au Dieu qu'elle venait d'enfanter, Marie avait à son égard une charge à remplir. Elle devait commencer, et commencer incontinent, le doux et sacré ministère de sa maternité. Elle avait besoin pour cela de lumières très particulières.

Fut-ce la bienheureuse Anne qui instruisit Marie ? Il faudrait savoir avant tout si, à l'époque où Jésus naquit, Anne était encore de ce monde. C'est possible, mais l'Évangile s'en tait et, en somme, on l'ignore. Certes, quelle que fût la science dont Dieu eût éclairé la jeune et virginale épouse de Joseph, elle était assez humble et amie des sentiers communs pour demander, et surtout pour recevoir les leçons de sa mère. Mais, supposé même qu'Anne vécût alors, était-ce la volonté de Dieu que Marie fût enseignée par elle ? Nous inclinons à croire que non, et que, sur ce point comme sur tant d'autres, mais davantage, ce semble, sur celui-ci, Dieu s'était réservé d'être l'unique précepteur de la Vierge. Il l'avait fécondée par son Saint-Esprit; ce fut par le même Esprit qu'il lui apprit intérieurement ce

qu'il était séant qu'elle connût touchant les suites pratiques de cette fécondité. A vrai dire, il y avait plus ici qu'une question de convenance, et cette éducation céleste semblait indispensable. En effet, il ne s'agissait pas seulement pour Marie d'être mère ; elle allait être la *Mère de Dieu*. Or, ce que doit faire une telle mère, ni homme, ni ange ne le savait. Cela ne s'était jamais vu nulle part. Le secret en était caché au plus profond de la science divine et comme au centre de l'amour infini. Dieu seul pouvait dès lors le révéler à une créature ; comme aussi il n'appartenait qu'à lui d'élever cette créature au niveau d'une si sublime tâche.

Dieu le fit avec sa sagesse et sa magnificence accoutumées. Aussi, quand le moment fut venu de commencer les œuvres de cette fonction inouïe, Marie n'eut pas l'ombre d'une hésitation, ni d'un embarras. Elle vit qu'encore bien que son Enfant fût la vie en personne, et que, comme il soutient par sa vertu tout ce qu'il crée par sa parole, il pût de même, s'il le voulait, soutenir, sans appui humain, cette vie terrestre qu'il lui avait empruntée, cependant il se rangeait à la commune condition des enfants de la terre, et ne s'exemptait d'aucune des servitudes auxquelles leur fragile existence est soumise. Elle comprit donc qu'elle le devait allaiter ; que, posé l'ordre de Dieu, c'était pour son cher nouveau-né une nécessité véritable ; que si elle n'y pourvoyait pas, Jésus aurait faim, souffrirait, gémirait. Elle trouva adorable que les choses fussent ainsi réglées ; puis, au dedans et au dehors, avec la même simplicité que son divin enfant, elle entra dans cet ordre. La candeur qu'eut Jésus en prenant le sein de Marie, Marie l'eut dans son cœur en donnant son sein à Jésus. Oh ! que ces choses sont saintes ! On se sent devenir vierge rien qu'en les regardant. L'âme est transportée sans secousse dans une région qui n'a point d'analogue ici-bas. Ce qu'il y a dans l'âme humaine de plus intime et par là

même de plus apte à la sainteté, monte pour ainsi dire à sa surface, ou plutôt à sa cime, et s'épanouit en haut, là où ce qui se peut encore apercevoir de spectacles sensibles paraît tout spirituel et tout céleste. Elle y baigne dans je ne sais quel azur clair, doux, rafraîchissant; elle y respire de ces parfums comme on rêve que la Création entière en exhalera, après que, pour l'amour de son saint Fils Jésus, Dieu l'aura établie dans sa gloire; elle y boit la lumière et s'y imbibe de pureté.

Qu'une femme allaitât Dieu, c'était assurément quelque chose d'admirable. Mais ce qui ne l'est pas moins, ce qui met le comble à la merveille et donne un charme infini à la vue qu'on en a, c'est l'ineffable ingénuité avec laquelle Marie fit cet acte. Elle y alla tout droit, tout de suite et de toute la plénitude de son être, avec une humilité qui tenait de l'anéantissement, sans retour aucun sur elle-même, étant toute prise et possédée par la volonté de Dieu qu'elle voyait jusqu'à l'évidence, et par la beauté du mystère qu'elle contemplait jusqu'en son fond. Ce fut une symphonie de toutes les vertus angéliques et humaines que l'acte qu'elle fit d'allaiter son Fils, et cela sortit d'elle comme son souffle sortait de ses lèvres. Par l'âme elle était en ceci tout aussi enfant que Jésus ; elle l'imitait et communiait à lui dans ce mystère de son enfance comme étant sa première disciple et destinée à devenir la principale maîtresse des autres. Ce sein, que Dieu seul et ses anges avaient vu, elle le découvrit donc à Jésus, comme la rose, qui s'épanouit, se découvre au soleil levant et sous son influence. Ce fut quelque chose de tranquille et de suave comme la première apparition du jour à l'horizon. Une vierge voilant son visage ne sera jamais aussi chaste que cette Vierge dévoilant son sein. Elle était plus qu'un lis au dehors et au dedans ; elle était un champ de lis, ce champ dont il est dit que l'Époux, qui est l'Agneau

de Dieu, « y a ses pâturages [1] ». Et en effet cet agneau béni allait boire le lait merveilleux dont cette virginale mamelle était pleine.

Le Ciel tout entier demeura comme suspendu devant cette vision étrange. Ce fut pour les Esprits bienheureux la cause d'une jubilation inexprimable. Ils comprirent tous que l'adorable Trinité souriait en la contemplant. Celui-là même qui, depuis l'origine des choses, tenait « sa main ouverte pour remplir de bénédiction toute créature vivante [2]; » celui qui nourrit tout ce qui vit, et l'herbe de la prairie, et la fleur des jardins, et l'insecte qui joue dans un rayon de soleil, et le petit oiseau qui s'ébat dans les airs, et les poissons de l'océan, et les animaux des forêts, et les hommes et les anges; celui dont le nom est l'amour [3], dont l'essence est la vie [4], dont l'action ici-bas se nomme la Providence, il trouvait à son tour une providence à son profit; il recevait un surcroît de force, il prenait une vraie nourriture! Je ne sais, mais il me semble que la puissance de Dieu, poussée par sa justice, dût, en ce moment, se mettre tout entière au service du cœur de Marie pour l'honneur et la joie de son bien-aimé Fils. Il me semble que, par la souveraine opération de cette tout aimante puissance, cette liqueur vivifiante qui, des mamelles de la mère, allait passer dans la bouche de l'enfant, dût réunir en elle toutes les excellences, toutes les saveurs, toutes les délices dispersées dans l'univers sensible par la très sage bonté du Créateur. Je pense que le lait de Marie fut comme la quintessence de tout ce qu'il y a de doux et de bienfaisant dans le monde des corps. N'était-ce pas là une vraie justice, et Marie n'était-elle pas ici officiel-

1. Cant. II, 16.
2. Ps. CXLIV, 16.
3. Joann. IV, 8.
4. Ibid. XIV, 6.

lement chargée d'accomplir cette justice, et cela pour tous et au nom de tous? « Toute créature gémit et enfante », dit saint Paul [1]. Pourquoi? Certes, pour bien des raisons; mais pour celle-ci entre autres, qu'elle est affamée de rendre enfin quelque chose à celui de qui, depuis si longtemps, elle ne cesse de tout recevoir. Or, le monde commençait aujourd'hui, par Marie, cette restitution béatifiante. Ce fut le prélude de sa délivrance et l'aurore du suprême et splendide état où il aspire, et que Dieu lui commande d'espérer. L'âme de Marie ne put point n'avoir pas conscience de ceci. Semblable à une abeille rapide, elle dut aller butiner en esprit dans l'univers entier la plus exquise fleur de toutes choses, afin de la fondre et mêler dans ce lait dont elle allait nourrir et abreuver le Créateur.

Que peut-on dire de cet allaitement, et en même temps que n'en peut-on pas dire? Ce fut comme l'eucharistie humaine de Jésus.

Jésus nous enfante à la vie divine par le saint baptême; mais, parce que, pour divine qu'elle soit, cette vie demeure infirme en ces infirmes qui la reçoivent, elle a besoin d'y être entretenue. C'est pourquoi il leur a préparé un aliment divin, afin que, se replongeant, pour ainsi dire, dans sa propre source, la vie de ces dieux-enfants puisse se conserver. Cet aliment, qui est Jésus lui-même, c'est la divine Eucharistie. Or, de même, Marie avait enfanté Jésus à la vie d'ici-bas ; c'était comme le baptême humain de Dieu ; mais, pour que ce Dieu pût vivre humainement après cette naissance, il fallait qu'une sorte d'eucharistie correspondît à ce baptême et vînt en perpétuer l'effet. Ce fut le lait de la Sainte Vierge. Et comme le baptême, qui est le sacrement de notre naissance divine,

1. Rom. VIII, 22.

n'est conféré qu'une fois, tandis que la Communion eucharistique se réitère souvent jusqu'à être le pain quotidien de nos âmes, de même aussi le mystère de la Nativité de Jésus n'ayant eu lieu qu'une fois, c'était chaque jour et plusieurs fois le jour que Marie allaitait son Fils. Et c'est enfin une autre analogie que, comme, au témoignage des Écritures, la manne Eucharistique « renferme toutes les saveurs et fait goûter toutes les délices[1] », de même en était-il du lait de Marie pour Jésus: après son sang à lui, il n'y aura jamais dans le monde une liqueur plus exquise et plus noble.

Mais comme tout était harmonique en la Mère du Sauveur, son âme se rendait toujours et tout entière présente dans les actes dont sa volonté donnait l'ordre et le mouvement à ses membres ; et quand ces actes allaient directement à Dieu, cette âme les suivait jusqu'au bout avec cette plénitude parfaite dont la Loi dit: « Tu aimeras « le Seigneur ton Dieu de tout ton esprit, de tout ton cœur, « de toute ton âme et de toutes tes forces[2]. Donc, pendant que sa mamelle versait le lait dans la bouche sacrée de Jésus, son âme se versait amoureusement dans l'âme de son divin enfant; elle se donnait à lui comme une vivante et ardente libation de justice, de religion, de tendresse. C'était l'accomplissement magnifique de l'un des sens de cette prophétie : « L'impétuosité du fleuve réjouit la cité de Dieu[3] ». La cité de Dieu ici, c'est l'humanité sainte; le fleuve qui la réjouit, c'est cette double effusion du lait et du cœur de Marie; l'impétuosité de ce fleuve, c'est l'action souveraine, énergique et ardente du Saint-Esprit qui gouvernait et vivifiait tout dans cette Vierge : ses pensées, ses amours et ses œuvres.

1. Sap. XVI, 20.
2. Matth. XXII, 37.
3. Psal. XLV, 5.

Au reste, on entrevoit que l'ardeur de Marie, dans cet allaitement divin, s'allumait encore à un autre foyer qu'à celui de la gratitude de la Création pour son Créateur. Jamais elle n'avait considéré Jésus autrement que comme il se présentait et se donnait lui-même et à Dieu et aux hommes, c'est-à-dire comme victime. Pour intérieure que fût cette parole dite par lui en entrant dans le monde : « Père, les hosties d'autrefois ne vous ont point été agréables ; mais me voici, je viens pour satisfaire à toutes vos volontés[1] », Marie l'avait parfaitement entendue. Elle avait bien compris que ces mots étaient un principe et contenaient tout le programme de la vie du Messie. Elle s'y était unie de cœur avec une piété et une dilection consommées, et avait tout de suite offert, comme mère, celui qui s'offrait en elle comme rédempteur universel et Fils unique de Dieu. Elle savait donc, à n'en pouvoir douter, que tout se terminerait pour Jésus par une immolation sanglante. Le rocher de Bethléem lui représentait déjà celui du Calvaire, et dans le bois de la crèche, elle ne voyait qu'une branche de l'arbre de la croix. Donc, elle n'ignorait point que cette source de lait qui coulait d'elle et passait en Jésus, y deviendrait ce sang que bientôt, dans huit jours, il commencerait de répandre, et qu'il verserait à la fin jusqu'à la dernière goutte. Son cœur, éclairé et vaillant, suivait sans s'arrêter, et cette transformation de son lait au sang de son Jésus, et cette effusion suprême et totale de ce sang rédempteur. Elle s'avançait ainsi dans le sacrifice du Christ par des actes prodigieux de foi, d'espérance, de charité, de religion, de zèle, d'obéissance, de patience ; elle s'y avançait par sympathie de nature, par mission de grâce, et par le droit irrécusable de sa maternité ; elle y allait partout à titre d'associée, d'épouse,

1. Psal. xxxix. 8.

d'imitatrice et de coopératrice. Rien n'égale la sublimité du rang où Dieu l'élève ; rien ne se peut comparer à la grandeur du ministère qu'elle inaugure ici. D'office, elle est au centre, au sommet, à la source ; et c'est d'elle que jaillit la source. Tout dépend de Jésus, et Jésus dépend d'elle, du soin qu'elle prend de lui et du lait qu'elle lui donne. Résumant en elle-même, comme Vierge immaculée et comme Reine, le monde dont elle est pour Dieu et la fleur et le fruit, elle le donne en communion à Jésus par ce lait dont elle l'abreuve : puis ce Jésus dont elle est la mère et sur qui, à ce titre, elle exerce un pouvoir, ce Jésus à qui elle unit, en qui, pour ainsi parler, elle consomme ce monde qu'elle résume, elle le donne, comme lui-même se donne avec elle et par elle, en communion à Dieu. Il s'en suit que ce doux et silencieux, et ignoré, et simple, et enfantin mystère de Bethléem est déjà, aux yeux de Dieu, l'aurore du jour unique où se signeront sur la croix, et la quittance de sa justice, et le congé donné par toutes ses perfections au salut du genre humain, et le traité de paix du ciel avec la terre, et le contrat de ce mariage qui lie indissolublement le Verbe avec la Création. Ce mystère est même l'aurore du jour solennel et suprême où tout étant soumis à Jésus, « Jésus se soumettra lui-même, et tout avec lui à son « Père ; de sorte que, comme l'a dit saint Paul, Dieu « sera, pour jamais, tout en tout et en tous [1] ».

C'était sans doute de ces vues adorables, et de l'onction dont elles sont pleines, et des grâces sans prix qui en découlent, et des joies sans nom qui en jaillissent, que Jésus allaitait intérieurement Marie en buvant au dehors le lait de sa poitrine. Car ici, comme partout, il était impossible qu'il n'y eût pas entre elle et lui une complète réciprocité,

1. I. Cor. xv, 28.

et que Dieu, qui daignait recevoir d'elle tant et de si saintes choses, dérogeât à cette glorieuse nécessité qui l'oblige d'être en tout le meilleur, et de ne souffrir aucun créancier.

Jésus d'ailleurs est la mamelle de Dieu. Marie y but toujours ; mais que cette mamelle divine lui dut être découverte, désaltérante et enivrante au moment où elle-même présentait et livrait la sienne à Jésus !

DIX-SEPTIÈME ÉLÉVATION

DE LA CIRCONCISION DE JÉSUS

L'admirable Catherine Emmerich raconte dans ses visions que le Paradis terrestre était un lieu très élevé par-dessus le niveau du reste de la terre. Dieu avait placé là le séjour de nos premiers parents, afin de traduire ainsi, même au dehors, le haut degré d'honneur où il daignait les établir, leur état tout surnaturel et déjà presque céleste, leur souveraineté sur le monde et le saint pontificat qu'ils y devaient exercer. L'homme était prêtre et roi ; les autels et les trônes sont toujours des lieux hauts. Il convenait aussi qu'un radieux soleil éclairât librement le séjour de ces enfants de lumière ; qu'un ciel constamment pur abritât ces êtres immaculés ; qu'une atmosphère douce, égale, tranquille, embaumée, enveloppât et caressât ces créatures heureuses, si bien ordonnées en elles-mêmes, et si merveilleusement accordées avec tout, qu'elles n'étaient, pour ainsi parler, que des harmonies vivantes. Bannis de la grâce par leur péché, Adam et Ève durent s'exiler aussi de ce jardin de grâce. La vérité les en chassait. Tout en eux démentait violemment leur divin entourage. Cet ordre et cette joie leur étaient une contradiction, un reproche, un

repoussoir. Ils s'en allèrent de là pour n'y jamais rentrer. Or, Catherine raconte comment, couverts de honte et navrés de chagrin, quoique profondément calmes et silencieux, tant ils avaient conscience d'être sous la main de la justice, ils quittèrent, sans même oser y jeter un dernier regard d'adieu, ces nobles cimes où, dociles à leur Créateur, ils eussent passé leur vie entière. A mesure qu'ils descendaient, le ciel devenait plus sombre, l'air plus froid, le paysage plus triste, la terre plus stérile, toute la nature enfin plus sévère et plus désolée. Ils voyagèrent longtemps avant de parvenir à cette région basse et austère qui répondait physiquement à leur état moral.

Si long pourtant que fût ce chemin lamentable, il le fut moins, sans comparaison, que la route intérieurement parcourue par Jésus de l'état où sa sainte nativité l'avait mis, à l'état où le réduisit le mystère de sa circoncision. Entre le sein de sa mère, où tout à l'heure il s'abritait, y buvant un lait virginal, et ce couteau, sacré sans doute, mais douloureux, sous lequel il allait verser son premier sang, il y avait un abîme. Par sa naissance Jésus s'était rangé lui-même au nombre des enfants des hommes ; c'était dans la foule des pécheurs que sa circoncision le classait à présent. Dans une prophétie très profonde, où une miséricorde inouïe se cachait sous l'apparence d'un mépris d'ailleurs juste, Dieu avait dit d'Adam déchu : « Le voici « devenu comme l'un d'entre nous [1] ». Que les créatures prissent ce mot sur les lèvres de leur Créateur et fussent en droit de le retourner en disant de lui, à leur tour : le voici l'un des nôtres, c'est ce qui avait lieu dès que le Verbe se faisait chair ; et c'était là déjà un prodige étonnant. Mais que ce droit passât aux créatures coupables, tombées, flétries, perdues ; qu'elles aussi, en regardant Dieu,

1. Gen. III, 22.

pussent, sans mensonge et sans blasphème, s'écrier : il est l'un d'entre nous, cela passait toute mesure et semblait défier toute créance. Il était vrai pourtant, et la circoncision l'allait faire voir. Là, en effet, Jésus revêtait nos iniquités et entrait décidément dans l'état des pécheurs.

Assurément il peut sembler que le péché avait jeté plus d'une ombre sur la nativité de l'Enfant-Dieu. Ce qui s'y rencontre de pauvre, d'humiliant, de pénible, dit assez que Dieu ne venait pas là dans une Création régulière et amie, et que si sa naissance, en de telles conditions, était incontestablement une œuvre d'amour et de sagesse, la justice y avait sa place et y exerçait plus d'un droit. Toutefois, tant que Jésus n'a de rapports qu'avec Marie, tant qu'il reçoit d'elle seule et ce que sa faiblesse réclame, et même la règle et comme la forme de toute sa vie humaine, l'ordre où il demeure est si pur et si suave, que si le péché s'y montre et y influe, c'est dans une mesure fort restreinte et de très loin, comme on voit, le matin, certaines vapeurs se produire à l'extrême horizon sans que la clarté du ciel en soit altérée. En somme, ces abaissements et ces infirmités de la crèche semblent tenir plus encore à l'état radical de la nature humaine qu'à une loi survenue et positivement afflictive.

Il n'en est plus du tout ainsi dans la circoncision. Ici le péché règne, ou plutôt la justice, qui domine le mal et le châtie. Cette marque sanglante a sans doute un côté glorieux. C'est Dieu qui en invente le rite et en impose l'obligation aux enfants d'Israël ; de plus, elle rattache l'homme au ciel qu'elle lui rouvre en principe, grâce à la vertu du sang rédempteur dont elle annonce et figure de loin l'effusion. Il reste néanmoins que, par d'autres endroits, elle est un vrai opprobre. Et comment pourrait-elle signifier le pardon sans attester le besoin urgent qu'en a cet être sur qui elle s'imprime, et sans devenir, dès lors, le mémo-

rial et le stigmate des fautes qu'il a fallu lui pardonner ? Beaucoup pensent que ce que le baptême est pour nous, la circoncision l'était, proportion gardée, pour les Juifs, et que Dieu l'avait instituée comme remède ordinaire du péché d'origine. Toujours est-il que, comme le baptême incorpore à l'Église tous ceux qui le reçoivent, et les oblige, par suite, à toutes les lois qui y sont en vigueur, de même la circoncision faisait du circoncis un membre de la synagogue, et le soumettait pour toujours à la Loi. « J'atteste, écrit saint Paul, que tout homme qui se cir« concit s'oblige par là même à accomplir la Loi tout « entière[1] ». Or, ce que cette loi imposait de gênes, de servitudes, de travaux, même aux justes, c'était, saint Pierre l'avoue, quelque chose d'écrasant et presque d'insupportable[2]. Et ce qu'elle contenait d'anathèmes contre les pécheurs, les châtiments dont elle les menaçait, c'était pour jeter dans l'épouvante.

En se faisant circoncire, Jésus souscrivait donc ces rudes conditions d'existence. Sa part y était même éminente ou plutôt unique. En tout ce qu'il faisait, il gardait sa nature et demeurait à son rang. Ici, comme partout, comme toujours, il était un chef et un principe, ou plutôt le chef et le principe. En naissant ici-bas pour adorer et servir Dieu son Père, il n'était point un serviteur ni un adorateur commun, ni même éminent, mais le serviteur et l'adorateur unique et universel; de même, en se constituant publiquement pécheur par l'acte de sa circoncision, il devenait pécheur à la place et au nom de tous, pécheur, par conséquent, unique et universel. Par ce qu'il empruntait à son Père, il était toute la grâce; par ce qu'il empruntait de nous, il devenait tout le péché. Et c'est là l'intime du mystère : Jésus s'obli-

1. Galat. v, 3.
2. Act. xv, 10.

geant pour nous tous, et au regard de Dieu, à toute la loi que l'éternelle justice a portée dans le temps contre l'iniquité humaine. Auprès de la charge que prend ici cet enfant de huit jours, et qui pèsera sur lui toute sa vie, cet Atlas que la fable nous montre ayant le monde sur les épaules, ne porte qu'un grain de sable. Auprès de la carrière de gigantesques et douloureux labeurs où Jésus met aujourd'hui le pied, les prétendus travaux d'Hercule ressemblent à des jeux d'enfants. Tout prenait pour Jésus des proportions divines. Dès là qu'il se faisait pécheur, pécheur avoué, pécheur institué, c'est à Dieu et à ses attributs qu'il avait immédiatement affaire; à Dieu armé, à Dieu se défendant, soutenant ses droits, vengeant sa gloire et donnant pleine satisfaction à ces jalousies saintes, ardentes et excitées dont l'Écriture nous dit qu'elles sont « dures comme l'enfer [1] ». Tout ce qui, dans le lieu et dans le temps, devait, en fait de peine, s'approprier à chaque pécheur, commençait de s'amasser sur le seul Jésus et chargeait sa tête innocente. C'était *sa loi à lui;* il avait à passer trente-trois ans sous ce régime, dans cette attitude, sous ce fardeau, dans ce rapport constant avec son Père. C'est ce qu'il accepte sans retour en livrant sa chair virginale au couteau. Il ne se contenta point de s'imposer cette loi terrible, il la mit, comme dit David, « au milieu de son cœur [2] ». Elle devint le centre de sa vie, la règle de ses sentiments, la forme de son existence, et imprima son caractère à tous ses actes.

O mon Sauveur ! ô mon Rédempteur ! Y a-t-il rien de touchant comme de vous voir descendre jusque-là ? Lorsque vous vous faites homme, vous venez « dans ce qui est à vous [3] ». Nous ne sommes que vos ouvrages, et ces

1. Cant. VIII, 6.
2. Psalm. XXXIX, 9.
3. Joann. I, 11.

ouvrages ne vous sont ni nécessaires, ni même utiles. Prendre notre nature pour partager notre vie, c'est donc déjà, de votre part, une condescendance inconcevable. Cependant, étant vos œuvres, nous portons au moins vos vestiges, nous répondons à vos idées, nous avons même quelque chose de votre ressemblance. Mais quand vous vous ravalez à la condition des coupables, vous venez dans nos œuvres à nous ; vous venez dans ce qui nous est propre, dans « ces néants » mauvais « qui ont été faits sans vous [1] », dans ces mensonges, dans ces travers, dans ces absurdités, dans ces ignominies ; vous venez dans ce que vous ne connaissez point, dans ce que vous ne pouvez point connaître, dans ce que vous détestez, dans ce que vous damnez, dans ce qui vous déteste, hélas ! et vous dit anathème ! Si notre cœur, tel que la grâce le refait, se sent déjà dépassé quand nous vous voyons naître, que sera-ce lorsque, sous nos yeux, vous commencez de souffrir et de mourir ? Car cette circoncision, c'est déjà votre immolation.

O Jésus tout-puissant, et dont ces premières gouttes de sang délivrent, quant à nous, la puissance, achevez l'œuvre entreprise, assortissez-nous vraiment et totalement à vous. Versez en nous votre propre amour, donnez-nous votre Saint-Esprit. Alors seulement nous pourrons vous répondre et reconnaître tout à fait vos dons.

Et vous, Marie, ma Mère, vous avez eu conscience de ce qu'a fait ici votre Fils adoré. Comme Ève suivit Adam pour descendre du Paradis, vous avez suivi Jésus sur cette pente qui conduit à la vallée sombre où le péché nous a relégués ; vous l'avez livré par avance et de tout cœur à cette loi du péché sous laquelle nous vivons courbés. Cette

1. Joann. I, 3. — C'est encore là une interprétation autorisée du troisième verset du premier chapitre de saint Jean.

loi, vous l'avez souscrite comme lui, et vous vous êtes mise de moitié avec lui sous la charge. Notre consolation est de penser que la première, et tout d'abord, et au nom de tout le genre humain, et par des actes excellents dont la portée est éternelle, vous avez adoré et béni ce Sauveur pour tout ce qu'il a donné au monde dans ce mystère. Ah ! qu'il est bien Jésus ! Tout ce qui vit lui donne ce nom : Dieu, vous, Joseph, les anges, nous tous. C'est son vrai nom, le nom de sa fonction, le nom de son état, le nom de son cœur et de son être. C'est comme Jésus qu'il vient, qu'il vit et qu'il opère ; c'est comme Jésus qu'il se révèle, et comme Jésus qu'il se répand. « Dieu est vêtu de lumière, chante le Roi-Prophète ; « une splendeur lumineuse l'enveloppe comme un man- « teau [1]. » Le manteau de votre Fils, ô Marie, c'est son nom de Jésus. Dès le moment où vous l'avez conçu, il en possédait la substance. Cette substance éclate à présent et commence de fleurir pour nous par cette plaie qu'on fait à sa chair. O Jésus circoncis, Jésus pécheur pour être rédempteur ; marqué du sceau du péché pour effacer le péché ; couvert de nos iniquités pour abolir l'iniquité ; Jésus souffrant pour nous donner la joie et nous achetant la gloire par vos opprobres, soyez-nous pleinement et à jamais Jésus ! Soyez un déluge à nos fautes, un feu consumant à cette rouille qui nous déshonore, un remède à tant de langueurs dont nous sommes accablés ; soyez enfin à toute créature un salut plénier et éternel.

1. Psalm. CIII, 2.

DIX-HUITIÈME ÉLÉVATION

DE L'ÉPIPHANIE DE JÉSUS.

Épiphanie signifie *manifestation*. Jésus est un centre et un foyer ; il vient pour rayonner dans la Création tout entière. Il est Dieu, et « Dieu est lumière [1] » ; il est le « don de Dieu [2] » ; il est donc une lumière donnée. Les ombres terrestres dont il s'entoure par choix ne sont que pour mieux assurer cette illumination intérieure dont son incarnation est le principe. S'il paraît aveugler les corps, c'est pour rendre la vue aux âmes ; il nous délivre ainsi de la tyrannie des sens. Il usera des sens ; il en aura qui lui seront propres, et par les siens, il s'adressera aux nôtres : c'est pour cela aussi qu'il s'est fait chair ; mais il range les nôtres à l'ordre ; et comme ils n'en sont que trop sortis, il commence par les punir, les humilier et les sevrer : c'est cela même qui les épure et les remet sous la règle. En tout ce qu'il fait ici-bas, Jésus est rédempteur ; ses actes, en même temps qu'ils nous enseignent, nous rachètent et inaugurent l'œuvre de notre salut. En définitive, il entend se révéler à tous, rendre à la vérité un

1. Joann. I, 5.
2. Ibid. IV, 10.

témoignage universel et déclarer à tout le genre humain le nom de son Père, qui est aussi son nom, ou plutôt qui est lui-même. Voilà pourquoi l'Épiphanie suit de si près la Nativité. Mais cette lumière qui donne la vie, Dieu la répand avec sagesse et la fait, pour ainsi dire, onduler par degrés.

Trois ordres de personnes la reçoivent, et en des mesures inégales : les *saints*, les *simples*, les *doctes :* et pour voir ces différentes épiphanies de Jésus, il y a aussi comme trois sortes d'yeux : la *science*, la *foi*, l'*oraison* ou la *mystique*. Tout cela est divinement figuré à la crèche. La science et les doctes sont représentés par les mages ; la foi et les simples, par les bergers ; l'oraison et les saints, par Joseph. Marie demeure à part, en un lieu réservé, dans un ordre spécial, et trop divin pour n'être pas très secret.

La science, signifiée par les mages, est la dernière illuminée. Elle vient de plus loin ; il lui faut plus de temps ; elle a un long et laborieux voyage à faire. Elle observe, raisonne, compare et ne se décide qu'à bon escient. C'est son mode à elle, il est très légitime ; mais au regard d'un certain ordre de vérités, il est très inférieur. Elle considère les astres et suppute les époques. C'est de là qu'elle prend sujet de se mouvoir et d'aller à la recherche. Encore faut-il que Dieu l'éclaire d'un rayon tout particulier, et condescende à lui parler dans la seule langue qu'elle sache entendre. Sans cela, elle ne quitterait point son lieu d'origine. Et même, ni ce premier secours qui la va provoquer dans la région lointaine où elle habite, ni ses remarques, ni ses raisonnements, ni la conclusion pratique qu'elle en tire, ni même la sincérité et l'énergie qu'elle met à découvrir cette vérité que Dieu lui a montrée dans un signe, ne suffisent à la mener au terme, à la pleine connaissance, au bien qui sauve et qui fait vivre, c'est-à-

dire à Jésus et à Marie. Il faut que, sur son chemin, elle rencontre et aborde l'institution surnaturelle, autrefois la synagogue, et maintenant l'Église ; il faut qu'elle l'interroge et reçoive d'elle les dernières instructions. Alors seulement, renseignée et affermie parce qu'elle est décidément croyante, elle parvient à Bethléem, où elle trouve tout ce dont l'homme a besoin ici-bas : à savoir « l'enfant avec sa mère [1] ». Elle adore, fait ses soumissions, rend ses devoirs ; et puisant dans ces riches trésors naturels qu'elle tire de son domaine propre, elle paie au Dieu fait homme un triple tribut qui, en confessant tout ce qu'il est, témoigne qu'elle est sa servante et se dévoue à lui pour toujours. Cela fait, elle revient chez elle, mais « par une autre voie [2] », et elle-même est tout autre. En échange de ces richesses terrestres dont elle a fait hommage à Dieu, elle a reçu des biens tout célestes, des surcroîts de puissance, des principes nouveaux, plus élevés, plus féconds, et toutes sortes d'aptitudes divines. Elle sort de Bethléem renouvelée, éclairée, transformée, entourée d'une atmosphère plus pure, ayant devant elle des horizons beaucoup plus étendus, comme aussi des yeux plus perçants pour y tout découvrir. Elle redescend alors les pentes qu'elle a péniblement montées. A l'analyse, elle fait succéder la synthèse, aux inductions les déductions. Enfin et par-dessus tout, elle est sainte et devient sanctifiante ; elle vit et peut communiquer la vie.

Mais quand les mages arrivent, les bergers sont déjà venus. Avant de se laisser pénétrer par la science, Jésus se révèle à la foi. « Il consent à être trouvé, dit le Sage, par « ceux qui le cherchent avec droiture ; mais il apparaît » de lui-même « à ceux qui ont foi en lui [3] ». Cette seconde

1. Matth. II, 11.
2. Ibid. 12.
3. Sap. I, 2.

Épiphanie de Jésus ne veut point tant d'efforts que l'autre et ne suppose pas non plus un si grand appareil. Elle est destinée aux petits, aux ignorants, aux pauvres, au peuple enfin et à toute la grande foule humaine. Ces bergers qui veillent la nuit dans les champs de Juda, ils travaillent, mais à des travaux ordinaires, auxquels nos plus humbles facultés peuvent suffire. Ils vivent, par état, dans le voisinage béni de cette Sagesse qui lie si volontiers « conversation avec les simples[1] ». Des anges viennent les instruire; car c'est toujours une nécessité que, de manière ou d'autre, l'Évangile soit annoncé. « Comment invoqueront-ils celui « en qui ils ne croient pas ? » dit saint Paul. « Et comment « croiront-ils en lui, s'ils n'en ont pas ouï parler ? Mais « comment en ouïront-ils parler, si nul ne le leur prêche ; « et enfin qui le leur prêchera, sinon les envoyés de « Dieu[2] ? » Il faut donc des ambassadeurs, des apôtres et, au besoin, des anges. Ils viennent, ils se montrent, ils parlent. Les pâtres sont un instant troublés par l'éblouissante lumière qui environne les messagers célestes ; mais ce qui les trouble d'abord est justement ce qui les persuade ensuite ; car le bon sens leur dit qu'une si soudaine et si radieuse apparition ne peut être qu'une œuvre divine, et ne saurait dès lors couvrir une fausseté ou accréditer un mensonge. C'est ce que le peuple se dit toujours ; c'est ce qu'il a raison de se dire, quand il voit le miracle éclairer et confirmer l'apostolat chrétien. Du reste, l'ange donne aux bergers un signe facile à reconnaître : « Il vous est né aujourd'hui un sauveur dans la ville de David », leur dit-il ; c'est le Christ, le Seigneur et le Messie attendu, « un enfant enveloppé de langes, et que vous trouverez couché dans une crèche[3] ». Ils n'ont point la coutume de faire

1. Prov. III, 32.
2. Rom. X, 14, 15.
3. Luc. II, 11.

mille questions sur les choses. Quelqu'un d'autorisé leur parle, ils le croient ; tout va droit pour eux et partant tout va vite. « Passons et voyons », se disent-ils les uns aux autres. Ils passent, en effet, et sans beaucoup d'efforts. La route est plane et courte ; et, dès qu'ils ont passé, ils voient. Tout est tel qu'on le leur a dépeint. « Ce que nous avons entendu et cru, peuvent-ils dire avec le Psalmiste, nous le contemplons à présent dans la cité du Dieu des vertus [1] ». Leur cœur tressaille de joie, et tout leur être s'épanouit dans la reconnaissance, l'admiration et l'amour. Plus tôt arrivés que les mages, ils sont aussi bien plus nombreux, la science restant le privilège de quelques-uns, tandis que la foi est le patrimoine de tous.

Enfin ces bergers, qui précèdent les mages à la crèche, y trouvent quelqu'un qui d'avance est comme installé : c'est Joseph. Il représente ici l'oraison, la contemplation, l'œil sept fois clairvoyant de l'amour, le sens mystique qui, dépassant incomparablement la science proprement dite, est comme l'intuition de la foi et le degré où elle confine à la vision béatifique. Où la science ne voit rien encore, où la foi ne fait qu'entrevoir, l'oraison pénètre hardiment, et saisit tout du premier coup d'œil. Quoiqu'elle soit un mouvement, et un mouvement vers Dieu, on peut dire qu'elle n'a pas de vrai voyage à faire. Elle est du pays des mystères ; le divin est son climat natal. Elle est la confidente de Dieu et le témoin attitré de ses œuvres. Elle est le ciel de la terre ; ce qui fait que quand « le ciel des cieux » descend vers nous, elle devient sa première étape. « Le ciel, écrit David, est le siège du Seigneur [2].» Il s'en suit que l'oraison est le lieu de la première et plus précieuse apparition de Jésus. Il est clair que l'oraison n'existe pas sans la foi,

1. Psalm. XLVII, 9.
2. Ibid. X, 5.

car la foi même est son principe ; mais elle est une telle habitude et un tel acte dans l'âme croyante, que cette âme se trouve par elle tout de suite ouverte, assortie et comme apparentée à Jésus. Il naît près d'elle, sous ses yeux, près de son cœur et presque dans ses mains. C'est la part de Joseph. Il n'entre pas sans doute dans le mystère du Christ à titre de coopérateur direct et d'auteur ; cela reste la gloire exclusive de Marie; il a cependant avec Jésus un lien réel et très étroit dont Marie, sa très chaste épouse, est la raison et le nœud. Cela nous apprend aussi qu'il n'y a pas, dans l'Église, de vraie vie intérieure, de science et de sagesse mystiques, de connaissance intime du Christ, d'entrée sérieuse dans les mystères et de communion profonde à la grâce dont ils sont pleins, sans l'intermédiaire et le concours de la sainte Vierge. Joseph d'ailleurs est seul de son ordre à Bethléem, parce qu'il y figure un ordre de simplicité éminente et de divine unité.

DIX-NEUVIÈME ÉLÉVATION

DE LA SAINTE ENFANCE DE JÉSUS.

Le Verbe éternel de Dieu ayant décrété de descendre dans le temps, a librement choisi d'y entrer par l'état d'enfance. Pourquoi ? Avant tout, croyons-nous, parce que telle est la voie commune. Il est touchant et instructif de voir celui qui n'est comme personne tenir tant et toujours à faire comme tout le monde. C'était d'ailleurs une preuve de plus de la sincérité parfaite avec laquelle il emprunte notre nature et épouse notre vie.

A tout prendre, cet état d'enfance qui est très humble, est en même temps très digne. Naître enfant, ne parler point, ne pouvoir de soi-même ni marcher, ni se tenir debout ; grandir successivement et par un progrès imperceptible, à la façon des plantes et des animaux, c'est une condition basse ; et que l'homme-Dieu s'y réduise, c'est manifestement un acte de profonde humilité. Mais c'est un acte fort digne aussi, digne jusqu'à être fier : Dieu nous dit par là, en effet, que toute forme créée lui est en elle-même indifférente, aucune, qu'elle soit pour nous grande ou petite, ne répondant à sa grandeur et ne la pouvant pas plus traduire que contenir. Au contraire, si.

dans sa Création, il est quelque part plus à l'aise et trouve un lieu plus assorti, c'est plutôt dans ce qui est petit, infirme et voisin du néant, parce que là, mieux qu'ailleurs, il fait voir qu'il se suffit et que, au dehors comme au dedans, il est son propre tout. « Seigneur, lui chantent d'une même voix toutes ses créatures, j'ai dit : vous êtes mon Dieu, et le signe qui me fait vous reconnaître, « c'est que vous « n'avez nul besoin de mes « biens[1] ».

A un autre point de vue, l'innocence et la pureté naturelles à ce premier âge rendaient très convenable que ce Fils de la Vierge fût d'abord un enfant.

C'était enfin une troisième convenance que le Fils éternel du Père, celui qui naît toujours, qui procède de son principe sans le quitter jamais, l'orient de la lumière qui n'a point d'occident, la fleur de la divinité, et, comme l'Écriture le dit, « sa candeur [2] », prît, en venant chez nous, la forme d'un nouveau-né.

Mais, en somme, ce qui paraît ici de plus considérable, si l'on regarde du moins ce mystère sous son aspect moral et pratique, c'est qu'en se posant ainsi et d'emblée dans l'état d'enfance, Notre-Seigneur se rend plus dépendant, se fait plus accessible et montre plus expressément qu'il nous est tout donné. Or, quoi de mieux en rapport avec la condition qu'il embrassait, la doctrine qu'il venait enseigner, l'œuvre qu'il avait résolu de produire ?

L'enfance est naturellement l'état où nous nous appartenons le moins. L'enfant dépend des hommes et des choses; il dépend en tout et toujours. Tel doit et veut être Jésus ; il est venu tout exprès pour dépendre : dépendre de Dieu d'abord, et des hommes pour Dieu. Dépendre de

1. Psalm. xv, 2.
2. Sap. vii, 26.

Dieu constitue pour toute créature la vérité et la justice. La vérité est que, en fait comme en droit, elle dépend de lui ; la justice est que cela lui plaise, et qu'elle se tienne par volonté dans cet ordre où la met déjà la nature. Si en violant la loi qui l'oblige, elle devient coupable, se soustrayant à Dieu d'un côté, elle commence de l'autre à dépendre de lui davantage, le bras qui, jusque-là, ne la tenait que pour la soutenir, la saisissant maintenant pour la châtier. Innocente, elle était soumise et servante ; pécheresse, elle est esclave et enchaînée. Or, le but de Jésus, dans son Incarnation, c'est de tout réparer et de tout accomplir : accomplir toute justice, réparer toute iniquité. Tout ce que la Création doit à Dieu, il prétendait le lui donner ; tout ce qu'elle lui a méchamment ravi, il avait dessein de le lui rendre. A ces deux titres, il devait être ici-bas le plus dépendant et le plus divinement lié de tous les hommes. Ce fut sans doute l'une des raisons pour lesquelles il lui plut d'être d'abord un enfant. Il posait là le principe de cette obéissance exemplaire dans laquelle il avait décidé de passer toute sa vie, et qui le faisant douloureusement mourir sur la croix [1], perpétue et universalise pour lui l'état d'hostie dans le sacrifice eucharistique.

Par son état d'enfance, le Verbe, qui se rendait plus dépendant, se faisait aussi plus accessible. Dieu n'est pas accessible pour nous par nature. « Il habite, dit saint Paul, « une inabordable lumière [2] ». Telle en est l'infinie splendeur, que, pour tout œil créé, elle équivaut à des ténèbres. Dérobée à tous les profanes, elle aveugle tous les audacieux. Mais (disons-le en passant) quelle joie de penser que ce cher enfant Jésus, qui est en nous par la foi [3] et

1. Philipp. II, 8.
2. I. Tim. VI, 16.
3. Ephes. III, 17.

en qui nous vivons par la grâce [1], voit, dès qu'il est conçu, voit d'emblée, voit toujours et plus parfaitement que tous les Bienheureux ensemble, cette éblouissante essence divine, invisible même à sa mère dans les jours de sa vie terrestre : « car personne n'a jamais vu Dieu, « dit saint Jean, hormis cet unique engendré qui est « dans le sein du Père, et qui nous l'a lui-même ré- « vélé [2] » !

Sous l'ancien pacte, Dieu avait bien commencé de « converser avec les hommes [3] », mais il restait voilé. Il s'approchait sans doute : l'Écriture en fait foi et Moïse le célèbre [4]; mais les temps n'étant point accomplis et nos yeux n'étant pas encore assez purs, il restait à distance. Quiconque touchait, ne fût-ce que du pied, le bas de la montagne à la cime de laquelle Dieu parlait, était incontinent frappé de mort [5]. « Vous êtes vraiment un Dieu « caché », lui criaient les prophètes [6]. Mais quand vint l'heure marquée pour que le Verbe se fît chair, Dieu voulut se faire voir, se laisser toucher et *manier*, comme saint Jean l'a écrit [7]; et c'est pourquoi encore il lui plut d'être petit enfant.

Un enfant ne fait peur à personne. On vient à lui sans peine, sans préambule, sans cérémonie d'aucune sorte; on se rend tout de suite familier avec lui; sa seule vue épanouit l'âme. Aussi, dès que Jésus est né, les bergers accourent à la crèche. Ils représentent les petits, les pauvres, les ignorants; ceux qui étant si souvent les méprisés du monde, y vivent comme des honteux. Dieu ne veut

1. Joann. xv, 4.
2. Id. i, 18.
3. Baruch. iii, 38.
4. Deuter. iv, 7.
5. Exod. xix
6. Isaï. xl
7. Jo

plus que ceux-là aient peur, et surtout peur de lui. Au reste, et sans tarder, les mages viennent à leur tour. L'enfant n'exclut personne et fait à tous le même accueil ; il souffre qu'on le regarde et même qu'on l'examine ; enfin *il se laisse faire :* c'est le propre de l'état d'enfance. Dès que Jésus devient adolescent, il rentre dans un secret profond, et mène jusqu'à trente ans une vie retirée et solitaire. La vie publique le rend au monde, mais dans une mesure seulement, et cette mesure, lui-même la fait. Il se montre alors bien souvent, mais bien souvent aussi il se cache. Il convoque les foules et, les ayant instruites, il parcourt volontiers leurs rangs, imposant les mains à ceux-ci, guérissant ceux-là, consolant les autres, affable et bienfaisant à tous ; mais, cela fait, il les congédie et s'isole [1]. Il y a des jours, des séries de jours où on le cherche sans le trouver [2]. A Bethléem il n'en va point ainsi. L'enfant reste là jour et nuit ; jour et nuit l'étable est ouverte. Il y est comme une fleur en plein champ ; quiconque passe seulement auprès d'une de ces fleurs agrestes est libre d'en admirer l'éclat, d'en respirer le parfum, ou même de la cueillir. Ainsi en est-il de Jésus à la crèche. Tous ne viennent point à lui, mais tous y pourraient venir, et ceux qui viendraient seraient reçus. Le visiteur assez hardi pour demander l'enfant pourrait le prendre dans ses bras sans que l'enfant fît résistance. La croix même, où Notre-Seigneur est totalement livré, ne le rend pas pour nous si accessible. N'était que le sépulcre est fermé et scellé, le mystère de la sépulture équivaudrait, sous cet aspect, au mystère de la sainte enfance. A vrai dire, il n'y a que l'Eucharistie qui nous rende tout l'enfant Jésus ; mais elle nous le rend à profusion. Ah ! qu'il y a d'analogie entre la crèche

1. Matth. XIII, 56.
2. Joann. VI, 15, et alibi passim.

et l'autel! Ce sont comme les deux bras de l'amour infini étendus pour enlacer l'humanité entière ; et le mystère de la croix est au centre, là où cet amour a mis son cœur.

Cet abord plus que facile nous est un signe assez certain du don plénier que Jésus nous fait de lui dans ce touchant mystère ; nous y voyons clairement qu'il n'est venu parmi nous que pour nous mieux appartenir. Cette passivité extérieure qui nous le livre si complètement est l'œuvre, dans cet enfant, d'une activité intérieure dévorante et puissante ; son activité de « don de Dieu » ; car il est ce don par sa mission même. C'est pourquoi, dès son premier pas en ce monde, l'Esprit-Saint l'appelle « un géant [1] ». Il l'est par mille endroits, mais surtout par l'immensité et la vigueur de sa dilection pour les hommes. Il entend qu'on le reçoive, qu'on le prenne et qu'on use de lui librement. S'il parle plus tard, quand l'heure aura sonné, s'il enseigne, s'il exhorte, s'il presse, s'il menace, s'il fait des œuvres prodigieuses pour se déclarer et nous gagner, c'est afin qu'on en vienne à croire à son amour, à le regarder lui-même comme un don et à s'emparer de lui comme d'un bien proposé à tous. L'enfance est le début de cette divine leçon et le premier acte de cette donation sans réserve ; l'Eucharistie en est la fin et la consommation terrestre.

Mais c'est d'abord à sa sainte mère que son enfance le donne, et incomparablement plus à elle qu'à tout autre. Dans les neuf mois qu'elle le porte en ses chastes entrailles, il n'est qu'à elle. Tout le temps de sa petite enfance, il ne la quitte point. C'est entre ses bras qu'il demeure, c'est sur son sein qu'il respire et qu'il vit, c'est d'elle immédiatement qu'il relève pour toutes choses. Joseph est bien

1. « Il s'est levé comme un géant pour parcourir la voie. » Psalm. XVIII, 6.

le chef de la divine famille, mais pendant les premières années, le père paraît toujours moins que la mère; il y a beaucoup moins d'action. Plus tard, à Nazareth, son autorité s'exercera davantage; car c'est l'ordre que le père dirige le fils adolescent. A Bethléem, au Temple de Jérusalem, et dans les commencements du séjour en Égypte, le premier rôle reste à Marie. Seule, elle lève et couche Jésus; seule, elle l'enveloppe et le vêtit; seule, elle l'allaite et le réchauffe; et quand il faut aller ici et là, seule ordinairement elle le porte. Si, comme on n'en peut point douter, Joseph prend quelquefois l'enfant divin, c'est la mère qui le lui donne, et pour le lui redemander bientôt. Si l'enfant est offert aux respectueux baisers des bergers et des mages, c'est elle qui le leur présente. On trouve là, dit l'Évangile, « l'enfant avec sa mère [1] ». La volonté qu'avait le Verbe d'appartenir avant tout et complètement à Marie a dû entrer, comme une raison puissante, dans le dessein qu'il a formé de commencer sa vie temporelle par l'enfance.

Il résulte de ceci qu'un des nombreux et saints effets de l'enfance spirituelle est de donner l'âme à la sainte Vierge d'une manière très spéciale et tout à fait intime.

Il importe de le remarquer : l'enfance de Jésus est *sérieuse*. Dès que Jésus existe, il commence son œuvre. Son caractère et sa mission de rédempteur se retrouvent donc en tous ses états. Son enfance prêche, mais déjà elle expie. Il y est rempli de charmes et tout rayonnant de grâce; mais il y est victime en même temps, et y fonde son sacrifice. Tout Bethléem est plein de l'esprit de la croix. Non seulement en venant au monde, Jésus ne change point à son profit les conditions ordinaires de l'existence humaine, mais il les aggrave toutes énormement. Outre qu'il choisit

1. Matth. II, 11.

pour lui celles qui sont les plus humiliantes et les plus douloureuses, il suscite, rien qu'en paraissant, la haine et la persécution. Hérode veut le faire périr et lance des troupes à sa poursuite, si bien que, pour échapper, l'enfant doit fuir et s'exiler : épreuve pour lui, épreuve pour Marie et Joseph, épreuve horrible pour ces enfants qu'on massacre à sa place, et pour leurs mères si éplorées qu'elles ne veulent point qu'on les console [1].

Il y a lieu de s'en souvenir quand on cherche à entrer, et par le cœur et par la vie, dans l'esprit de l'enfance de Dieu. Rien ne ressemble moins à un enfantillage. « Soyez petits en malice, dit saint Paul, mais non point en sagesse et en intelligence [2] ». L'enfance chrétienne, c'est la pureté, la simplicité, la vraie humilité, l'absence complète de prétention, d'ambition et de ruse, la sincérité, la candeur et une ignorance volontaire du monde qui favorise en nous la science de Dieu. C'est la paix et l'égalité de l'âme ; c'est son épanouissement surnaturel, la naïveté de ses sentiments et la grâce tout à la fois charmante et innocente de ses communications avec autrui. C'est sa facilité à croire, sa confiance ingénue, sa docilité prompte, entière et joyeuse. C'est sa bonté, son affabilité, sa mansuétude inaltérable, et ce doux abandon qui la fait vivre tranquille au jour le jour sous le regard de la bonne Providence ; toujours contente d'ailleurs de ce que cette chère Providence ordonne, dispose ou permet. C'est encore, en cette âme, une liberté toute sainte naissant de son sens filial envers Dieu, de l'expérience qu'elle fait sans cesse de sa maternelle sollicitude et de la conscience qu'elle a d'être toujours *chez lui*. L'enfance chrétienne est une vraie rédemption intérieure, un divin affranchissement du cœur et de l'esprit, une sorte de recou-

1. Matth. II, 18.
2. I Cor. XIV, 20.

vrement de la justice originelle. Elle tient l'âme dans ses propres sources, perpétuant ainsi sa jeunesse et lui conservant son intégrité et sa force.

On peut bien donner à cet état le nom de *paradis*, mais loin de nous en interdire l'accès, les anges nous en ouvrent les avenues et nous pressent d'y entrer. Ne sont-ce pas eux qui, du haut du ciel, ont crié aux bergers d'aller trouver l'enfant à Bethléem [1] ? Eux-mêmes ne nous sont-ils pas souvent représentés sous cette forme gracieuse de l'enfance ? L'enfance chrétienne nous rapproche d'eux et nous fait vivre un peu à leur manière.

Il semble que la vie spirituelle devrait toujours commencer par l'enfance, et c'est vrai à certains égards, puisque le Maître a dit : « Si vous ne devenez semblables à de « petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des « cieux [2] » ; mais à considérer l'enfance dans toute sa perfection, c'est le comble de la vertu, et c'est par là que les âmes finissent, Jésus disant aussi : « Celui qui s'humilie comme ce petit enfant, c'est lui qui est le plus grand dans le royaume des cieux [3]. Heureux qui en est là ! Il peut lire dans son propre cœur ce que ses yeux ont lu dans l'Écriture : « C'est de la bouche des enfants sans parole et suspendus à « la mamelle que Dieu a tiré sa louange la plus parfaite [4] ».

1. Luc. I, 8, 15.
2. Matth. XVIII, 3
3. Ibid. 4.
4. Psalm. VIII, 3.

VINGTIÈME ÉLÉVATION

DU VIEILLARD SIMÉON ET DE SON SAINT CANTIQUE.

Il est comme impossible de n'être pas frappé du rôle considérable que saint Luc attribue au vieillard Siméon dans le double mystère de la Purification de la sainte Vierge et de la présentation de Notre-Seigneur au Temple. Pour ce qui est du mystère, encore qu'il soit si haut, si saint, si important même, à raison des droits qu'il honore, des enseignements qu'il contient et des grâces qu'il mérite, il est raconté en quelques lignes. Par sa nature et par sa date, il se rattache à la série des mystères de la sainte enfance C'est une époque où Jésus et Marie doivent demeurer cachés. Assurément, dès qu'il est question d'eux, et ici par exemple, on entrevoit bien ce qu'ils sont. Des traits, semblables à des éclairs, jaillissent du sein des ombres où, de dessein formé, l'Évangéliste les maintient. Il est clair qu'ils sont l'âme de tout, que tout se réfère à eux et gravite autour d'eux; qu'en somme, cet enfant est divin et cette mère incomparable. Leur jour est donc levé; mais l'heure est matinale, et de là, sans nul doute, cette étrange brièveté du récit de leurs actes.

Quand Siméon paraît, il en va autrement, et l'Écrivain

sacré semble ne craindre plus d'abonder en paroles. Il faut qu'on sache que Siméon « demeurait à Jérusalem »; qu'il était « juste et craignant Dieu »; qu'il vivait « d'attendre » Celui qu'après tous les prophètes, il appelait « la consolation d'Israël »; qu'il était « plein du Saint-Esprit »; que l'Esprit-Saint lui parlait et le faisait parler. On doit savoir encore qu'ayant vécu de longs jours, et déjà tout penche vers la tombe, il est divinement assuré cependant « de ne « pas voir la mort avant d'avoir contemplé de ses yeux » le Messie, « l'Oint du Seigneur », l'espoir et le salut du monde [1]. Pourquoi l'ampleur de cette histoire, et cette multitude inaccoutumée de détails donnés par l'historien ? On comprend qu'il s'agit ici d'autre chose que du panégyrique d'un Saint, même éminent, et de la consolation, même divine, d'un vieillard.

Siméon, que l'Esprit de Dieu conduit au Temple pour y rencontrer l'Enfant-Dieu, est la figure vivante et comme la représentation personnelle de la Loi ancienne, ou plutôt de toute cette sainte antiquité dont la vie des patriarches est l'exorde. Il est le dernier rejeton de cet arbre, vieux de quarante siècles et dont la racine est Adam; il en est comme le faîte et le couronnement glorieux; il en contient la sève; il est le signe et le fruit de sa maturité. Il fallait que tout ce grand mouvement de vie naturelle et surnaturelle, de vie religieuse et sociale qui, datant de la création, avait pris cours au paradis terrestre, arrivât au terme que la Sagesse divine y avait assigné. Tout devait atteindre le Christ, embrasser le Christ, s'incorporer au Christ, pour se relier par lui à Dieu. Toutes choses avaient été orientées vers le Messie promis; tout ce qui, sur la terre, avait réellement marché s'était acheminé vers lui. Dès qu'il paraissait

1. Luc. II, 25, 26.

dans le monde, la « rencontre[1] » devait avoir lieu et la jonction se faire. Mais cela était surtout vrai de cette tête de l'humanité que constituait le peuple élu, la famille d'Abraham, la nation Juive. *Finis legis Christus:* « la fin de la loi, c'est le Christ[2] » : sa fin, en ce sens qu'il en était le but, le succès, la consommation ; sa fin aussi, en ce sens qu'il en allait abolir la forme passagère, pour faire fleurir et fructifier, dans un nouveau climat et sous une forme beaucoup plus parfaite, cette substance de lumière et de vie divines qui en était le fond et que Dieu même y avait déposée.

Il s'en suit que Jésus, dans les bras de saint Siméon, c'est l'union des deux Testaments ; et sinon encore le passage de l'ancien au nouveau, du moins la consécration suprême de l'ancien. Toutes les promesses sont accomplies, tous les gages complétés ; la Loi et les prophètes rendent témoignage au Christ, et le Christ, de son côté, rend témoignage à la Loi et aux prophètes. Il est évident désormais qu'il n'y a qu'une Religion. Elle a différentes phases et se montre successivement en des états divers ; mais elle demeure unique, toujours vraie, toujours sainte, toujours glorieuse à Dieu et salutaire aux hommes. Elle n'a qu'une fin qui est la Trinité adorable, et un seul fondement qui est le Christ, Verbe de Dieu incarné. Tout s'éclaircit, tout est en ordre, tout se tient ; le passé est indissolublement soudé à l'avenir ; l'antiquité a dit son mot et fait son œuvre; l'époque moderne va commencer ; voici, chante le poète latin, voici que « s'ouvre la grande ère des siècles[3] ». On comprend dès lors que « cette rencontre » est d'une importance capitale ; et après l'oblation publique que Marie

1. On sait que ce mot de « rencontre » est le vocable sous lequel les Grecs célèbrent cette fête.
2. Rom. x, 4.
3. Magnus... sæclorum nascitur ordo. Virgil. Eclog. iv.

fait à Dieu de son Fils, il n'y a rien de plus considérable ni de plus sublime en cette fête.

Mais une fois que la Loi a reçu le salut et le baiser de Jésus, elle reçoit son congé et dit adieu au monde, un adieu plein de consolation, d'amour et de sérénité. On n'est point étonné que ce cantique du vieux prophète soit devenu la formule consacrée de tous les saints départs, et comme la conclusion de toutes les missions terminées. *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace:* « Maintenant, ô Seigneur, selon votre parole, « vous congédiez en paix votre serviteur ». « Maintenant », à cet instant précis marqué par vous entre les innombrables instants qui composent la série des âges ; « maintenant » que l'éternité remplit le temps et que tout ce qui se va faire dans le temps a très décidément une portée éternelle ; « maintenant », ô Dieu fidèle et qui ne vous démentez jamais, qui engagez votre parole et la tenez invariablement ; « maintenant », selon votre parole, vous donnez congé à votre serviteur et le laissez aller. *Votre serviteur ;* c'était le nom propre et caractéristique de ceux qui vivaient sous la Loi. Établie par un Maître, elle avait pour fin spéciale de lui former des serviteurs [1], en attendant que la grâce lui donnât des enfants. Non pas que, dans l'ancienne Alliance, Dieu n'eût déjà de vrais fils ; mais la crainte y gardait le pas sur l'amour et le service sur la piété. Désormais on vivrait sous un autre régime. « La bénignité de « Dieu était apparue [2], la grâce était faite [3] » ; l'amour allait, par suite, reprendre les devants. Toute âme de bon vouloir recevrait ce doux « Esprit qui fait crier : Mon « Père ! Mon Père [4] » : toute âme sans exception, sans dis-

1. Joann. xv, 15. — Rom. viii, 15.
2. Tit. iii, 4.
3. Joann. i, 17.
4. Rom. viii, 15.

tinction ; et cela, dès la naissance, par le saint baptême. La Loi s'en allait donc, comme le dit Siméon ; mais « dans une paix » profonde, ayant tout ce qu'elle attendait ; d'ailleurs honorée et heureuse. Elle n'avait vécu que pour annoncer et préparer le Christ ; or, le Christ était là dans ses mains, comme un fruit sur sa tige, comme une lampe sur son candélabre. Après l'avoir, et si longtemps et avec de si grands soupirs, cherché, appelé, invoqué, elle le tenait enfin, l'embrassait, le baisait. Elle pouvait donc partir en paix, contente de Dieu parce que Dieu était content d'elle. Sa journée était finie ; elle avait achevé sa tâche ; les ombres du soir descendaient ; le père de famille réglait les comptes et mettait le denier promis dans la main de sa chère travailleuse [1]. Quel denier ! Le Verbe fait chair ! Celui qu'elle avait reçu par l'oreille, à l'état de parole révélée et transmise, elle le contemplait à présent de ses yeux. C'était « le Salut de Dieu », le Salut que Dieu envoyait au monde, le vrai Jésus du Père, qui devenait le Jésus de toute créature.

Mais ce Jésus, que Dieu donnait aux Juifs en le mettant aux mains de Siméon, il commençait de l'exposer à la face de toutes les nations, pour découvrir enfin le mystère caché jusque-là de l'adoption divine des Gentils, et consommer ainsi la gloire de la race d'Israël. Siméon le dut proclamer et c'était là une grave parole. Comme Rachel, en mourant, mettait un fils au monde, Benjamin, un fils d'amour et de douleur [2], le Judaïsme, en disparaissant, donnait passage au Christianisme, la forme dernière et préférée de la Religion éternelle. La famille d'Abraham, si restreinte malgré le nombre incalculable de ceux qui en font partie, devenait la cité universelle de ce Dieu dont il

1. Matth. xx, 9.
2. Gen. xxxv, 18.

est écrit que : « Il aime tout ce qui existe et ne délaisse « aucun des êtres qu'il a créés [1] ». La Synagogue se transformait en Église catholique.

C'était, pour elle, ne mourir qu'en apparence ; car subsistant dans son fonds immortel, elle était élevée à un ordre de vie supérieur et plus étendu. Ce peuple, mis d'abord à part, et posé dans une terre de choix, comme une racine précieuse que Dieu se réservait de protéger et de cultiver lui-même, il allait s'épanouir à la manière d'un arbre immense et s'appeler le genre humain. Dès qu'ils entrent, par la foi, dans la sphère de la grâce, dès qu'ils participent aux promesses et prennent rang parmi les héritiers, les Gentils se trouvent être « la gloire » de cette chère et vénérée et indispensable nation Juive, qui est « le tronc, dit saint Paul, sur lequel ils se viennent greffer [2] ». Confidente de ce Dieu qui l'avait instituée, la Loi (je veux dire toute la Religion mosaïque) le savait dès longtemps ; et nul ne l'ignorait de ceux qui, par leur droiture de cœur et leur piété, avaient mérité d'en comprendre le sens et d'en avoir l'esprit. Mais aujourd'hui cette Loi emprunte la voix de Siméon pour en faire, dans le Temple, la confession publique. Jésus, né en Judée, né d'une Juive, et partant Juif lui-même, vient ici-bas pour tous et appartient à tous. « Le salut vient des Juifs [3] » ; tel est l'ordre. Les Gentils à leur tour, oui, très assurément, les Gentils, soit Grecs, soit Romains, soit barbares ; mais avant tout les Juifs [4]. Ils sont les vrais ancêtres, et nous nous appuyons sur eux, comme eux-mêmes prennent appui sur les patriarches qui joignent Dieu par Adam. C'est donc l'impérissable honneur de cette terre hébraïque d'avoir fourni le pain

1. Sap. XI, 25.
2. Rom. XI, 17.
3. Joann. IV, 22.
4. Rom. II, 9.

qui sera la vie et l'aliment du monde entier. Comme la gloire de la source, c'est le nombre des ruisseaux dans lesquels elle épanche ses ondes, et l'étendue des régions qu'elle fertilise en les arrosant, de même la gloire d'Israël est la multitude de ces peuples qu'il enrichit divinement, qu'il illumine, qu'il vivifie, qu'il sauve, en leur donnant son fruit qui est le Sauveur Jésus.

Sans doute, hélas! par suite de la perversité humaine qu'accroît encore ici la malice de l'enfer, l'harmonie de ce beau dessein sera en partie et déplorablement troublée sur la terre. Saint Paul le constate en pleurant, cette entrée des Gentils dans la grâce, qui devait être le triomphe des Juifs et leur joie, devient pour la plupart d'entre eux un sujet de scandale, et l'occasion d'un divorce qui subsiste encore après dix-neuf siècles [1]. Malgré tout, le dessein demeure; les déchets ne portent que sur les individus; de nouvelles pousses remplacent au fur et à mesure les pousses arrachées ou coupées; l'arbre divin possedera à la fin toutes ses branches, il aura toutes ses fleurs, il donnera à Dieu tous ses fruits, et il sera éternellement vrai que les chrétiens ont les Juifs pour racine. C'est pourquoi, parlant au nom des vrais Israélites, Siméon chante tout haut cette grande œuvre de la droite de Dieu, qui est la catholicité de l'Église, fondée sur l'universalité de la mission du Christ et sur le don que Dieu fait de lui à toute l'humanité.

Après cette confession en l'honneur du Sauveur, acquittant toute dette, comme il sied à un juste, et finissant de dire la vérité, comme il convient à un témoin, Siméon bénit Joseph et Marie. Puis s'adressant à Marie seule (sans doute parce que l'Esprit de Dieu lui apprend le mystère caché sous le voile du virginal mariage qui lie les deux

1. Rom. IX, 3 et seq.

époux, comme aussi la part principale que Dieu donne à cette Vierge dans l'œuvre de notre rédemption), il lui dit: « Voici que cet enfant est posé pour la ruine et la résur- « rection de plusieurs en Israël, et comme un signe au- « quel il sera contredit; et ton âme à toi-même sera per- « cée d'un glaive ».

Tout à l'heure, il disait le conseil pacifique de Dieu et la théorie des rapports qui, unissant d'abord entre eux les Juifs et les Gentils, devaient ensuite relier tous les hommes dans l'unité la plus parfaite; maintenant il regarde la terre, et, sous forme de prophétie, il en raconte la triste histoire. Cet enfant divin, c'est « la paix[1] »; il va donner prétexte à une guerre effroyable. Cet enfant vient pour tout accorder; on se divisera à cause de lui. Il vient donner la vie, une vie sublime, bienheureuse, inépuisable, éternelle; on se fera de lui une occasion de mort. Il est personnellement la substance de toute vérité, il est tout dogme, il dit tout Dieu et toute l'œuvre de Dieu, enfin tout ce qu'on verra dans le ciel après l'avoir cru sur la terre; il sera le thème perpétuel de toutes les discussions, le but de toutes les contradictions, le point de départ de toutes les erreurs, de toutes les hérésies, et à la fin de toutes les ruines. Et c'est pourquoi aussi le cœur de Marie sera « transpercé d'un glaive ». Dès la première page, la Bible parle de Marie; les patriarches la connaissent; elle est figurée dans leur propre maison: ils la voient et ils l'aiment à travers leurs épouses; les prophètes l'annoncent; tous les justes l'attendent; la Loi et le culte sont pleins d'elle. Il était impossible que Siméon, venant ici pour résumer tout ce passé, ne rendît point à Marie un témoignage spécial. Il l'a louée implicitement de sa maternité divine en célébrant son divin Fils; mais il faut de plus

1. Mich. v, 5.

qu'au nom des siècles écoulés, elle soit solennellement désignée aux âges futurs, et de telle sorte qu'on ne puisse ni l'omettre ni la méconnaître. Or, ce signe dont Siméon la marque, ou plutôt la voit et la déclare divinement marquée, c'est qu'elle entre, comme partie active, dans le sacrifice de Jésus; c'est qu'elle est sa coopératrice et vraiment notre corédemptrice. Le glaive qui tuera le Fils transpercera le cœur de la Mère : et c'est à quoi surtout aboutissent, quant à elle, « la Loi et les prophètes ».

Cela dit, la Loi se tait. Une prophétesse vient bien encore, Anne, la sainte et la vénérable. qui continue le témoignage rendu par Siméon. Comme il y a ici, d'un côté, l'Adam et l'Ève de la nouvelle alliance, qui sont l'objet du témoignage; de l'autre, il y a Siméon et Anne, un juif et une juive, un fils d'Adam et une fille d'Ève, qui, au nom de l'Ancien Testament, se présentent comme témoins; de sorte que tout est complet, et un seul trait ne manque plus à ce magnifique tableau tracé par la Sagesse divine.

VINGT-UNIÈME ÉLÉVATION

DES SENTIMENTS ET DES ACTES INTÉRIEURS DE JÉSUS A L'OCCASION DU MASSACRE DES SAINTS INNOCENTS.

Quand Hérode, déçu par les Mages, conçut l'horrible dessein de massacrer tous les enfants de la contrée de Bethléem pour arriver à faire périr ce nouveau-né qu'on lui avait dit être roi, et déjà si illustre que des princes venaient d'orient pour le visiter et l'adorer, l'âme du divin Enfant en eut la très claire connaissance, et en ressentit aussitôt une très amère douleur. Il fut d'abord profondément ému de cette cruelle offense qu'on allait faire à la majesté, à la sainteté, à l'infinie bonté de son Père, et il s'empressa d'en réparer l'outrage par toutes sortes d'actes intérieurs de religion, de pénitence et d'amour. Il éprouva de plus une peine très vive et une sorte de confusion de ce que l'adorable mystère de sa venue en ce monde ne s'y pouvait point déclarer sans y devenir l'occasion d'un scandale et d'un crime. Il se sentit humilié et navré de ce qu'Hérode, un de ses frères en Adam, un de ceux dont, par l'Incarnation, il avait fait ses membres naturels, et que, au prix de sa vie, il était disposé à sauver, se rendait si abominable aux yeux du Créateur.

Mais parce que l'Enfant Jésus accomplissait en perfection toutes ces lois qu'il devait plus tard promulguer sur la terre, et très principalement cette grande loi de la charité qui oblige à rendre le bien pour le mal, tout en détestant, comme il était juste, le forfait qu'Hérode méditait, il aima ce méchant prince d'un amour tout spécial; il lui souhaita mille biens; il pria ardemment pour lui, demandant à Dieu de lui pardonner, et offrant à cette fin le sang dont il venait, dans sa circoncision, de verser les prémices, en attendant de le répandre sur la croix jusqu'à la dernière goutte. Il obtint ainsi à Hérode beaucoup de grâces actuelles, des lumières, des frayeurs, des incertitudes, des remords. On peut être assuré qu'à cause de cette prière de son bien-aimé Fils, Dieu lutta miséricordieusement et longtemps avec la liberté de ce bourreau couronné. Cette action secrète de Jésus est probablement peu connue dans l'Église; c'est une raison de plus pour l'honorer, la louer et l'adorer.

Dieu, par un conseil insondable, permit que la perversité d'Hérode l'emportât sur la charité de Jésus; et le massacre, d'abord résolu, fut ensuite ordonné et exécuté. Cette permission jette un grand jour sur la nature des voies de Dieu. Ces voies ne ressemblent en rien aux nôtres; notre sagesse s'y trouve entièrement déconcertée, et si elle ne se résigne point à se dépasser elle-même par un acte vigoureux de foi pour suivre Dieu en aveugle et jusqu'au bout, elle fournit à notre cœur le prétexte d'une vraie révolte. Quelle apparence, en effet, que Dieu n'empêchât point, et à tout prix, un pareil projet d'aboutir? Ne valait-il pas mieux détruire dans sa racine un mal qui devait s'étendre si loin, et produire des fruits si funestes? Ne semblait-il pas plus simple de faire mourir Hérode au moment même où il se fixait dans son odieuse résolution? Certes, cette mort eût été juste; d'autant que ce misérable

n'en était pas à ses débuts dans le chemin du crime. A défaut d'autres indications, l'atroce parti où il s'arrêtait en était la preuve évidente, car nul n'en vient du premier coup à de pareils excès. Punir ce prince était donc une justice. C'était en même temps une grande miséricorde : pour lui d'abord, qui mourant moins coupable, puisque sa vie n'allait plus être qu'un tissu de péchés, serait éternellement moins châtié dans l'enfer ; mais pour d'autres surtout, qui, à toutes sortes d'égards, méritaient la pitié dont Dieu pouvait juger que ce tyran n'était plus digne. Je ne parle même point de Marie et de Joseph, devant qui l'affreuse tuerie de Bethléem allait ouvrir une vaste et redoutable carrière d'aventures, de travaux et de souffrances ; mais ces enfants qui périraient, mais leurs mères qui les verraient égorger sous leurs yeux, ne fallait-il pas les épargner ? Ce qui nous émeut tous à la distance de tant de siècles, pouvait-il laisser insensible ce Dieu bon et puissant, dont la compassion infinie faisait battre le cœur du saint Enfant Jésus ? Dieu cependant trouva meilleur de ne se point opposer de vive force à Hérode, et lui donna le congé de désoler ces mères et de noyer le pays dans le sang.

Jésus se tut et plia intérieurement devant cette très profonde volonté de son Père. Il y entra avec adoration, comme en un sanctuaire ; il y goûta même des délices transcendantes, comme en un paradis de sagesse, d'harmonie et de bonté. Oh ! que son âme fut humble en cédant ainsi au pouvoir qu'il avait lui-même conféré à son indigne ministre ; car « tout pouvoir vient de Dieu », dit saint Paul, et tout prince est son lieutenant [1]. L'enfant mit à se courber sous le sceptre armé d'Hérode plus de suave docilité que celui-ci ne mettait d'orgueil et de cruauté lâche

1. Rom. XIII, 1, 4.

dans l'abus qu'il faisait de son autorité. Il n'était pas venu, cette fois, pour juger le monde, mais pour subir le jugement du monde et, par là, le sauver[1]. Il s'était revêtu de l'image des pécheurs et soumis à leur condition. Victime vouée, agneau muet et marqué pour le sacrifice, on le pouvait mener partout où l'on voudrait, et même à la boucherie, sans qu'il fît entendre une seule plainte[2]. Obéir et se livrer, c'était la loi de sa vie, la somme de ses devoirs et le secret intime de tout son ministère. Il se tenait aux pieds de tous et presque dans leurs mains. Cet état eucharistique où il se devait réduire un jour, et qui le livre absolument à tous, était déjà l'état réel et foncier de son cœur.

Toutefois il est aisé de voir que le divin Enfant garde ici sa grandeur souveraine et y déploie d'autant mieux sa force, que son infirmité même en devient la forme et l'agent. Il ouvre la voie à son Église en l'éclairant de ses exemples. Ce sera si souvent que, dans le cours de sa longue et laborieuse histoire, cette Église devra plier sous la verge des mauvais rois ! Certes, par sa nature même, le pouvoir dont elle est investie est incomparablement supérieur à celui des princes de la terre ; cependant, sans rien abandonner jamais du dépôt que Dieu lui a confié, elle cède sans cesse et volontiers sur ses intérêts propres ; elle se retire, s'exile et parfois même se tait devant l'iniquité momentanément victorieuse. Jésus, comme guide et comme époux, précède donc sa chère Église, et sème de grâces divines ce chemin de la persécution que tant de fois elle devra parcourir.

Puis, bien que cédant par un côté aux violences tyranniques de ses créatures, il triomphe d'elles par d'autres en-

1. Joann. III, 17.
2. Is. LIII, 7.

droits et fait voir que, dans ces sortes de combats, ses défaites ne sont qu'apparentes. Les obstacles qu'on dresse devant lui, il les tourne en moyens, et fait précisément aboutir ses desseins par les entraves qu'on leur oppose. L'accomplissement des prophéties et, par suite, la mise en saillie des signes qui doivent le déclarer lui-même au monde ; la diffusion de la grâce ; le germe de plusieurs générations de saints jeté dans cette Égypte si obstinément idolâtre, mais toujours chère à Dieu, parce qu'elle a servi durant plus de quatre cents ans de refuge à son peuple[1] ; mille autres fruits secrets que l'on entrevoit et que le ciel découvrira, telle est la moisson que le divin Enfant récolte dans ces sillons noirs et sanglants qu'ouvre la main souillée de cet Iduméen devenu Roi des Juifs.

Ce n'est pas tout. De concert avec son Père céleste, Jésus fait à sa propre humanité naissante un cortège digne d'elle et complètement assorti au mandat dont il est chargé. Il est « né pour rendre témoignage à la vérité[2] » ; il s'entoure d'une « nuée de témoins[3] ». Il vient rendre à cette vérité le témoignage du sang ; il recrute avant tout une légion de martyrs. Il est vierge et absolument pur ; il prend des *innocents* pour sa garde d'honneur. Et parce qu'il sauve d'une manière si assurée tous ces heureux enfants dont, s'ils eussent continué de vivre, la béatitude finale eût été au moins incertaine et peut-être perdue pour plusieurs ; parce qu'il les élève tous d'emblée à un si haut degré de gloire, que, même ici-bas, ils jouiront dans l'Église d'un honneur et d'un culte universels et immortels, il console ainsi divinement, et pour l'éternité, toutes ces mères humainement désolées pendant quelques jours.

1. Act. VII, 6. — Galat. III, 17.
2. Joann. XVIII, 37.
3. Ibid. XII, 1.

Quant à Marie et à Joseph, il les connaît; il compte sur eux et sait que leur plus cher désir est de lui prouver leur amour, en entrant le plus qu'ils pourront dans le mystère de ses douleurs, et en communiant de tout leur cœur à ses immolations. C'est pourquoi il envoie l'un de ses anges éveiller de nuit saint Joseph et lui transmettre cet ordre que nous lisons dans l'Évangile : « Lève-toi, prends l'enfant « et la mère, fuis en Égypte et demeures-y jusqu'à ce que « je t'avertisse; car voici qu'Hérode va se mettre en quête « de l'enfant pour le faire périr [1] ».

Au paradis terrestre, Adam pécheur s'était enfui devant la face de Dieu; ici, Jésus, le Saint de Dieu, s'enfuit devant la face d'un fils d'Adam pécheur.

1. Matth. II, 20.

VINGT-DEUXIÈME ELÉVATION

DE SAINT JOSEPH.

Peut-être que saint Joseph est le plus grand des hommes. Ce que Notre-Seigneur dit : « que parmi ceux qui sont nés « d'une femme, il n'en a point paru de plus grand que « Jean-Baptiste [1] », s'entend de l'ordre des prophètes, où, sans contestation, le fils d'Élisabeth occupe le premier rang. Le texte de l'Évangile est formel [2], et dès lors n'infirme en rien ce que nous avançons ici comme possible. Outre que la preuve de cette primauté de Joseph se pourrait aisément tirer du rapport si intime que Dieu même a établi entre lui, la Vierge et Jésus, comme aussi de la place suréminente que, par suite de ce rapport, il occupe dans le mystère du Christ, le choix que le Souverain Pontife, surnaturellement assisté et certainement infaillible en ceci, vient de faire de ce Saint comme Patron de l'Église universelle, devient, en faveur de sa primauté, un argument très fort, sinon tout à fait péremptoire. Il est plus que la désignation de Joseph à la vénération filiale du genre humain ; il est la manifestation d'un fait déjà accompli et subsistant, d'une

1. Matth. XI, 2.
2. Major inter natos mulierum propheta Joanne Baptistâ nemo est. Luc. VII, 28.

réalité céleste, enfin d'une véritable institution divine. La dévotion ici implique un dogme et s'y appuie. Si, de par le Saint-Siège, toute l'Église catholique peut et doit invoquer Joseph comme son Patron attitré et spécial, c'est qu'il l'est de par Dieu. Or, le Patron est nécessairement supérieur à tous ceux qu'il patronne. Ce n'est certes ni à saint Jean-Baptiste, ni à aucun autre saint, si grand soit-il, qu'on a jamais pensé à reconnaître ce patronage. Encore, je le répète, si haut que cela nous montre le saint Patriarche élevé, sa relation avec l'Église et avec le monde ne saurait jamais constituer sa dignité la plus sublime, et partant le titre le plus valable à ce qu'il soit le premier de tous. Sa première gloire résulte de son rapport avec le Verbe ; et dans cet ordre, il n'est dépassé que par l'Humanité sainte et par Marie.

Toujours est-il qu'en Joseph tout semble immense à l'œil de l'âme. Son caractère, et le premier aspect sous lequel on l'aperçoit, c'est *la profondeur*. En réalité, aucun mot humain ni aucun assemblage de mots humains ne suffit à exprimer complètement ce caractère, qui est tout ensemble d'une majesté et d'une simplicité inouïes. Les proportions de Joseph dépassent celles des êtres terrestres. Dès ce monde, il est tout du ciel ; et le ciel où il est, d'où il est, le ciel de sa vie et de ses prodigieuses fonctions confine au ciel des cieux qui est le séjour de la divinité. Cet homme est posé comme sur le seuil de Dieu pour, de là, apparaître au monde, enveloppé de lumières qui, à nos yeux chétifs, semblent de vraies ténèbres. C'est le plus caché des fils d'Adam, mais parce qu'il est le plus enfoncé de tous dans ces clartés d'en haut que l'Écriture appelle « inaccessibles[1] ». C'est un homme saint dans toute la force du terme ; un homme à part, réservé, retiré, séparé ;

1. I. Tim. VI, 16.

un homme en qui l'on dirait que tout est intérieur. C'est un homme de Dieu, tout de Dieu, tout en Dieu, et la perfection achevée de ce que nous avons coutume ici-bas de nommer un « enfant de Dieu ».

Joseph est un abîme, un sanctuaire, un tabernacle. Tout en lui appartient à Dieu ; non seulement en droit et par la loi de sa prédestination, mais en fait et par son choix libre qui l'ajuste à sa destinée et le rend merveilleusement fidèle à sa grâce. Dieu se sert de lui comme de personne, hormis de Jésus et de Marie; Dieu l'emploie à des usages auxquels il n'a employé et n'emploiera jamais personne, ni homme, ni ange. Il pousse envers lui son droit de souverain propriétaire à des extrémités où, en dehors de l'Homme-Dieu et de sa mère, il ne l'a point poussé. Et Joseph s'étend tout entier et toujours, il s'étend volontairement, mais comme une cire fondante, sous cette adorable pression de son Créateur et Seigneur. Il écoute toujours : on dirait qu'il n'est qu'une oreille. Il parle sans doute, mais au dedans et ne rompt point le silence. On n'imagine rien de plus auguste, de plus grave, de plus égal, de plus tranquille, de plus digne, de plus doux. Il est comme un reflet du Père céleste et une sorte de forme divine. On ne le contemple pas sans avoir le cœur tout entier tiré au dedans, et se sentir comme forcé de se taire. On pense trop de choses en le voyant, et des choses trop solennelles, trop saintement touchantes aussi, pour pouvoir en dire un seul mot. D'ordinaire les paroles sont les fleurs de l'âme; ici toute parole déflorerait l'âme et la trahirait. C'est un bonheur exquis de considérer ce qu'on découvre; on n'essaie point de le raconter sans se mettre l'esprit au supplice. On ne se le formule point à soi-même. Toute formule est si petite quand il s'agit de Joseph, qu'elle devient à tout ce qu'on y voudrait faire entrer une sorte de geôle. Rien n'est moins vague pourtant que ce qu'on voit; mais on n'en voit pas

les limites. On est si proche du ciel, que la terre se dérobe et qu'on n'y peut plus prendre pied. Toutefois, même en sentant ce tourment de son insuffisance, l'âme ne perd rien de sa paix. On ne peut être agité en face de saint Joseph, et si on l'est quand on l'aborde, dès qu'on l'a regardé, on s'apaise.

Dieu a confié à Joseph, non seulement ce qu'il a de plus précieux dans tout l'univers, mais ce qui dépasse le prix de tous les univers possibles : Jésus, son Fils ; Marie, sa mère. Joseph est l'époux de Marie ; il est le père putatif, le père légal, le père par adoption et par amour, le père nourricier de Jésus ! Il est le lieu vivant où vivront Jésus et Marie ; le cadre libre, animé, aimant où ils se mouvront ; le firmament sans nuage où ils brilleront. Lui-même ne brillera point, mais il fera briller ces deux astres, dont sa vie et son cœur sont comme l'atmosphère et la sphère. Il y a une analogie frappante entre la vie et l'âme de Joseph et le sein du Père éternel. Ce sein du Père est le lieu incréé où naît, s'épanouit et se consomme le mystère tout entier de Jésus et de Marie ; l'âme et la vie de saint Joseph sont, à leur manière, le lieu créé où ce même mystère adorable se pose, demeure et grandit. Le mystère, il est vrai, se couronne en dehors de Joseph, puisque le saint Patriarche disparaît avant la Passion du Sauveur, et très probablement vers la fin de sa vie cachée ; mais il ne se consomme ainsi hors de lui que pour avoir été préparé en lui, protégé, conservé et comme couvé par lui.

Posé l'ordre établi par Dieu, sans Joseph rien ici ne pouvait aboutir. Il n'est assurément ni la source ni le fleuve de la Rédemption ; mais il est la terre docile et ouverte qui permet à la source de jaillir et au fleuve de s'écouler. Qui dira la grandeur, la beauté, la sainteté d'une vie assortie ainsi par Dieu même à un pareil mystère ? Si on dore avec tant de soin l'intérieur de ces coupes sacrées qui, chaque

matin, durant quelques instants, doivent contenir le sang de la victime Eucharistique, comment le Saint-Esprit a-t-il dû revêtir de pureté, de justice, de charité surtout; comment a-t-il dû transformer en amour, en religion, en humilité, en piété fervente, en dévouement sans bornes, non seulement l'intérieur de cet être, mais tout cet être destiné et consacré à servir de lieu humain, de demeure, d'abri, de garantie, à l'ineffable vie de Jésus et de la très sainte Vierge? Oui, cette paternité de Joseph au regard de Jésus est le miroir de la paternité éternelle ; elle en reflète l'autorité, l'imperturbable sérénité, l'immensité, la suavité.

Joseph pourtant fait mieux encore qu'abriter Jésus et Marie; sa paternité est active; Dieu la veut efficace. Il doit régir ceux qu'il protège, il doit nourrir ceux qu'il régit. Cette grande œuvre de la Providence qui consiste à gouverner le monde, et que l'esprit n'entrevoit pas sans être ravi d'admiration; cette œuvre, dis-je, est, sans comparaison, moins admirable que le gouvernement et la conduite du Sauveur et de sa sainte Mère. Certes, la lumière des perfections divines brille d'un bien vif éclat dans le régime de l'univers visible; mais rapprochée de la splendeur où paraissent ces mêmes perfections dans le régime du seul Verbe incarné et de cette femme qui l'a mis au monde, cette lumière n'est plus qu'une aurore, une très pâle aurore. Or, Joseph entre de plain-pied, il entre de plein droit, il entre comme prince, comme chef, comme père, dans ce gouvernement humain de la vie de Jésus et de Marie. Il est, par là, le sacrement conscient, vivant, méritant, agissant, de cette Sagesse, de cette puissance, de cette bonté qu'on nomme la Providence, et de son action la plus excellente, qui est la direction ici-bas du Fils de Dieu fait homme, et de celle qui le suit pas à pas dès qu'elle l'a enfanté. Cela confère à Joseph une dignité

incompréhensible, et nous le montre investi d'une clarté que n'atteint pas, tant s'en faut, celle des Séraphins. La cime de la paternité dans l'Église, c'est la papauté. Les papes, je dis les plus grands et les plus saints, ne se sont jamais appelés et n'ont jamais été que les vicaires du Christ. Seul entre toutes les créatures, Joseph est le vicaire de Dieu.

Au reste, il n'a pas mandat seulement pour être la sagesse extérieure et sensible de la Sagesse éternelle faite homme, et le guide de son Dieu devenu son enfant; il a mission de le nourrir : de nourrir celui qui nourrit tout être vivant, de nourrir la vie qui vit d'elle-même et en elle-même, enfin de nourrir Jésus. Et c'est par son travail qu'il lui procurera cette nourriture. Adam se nourrissait sans peine et sans fatigue des fruits du Paradis terrestre ; Joseph nourrit des fruits de la terre ce Paradis céleste qui est Jésus-Christ. Et ces fruits, il ne les cueille pas seulement quand ils sont mûrs, il les cultive pour qu'ils mûrissent; et, pour les cultiver, il les arrose de ses sueurs et de ses larmes, car il les doit arracher à un sol rebelle et ingrat. Quel bonheur sans nom dans cette peine, mais quel étrange honneur dans cette fonction! Joseph paraît ici comme un Pontife suprême, rassemblant et sacrant le travail universel et des hommes et des choses pour le couronner par le sien, et en offrir le produit en sacrifice et en aliment au Créateur. Par lui, la nature extérieure tout entière monte au-dessus d'elle-même; et revenant à Dieu qui est son principe, commence de s'acquitter envers lui comme il est possible. Oh! ce pain gagné par Joseph, et mangé par Jésus, après avoir peut-être été pétri et cuit par sa mère! O cet atelier! O cette table! O ce labeur! O ce festin! Qui ne sent que le ciel est là, et que cette humble et ignorée maison de Nazareth est plus grande que le monde, plus sainte que le Temple, plus bénie que l'Arche d'alliance, plus heureuse

même que la Jérusalem d'en haut, où Dieu a bien l'armée entière de ses bons anges, mais où il n'a encore ni Jésus, ni Marie ? Or, saint Joseph est là ; il y est chez lui ; c'est sa maison ; il y vit, il y travaille, il y prie, il y mange, il y dort, il y commande ; il y est le seigneur obéi et respecté ; il y est le père très aimé, et l'image vive et consacrée du Père éternel.

VINGT-TROISIÈME ÉLÉVATION

DE LA VIE CACHÉE DE JÉSUS A NAZARETH.

La vie cachée de Jésus à Nazareth apparaît à qui la contemple comme l'éclosion et l'épanouissement de tout l'être de Notre-Seigneur dans le secret de la face de son Père. Excepté Marie et Joseph qui, dans des mesures différentes, en étaient les témoins, nul, parmi les enfants des hommes, ne devait voir ce prodigieux et ravissant spectacle. Il était réservé à Dieu qui, à vrai dire, en était seul digne. Jésus était ici, par rapport à tout le genre humain, comme Moïse au Sinaï, quand, entré dans la nuée qui le dérobait à la foule, il conversait avec Dieu même, et recevait la Loi des mains de l'Ange qui servait là au Tout-Puissant et de trône et d'organe[1].

Cette complète efflorescence de la vie intime de Jésus était due d'abord à son Père. Il était venu pour son Père plus encore que pour nous; pour l'adorer plus que pour nous sauver; pour lui payer la dette des créatures plus que pour répandre sur les créatures des grâces, des dons, des joies et des vertus. Or, si saint était, à tous les titres, ce

1. Gal. III, 19. — Hebr. II

culte rendu à Dieu par le Verbe incarné, que le premier sanctuaire où il l'offrait devait être un lieu secret et comme impénétrable. L'adoration du Père en esprit et en vérité est l'œuvre capitale du Christ[1]. Même dans sa vie publique, il déclare que « il vit pour son Père[2] ». Mais avant d'entrer dans cette vie, avant de nous instruire, de nous guérir et de nous racheter, il voulut d'une manière évidente et, pour ainsi dire, officielle, s'établir en solitude avec ce Père céleste, ne s'occupant que de lui, ou du moins qu'avec lui.

Si l'on prend pour point de départ les trois jours que, par un dessein caché, Jésus trouve bon, à douze ans, de passer seul à Jérusalem, afin de s'y montrer dans le Temple aux docteurs de la Loi, on trouve que sa vie à Nazareth a duré dix-huit ans. Chacun sait que l'histoire de ces trois jours célèbres se termine par ces mots si profonds dans leur simplicité : « Et il descendit avec eux (entendez Marie et « Joseph), et il vint à Nazareth, et il leur était soumis[3] ». On peut donc considérer cette phase de la vie cachée du Sauveur comme deux neuvaines d'années pendant lesquelles il glorifie son Père au nom de la double Création angélique et humaine; portant d'ailleurs et dans son cœur et dans son oraison ces deux Créations magnifiques, leur méritant ainsi la grâce d'être associées à sa religion et d'avoir part à son sacrifice. A d'autres égards cette période de la vie de Jésus forme comme six époques ou divisions de temps, composées chacune de trois ans, durant lesquels le Christ, Pontife universel, consacrait en lui-même à la Sainte Trinité tout cet immense système de créatures qu'elle avait tirées du néant et mises en ordre dans les six

1. Joann. IV, 23.
2. Ibid. VI, 58.
3. Luc. II, 51.

jours mystérieux dont parle la Genèse [1] : créatures qui, sans exception, avaient reçu l'existence à cause du Dieu fait homme, sur son modèle et pour sa gloire.

La sainte âme de Jésus dut goûter dans ces dix-huit ans des délices ineffables. Elle y était, pour ainsi dire, le paradis terrestre de Dieu, et comme une Création éminente qu'il possédait absolument, s'y jouant de mille manières, avec une entière liberté, et y prenant toutes sortes d'infinies complaisances. En regardant cette âme, ou plutôt Jésus tout entier, Dieu voyait du même coup toutes ses perfections réfléchies, tous ses attributs honorés, tous ses droits confessés, toutes ses volontés accomplies. Il ne pouvait ni demander ni recevoir plus d'amour et de gloire au dehors, que ne lui en donnait à tout instant ce jeune ouvrier de Nazareth. Mais comme à son tour Dieu était là le paradis de Jésus! Comme l'âme du Fils de Marie s'exhalait en Dieu librement! Quand, plus tard, il voulut se donner extérieurement aux hommes, il trouva mille obstacles à ses bienfaisantes effusions. Trop souvent ses paroles lui étaient renvoyées, ses grâces tombaient à terre, et que de fois, le sachant et le voulant, on les foula aux pieds! Presque partout alors son amour était méconnu et demeurait, par suite, inefficace. Ici, rien de semblable; tout allait droit et de soi-même; tout était simple et suave, tout montait, tout s'épanouissait; tout était accueilli, compris, aimé, béni; tout atteignait sa fin et y demeurait ensuite dans un repos immuable. Semblable à une source d'où s'échapperait un grand fleuve, la vie de ce divin adolescent se versait à flots pleins, continus, pressés, mais tranquilles, dans le sein de la divinité que l'amour tenait toujours pour lui tout ouvert. Nul ne dira ces

1. Gen. I.

joies; mais quel bonheur de savoir que Jésus les a goûtées, et goûtées sur la terre!

Dans ce champ si fécond de la vie cachée de Jésus, l'âme chrétienne a le devoir et le droit de moissonner des fruits. Ce qu'on admire dans l'Évangile, il le faut imiter. La vie du Christ est un festin : une sève en sort, qui, écoulée en nous, nous rend semblables à des rameaux fertiles [1], fertiles pour Dieu, fertiles pour nous, fertiles pour l'Église tout entière, laquelle ne vit que de Jésus connu, aimé, servi, continué, donné, répandu. Mais parce que, en se regardant soi-même à la clarté de ces divins mystères, la première chose qu'on sent, c'est son insuffisance et son indignité, il est sage et d'ailleurs fort doux d'implorer le secours de Marie et de Joseph, comme étant les témoins fidèles de cette vie secrète de Jésus, et les introducteurs assidus des âmes que Dieu appelle à y pénétrer par l'esprit. On peut être assuré que tous deux s'emploient volontiers, non seulement à nous en faciliter l'accès, mais encore à nous en éclairer le parcours.

La source et l'exemplaire de la vie des chrétiens, ce n'est pas telle ou telle phase ou forme de l'existence humaine du Christ; c'est le Christ tout entier avec l'ensemble de ses états et la totalité de ses mystères. Il n'est généralement pas bon de se fixer d'une manière tellement définitive et exclusive dans l'un des états spéciaux de Jésus, qu'on s'y parque, pour ainsi parler, s'enlevant ainsi la liberté de méditer et de reproduire les autres. Toutefois la vie à Nazareth tenant une si grande place dans l'histoire terrestre du Sauveur, c'est un signe assuré que, dans sa vie mystique, qui est sa vie en nous, elle a aussi une importance majeure et occupe un rang principal. Cette vie cachée, où demeure trente années ce Maître qui n'en doit passer parmi nous que trente-trois,

1. Joann. xv, 5.

est donc l'une des formes les plus générales de la vie de ses disciples. Tous ont à y prendre quelque chose, et le grand nombre y trouve à peu près tout. Nazareth, en effet, est le type consacré de ce que nous nommons notre vie ordinaire, de cette vie privée ou domestique qui, pour les enfants d'Adam, quelle que soit leur condition et leur fonction sociale, est le fond inévitable et, pour ainsi parler, le lieu commun de l'existence.

Chacun des caractères qui se découvre en cette vie cachée de Jésus devient ainsi pour nous tous un enseignement pratique; et de tant de rayons qui s'échappent du sein de ces ombres divines, il n'en est pas un seul qui n'illumine divinement nos voies.

Nazareth, avant tout, c'est la vie séparée du monde : non point des hommes; car dans l'humble cité qu'il habite, Jésus ne vit pas sans relations, mais il vit séparé du monde, des habitudes, des mœurs et de l'esprit du monde. Entre lui et le monde, il y a déjà la croix : cette croix dont saint Paul parle précisément à ce sujet, disant : « Le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde [1] » ; cette croix qui seule d'ailleurs a le secret et la vertu de faire entre nous et le mal les séparations décisives. Le divorce avec le monde est de l'essence de l'esprit chrétien, puisque les enfants même y renoncent par procuration avant d'être admis au baptême. La vie de Jésus à Nazareth est infiniment plus éloignée de ce que l'Évangile nomme le monde, que les étoiles fixes ne le sont de notre globe terrestre. Dans sa vie publique, Jésus combat le monde; dans sa Passion et dans sa mort, il en triomphe; à Nazareth, il semble plutôt le dédaigner, l'omettre et l'oublier. O Dieu! si nous avions la grâce de ce dédain qui n'est qu'une justice, et de cet oubli qui fait la liberté!

1. Galat. vi, 14.

Nazareth, c'est l'humilité! Quel abîme pour un Dieu que cette chambre de la Sainte Vierge, en partie creusée dans le rocher, que ce pauvre atelier de l'ouvrier Joseph, que ces habitudes forcément plébéiennes, que ces confusions, que ces déconvenues de petites gens dépendant par état de la volonté et parfois du caprice des riches, que ces privations fréquentes, que ce régime grossier, que cette obscurité complète, que cette mesure de mépris qui, plus ou moins, entoure les conditions vulgaires; que cette absence apparente de toute science, de toute littérature et même de toute culture ; enfin, que ce semblant d'inaptitude à tout ce que les hommes prisent le plus ici-bas : le crédit, l'influence, les honneurs, le pouvoir ! Quels abîmes, encore un coup; et dans cette universelle humiliation, quelle humilité ! quelle sérénité ! quelle paix ! La paix de la justice, la paix des lois volontairement subies, aimées, embrassées ; la paix des besoins et des désirs pleinement satisfaits. Qu'un ruisseau de cette source arrosât journellement et le jardin de notre âme et le champ de notre vie, mon Dieu ! quelles fleurs, quels fruits, quelle moisson riche et sainte en sortiraient pour vous, pour nous et pour les autres !

Nazareth, c'est encore le silence. Ah ! que l'on se taisait souvent dans la maison de Marie! Le silence en était l'atmosphère. Les paroles même en étaient imprégnées. Presque toujours on parlait à voix basse, et combien peu de paroles on y disait! mais quelles paroles ! paroles de saints, paroles tout intérieures, paroles célestes, paroles pleines et efficaces, paroles de vie tout embaumées de grâce, paroles à réjouir les oreilles des bons anges, paroles dignes d'être écoutées par Dieu, et, quand Jésus parlait, véritables paroles de Dieu. Le monde est bavard et bruyant. Tout ce qui est creux est sonore. Le monde est creux ; son esprit, c'est la vanité, le semblant, le rêve, le mensonge, la frivolité, la bagatelle, les riens, le rien. De là le flux, la multiplicité et le pro-

digieux tumulte de ses paroles allant dans tous les sens, et souvent se contredisant. Les chrétiens naissent du Verbe, mais d'un Verbe que l'oreille de l'homme n'entend pas; d'un Verbe spirituel et qui n'enfante que dans le silence. Supposé l'esprit de silence envahissant la terre, l'esprit du monde en serait soudainement banni, et Dieu y aurait facilement son règne. Comme l'évangélisation des hommes par le Christ est sortie de ce silence où il est resté plongé trente ans, c'est dans le mystère de Nazareth que les apôtres chrétiens doivent venir puiser leurs discours. A Nazareth se trouve « cette abondance du cœur », d'où jaillit l'éloquence des lèvres [1]. A Nazareth sont toutes les sources dont les eaux écoulées deviennent les fleuves puissants qui arrosent la terre et la fécondent.

Nazareth, c'est aussi l'oraison; le silence y est comme l'espace où l'oraison se meut, semblable à une armée d'étoiles conduite par le soleil. O quel sanctuaire! quel culte! quelles adorations! quelles confessions! quelles louanges! quelles admirations! quels respects! quelles actions de grâces! quelles réparations! quelles demandes! quelles conversations! quel commerce avec Dieu! quel amour qui monte et descend! quel flux et reflux de justice et de grâce! Le ciel et la terre vivent là comme embrassés. Heureuses les âmes qui se rendent dignes de s'asseoir à cette table! n'eussent-elles que les miettes des mets sacrés qui y sont servis, elles auraient de quoi se nourrir jusqu'au rassasiement et durant leur vie tout entière. Nazareth est le mystère de toute âme intérieure. Celles-là même qui ne le sont point y puiseront du moins la piété. Qu'elles s'y essaient : un seul pas fait en ce lieu béni avance plus dans les voies de Dieu que de fort longs voyages en des régions moins hautes.

1. Matth. XII, 34.

Qu'est encore Nazareth ? le travail : un travail assidu, parfois pénible, toujours courageux, toujours patient : travail de saint, mais en même temps travail de pauvre ; travail de pénitent aussi, et, par conséquent, travail humble, humilié, humiliant. « Dès ma jeunesse », dit Jésus dans les Psaumes, « j'ai été dans les travaux [1] ». C'est la loi de notre vie [2] ; de notre vie, même avant la chute, en tant que le travail est un acte menant l'homme à son but [3] ; mais surtout de notre vie à partir du péché, en tant que le travail est dur, douloureux et tient du châtiment [4]. Qui ne subit cette loi et n'en porte la charge ? qui n'en est souvent fatigué et quelquefois écrasé ? Oh ! qu'un regard jeté sur Nazareth console alors et donne de force ! quel soutien ! quel aiguillon ! quel frein à la plainte ! quel adoucissement à la peine que le spectacle de l'Enfant-Dieu versant ses sueurs en attendant de répandre son sang ! Il ne se donne point ici plus de loisir qu'il ne faut. Il prie sans doute chaque jour et plusieurs fois le jour ; mais, comme tout ouvrier honnête qui doit et veut gagner son pain, il fait toute sa journée. S'il prend du temps pour demeurer en oraison, c'est la nuit de préférence et en abrégeant son sommeil. Quel modèle ! quel trésor d'édification ! quelle grâce allant à réformer la vie par l'impression divine qu'elle fait et laisse dans le cœur !

Enfin, car on ne peut pas tout dire, mais ceci ne se peut omettre, Nazareth est très principalement un lieu d'obéissance : « Il leur était soumis [5] ». Jésus soumis, soumis comme un enfant, à deux de ses pauvres créatures ! Ceux qui commandent ici commencent par obéir ; l'exercice

1. Psalm. LXXXVII, 16.
2. Job. V, 7.
3. Gen. II, 15.
4. Ibid. III, 18, 19.
5. Luc. II, 51

même qu'ils font de leur autorité est un acte d'obéissance. L'homme s'est levé dans son orgueil et a voulu dominer Dieu; Dieu est descendu dans son humilité et s'est rangé sous le pouvoir de l'homme. Oh! comme il dit déjà à Nazareth: « Je vous ai donné l'exemple afin « que vous fassiez comme j'ai fait[1] ». Le christianisme n'est qu'un mystère et une doctrine d'obéissance; l'Église, une société d'obéissants; le ciel, une cité, une famille, où tout ce qui n'est pas Dieu met son cœur, sa gloire et sa joie à obéir à Dieu. Nazareth est donc, à ce titre, la grande école chrétienne. La douce obéissance qu'on y pratique mène tout droit à l'obéissance plus rude du Calvaire, celle que saint Paul appelle « l'obéissance jusqu'à la mort et « jusqu'à la mort de la croix[2] ». Le Calvaire est le fruit; Nazareth, la racine et la tige. Mon Dieu! qui nous donnera de comprendre et de goûter ces choses, de communier à vos états et de vous suivre dans vos voies!

O Nazareth, séjour mille et mille fois béni, qui sembles une nuit au sens humain, mais qui brilles pour la foi, et surtout pour l'amour, comme un jour plus radieux que celui qui naît du soleil; printemps de la vie de Jésus, temps de sa paix, qui dira tous tes charmes? Mieux vaut demeurer en toi, ô Nazareth, fût-ce un jour ou une heure, que de rentrer, pour y demeurer toujours, au paradis terrestre. Le ciel te surpasse en gloire, mais non point en sainteté; et pour nous, tant que nous n'y sommes pas arrivés, tu es ce qu'il y a de meilleur, car tu nous y conduis, et il n'y a que toi qui y mènes. Tu es comme un bain où l'âme s'épure, comme un creuset où elle se forme; mais sous une action qui, pour chaude et efficace qu'elle soit, n'est cependant pas celle du feu. On fond en toi plus qu'on

1. Joann. XIII, 15.
2. Philipp. II, 8.

n'y brûle. Tu es un lieu plein d'onction et dont la suavité fait la principale force. Rien ne ressemble comme toi à un tabernacle. Tu es un jardin, ô ville des fleurs; le jardin de l'Époux du Cantique[1]. Tu es une retraite, un foyer, un festin; tu donnes à savourer « la manne cachée » de l'Évangile[2]. Rien que de penser à toi dégage l'âme, l'apaise, la recueille, la nourrit et l'élève. Tu es un lieu d'ascension autant que de dilatation. Mais peut-être que, pour les âmes, la dilatation et l'ascension sont une seule et même chose. Si, au sortir de sa Passion, Jésus ressuscité, au lieu de monter s'asseoir, jusqu'à la fin des temps, à la droite de son Père, avait dû prolonger son séjour ici-bas, c'est toi, ô Nazareth, c'est toi, j'aime à le penser, qu'il eût choisi pour sa demeure. Quant à nous, n'était que le meilleur bonheur est de vivre et de mourir où Dieu voudra, c'est en toi, Nazareth, que nous choisirions, sans hésiter, de vivre et de mourir.

1. Cant. IV, 12.
2. Apoc. II, 17.

VINGT-QUATRIÈME ÉLÉVATION

COMMENT JÉSUS PASSA DU MYSTÈRE DE SA VIE CACHÉE A CELUI DE SA VIE PUBLIQUE.

Le passage de la vie de Nazareth au ministère apostolique fut une phase solennelle dans l'existence terrestre de Jésus. Encore que, unie à Dieu comme aucune créature ne le sera jamais, l'âme du Sauveur demeurât au-dessus de toute vicissitude, dans une sérénité majestueuse et imperturbable, il semble qu'il dût être profondément ému de ce passage, et divers sentiments causèrent son émotion.

Ce qui dominait tout dans la sainte âme du Christ, c'était assurément sa religion : sa religion envers son Père, l'adoration de l'être de son Père, le culte de ses droits, l'amour de ses bons plaisirs, et la soumission totale, ardente à ses ordres; si bien que, l'heure venue où le Père avait décidé que ce serviteur parfait sortirait de son silence, de sa contemplation paisible, de son intimité exclusive avec Dieu et avec Marie, Jésus partit tranquille, joyeux, actif, comme le soleil à l'horizon se lève du sein de l'Océan au moment où Dieu a réglé qu'il éclairerait notre hémisphère. Sans retour aucun sur elle-même, cette âme divine se porta pieusement à l'exécution de ce

nouveau dessein qu'elle découvrait alors dans la splendeur de la volonté de Dieu, sa lumière et sa règle en toutes choses: d'autant qu'il y allait ici de la gloire même du Père céleste et du salut du monde qui sont les fins directes de la divine incarnation.

Les grands hommes que Dieu prédestine à exercer dans le monde une influence considérable, en y donnant le branle à certains événements majeurs, ou en y déterminant l'un de ces nouveaux courants qui caractérisent une époque, éprouvent une sorte de soulagement quand l'âge est arrivé pour eux de se manifester et d'accomplir leur œuvre. De même, la très sainte âme du Christ ressentit comme une délivrance, quand elle se vit en demeure de verser sur le genre humain les trésors de vérité et de grâce qu'elle portait amassés en elle et qu'elle lui savait destinés.

O âme magnanime, âme puissante, âme royale, âme universellement aimante, âme populaire, âme de Dieu se donnant librement à toutes les créatures ! Que ce passage fut beau ! Tout est adorable, ô Jésus, dans votre chère existence, mais que ce passage à votre vie publique l'est donc excellemment ! Vous embrassiez d'un regard et les travaux, et les combats, et les souffrances dont vous saviez que ces trois années allaient être remplies. Et comme, en les embrassant ainsi par l'esprit, vous les embrassiez vaillamment par le cœur ! Ces années vous apparaissaient comme un festin exquis; et, des mets qui vous y étaient servis, vous aviez une faim insatiable. Votre sacrifice sanglant terminait cette glorieuse carrière; il y dominait tout, y jetant partout ses teintes sombres; mais c'était justement là le comble de votre ambition et ce qui enflammait le plus vos désirs. Que vous êtes grand ! Que vous êtes fort ! On ne vous voit point ici sans se rappeler cette parole que David, votre ancêtre,

avait dite de vous dans les Psaumes : « Il s'est dressé, il a bondi comme un géant pour parcourir sa voie[1] ». Et dans cette force, vous êtes si simple, si humble, si paisible, si doux ! Même quand vous êtes un lion, vous restez un agneau. Oh ! que vous direz vrai tout à l'heure en enseignant aux foules que la marque des enfants de Dieu, c'est d'être pacifiques[2] !

Néanmoins, ô Jésus, comme en vous tout va d'accord, sans que jamais ce qui se passe en haut et près de Dieu absorbe et annule ce qui se passe plus bas et près de nous ; comme en étant si ferme, vous demeurez si tendre ; comme enfin pour être le Fils de Dieu, vous n'en êtes pas moins notre frère ; comme votre cœur ressemble réellement aux nôtres, quoique leur étant si supérieur en perfection, peut-on se défendre de croire qu'en passant du mystère de votre vie cachée à l'œuvre de votre vie publique, vous avez ressenti l'impression d'un vrai sacrifice, et que, humainement parlant, il vous en a coûté de quitter Nazareth, la vie de Nazareth, Marie de Nazareth ? Oui, Fils béni de la femme bénie entre toutes, cet adieu vous a coûté ! Oh ! comme on aime votre âme ! quelle harmonie que votre âme ! Le concert des sphères célestes est mille fois moins ravissant que celui de vos puissances, de vos affections et de vos actes ; il est sans comparaison moins parfait ; il dit infiniment moins bien ce tout absolu de la vie, de l'amour, de la beauté, de la bonté qui est le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, notre Dieu unique en trois personnes. O chère âme de Jésus ! notre pareille, notre sœur, notre amie, notre épouse ! qui est semblable à toi ? Tu es l'océan de tous les biens et le trésor de tous les bonheurs. Tu es le lit nuptial de Dieu et de sa Création, l'Arche de

1. Psalm. XVIII.
2. Matth. V.

l'universelle alliance, la salle du festin éternel. Tu embrasses tout, même ce Verbe divin qui t'embrasse la première, et qui, en toi et par toi, embrasse le monde entier!

On ne peut qu'être touché aussi en voyant que le premier pas que Jésus-Christ fait vers sa vie publique est pour venir au Jourdain, où il va recevoir de Jean le baptême de la pénitence. Il s'agit pour lui maintenant de se manifester aux hommes; il se cache au milieu des foules et s'y mêle aux pécheurs, se donnant même toutes les apparences d'avoir besoin comme eux d'une purification. Sans doute, c'est là, dans cette humiliation, qu'il recevra le double témoignage qui le doit accréditer dans sa mission terrestre: le témoignage de Dieu, le témoignage de Jean. Mais si c'est là ce qu'il trouve, ce n'est pas là ce qu'il vient surtout chercher; il faut qu'on sache, et avant toutes choses, que l'humilité est le fondement de l'édifice qu'il veut construire, le premier principe de la science qu'il commence de nous enseigner, et l'exemple principal qu'il nous propose.

VINGT-CINQUIEME ÉLÉVATION

DE LA VIE PUBLIQUE DE JÉSUS.

La vie publique du Sauveur est à sa vie cachée ce que le cours d'un fleuve est à sa source. Dans la succession des Mystères de Jésus, le même fond subsistait toujours, et l'état qui suivait n'altérait nullement celui qui précédait. Il le supposait au contraire et le rendait plus ferme; comme les étages successifs d'une maison rendent de plus en plus solide le fondement qui les supporte. Extérieurement, Jésus quittait Nazareth, et sa sainte Mère, et toutes les habitudes de sa vie domestique. C'est ce qui, dans la partie sensible de son âme, avait pu lui causer l'impression d'un regret. Mais, à considérer les sommets de cette âme, on peut dire que Jésus ne quittait rien, emportant en lui-même, la grâce, les états, toute la substance enfin de sa longue retraite en Galilée. Dans ses courses, dans ses travaux, dans toutes ses œuvres apostoliques, Jésus, par les profondeurs de son être, demeurait en solitude avec son Père, et en union étroite avec Marie. Ce qu'il donnait au dehors (et l'on sait s'il était prodigue) ne diminuait point la part de ses hôtes intérieurs, et rien ne le distrayait du soin de la leur conserver. Comme le regard et l'amour que Dieu se donne à lui-même dans

l'intime de sa vie essentielle restent son acte principal et, à certains égards, son acte unique, même après qu'ayant créé le monde, il le surveille et le gouverne dans ses moindres détails; de même, en se livrant, et avec tant d'amour, à son laborieux ministère, Jésus s'occupait toujours et avant tout de son Père et de la Très Sainte Vierge : glorifiant l'un, sanctifiant l'autre, en qui d'ailleurs il voyait et sanctifiait déjà son Église. Dieu et Marie, quoique d'une manière différente, et dans des mesures évidemment très inégales, formaient pour Jésus-Christ, et cette « abondance intérieure [1] » d'où sortaient ses discours, et ce « bon trésor [2] » d'où il tirait les lumières, les dons, les pardons, les bienfaits de toute sorte qu'il répandait autour de lui, en attendant de les étendre à l'humanité tout entière.

O sainte âme de Jésus! lieu de ces mystères adorables, lieu fidèle, lieu vivant, lieu céleste, laisse-nous te le dire encore, te le crier, te le chanter : nous ne voulons et n'implorons qu'une grâce, celle de vivre de toi et pour toi. Tu es notre soleil; nous sommes, et grâce à toi, tes pauvres petits satellites. Si nous sommes éclairés, c'est de toi que ces clartés nous viennent, et notre cœur fermerait nos yeux à toutes celles, s'il en existait, dont tu ne serais pas le foyer. Fais que nous gravitions toujours autour de toi. Nous n'avons point de vie, nous ne souhaitons point avoir de vie hors de l'orbite dont tu es le centre. Que nous tournions donc sans cesse, et uniquement, et tous, et tout entiers autour de toi, ô âme bénie, aimée, adorée; te contemplant toujours et dépendant de toi pour toutes choses. Et puisque toi-même, ô notre soleil créé, tu gravites autour du Verbe, ton centre à toi, ton foyer, ta personne,

1. Luc, VI, 45.
2. Matth. XII, 35.

emmène-nous, comprends-nous, contiens-nous dans ce mouvement ineffablement saint, afin que, arrivant après toi à ce terme où tu es toujours, même quand tu vas vers lui, et qui est notre commun Créateur et souverain Seigneur, nous jouissions de lui par toi, avec toi et en toi.

Le premier caractère de la vie publique du Sauveur, c'est la magnificence. David l'avait chanté mille ans auparavant: « La voix du Seigneur dans la magnificence »! Le Christ était cette voix, la propre voix du Verbe: voix, selon sa nature humaine, Verbe, selon sa nature divine. Or, maintenant, après ce long et fécond silence de Nazareth, cette voix, chère au ciel et à la terre, allait être enfin entendue. Pour montrer qu'elle restait douce dans sa force, ou plutôt empruntait sa force de sa douceur même, il avait été dit qu'elle ne ressemblerait point à un cri [1]. Cependant elle retentissait dans les âmes avec un grand éclat. « Elle ira sur les eaux, continuait le Psalmiste; elle ren- « versera les cèdres, traversera des murs de flammes, « ébranlera le désert, révèlera les choses cachées, et don- « nera aux hommes des pieds rapides comme ceux des « cerfs [2] », afin qu'ils puissent « courir dans la voie des « divins préceptes [3] » et parvenir à des hauteurs demeurées jusque-là inaccessibles. Enfin, il en faut revenir au premier mot de ce cantique sacré: « Voix du Seigneur, « pleines de magnificence », racontant les secrets d'en haut, pénétrant les abîmes et remuant l'univers jusqu'en ses profondeurs.

Autre aspect magnifique de la vie de Jésus. « La plénitude de la divinité habitait dans cet homme [4] », qui maintenant parcourait en tous sens la terre qu'après les

1. Is. XLII, 2.
2. Psalm. XXVIII.
3. Ibid. XVIII, 32.
4. Coloss. II, 9.

Patriarches, avaient foulée depuis quinze siècles les enfants d'Israël. « Dieu était dans le Christ, se réconciliant « le monde [1] », et d'abord l'éclairant. L'apostolat de Jésus était pour répandre partout cette lumière et préparer ainsi cette réconciliation. Quel spectacle que ce Dieu ambulant! A l'origine même de la Loi, Dieu avait annoncé qu'on le verrait un jour en Judée sous cette forme. « Je demeurerai chez vous », avait-il dit aux Juifs; « je me promènerai au milieu de vous [2] ». Le Christ allait donc ici et là portant immuablement en lui son trésor et l'ouvrant à tout le monde, quoique avec cette sagesse discrète qui accompagne toute œuvre divine. L'administration et la dispensation de ce trésor intime et infini, qui est sa divinité, constitue le fond même de la vie publique du Sauveur. Oh! quelle magnificence! C'était comme une procession du Saint-Sacrement qui aurait duré trois années. Seulement, il n'y avait ici qu'une réalité voilée, à savoir la divinité que couvrait, contenait et signifiait l'humanité sainte. Partout où était le signe, là était indissolublement la réalité signifiée. Où Jésus marchait, Dieu marchait; où il s'arrêtait, Dieu s'arrêtait; ce qu'il disait ou faisait, Dieu le disait et le faisait. Loin de rien entraver, ce voile humain rendait précisément possible toute cette dispensation terrestre de la divinité; comme le voile Eucharistique, qui couvre à la fois l'homme et le Dieu, rend possible pour nous la manducation de leur double substance.

Dans cette vie du Christ voyageur, tout était saint et adorable, même avant d'être bienfaisant; tout, jusqu'à une démarche, un geste et un soupir. « Vous avez compté tous mes pas », dit Job à Dieu; et aussitôt, hélas! il se voit

1. II Cor. v, 19.
2. Levit. xxvi, 12.

raint d'ajouter : « pardonnez-moi donc mes péchés [1] ». Quiconque, en effet, marche en ce monde, y fait tant de faux pas! Mais les pas de Jésus, pas infaillibles, pas sacrés, pas de Dieu pèlerin sur la terre, qui les a comptés et suivis? qui des anges? qui des hommes? Que tous fussent connus pourtant et adorés, et surtout par les hommes pour qui Dieu les faisait, ce semblait une justice. Cette justice, Marie eut la grâce, la charge et l'ineffable joie de l'accomplir. Nous disions qu'intérieurement Jésus était toujours uni à la sainte Vierge et, pour ainsi parler, l'emportait partout avec lui: Marie lui rendait la pareille et suivait de cœur, en tous lieux, celui qui, en tous lieux, l'emportait elle-même dans le sien. Il semble qu'ils se fussent mutuellement indispensables. N'étant point dès lors séparables, ils n'étaient jamais séparés. D'ailleurs, à cette époque de la vie de l'Homme-Dieu, il n'y avait que Marie ici-bas à pouvoir acquitter cette dette, l'Église étant alors trop petite et à peine formée. Jésus, pour le présent, ne réclamait pas non plus de nous cet hommage. Il conversait avec les hommes, bien moins pour recevoir leur culte, que pour les combler de bienfaits. Et ces bienfaits, ces grâces, ces dons, je le répète, au fond, c'était la plénitude de sa divinité, « le don de Dieu », comme il disait lui-même à la pécheresse de Samarie [2]. Oh! que la sainte âme du Christ était humblement fière; qu'elle était chastement heureuse d'avoir ainsi à donner Dieu au monde! Et que c'était là une vraie et incomparable magnificence! Qu'on se figure un char immense qu'un roi riche et compatissant aurait, de ses propres mains, rempli de provisions et de remèdes sans nombre, pour l'envoyer successivement

1. Job. XIV, 16.
2. Joann. IV, 10.

dans les diverses parties de son royaume : de telle sorte que tous les habitants, quels qu'ils fussent, pauvres, affamés, affligés, infirmes, y trouvassent leur nécessaire et le pussent prendre en liberté. Ce bon Roi, c'est le Père céleste ; ce char vivant, c'est Jésus-Christ ; ces remèdes et ces provisions qui font plus que répondre et suffire à tout, c'est cette grâce dont Jésus « est plein [1] », et qui lui permet de dire « sans usurpation » ni mensonge [2] : « je « suis le principe [3] » ; « je suis la vérité [4] » ; « je suis la « lumière du monde [5] » ; « je suis la résurrection et la « vie [6] » ; « je suis le pain vivant descendu du ciel [7] » ; « je suis venu pour que tous aient la vie, et l'aient en « abondance [8] » ; « je suis la voie [9] » qui conduit à Dieu, « la voie unique [10] » ; « quiconque me reçoit, je lui donne « le pouvoir de devenir enfant de Dieu [11] » ; quiconque « enfin me croit » et m'aime « a la vie éternelle [12] ».

Magnifique dans ces trois ans où il prêche l'Évangile et fonde le royaume de Dieu, Jésus y est, de plus, zélé, patient, désintéressé, généreux. Ce sont, entre mille autres, quatre rayons merveilleux que ce soleil, plus que céleste, darde sur nous durant son parcours.

A l'occasion de ce que fit Jésus, quand, s'armant d'un fouet de cordes, il s'en servit pour chasser les vendeurs du Temple [13], l'Évangéliste rappelle, en nous la mon-

1. Joann. I, 14.
2. Philip. II, 6.
3. Joann. VIII, 25.
4. Ib. XIV, 6.
5. Ib. IX, 5.
6. Ib. XI, 25
7. Ib. VI, 33, 35
8. Ib. X, 10.
9. Ib XIV, 6.
10. Ib.
11. Ib. III, 15,
12. Ib. III, 15.
13. Joann. II, 15.

trant accomplie, cette prophétie que, pour marquer d'avance un des caractères du Messie, David avait énoncée dans ses Psaumes : « Dieu d'Israël ! je suis devenu à mes frères un étranger et comme un ennemi ». Et pourquoi ? Uniquement « parce que le zèle de votre maison me dévore [1] ». Cet acte passager de zèle révélait dans l'âme du Sauveur un état permanent. Et cette maison de Dieu dont le zèle consumait Jésus, ce n'était pas seulement ce Temple sacré, mais périssable, où les Juifs célébraient leur culte ; c'était le genre humain et la Création tout entière.

Ce zèle du Christ était un feu d'amour s'allumant au brasier de l'amour infini. Dieu, en Isaïe, avait porté ce défi à tous les fils d'Adam : « Qui de vous habitera jamais « dans le feu qui dévore ? Qui d'entre vous fixera son « séjour au sein des ardeurs éternelles » ? Nul ne le peut en effet, hormis un seul qu'incontinent Dieu désigne et dépeint, relevant son propre défi et répondant lui-même à sa demande. L'homme qui fera cela, dit-il, c'est « celui qui marche dans les justices et parle selon la vérité [2] ». On reconnaît là Jésus ; nul ne s'y peut méprendre. Tout le temps qu'il passa sur la terre, il demeura dans ces ardeurs et vécut dans ces flammes. Le désir sans nom, la passion sans limites qu'a Dieu de posséder toutes ses créatures; son besoin de leur bonheur et, partant, de leur sainteté; l'incompréhensible amour qu'il a pour elles et qui le jette en des transports jaloux dès qu'il voit qu'on les lui veut prendre ; la colère qui le saisit alors ; la fureur où il entre ; la haine enfin, la haine infinie qu'il porte au péché, son mal et leur mal, c'était le foyer, la source et comme l'essence du zèle qui dévorait le Rédemp-

1. Psalm. LXVIII, 9 10.
2. Is. XXXIII, 14.

teur. Gloire sans doute que ce zèle, gloire radieuse et sublime vertu, mais aussi supplice effroyable. O doux Jésus ! chaque regard qu'il jetait sur Dieu (et il ne cessait jamais de contempler sa face), chaque péché qu'il voyait se produire (et il n'y avait point d'instant qui ne lui en apportât de partout par milliers) venait encore, en attisant ce feu, déjà si ardent, augmenter ce supplice cruel. David l'avait dit dans les Psaumes : « O Dieu ! mon zèle me fait « sécher, parce que vos ennemis ont mis en oubli vos « paroles [1] ».

De cette âme toute divine ainsi divinement incendiée jaillissaient dès lors quelquefois des paroles foudroyantes. On peut le voir surtout vers la fin de la vie publique de Jésus, quand, pour avoir obstinément fermé leurs yeux à des clartés devenues éblouissantes, et leurs cœurs à un amour qu'avaient infatigablement déclaré tant de bienfaits, les rebelles achevaient de mettre le combie à leur ingrate malice et de sceller leur endurcissement. Qu'on relise dans le vingt-troisième chapitre de saint Matthieu les anathèmes portés par le Sauveur contre les Pharisiens, c'est le cri d'une âme en proie à « cette émulation » dont parle le Cantique et qu'il dit être « dure comme l'enfer [2] ». D'ordinaire cependant cet incendie intérieur, où Notre-Seigneur vivait plongé, se traduisait au dehors par les paroles les plus touchantes, les exhortations les plus douces, et les reproches les plus tendres là où il était à propos de reprendre. Cette fournaise envoyait des pluies rafraîchissantes, et plus souvent encore des rosées que des pluies. Ce jaloux se faisait suppliant et signifiait sa colère par d'abondantes larmes. Qui ne l'a remarqué? Outre que cette série d'invectives

1. Psalm. CXVIII, 139.
2. Cant. VIII.

adressées publiquement aux Pharisiens et aux Scribes n'est au fond qu'un rempart pour protéger les petits que ces malheureux opprimaient, les pauvres qu'ils exploitaient, et les simples qu'ils trompaient de manière à les égarer et à les perdre, elle a pour conclusion ce cri d'amour à faire fendre des pierres: « Jérusalem, Jérusa-
« lem qui tues les prophètes et lapides les messagers de
« Dieu, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants,
« comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes,
« et tu n'as pas voulu[1] » !

Il faut le dire pourtant (car il importe qu'on le comprenne), tout ce que, du côté des hommes, Jésus, par miséricordieuse bonté, retenait de son zèle, bouillonnait d'autant plus en lui comme une lave retenue captive, et finissait toujours par s'échapper comme les éruptions longtemps contenues d'un volcan. Où se jetaient alors ces laves secrètes; où se précipitaient ces torrents de flammes invisibles ? En Dieu d'abord, par la prière : une prière de feu; puis en Jésus lui-même, dans le cœur, dans la vie, dans les actes humains de Jésus par le travail et la pénitence. La prière jusqu'à l'offrande et le sacrifice entier de soi; le travail jusqu'à des fatigues qui, pour tout autre que lui, eussent été l'épuisement; la pénitence enfin dans des mesures que la Passion seule a dépassées, voilà les issues, les refuges, les soulagements, les adorables apaisements du zèle qui brûlait ici-bas l'âme du Christ.

Ainsi, parce qu'il avait Dieu pour principe et pour fin, ce zèle était ardent; mais il était patient aussi parce qu'il s'exerçait sur nous. Cette patience est l'une des plus ravissantes beautés de la vie publique du Sauveur. Il n'y a pas à réfléchir longtemps pour comprendre qu'à beaucoup

1. Matth. XXIII, 37.

d'égards, il n'eut pas à en dépenser moins durant ces trois années de son ministère extérieur que dans les vingt-quatre heures de sa Passion. Quel commerce pour n'importe qui, mais surtout pour l'Homme-Dieu, que le commerce avec les hommes! Prenons l'élite, prenons celle que Jésus lui-même s'est choisie, « ces douze » dont il fait sa société habituelle et intime. Quelles relations! quelles conversations! et que la patience y était nécessaire! Mais il y a bien plus: Jésus eut continuellement alors affaire au peuple, à la foule: foule des Galiléens, foule des Samaritains, foule des Juifs, foule même parfois des Gentils. Il passait des journées entières au milieu de ces multitudes, en proie à leurs regards, à leurs questions, à leurs indiscrétions de tout genre; à toutes leurs exigences, les unes fondées sur de vrais besoins, les autres inspirées par la passion ou le caprice; celles-ci tyranniques, celles-là impertinentes. Qui n'a lu les insolents problèmes que lui viennent, ici et là, poser les Pharisiens, puis les Sadducéens, puis les Hérodiens? Et combien l'Évangile en passe-t-il sous silence! L'aborde qui veut; on l'entoure, on le presse, on l'accable. Et le dehors est peu de chose encore ; il voit le dedans ; le dedans de ces âmes grossières, impures, hypocrites, méchantes, hostiles à Dieu, quelques-unes liées, occupées, possédées par Satan ; et cependant qu'il était calme, qu'il était doux, égal, affable, bienveillant; qu'il était accueillant et simple, en un mot qu'il était patient! On ne le regarde point au sein de ces flots humains qui l'environnent et, pour ainsi parler, le ballottent, sans être pris du besoin de s'abîmer dans la confusion et dans l'adoration : l'adoration, pour ce qu'il daigne nous être, la confusion, pour ce que nous lui sommes. Avant de nous atteindre et d'opérer sur nous, ce feu transcendant de charité qui est la nature divine traversait son cœur

humain, et y prenait je ne sais quels tempéraments qui l'assortissaient, comme il est possible, à notre humble et infirme nature. C'étaient des sensibilités exquises, des tendresses inouïes, des compassions inexprimables, des condescendances, des tolérances, des indulgences de mère; autant de précieux et délicieux parfums dont se composait le baume de sa patience.

Il ménageait les âmes, les supportait, les attendait. Il tenait compte de leur état, de leurs dispositions, de leurs préjugés même. Il ne demandait point à l'une ce qu'il réclamait de l'autre. Il se pliait aux caractères, se faisant tout à tous, et prenant de chacun tout ce qu'il en pouvait prendre, comme s'il voulait s'appareiller à lui, combler entre eux deux les distances, et, par ces premiers rapprochements, multiplier les chances d'une entente parfaite et d'une union définitive. Pour entrer dans les cœurs, il profitait des ouvertures que d'avance il y trouvait faites, aimant mieux s'introduire par celles-là, quelles qu'elles fussent, que de risquer, en en faisant d'autres, de causer quelque choc, sinon quelque blessure. Si cependant il jugeait à propos d'ouvrir dans l'âme une nouvelle porte, ou d'y lancer un trait, c'était presqu'à l'insu de cette âme; et il y mettait tant d'humilité, de douceur et de miséricordieuse industrie, qu'en lui cédant, elle pouvait croire suivre sa propre pente et agir d'elle-même. Il opérait surtout par influence; son œuvre était toujours une grâce, une œuvre de Christ, l'oint du Seigneur, qui ne faisait rien sans onction. L'œuvre était bonne et belle; le procédé de l'ouvrier en relevait encore la beauté et la bonté. O Dieu! que c'est avec de grands égards et d'incroyables ménagements que vous traitez vos créatures [1]!

Et ces âmes que Jésus ménageait, il les supportait tou-

1. Sap. xvi, 18.

tes. Le fardeau était lourd. Il ne porta qu'une heure cette croix de bois sur laquelle il avait résolu de mourir; mais l'invisible, la spirituelle, l'intérieure, la croix des âmes et du péché des âmes, il ne fut point un instant sans en être chargé. S'en plaint-il, comme on le lit, ce semble, deux ou trois fois, dans l'Évangile, on sent si bien que ce n'est pas pour lui! Il se plaint parce qu'il plaint, et il plaint parce qu'il aime. Le plus souvent il se tait, se bornant à regarder et à prier son Père. Tout pèse sur lui, rien ne l'écrase; surtout rien ne l'irrite. Nulle part on ne le voit ni découragé ni lassé. Si ployé que soit le roseau, il ne le rompt jamais; si fumeuse que soit la mèche, il ne finit point de l'éteindre[1]. On le laisse, lui ne laisse personne[2]. Il n'y a qu'à voir comme il reçoit Judas, et lui parle et le traite.

Enfin il attend : grande science et grande vertu! Dieu a ses temps. Hélas! l'homme aussi a ses heures. Ce qui règle les temps de Dieu, c'est infailliblement la sagesse et l'amour; ce qui détermine les heures de l'homme, c'est la passion, la fantaisie, l'humeur. Nous savons que Dieu frappe à notre porte; ses coups se reconnaissent assez, et nous ne doutons point qu'il est là. Il nous plaît de le faire attendre, il attend. Ce ne sera pas un jour, ni un an que cela nous plaira; ce seront des années et des années nombreuses; il attend. Que de fois Jésus a attendu dans l'œuvre de sa vie publique! que de fois il a passé et repassé dans les mêmes lieux, redit les mêmes choses, parlé aux mêmes âmes, et poursuivi des buts qu'il n'atteignait qu'après de longs délais : toujours paisible et doux entre ce brasier d'amour inextinguible qui le brûlait au dedans, et ce glacier brutal et obstiné qu'on lui opposait au dehors!

1. Matth. xii, 20.
2. Matth. xxvi, 5.

Cette force d'attente qu'a son amour et sa persévérante patience est l'un de ses plus touchants et plus excellents caractères. Mon Jésus! le plus vrai des hommes, comme vous ressemblez peu aux hommes!

Zélé, patient, Notre-Seigneur était, de plus, tout désintéressé. C'est un abîme que ce désintéressement intérieur de Jésus. Sous le rapport de l'intérêt propre, il est comme absent de sa vie. Humainement parlant, sa vie est toute impersonnelle; rien de ce qui entrait en lui, rien de ce qui sortait de lui, ne se terminait à lui. Il ne cherchait et ne désirait ni sa gloire, ni son gain, ni sa joie, ni une propriété d'aucune sorte. Donner gloire à son Père, profiter à ses frères, contenter Dieu, sauver les hommes, c'était le but de tous ses actes et l'unique ambition de son cœur. On le voit tout limpide, tout livré, tout ouvert, et, pour ainsi parler, tout à jour. Son âme est comme un lieu de passage. Dieu y passe pour descendre à nous : les créatures y passent pour s'élever à Dieu. Jésus ne fait que transmettre et servir de moyen. Il est le lieu de l'échange et devient, par là, celui de l'embrassement et de la paix. Il vit pour autrui. Ce n'est pas qu'il soit dénué de joies; il en a d'ineffables, et il est impossible qu'il n'en ait pas; mais il ne s'arrête point à s'y délecter. Dès qu'il les sent, il les fait monter vers son Père, et avec des remerciements infinis. Et tout ensemble, il les fait rayonner vers les créatures, spécialement vers nous, avec qui son bonheur est de tout partager. Enfin, c'est une vie d'amour pur, fondée sur une abnégation totale et continuelle.

Le dernier trait qui nous frappe dans la vie publique de Jésus, c'est la générosité. Sans que cela paraisse toujours, elle y est portée jusqu'au comble. Faisant le long de sa route tout ce que son Père voulait qu'il fît, et ce que, dès lors, l'Esprit-Saint lui inspirait de faire; marchant

d'un pas tranquille, quoique rapide et fervent, il allait en somme à la croix, où se devait consommer son œuvre. Or, ses désirs devançaient ses pas, et l'on peut dire que, par le cœur, il était déjà au calvaire. David l'indique quand, parlant en son nom, il écrit: « ma douleur est constam- « ment devant mes yeux[1] ». Jésus tenait ainsi sa Passion sous son regard ; non certes pour en gémir et s'en épouvanter, mais pour la savourer et s'en nourrir. Son amour ne se pouvait tout à fait apaiser ni ailleurs, ni à moins. C'est pourquoi, à chaque enseignement qu'il donnait, durant ces trois ans où il évangélisa la Palestine, à chaque miracle qu'il opérait, à chaque grâce qu'il accordait, grâce extérieure, grâce intérieure, pardon ou guérison, résurrection de l'âme ou du corps, nous pensons que, intérieurement et sans qu'on pût l'entendre, il ajoutait ceci, qui était tout à la fois et une promesse pour nous et un soulagement pour lui : Vous m'écoutez, vous m'admirez, vous me remerciez ; j'ai pourtant à vous dire (et quant à moi je vous dis dès maintenant) quelque chose d'infiniment plus beau ; je tiens pour vous en réserve, et je vous donne déjà par l'intention, quelque chose d'incomparablement meilleur. Moi qui vous visite et vous instruis et guéris vos langueurs ; moi qui travaille pour vous et mets à votre service ma toute science et ma toute-puissance, je meurs pour vous sur une croix; j'y meurs par un dessein formel, irrévocable, un dessein aimé, caressé, embrassé, et déjà accompli dans mon cœur. — Ce qui est dit de lui lorsque « son heure » fut venue que, ayant « aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin[2] », quoique se déclarant alors par une splendeur suprême, n'avait pas cessé d'être vrai. Au dehors il s'arrêtait aux bornes posées par sa

1. Psalm. XXXVII, 18.
2. Joann. XIII, 1.

sagesse; au dedans, il poussait toujours les choses au dernier bout. La mesure était dans le don, mais l'amour qui faisait le don n'avait point de mesure; et ce mystère de la croix, par lequel Jésus se donne à nous tout entier, ce mystère et le don qu'il contient, était au fond, ou plutôt formait le fonds même de toutes ces donations particulières dont la suite ininterrompue remplit son doux apostolat. Ces dons étaient des fruits, la croix en était l'arbre; et la sève qui vivifiait l'arbre et produisait ces fruits, c'était l'amour, un amour infini, l'amour même.

O Jésus! qui n'est pas fou de vous a-t-il commencé d'être sage?

VINGT-SIXIÈME ÉLÉVATION

DU SEMEUR QUI EST SORTI POUR SEMER SA SEMENCE.

Écoutez : celui qui sème est sorti pour semer sa « semence [1] ».

Celui qui sème et qui sort pour semer, c'est vous, ô mon Sauveur ! Et d'où donc sortez-vous ainsi ? du désert, d'une solitude affreuse où vous avez passé et jeûné quarante jours [2], accomplissant le premier, et avec quelle rigueur, cette loi de la pénitence que vous alliez bientôt prêcher ; subissant même pour nous les assauts de Satan, afin de nous convaincre tous que, ne vous épargnant aucune de nos misères, vous êtes à même d'y compatir [3] et puissant pour nous en tirer [4].

D'où sortez-vous encore ? Des eaux de ce Jourdain où Jean baptisait les pécheurs, et où vous avez voulu qu'il vous plongeât comme eux, le contraignant d'être assez humble pour paraître exercer une sorte d'autorité sur vous.

1. Matth. XIII, 3 ; Marc. IV, 3 ; Luc. VIII, 5.
2. Matth. IV, 2.
3. Hebr. IV, 15.
4. Ibid. II, 18.

Mais avant cela, d'où sortiez-vous, ô notre divin semeur ? De Nazareth, c'est-à-dire d'une retraite silencieuse et profonde, d'une vie de prière et de travail obscur qui n'a pas duré moins de trente ans. Quelle nuit précédant votre aurore ! Nuit, non pour vous, ô lumière pure et indéfectible, qui emplissez de clartés célestes le lieu, quel qu'il soit, où il vous plaît d'habiter ; mais pour le monde, où vous ne paraissiez point alors, en la manière du moins qui vous pouvait faire reconnaître.

Mais d'abord, et avant même de quitter Nazareth, Jésus, d'où étiez-vous sorti ? Du sein de Marie, votre immaculée Mère, naissant d'elle à la pauvre et douloureuse vie d'ici-bas, et mettant le pied, dès ce premier instant, dans cette carrière de sacrifice, qui ne finit pour vous qu'à la croix. Cette sortie-là, ô doux Fils de la Vierge, l'Église la célèbre partout avec de grands transports, y prenant sujet d'exalter cette sublime et chère créature à qui, après Dieu, nous devons de vous posséder : « Salut, ô Reine des cieux, lui chantons-nous depuis des siècles ; Salut, ô Souveraine des anges ; Salut, racine bénie ; Salut, porte sacrée, d'où est sortie la lumière qui illumine le monde »[1].

Enfin, ô vous qui vous nommez « l'Orient »[2], vous, splendeur du soleil qui n'a point de matin[3], ô Christ, d'où êtes-vous primitivement sorti, d'où sortez-vous toujours ? De Dieu qui vous envoie, du Père qui vous enfante. Quelle issue ! Quelle naissance ! Quelle incomparable noblesse ! Car non seulement vous ne dégénérez point, non seulement vous n'êtes point inférieur à celui qui vous engendre, mais vous ne le quittez jamais. Où il est, vous naissez, puisque exister, pour

1. Antiph. ad Complet.
2. Zachar. VI, 12 ; Luc. I, 78
3. Hebr. I, 3.

lui, c'est vous produire; et là où vous naissez, vous êtes. Votre Père est en vous, vous êtes en votre Père [1]; et cette immanence réciproque, aussi bien que cette ineffable relation qui la fonde, c'est entre lui et vous quelque chose d'indissoluble, d'essentiel et d'immuable. Que le Père vous députe; que, dans son incroyable amour pour nous, il fasse de vous l'un d'entre nous [2]; que par son mouvement et sa mission, vous preniez chair dans le sein d'une fille d'Ève, cela ne change absolument rien à vos rapports mutuels. Vous sortez bien alors; vous venez vraiment dehors, commençant de mener une vie qui naturellement vous est étrangère; une vie temporelle, successive, localisée, limitée, dépendante, passible même, une vie humaine enfin; au dedans rien n'est modifié. Devenu homme, vous restez Dieu. Vous cheminez dans nos sentiers, vous êtes néanmoins paisible et immobile dans le sein de votre Père céleste [3]. Nos yeux vous voient, nos mains vous touchent; cependant vous demeurez un être si caché, si haut, si inaccessible, que, s'il n'est déifié par la foi, notre esprit même, si grand qu'il soit, est incapable de vous apercevoir [4]. Vous parlez notre langue, et si familièrement, que nos petits enfants peuvent vous suivre et vous comprendre; et en même temps, ou plutôt hors du temps, au-dessus de ce qu'entendent ceux qui ont la grâce de vous entendre, vous êtes le Verbe que le Père dit, qu'il se dit à lui-même, dans lequel il se dit lui-même : parole unique qui est toute sa langue à lui, parole splendide, vivante, substantielle, éternelle; mot de son éternité, mesure de son immensité, forme de sa substance, expression totale de sa vie, splendeur infinie de son être.

1. Joann. XIV, 10.
2. Ibid. III, 16.
3. Ibid. I, 18.
4. I. Cor., II, 14.

Et quand vous nous parlez après être sorti, ô Maître, ô Témoin, ô Docteur, ô Semeur, c'est cette Parole qui parle, la vraie Parole de Dieu, et vos paroles sont votre semence. « Celui qui sème, sème la parole », dites-vous [1]. Et encore : « La semence, c'est la parole de Dieu [2] » : parole de vérité, parole de miséricorde, « parole de réconciliation [3] » et de paix ; parole d'amour, de joie, de vie ; parole pleine d'onction et de grâce ; parole immaculée [4], parole efficace [5] ; parole (il faut le dire, puisque nous le lisons écrit dans les deux Testaments), parole de Dieu qui fait « des dieux [6]. » Oh ! que vous êtes donc en droit, mon Sauveur, de nous dire à tous : « Écoutez [7] » ! Qu'écoutera le monde, en effet, sinon cette parole divine ? Qu'est-ce qui peut nous intéresser et réveiller nos cœurs assoupis, sinon cette nouvelle inouïe que le Verbe de Dieu nous visite et nous parle ? Ce fait domine tout ; il est le centre, la cime et le soleil de notre histoire. C'est comme le ciel venant faire une fête à la terre pour préluder à la fête éternelle et nous en donner l'avant-goût. C'est comme l'ouverture spontanée des écluses qui retiennent en lui-même l'Océan incréé, et cet Océan passant alors à l'état de source et de torrent pour inonder la Création entière [8]. Oui, il est juste et digne et salutaire d'ouvrir ses yeux à ce spectacle et son âme à ces effusions, ouvrant avant tout ses oreilles à la parole qui les annonce et les commence.

Vous nous parlez, ô Semeur tout aimé, et tout en vous

1. Marc. IV, 14.
2. Luc. VII, 12.
3. II. Cor. V, 19.
4. Psalm. XVIII, 8.
5. Hebr. IV, 12.
6. Joann. X, 34.
7. Psalm. LXXXI, 6.
8. Ibid. XLV. 5.

nous parle : votre divinité et votre humanité ; votre âme, votre cœur, vos yeux, vos lèvres, vos mains, vos pieds, si beaux quand on les voit tout blancs « sur les montagnes[1] » ; si beaux quand on les voit raser la cime des flots sans même la faire fléchir[2] ; si beaux quand on les voit couverts (je ne veux pas dire souillés) par l'humble poussière de nos routes ; si beaux enfin, ravissants de beauté, quand on les voit percés et sanglants sur la croix. Tout en vous nous dit Dieu, tout en vous nous le donne ; et c'est là votre « semence » ! Qu'était la manne tombant des nuées, à côté de cette semence qui pleut de vous sur nous, ô Ciel vivant, ô Ciel des cieux, qui maintenant parcourez et évangélisez la terre ?

Et cette semence divine, ô mon Jesus, vous la semez sans cesse, vous la semez partout. Ce que vous ne faites point vous-même dans le cours de votre vie terrestre, vous donnez à l'Église, en qui vous vous survivez, le pouvoir et le droit de le faire. « Le champ, dites-vous « ailleurs, c'est le monde[3] » ; « les confins extrêmes de « la terre entendront le son de votre voix[4] » ; le souffle de votre Esprit y portera vos germes, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Il est clair aussi, d'après l'Évangile, que semant toujours ici-bas, vous y semez toujours à profusion O amour ! ô amour prodigue de ses dons parce qu'il est prodigue de lui-même !

Mais quoi ! Seigneur, vous savez toutes choses et l'avenir même est présent à vos yeux. Si tant de grains se doivent perdre, pourquoi ne les point réserver, et n'ensemencer que ces terres fidèles qui vous rendront, sinon cent pour un, du moins soixante ou trente ? Non :

1. Is. LII, 7.
2. Matth. XIV, 25.
3. Ibid. XIII, 38.
4. Psalm. XVIII, 5.

« Celui qui sème est sorti pour semer »; il sème donc. Est-ce que nos mesures à nous vont devenir à Dieu des limites? Est-ce que les malices de notre œil feront que son œil sera moins bon[1]? Est-ce que pour se resserrer et durcir, nos cœurs rendront le sien et moins tendre et moins large? Il n'est venu que par bonté; il ne « passe qu'en faisant le bien[2] », et il entend illuminer tout homme qui vient au monde[3]. Toute la terre n'est-elle pas à lui, la terre et tout ce qu'elle renferme[4]? Ne sommes-nous pas tous son œuvre et son domaine? Il va donc où il veut et fait tout ce que bon lui semble. Même quand, par notre faute, ce qu'il fait n'est plus notre bien, cela reste encore sa gloire; et pourquoi, en vérité, n'aurait-il pas sa gloire? Il entend ne la point céder[5], et nul n'a le secret de la restreindre, non plus que de la lui ravir. Il ira donc, il sèmera. Les grands chemins, les terrains rocailleux, les champs que les broussailles encombrent et déshonorent, tout recevra la semence de Dieu; sauf ensuite à ce qu'on la retienne captive dans l'injustice, à ce qu'on l'étouffe soi-même, ou sous la boue des convoitises, ou sous le sable des vains soucis; sauf enfin à ce que, insouciant, ingrat et impie, on la laisse fouler et écraser par les bêtes stupides ou emporter par les oiseaux. Toujours est-il que jusqu'au bout le semeur aura fait sa tâche; et l'heure arrivée où il ne s'appellera plus le « semeur », mais « le maître de la moisson[6] », où dès lors il repassera, avec son œil de juge, ces mêmes sentiers où il a passé d'abord en y semant son grain, il pourra

1. Matth. xx, 15.
2. Act. x, 38.
3. Joann. I, 9.
4. Psalm. XXIII, 1.
5. Is. XLII, 8.
6 Matth. IX, 38.

dire à tous, adjurant comme témoins et le ciel et la terre : « Qu'ai-je dû faire que je n'aie pas fait[1] ?

C'est ainsi que « celui qui sème est sorti pour semer ».

Vos dons, vos grâces, ne sont donc jamais ici-bas que des semences, ô mon Sauveur ! Savoir cela, c'est une grande science; et qui a compris cette verité y découvre bien des leçons, y puisant en même temps des consolations très précieuses; car où manquent-elles jamais dans vos discours ?

Tout ce qu'il y a en moi de divin est une semence. Seigneur, m'attribuerai-je donc quoi que ce soit, et cesserai-je jamais d'être humble ? Le sol va-t-il s'enorgueillir du blé jeté dans ses sillons ? Est-ce son fruit, ce blé, est-ce son œuvre ? Qu'il soit apte à recevoir le grain, pour en favoriser ensuite l'éclosion, outre que c'est déjà un premier et tout gratuit bienfait du Créateur, cela donne-t-il à ce sol le pouvoir de former le plus menu de ces grains que le laboureur lui confie ? On lui en fait l'aumône. Si nul ne la lui faisait, il resterait éternellement nu, stérile et inutile. Après qu'il a été ensemencé, le temps, le soleil, la pluie, l'agriculteur aidant, il peut sans doute agir utilement sur la graine; procurer qu'elle germe, lève, grandisse et s'épanouisse; mais dans cette longue série d'influences ou d'opérations, qu'est-ce que cette terre peut revendiquer comme lui appartenant en propre ? Et si elle se glorifie, n'encourt-elle point cette haine, à la fois méritée et terrible, dont l'Écriture nous dit que Dieu poursuit « le pauvre orgueilleux[2] » ? La terre ici, c'est nous.

Tout ce qu'il y a de divin en moi est une semence. Dieu attend donc de moi une moisson. Quelle moisson ? Celle manifestement qui correspond à la semence : à sa nature

1. Is. v, 4.
2. Eccl. xxv, 4.

d'abord ; on ne sème point du blé pour récolter du seigle; puis à sa quantité : « à qui a plus reçu, il sera demandé davantage[1] ». La semence est divine; donc divins doivent être les fruits. O Dieu ! que cela est grand ! Mais aussi que cela est grave ! Où me trouvé-je engagé par les prévenances de votre grâce, signe des étonnantes ambitions de votre cœur à mon endroit ? moi, pauvre créature infirme et pécheresse, moi qui, même pardonné, justifié, sanctifié, porte toujours en mon intime toutes sortes de puissances perverses et des sources vives d'iniquité, je dois produire, non seulement des fruits bons et sains, mais des fruits où Dieu se reconnaisse, des fruits qu'il juge dignes d'être récoltés, savourés, mangés et consommés par lui ! Je dois à Dieu ce retour. Cette restitution-là, c'est ma justice, et ma justice, c'est mon salut. Ce que Dieu m'impose aujourd'hui, demain il le réclamera : à quoi penser dès lors, sinon à cette réclamation toujours prochaine, à cette dette toujours subsistante, à cette loi qui éclaire et qui domine notre vie ? Y a-t-il hors de cela, je ne dis pas rien qui soit « nécessaire[2] », mais rien qui soit vraiment utile et nous puisse paraître important? A vrai dire, et à regarder ici le dernier fond des choses, la moisson pour moi, c'est moi-même ; moi, librement sorti de moi, et amoureusement passé dans le Christ, ayant l'esprit du Christ et vivant de sa vie[3]. Disons mieux : la semence, c'est Jésus, commençant, selon que l'écrit saint Paul, « de poindre dans mon âme[4] »; la moisson, c'est donc encore Jésus, mais ayant atteint dans cette âme son plein développement, sa splendeur, son midi et sa maturité parfaite[5]. La vie chrétienne, quant à ses actes,

1. Luc. xii, 48.
2. Luc. x, 42.
3. Gal. ii, 20; Philipp. i, 21.
4. II. Cor. iv, 6.
5. Ephes. iv, 13.

n'est pas autre chose que cette culture et ce progrès de la semence divine; et la vie naturelle est le temps qui nous est concédé pour obtenir ce progrès en travaillant à cette culture. Ainsi surveiller et sauvegarder la semence, qui est la parole de Dieu, la grâce du Saint-Esprit, la vie du Christ en nous; préserver cette semence vivante et vivifiante, et des voleurs visibles ou invisibles qui la ravissent, et des encombrements qui l'étouffent, et des ardeurs qui la dévorent, et des grandes eaux qui la noient, et des vers immondes qui la rongent; sarcler, arroser, engraisser le terrain qui l'a reçue; faire enfin, fût-ce en versant dans les sillons et des sueurs et des pleurs et du sang s'il le faut ; faire tout le travail requis pour que, jaunis et pleins, les épis soient en état d'être coupés et serrés dans les greniers célestes ; c'est là notre tâche à tous, notre tâche impérieuse, urgente, indispensable et quotidienne. Dieu travaille avec nous, et «sans lui que pourrions-nous faire [1] » ? Mais lui non plus n'achève rien sans nous. Qu'il faut donc apporter, et de respect religieux à une œuvre si sainte, et de soin continuel, zélé, fervent, à un labeur d'où dépendent à la fois et la gloire de Dieu quant à nous, et notre sort éternel !

Enfin, ô Dieu ! vos dons sont une semence: cela veut dire aussi (et c'est là que se trouvent la paix du cœur et sa consolation), cela veut dire que votre avènement en nous et notre croissance en vous ne se font que peu à peu, avec le temps, beaucoup de temps ; et que non seulement la vie s'y passe et s'y doit passer tout entière, mais que, comme vous-même le dites, l'extension de votre règne « échappe à nos observations [2] ». Vous venez et grandissez en nous dans la foi; vos voies nous sont cachées, jus-

1. Joann. xv, 5.
2. Luc. xvii, 20.

qu'à être pour nous insondables; vos opérations, principe et condition des nôtres, ne tombent point sous notre expérience, et le sens humain y est trop dépassé pour n'en être pas souvent déconcerté. Dès lors et en somme, ô mon Dieu, croire, croire toujours; se confier en vous sans réserve, se livrer à vous sans mesure; se tenir tranquille en ses attentes, même quand on est ardent dans ses désirs; être invinciblement et universellement patient: patient avec les choses et avec les personnes et avec soi et avec vous, c'est là, ô Père céleste, la sagesse de vos enfants et l'effet en eux de cet Esprit qui les constitue vos vrais fils.

O mon Semeur aimé! vous avez dès longtemps creusé vos sillons dans mon âme et vous y avez déjà semé beaucoup de grain. Peut-être cependant êtes-vous loin d'avoir fini, même ces divines semailles. Et quand avez-vous fini de nous faire du bien? Ne retenez rien de ces dons qu'il vous plaît de verser en moi, ô mon Dieu, regardant plus ici votre cœur que le mien, et écoutant votre miséricorde sans trop tenir compte de ma misère. Être pauvre de tout ce que la terre nous offre, on le peut encore et assez aisément accepter; mais être pauvre de vous, qui le pourra soutenir? Néanmoins, prenez soin avant tout de votre cher honneur; ne vous compromettez pas pour moi, ni avec moi. Ne me donnez que ce dont vous savez que je n'abuserai point, et ne permettez pas que je vous cause une déception quelconque. Si pour m'assurer la grâce de n'être jamais même véniellement coupable, vous me demandiez de demeurer éternellement médiocre, vous savez que tout de suite, et des deux mains, et à plein cœur, je signerais le contrat. Mais en définitive, mieux vaut vous tout abandonner; et c'est ce que je fais, ô Dieu fidèle et bon, confessant que devant vos vouloirs connus ou inconnus, et vos desseins, quels qu'ils puissent être, le

devoir et le bonheur d'une créature qui vous connaît, c'est de se taire en vous adorant, et de se perdre en vous avec la sécurité infinie d'un amour qui sait n'avoir jamais l'ombre d'un mécompte à craindre.

VINGT-SEPTIÈME ÉLÉVATION

DE L'ÉLECTION DES DOUZE ET DE LA NOTRE.

Ce n'est pas vous qui m'avez élu ; mais moi je vous ai « élus, et je vous ai posés afin que vous alliez, et que « vous rapportiez du fruit, et que votre fruit demeure [1]. »

Mon Sauveur et souverain Seigneur, vous dites cela à vos apôtres, à ceux que vous appelez à vous dès les premiers débuts de votre vie publique, afin de fonder en eux et par eux votre Eglise : faisant entendre, par cet appel, qui précède tous vos enseignements, que si l'Église n'a d'existence et d'action que par vous, vous non plus ne voulez vous montrer et agir ici-bas qu'avec l'Église et à sa tête.

Mais ce que vous dites d'abord à vos apôtres, vous nous le dites à nous aussi ; car nous, à notre tour, vous nous avez élus ; et non seulement ceux d'entre nous que vous honorez d'un caractère sacré et députez à des missions spéciales, mais encore ceux que vous daignez appeler à la foi et vous incorporer par le baptême.

C'est donc vous, ô mon Maître, qui nous avez élus. Le choix que nous avons fait de vous suppose nécessairement

1. Joann. xv, 16.

que vous nous aviez choisis déjà. Votre nature et votre gloire, c'est d'être en tout et toujours le premier; nous ne pouvons que vous suivre, vous répondre et vous rendre[1]; et plus nos actes sont sages et bons, plus aussi ils vous appartiennent, plus nous vous en sommes redevables et obligés à vous en remercier.

Vous nous avez élus. Quelles que soient la mesure et la forme de notre prédestination, quels que soient et le rang où notre vocation nous élève, et la condition qu'elle nous fait, vous en êtes seul la cause suprême. Le néant ne choisit pas sa part d'être; le pécheur ne s'attribue point la grâce à tel ou tel degré. Tout est réglé par vous qui faites très adorablement tout ce que bon vous semble. Oserons-nous vous demander pourquoi vous nous avez élus? O amour! vous expliquez tout; mais vous, qu'est-ce qui vous explique, doux mystère, centre, trésor et foyer des mystères? On vous comprend d'autant moins que l'on vous connaît mieux, puisque mieux vous connaître, c'est savoir plus parfaitement que vous êtes incompréhensible Mais aussi on vous aime d'autant plus que votre grandeur dépasse plus manifestement nos conceptions; et l'instant où vous finissez d'enivrer nos cœurs, est celui où vous achevez de noyer nos intelligences.

Hors de vous-même, ô Dieu! rien ne vous peut déterminer, ni inviter, ni séduire. Vous choisissez quelqu'un parce que vous l'aimez; vous l'aimez parce que vous êtes l'amour. Au delà de vos œuvres et de vos actes libres, il y a vous; au delà de vous il n'y a rien; ou plutôt, il y a vous encore, vous toujours et vous seul. Même quand vous opérez au dehors, et que, comme l'Écriture nous le révèle, vous prenez en vos ouvrages une sorte de complaisance, il ne vous en revient ni augmentation, ni

1. Rom. XI, 35.

profit. Les profits sont aux créatures, comme aussi c'est en elles que se font les accroissements. Pour vous, vous êtes trop plein et trop parfait pour n'être pas toujours le même. Mais, ne recevant rien et ne pouvant rien recevoir, vous donnez, vous donnez sans mesure et sans cesse, ô amour bienheureux, ô amour plus que pur, amour qui n'êtes qu'amour !

Tous vos choix sont des dons ou du moins en impliquent. Si l'élection de l'un semble, à certains égards, lui donner plus qu'aux autres, cela ne fait tort à personne, et les autres ne sont point frustrés. Pour libres et indépendants qu'ils soient, tous vos décrets sont justes; tous sont bons, tous sont bienfaisants. Variées dans leur forme et permettant ou plutôt exigeant des répartitions inégales, vos œuvres ne vont pourtant qu'à l'accomplissement d'un dessein général et unique ; et vous qui, ayant conçu ce dessein de toute éternité, l'exécutez dans le temps par le moyen des créatures, vous ne subissez point l'ombre d'une modification, et demeurez inaccessible à toute vicissitude [1]. Vous n'êtes pas plus aimable là où vous donnez davantage ; et si vous donnez moins, ce n'est point une raison pour que vous soyez moins aimé. Que vous tiriez du néant un ciron ou un archange, vous êtes toujours l'amour et l'amour infini : j'ajoute l'amour universel ; car, outre que, vis-à-vis de vous, la créature n'a pas de droit, le choix que vous faites d'elle la place précisément là où il convient qu'elle soit dans le système des êtres. Son bien, sa beauté, son honneur, son bonheur, c'est justement d'être à cette place et d'y être ce que vous voulez qu'elle y soit. En la constituant ce qu'elle est, en lui assignant tel ou tel poste, et par là, telle ou telle fonction, vous faites un acte bon et pour elle et

1. Jacob. I, 17.

pour tous. Il lui vaut mieux être là qu'autre part, et il vaut mieux à tous qu'elle soit là. Ce n'est qu'en y étant, et en y faisant ce qu'elle doit faire, qu'elle entre dans le concert des choses et contribue, pour sa part, à l'harmonie de la Création. Partout ailleurs elle serait une note fausse, et toute voix donnant des notes fausses sera définitivement étouffée. Au pays de l'amour, qui est celui de la vie, de la paix et de la béatitude, ou l'on chante juste, ou l'on ne chante point. Cette créature jouira donc d'être restée à sa place. mais l'univers aussi la louera et la bénira de s'y être fidèlement tenue. Rien d'elle ne se trouvant hors de la vérité, de l'ordre, de la justice, rien en elle ne sera vide de joie. Elle en sera comblée au contraire, et cette joie, qui la comblera en l'inondant de toutes parts, cette joie au sein de laquelle elle vivra plongée et abîmée, c'est la vôtre, ô mon Dieu! la joie du Seigneur de toutes choses, qu'avec d'ineffables transports et une gratitude infinie, elle appellera « son Seigneur[1] ».

Vous nous avez élus : tout part de là pour nous; c'est la date de notre existence et l'origine de notre vie. Nous sommes éclos de votre cœur ; non par nature ni par nécessité, mais par le fait de votre volonté gratuite : gratuite, quand elle nous crée; gratuite, et davantage encore, en un sens, quand elle nous prédestine et nous fait naître à l'ordre de la grâce. Et vous nous avez « posés », dites-vous, « afin que nous allions ». Posés d'abord, mais pour aller ensuite. Oui, posés avant tout: car tout mouvement part d'un point fixe, et il n'y a pas d'action qui ne suppose un état. Où nous avez-vous donc posés, mon Seigneur ? En vous assurément, qui êtes « le fondement qu'il a plu à Dieu d'établir[2] » ; en vous qui êtes « le Principe[3] » ; en

1. Matth. xxv, 23.
2. I. Cor. III, 11.
3. Joann. VIII, 25.

« vous qui, par un seul mot de votre toute-puissance, por-« tez et soutenez toutes choses [1] » : les visibles et les invisibles, les terrestres et les célestes, les hommes et les anges [2]. Vous êtes la vérité, vous êtes la vie [3]. Comme vérité, vous êtes cette pierre inébranlable [4] sur laquelle sera construit tout l'édifice que vous avez résolu de bâtir [5], et qui va s'élevant comme un sanctuaire immense à la gloire de votre Père céleste [6]. Comme vie, vous êtes cette racine, à la fois divine et humaine, qui pousse des branches sans nombre et y coule la sève dont elle est toute remplie [7]. Vous êtes « le conseil de Dieu qui persiste toujours [8] », dominant tout ce qui passe, encore qu'il y soit si mêlé. Vous êtes « le Verbe de Dieu qui subsiste aux siècles des siècles [9] », ô notre base, ô notre force, ô notre assurance, ô notre paix !

Et vous ne nous invitez pas seulement à venir nous poser sur vous, vous nous pressez encore de demeurer en vous : « Demeurez en moi et moi en vous [10] », dites-vous à vos disciples, le disant aussi à nous tous. O temple ! temple ouvert et hospitalier, vraie maison, maison natale de la famille humaine ; séjour de Dieu et séjour des enfants de Dieu, qui voudriez que les enfants de Dieu fussent toutes les créatures [11] ! « Demeurez tous en moi » ! — Et comment, doux Sauveur ? — Par la foi qui vous y fait entrer et prendre domicile ; puis par l'amour qui vous y attache

1. Hebr. I, 3.
2. Coloss. I, 16.
3. Joann. XIV, 6.
4. Matth. VII, 24.
3. Prov. IX, 1.
6. Ephes. II, 21.
7. Joann. XV, 5.
8. Psalm. XXII, 11.
9. Is. XL, 8.
10 Joann. XV, 4.
11. I. Tim. II, 4.

avec des liens de vie, liens que je veux indissolubles, comme le savait celui qui poussait ce cri : « Qui pourra « jamais me séparer de la charité de Dieu qui est dans le « Christ [1] » ? celui qui disait ailleurs : « Comme vous « avez reçu le Christ, marchez en lui, enracinés et édi- « fiés sur lui par une foi inébranlable [2] » ; et ailleurs enfin : « Je fléchis les genoux devant le Père de Jésus-Christ Notre- « Seigneur, de qui dérive toute paternité au ciel et sur la « terre, afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous « fortifie par son Saint-Esprit dans votre homme inté- « rieur ; faisant aussi que le Christ habite par la foi dans « vos cœurs, afin que, étant fondés et enracinés dans la « charité, vous puissiez comprendre, avec tous les saints, « quelle est la largeur et la longueur et la sublimité et la « profondeur [3] » du mystère que je vous annonce et de l'amour qui l'a inventé.

Vous nous « posez » ainsi, mon bon Maître, mais pour que nous allions, marchions et agissions. Partout la paix dans le Christianisme, partout aussi l'activité. La conversion est un réveil ; la grâce, un aiguillon ; la loi, un élément de force. La foi oriente l'âme, l'espérance l'affermit, l'amour nous fait courir ; le zèle nous multiplie, nous étend, nous propage. Le Verbe, qui rend tout stable en nous, y répand l'Esprit-Saint qui fait que tout s'y échauffe, s'y dilate et se communique. Des convictions de notre esprit naissent les élans de notre cœur. Le dogme est le berceau de tous les saints conquérants. « Je vous ai posés, afin que vous alliez. » On ne va pas parce qu'on s'agite. Le monde se meut sur place ; il tournoie au lieu d'avancer ; aussi sa vie ressemble à un vertige. Aller, c'est partir

1. Rom. VIII, 35.
2. Coloss. II. 7.
3. Ephes. III, 14, 19.

du principe pour se diriger vers la fin, par la loi qui est la route royale. Quiconque part de Jésus pour aller à Dieu le Père, en suivant la voie qui est encore Jésus, Jésus cru, obéi, aimé, imité, celui-là va et progresse.

Et tous ceux qui progressent ainsi sont féconds; tous « rapportent du fruit, et du fruit qui demeure ». Qui se sauve, en sauve d'autres ; qui se fait saint, forme des saints ; et ce sont là les fruits, ces fruits éternels qu'à si bon droit vous prétendez recueillir. L'homme devient alors un trait de feu que Dieu lance à travers le monde, un mot éloquent qu'il y dit, un arbre de vie qu'il y plante, un ange de lumière et de bonté qu'il députe aux enfants d'Adam. Tels furent, ô mon Sauveur, tous vos premiers élus, vos témoins, vos apôtres, « les douze », hormis le malheureux que vous-même avez nommé « le fils de perdition[1] ». Vous les aviez posés sur vous; aussi, puisant en vous une vigueur indomptable, ils ont été, ils ont prêché partout; et vous les assistiez, « coopérant à toutes leurs œuvres » et accréditant leurs discours par les miracles incessants dont vous faisiez comme leur escorte [2].

Tels, proportion gardée, devraient être tous vos baptisés. Le même Dieu les a engendrés; ils ont reçu de lui, par vous, la même semence divine; ils sont tous établis et véritablement entés sur vous ; ils vous doivent donc des fruits. Que leurs fruits soient divers, à la bonne heure; que la mesure n'en soit point égale, ou votre sagesse le veut ou votre miséricorde l'accepte; qu'il y ait même du déchet dans la récolte, vous le pardonnez avec une clémente indulgence; mais enfin, vous voulez des fruits, des fruits de garde, des fruits de grâce et de vertu, des fruits inaltérables. Cette loi est essentielle ; elle est universelle ;

1. Joann. XVII, 19.
2. Marc. XV, 20.

elle ne souffre pas de dispense, et sa sanction, qui est pour faire trembler, est que tout arbre stérile est maudit[1].

1. Matth. xxi, 19. — Marc, xi, 14.

VINGT-HUITIÈME ÉLÉVATION

DE L'ÉLECTION DE JUDAS.

« *Scio quos elegerim :* Je sais qui j'ai choisi [1]. »

Rien n'est plus assuré, mon Seigneur : vous savez toutes choses, et « il n'est pas besoin qu'on vous rende témoi-« gnage d'un homme, car vous voyez directement ce « qu'il y a dans cet homme [2] ». Rien aussi n'est plus consolant. Vous savez qui vous choisissez ; vos choix ne sont jamais faits au hasard ; ni la passion ne les inspire, ni l'arbitraire ne les détermine. Votre sagesse, qui est infinie, en est le principe et la règle. Ce sont des choix lumineux, ce sont des choix bienfaisants ; ils vous révèlent, ils vous engagent ; car puisque vous connaissez, et jusqu'au dernier fond, ceux de nous que vous choisissez, vous n'ignorez dès lors ni leurs besoins, ni leurs faiblesses, ni leurs défauts, ni leurs péchés. Si, sachant tout cela, vous persistez à les élire, c'est un gage infaillible des grâces que vous leur réservez : grâces de pardon qui forcément précèdent pour nous les autres ; grâces de correction, de formation, d'assistance ; grâces, en somme, de toutes

1. Joann. XIII, 18.
2. Ibid. II, 25.

sortes et que vous seul pouvez compter. En appliquant vos élus au service de votre chère gloire, vous ne les laissez point à eux-mêmes ; chacun d'eux est un homme doublé de vous ; et « comme le Père qui vous envoie », demeure pourtant « en vous et opère avec vous toutes vos œuvres [1] », de même vous demeurez dans tous vos mandataires et les aidez divinement à remplir leur mandat [2].

Vous savez qui vous choisissez même avant de les appeler ; vous avez donc connu « les douze ». Mais Judas, mon Sauveur, Judas dont vous connaissiez, non seulement le passé resté secret pour nous, non seulement le présent qui probablement était bon, mais encore l'avenir qui de tout point devait être si détestable, pourquoi donc l'avez-vous choisi ? N'était-il pas plus sage, n'était-il pas meilleur, et pour vous et pour tous, de n'admettre à votre suite que des disciples sûrs et fidèles, de n'investir de vos pouvoirs que des ministres incorruptibles, de ne poser enfin dans les fondements de votre Eglise que des pierres éprouvées, ajustées et solides ? C'est ce qu'eût fait incontestablement notre débile prudence, et à peine se défend-elle de prononcer que vous auriez dû le faire aussi. Mais que nous dites-vous, ô Dieu sublime et insondable : « Comme le ciel est élevé au-dessus de la terre, ainsi « mes pensées surpassent vos pensées [3] » ? On appelle redoutable ce mystère du congé que, dans une mesure et pour un temps, vous donnez au mal en ce monde, et de l'usage souverain que vous y faites du mal et des méchants pour aller, malgré eux et par eux, à vos fins. Que votre conduite en ceci frappe l'esprit par sa profondeur, on le conçoit, mais ne ravit-elle pas surtout le cœur par

1. Joann. XIV.
2. Ibid. XX, 21.
3. Is. LV, 9.

sa beauté? Quoi de plus digne de vous, Majesté toute-puissante, que de ne jamais subir d'entrave, de cheminer partout en reine et de n'être arrêtée, ni retardée par rien? Quoi de plus digne de vous, ô Sagesse invincible, que de vous jouer des difficultés et de tourner en moyens les obstacles mêmes qu'on vous oppose? Quoi de plus digne de vous, ô bonté sans mesure, que de tirer le bien du mal: un bien infini d'un mal fini, un bien éternel d'un mal temporel? Enfin quoi de plus digne de vous, ô suave et adorée miséricorde, que d'être bonne même aux méchants, que de poursuivre de votre amour les malheureux qui vous haïssent, et de lutter jusqu'au dernier bout pour sauver à tout prix ceux qui, abusant de votre grâce et de leur liberté, s'obstinent à pécher et à se perdre?

C'est votre histoire avec Judas, et tout le mystère de son élection à l'ordre apostolique.

Avant tout, Maître aimé, que faisiez-vous ici-bas, vous, principe de toutes choses [1] ? Vous posiez *des principes*. Vos institutions, vos sacrements, vos apôtres même étaient *des principes*. « Les douze » étaient le type de cette grande et universelle et immortelle Église enseignante qui, continuant votre sacerdoce, dans lequel vous la faites entrer, prêche en tous lieux votre Évangile, maintient partout vos lois, exerce votre autorité, dispense vos grâces, perpétue et, en un sens, consomme votre œuvre. Or, que devait-il en être un jour et tout le long des temps de ces membres éminents, de ces princes, de ces pères, de ces docteurs de votre Église? Est-ce que, au cours des siècles et sans nulle exception, papes, évêques, prêtres, ministres sacrés, hommes de Dieu et du sanctuaire devaient rester debout, marcher droit, se garder purs, vous servir dans l'humilité et dans cette cha-

1. Joann. VIII, 25.

rité qui est la justice de tous, mais la leur plus que celle des autres ? Est-ce que, établissant dans votre Église, comme il était indispensable, un pouvoir doctrinal infaillible, vous attachiez aussi à une charge quelconque le privilège de l'impeccabilité ? Cette sainteté, dont vous faisiez l'une des *notes* caractéristiques, et partant nécessaires, de votre famille surnaturelle, impliquait-elle d'office, sinon pour tous les membres, du moins pour quelques dignitaires de cette société bénie, l'assurance absolue de ne prévariquer jamais? Non, mon Dieu, on ne lit rien dans l'Évangile qui ressemble à une pareille promesse; la Tradition n'en dit pas mot, et l'histoire n'est que trop éloquente à démontrer que vous ne l'avez point faite. Ici et là, dans tous les âges, et à tous les degrés, hélas! de la sainte hiérarchie, il a surgi des prévaricateurs; et non seulement des hommes qui péchaient quoique étant consacrés, mais des hommes qui se servaient pour le mal de leur consécration même, et faisaient d'un pouvoir reçu pour l'édification et pour la vie, un instrument de ruine et de mort. Dans cette race dont vous êtes le chef, il y a eu la lignée des saints, il y a eu la lignée des traîtres, et il en ira ainsi jusqu'à la fin. Sans doute ce n'est là qu'un accident dans la vie de l'Église, mais un accident permanent. Une ombre s'est toujours glissée, plus ou moins étendue et épaisse, dans ces cieux vivants et parlants qui racontent aux enfants de la terre la gloire de leur Seigneur [1]. A côté de ce fleuve limpide qui porte partout la joie et la fertilité dans la cité de Dieu [2], un ruisseau n'a cessé de couler, charriant des poisons et des fanges.

Mais puisqu'il en devait être ainsi, mon Sauveur, puis-

1. Psalm. XVIII, 1.
2. Ibid. XLV, 5.

que notre malice allait, même sous de telles grâces, garder la triste liberté de subsister, de grandir et d'agir, n'était-ce pas un grand bien que cet accident honteux, douloureux, terrible mais inévitable, se produisît dès l'origine et sous vos yeux, dans ce premier clergé que vous-même aviez élu, instruit, formé et consacré? Quelle chute après celle-là pouvait surprendre vos fidèles? quel sacrilège, les déconcerter? quelle apostasie, les troubler? Ce que vous n'aviez point personnellement empêché, qui l'empêcherait dans la suite? Ce que vous aviez toléré le premier, pourquoi et comment ne le tolérerait-on pas? Et si ce ver immonde des trahisons sacerdotales, s'attachant à la racine de l'arbre à l'ombre duquel nous vivons tous, n'en avait ni altéré la sève ni flétri la beauté, quand plus tard il viendrait attaquer telle ou telle de ses branches, le ferait-il jamais périr?

En définitive, ô mon Maître, votre vie était ici-bas l'exemplaire achevé de la vie qu'y doit mener l'Église : se pouvait-il donc que ce qui si souvent se retrouverait dans la copie ne parût nulle part dans le modèle? Et qui sait? peut-être êtes-vous un être si sacré, qu'il n'y avait régulièrement qu'un être consacré, un prêtre, qui pût mettre la main sur vous pour vous livrer ensuite aux profanes?

En tous cas, vous qui cherchiez partout chez nous la douleur, les cimes, les abîmes, les extrémités, les raretés de la douleur, vous ne pouviez point n'y pas découvrir et saisir et savourer cette douleur exquise et royale d'être trahi : trahi par l'un des vôtres, par un ami, un ami comblé et intime. Si grande et importante fut pour vous cette peine, que David, inspiré par vous, a dû la consigner prophétiquement dans les Psaumes; car c'est vous qui, en sa personne, y poussez ce cri déchirant : « Si mon ennemi m'avait maudit, je l'aurais encore accepté;

si l'un de ceux qui font profession de me haïr m'avait outragé en me parlant avec arrogance, je me serais peut-être simplement dérobé sans me plaindre et en silence; mais toi, un homme avec qui je vivais cœur à cœur et n'avais qu'une seule âme; toi, l'un de mes chefs, l'un de mes familiers; toi, qui prenais avec moi de suaves nourritures et marchais du même pas que moi dans la maison de Dieu [1] » !... Comme si le chagrin l'étouffait, il ne finit même pas sa phrase. Mais plus cette douleur était amère et immense, ô ma Miséricorde, plus elle eut de prix à vos yeux; vous ne pouviez donc point l'épargner à votre cœur.

Certes, mon Dieu, le sort de Judas est horrible. Le malheureux ne s'est point encore déclaré; peut être n'a-t-il même pas pleinement conscience du déplorable état de son âme; assurément la pensée de sa trahison n'a pas même une fois traversé son esprit; deux ans doivent s'écouler avant l'heure de votre Passion, qui fut celle de son crime; et cependant, voyant les pentes qu'il descend peu à peu, et les assauts de moins en moins repoussés d'un ennemi qu'il a presque cessé de craindre, vous dites tout haut et devant lui « qu'il est un diable [2] » : c'est-à-dire que, s'ouvrant de plus en plus aux suggestions de Satan, il se dispose à faire son œuvre et la fera indubitablement. Vous dites encore : « Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi [3] » : ce qui est l'annonce non équivoque d'une suprême malédiction. Vous dites enfin (ce qui semble le comble et n'a été dit de personne autre) : « Il eût été bon à cet homme de n'être jamais né [4] ». Non que cette naissance soit mauvaise à tous, et de toute ma-

1. Psalm. LIV, 13-15.
2. Joann. VI, 71.
3. Matth. XXVI, 24.
4. Marc. XIV, 21.

nière, et sous tous les aspects, le mal pur étant impossible; non même que pour Judas, à qui il eût été bon de ne pas naître, il eût été meilleur de n'exister pas du tout; car c'est le sentiment de très graves docteurs que, même pour les damnés, mieux vaut être que n'être point; mais c'eût été un gain pour lui de ne point voir le jour et de mourir, comme les avortons, dans le sein de sa mère. Souillé alors, en effet, de la seule tache originelle, il eût été sans doute éternellement privé de voir Dieu face à face, ce qui fait la béatitude; mais enfin, comme les enfants morts sans baptême, il n'eût pas subi de peine sensible, et ne serait pas demeuré, à tout jamais et tout à fait, privé des joies que la nature humaine comporte dans son ordre. Étant né au contraire, ayant vécu, mal vécu, vécu longtemps, et couronné sa vie par le plus exécrable et le plus inouï des forfaits, dans quelle mesure est-il puni et que souffre-t-il en enfer? C'est ce qui vous fait dire, ô mon Maître, que : « Il eût été bon à cet homme de n'être jamais né ». Son sort est donc épouvantable.

Mais d'où ce sort est-il venu? de vous, ô notre amour? A Dieu ne plaise. Il est l'œuvre de Judas lui-même et de lui seul. La cause unique du malheur de cet homme, c'est son péché, comme l'unique cause déterminante de son péché, ç'a été sa volonté perverse. Il était écrit de lui que : « Il lèverait le talon contre vous, et étendrait le pied « pour vous jeter par terre [1] », vous qui, vous tenant immuablement debout, êtes, par état et par nature, la rectitude et l'appui de toutes choses. Son péché était donc prévu; mais prévoir ce qu'un homme fera, est-ce le contraindre à le faire? Bien plutôt Dieu ne prévoit-il que ce qu'il voit que l'on fera. Judas était donc libre, comme le sont d'ailleurs et le seront toujours ceux qui pèchent.

1. Psalm. XL, 10; Joann. XIII, 18.

Il pouvait ne pas mettre le pied dans ce chemin d'iniquité; il pouvait, y ayant mis le pied, revenir en arrière. Il ne revint pas; il avança, il s'obstina; et votre justice, ainsi poussée à bout, le laissa suivre son vouloir méchant, et se précipiter tête baissée dans le gouffre.

Les choses étant ainsi, ô Dieu qui êtes toute bonté, pourquoi vous seriez-vous privé d'édifier sur la malice de ce cœur endurci et désormais fixe et immobile comme un rocher, un temple glorieux pour vous et rempli pour le monde entier de lumière et de grâce?

Comme le bourreau devient pour le martyr l'occasion de faire éclater sa foi et son courage, Judas vous a servi à révéler votre cœur: la charité, la mansuétude, la sérénité, la patience, la magnanimité de votre cœur. Sachant que cet homme serait un monstre, et ne cessant pas un instant d'avoir son méfait devant vous, vous l'avez comblé de grâces. Gratuitement et dans votre souveraine omnipotence de Dieu, vous l'aviez fait naître Juif, en pleine lumière surnaturelle, en plein courant de vie divine, au sein de ce peuple choisi, aimé, béni, qui avait toutes les promesses et en possédait inaliénablement tous les gages. Le prédestinant à entrer dans cette race, vous l'aviez de plus réservé pour le temps où vous-même vivriez ici-bas: grâce insigne, si ardemment désirée par tous les patriarches, et que vous ne leur aviez point accordée. Dans cette foule déjà heureuse de vos contemporains, vous l'avez distingué, vous l'avez appelé : appelé, non pas même à vous rencontrer une ou plusieurs fois sur la terre, comme tant d'autres, déjà dignes d'envie, qui vous entendirent, et reçurent, pour être consolés, guéris et pardonnés, l'attouchement de vos mains divines ; vous l'avez appelé à vous suivre partout dans votre apostolat, à écouter non seulement toutes vos prédications publiques, mais encore les explications que vous en donniez en

particulier. Il a vu vos miracles ; il vous a contemplé priant au Temple, ou sur les hautes montagnes; il a partagé vos repas et bien des fois dormi à vos côtés : enfin il a joui, et durant trois années, d'une intimité avec vous dont à cœur joie on paierait de sa vie une seule heure. Il y a plus : vous l'avez honoré d'une confiance toute spéciale, lui commettant le soin, si glorieux et si doux, de pourvoir à vos nécessités temporelles et de distribuer vos aumônes. Et quand vous l'avez vu peu à peu douter, fléchir, se retirer, se resserrer, se fermer et faire de chaque grâce nouvelle une nouvelle occasion de péché et de chute, que d'essais miséricordieux et secrets pour le retenir, l'éclairer, le ramener dans la voie droite! que de regards et quels regards ! que d'avis et quels avis ! Quoi ! son âme était à Satan ; il vous avait déjà vendu, et vous lui laviez les pieds comme aux autres apôtres! Vous lui donniez votre chair à manger et votre sang à boire, lui disant: « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance « qui, pour vous et pour la multitude » humaine, « va « être répandu en rémission des péchés [1] ». Finissant de le consacrer prêtre, et lui transmettant vos pouvoirs les plus saints et les plus merveilleux, vous ajoutiez pour lui aussi bien que pour ses onze frères: « Toutes les fois que « vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi [2] » Puis, par une déclaration à la fois clémente et terrible, vous lui prouviez que rien de ce qu'il avait fait ou s'apprêtait à faire n'était secret pour vous. Et quand le moment vint où il parut à Gethsémani à la tête des sbires armés qu'il amenait pour vous saisir, vous ne refusâtes point son baiser, mais lui livrant votre joue, vous lui dites ces paroles touchantes à faire pleurer des pierres : « Mon ami, qu'es-

1. Matth. XXVI, 27.
2. Luc. XXII, 19. I. Cor. XI, 26.

« tu venu faire? Judas ! C'est par un baiser que tu trahis « le Fils de l'homme [1] » ! Enfin, comme l'amour, même votre amour à vous et ainsi témoigné, n'avait plus de prise sur ce démon humain, usant comme d'une dernière ressource de ce qui, à force de l'épouvanter, semblait devoir le réduire, vous fîtes soudainement paraître le juge qui voit tout et peut tout, sous l'agneau qui s'abandonnait muet et sans défense; vous terrassâtes d'un mot cette soldatesque impure, et Judas sans doute avec elle. Tous furent violemment renversés, et ne se relevèrent que sur votre ordre, étonnés, effarés, mais nullement convertis, et plus acharnés que jamais à poursuivre leur entreprise. Ah ! oui, il était bon, ô incomparable Jésus, que de la nuit d'une telle trahison jaillît ce jour divin qui éclaire votre âme aux nôtres; car encore bien que chaque rayon qui sort de cette sainte âme contienne et manifeste la splendide lumière du foyer, chaque rayon cependant a une très spéciale excellence; et comme on ne peut point vous trop aimer, on ne saurait assez vous remercier de tout ce que vous avez fait pour augmenter en nous une connaissance où notre amour trouve son aliment, y ayant d'abord son principe.

Puis, en vous révélant ainsi, ô mon Maître, vous nous instruisez, vous nous exhortez, et avec une efficace que je puis bien nommer irrésistible. On saura désormais et toujours, on saura, en lisant cette page de l'Évangile, la manière dont vous entendez que nous traitions nos ennemis, et ce que c'est pour un chrétien que de rendre le bien pour le mal, et enfin jusqu'où s'étend ce cher et saint précepte, tant de fois répété par vous: « Aimez-vous les uns les autres » ; aimez-vous tous et immuablement; c'est à cet amour mutuel, universel et qui triomphe de tout,

1. Matth. XXVI, 50; Luc, XXII, 48.

« c'est à cet amour qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples [1] ».

Enfin, et que dire de plus ? ce mal sans nom, cette trahison sans pair, ce prodige d'ingratitude et de méchanceté, cet amas de crimes dans un seul crime, ce déicide commencé donne l'ouverture à votre bénie Passion qui couronne votre vie et consomme votre œuvre. De ses mains avares et impies, Judas rompt tout d'un coup la digue qui retenait encore captif ce torrent de haine, d'iniquité et de souffrances dont il était écrit : « Dans le chemin », c'est-à-dire dans sa vie voyagère, « il boira de l'eau du torrent [2] ». Cette eau qui jaillissait de terre et dont la source était en enfer, cette eau grossie des pluies brûlantes qui tout à l'heure allaient ruisseler sur vous du haut du ciel, c'était « votre calice », ô mon doux Rédempteur ! Et en buvant ce calice, vous ruiniez l'empire de Satan, vous fondiez le royaume de Dieu et vous sauviez le monde.

Quel triomphe ! Mais ainsi en sera-t-il, jusqu'à la fin, des scandales donnés par vos prêtres. Votre grâce précède ces trahisons ; votre providence les surveille ; votre toute-puissance les domine ; votre bonté les exploite ; c'est ce qui fait qu'infailliblement votre gloire les suit, les voit et les absorbe.

1. Joann. XIII, 34, 35.
2. Psalm. CIX, 8.

VINGT-NEUVIÈME ÉLÉVATION

LORSQUE VOUS PRIEREZ, DITES AINSI : NOTRE PÈRE QUI ÊTES DANS LES CIEUX.

Vos paroles, ô Maître adoré ! vos paroles ! qui dira leur beauté ? qui mesurera leur vertu ? Votre cœur les envoie à vos lèvres, mais après que le Verbe les a le premier envoyées à votre cœur. Quelles qu'elles soient, quoi qu'elles disent, leur valeur est immense. Que valent donc celles par lesquelles vous nous apprenez à prier ? « Quand vous prierez, priez ainsi », nous dites-vous [1]. Quelle leçon ! qu'elle est haute ! Mais surtout qu'elle est importante ! Hormis vous, qui pouvait la donner ? Et dès que vous la donnez, ne savons-nous pas qui vous êtes ? Car quel homme, s'il n'est qu'un homme, peut apprendre à bien prier Dieu ?

Prier Dieu, c'est le regarder : de quel œil et sous quel jour regarder un tel être ? Prier Dieu, c'est l'aborder ; mais comment l'aborder ? Il est partout, mais partout invisible ; nos saints Livres disent « inaccessible [2] ». Et si quelque part, ou d'une certaine manière il se rend

1. Luc, XI, 2. Matth. VI, 9.
2. I. Tim. XI, 16.

abordable, à quelles conditions et dans quelle attitude, et avec quels sentiments faut-il se présenter à lui ? Prier Dieu, c'est lui parler ; mais quel langage lui tenir ? Qu'y a-t-il d'exigé ici ? qu'y a-t-il de permis ? qu'y a-t-il d'expédient ? Prier Dieu, c'est lui faire des demandes. Mais que lui demander ? A se considérer soi-même, on peut bien voir tout de suite qu'on a besoin de tout ; mais est-ce l'intention de Dieu de subvenir à notre indigence ? et si son intention en ceci ne nous est point connue, sur quoi régler notre requête ? Puis, même avant d'être une demande, la prière est une confession, un témoignage rendu, un acte de religion, un hommage ; quelle en doit être la forme, et que réclame l'honneur de Dieu ? Enfin, qu'on honore Dieu, qu'on le supplie, qu'on lui parle, il faut bien et d'abord le nommer ; et de quel nom appeler Dieu, et de quel titre veut-il qu'on le salue ? Le nom sous lequel Dieu ordonne ou accepte qu'on l'invoque est manifestement ce qui déterminera le caractère et l'allure de notre invocation. Ce nom ouvre l'issue à la prière ; il est le jour qui lui éclaire sa voie, la force qui l'y soutient, la loi qui l'y dirige. Quel est donc ce nom indispensable, et qui peut nous l'apprendre ?

Ce qui paraît de Dieu dans l'univers visible est pour donner le vertige et inspirer un tel respect qu'il confine à l'effroi. Laissons la terre déjà si prodigieuse, la mer avec ses eaux profondes et son inconcevable fécondité. Mais Dieu est la cause libre et toujours agissante de ces incalculables myriades de corps célestes dont chacun est un monde de lumière et de feu, et qui, depuis des siècles, gravitent imperturbablement dans une même harmonie : dociles, rapides, silencieux, éclatants, suivant les mêmes orbites, gardant les mêmes rapports, ayant les mêmes fonctions, exerçant les mêmes influences. Il est le maître paisible et incontesté de tous ces astres, et le régulateur

suprême de leurs évolutions. Leur course si constante et si bien ordonnée est comme un jeu de sa sagesse, et leur ensemble forme un concert qui charme incessamment son immuable repos. Cependant ils lui sont si peu nécessaires, qu'un Voyant, inspiré par lui, a pu dire : « Ces cieux qui « sont l'ouvrage de vos mains, périront » dans leur forme présente ; « ils vieilliront comme un vêtement, « et vous les changerez comme nous faisons de nos man- « teaux » après qu'ils sont usés ; « ils seront renouvelés ; « mais quant à vous, ô Dieu, vous êtes inaltérablement « le même, et vos années », qui sont sans succession, « ne « connaissent point non plus la défaillance[1] ». Quelle force ! Quelle majesté ! Quelle souveraineté ! Quelle indépendance !

Et pourtant ce n'est rien encore : ce Dieu des choses est aussi le Dieu des personnes. Par delà sa Création visible, il y a l'invisible, l'univers des esprits et des âmes, des anges et des hommes : océan aux flots innombrables, et dont chaque flot est un être vivant, libre, se possédant lui-même, capable, tant qu'il est dans la voie, de résistance comme d'obéissance, de haine comme d'amour, de mal comme de bien. Or, Dieu est le Maître absolu de cette Création comme de l'autre ; il en tire plus de gloire encore que de l'autre ; il s'y joue comme dans l'autre. De celle-ci comme de celle-là, il pourrait se passer ; mais ne s'en passant pas, non par besoin, mais par l'effet d'une bonté magnifique, il la domine, la régit et y mène tout à ses fins. Anges soumis, anges rebelles ; hommes pliant le genou, hommes fermant leur cœur afin de lever plus hardiment la tête, tous demeurent dans sa main ; et ceux que l'amour n'a pas fait fléchir, la justice les renverse ou les ploie.

1. Psalm. CI, 28-9.

Comment nommer cet Être, encore un coup, et comment le traiter ? Le nom propre, le nom essentiel de cette formidable nature, n'est-il pas forcément pour nous un nom d'éblouissement et de terreur ? On comprend que, en lui-même, il est ineffable, et que celui-là seul dont il est l'expression peut l'entendre. Mais ce nom relatif, qui exprime Dieu en tant qu'il nous regarde ; ce nom qui est le rayon de son être arrivant jusqu'aux créatures ; ce nom qui fonde et spécifie les rapports qu'il lui plaît d'avoir avec elles, ce nom peut s'énoncer, et c'est précisément celui que, avant de prier, nous avons besoin de connaître.

Quel est-il donc ? Est-ce un nom de gloire, de domination, de justice ? Nommerons-nous Dieu, en l'invoquant : Être des êtres, Être souverain, Maître, Juge, Principe, fin dernière, loi vivante, que sais-je ?

Non, mon Jésus, docteur de la miséricorde, initiateur clément, messager de la grâce, Verbe de l'amour, organe de la bonté, ange de la paix, médiateur de l'alliance, pontife de toutes les saintes unions, non. « Lorsque vous prie« rez, priez ainsi : Notre Père, qui êtes dans les cieux ». C'est de sa part que vous nous le dites; c'est donc sa volonté expresse qu'en le priant nous le nommions ainsi, et que, si ce nom de Père n'exclut pas tout à fait les autres, il les surpasse du moins et les enveloppe dans sa radieuse et pacifiante clarté. Mais quel dogme, quelle révélation, quel soleil illuminant notre vie tout entière ! Dieu nous est tout ouvert, il nous sourit, il nous invite, il nous attend, il nous aime, et de quel amour ! L'autorité demeure et, avec elle, la raison du culte et du respect ; mais quelle place reste à la crainte et quel prétexte à la défiance ? La distance entre Dieu et nous semble à peu près comblée: comblée par la condescendance, comblée par la tendresse. Il est proche : car s'il est notre Père à tous, nous sommes

tous ses prochains, ses parents, ses fils. Oh ! le monde est orienté dès qu'il sait pouvoir dire à Dieu : Notre Père ! Le pécheur qui dit cela a déjà la tête hors du sépulcre où l'a mis son péché. Le juste qui dit cela enfonce plus profondément ses racines dans la justice. L'affligé qui le dit boit la consolation dans sa source. L'assiégé, le tenté qui le dit, prend dans sa main une arme devant laquelle pâliront et fuiront ses ennemis. L'exilé qui le dit a posé le pied sur la frontière de la patrie éternelle. Et quiconque le disant comprend bien ce qu'il dit, est comme enlevé au-dessus du mal et du monde ; il entre tout entier dans le mystère du Christ, et « sa conversation dans le ciel » a décidément commencé [1]. Qui peut se plaindre et de quoi se plaindre dès que nous pouvons dire à Dieu : Notre Père ! David chantait : « Bienheureux le peuple « dont Dieu est le Seigneur [2] » ! Quel est donc le bonheur de ceux dont Dieu est devenu le Père ? Mon Dieu ! mon Dieu ! ce n'est pas trop que, pour dire comme il convient cette parole adorable et prononcer dignement cette chère invocation, nous recevions dans nos cœurs « cet Esprit de sainteté et d'amour [3] » qui est la conclusion vivante et la consommation du mystère de votre Paternité et de la Filiation qui en découle. Nos cœurs, laissés à eux-mêmes, n'y auraient jamais suffi. Il fallait que notre esprit s'élevât jusqu'au vôtre et adhérât au vôtre de manière à n'être plus avec lui qu'un seul et même esprit [4]. O Esprit de mon Dieu, ô ma dilatation de grâce, mon audace, ma vigueur, ma portée toute divine, mon élan, mon soupir, mon souffle surnaturel, mon cri, cri de vie éternelle, cri de ma vie à moi, cri de ma foi, feu de ma

1. Philip. III, 20.
2. Psalm. CXLIII, 15.
3. Rom. V, 5 ; VIII, 15.
4. Ibid. VI, 17.

charité, ardeur de ma piété humble et reconnaissante, Esprit du Fils consubstantiel devenu l'Esprit de tous les adoptés, et criant en nous tous : « Mon Père ! mon Père [1] » ! Criez-le le jour et la nuit : criez-le à toute occasion ; criez-le dans mes joies ; criez-le dans mes peines ; criez-le quand je prie ; criez-le quand je travaille ; mais criez-le surtout et criez-le bien fort à l'heure où je devrai dire à Dieu : « Père, je remets mon âme entre vos mains [2] ».

Père, ô Dieu trois fois saint, vous l'êtes de toute manière ; vous l'êtes dans tous les sens, à tous les titres et comme personne que vous n'est capable de l'être. Vous voulez bien que j'y pense et que je dise tout haut ce qu'il m'aura semblé entendre dans le secret [3].

Vous êtes Père par cela seul que vous êtes créateur. Comme tel, il est vrai, vous me donnez seulement mon être à moi ; mais cet être, vous me le donnez depuis son fond jusqu'à son comble et selon toute son étendue, le tirant du néant : ce qui est une paternité radicale et totale. Mon père humain m'a engendré, c'est-à-dire que, usant d'une puissance et suivant une inclination que vous lui aviez données, il a contribué, comme auteur, à former mon corps, pensant d'ailleurs en ceci bien plus à lui qu'à moi qu'il ne pouvait connaître encore, et qu'il n'aimait, s'il m'aimait, que comme un bien possible, vague, et très lointain. Et qu'eût-il fait, même en cet ordre, si, en lui inspirant la volonté formelle d'agir comme il faisait, vous ne lui aviez point prêté votre concours ? Même ce corps qui me vient de lui, je vous le dois donc plus qu'à lui. Mais ce qu'il y a en moi de meilleur, ce qui de moi est capable de vous, ce qui me constitue dans ma nature spéciale, ce qui fait que je suis un être raisonnable, une per-

1. Rom. VIII, 15.
2. Psalm. XXX, 6 ; Luc. XXIII, 45.
3. Matth. X, 27.

sonne morale, un homme enfin, mon âme, ô Dieu, mon âme créée à votre image, spirituelle, immortelle, encore que, par une incompréhensible condescendance, vous ne l'ayez créée que dans ce corps qui me venait de vous par mon père, cependant vous l'avez créée; et cela, vous seul pouviez le faire. Je vous dois donc cette âme tout entière et comme exclusivement. En somme, c'est vous que je trouve soit à l'origine de ma race où, façonnant un peu de terre mouillée, vous avez édifié le corps de mon premier ancêtre et soufflé sur sa face pour faire de lui « une âme vivante [1] »; soit à mon origine à moi, où vous avez vivifié, en y soufflant une âme, ces éléments premiers et informes qui depuis lors sont devenus ma chair et mon sang. Père, auteur, principe, principe libre, auteur spontané; Père qui savez ce que vous faites et ne faites que ce que vous voulez, que vous m'êtes donc présent et intime! que vous m'êtes nécessaire et nécessairement lié du moment que j'existe! Je me sens soudé à vous, j'ai mes racines en vous. Je dépends de vous absolument, comme le mot que je prononce dépend de mon souffle et de mes lèvres. Seulement ce mot passe, et moi, votre mot à vous, je ne passe point: « Vos « dons sont sans repentance [2] », et vos dires sans rétractation. M'ayant dit une fois, vous me dites et me direz toujours. Mère divine, qui êtes ma cause première, si vous vous retiriez de moi, ne fût-ce qu'un instant, je n'aurais plus ni vie, ni existence, ni être; il n'y aurait plus de moi, et je redeviendrais rien. Ah ! c'est l'aube du paradis que de savoir qu'on est votre créature, que l'on ne vit que de vous, et que l'on ne peut vivre, par conséquent, ni sans vous ni hors de vous. Que je l'aime donc, ô mon doux Père, cet être que vous m'avez donné! Je l'aime parce qu'il

1. Gen. II, 7.
2. Rom. XI, 19.

vient de vous et qu'il est celui où il vous plaît que je subsiste. Quel qu'il fût, je l'aimerais; mais quand je considère ce qu'il est en lui-même, je l'aime encore à ce titre, et je vous rends des grâces infinies de ce que vous me l'avez choisi de préférence à tout autre. Oui, Père, je vous bénis de ce que je suis un fils d'Adam, élevé par-dessus toute la Création purement matérielle; Création magnifique sans doute, mais inférieure, puisque, capable de vous glorifier, elle ne l'est pas de vous connaître, et par là même de vous aimer. Et je ne vous bénis pas moins de ce que, ne m'ayant pas placé plus bas, vous ne m'avez pas non plus placé plus haut; de ce que n'étant pas une brute sans raison, je ne suis pas non plus un ange; car, ayant décrété, par un amour inouï, de descendre dans votre Création, et d'y vivre dans une nature que vous lui auriez empruntée, vous n'avez point élu pour cela la nature angélique, mais la nature humaine [1] : si bien, qu'étant un homme, je suis à jamais votre semblable et votre frère, comme aussi le frère de votre Mère virginale et immaculée; et cela met le comble à mon admiration et pousse à bout ma gratitude.

Mais vous ne vous êtes point borné à me créer, ô mon adoré Père céleste! Vous m'avez engendré, « volontaire- « ment engendré par votre Verbe de vie », ainsi que, sous votre dictée, l'a écrit votre Apôtre [2]. Qu'est-ce à dire ? Nous lisons de ce premier-né que vous engendrez dans l'éternelle splendeur de votre vie essentielle : « Qui racontera sa génération [3] » ? Si la naturelle est inénarrable, l'accidentelle, la gratuite, l'adoptive, qui la racontera ? Quoi! nous ayant donné notre être, vous nous rendez participants du vôtre [4] : participants de l'absolu, partici-

1. Hebr. II, 16.
2. Jacob. I, 18.
3. Is. LIII, 8.
4. II. Petr. I, 4.

pants de l'incommunicable ! Nous recevons et possédons en nous ce quelque chose de vous que vous appelez une semence, votre semence à vous, qui nous communique votre nature, nous infuse votre vie, et nous fait être de votre race ! O Père ! Père jusque-là que, nous ayant tirés du néant, vous nous enlevez tout de suite aux cimes mêmes de l'être ! Père jusque-là que nous, vos œuvres, vous nous rendez vos fils, vos vrais fils, vraiment nés de vous[1] ! O Père, notre Père, je disais que d'être votre créature nous met déjà avec vous dans une intimité étroite ; qu'est-ce donc que d'être votre enfant ? Être votre créature, c'est demeurer dans vos mains ; mais être votre fils, c'est avoir place en votre cœur. Être votre créature, c'est sortir de vos lèvres ; mais être votre fils, c'est être porté dans vos entrailles et éclore de votre sein. Qu'est ceci, et, je le répète, qui racontera cette génération ?

Dès que la grâce sanctifiante rayonne du fond de notre essence où elle est d'abord déposée, et s'épanouit dans nos puissances qu'elle surnaturalise et déifie, nous commençons de vous connaître comme vous-même vous vous connaissez ; nous vous aimons incontinent de l'amour dont vous inondez tout votre être ; nous entrons dans vos goûts, dans vos intérêts, dans vos joies, et nous sommes aptes à faire vos œuvres. Vos splendeurs sont le jour où nous vivons baignés ; vos ardeurs sont l'atmosphère où nos âmes respirent. Nous sommes avec vous cœur à cœur, confidents de vos secrets, témoins de votre vie ; nous parlons votre langue et habitons votre maison. Votre substance est notre aliment, et nous mangeons le même pain que les anges[2]. Comme des fils légitimes nous portons votre nom. Votre nom, ô Père saint ! nom de vie, nom de

1. Joann. I, 13.
2. Psalm. LXXVII, 25.

lumière, nom de gloire, nom de force et de victoire, qui ennoblit divinement et sacre tous ceux qui le portent; nom intérieur par conséquent, nom actif et efficace, atteignant, affectant, transformant l'être qui l'a reçu. Ce nom oblige comme aucun autre; mais justement parce qu'il oblige tant envers vous, ô mon Dieu, il rend libre au regard du péché, du monde et vraiment de toute créature: du péché, car « quiconque est né de Dieu, ne pèche plus », dit saint Jean [1], hormis qu'il répudie volontairement sa naissance et en trahisse la grâce; du monde, car « celui qui est en nous » par cela seul que nous sommes fils de Dieu, « est plus grand que celui qui est dans le « monde [2] », et peut dès lors toujours en triompher; de toute créature enfin, car c'est aux enfants de Dieu qu'il est dit : « Ne donnez à personne le nom de père sur la « terre; car vous n'avez tous qu'un Père, celui qui est « dans le ciel; et n'appelez personne maître sur la terre; « car vous n'avez tous qu'un Maître qui est le Christ [3] ». O Père! quelle condition! quel état! quelles relations! quels droits! quels pouvoirs! Quel héritage aussi! car tout fils est un héritier [4]. Père! vous nous êtes un patrimoine; tous vos biens sont nos biens; nous puisons à pleines mains dans vos trésors ouverts, et nous y trouvons plus encore que ce qui nous enrichit, puisque nous y découvrons le secret de vous rendre quelque chose et de fructifier pour vous [5]. Nos hommages, nos actions de grâces, nos louanges, nos sacrifices, nos larmes, nos sueurs, notre sang, nos moindres actes, notre vie

1. Omnis qui natus est ex Deo, non peccat; sed generatio Dei conservat eum, et malignus non tangit eum. I. Joann. v, 18.
2. Ibid. vi, 4.
3. Matth. xxiii, 9.
4. Rom. viii, 17.
5. Ibid. vii, 4.

tout entière, notre mort même, tout cela vivifié par cette sève divine dont vous-même emplissez nos âmes et qui nous constitue vos fils, ce sont des œuvres *filiales*, des fruits de famille que vous reconnaissez comme vôtres, dans lesquels vous vous complaisez, qui vous causent de la joie et vous donnent de la gloire. Et c'est ce que notre frère Jésus a prétendu nous faire entendre en parlant de cette eau qui est son don et qui, en tous ceux qui l'ont bue, devient une source jaillissant à la vie éternelle [1]. Père, notre Père, ce n'est pas moins que cela que nous sommes vos enfants.

Enfin, Père par la création, Père par cette libre et toute gratuite génération qui est l'infusion en nous de votre vie par la grâce, vous l'êtes encore, mon Dieu, par cette tout admirable et tout aimable Providence dont le Sage écrivait : « C'est votre Providence, ô Père, qui gouverne [2] » : double Providence en vérité, correspondant à votre double paternité naturelle et surnaturelle ; paternité du créateur, paternité du sanctificateur. Les pères et les mères ne se contentent pas de mettre leurs fils au jour, ils les conservent, les protègent, les nourrissent, les instruisent, et pour tout dire d'un mot, *les élèvent*. La paternité qui enfante n'est jamais que le fondement de la paternité qui pourvoit. Sans celle-ci, celle-là ne serait plus un bienfait, mais une trahison et un crime. Or, que dites-vous, ô Dieu, qui êtes mère autant que père ? « Arrive-t-il, nous demandez-vous, arrive-t-il, même parmi vous, qu'une mère oublie l'enfant de ses entrailles ? Que si cela se lit dans vos histoires, on ne le lira pas du moins dans la mienne, et je ne vous oublierai point, ô fils des hommes devenus mes enfants [3] ». Quel aspect précieux et touchant

1. Joann. IV, 14.
2. Sap. XIV, 3.
3. Is. XLIX, 15.

de la paternité divine! Jésus nous l'a fait voir quand il a dit: « Ne soyez point inquiets, vous demandant : que « mangerons-nous ? que boirons-nous ? où trouverons-« nous de quoi nous vêtir ? car votre Père céleste sait « que vous avez besoin de toutes ces choses » ; et celui qui nourrit les oiseaux et donne leur robe aux lys des champs, saura bien vous fournir tout votre nécessaire. « Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu « et sa justice, et tout le reste vous sera donné par sur-« croît [1] ». Sans doute, vous devrez prier Dieu; mais le priant comme de pieux et confiants enfants prient leur père, « tout ce que vous lui demanderez, il vous l'accor-« dera [2] ». Ainsi, vous l'avez dit encore, ô Vérité qui nous dites tout, la paternité divine est active, et son activité ne se relâche jamais. « Le père opère toujours », et vous aussi vous « opérez [3] », n'étant avec lui qu'un seul et même opérateur, comme vous êtes un seul et même Dieu. Vous opérez tous deux souverainement, vous opérez universellement. Rien n'échappe à votre providence, et rien ne lui peut résister [4]. Au contraire, tout la sert et lui sert. Oh ! qu'elle est belle, qu'elle est bonne, qu'elle est partout présente et partout bienfaisante! Le ciel, la terre, l'enfer lui-même à sa manière; l'hiver, l'été, la prospérité, l'affliction, les naissances, les deuils, les biens, les maux, les hommes, les anges, les amis, les ennemis, tout est moyen pour elle et traduit son action, comme son action traduit l'ambition de votre cœur. Le monde n'est qu'une famille immense gouvernée par un Père ; le régime sous lequel vit l'humanité est désormais et pour toujours un régime paternel. L'amour y est l'âme de

1. Matth. VI, 31, 33.
2. Joann. XV, 16.
3. Ibid. V, 17.
4. Esther. XIII, 9.

tout, et la justice elle-même y est une miséricorde. Père, je l'apprends de vous et je le crois de toute mon âme : vos poursuites, vos reprises et jusqu'à vos châtiments sont les actes et les preuves de votre amour pour nous [1], et tout homme que vous flagellez est un fils que vous recevez [2]. Jésus l'a confessé en son nom et au nôtre, disant à l'heure de sa douloureuse et sanglante agonie : « Père, s'il est « possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant que « votre volonté se fasse et non la mienne [3] ; et si vous me « donnez ce calice, ô Père, ne le boirai-je pas [4] ?

Bon Père, Père sage, Père saint, Père des lumières, Père des miséricordes, Père éternel, Père céleste, Père de qui toute paternité dérive, Père du Christ, Père du genre humain, notre Père ! Se rassasie-t-on de le dire ? se lasse-t-on de le savourer ? peut-on finir de l'admirer, et ce que ces deux seuls mots contiennent de biens sera-t-il pour nous épuisable ? Mais croyons-nous en vérité, mon Dieu, que vous êtes notre Père ? Les Saints l'ont cru, et c'est ce qui les a faits saints. Qui le croirait d'une foi parfaite deviendrait saint comme eux. O Dieu ! nous croyons, aidez notre incrédulité [5] ; nous croyons, augmentez notre foi [6] ; nous croyons, faites que notre vie ne soit plus qu'une conséquence, un témoignage, un fruit de cette foi à votre paternité ; de sorte que, en toutes choses, nous nous conduisions ici-bas comme des enfants de lumière et en vrais fils de Dieu [7].

Mais ce n'est point encore assez, ô Maître, que nous donnions à Dieu le nom de Père ; vous voulez qu'en

1. Apoc. III, 19.
2. Hebr. XII, 6.
3. Matth. XXVI, 39.
4. Joann. XVIII, 11.
5. Marc. IX, 24.
6. Luc. XVII, 5.
7. Ephes. V, 8.

priant chacun lui dise : notre Père! non point : mon Père, mais notre Père! Ô unité! ô charité! ô puissance de sainteté, qui venez tout relier et tout consommer dans l'amour! Nous ne sommes seuls nulle part, ou, du moins, nous ne devons pas l'être. Si nous le sommes, c'est malgré vous; si nous le sommes, nous commençons de nous séparer de vous; nous avons perdu votre marque; nous ne vivons plus de votre vie qui est une vie catholique; nous sommes morts et en train d'être maudits; car votre Esprit l'a fait écrire: « Malheur à l'isolé [1] ». La distinction, l'ordre, la hiérarchie, oui, partout dans votre œuvre et jusque dans le ciel; mais l'exclusion, la division, la séparation nulle part, si ce n'est au regard du mal et de ceux qui y sont irrémédiablement fixés, ce qui n'a pas lieu en ce monde, quoique, hélas! on y voie cet état commencer. Vous direz donc : « notre Père »! Nous ne pouvons aborder Dieu qu'à titre de membre de sa famille et en nous souvenant dès lors que nous avons des frères. La dilection universelle est d'étiquette dans le royaume de Dieu, et à vrai dire, en fait d'étiquette, il n'y a guère que celle-là. La prière est un devoir commun; chacun le rend au nom de tous. L'indigence est commune aussi; il faut que la demande le soit. Nous prions dans l'Église, selon son esprit, par le mouvement et dans la grâce de son esprit, qui est son âme vivifiant ses membres. Quoi de plus touchant, de plus doux, de plus grand? L'individu s'étend ainsi, et en s'étendant, il s'élève et assure le succès de son acte. Étant plusieurs et surtout étant tout le monde, il a plus de titres pour se présenter, plus de crédit pour être exaucé; et quand il l'est, la grâce, suivant la route tracée par sa prière, descend d'abord sur lui, pour s'écouler ensuite sur les autres. Dieu qui est trois personnes

1. Eccl. IV, 10.

en unité de nature, veut retrouver en ceux qui le prient quelque image de son être et quelque reproduction de son éternel état. Cette vue l'attire, l'épanouit et le rend favorable. C'est un honneur pour lui que nous lui disions: Notre Père; c'est un profit pour nous. Dès que nous ressemblons à Dieu, il nous regarde.

Au reste, ces mots bénis et la loi qui nous les fait dire ne nous associent pas seulement entre nous qui vivons aujourd'hui sur la terre; nous sommes par là en compagnie de tous les justes et de tous les saints qui y ont vécu, et de tous ceux qui s'y succéderont jusqu'à la fin des siècles. En disant « notre Père », nous prions comme les Bienheureux et avec les Bienheureux ; comme les Anges et avec les Anges; comme Marie et en unité d'esprit avec Marie; car l'Immaculée Vierge est notre sœur en ceci; notre prière, c'est sa prière, et elle la fait encore à présent. Que dire de plus enfin, puisque nous touchons le comble, c'est la prière même de Jésus. Il ne l'enseigne qu'après l'avoir faite et parce qu'il l'a faite. C'est sa propre prière à lui qu'il nous révèle, c'est sa méthode qu'il nous apprend. Avant tous, mieux que tous et pour tous, il a dit ici-bas et il répète sans cesse là-haut : « Notre Père ». Il invoque cette paternité comme premier engendré et recevant toute la substance du Père, et, par suite, en un sens, et dans une plénitude, et avec un droit, un amour, une vérité, une vertu, un accent qui ne sont possibles qu'à lui. Et cependant, même en priant ainsi, il prie comme notre chef, comme notre prêtre, de notre part, en solidarité réelle et en communion vivante avec nous : si bien que quand le Père l'entend, il nous entend; comme aussi, par une réciprocité adorable, quand il nous entend, il l'entend. Cette seule vue est pour nous jeter dans un abîme de recueillement et inonder notre âme de piété tendre, confiante et religieuse. Disons le *Pater* avec Jésus,

ne le disons qu'avec Jésus, disons-le par Jésus, comme Jésus, en Jésus ; disons le *Pater* de Jésus. « Quand vous prierez, priez ainsi : Notre Père. »

Enfin vous voulez que nous ajoutions : « qui êtes dans les cieux ». Ces deux premiers mots : « Notre Père », sont le fondement et la source de la prière chrétienne ; ceux-ci en marquent la direction. Ils indiquent le côté où elle va, et le terme où elle doit parvenir. La prière est un acte qui monte et qui nous fait monter. Une prière qui descendrait serait le contraire d'une prière et pourrait être une impiété. Une prière qui s'arrêterait au temps ou à la terre serait une prière vaine, ou tout au moins médiocre et indigne d'un chrétien. C'est le cœur et les yeux en haut que les fils de Dieu doivent prier. « Notre Père, qui êtes dans les cieux. »

Mais que sont les cieux où vous êtes, ô mon souverain Père? N'êtes-vous pas vous-même votre propre et unique demeure ? Et si vous êtes le suprême bien qu'appelle notre espérance, est-ce autre part qu'en vous que notre prière l'ira chercher? Non, mon Dieu. En un sens, c'est donc vous qui êtes le ciel ; vous, Père, Fils et Saint-Esprit. Le ciel, c'est votre sein auguste, c'est votre vie essentielle, c'est votre béatitude éternelle, et cette gloire infinie dont votre être est tout ensemble la sphère et le foyer. Mais si le ciel c'est vous, à parler rigoureusement c'est vous en tant que vous vous manifestez et vous donnez aux créatures, vous ouvrant pour ainsi dire à elles, les accueillant en vous, après que, par vos avances et vos tendres provocations, vous leur avez donné la confiance d'y venir, et les y fixant à la fin par une union avec vous indissoluble et consommée. Et parce qu'il y a bien des degrés ou même des ordres très distincts dans ces révélations et ces dispensations que vous daignez faire de vous, vous ne nous commandez pas de dire . « Notre Père

qui êtes dans le ciel », mais : « Notre Père qui êtes dans les cieux ».

Il y a donc plusieurs cieux. Le premier, le plus pur, le plus lumineux, le plus sublime, le ciel des cieux, comme dit l'Écriture, c'est la très sainte humanité du Verbe, votre premier trône extérieur, où vous vous déclarez sans ombre et sans mesure, où vous siégez à tout jamais dans la plénitude de votre être et la splendeur totale de vos ineffables perfections. Le second, c'est Marie : un autre sanctuaire tout céleste, tout proche de l'autre, dont il emprunte tout ce qu'il a de lumière, de beauté, de stabilité, de sainteté ! Un troisième, c'est la société des bons anges : lieu très saint, cité magnifique, que la divinité emplit de vie, d'amour et de clarté. Il y faut joindre tous les Saints établis dans la gloire et qui ne forment qu'une société avec les Esprits bienheureux. Un autre ciel encore, très haut quoique inférieur, au moins par l'état, à ceux que nous avons nommés et qu'il touche d'ailleurs par ses confins, c'est la sainte Église de Jésus militant sur la terre. Elle est le temple vivant du Dieu vivant, lequel y rend ses oracles, y distribue ses dons et y fait indéniablement resplendir sa vertu : non de la même manière, il est vrai, qu'en paradis, mais comme il sied à notre condition présente, c'est-à-dire par des enseignements infaillibles, une autorité indéfectible, un ministère qui ne s'interrompt pas, une activité toute divine et divinement féconde ; une force de résistance contre laquelle tout échoue, même l'enfer ; des miracles ici et là, selon qu'il est opportun ; des Saints dans tous les temps ; enfin des caractères uniques et incontrefaisables, qu'aucune autre société ne présente ni ne présentera jamais. L'Église est donc aussi un ciel, un lieu élevé et stable où vous avez fixé votre demeure, où l'on est sûr de vous trouver, et hors duquel nul ne saurait vous trouver en ce monde.

Puis chaque membre vivant de cette Église, chaque âme qui est en grâce avec vous est un sanctuaire, une résidence divine, un ciel par conséquent; tous nos saints Pères l'ont enseigné. Enfin, au-dessous de tous ces nobles cieux, vivants, aimants, spirituels, il y a les cieux visibles, votre séjour, ô Dieu, en ce sens que, tenant le sommet de la Création matérielle dont ils sont le chef-d'œuvre, ils témoignent très éloquemment de votre toute-puissance, et, comme dit le Psalmiste, « nous racontent votre gloire[1] ». De sorte que vous êtes là, dans ce merveilleux firmament, ô mon Dieu, comme la réalité est dans le signe, la cause dans son effet, la pensée dans le mot qui l'exprime, la beauté dans la forme qui la traduit aux yeux, le génie d'un artiste dans l'ouvrage qu'il vient d'accomplir.

« Notre Père qui êtes dans les cieux. » Vous nous ordonnez de le dire; mais quelle sage et savante miséricorde que d'avoir fait de ceci le préambule de toutes nos demandes! Car enfin que nous donnez-vous à comprendre par là, que remettez-vous ainsi sous l'œil de notre cœur, et quel jour faites-vous luire sur cette voie ascendante qui, partant de notre misère, monte jusqu'au trône opulent de votre paternité? Dire que vous êtes dans les cieux, n'est-ce pas confesser et votre bonté tout aimante où notre confiance a son premier appui; et votre sainteté si exquise d'où nous pouvons déduire, avec la nature des demandes que nous vous devons adresser, les conditions sans dispense auxquelles il vous convient d'y satisfaire; et, pour tout achever, votre puissance sans bornes qui fait que tout vous étant facile, il est simple pour nous d'attendre tout de vous?

Vous êtes dans les cieux; donc, ô mon Dieu béni, vos

1. Psalm. XVIII, 1.

perfections ne vous retiennent point captif dans l'enceinte infinie de votre vie essentielle. Vous êtes un Dieu qui regarde, qui aime, qui parle, qui se montre et se communique; un Dieu que sa nature pousse au don de lui-même. Et ce don est déjà fait, puisque les cieux existent et que vous y habitez: cieux multiples qui tous vous possèdent, mais non point pour vous confisquer; car ils sont d'autant meilleurs que, vous ayant reçu davantage, ils vous possèdent plus parfaitement; et ils sont d'autant plus bienfaisants que vous les avez rendus meilleurs. Oh! qu'il est doux, qu'il est encourageant, qu'il est reposant pour nous de vous contempler là, dans ces premières, dans ces suprêmes, dans ces irrévocables effusions de votre miséricordieux amour! O Dieu! vous êtes donc le Père de toute grâce, vous êtes vous-même la grâce, la grâce absolue, la grâce dans son principe. Sans cesser d'être vous, mon Dieu, vous êtes Jésus; et Jésus, passant par Marie, devient l'Église du ciel et de la terre. Ces cieux qui vous contiennent, vous les avez, vous les tenez inclinés vers nous, vous inclinant vous-même et en eux et par eux: si bien qu'ils nous touchent et que nous les touchons, que nous y pouvons entrer et vivre, et par là même en faire partie et devenir ainsi un ciel à notre tour. Et cela nous permet de vous chercher, de vous prier, de vous invoquer et de vous trouver en nous, dans nos cœurs délivrés, épurés et sanctifiés par vous. Nos cœurs alors vous sont un tabernacle; car, vous nous l'avez dit, mon Jésus: « Si quelqu'un m'aime et garde ma parole, nous « viendrons à lui et nous établirons en lui notre de- « meure[1] ».

Mais si vous êtes dans les cieux, ô Père que nous prions, cela nous apprend aussi que, pour être agréées

1. Joann. XIV, 23.

de vous, nos prières doivent être célestes, et d'abord partir de cœurs qui, s'ils ne sont pas encore célestes comme ceux où vous séjournez par la grâce, savent du moins qu'ils le doivent devenir, et y tendent déjà par l'intention. Vous êtes bon, mais vous êtes saint, ô notre divin Père ; vous consentez bien à descendre, et jusque dans le sein d'une pauvre créature, mais à la condition qu'elle s'élève, comme il est possible, au-dessus d'elle-même ; qu'elle n'ait plus de goût prédominant pour toutes les choses d'en bas ; qu'elle ait le cœur libre de toutes les servitudes mauvaises, droit, stable, limpide, ce que sont les cieux enfin, même ceux qu'atteignent nos yeux terrestres. Et comme la prière est la confession du désir, lequel est lui-même l'expression des besoins et le signe des amours de l'âme, il s'en suit qu'une telle âme ne demande plus à Dieu que les vrais biens : les biens du ciel pardessus tout et les autres dans la mesure où ils se réfèrent à ceux-là et nous aident à les obtenir. C'est ce que vous nous enseignez, ô notre divin docteur, en nous donnant les cieux comme l'adresse de ce Dieu à qui vont nos supplications.

Enfin, parce que c'est dans les cieux que notre Père réside, nous sommes en mesure et en demeure de prier comme saint Jacques le requiert, avec une grande vigueur de foi et sans l'ombre d'une hésitation [1]. Si Dieu est là, en effet, c'est qu'il domine, et de très haut, et souverainement, tout le reste qui nous domine ; c'est que dans ces cieux-là mêmes où il habite et qu'il est si légitime et si profitable pour nous d'invoquer, les Saints, les Anges, Marie, et jusqu'à l'humanité du Sauveur considérée comme telle, lui doivent tout, y compris le pouvoir de nous entendre et de nous secourir ; c'est qu'en

1. Jacob. I, 6.

somme, ô Père, vous voyez tout, vous savez tout, vous pouvez tout; et que si loin qu'aillent nos demandes, non seulement elles ne dépassent point votre pouvoir, mais, comme l'a écrit saint Paul, vous êtes toujours puissant pour faire au delà même de ce que nous avons demandé, espéré et conçu[1]

1. Ephes. III, 20.

TRENTIÈME ÉLÉVATION

QUE VOTRE NOM SOIT SANCTIFIÉ.

O Père, votre être précède et domine tout, votre gloire prime tout, vos intérêts passent avant tout. Tout disparaît devant votre face ; et même en ne disparaissant point, tout est comme un néant, tant il est clair que, comparé à vous, tout n'est rien. O Être, être vrai, plein, absolu, sublime, profond, immense, unique : seul nécessaire, seul parfait, seul indépendant ; être qui êtes le tout de toutes choses, et à qui d'être ce tout ne serait rien encore, si d'abord, et abstraction faite du reste, vous n'étiez pas votre propre tout à vous-même ! O abîme d'être, ô plénitude de vie, ô infinité, ô éternité d'existence, Dieu, mon Dieu ! Notre cœur fût-il changé en amour, et cet amour nous rendît-il capable de nous élancer jusqu'à vous, nous mourrions à vos pieds d'inanition et de douleur, si nous n'avions pas la ressource de nous réfugier dans l'adoration, laquelle étant la religion, la révérence, le prosternement muet de l'amour et jusqu'à une sorte d'anéantissement de l'être que cet amour possède, est le seul acte qui nous puisse tout à fait apaiser, parce que c'est le seul hommage qui de tout point vous puisse convenir.

En nous apprenant à prier, ô Jésus, vous ouvrez la voie a nos demandes, et tracez du même coup la règle à nos désirs. C'est là, de votre part, une magnifique bonté. Mais en nous prescrivant de nommer Dieu notre Père lorsque nous le prions, vous faites bien davantage encore ; car vous fondez notre confiance, et sur quelle base, ô cieux ! Dès que Dieu est notre Père et nous commande de l'invoquer sous ce titre, on ne sait plus ce qu'il est excessif de désirer, ou indiscret de demander, ou téméraire d'attendre. Notre cœur ne s'adresse plus au vôtre, ô mon Seigneur, sans être sûr du vôtre ; et cette clef que vous nous mettez si spontanément dans la main nous dit assez jusqu'où vous nous permettez de puiser dans le trésor qu'elle ouvre.

Cependant, ô vérité, ô justice, ô sagesse infaillible, harmonie essentielle et immuable, vos actes sont comme votre être : l'ordre se retrouve donc partout dans vos ouvrages et dans vos voies. Même en condescendant, vous ne dérogez point. Vous livrer, fût-ce jusqu'à l'excès, ce n'est jamais vous perdre ; et le regard le plus appliqué et le plus tendre que vous donnez à votre Création ne vous distrait nullement de cet autre regard intérieur, vivant, suprême, éternel, qui est l'acte de votre propre et béatifique contemplation.

Notre prière, celle que vous nous enseignez, daignant en dresser pour nous l'ordonnance et en formuler même les termes, ô Dieu, avant tout c'est une parole de culte, une œuvre de religion, une forme d'hommage et de piété humble et soumise. Créatures adoptées, oui : c'est ce que fait de nous votre grâce ; et que nous vaut, où nous place cette divine adoption ? Mais d'abord et toujours créatures : c'est ce que nous sommes naturellement ; et comme rien ne peut changer cela, rien non plus n'en doit voiler en nous le souvenir.

Nous exposerons donc librement nos besoins à notre Père ; mais nous commencerons par honorer les perfections de notre Dieu et par confesser tous ses droits. Au reste, le nom de Père qui exprime ce recours confiant des fils dit déjà cet hommage religieux des sujets et des serviteurs. Quoi qu'il en soit de nous, en effet, et de vos rapports avec nous, vous êtes Père, ô mon Dieu, Père par nature et par état. Après que vous avez créé et les anges et les hommes, après même que, par le fait d'une volonté gratuite, vous les avez élevés jusqu'à une sorte de parenté avec vous, ce qui les constitue vraiment vos fils, vous n'êtes ni plus ni moins Père qu'auparavant. Que le néant n'ait jamais tressailli sous l'empire de votre parole, ou que, vous obéissant, il soit devenu ce monde dont nous faisons partie, vous êtes identiquement le même, et rien n'est modifié ni en vous, ni pour vous. Vous n'êtes par conséquent ni plus ni moins donné, ni plus ni moins manifesté, ni plus ni moins fécond, ni plus ni moins glorieux; votre joie, en tous cas, est égale, immobile et à son comble. Nous le proclamons et célébrons quand nous vous nommons Père.

C'est pourquoi, mon divin docteur, vous voulez qu'avant d'implorer de Dieu ce qui nous touche directement, fût-ce les biens dont l'absence nous condamnerait à mourir, nous lui demandions ce qui se rapporte à lui et l'intéresse : la sanctification de son nom, l'avènement de son règne, et l'accomplissement de sa volonté sur la terre comme dans le ciel.

Et qu'est-ce à dire ce qui intéresse Dieu ? Autant qu'il nous est donné de le comprendre, cela signifie ce quelque chose de souverain, de souverainement juste, simple, urgent, indispensable, que contiennent ces mots (les plus exacts et les plus clairs que nous sachions trouver) : la gloire de Dieu dans toutes ses créatures. C'est à quoi

correspondent et donnent satisfaction ces trois premières demandes de l'Oraison dominicale.

Ainsi comprise et définie, cette prière implique deux choses : d'abord la confession des perfections de Dieu, telles qu'elles subsistent en lui, et telles dès lors que nous les connaissons par la Révélation; puis le désir sincère et ardent de voir ces perfections publiées, admirées, exaltées, honorées, aimées, servies autant qu'elles le méritent : justice première et capitale, justice réclamée et d'en haut et d'en bas ; faim de l'Être et de tous les êtres; cri de tout ce qui pense et même de ce qui vit; condition absolue enfin de cet accord dans la vérité et dans l'ordre qui fait la conservation, la stabilité et le bien-être de toutes choses.

Pouvoir désirer cela, c'est déjà pour la créature un honneur sans pareil. Le désirer en effet, c'est un acte sublime et très saint : notre croissance dans la sainteté n'est peut-être ici-bas que l'accroissement en nous de ce désir. Qui ne voit, en effet, qu'après être réellement Dieu, il n'y a rien de plus divin que de désirer, d'aimer, de se réjouir que Dieu soit Dieu, et de le procurer au sens et dans la mesure où cela est possible? C'est la charité pure. Ce sentiment commence de déifier l'âme où il réside; il nous enlève à tout, nous élève au-dessus de tout; il nous fait non seulement atteindre Dieu, mais pénétrer en lui, dans ses pensées, dans ses vouloirs, dans les inénarrables exigences de son être; et partant il nous fait communier par aspiration, par imitation, par participation, à ses états intimes et à sa vie essentielle. De toutes les grâces que Dieu nous donne, de tous les pouvoirs qu'il nous confère, de tous les privilèges qu'il nous concède, de toutes les libertés qu'il nous octroie, il n'en est point dont nous ayons à le bénir avec plus d'étonnement et de gratitude que ce congé qu'il nous accorde, pour ne pas dire ce commandement

qu'il nous fait, de lui adresser, quand nous le voulons, ces trois divines demandes : « Père, sur la terre comme dans le ciel, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté se fasse ».

Qui en découvrirait parfaitement le sens et en saisirait toute la portée, passerait, sans difficulté, sa vie entière en oraison. Pour rendre gloire à Dieu et se nourrir de lui, il n'aurait nul besoin de sortir de la sphère où cette triple oraison nous place. Il ne finirait point d'en parcourir l'immensité, il ne suffirait point à en contempler les beautés, il n'en épuiserait point la substance. Y montant incessamment de clarté en clarté, y passant d'un transport à un autre transport, il en viendrait, par ces ascensions successives, à être bien plus céleste que terrestre, et à vivre dès ce monde au seuil du paradis.

Dire les quatre dernières demandes de cette inappréciable prière, et avec assez de foi et de constance pour qu'elles soient exaucées, cela peut nous rendre riches et jusqu'à un certain point paisibles dans la possession des richesses obtenues ; mais dire les trois premières, les dire dans l'esprit clairvoyant et ferme qui les doit inspirer, cela nous rend purs et saints. Les quatre dernières vont à éloigner de nous toute peine ; les trois premières vont seules à nous donner la joie : la joie de la vérité, la joie de la justice, la joie qui est une vertu et le sommet de la vertu, mais qui est aussi et d'abord une grâce, la cime de la grâce et l'aurore de la béatitude. Enfin les quatre dernières demandes sont d'un homme qui s'aime soi-même et aime tous ses semblables d'un amour légitime et réglé ; les trois premières sont l'oraison d'une âme qui aime Dieu par-dessus tout et d'un amour parfait.

On est souvent en quête de moyens pour se sanctifier ; on voudrait des méthodes sûres, rapides et d'un emploi facile. Implorer et obtenir de Dieu l'intelligence des trois

premières demandes de la prière que nous apprend ici Jésus; faire ensuite ces demandes dans la lumière et dans l'amour, fervemment, habituellement, incessamment comme il se peut; mettre enfin et maintenir son cœur dans l'état spirituel qui y correspond, que leur énoncé suppose et dont elles sont comme la splendeur et le jaillissement vivant, c'est un procédé de sainteté que nous estimons infaillible.

En demandant à Dieu la sanctification de son nom, l'avènement de son règne et l'accomplissement de sa volonté sur la terre comme dans le ciel, nous lui demandons évidemment ce qui existe déjà quant à lui. O Dieu! qui en doute? qui ne le sait? qui ne le sent? Votre nom est saint et la sainteté même. Rien ne se peut ajouter à l'empire tout-puissant que vous exercez sur les choses; et, pour ce qui est de votre volonté, l'Écriture, confirmant les données de notre raison, nous déclare que, quoi qu'il en soit des apparences dans ce lieu inférieur et obscur où nous sommes, elle s'accomplit toujours au-dessus de tout et malgré tout, au point que ceux-là mêmes contribuent à son accomplissement qui s'y opposent et la combattent.

Mais, de plus, en demandant à Dieu ces trois suprêmes biens, nous lui demandons ce qui, même pour nous et pour toute créature, est finalement inévitable; car ce qui doit être sera inéluctablement; ce qui est dedans viendra dehors; ce qui est en Dieu passera dans le monde et s'y établira, et deviendra l'état du monde. Oui, hors de Dieu, je veux dire dans sa Création, dans l'univers, chez nous, sur la terre et partout, le nom de Dieu sera sanctifié, son règne consommé, sa volonté pleinement et absolument accomplie. La vérité aura raison, la justice sera la maîtresse, le droit deviendra la force, et la force le droit, l'oméga rejoindra l'alpha, Dieu atteindra ses fins; rien ne manquera à son triomphe, et le monde lui chantera *Amen,* ou plutôt ne

lui sera plus tout entier qu'un *Amen*, un *Amen* religieux, joyeux, éternel.

Mais comme ce divin état des choses, qui est déjà consommé en Dieu et se consommera un jour hors de Dieu, est pour nous, voyageurs qui vivons dans le temps, en train de se faire et d'arriver; comme nous allons et comme tout va autour de nous de cette éternité purement divine où tout demeure et d'où tout est parti, à cette éternité partagée où tout s'achemine, et qui sera la fin des créatures ; comme à chaque pas de ce long parcours se rencontrent non seulement les vicissitudes inhérentes à notre condition naturelle, mais encore toutes les incertitudes, les chances, les périls, les difficultés et les luttes qui résultent du libre arbitre et de l'abus qu'en ont déjà fait un si grand nombre d'hommes, sans parler des démons, nos ennemis et nos jaloux, nous demandons (et avec quelle ardeur le devrions-nous faire), nous demandons que la théorie divine soit en réalité l'histoire humaine ; que la terre regarde le ciel et s'efforce de l'imiter; que ce qui se voit soit conforme à ce qui ne se voit point encore; que Dieu enfin soit Dieu pour tous, partout, toujours et de toute manière ; de telle sorte que chaque jour nous approchions de cet état béatifique et saint qui est l'objet de nos espérances, et dont il est écrit que « Dieu y sera tout en toutes choses[1] ».

Nos intérêts ici sont identiques à ceux de Dieu. L'objet unique de nos désirs a deux aspects, deux rayons, deux relations. Mais si nous comprenons bien notre prière et l'esprit dans lequel Jésus veut que nous la fassions, nous demandons cette glorification de Dieu bien plus pour lui que pour nous, bien plus parce qu'elle est son honneur que parce qu'elle contient notre bonheur. Je le répète, ces

1. I. Cor. xv, 28.

trois premières demandes sont l'expression instituée du pur amour et la forme de son oraison.

Ce n'est pas tout. S'il y a un ordre entre ces trois demandes et les suivantes, il y en a un aussi entre ces trois, et basé sur le même principe qui est Dieu et la suréminente importance de sa gloire.

C'est pourquoi, avant d'implorer de lui le parfait accomplissement de ses volontés adorables qui sont comme la déclaration de ses droits et de ses pensées libres; avant même de le prier pour que son règne arrive (règne qui, en tant que *royauté*, est comme le droit fondamental où toutes les volontés divines ont leur appui, et qui, en tant que *royaume*, est l'état où la reconnaissance de ce droit et l'obéissance à ces volontés mettent le monde), nous le supplions de nous accorder un bien où, encore que nous ayons une part, sa part à lui pourtant reste incomparablement la plus grande; un bien dont on peut dire qu'il lui tient plus au cœur même que ses volontés et sa souveraine autorité; un bien enfin qui, lui étant plus intérieur, se trouve être aussi plus sublime et plus saint: la sanctification de son nom.

Évidemment, les volontés non nécessaires de Dieu et l'exercice de son pouvoir suprême regardent les créatures et supposent un rapport entre elles et lui. Il n'en va point ainsi de son nom. Le nom est la forme de l'être, son épanouissement logique, sa splendeur intelligible, son caractère manifesté, son expression parlée. Il lui est inhérent et vraiment essentiel. L'être est si peu sans son nom, que s'il n'a pas de nom, si surtout il n'est pas nommable, il n'est pas non plus concevable et n'existe réellement point.

O mon Dieu! vous avez un nom. Si pour nous ce nom est ineffable, c'est justement parce qu'il est votre vrai nom, votre nom propre, et qu'il est dès lors comme

vous transcendant et incompréhensible. Vous êtes, vous, ô mon Dieu, le plus connaissable, le plus lumineux, et par conséquent le moins indéterminé des êtres. Vous ne vous voyez point sans voir que vous ne pouvez vous confondre avec rien ni vous mêler à rien ; que vous êtes infiniment distinct, infiniment distant de tout ce qui n'est pas vous ; qu'en vous il n'y a que vous, et que vous êtes absolument unique. Et parce que vous vous voyez ainsi d'une vue claire et parfaite, vous vous dites à vous-même ce que vous voyez que vous êtes, ce que vous êtes dès lors en réalité ; et cette parole qui jaillit de votre intelligence appliquée à votre être ; cette parole qui demeure en vous, tout en naissant de vous ; cette parole qui vous énonce et, pour ainsi dire, vous formule, qui est votre idée et votre mot sur vous ; cette parole, ô mon Dieu, ce Verbe, c'est votre nom : nom de lumière, nom qui est l'irradiation substantielle de l'Être qui est la lumière même ; nom de vérité, nom de vie, nom vivant, subsistant, éternel comme celui qui se le donne et à qui seul il appartient. O Dieu ! et votre nom est saint, et il est trois fois saint ; car non seulement vous l'avez, puisque ce nom n'est que la face et la beauté de votre essence ; non seulement vous vous le donnez, puisque vous l'énoncez en vous considérant, ce qui est le mystère de la génération de votre Fils ; mais de plus vous le scellez en vous et finissez, si on peut le dire, de vous l'approprier par l'adorable procession de votre Saint-Esprit, lequel est personnellement l'approbation infinie que vous vous donnez à vous-même, la complaisance d'amour que vous prenez en vous, la béatifiante étreinte dans laquelle vous vous embrassez, enfin votre repos volontaire et votre consommation consciente dans votre unité naturelle.

Ce nom saint, vivant, substantiel, éternel, ce nom propre et singulier dont votre parole et notre foi nous

certifient l'existence, nous ne le connaîtrons tout à fait qu'en paradis, où l'entendre sera le voir : c'est donc alors seulement que nous le pourrons dire, autant du moins que peut le dire une créature. Jusque-là nous sommes bien forcés d'emprunter pour le signifier les mots très imparfaits de nos langues indigentes. Nous savons cela ; mais que faire, hormis s'en tenir au possible? C'est pourtant vous, vous-même, Seigneur, et dès lors votre vrai nom, que nous signifions par ce mot Dieu, le plus personnel, semble-t-il, de ceux qui désignent pour nous votre nature : d'autant que, selon toute apparence, il a son origine dans ce nom sacré de Jehovah si célèbre chez les Hébreux et que, pour vous distinguer de tant de faux dieux qu'honoraient les gentils, vous avez vous-même révélé et donné à votre peuple [1].

Or, quand nous demandons la sanctification de ce nom trois fois saint, applaudissant d'abord et de toutes les énergies de notre être à sa sainteté intrinsèque et plénière ; heureux de savoir qu'avant les siècles et par delà le temps vous possédez ce nom, ô mon Dieu; qu'il est le jour où vous vous contemplez, qu'il est votre gloire inamissible, et votre intime joie ; et que comme nul ne vous l'a donné, nul non plus ne peut ni vous le ravir ni le ternir ; nous prions pour que, en dehors et au-dessous de vous, dans le monde que vous avez fait, et où demeurent vos créatures, ce nom, mille et mille fois sacré, soit mis et maintenu à part ; qu'on lui garde, et avec une religion passionnée, avec une jalousie ardente et inexorable, toutes les excellences et toutes les primautés ; qu'il domine immuablement, et d'une hauteur sans mesure, le nom de tous les autres êtres : noms d'hommes et même d'anges, noms de père et de mère, noms de frère et d'ami et d'époux ; noms de

1. Cf. S. Thom. Summ. I pars, q. xiii.

maître et de seigneur; noms de prince et de roi ; noms décernés par le respect, noms donnés par l'amour : noms de gloire, noms de puissance; noms connus sur la terre, noms connus seulement dans les cieux.

Nous demandons dès lors que, demeurant à cette hauteur et dans le sanctuaire à jamais réservé de son incommunicable éminence, ce nom soit partout et par tous traité comme aucun autre nom ; qu'on l'entoure d'une révérence allant jusqu'à l'adoration, à l'effroi même et au tremblement, selon qu'il est écrit que « ce nom est terrible[1] » ; nous demandons que non seulement on n'ait jamais l'audace de le profaner, de l'insulter, de le blasphémer (l'exécrable impiété de l'enfer force à ajouter de le maudire), mais « qu'on ne l'assume même point en vain », comme la Loi le dit expressément[2] ; qu'on ne le prononce point sans raison, comme un nom indifférent ou vulgaire ; qu'on ne l'allègue (si on l'allègue) qu'à bon escient, pour des motifs sérieux et en vue d'une fin légitime ; et qu'il ne sorte point alors des lèvres sans que le cœur lui envoie comme une escorte de pensées honorables et de sentiments pieux. Nous demandons encore que, préservé de toute offense et libre de toute profanation, ce nom soit porté, prêché, confessé, invoqué, béni, loué, admiré, adoré dans tout l'univers, selon cette solennelle invitation du Christ en la personne du saint Psalmiste : « Venez, magnifiez le Seigneur avec moi, et exaltons son nom tous ensemble »[3] ; et ailleurs (c'est Dieu qui parle lui-même ainsi en Malachie) : « De l'Orient à l'Occident mon nom est grand parmi les nations; et voici qu'en tous lieux on m'honore par le sacrifice, offrant à mon nom une hostie pure de toute tache; car, je le répète,

1. Psalm. cx, 9.
2. Exod. xx, 7.
3. Psalm. xxxiii, 3.

mon nom est grand parmi les peuples »[1]. Nous souhaitons donc que, suivant les prophéties et les désirs des saints, toute langue confesse ce nom de Dieu et que toute voix le chante; qu'on le prie comme un nom miséricordieux et puissant; qu'on y appuie ses espérances comme sur un fondement infaillible; qu'on s'y abrite comme derrière un rempart ou au milieu d'une imprenable citadelle; qu'on s'en serve comme d'une arme qui ne saurait être ni brisée, ni émoussée; qu'on l'ouvre aussi et qu'on le fouille comme un inépuisable trésor de vérité, de grâce, de science, de sagesse, de consolation, de paix et de salut; que pour lui on travaille et, au besoin, l'on souffre et l'on meure; que comme il a ses témoins et ses apôtres, ce nom ait aussi ses martyrs, et autant de fois qu'il le faudra. Nous demandons que tout lui cède; que devant lui tout se taise, se fonde, s'efface et disparaisse; qu'il règne et règne seul; que ni dans le monde visible, ni dans l'esprit des hommes, ni dans leur cœur, ni dans leur vie, il n'y ait d'idoles, c'est-à-dire de créatures simulant Dieu, s'arrogeant, sinon son nom, du moins ses droits, et siégeant à sa place. Puisque seul il possède ces droits, qu'il soit seul à les exercer; comme il les garde, qu'on les lui garde; et qu'enfin un cri immense et unanime et fervent et incessant sorte des entrailles du monde, et, emplissant tout l'univers, fasse jour et nuit monter jusqu'au trône de Dieu cet hommage qui n'est que la justice: Qui est comme Dieu? O mon Dieu! qui vous ressemble? A qui vous comparera-t-on? O mon Dieu! vous êtes le seul Dieu, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, le seul saint, le seul bon, le seul enfin, le seul! Votre nom est saint, ô mon Dieu! Père, notre Père! que votre nom soit sanctifié.

1. Malach. I, 11.

Mais en même temps « votre nom est une huile répandue[1] » ; une onction qui s'écoule de vous et va sacrer et embaumer toutes choses. Votre nom, la terre le porte écrit partout en lettres admirables[2] : écrit sur sa surface et dans ses profondeurs, écrit dans ce qu'elle pousse, écrit dans ce qu'elle porte. Et s'il brille déjà sur la terre, dans le ciel, je dis le ciel visible, quel n'est pas son éclat? Ce nom a de plus été invoqué et prononcé sur nous[3] ; on peut dire qu'au baptême vous nous l'avez donné, ô mon Dieu, car le baptême nous fait vos fils, et quel est le nom du fils, sinon celui du Père ?

Et le principe de tout cela, la merveille des merveilles, la bonté des bontés, c'est que l'un des nôtres, oui, l'un des nôtres, un homme né d'une femme, et qui fut un enfant, un des nôtres peut sans usurpation ni mensonge se donner ce nom sacré[4] ; qu'il a pour le porter tous les titres imaginables, et qu'il le porte comme en ayant de droit la vérité totale, la réalité infinie, la plénitude essentielle et éternelle. Aussi n'est-ce point encore assez de dire que cet enfant d'Adam porte le nom de Dieu ; il est personnellement ce nom ravissant et redoutable. Le nom personnel de Dieu, le Verbe, s'est fait chair et a pris séjour parmi nous. O Père! ô notre Père! que dans ce mystère aussi votre nom soit sanctifié!

Certes il l'est, et incomparablement, par l'humanité de votre Christ. Que cette humanité l'a donc dignement et saintement porté! qu'elle l'a adoré, aimé, prié, servi, glorifié, propagé, pouvant se rendre à elle-même ce témoignage suprême : « Père, j'ai consommé l'ouvrage que vous m'aviez donné à faire; car j'ai manifesté votre

1. Cant. I, 2.
2. Psalm. VIII, I.
3. Jacob. II, 7.
4. Philipp. II, 9, 10

nom aux hommes [1] ». Elle fut même encore autre chose que le sacrement, l'organe, le témoin et l'apôtre de ce nom divin ; elle en fut la victime. Vous nous le faisiez entendre, ô mon Sauveur, lorsque, en ce même soir qui vit commencer votre Passion, vous disiez : « Père ! je me sanctifie moi-même afin que tous ceux-ci », ceux que j'aime et que vous m'avez donnés, « soient sanctifiés en vérité[2] ». Je me sanctifie, c'est-à-dire je me sépare dans l'ordre terrestre et humain ; je me consacre, je me dévoue, je m'aliène, je m'approprie et me livre à vous sans réserve : à vous, à votre sainteté, à votre justice, à votre pouvoir, à votre colère, à vos vengeances, à votre nom enfin que le péché a outragé et pour l'honneur duquel, mystiquement immolé déjà en ce Cénacle où je vous parle, je vais tout à l'heure m'immoler au Calvaire, en y mourant sur une croix.

Or, puisque le vrai nom de Jésus, c'est le vôtre, ô mon Dieu, qu'à votre nom en lui « tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers [3] » ; que votre nom en lui soit reconnu, confessé, prêché, propagé ; que ce nom présent, vivant et opérant dans votre Christ, soit comme dans votre sublime nature où ce Christ ne cesse de demeurer, mis à part, réservé, enveloppé de religion, d'adoration, de louange et d'amour ; de telle sorte que, comme il n'y a qu'un seul Dieu, il n'y ait non plus qu'un seul Christ [4], Emmanuel, Dieu avec nous, Dieu à nous, et que, honorant le Fils, nous honorions le Père [5] avec qui il est un.

Puis, parce que du Christ et par sa médiation, votre nom se déverse comme par surcroît dans la Création tout entière, la marquant surnaturellement comme d'un signe,

1. Joann. XVII, 4-6.
2. Ibid.
3. Philipp. II, 9, 10.
4. Ephes. IV, 5, 6.
5. Joann. V, 23.

pour notifier qu'elle est à vous, non plus même seulement comme l'œuvre de vos mains et l'objet de votre domaine, mais encore comme propriété choisie et consacrée, donnée au Christ à titre d'apanage natif, d'héritage régulier et de royaume conquis, acheté, payé à prix de sang, mon Dieu ! faites que, découvrant par la foi ce nom auguste partout où vous l'avez gravé, nous lui rendions, partout où nous l'aurons reconnu, tous les saints respects qu'il mérite; car c'est le sanctifier que le tenir pour saint d'une sainteté divine, et le traiter toujours comme possédant cette sainteté. Il faut l'entendre d'abord de tous ceux qui, consacrés et députés par vous, viennent à nous « en votre nom [1] », nous prêchant votre doctrine, nous intimant vos lois, nous dispensant vos grâces : je veux dire vos apôtres, nos pontifes et nos prêtres; puis de nos temples extérieurs où, mieux que dans celui qu'éleva Salomon, vous avez « posé votre nom », y posant aussi « votre cœur [2] »; et enfin de tout ce que l'Église sanctifie et bénit, personnes et choses.

Et pour conclure, ô mon doux Père céleste, puisque votre nom est en chacun de nous, qu'il y est comme un titre de noblesse divine, comme un sceau imprimé par la splendeur de votre regard, comme un principe de sainteté, comme une loi de charité, comme une fontaine de vie éternelle; que là aussi, en nous, ce nom soit sanctifié; qu'il persiste invariablement au lieu où vous l'avez placé, au centre de notre cœur qui est la vraie cime de notre âme; que de là il rayonne sur tout, qu'il domine, gouverne, vivifie et déifie tout. Qu'il possède tout ce qu'il surpasse, et rende saint tout ce qu'il possède. Gardant sa pureté et son intégrité, qu'il jette tout son éclat et prenne

1. Matth. x, 41.
2. II. Reg. viii, 16.

toute sa croissance; car il est d'abord une aurore et veut aller grandissant jusqu'à son plein midi [1]. O mon Dieu! que votre nom ait donc en nous sa gloire! Que dans nos pensées, dans nos discours, dans nos affections, dans nos actes, tout soit digne de lui et empreint de son caractère. Que rien ne le déshonore ni ne le compromette. Que rien n'altère sa beauté, n'entrave sa liberté, ne se dresse contre son action si légitime et si bienfaisante.

Que ce nom soit en nous ce qu'il est en lui-même, c'est-à-dire en Dieu et en Jésus : un nom saint, un nom royal, un nom souverain, un nom divin. Employons à le défendre nos forces et nos ressources; sauvons-le à tout prix, fallût-il pour cela sacrifier tout le reste; ce nom sauf, tout en nous est sauf. Puis dévouons-nous à lui, mettant à le mériter, à le réaliser, toute l'ambition de notre cœur et toute la force de notre volonté : afin que, ne fût-ce qu'au dernier de nos jours et à la dernière heure de notre dernier jour, nous soyons devant Dieu l'être qu'il a éternellement conçu, voulu, aimé, béni, nommé dans les splendeurs secrètes de sa toute-science et de son bon plaisir : ce qui revient à dire que nous soyons la pure et parfaite expression de ce nom, en tant que nous y participons dans le Christ et par le Christ.

1. Prov. IV, 18.

TRENTE-UNIÈME ÉLÉVATION

LE BON SAMARITAIN

Un docteur de la loi interroge Jésus et lui dit : « Qui est mon prochain »[1] ? Il ne fait point cette question de bonne foi. Il vient tenter le Maître et cherche à le surprendre. Plein de la science qui enfle[2], il se flatte d'embarrasser ce prétendu prophète dont la célébrité finit par devenir incommode, et de compromettre par là une mission qui, si le peuple la croyait vraie, créerait plus d'une difficulté aux princes de la nation, rabaissant leur personne et ruinant leur crédit. Notre-Seigneur daigne pourtant répondre, et donnant plus qu'on ne lui a demandé, enseignant l'univers qu'il voit derrière ce pauvre Juif, visant non seulement à convertir ce cœur qui n'est pas droit, mais à éclairer, à consoler, à sanctifier les âmes de tous les siècles, il commence par raconter l'admirable et touchante parabole du Samaritain. On peut la lire dans l'Évangile.

Le récit achevé, Jésus questionne à son tour son interrogateur. Il est très remarquable combien souvent le

1. Luc. x, 29.
2. I. Cor. viii, 1.

Sauveur interroge ceux avec qui il traite, forçant l'âme à produire elle-même au dehors ses pensées secrètes et ses intimes dispositions. On dirait qu'il ne se veut livrer qu'à des gens confessés. « Des trois, continue donc Jésus, des trois dont je viens de raconter les œuvres, du prêtre, du lévite et du Samaritain, qui te semble avoir été le prochain du blessé ? » Et le docteur répond : « Celui des trois qui lui a fait miséricorde ». Il dit vrai ; mais se rendant à la vérité, il ne s'ouvre point encore à l'amour. C'est pourquoi, se bornant à rappeler l'acte accompli, il refuse d'en nommer l'auteur. Ce nom de Samaritain lui est odieux comme à tous les Juifs ; et comment se fût-il décidé à le prononcer ici, où le Seigneur louait si directement un homme de cette race, et semblait attribuer à cette secte honnie une sorte de supériorité morale sur le peuple d'Israël et même sur son clergé ?

Alors Jésus répond, et c'est par là qu'il conclut l'entretien : « Va donc, et fais de même ».

Qu'est-ce à dire ? Assurément la leçon a son prix ; mais est-ce bien une réponse à la demande du Juif ? Oui, le Maître a répondu, et répondu en maître. — « Qui est mon prochain » ? avait dit le docteur. — D'abord on n'est évidemment le prochain que de celui qui vous est proche. Prochain, parent, ami ou frère, ce sont des termes corrélatifs, impliquant qu'on est au moins deux, et dans un même rapport l'un avec l'autre. C'est donc comme si Jésus disait : si, de ton propre aveu, le Samaritain compatissant est le prochain de ce malheureux qu'il soulage, c'est que ce malheureux est aussi son prochain. Il s'en suit que ce qui lie les hommes entre eux et les oblige réciproquement, ce n'est pas la race, comme tu le crois ; ce n'est ni la condition, ni l'état, ni rien d'artificiel, d'accidentel ou de convenu, mais bien plutôt quelque chose de foncier, de perpétuel et d'universel C'est la communauté des besoins,

c'est la parité des misères, ou du moins ce péril incessant de devenir misérable et de souffrir où vivent sans exception tous les enfants d'Adam. Le prochain, je t'ai amené tout à l'heure à le reconnaître et à le dire, ce n'est donc point le Juif ou le Samaritain ; ce n'est pas davantage le Grec, le Romain ou le barbare ; le prochain, c'est tout le monde : non seulement l'homme juste, bon, bienfaisant, ami ; non seulement l'homme neutre ou indifférent, mais l'inconnu, mais l'étranger, mais l'ennemi lui-même. Ce précepte d'aimer le prochain que tu déclares faire partie de la Loi, ne s'étend pas moins que cela. Vois s'il est gravé dans ton cœur, et s'il inspire ta vie; juge, dès lors, si tu es en règle. Et comme, en te proposant l'exemple d'un amour vrai, actif, efficace, qui ne fait point acception de personne, mais se trouve prêt tout de suite et prêt à tout dès qu'il rencontre un indigent, je te découvre le secret d'accomplir toute justice, je te mets du même coup en mesure de faire ta paix avec moi. Suis cet exemple, et tout est bien ; car « la plénitude de la loi, c'est l'amour [1] ». Tu venais me tenter méchamment; moi, miséricordieusement, je t'éclaire, t'avertis, et, si tu le veux bien, je te justifie et te sauve.

Mais est-ce tout ? Non : sous cette enveloppe déjà sainte un sens plus divin est caché. Tout le mystère de la grâce, qui est celui de la charité, est mis là sous nos yeux : je dis ces yeux clairvoyants que la foi ouvre dans nos cœurs [2].

Cette parabole du bon Samaritain figure l'histoire entière du genre humain et par là même aussi celle du Christ, qui, étant d'abord notre créateur, est ensuite notre médecin, notre sauveur et notre chef. Les Pères ont expliqué ces

1. Rom. XIII, 10.
2. Ephes. I, 18.

choses. Cet homme qui descend de Jérusalem en Jéricho, de la ville sainte bâtie sur les montagnes et qui se nomme « Vision de la paix », à la ville assise dans la plaine et dont le nom exprime la vicissitude et la défaillance ; cet homme qui, en descendant ainsi, tombe entre les mains des larrons, et qui est par eux dépouillé, frappé, blessé et laissé sur la route à moitié mort, c'est notre pauvre race quittant, en la personne de son premier auteur, le séjour sublime et sacré du paradis terrestre, pour descendre par choix vers les choses périssables et s'enfoncer dans la honteuse mobilité du péché. L'homme tombe ainsi aux mains des grands voleurs qui sont Satan et ses anges, pleins de haine jalouse contre nous, et « homicides dès l'origine[1] ». Dépouillé par eux et de la grâce divine et de ces dons merveilleux qu'on appelle la première justice ; blessé dans cette intégrité où sa nature était gratuitement constituée, il est abandonné à demi-mort ; c'est-à-dire qu'étant réellement mort à cette vie surnaturelle qui est la vie éternelle, il demeure vivant néanmoins selon sa vie naturelle et terrestre ; ce qui rend radicalement possible, si Dieu daigne les lui accorder, et la guérison de ses maux et la résurrection intérieure qu'elle suppose. L'humanité est donc là gisante et impuissante.

Un prêtre survient et la regarde. C'est le sacerdoce primitif, celui des patriarches : sacerdoce saint assurément, mais qui ne suffit point à relever notre race déchue, parce que bien qu'il possède la foi et transmette, avec la substance de la vraie religion, le principe du salut, il n'a ni la mission ni la vertu de mener l'œuvre à sa fin ; et l'histoire ne montre que trop le degré d'inefficacité où le réduit la malice humaine ; de sorte qu'en définitive, il passe et laisse l'humanité par terre.

1. Joann. VIII, 44.

Ainsi en va-t-il du sacerdoce d'Aaron, signifié par ce lévite qui se présente après le prêtre et rencontre comme lui le malheureux blessé. Cette institution mosaïque est divine ; elle contient le dépôt de la vérité et de la vie ; mais, comme saint Paul l'enseigne si fortement dans sa belle épître aux Romains, elle constate la maladie sans pouvoir y porter remède [1]. Elle annonce, il est vrai, le médecin qui guérira tout ; elle l'annonce et lui prépare la voie ; mais elle ne le donne point : d'où vient que par elle-même, pour salutaire qu'elle soit, elle reste décidément insuffisante. Le lévite passe donc comme le prêtre, et le blessé gît toujours là.

Arrive le Samaritain, le vrai gardien (c'est ce que ce nom de Samaritain veut dire); celui qui, ayant tout créé, peut et veut tout garder, tout racheter s'il le faut, afin de tout sauver : le Samaritain, c'est-à-dire encore celui qui, venu des Juifs et vivant parmi eux, comme les Samaritains vivaient au milieu d'Israël, est cependant méconnu, méprisé, haï, traité comme étranger et comme ennemi par son peuple. Il vient, il voyage ; il descend lui aussi, et d'une Jérusalem plus haute, plus glorieuse, plus heureuse mille fois que celle de la Terre-Sainte, ou même que le paradis d'Adam ; il descend des sommets du ciel où son trône royal est assis [2], et volontairement, librement, il fait route vers nos misères ; il entre dans nos ombres, il affronte jusqu'à nos ennemis dont il consent à subir les attaques ; il s'expose, il s'approche, il nous voit ; et tout ému, tout attendri, quoique avec un calme ineffable, il s'incline, regarde nos plaies, y verse l'huile et le vin : l'huile qui adoucit, le vin qui fortifie ; portant d'ailleurs tout avec lui, tirant tout de lui-même, et n'ayant pas

1. Rom. VII.
2. Sap. XVIII, 15.

même besoin que le malade lui dise ni sa triste aventure ni ses suites; car il sait le mal et l'histoire de cet infortuné, et connaît tous les remèdes que son état réclame.

Les premiers soins donnés, ce miséricordieux incomparable trouvant son cher infirme trop faible pour marcher, le lève, le prend, le hisse et l'assied doucement sur sa propre monture : c'est-à-dire qu'il le fait s'appuyer par la foi sur sa divine humanité, porteuse du Verbe, bien que, sous un autre aspect, le Verbe la porte et la soutienne. Ainsi mène-t-il cet homme jusqu'à l'hôtellerie qui est l'Église : abri toujours ouvert à tous les voyageurs, et où le bon Samaritain entre tout droit comme chez lui. Ayant établi là sa pauvre créature, il la soigne encore quelque temps. Après sa douloureuse Passion où il guérit nos langueurs, les ayant toutes d'abord assumées et subies [1] ; après sa sainte résurrection où, en consommant notre justice [2], il nous rend à la fois et notre stature et notre essor, il a voulu demeurer quarante jours sur la terre, continuant de soigner ses frères en achevant d'instruire ses apôtres et d'instituer ce qu'il nomme « le royaume de Dieu [3] ». Cela fait, poursuivant ce chemin où son amour pour nous l'a engagé, il quitte ce monde et retourne à son Père [4], mais en promettant de revenir ; car sans nul doute il reviendra, et c'est là l'espérance des saints et le triomphe de la conscience chrétienne. En attendant, toujours soucieux de son blessé, il laisse à l'hôtelier, c'est-à-dire au chef de l'Église, à Pierre, tête de la hiérarchie, et par là même à la hiérarchie tout entière, « deux deniers », la vérité et la grâce, la lumière et la vie, la doctrine et les sacrements, disant : continuez cette

1. Is. LIII, 4.
2. Rom. IV, 25.
3. Act. I, 3.
4. Joann. XVI, 28.

cure. Que si par-dessus mes dons vous en ajoutez d'autres, ô mes pontifes, ô mes docteurs, ô mes évangélistes, ô mes martyrs; si, comme je me suis dépensé, vous vous dépensez à votre tour; si à mes mérites vous joignez vos mérites, et à mes intercessions vos prières, et à mon sacrifice vos dévouements; si, entrés dans mes amours, vous êtes dévorés par mon zèle; si, en vous immolant par le travail et par la peine, vous finissez « d'accomplir en vous, « pour mon corps qui est l'Église, ce qui manque encore « à mes souffrances [1] », afin que, ayant en elles-mêmes et en droit une valeur infinie, elles aient en fait et dans le monde une efficacité universelle, ne craignez rien, « je vous rendrai tout ». Quelle promesse, ô mon Dieu ! qu'elle est assurée ! qu'elle est consolante, et de quelle courageuse patience elle devient l'aliment!

Mais que suit-il de là, mon Sauveur, et quel jour merveilleux illumine la question que vous faites à cet homme, ô vous, qui nous parlez comme nul homme n'a jamais parlé : « des trois dont je t'ai raconté le passage, qui te semble avoir été le prochain du blessé » ? Le prochain, c'est donc vous, ô notre Samaritain céleste; vous, l'être inaccessible, le Dieu caché et que nul de nous ne peut voir sans mourir ! Ah ! que les patriarches sont loin ! Quelle distance nous sépare d'Aaron et de Moïse ! Mais vous, ô Dieu fait homme, Verbe incarné, Jésus, que vous êtes proche ! Proche partout, proche toujours, proche de tous, puisque vivant déjà hier, vous vivez encore aujourd'hui et vivrez tout le long des siècles [2] ; proche aussi parce que vous êtes l'un de nous et véritablement à nous; proche parce que vous nous aimez et que nos maux vous émeuvent, et que rien de ce qui nous touche

1. Coloss. I, 24.
2. Hebr. III, 8.

ne vous est étranger; proche encore parce que rien ne vous distrait de votre sollicitude, et que votre bon vouloir à notre endroit n'est jamais entravé; proche enfin parce que vous ne restez pas seulement à côté de l'homme, mais que, l'entourant d'abord et l'investissant tout entier, vous pénétrez jusqu'en son fond, vous l'emplissez de votre esprit, devenez le principe de sa vie intérieure et le nourrissez, dans l'Eucharistie, de votre propre substance.

Oh! de ces trois qui sont passés, qui nous semble être notre prochain? Vous qui ne passez point, mon doux Maître.

Il y a plus, si l'on peut dire plus, lorsque, en un sens, on a tout dit. Votre adorable et trois fois saint mystère ne vous donne pas seulement à nous comme notre premier prochain; en vous donnant à nous, il nous rend en vous et par vous tous nos frères. En nous reliant à Dieu, vous reliez, pour ainsi dire, l'humanité à elle-même, faisant de tous ses membres une famille et un corps. Est-ce que la nature seule faisait cela? En droit elle le devait; mais en réalité qu'en était-il? On peut la voir à l'œuvre dans toute l'antiquité. Et ce que la nature ne suffisait point à faire, la Loi du moins l'avait-elle fait? Elle était cependant une vraie révélation; elle commençait le relèvement de l'homme, et nous était donnée comme l'aurore de notre rédemption; malgré cela, sous cette Loi, les hommes demeurèrent séparés et le plus souvent hostiles les uns aux autres. Tout le Judaïsme historique (je ne dis pas celui qui devait être, mais hélas! celui qui existait) parlait dans ce docteur demandant à Jésus: « Qui donc est mon prochain? » Il était écrit dans la Loi: « Tu aimeras le prochain comme toi-même [1] ».

1. Levit. XIX, 18.

Or, les Juifs (Jésus en témoigne) ajoutaient: « et tu haïras ton ennemi [1] ». C'est bien plus que de la distance; c'est un divorce et la guerre déclarée. Mais en Jésus la paix se signe, les séparations cessent, les distances se comblent, les disparités s'effacent, les hommes se reconnaissent, se saluent et s'embrassent. Du chef qui est « le premier-né », la splendeur du visage du Père descend sur tous les membres [2]. Tous sont plus que prochains, tous sont un : un entre eux, un avec vous, Seigneur ; et, par vous et en vous, un jusqu'à l'unité consommée [3] avec Celui qui vous envoie parce qu'il vous engendre, et qui ne vous envoie vers nous que pour étendre à nous par grâce cette génération essentielle qui vous constitue son vrai Fils

1. Matth. v, 43.
2. Psalm. iv, 7.
3. Joann. xvii, 22-23.

TRENTE-DEUXIÈME ÉLÉVATION

DE LA TOUR QU'IL FAUT BATIR ET DU ROI QU'IL FAUT APAISER.

« Qui est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une
« tour, ne s'assied pas d'abord pour supputer ce qu'il y
« faudra de dépense, et juger s'il est en mesure d'achever
« l'entreprise ; de peur que, ayant posé les bases de l'édi-
« fice et ne le pouvant terminer, tous ceux qui voient ne
« le tournent en dérision, disant : cet homme a commencé
« de bâtir et n'a pas pu finir[1] ? »

Mon Dieu ! nous avons tous devant nous trois grandes tâches : une fin à obtenir, une loi à accomplir, une nécessité à subir. Notre fin, c'est le ciel ; notre loi, c'est la sainteté ; la nécessité pour nous, c'est la lutte. Nous devons monter jusqu'à vous qui êtes l'inaccessible[2] ; nous devons (c'est vous qui le dites) « être parfaits comme vous[3] » qui êtes l'inimitable ; nous devons enfin triompher de nous-mêmes, du monde et de l'enfer conjuré et armé pour nous perdre. Chacune de ces trois tâches est une sorte de tour à

1. Luc. XIV, 28.
2. I. Tim. VI, 16.
2. Matth. V, 48.

bâtir. Vous dites donc, ô ma Sagesse, que, avant de mettre la main à l'œuvre, il faut s'asseoir pour réfléchir et supputer d'avance les dépenses exigées par l'opération, afin de n'être pas, après coup, forcé de l'interrompre : ce qui nous exposerait à des moqueries. Et qui nous les infligerait, ces moqueries ? Si elles venaient du monde qui est aveugle, on pourrait bien encore n'en être point ému ; mais vous dites que les railleurs alors seraient « les gens qui voient », *qui vident*, les éclairés, les sages, les saints, vous-même, ô Dieu, pour qui rien n'est caché, et qui, parce que votre science est infaillible, prononcez des jugements dont on n'appelle point. Être raillé par vous comme l'Écriture dit qu'il arrive [1], c'est quelque chose d'épouvantable et le prélude de la damnation. Il faut éviter à tout prix ce malheur, et dès lors réussir, coûte que coûte, dans ce labeur inexorable qui nous est imposé.

Mais, Seigneur, qu'avons-nous pour faire face à tant de frais qu'une telle œuvre rend nécessaires ? Ne sommes-nous pas l'indigence même ? Encore, s'il ne s'agissait que de travailler ; si vous n'étiez qu'un maître, si vous n'étiez qu'un juge : un maître exigeant des services, un juge faisant rendre des comptes ! Mais vous êtes un juge irrité, un maître frustré et offensé. C'est pourquoi, nous ayant parlé d'abord d'une construction, c'est-à-dire d'un de ces ouvrages qui tiennent aux conditions normales de notre existence ici-bas, qui se font dans les temps paisibles et ne se font plus guère quand les jours sont troublés, vous évoquez incontinent ce terrible accident qui s'appelle la guerre, et qui, jetant le désarroi dans notre vie, nous oblige à d'autres devoirs plus périlleux et plus pénibles. « Et quel roi », dites-vous donc pour faire suite à l'autre leçon, « quel roi, étant en guerre avec un autre roi, ne

1. Psalm. I, 4.

« s'arrête point d'abord à calculer si, avec dix mille « hommes dont il dispose, il peut, sans imprudence ou « plutôt sans folie, aller à la rencontre d'un adversaire « qui en a vingt mille ? Et s'il craint, comme il est sage, « de ne point vaincre en des conditions si inégales, n'en- « voie-t-il pas des mandataires pour proposer et implorer « la paix ? »

C'est là notre histoire à nous, pauvres rois déchus et mal armés. Lorsque, entouré de vos saints attributs, comme de légions resplendissantes auxquelles rien de ce qui n'est pas pur et bon ne saurait résister; entouré de tous les droits sacrés dont ces perfections sont le titre, de tant de volontés adorables qui nous sont signifiées par vos lois, de tant de grâces aussi dont votre miséricordieux amour a comblé nos âmes et nos heures, vous venez au-devant de l'homme, de l'homme pécheur et en guerre avec vous, ô notre Roi suprême, vous avez contre lui plus de vingt mille griefs; et lui, a-t-il, je ne dis pas dix mille, mais du moins quelques bonnes œuvres à vous opposer? « S'il m'inter- « roge, dit Job, et me fait mon procès, c'est à peine si une « fois sur mille je pourrai lui répondre[1]. » Et David : Seigneur, s'écrie-t-il, Seigneur, « si vous regardez et comptez « nos méfaits, qui le pourra soutenir[2] » ? Si nul ne nous fournit les ressources indispensables, il n'y a donc pas pour nous le moindre espoir d'aboutir au travail requis. Et si nul ne s'interpose entre vos perfections et nous, entre vos commandements et nos révoltes, entre vos dons et nos ingratitudes, inévitablement votre justice nous saisira, et nous serons brisés par votre colère.

Mais vous avez pourvu à tout, ô sagesse, ô bonté, ô amour : amour généreux, bonté magnifique, sagesse que

1. Job. IX, 3.
2. Psalm. CXXIX, 3.

rien ne surpasse et qui triomphe de tout. En nous donnant Jésus, ô notre doux Père céleste, vous nous avez donné plus que le nécessaire, plus que le suffisant; vous nous avez vraiment donné toutes choses [1]; et en celui qui désormais est devenu notre force, tout nous devient possible et même aisé [2].

Avant tout nous n'avons pas à chercher loin ce messager humble et suppliant qui peut et doit vous apaiser. De concert avec vous, il est spontanément sorti de votre camp; une branche d'olivier à la main, il a pénétré dans le nôtre, et s'est livré à nous pour nous servir selon nos besoins. Si nous vous députons celui que vous nous avez député le premier, l'homme de votre droite, l'élu de votre cœur, le fils de toutes vos complaisances [3], celui que vous exaucez toujours à cause de ce double respect qu'il a pour vous et que vous avez pour lui [4], comment ne l'agréerez-vous pas ? Vous êtes vous-même, ô Dieu, vous êtes substantiellement en lui pour vous réconcilier le monde [5]; il est le médiateur et l'ange de la paix. Il n'est pas seulement le pontife de nos prières, il est l'hostie de nos péchés. O Père, ô Roi, ô Maître, demandez donc à présent tout ce que vous voudrez; exigez toutes les réparations que vous jugerez convenables; faites-nous payer nos dettes jusqu'au dernier denier [6]; faites plus: imposez-nous tous les tributs qui vous sembleront justes : tributs d'activité, tributs de pénitence, tributs de sueurs, de larmes ou de sang; Jésus est notre caution, notre paiement, notre victime. Il pose entre vous et nous les bases d'une amitié étroite et d'une

1. Rom. VIII, 32.
2. Philip. IV, 13.
3. Matth. III, 17.
4. Hebr. V, 7.
5. II. Cor. V, 19.
6. Matth. V, 26.

alliance qui ne se rompra plus. Et en même temps il est un trésor où chacun de nous peut puiser les ressources voulues pour édifier sa tour. Il est l'inépuisable carrière qui nous en fournit toutes les pierres; il est le principe toujours actif des forces qui nous rendront capables de travailler le jour et, s'il le faut, la nuit. Il nous est enfin toute lumière, toute vertu, toute richesse, toute assurance dans le présent, tout salaire et toute joie dans l'avenir. Lui de moins, tout nous ferait défaut; lui présent, rien ne nous manque. Et si même dans cet ouvrage si long, si rude, si difficile qui nous est commandé, nous perdons du temps ou faisons de fausses manœuvres, Jésus nous est un tel fonds, que nous y trouvons toujours de quoi corriger nos erreurs et réparer nos pertes. Étant si éveillé et si exact qu'aucune dépense ne lui échappe, il est si libéral, qu'aucune ne lui semble un excès. Son opulence n'a pas plus de bornes que sa bonté; et sa bonté, c'est l'infini même.

Mais il faut supputer cela, le considérer, y réfléchir; et non pas une heure et en passant, mais longtemps, mais tranquillement, dans l'attitude d'une âme assise et avec un esprit appliqué. Il faut, avant toutes choses, croire pleinement en Jésus-Christ, se pénétrer de la pensée qu'il est Dieu, Dieu fait homme et donné aux hommes. Il faut le regarder en face, et tâcher de le voir tel qu'il est: dans sa grandeur, dans sa beauté, dans sa puissance, dans sa compatissante miséricorde, dans sa fidélité à toute épreuve, dans ses promesses si solennelles, dans ses gages si décisifs, dans ses mérites qui n'ont pas de fin, dans ses prières qui embrassent le monde; enfin, dans ce dessein, tant de fois déclaré, et autrement que par ses discours : je dis le dessein qu'il a de nous sauver, ayant d'ailleurs sous la main tous les moyens pour le faire aboutir. Cette supputation préalable et cette foi

qu'elle éclaire, et cette confiance qu'elle nous persuade de donner à Dieu sans réserve, sont la condition régulière de notre triomphe dans le combat, et de notre réussite dans le travail, et de cette persévérante patience qui nous mène au salut.

Mais aussi, pour que l'homme puisse user du Christ dans la mesure où le Christ daigne se livrer à lui; pour que, moyennant le Christ, il puisse fléchir le Père, et obtenir cette paix qui suppose un pardon entier; pour qu'il conduise à terme l'édifice de cette vie pure et sainte dont la première pierre est le baptême, et qui a la gloire pour couronnement, il faut de toute nécessité qu'il prenne parti contre le mal et s'échappe, par la volonté, de tous les liens qui l'y pourraient retenir ou engager de nouveau. La liberté de Dieu en nous suppose que notre vieil homme est tenu dans les chaînes; le progrès de la vie du Christ en nous dépend de notre progrès dans la mortification. On ne sert pas à la fois Dieu et le monde; on n'a pas un pied dans l'esprit en en gardant un dans la chair [1]; voilà pourquoi Notre Seigneur conclut son grave enseignement par cette parole qu'on n'eût certes pas attendue, mais que sa sagesse et son amour ne le laissaient pas libre d'omettre : « Ainsi donc, nous dit-il, celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède » (sinon de fait, ce qui n'est qu'un conseil, du moins d'affection, ce qui est un précepte rigoureux); celui qui n'est pas cordialement décidé à tout laisser et sacrifier plutôt que de me perdre en m'offensant, celui-là ne peut être mon disciple; il demeure incapable de s'associer à mon œuvre et de soutenir mes combats. Il pourra entreprendre, il ne finira rien; il pourra risquer une bataille, il y sera vaincu.

1. Matth. vi, 24.

TRENTE-TROISIÈME ÉLÉVATION

DU GRAIN DE SÉNEVÉ QUI DEVIENT UN GRAND ARBRE.

« Le royaume de Dieu est semblable à un grain de « sénevé qu'un homme a pris et semé dans le champ dont « il fait son jardin. Étant d'abord la plus petite de toutes « les semences, il croît ensuite et devient un arbre assez « grand pour que les oiseaux du ciel y puissent venir et « faire leur nid [1]. »

Cela s'entend de vous, n'est-ce pas, mon Sauveur? C'est vous qui êtes ce royaume, et c'est vous qui êtes ce grain.

Vous êtes ce grain en Marie qui est le jardin fermé [2] et la terre virginale où le Père, par son Saint-Esprit, vous a tout d'abord déposé ; vous êtes ce grain dans la sainte Église par le témoignage que, sur votre ordre et dans votre vertu, vos apôtres vous ont rendu, et par votre doctrine qu'ils ont prêchée, ce que leurs successeurs continueront de faire jusqu'à la fin des siècles. Vous êtes ce grain dans chaque âme de bonne volonté, par le baptême dès la naissance, et plus tard par l'Eucharistie.

En chacune de ces trois miséricordieuses donations vous

1. Matth. xiii, 31; Luc, xiii, 19.
2. Cant. iv, 112.

commencez par vous réduire à un état si humble, que saint Paul a pu le nommer un anéantissement [1], qu'il est, à tout le moins, une humiliation très profonde, et que rien de ce que nous avons accoutumé de voir ici-bas ne semble plus petit que vous. Les sens ne vous y aperçoivent point, et s'ils arrivent à découvrir quelque chose de l'enveloppe créée qui cache et contient votre substance, ce que la raison en peut conclure en n'écoutant qu'elle-même, c'est que cette substance signifiée par de tels dehors est sans valeur et méprisable. Mais quand la foi vous a reconnue, ô Semence bénie, et que l'amour vous a fait place, vous entrez, vous demeurez; et alors, commençant d'opérer, vous déclarez peu à peu votre énergie intime, et c'est là justement ce que vous nommez votre croissance. Vous ne croissez point, il est vrai, dans ce fonds premier et immuable qui est votre nature divine; vous ne croissez même plus dans votre humanité, puisqu'elle est pour jamais maintenant dans son état céleste, c'est-à-dire au terme de sa vie progressive et dans sa perfection consommée. Mais vous croissez en ce sens que vous dilatez le lieu humain de votre résidence, et que, sans changer ou vous modifier aucunement, ô trésor infini de la vie et de l'être, vous emplissez incessamment de vous la capacité de plus en plus vaste produite par cette dilatation.

La grandeur où vous parvenez ainsi, ô Jésus, vous seul la connaissez, parce que seul vous en déterminez la mesure. Même en une âme individuelle, une âme où, le plus souvent, vous débutez dans un si grand mystère, enveloppé de tant d'ombres, et presque toujours dérobé sous une couche si épaisse d'imperfections et de péchés, vous en venez parfois à des accroissements tels, qu'on ne les constate point sans ravissement et sans stupeur. Plus une

1. Philipp. II, 7.

âme est sainte en effet, c'est-à-dire plus elle a de vous, et plus vous avez d'elle; plus elle est en vous et plus vous êtes en elle; plus en elle et avec elle, vous êtes libre, et accomplissez vos desseins, et exercez vos droits, et agissez de toute manière en maître absolu et en Dieu, plus aussi cette âme devient large, haute, ferme, expansive, sociale et vraiment catholique; plus elle est invitante et patente à ses frères; mieux elle abrite ses frères, et plus elle en abrite. Quel refuge, ô Jésus, que vos saints! Quel ombrage quand le soleil dévore! Quelle protection quand l'orage gronde! Quel festin quand on est affamé, et quel repos toujours! Qu'on vienne du nord ou du midi, du pays où le jour se lève ou des contrées où il se couche; qu'on soit pauvre, petit, malade, tenté, pécheur, méprisé, méprisable, n'est-on pas accueilli par le saint? N'a-t-on point accès dans son cœur? ne s'y peut-on point appuyer? ne s'y peut-on point réchauffer? n'y est-on pas aimé? ne s'y sent-on pas vivre, et, s'il le faut, revivre? Vous êtes tant dans le cœur du saint! Sa sainteté, c'est votre présence, ou mieux encore votre abondance; car entre tant de merveilleuses paroles que saint Paul a puisées en vous, il a dit celle-ci: que, comme il y a des cœurs où votre paix exulte, il y a aussi des âmes « où vous demeurez abondamment [1] ».

Mais si c'est vrai du saint parce qu'il est votre sanctuaire, combien plus de ce temple vivant qui est votre corps mystique ou l'Église! Là vous croissez vraiment selon toute l'énergie de votre être, et vous vous épanouissez pleinement. « Je suis la vigne, vous les rameaux [2]. C'est là l'Église. Quel arbre de paradis! Quel abri pour le monde! Sa cime est dans les cieux, ses racines plongent au centre de la terre, et où ne s'étendent pas ses

1. Coloss. XII, 16.
2. Joann. XV, 5.

branches si feuillées, si fleuries, si fécondes? Il vit toujours cet arbre, ayant la vie pour sève. On le taille, il repousse; on essaie de le renverser, il résiste; on voudrait du moins l'incliner, il reste inflexiblement droit. On emploie pour le détruire tantôt le fer, tantôt le feu; le feu et le fer se retournent et tuent ceux qui s'en servent. L'arbre ne tient pas bon seulement, il pousse toujours et en tous sens. Et qui n'est reçu, qui ne trouve place sous son ombrage? et qui sous cet ombrage ne trouve pas tout : tout ce que son esprit, tout ce que son cœur et son âme peuvent justement réclamer et raisonnablement espérer dans la vie présente? « La merveille en est sous nos yeux »[1]: je dis nos yeux à nous « fils de lumière »; car que peuvent voir ici, ô Dieu, les aveugles qui, ne croyant point en vous, n'ont pas le sens des choses divines?

Or, d'où est-elle sortie cette merveille? De quels nuages a jailli cette clarté? Quelle semence enfin a produit ce grand arbre? Qui ne sait la petitesse, la bassesse, la faiblesse apparente des origines humaines du christianisme? Vous qui l'aviez fondé, ce christianisme, vous qui l'étiez en vérité, car vous y êtes toutes choses, ô mon Sauveur; vous qu'on prêchait, qu'on imposait, pour qui l'on demandait non seulement la foi, mais l'obéissance; non seulement l'obéissance, mais l'amour; non seulement l'amour, mais le culte, le culte jusqu'à l'adoration, et l'adoration jusqu'au sacrifice, qu'étiez-vous en ces premiers jours? Un homme à tout le moins contesté, contredit; homme qui venait d'être honni et condamné; qui, à la face de votre peuple et par une sentence judiciaire que la foule avait acclamée, étiez mort cloué sur un gibet entre deux voleurs. On vous disait ressuscité; mais si les

1. Psalm. CXVII, 23.

témoins de cette résurrection étaient plus que recevables, qu'ils étaient peu nombreux! En somme vous étiez, vous, disparu de ce monde. Et ces témoins eux-mêmes, vos apôtres avec qui vous demeuriez invisiblement, humainement qu'étaient-ils? Et ce champ où ils commençaient alors de vous jeter à pleines mains, semence de lumière et de vie; ces Juifs, si grossiers et si durs; cette gentilité, si barbare là où elle n'était pas tout à fait corrompue, était-ce de la terre, du sable ou du fumier? Cependant l'on vous y a semé; vous y avez grandi, formant, créant pour ainsi dire le sol autour de vous, et votre Église est devenue l'humanité entière.

Sans doute, hors de cette Église il y a bien des mécréants, et dans la foule des baptisés il n'y a que trop d'apostats: peut-être même le nombre en doit-il croître à mesure qu'approcheront les derniers temps. Mais, outre que l'âme de cette Église embrasse plus de fidèles qu'il n'y en a dans son corps visible, hors d'elle, qu'y a-t-il ? pour l'œil de Dieu d'abord, puis même au jugement de ceux que l'Esprit de Dieu illumine ? Du mouvement, mais pas de vie; des voix, mais pas de parole; du bruit, mais pas d'harmonie ; des pierres éparses, mais pas de demeure; de la boue, mais pas de ciment; du bois sec, mais pas une branche verte. L'Église seule est le grand arbre, l'arbre vivant, l'arbre vivifiant; et plus le monde vieillira, plus la foi défaillera, plus le règne du mal s'étendra, plus aussi il sera manifeste à tous que, hors de l'Église du Christ, rien ne peut ni tenir ni vivre Les bêtes (je dis les hommes qui en ont la brutalité et les mœurs) pourront bien trouver ici ou là quelque tanière, et encore.... ! Mais les oiseaux, ceux qui ont des ailes, les détachés, les libres, les purs, les spirituels, enfin « les oiseaux du ciel », comme parle l'Évangile [1],

1. Matth. VIII, 20.

ne trouveront d'abri que là. Tous y viendront, tous s'y fixeront ; tous y chanteront leurs hymnes saints, tous y gazouilleront leurs joyeux cantiques.

Toutefois, avant même d'être semée dans votre Église, ô graine venue d'en haut pour nous donner la grâce d'y aspirer et la force d'y parvenir, vous vous êtes semée en Marie : semée en elle pour naître d'elle après y être resté cachée le temps voulu. O Jésus, que vous étiez petit dans cet état d'enfant tout à l'heure conçu par une femme ! Excepté celle qui vous portait (peut-être sans le sentir, assurément sans en être chargée), qui donc s'occupait de vous ? Vous qui êtes tout dans le monde, pour le monde vous n'étiez rien. Quel foyer de vie cependant que votre présence substantielle en cette sainte créature ! Et dès la première heure de ce séjour béni, quels rayons sortaient de vous ! Vous avez tout d'abord empli de vous cette sainte Vierge. Par sa pureté, sa foi, sa confiance, son amour, son abandon complet à tous les bons plaisirs divins, sa prière, ses désirs, ses vertus, ses mérites, elle était un abîme, un monde, une sorte d'univers éminent et immense. Vous vous êtes répandu dans ces espaces béants; vous les avez comblés. Elle était votre jardin : jardin formé et par vous et pour vous; sol et atmosphère, tout vous y était favorable. Aussi y avez-vous germé, grandi, fleuri, fructifié tout de suite et dans des mesures incalculables, qui demeuraient alors un spectacle réservé à vous, à Dieu, tout au plus à vos anges.

Dès le début, on peut dire qu'en elle vous étiez un grand arbre, et que l'Église entière y avait son abri préparé. Que fut-ce lorsque s'achevait cette croissance qui de moment en moment alla se développant tant que Marie vécut ici-bas ? A l'heure où elle quitta le monde, vous étiez plus en elle, je veux dire que vous vous y montriez plus grand, plus fort, plus sage, plus saint, meilleur enfin que dans tout le reste de vos créatures ensemble !

Mais épanoui et déclaré en elle et pour elle, vous vous êtes, et surtout après votre glorieuse ascension, épanoui et déclaré par elle et pour l'Église. Ce qu'elle a appris, ce qu'elle a donné de vous aux hommes, ô Maître, on ne le saura qu'en paradis. Sa place, sa fonction, son action dans le Christianisme; sa part dans l'Évangile prêché, sa part dans l'Évangile écrit; et depuis et toujours son ministère dans toute l'Église: ministère de médiation, d'incession, de protection, d'illumination, de direction, de sanctification; ministère de Mère enfin, de Mère de Dieu, de mère des hommes, nous ayant tous enfantés dans l'angoisse et nous ayant aimés à ce point que, pour contribuer à nous réconcilier à Dieu et nous sauver, elle a, comme lui, donné son Fils, c'est quelque chose d'ineffable et qui dépasse toute conception créée. Quel attrait que Marie pour faire venir au Christ! Quel charme pour attacher au Christ et faire rester en lui! Comme elle va loin, comme elle nous cherche, comme elle nous gagne, comme elle nous prend, comme elle nous porte, nous enveloppe et nous garde! O cette Vierge! ô cette Mère! ô cette grâce ajoutée à la grâce, selon qu'il est écrit que « la femme sensée et sainte est à la grâce un surcroît « de grâce [1] ». Elle est comme le sourire du visage de Jésus, comme l'émotion de la main qu'il nous tend, comme la délicatesse et la suavité du contact dont il nous honore, comme l'accent de sa voix quand il parle, comme l'expression de sa joie quand il pardonne, comme la forme avenante de sa condescendance et de sa bonté! Que Jésus est donc suave en elle, et par là même qu'il y est puissant! Que son amour pour nous prend dans cette femme incomparable de nuances exquises et d'aspects ravissants! Jésus, vous êtes l'arbre, Marie est votre fleur,

1. Eccli. xxvi, 19.

votre fleur radieuse, immortelle, embaumée. Qui se laisse séduire au parfum qu'elle exhale vient comme inévitablement à vous, arbre divin sur lequel elle fleurit; et qui vient à vous, mon Sauveur, trouve la vie[1], la vie éternelle.

1. Prov. VIII, 35.

TRENTE-QUATRIÈME ÉLÉVATION

DE LA MESURE BONNE, ENTASSÉE, FOULÉE ET DÉBORDANTE.

Vous dites, mon doux Seigneur: « Donnez, et il vous « sera donné. Ils vous donneront dans votre sein une me- « sure bonne, entassée, foulée et débordante [1] ».

Cette mesure, c'est vous, ô Jésus. Vous êtes la vérité, la sagesse, la raison, la justice, l'exemplaire que Dieu nous propose, la loi qu'il nous impose, le moule où il nous veut jeter, la forme divine de notre vie, et à la fin le juge qui nous examine et nous classe. Vous êtes la mesure de Dieu, la mesure de l'immense, la figure de l'indescriptible et le visage de l'infini. Vous êtes la mesure de l'ange et celle aussi de l'homme [2]. Vous êtes la « portion de notre héritage [3] », et dans la grâce et dans la gloire. Vous êtes notre salaire céleste, ce que vous nommez « notre denier [4] », et la substance de notre béatitude.

Vous êtes la mesure bonne, *mensuram bonam:* bonne

1. Luc. vi, 38.
2. Apoc. xxi, 17.
3. Psalm. xv, 5.
4. Matth. xx, 3.

parce que vous êtes Dieu et celui-là même dont vous nous dites qu'il est le seul tout à fait bon [1]; bonne aussi parce que vous êtes le Verbe du Père qui nous engendre, vous donnant, tant il est bon, tout ce qu'il est par sa nature, et par là tout ce que vous êtes vous-même : lumière de lumière, Dieu de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu [2]; bonne encore parce que, en unité avec ce Père qui est votre propre principe, vous êtes le principe du Saint-Esprit qui est personnellement tout amour, tout don et toute bonté; bonne enfin parce que vous rendez bons tous ceux qui vous reçoivent et s'ajustent à vous, tous ceux qui vous contiennent et que vous contenez, tous ceux dont vous déterminez les limites et emplissez la capacité.

Mais vous êtes en même temps la mesure pleine, la mesure entassée et comble, *confertam*. Cela se rapporte au mystère de votre Incarnation, dont l'Apôtre a écrit : « Dans le Christ, la plénitude de la divinité habite cor« porellement [3] ». Ce n'est point par portion en effet que cette divinité se donne à vous, et ce n'est pas non plus à une portion de votre humanité qu'elle se donne. Non, c'est toute la nature divine qui, par l'union hypostatique, possède toute votre nature humaine : tous les trésors divins sont comme amoncelés en vous [4]; vous êtes pleinement Dieu; vous êtes Dieu jusqu'au comble.

De plus, vous êtes une mesure pressée et foulée, *coagitatam*. Ce mot a trait à votre vie terrestre si pauvre, si humiliée, si persécutée; mais surtout il regarde le mystère de votre Passion, qui est celui de l'apaisement de Dieu et de la Rédemption du monde. Comme on agite le boisseau de blé afin qu'il n'y reste ni vide, ni interstice; comme,

1. Matth. XIX, 17.
2. Symb. fid.
3. Coloss. II, 9.
4. Ibid. II, 3.

après l'avoir agité en tous sens, on le presse encore et on le foule, afin que les grains de froment y étant plus serrés, y soient aussi nombreux que possible; de même, pour achever de mériter la gloire de votre humanité personnelle, puis celle de votre humanité mystique qui est l'Église, vous avez été pressuré et angoissé; les méchants ont frappé sur vous comme le forgeron sur l'enclume [1]; on vous a mis sous le pressoir comme le raisin [2], et foulé aux pieds comme un ver de terre [3]: *mensuram coagitatam.*

Enfin vous êtes une mesure débordante, *supereffluentem.* Ce n'était point encore assez pour vous d'être ainsi rempli jusqu'aux bords: « Ayant aimé les vôtres qui « étaient dans le monde, vous les aimâtes jusqu'à la fin [4]. C'est pourquoi, passant toute mesure, vous avez fait déborder bien au delà du temps et du lieu où vous aviez daigné vivre ici-bas, et votre Incarnation bénie, et votre sacrifice, et votre présence, et votre opération, et toutes les grâces qui en découlent, et le don infini de votre divinité. Ce débordement très saint d'un amour magnifique, cette inondation de vous dans le royaume des âmes, c'est le mystère de votre Eucharistie, et c'est sans doute aussi la diffusion de votre Esprit dans tout le corps de votre Église.

Et cette mesure qui est vous, ô bon et doux Jésus, cette mesure à tous ses degrés, en tous ses états, sous tous ses aspects, elle nous est « donnée dans notre sein », *dabunt in sinum vestrum.* Votre don, quoiqu'il nous vienne ordinairement par le moyen de signes et de ministères sensibles, n'est ni uniquement, ni principalement un don

1. Psalm. CXXVIII, 3.
2. Is. LXIII, 3.
3. Psalm. XXI, 7.
4. Joann. XIII, 2.

extérieur. C'est au dedans de nous que vous vous répandez ; c'est jusqu'à l'essence de notre âme que votre grâce pénètre ; il ne se peut concevoir pour la terre un don meilleur et plus parfait. Et ce qu'il y a de plus profond en vous fait ce don à ce qu'il y a en nous de plus intime. Vous ne demeurez pas seulement sur notre sein, comme ce bouquet dont parle le Cantique, et qui exhale le plus doux des parfums [1] ; vous entrez en nous comme une manne ayant tous les goûts et faisant savourer toutes les délices ensemble [2]. Nous vous mangeons afin d'être mangés par vous.

Et ceux qui font toutes ces merveilles, les auteurs de ce don ineffable, les ordonnateurs et les présidents de ce béatifique festin, ceux dont il est dit : *dabunt*, « ils vous donneront », ce sont les trois qui sont notre Dieu, notre Dieu vivant, véritable et unique, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint.

1. Cant. I, 12.
2. Sap. XVI, 20.

TRENTE-CINQUIÈME ÉLÉVATION

DE L'HOMME QUI CHERCHE SA BREBIS, ET DE LA FEMME QUI CHERCHE SA DRACHME.

Maître, à cette comparaison déjà si touchante de l'homme qui, ayant perdu l'une de ses cent brebis, laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour courir après l'égarée, vous ajoutez cette parabole de la femme qui perd sa drachme, et la cherchant partout dans sa maison, ne se donne point de cesse jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée et reprise[1]. Pourquoi ces deux figures, ô mon Sauveur ? Une seule ne suffisait elle pas ? d'autant que la première paraît plus que la seconde propre à nous émouvoir. Nous émouvoir, dans cet ordre, c'est vous manifester à nous ; et quel jour l'histoire de cet incomparable Pasteur ne jette-t-elle pas sur votre caractère, et par là sur vos voies ?

Ah ! peut-être que dans cette assurance qu'il s'agissait de nous donner de la constance de votre amour et des richesses de votre pitié, aucun surcroît ne vous semblait pouvoir dépasser la mesure. Et de fait, tel est notre besoin de recourir à cette pitié et de compter sur cet amour, que des

1. Luc. xv.

affirmations réitérées nous étaient comme indispensables. Vous nous versez d'ailleurs ici le meilleur de votre cœur sacré; il n'y a rien que vous répandiez avec plus de spontanéité, d'abondance et de complaisance. Je ne sais pas s'il y a un refrain dans le cantique vivant que vos saints attributs chantent à votre essence; mais sûrement il y en a un dans celui que votre Paternité chante à sa Création, lorsque vous la bercez sur vos genoux à la manière des mères; et ce refrain, ô mon Dieu, c'est la miséricorde.

Toutefois, si cette raison suffit à expliquer la réunion dans un même enseignement de ces deux paraboles, est-ce la seule qu'on entrevoie ? Mon Dieu ! en parlant de ce premier homme que vous veniez de former de vos mains, et qui était l'ébauche et comme la prophétie visible de vos conseils les plus secrets parce qu'ils sont les plus sublimes, vous avez dit : « Il n'est pas bon à l'homme d'être seul [1] ». Et saint Paul, plein de votre Esprit, a formulé ce dogme : « Dans le Seigneur », c'est-à-dire indubitablement dans le Christ, « ni l'homme n'est sans la femme, ni la femme « sans l'homme » ; à quoi il ajoute (ce qui achève de préciser les choses et de tout éclaircir) : « Ce sacrement « (ou ce mystère) est grand : je le dis dans le Christ et dans « l'Église [2] ». S'il a là sa grandeur, c'est qu'il y est dans sa réalité primordiale, exemplaire et souveraine. Vous êtes donc double dans l'unité de votre Saint-Esprit, ô mon Adam céleste ; vous avez deux aspects ; vous vivez en deux états et, pour ainsi parler, à deux degrés et sous deux formes. Vous vivez et opérez d'abord en vous-même, principe de qui tout dérive, fondement sur qui tout s'appuie, chef à qui tout se rattache ; puis vous vivez et opérez par extension et communication dans cette Église que Dieu

1. Gen. II, 18.
2. Ephes. V, 32.

même tire de vous, et dont il fait, avec votre plein et joyeux consentement, votre semblable, votre sœur, votre moitié, votre épouse, l'associée de votre vie et votre aide immortelle.

Si donc, nous voulant dire ce qui nous intéresse le plus au monde, à savoir comment vous êtes affecté à l'endroit des pécheurs et entendez les traiter, vous prenez successivement, pour y asseoir une comparaison. l'acte d'un homme et celui d'une femme, la recherche empressée que l'un fait de sa brebis et la peine que l'autre se donne pour retrouver sa drachme, c'est sans doute pour nous faire plus explicitement comprendre que, sur ce point comme sur les autres, mais très spécialement sur ce point, il n'y a pas dans l'Église un esprit différent du vôtre; qu'un même cœur, qui au fond est le vôtre, bat en elle et en vous, et que, sous ces deux formes personnelle ou multiple et mystique, vous n'avez qu'un même jugement et ne tenez qu'une même conduite. Ainsi donc, et c'est vous qui me l'apprenez, mon docteur infaillible, la pitié m'environne; mon âme respire la pitié comme ma bouche respire l'air: une pitié tendre, active, efficace, obstinée; votre pitié enfin, ô mon Dieu, qui, comme tout ce qui est en vous et de vous, est incomparable et ineffable. Loin de me persuader que des fautes si vite et si bien réparées n'ont que peu de conséquence, et qu'il n'y a plus à faire grand état de ce que si volontiers vous pardonnez et restaurez, cette lumière sur votre bonté m'inspire de tout ce qui vous offense ou seulement vous contriste, une crainte vive et une vraie horreur. Que si pourtant la faiblesse m'entraîne et que j'en vienne à m'égarer, tout n'est pas perdu pour cela, et je mettrais le comble à mes méfaits, si j'y ajoutais celui de manquer d'espérance. A peine ai-je quitté la voie, l'Église, l'Épouse du Christ, la femme par excellence, la mère de tous, ma mère, l'Église s'émeut et travaille à me ramener; Jésus,

mon Père et mon pasteur, est en souci à mon sujet et se hâte de me chercher pour me reconquérir.

Cependant on ne saurait n'être point frappé ici des différences qui se rencontrent entre les actes miséricordieux exercés sur nous par Jésus, et ceux que, par son Esprit et dans sa vertu, accomplit la sainte mère Église. Pour Jésus, tout va droit et comme d'emblée. La brebis s'est enfuie, il court aussitôt après elle; il n'a pas plus besoin de flambeau pour éclairer sa marche que d'instruments pour aider son action. Il est son propre jour et possède en lui toutes ses ressources. Selon qu'il plaît à sa sagesse, à sa justice ou à sa charité, il va plus ou moins vite; mais il n'hésite point sur le chemin à prendre; il sait, ou plutôt il voit où est cette pauvre brebis qui ne s'est égarée et perdue que parce qu'elle a cessé de le regarder et de le voir; dès qu'il veut très décidément la prendre, il la prend; peut-être après l'avoir paternellement châtiée, peut-être après l'avoir simplement caressée, il se la met sur les épaules, et enfin la rapporte au bercail, plus heureux de l'y faire rentrer, qu'elle ne l'est de retrouver ses sœurs et ses gras pâturages.

Quand c'est l'Église au contraire qui se met en quête du pécheur, il lui faut recourir à des moyens d'emprunt; Jésus l'en a pourvue d'ailleurs, sachant qu'elle ne peut s'en passer, et que sans eux elle serait impuissante. L'Église n'a que ce qu'elle reçoit, et ne transmet que ce que Dieu lui donne. Avant tout, dit le saint Évangile, « elle allume sa lampe ». C'est la sainte lumière de la foi; c'est le souvenir, la présence, l'intelligence de la parole divine. La foi est le principe et la condition de tout le ministère ecclésiastique. Elle seule découvre le prix des âmes; c'est à sa seule clarté qu'on voit l'amour que Dieu leur porte; elle seule nous livre ces secrets de grâce sans lesquels on ne pourrait ni les toucher, ni les vaincre, ni surtout les chan-

ger. Il n'y a qu'elle non plus qui, nous mettant en mesure d'apercevoir tant de drachmes perdues, soit pour être dérobées sous des amas de poussière, soit pour être plongées dans des fanges, nous y fasse reconnaître l'image de Dieu si ternie et souvent à moitié effacée.

Ce n'est pas tout. La lampe une fois allumée, la recherche devient possible, et il n'est plus téméraire d'espérer le succès; mais encore faut-il faire avec soin cette recherche, et travailler beaucoup et longtemps pour parvenir à ce succès. Jésus n'a nul besoin d'interroger l'âme pécheresse. S'il le fait, ce n'est point par nécessité, mais pour le plus grand bien de cette âme, et, par exemple, pour lui assurer, par l'humiliation de l'aveu, le bénéfice d'un retour plus solide et d'un pardon plus ample. Mais souvent il ne le fait même pas, comme il arrive pour Madeleine; et quelle raison pour lui d'interroger un homme, puisqu'il sait toujours parfaitement ce qui est dans cet homme [1]? Pour l'Église, il en va autrement. Avant d'absoudre ou de condamner, elle juge; avant de juger, elle examine. Elle doit faire les distinctions requises « entre la lèpre et la lèpre [2] »; « ce qui est précieux, elle le doit séparer de ce qui est vil [3] ». Pour cela il faut qu'elle questionne, ou du moins qu'on s'avoue; et de là la confession, et tout ce labeur de la pénitence indispensable pour que la drachme soit tirée de l'ordure où elle gît, nettoyée et replacée dans le trésor divin. Tout cela nous est signifié par ce trait de la parabole où la femme nous est montrée parcourant sa maison en tous sens et la balayant de fond en comble.

Mais lorsque la brebis est rendue à la bergerie et la drachme remise dans le trésor, Jésus et l'Église nous font

1. Joann. II, 25.
2. Deut. XVII, 18.
3. Jerem. XV, 19.

voir de nouveau, par l'identité de leurs actes, l'unité de leurs sentiments. Tous deux veulent être félicités; tous deux invitent leurs proches et leurs amis à venir leur adresser ces félicitations réclamées par leur cœur. La charité est l'âme de tout ce qui se fait dans la famille de Dieu. Le gain d'un seul y est un gain pour tous; on n'y goûte point de joie qui ne soit partagée. En somme, dans l'Église tout est catholique et l'on y vit de communion.

O mon Dieu! je suis votre drachme, et j'ai été trop longtemps votre drachme perdue. Par le ministère à jamais béni de l'Église, ma sainte mère, vous m'avez tiré de ma cendre et purifié de ma souillure. Faites que votre face adorable demeure toujours et très profondément gravée en moi; et puisque, si je suis réellement marqué à votre image, je deviens une pièce authentique ayant cours par là même dans votre bienheureux royaume, mon Jésus, ne me tenez point serré et inutile, mais dépensez-moi tout entier, et faites-moi circuler, c'est-à-dire agir et souffrir et produire pour la gloire de votre Père et le salut de mes frères.

TRENTE-SIXIÈME ÉLÉVATION

DU SERVITEUR QUI SE TIENT LES REINS CEINTS AVEC UN FLAMBEAU DANS LES MAINS, ET DU MAITRE QUI REVIENT DES NOCES.

Vous nous dites, mon adoré Maître, de tenir nos reins ceints, et de porter dans nos mains des flambeaux allumés et ardents. C'est l'attitude et l'appareil où vous nous voulez voir. Vous signifiez par là cette rectitude intérieure où nous établit votre sainte grâce, et cette lumière dont elle nous investit et cette vertu dont elle nous dote. Les reins ceints, ce sont les sens soumis ; c'est la chair avec ses convoitises réduite et tenue sous le joug ; c'est le vieil homme dompté et enchaîné, la tempérance observée, la chasteté gardée, la mortification assidûment et généreusement pratiquée ; par suite, c'est la liberté rendue aux mouvements de l'âme, son activité dégagée et sa paix reconquise. Dès qu'il est Maître en nous, ô Dieu, votre Saint-Esprit fait que nous sommes alertes, dispos, diligents, précis dans nos résolutions, prompts dans nos soumissions, rapides en nos progrès, exacts, soigneux, zélés dans toutes nos œuvres. Ceux qu'il possède au point de les régir en tout, vivent dans un perpétuel entrain, et, ne

fut-ce que par la cime de l'âme, ne cessent point d'être en verve, je dis en verve de vertu. Même aux heures où leur corps de péché appesantit leur âme [1], la vigueur de leur volonté les tient debout et les pousse en avant. Ils se surpassent, ils se dominent et tendent toujours au but. On dirait ces esprits dont Ézéchiel raconte qu'ils vont droit devant eux sans jamais revenir en arrière [2]; leurs pieds ne font qu'effleurer le sol; ils le rasent plutôt qu'ils n'y marchent. N'en soulevant même pas la poussière, comment se souilleraient-ils à ses fanges ? Ils voyagent bien sur la terre, mais d'une manière céleste. Les anges du Cantique les admirent, s'extasiant sur la beauté royale de leur demarche [3]; et David les voyant tout « immaculés dans la voie [4] », ne craint pas de les proclamer « bienheureux ».

A vrai dire, ce qui rend libres jusque-là ces fidèles serviteurs de Dieu, c'est d'abord ce flambeau allumé qu'ils portent dans la main et la clarté dont il les environne. « La vérité vous délivrera », dit Jésus [5]. Ayant reçu le témoignage du Verbe, ces hommes possèdent en eux la vérité [6]. Ils croient ; la foi leur donne « les yeux illuminés du cœur [7] »; « celui-là même qui a dit à la lumière « de jaillir des ténèbres a commencé de luire en leur « esprit [8] », et « la parole divine » proposée, certifiée, expliquée par l'Église, « est la lampe qui » au dehors « illumine leurs pas [9] ». Tant qu'elle brille (et d'elle-même elle ne s'éteint jamais), ces fils d'Adam n'ont

1. Sap. IX, 15.
2. Ezech. I, 9.
3. Cant. VII, 1.
4. Psalm. CXVIII, 1.
5. Joann. VIII, 32.
6. I. Joann. V, 10.
7. Ephes. I, 18.
8. II. Cor. IV, 6.
9. Psalm. CXVIII, 105.

point à redouter les ombres ; ils les chassent rien qu'en y entrant, et la nuit qu'ils traversent, ils la changent en jour.

Au reste, ils ne croient pas seulement, ils aiment. Leur foi est celle que loue l'apôtre, une foi vivante et vivifiante « qui opère dans la charité [1] ». En nous parlant de « lampes ardentes », l'Évangile dit assez que le flambeau de ces vaillants brûle autant qu'il éclaire.

Tout est-il fini pour eux cependant ? Non, il faut qu'ils attendent. « Tenez vos reins ceints et portez dans vos « mains des flambeaux allumés; puis soyez comme des « gens qui veillent en attendant que leur Maître revienne « des noces ».

Attendre, c'est notre condition à tous ici-bas. La nécessité nous l'impose; mais quelle miséricordieuse sagesse et pour nous quel profit dans cette nécessité ! Cela seul a du prix qui persiste et qui dure. Ce qui n'est pas plus fort que le temps ne mérite ni de séduire ni d'attacher un cœur fait pour vivre au delà du temps. Et si nous, qui ne sommes qu'immortels, n'estimons décidément point ce qui n'a ni solidité, ni durée, l'Éternel, comment en juge-t-il ? Heureux donc et digne de toute louange celui qui sait « attendre » ! Attendre, c'est dominer les forces de ce monde; attendre, c'est triompher en soi de cette faiblesse honteuse d'où naissent nos changements et toutes nos inconstances. Attendre, c'est affirmer sa foi et plonger de plus en plus les racines de son être dans la parole, dans les promesses de Dieu ; c'est déclarer son espérance, exercer son amour, développer et perfectionner sa vertu ; attendre enfin, c'est faire en soi la place à Dieu, en y avivant le désir de jouir de lui. Le désir de ce qui est en haut élève l'âme, l'épure, l'active, la dilate et la prépare

1. Gal. v, 6.

au bien qu'elle convoite, l'en rendant à la fois plus capable et plus digne. Qui sera rassasié? Les affamés, dit Jésus, et selon la mesure de leur faim [1]. Tant qu'on ne possède pas Dieu, rien n'est meilleur ni plus saint que de le désirer. Or, comme le désir de Dieu est la vie intérieure et la flamme des saints, l'attente est leur sagesse, et eux seuls savent attendre. Tout le monde a des désirs; il n'y a que les saints qui désirent Dieu; tout le monde a des passions; il n'y a que les saints qui aient la patience. Qui ne voit que la patience est un sublime hommage rendu au Créateur? Elle honore sa véracité, elle confesse sa fidélité, elle est un hymne à sa souveraineté toute-puissante; elle est dans l'âme un reflet volontaire, et par là méritoire, de sa paisible éternité.

Il faut attendre; et combien de temps? Dieu seul le sait. A lui de disposer et les jours et les heures [2]. Le temps est un tel instrument, qu'abandonné aux mains des créatures, ou il se briserait, ou il ne rendrait plus que des sons désordonnés et faux. Nous devons donc attendre tant qu'il faudra, c'est-à-dire tant que Dieu voudra. C'est trop juste pour n'être pas simple; c'est trop simple pour n'être pas doux: d'autant que nous autres chrétiens, nous n'attendons jamais que l'immanquable, et cet immanquable est le bien infini en personne. Il est sûr qu'il viendra. Tout le reste que nous attendons pourra venir ou ne venir point; mais ce bien qui est notre espérance, mais le Maître, mais Celui qui est allé aux noces et pour qui nous veillons et à qui nous devons ouvrir, infailliblement il viendra.

Et qu'est-ce à dire qu'il est parti pour célébrer des noces, et qu'il en doit revenir? Le Maître, c'est Jésus-Christ; les noces, c'est la consommation en paradis de cette gloire

1. Matth. v, 6.
2. Act. I, 7.

béatifiante qui lui est due par le seul fait qu'il est le Fils unique du Père : gloire qu'il a possédée en substance dès le premier moment de son existence humaine, mais que, pour l'accomplissement de ses desseins sur nous, il a tenue voilée et comme captive durant les trente-trois ans qu'il a vécu chez nous, voulant d'ailleurs acheter librement par son douloureux sacrifice cet héritage que sa naissance lui assurait inaliénablement. Les noces, c'est donc la fête suprême et inénarrable que donne à Dieu et à son Christ l'épanouissement total de l'union hypostatique du Verbe avec sa propre humanité. C'est encore et par suite la fête finale et universelle de l'union du Christ avec l'Église et avant tout avec Marie, reine et somme de l'Église. C'est pour aller célébrer ces noces ineffables que vous avez quitté ce monde et regagné les cieux, ô tout divin Époux : car ce mot d'époux dit votre nom, votre état, votre grâce et vos saintes délices. Vous nous êtes mille choses ou plutôt toutes choses, ô Jésus ; mais, l'Évangile l'atteste, vous êtes très spécialement l'Époux [1], et c'est le titre sous lequel, dans vos relations de grâce avec l'homme, il vous plaît de vous désigner et de nous apparaître.

Et vous reviendrez de ces noces, vous nous le dites aussi : non pas certes en les quittant ou même en les interrompant : elles ne se peuvent célébrer sans vous et ne cesseront pas plus désormais que vous-même ne cesserez d'être. Mais vous reviendrez en ce sens que vous vous montrerez de nouveau ou sur notre terre ou dans notre atmosphère, et de manière, en tous cas, à être vu par tous ceux qui seront alors ici-bas ; et en vérité tous y seront, formant une assemblée immense. Ce sera le jour du jugement précédé de cette résurrection générale que nous faisons profession de croire quand nous récitons le Symbole.

1. Matth. xxv, 6 ; Joann. iii, 29 et al. passim.

C'est en vue de ce retour et de ce jour plus qu'émouvant que vous nous dites à tous : Tenez-vous prêts, debout, les reins ceints, la lampe allumée, les yeux ouverts et dans l'attente. Malheur aux insouciants, aux négligents, aux paresseux, aux lâches; malheur aux endormis, aux dévêtus, à ceux qui auront dénoué leur ceinture et laissé leur flambeau mourir.

Mais venant ainsi publiquement pour juger le monde à la fin des temps, vous venez pour chacun dans le temps et d'une manière secrète. Sous cette forme et par ce moyen de la mort, vous ne cessez pas de venir, venant d'ailleurs presque toujours à l'improviste et comme au milieu de la nuit. On ne connaît pas plus d'avance cette heure qui clôt la vie qu'on ne sait celle qui doit finir l'évolution des siècles. A chaque minute vous pouvez venir, et vous venez le plus souvent lorsqu'on vous attend le moins. C'est donc aussi en vue de ce retour que vous faites à chaque âme la recommandation d'être constamment sobre, chaste, pure, fidèle en son amour, persévérante en sa confiance. Il y va de notre vie, de notre vie avec vous, de notre vie en vous, ô mon Dieu qui êtes la vie éternelle. Maintenez-nous donc, ô mon Sauveur, dans cette sainte attitude. Votre grâce nous y a mis; qu'une grâce plus grande nous y fasse demeurer jusqu'au bout. Défendez des souffles violents ou délétères cette flamme fragile de notre lampe qui seule nous sauve des ténèbres ; défendez nos yeux du sommeil, et que la force de votre Esprit empêche nos cœurs de faillir et nos reins de ployer.

Mais quand vous revenez des noces, pour nous appeler à mourir, ô notre céleste Époux, vous nous invitez par là même à ces noces et nous demandez d'y entrer. Il y a ici dans votre avènement quelque chose de fatal, et quelque chose en même temps y est laissé à notre liberté. Il faut subir la mort, mais on peut l'accueillir ; et c'est pour

nous faire entendre la possibilité et le devoir de cet accueil tout volontaire, que l'Évangile vous montre frappant au seuil de notre liberté. Certes, ô Maître souverain, vous pourriez entrer chez nous de force, et vous entrez ainsi, en effet, si très décidément on se refuse à vous ouvrir; mais d'abord vous frappez, demandant que de plein gré on vous ouvre et l'on vous reçoive. La mort est de votre part une tentative suprême; c'est le dernier *veux-tu* que vous nous adressez. Que de fois, avant cette heure après laquelle il n'y a plus d'heures, vous nous avez ainsi questionnés et tentés, saintement, miséricordieusement, amoureusement tentés! Vous le faites néanmoins à ce dernier moment de notre vie temporelle, ou pour réparer, s'il se peut, les coupables refus du passé, ou pour combler le mérite des consentements obtenus. Et quoi qu'il en soit du passé, qu'on se convertisse à la mort par un vrai repentir, ou qu'on achève de s'y livrer par un dernier élan d'amour, dès que la créature vous a ouvert, ô bon Maître, dès qu'elle vous a dit *oui,* le contrat se signe et par vous et par elle, l'union se forme entre vous et elle; et formée dans la grâce que le trépas va sceller, tôt ou tard cette bienheureuse union se consommera dans la gloire.

Alors que se passera-t-il? Vous nous l'enseignez, mon Seigneur, et c'est une vraie merveille. « En vérité, je vous le dis » (ce sont là vos propres paroles), « le maître » qui trouvera ses serviteurs ainsi debout et vigilants, « ce maître se ceindra à son tour, il les fera tous asseoir « devant lui et, passant, il les servira. »

Les rôles changent: la créature servait Dieu, Dieu sert sa créature. Elle s'est ceinte, relevant et tenant inviolablement rattachées autour de son cœur éclairé, ordonné et aimant, toutes ces inclinations naturelles qui d'elles-mêmes s'abaissent vers la terre; elle a marché dans la lu-

mière et persévéré dans la foi. Dieu se ceint maintenant : c'est-à-dire qu'il ramasse en un toutes ses perfections adorables, toutes ses volontés bienfaisantes, tous ses dons précédents pour en former un seul bien souverain dépassant tous les autres, et nous le donner comme salaire éternel. Il se ceint, c'est-à-dire qu'il s'apprête à relever jusqu'à lui, à fixer autour de lui, à s'unir étroitement et indissolublement sa Création entière purifiée, sanctifiée et déifiée par Jésus.

Et s'étant ceint, Dieu « passe » ; s'étant préparé, il agit ; ayant disposé sa grâce, il nous en inonde. Il passe, c'est-à-dire qu'il s'écoule lui-même en tous ces élus comme un torrent inépuisable de vérité, d'amour, de vie, de sainteté, de paix, de gloire et de bonheur ; il s'écoule, mais sans qu'un flot de cette incompréhensible effusion chasse et remplace jamais le flot qui le précède ; il s'écoule, mais de telle sorte qu'il amoncèle, pour ainsi parler, ses dons et sa présence dans ces innombrables vases vivants, sans jamais ni les rompre ni en déborder ; car dans l'exacte mesure où il se répand en eux, il va les dilatant et les affermissant toujours. Et aucun n'est oublié, aucun n'est négligé. Tous ont leur tour comme tous ont leur place ; tous ont leur part, tous sont visités et remplis ; et c'est aussi en ce sens que le Maître passe au milieu d'eux. Et en passant ainsi il les sert, et c'est pour les servir qu'il passe. Car le besoin, l'irrésistible, l'essentiel besoin de l'amour, même quand l'amour est Dieu, c'est de se dévouer, de se livrer, de se dépenser sans mesure au bien de ce qu'il aime, et c'est ce que l'Évangile appelle ici « servir ». Il se ceindra alors, et, passant parmi eux, il les servira.

TRENTE-SEPTIÈME ÉLÉVATION

SI UN AVEUGLE EN CONDUIT UN AUTRE, TOUS DEUX TOMBERONT DANS LA FOSSE [1].

Mon Jésus, ô mon Dieu unique, je suis aveugle. Si par respect pour mon baptême je dois croire et confesser que la puissance de vous voir m'est radicalement rendue, et que l'œil de mon âme est ouvert sur le monde où vous habitez, cependant, par rapport à cet autre monde qui est celui de la lumière pure, je vis dans de vraies ténèbres. Je regarde, je regarde encore; ce sont presque partout des ombres que je vois. Le jour a commencé de poindre, je le sais; la nuit décline; mais ce que me permet surtout de constater ce premier crépuscule, c'est que le plein jour n'est point venu. Je l'appelle, je l'espère, je le pressens; je ne jouis point de sa clarté. S'il y a devant mon esprit des vérités que je discerne, il y en a tant qui me demeurent cachées! A qui me comparerai-je? A cet aveugle que vous n'aviez encore guéri qu'à moitié, et dont l'Évangile raconte qu'apercevant les hommes marcher, il les croyait

1. Matth. xv, 14.

semblables à des arbres [1]. De ce qui est divin je ne vois rien qu'en gros et d'une manière confuse. Vos paroles me sont souvent obscures, et vos voies restent pour moi si mystérieuses, qu'en les considérant il m'arrive parfois de n'échapper au scandale qu'à la condition d'un combat. Puis, ce que j'ai cru nettement comprendre aujourd'hui, demain cela m'échappe, et c'est des solutions elles-mêmes que naissent pour moi les questions. J'hésite en mes pensées, j'hésite par suite en mes conduites Le vrai, le bien, le mieux surtout, ce qui vous honore, ce qui vous plaît, même en le cherchant de bonne foi, avec piété, avec ferveur, avec constance, je ne sais pas toujours le découvrir. Quand j'ai cru pouvoir en conscience mettre le pied dans un chemin, je n'ai point pour cela la certitude complète que je marche dans la justice; et je ne passe guère sur un doute vaincu sans être poursuivi par vingt autres qui m'embarrassent et me tourmentent. En somme, je vis la plupart du temps dans l'à peu près, je chemine dans le brouillard, et je ne fais presque point un pas sans risquer de me heurter contre une pierre ou de tomber dans un fossé.

O mon guide, ô Jésus, si je ne vous avais pas, où irais-je et que deviendrais-je ? mais vous n'êtes pas aveugle, vous, mon doux conducteur; vous êtes voyant, vous êtes vigilant. Vous ne dormez jamais et vous voyez toutes choses, Dieu et la Création : la Création dans son ensemble, dans ses détails, dans ses origines, dans ses évolutions, dans ses lois, dans ses fins; Dieu dans ses profondeurs, et selon toute l'immensité de son être; Dieu dans tous ses conseils et dans toutes ses œuvres, comme aussi dans ses procédés pour conduire toutes ses œuvres au gré de ses conseils. Il n'y a pour vous ni mystères, ni secrets, ni voi-

1. Marc. VIII, 24.

les, ni distance. Tout vous est évident et présent; et pour tout voir, Dieu et le monde, le passé, l'avenir, le temps, l'éternité, vous n'avez, ô Jésus, qu'à vous regarder vous-même Ce n'est point assez dire que vous voyez les choses, en les regardant vous les illuminez. Le jour de vos créatures, leur splendeur, leur beauté, leur fécondité et leur joie, c'est d'être regardées par vous, ô Voyant tout-puissant et éternel!

Ah! si j'avais plus de foi, sinon en votre clairvoyance, du moins en votre fidélité à me tenir la main pour me diriger dans la route, je ne sais pas ce qui me ferait peur et pourrait m'arrêter. Qu'importe en effet que je sois dans la nuit, si j'ai le jour pour conducteur? qu'importe que je ne sache rien, si j'ai pour compagnon de voyage un ami qui sait tout? Il suffit que je le suive. Il a dit (et quoi de plus vrai?) « que celui qui le suit ne marche pas dans les ténèbres[1] ». « Suivre le Seigneur est une grande gloire », est-il écrit ailleurs[2]. Oui, parce que cela nous mène infailliblement à notre fin, et que notre fin, c'est la pleine gloire de Dieu en nous, et notre gloire aussi en Dieu; mais avant d'être une gloire, suivre Jésus est une incomparable sûreté et la source d'une paix qui défie toute atteinte. Jésus ne dirait rien, se bornant à marcher devant moi, ne pourrais-je pas encore aller à son Père qui est mon Père? Et qu'ai-je à désirer, que puis-je raisonnablement et saintement vouloir, et que veux-je en vérité et sur la terre et dans le ciel, si ce n'est vous, ô le Dieu de mon cœur et ma part aux siècles des siècles[3]? Mais ne puis-je pas interroger ce Maître, quand je sais qu'il prend ses délices à converser avec les hommes[4]? Il ne me le permet pas

1. Luc. VIII, 12.
2. Eccle. XXIII, 38.
3. Psalm. LXXII, 25.
4. Prov. VIII, 31.

seulement, il m'y invite. N'a-t-il pas dit: « demandez, et il vous sera donné; frappez, et il vous sera ouvert [1] »? Ses lèvres parlent de l'abondance infinie de son cœur [2]; ce cœur m'est-il jamais fermé? Quand j'y frappe pour l'ouvrir, c'est déjà de ce cœur qu'a découlé sur moi la grâce d'oser y frapper, et la grâce plus grande de le faire de telle sorte qu'il s'ouvre davantage encore. Soyons simples, il nous parlera [3]; soyons humbles, il nous éclairera; soyons confiants, il nous persuadera; et cela peut, cela doit être l'histoire de chacun de nos jours.

« Mon gardien », prince des anges, Ange du Père céleste, « qu'y a-t-il dans la nuit [4] »? Que s'y passe-t-il, que s'y dit-il? Là-haut où tu habites, dans « cette lumière inaccessible [5] » qui est le lieu de ta résidence parce qu'il est celui de ta naissance, qu'est-ce qui me regarde, me touche et peut m'intéresser? Qu'ai-je à y voir? qu'ai-je à en savoir? Du sens caché des paraboles, des mystères du royaume de Dieu [6], de ce dedans des choses où est situé ce saint royaume [7], dis-moi ce qu'il est nécessaire, ce qu'il est bon et opportun que je n'ignore point. Ma vie est de t'aimer, et par là même de te connaître [8]; dis-moi de toi tout ce dont mon amour a besoin pour grandir, et d'abord pour se soutenir; car mon amour est comme moi, et je suis la faiblesse. O lumière, ô vérité, ô Verbe parlant notre langue et apparu pour nous enseigner [9], ton Père te parle dans l'évidence, parle-moi dans la foi, instruis-moi,

1. Matth. VII, 7.
2. Ibid. XII, 34.
3. Prov. III, 32.
4. Is. XXI, 11.
5. I. Tim. VI, 16.
6. Luc. VIII, 10.
7. Ibid. XVII, 11.
8. Joann. XVIII, 3.
9. Tit. II, 12.

non de la science qui enfle [1], non de celle qui satisferait ma vaine curiosité, non de celle qui me donnerait du lustre aux yeux du monde, mais de la science des saints [2], de la science qui rend vrai, juste, pur, humble, libre, doux, fort, patient, charitable; de la science enfin qui fait qu'on te ressemble et qu'on s'unit à toi. Et si même dans cet ordre d'instruction, que je crois devoir implorer parce qu'elle m'est indispensable, tu juges meilleur pour moi, ou plus glorieux pour toi, ou qu'il te plaise mieux seulement de paraître ici et là demeurer en silence, fais-le; sois libre de le faire, assuré que je t'adorerai et te bénirai alors comme au temps où tu me parlais. Seulement, même durant ces silences, plus que jamais durant ces silences, garde-moi cette miséricordieuse assistance de ta grâce sans laquelle je ne puis qu'errer et pécher : si bien que, à toute heure, en tout état, en toute rencontre, je puisse chanter dans ce secret de mon cœur où il n'y a que toi qui m'entends : « Le Seigneur me conduit : rien ne me man-
« quera. Il m'a établi au lieu des divins pâturages ; il
« m'a posé près du ruisseau où coulent les eaux qui
« entretiennent la vie; il a orienté vers lui toute mon
« âme.... » O Dieu, ô Pasteur, ô ami, « quand bien
« même je devrais traverser les ombres de la mort, je ne
« redouterai aucun mal, parce que tu es avec moi [3].

1. I. Cor. VIII, 1
2. Sap. X, 10.
3. Psalm. XXII.

TRENTE-HUITIÈME ÉLÉVATION

DU PRODIGUE, DE LA ROBE PREMIÈRE, DE L'ANNEAU REMIS AU DOIGT ET DES CHAUSSURES DONT LES PIEDS SONT ARMÉS [1].

Mon Dieu ! si, remontant le cours du rayon lumineux qui nous touche quand vous nous parlez, nous contemplons votre parole dans la splendeur des formules où il vous plaît de nous la proposer, elle paraît si vaste qu'elle nous dépasse de toutes parts, et ce qu'est le firmament aux yeux de notre corps, elle le devient au regard de notre esprit. Cependant, même quand elle prend pour nous cette proportion immense, même quand nous concevons qu'elle contient tout un monde et revêt les caractères de l'universalité, elle n'est jamais pour vous qu'une parole abrégée. Vous ne nous parlez, Seigneur, que pour être entendu de nous ; mais dès qu'une créature est capable de vous entendre, c'est que vous vous êtes réduit à son humble mesure. Votre parole, en son premier fond, c'est votre propre essence, et votre essence c'est l'infini. C'est pourquoi plus haut que ce ciel déjà sublime de vos

1. Luc. xv, 11-32.

discours humains, tels que les transmet l'Écriture, il y a le ciel des cieux qui est le principe d'où ils découlent, et fût-on monté par l'extase jusqu'à la pleine intelligence de votre admirable Évangile, il faudrait un nouveau transport plus élevé et plus saint pour atteindre ce que vous dites par delà ce que vous nous dites. O abîme de lumière qui appelle un autre abîme plus lumineux encore [1] ! O soif qu'étanchent des eaux divines et qui devient plus ardente à mesure qu'elle est plus étanchée [2] ! O ailes de colombe que l'âme déploie pour s'envoler au lieu de son premier repos [3], et qui, le lui ayant fait atteindre, s'y transforment soudain en ailes d'aigle, et servent dès lors un besoin de monter si irrésistible et si vigoureux, qu'on ne peut plus s'arrêter avant d'être en face du soleil éternel et de le toucher de ses yeux !

Maître ! ce « prodigue » de votre Évangile dont, depuis dix-neuf siècles, l'humanité reconnaissante lit et relit l'histoire, c'est cette humanité elle-même, et très spécialement cette foule innombrable qui, par la faute de ses premiers ancêtres, vécut de si longs siècles hors de la race élue, étrangère à votre alliance, exclue de vos promesses [4] encore que le salut lui demeurât possible, et qui fut cette gentilité dont nous sommes tous issus selon la chair. En la personne de ses auteurs, fils infidèles des patriarches, elle vous redemanda « sa portion d'héritage ». Séduite par le mirage de la fausse liberté, elle quitta son lieu de naissance, rompit avec les traditions, changea de mœurs et bientôt même de culte. Schismatique au dedans plus encore qu'au dehors, elle se traça sa voie, y marcha à sa guise, ou entraînée par ses passions, ou conduite par

1. Psalm. XLI, 8.
2. Eccli. XXIV, 29.
3. Psalm. LIV, 7.
4. Ephes. II, 12.

sa fantaisie. Chemin faisant, elle dissipa tout son bien de famille, laissant successivement toute vérité tomber, toute vertu se corrompre, tout lien se relâcher et à la fin se briser. Puis ayant ainsi tout dévoré, elle se trouva dans la misère, nue, souillée, dégradée, affamée, forcée de se vendre comme une esclave, et à quel maître, ô Dieu, et pour quels offices, et moyennant quels salaires! Saint Paul, dans sa lettre aux Romains, commente la parabole en racontant l'histoire; et cette histoire qui ne se peut, hélas! ni contester ni voiler, elle est épouvantable.

C'est de là, mon Sauveur, que vous nous avez tirés. En cette nuit épaisse où nous étions plongés, vous avez fait briller l'étoile d'un souvenir ; dans cette atmosphère empoisonnée où nous disputions à la mort je ne sais quelle ombre de vie, vous avez envoyé un souffle d'espérance. L'humanité s'est vue et reconnue : elle a senti le rouge lui monter au visage. Intérieurement touchée par vous, elle s'est rappelé ce que vous êtes ; elle a cru à votre pitié ; elle a dit : « J'irai à mon Père ». Vous étiez levé bien avant elle, c'était là sa clarté; vous l'appeliez avant qu'elle eût même la pensée de revenir, ce fut sa confiance; vous l'attiriez, ce fut sa force. Cependant elle se traînait encore sur le chemin, tant elle était malade et lasse, et elle ne vous avait point aperçu, vous qui depuis si longtemps la couviez des yeux. Vous courûtes, dit l'Évangile ; vous lui tendîtes les bras ; enfin la douce majesté de votre présence la contraignant suavement de s'agenouiller à vos pieds et d'implorer sa grâce (une grâce déjà sortie toute vive de votre cœur), vous étreignîtes cette pauvre, cette humiliée, cette tant aimée créature, et lui donnâtes un baiser qui lui rendit la paix. Ah! la paix après de tels écarts, la paix après de si rudes souffrances, la paix au sortir d'une détresse si désespérée et

d'une abjection si profonde ; la paix quand on a si longtemps abusé des dons de Dieu, si méchamment, si persévéramment outragé Dieu ; la paix dans un baiser de Dieu, c'est le ciel après l'enfer.

Alors, ô Dieu de toute bonté, Père des miséricordes, alors vous adressant aux serviteurs fidèles qui demeurent dans votre maison, vous leur fîtes, au sujet de cet enfant prodigue, des commandements glorieux mais mystérieux ; vous leur dîtes de sortir sans délai « la robe première » et de l'en revêtir, de lui passer un anneau au doigt, puis d'armer ses pieds de chaussures ; après quoi et comme pour tout conclure, vous ordonnâtes un splendide et joyeux festin.

Qu'il s'agisse de la gentilité entière embrassant le Christianisme, ou d'une nation convertie à la foi, ou d'une seule âme revenant à résipiscence, au fond il en va de même. Vous montrez, ô mon Dieu, la même magnanimité et la même tendresse indulgente ; vous donnez les mêmes ordres, employez les mêmes signes, faites les mêmes présents et dressez la même table. Qu'est-ce à dire, et que découvre l'intelligence chrétienne sous ces gracieux symboles de la robe, de l'anneau, des chaussures et du festin ?

Et d'abord qu'est-ce que cette robe que vous nommez « première » et que, sur votre ordre, vos serviteurs tirent d'un lieu secret où il semble qu'on la tenait serrée et en réserve ? Une robe est un vêtement qui enveloppe le corps entier, qui le protège et l'embellit, exprimant aussi d'ordinaire la condition et la fonction de celui qui le porte, rendant possible son commerce avec ses semblables et lui donnant accès parmi les gens auxquels son état social l'assortit. La robe que vous rendez aux âmes dès que votre grâce et leur repentir les ramènent à vos pieds, ô Dieu, c'est une lumière, une candeur, une lim-

pidité, une intégrité, une dignité, une beauté, un charme, une jeunesse, une vigueur, une liberté, une gloire, une forme vraiment divine investissant tout l'être créé; mais par dedans, car c'est au dedans qu'est votre règne[1], c'est du dedans que jaillit la vie, la vie morale surtout: de sorte que c'est du centre même de l'âme que se produit son investiture: comme il en serait d'un astre dont un foyer central illuminerait toute la sphère.

Telle est votre grâce, ô mon Seigneur. Quel vêtement! Comme il nous couvre! comme il nous défend de l'hiver! comme il nous rehausse! comme il nous orne! Comme il nous rend possibles, faciles, amies, charmantes, toutes sortes de relations auxquelles, sans lui, nous n'aurions jamais osé ni pu prétendre!

Et c'est « la robe première ». Le Père de famille la nomme ainsi. Pourquoi? Ah! parce que « Dieu a fait l'homme droit[2] », parce que, dès l'origine, il l'a établi « dans la justice et la sainteté de la vérité[3] », l'emplissant de lumière, de sagesse et de science, le rendant tout radieux d'honneur et de beauté; si radieux qu'étant nu selon le corps, il n'en rougissait point[4]. Or, cette grâce en sa substance, sinon dans son intégrité, Dieu la rend aux prodigues devenus pénitents. C'est leur robe d'autrefois, la robe native du genre humain, sa robe de paradis. Et pourquoi encore cette robe est-elle appelée « première »? Ah! parce que même avant de créer et de former l'Adam terrestre, Dieu avait conçu et décrété le mystère de l'Adam céleste, prédestinant le Verbe incarné, Jésus, comme premier-né et chef de toutes les créatures[5]; ordonnant que,

1. Luc. XVII, 21.
2. Eccli. VII, 30.
3. Ephes. IV, 24.
4. Gen. II, 13.
5. Coloss. I, 15.

comme il l'investirait d'abord lui-même de la plénitude substantielle de la divinité, Jésus à son tour, et par surabondance de grâce, investirait divinement la Création entière, selon qu'il est écrit : « Moi, la Sagesse, avant que « rien fût encore créé, je suis sortie de la bouche du Très-« Haut ; j'ai fait qu'une lumière indéfectible s'est levée « dans le ciel, et semblable à une nuée, » à une vapeur éclairée et blanche, « j'ai enveloppé toute la terre [1] ». De sorte que le Christ, déjà présent aux yeux de celui pour qui il n'y a ni temps, ni « ombre de vicissitude [2] », le Christ a été le lange divin et comme la robe d'enfance de l'univers, et plus particulièrement de notre pauvre terre où plus tard, au jour marqué par Dieu, il devait naître de Marie et converser avec les hommes [3]. Et c'est lui qui, en réalité, est la robe de nos âmes, car, dit saint Paul, Jésus s'est fait lui-même notre justice, notre sanctification et notre rédemption [4]; Jésus, celui qui est la lumière [5] et qui a dit à la lumière de jaillir du sein des ténèbres, celui-là même a commencé de poindre dans nos cœurs [6]. Il y habite par la foi [7], il y vit par l'amour; enfin il est cet « homme nouveau » dont tout fidèle est intérieurement revêtu [8]; si bien que l'Apôtre nous dit à tous : « Revêtez-vous du Christ [9] ». Et cette divine investiture n'est autre que l'état de grâce tel que la pénitence nous le restitue après qu'il nous a été d'abord conféré au baptême : car « ignorez-vous, écrit encore l'a-

1. Eccli. XXIV, 5, 6.
2. Jacob. I, 17.
3. Baruch. III, 38.
4. I. Cor. I, 30.
5. Joann. VIII, 12.
6. II. Cor. IV, 6.
7. Ephes. III, 17.
8. Ibid. IV, 24.
9. Rom. XIII, 14.

« pôtre, que vous tous qui avez été baptisés, vous avez « revêtu le Christ [1] » ?

C'est donc lui qui est « la robe première » : première en excellence, première en date, première dans tous les sens, car elle a toutes les primautés. Oui, jusqu'à celle d'être le vêtement naturel de la divinité; car David inspiré l'a vu et célébré : « Dieu, dit-il, est vêtu de lumière »; elle « l'enveloppe comme un manteau [2] ». Cette lumière, c'est son Verbe, lequel est notre Jésus, jour auquel Dieu se contemple, éclat de sa beauté, splendeur de sa gloire, forme, figure et caractère de sa substance [3]. O Dieu! qu'est-ce donc que l'homme et jusqu'où est-il vrai que vous avez penché vers lui votre cœur [4] ? Quoi! c'est une même clarté qui vous investit, vous, nature plus que vierge, essence immaculée, sublimité infinie, sainteté dont les rayons sont pour faire trembler des archanges, c'est une même clarté qui vous investit, vous, et qui nous couvre, nous, créatures si petites, si basses, si infirmes, à tant d'égards si méprisables et naguère, il n'y a qu'un instant, si coupables!

Mon Dieu! c'est là la robe que le péché nous arrache, nous laissant dans une nudité qui mérite et commence ce dénûment sans nom, ce dénûment absolu, cet éternel dénûment de vous où sont les damnés de l'enfer! Que tout cela est grave! O robe de mon pardon, robe de ma réhabilitation, robe de mon baptême, qui êtes le titre de mon salut et l'indispensable élément de ma béatitude; robe dont le prix, infini en lui-même, s'augmente encore infiniment de ce que Celui qui me la rend la paie, et la paie de son sang, te quitterai-je jamais, te dépouillerai-je

1. Rom. VI, 3.
2. Psalm. CIII, 2.
3. Hebr. I, 3.
4. Job. VII, 17.

encore? Je ne dis pas : te vendrai-je? (ô mon Dieu, je l'ai fait pourtant, imitant l'immonde Ésaü, et que de fois, peut-être, l'ai-je fait!) mais souffrirai-je que tu sois lacérée ou souillée? Que tout cela est grave encore un coup! O mon Dieu! faites que je le comprenne; et comme je comprends surtout ce que je sens, faites que je le sente : si bien que ni ma malice, ni ma faiblesse, ni ma légèreté, ni quoi que ce soit au monde ne rendent vaines à la fin de si prodigieuses miséricordes.

Et le comble de ces miséricordes, c'est que cette robe est toujours prête, c'est que, pour divine qu'elle soit, elle est aux mains de mes frères, de ceux du moins à qui vous avez dit : « Tout ce que vous délierez sur la terre sera « délié dans le ciel [1] », leur donnant « vos pouvoirs [2] », les députant « au ministère de la réconciliation [3] », les chargeant, eux pécheurs pardonnés, de pardonner aux autres en votre nom, et de puiser dans le trésor sans fond de votre clémence et des mérites du Christ de quoi envelopper de vérité, d'amour et de sainteté le genre humain tout entier. Oui, tout entier : s'il le voulait, ce serait fait sur l'heure. « Tout de suite », dit le Père à ses serviteurs; « tout de suite », dès que l'aveu s'est échappé des lèvres et qu'une larme a mouillé les yeux; « tout de suite », prenez, produisez cette robe et revêtez-en le prodigue. Qu'il y en ait un, qu'il y en ait mille, qu'ils y soient tous, sortez toujours et déployez cette même robe, la passant à qui la demandera. Qu'au lieu des millions de fleurs que la terre pousse en son printemps, elle en pousse des millions de milliards et en soit toute couverte, le même soleil les éclairera et fera briller leurs couleurs.

Faites plus pourtant, ô mes ministres, mettez l'anneau

1. Matth. XVI, 19.
2. Ibid. XXVIII, 18.
3. II. Cor. V. 18.

au doigt de ce grand pénitent; donnez-lui le gage et le nœud des alliances célestes. La robe n'est point tout le vêtement; encore qu'il soit le vrai Dieu et ne se sépare en rien, dans ses œuvres, du Père qui l'engendre et du Saint-Esprit dont, avec le Père, il est l'unique principe, le Verbe n'est qu'une des trois personnes divines. Ayant revêtu du Christ ce fils réconcilié, donnez-lui encore l'Esprit-Saint. Qu'il le reçoive pour signifier la plénitude de ma grâce et la perfection du don que je lui fais de moi. Que l'ayant reçu, il le garde, le porte partout et pour ainsi dire à la main, comme une chose tout à fait à lui, d'un usage familier et facile ; comme un sceau dont il pourra et devra marquer toutes ses œuvres. « Ceux-là, « en effet, dit saint Paul, sont vraiment fils de Dieu qui « sont conduits par l'Esprit de Dieu[1] », opérant dans sa vertu parce qu'ils agissent par son mouvement et vivent dans sa dépendance. C'est comme s'il avait dit : ceux-là sont véritablement rentrés dans la maison du Père qui, ayant le corps couvert de la robe, portent en outre l'anneau au doigt.

Est-ce tout, Père incomparable ? Ah ! quoique le prodigue demeure à présent sous votre toit et soit dans toutes les conditions requises pour faire partie de la famille, il faut désormais qu'il y vive, qu'il en subisse les lois, qu'il en suive les coutumes, qu'il y prenne part aussi aux travaux qu'on y fait. On ne chôme point ici-bas dans la maison de Dieu. Il n'y a qu'à regarder la vie qu'y a menée l'aîné qui sert d'exemple à tous les autres. L'homme en grâce est redevenu riche; il n'a pas pour cela le congé d'être oisif. Il n'est plus égaré, il reste voyageur. Il lui faut de fortes chaussures. Vous ordonnez qu'on les lui mette. Ce rempart de ses pieds si aisément blessés et si

1. Rom. VIII, 14.

fragiles, cet appui pour la marche, ce qui la rend à la fois assurée et agile, mon Dieu, ce sont vos commandements, vos sacrements, votre Écriture et tout ce que vous avez établi de régulier, de protecteur, de fortifiant, de stimulant dans votre Église,

Mais, dès qu'elle est ainsi purifiée et pourvue, l'âme est vraiment en mesure de parvenir à sa fin dernière; et pour inaugurer cet état bienheureux, mettant en même temps le comble aux biens qui le préparent, vous faites à votre prodigue une fête brillante et pleine de joie. Vous tuez votre veau gras, et ce sacrifice devient aussitôt un festin. O amour profond dans ses voies, sage en ses prévisions, mais surtout infini dans ses munificences ! Cette fête du retour et de la paix, c'est la Pâque; c'est l'immolation, d'abord sanglante, puis mystique de Jésus, dont la chair est donnée ensuite aux hommes en nourriture. Une symphonie accompagne le repas et en augmente le charme. C'est la divine psalmodie et ce concert sacré des saints offices qui entoure d'harmonie et de jubilation l'autel, la table et le banquet eucharistiques.

Cela fait, tout est fait. Il n'y a plus qu'à séjourner toujours en cette maison où rien ne manque, à en garder les mœurs, à se pénétrer de l'esprit qui y règne et à faire valoir les dons reçus sous le regard du Père et pour lui faire honneur. Si l'on s'y rend fidèle, on ne tarde point à connaître, par sa propre et intime expérience, ce qu'il y a de liberté, de tranquillité, de dignité, de délices dans l'état que le Père exprime par ces mots qui concluent cette ravissante histoire : « Mon fils, tu es toujours avec moi, et tout ce qui m'appartient est à toi ». C'était jusque-là la part du seul aîné; maintenant, c'est la part de tous.

TRENTE-NEUVIÈME ÉLÉVATION

DU SERVITEUR QUI AYANT LABOURÉ LE CHAMP ET FAIT PAITRE LE TROUPEAU, SERT LUI-MÊME SON MAITRE, ET DEMEURE MALGRÉ TOUT UN SERVITEUR INUTILE.

Mon Dieu! en nous parlant dans votre saint Évangile, vous faites sans cesse appel à notre bon sens naturel, à ces sentiments d'équité qui naissent de notre raison même, à nos pratiques les plus usuelles, à ce qui se passe journellement dans nos rapports humains. Il vous plaît de vous citer ainsi à notre propre tribunal et de nous constituer juges dans des causes où pourtant vous êtes intéressé; si bien que la sentence prononcée par nous vous atteint: pour vous absoudre assurément, selon qu'il est écrit que « le jour où l'on vous jugera sera celui de vos triomphes[1] »; (et comment pourrions-nous n'approuver point en vous ce que nous avons jugé bon de faire nous-mêmes?) mais enfin, vous souffrez, vous voulez qu'on vous juge. O bonté! ô condescendance! ô amour sans fierté, à qui rien ne coûte dès qu'il s'agit d'éclairer, de sanctifier et de sauver les âmes!

1. Psalm. I, 6.

Vous dites donc, ô mon Maître : « Qui est celui d'entre « vous qui, voyant son serviteur revenir le soir du champ « après y avoir tout le jour ou labouré le sol ou fait paître « le troupeau, lui dise tout de suite : prends ton repas et « ton repos ? Mais plutôt vous lui dites : prépare-moi à « souper, ceins-toi, sers-moi ; ensuite tu seras libre de « manger et de boire. Et si le serviteur obéit, ajoutez-vous, « le maître lui en sait-il gré comme d'une bonne grâce et « d'une faveur ? Je ne le pense point. Vous donc aussi », concluez-vous, « lorsque vous aurez accompli tout ce que « Dieu vous a commandé, dites : nous sommes des servi- « teurs inutiles ; nous n'avons rien fait de plus que ce que « nous devions [1]. »

Mon Dieu ! à tous les titres nous sommes vos serviteurs. Vos prêtres le sont entre tous. Or, il y a trois choses que vous demandez à vos prêtres et comme trois services successifs que vous attendez d'eux. Le champ où vous les envoyez, votre champ à vous, arrosé de vos sueurs, détrempé de vos larmes, et payé de votre sang, c'est votre Église ; et ce que vous leur ordonnez d'y faire avant tout, c'est d'y creuser des sillons et d'y semer du grain. Tel est « le labourage » dont parle l'Évangile. Ce labour est tout ce que les âmes appelées au sacerdoce ont à dépenser d'attention, d'intelligence, de volonté, de temps, de patience pour acquérir la science requise et se former à la vertu que doit en eux couronner la piété. L'Esprit-Saint avait déjà dit dans le livre de l'Ecclésiastique : « Mon fils, aborde la « doctrine comme un champ qu'on va labourer et ense- « mencer, et attends ensuite paisiblement le temps de la « moisson. Sans doute, pour cultiver ce champ divin, tu « devras travailler un peu, mais bientôt viendra l'heure

1. Luc. XVII, 7-10.

« d'en savourer les fruits [1]. » L'action et la fécondité d'un être se mesurent d'ordinaire au degré de sa vie intérieure et à sa valeur propre ; c'est pourquoi ce devoir de l'éducation et de la formation personnelles précède naturellement les autres.

Cela fait, vous demandez à vos prêtres de « paître vos troupeaux ». Ayant reçu des talents, ils les doivent faire valoir [2]; placés sur le chandelier, ils doivent éclairer la maison [3]; nourris de cette divine substance qui se trouve dans les principes, ils doivent devenir à leur tour princes, principes, source de vérité, de grâce et de salut. « J'ai tout « appris sans fiction » ni erreur, dites-vous, ô Sagesse faite homme pour nous instruire et nous guider; « je le com-« munique sans jalousie [4] ». Comme j'entends, je parle [5] »; et tout ce que mon Père m'a dit dans le secret, je le déclare par mes discours [6]. C'est tout le ministère ecclésiastique, la sainte prédication, la dispensation des divins sacrements, Jésus pasteur dans les pasteurs et continuant par eux de mener les brebis de Dieu aux pâturages du ciel.

Si, témoignant leur gratitude par leur fidélité, vos prêtres vous ont payé cette double dette, ô mon Sauveur, c'est beaucoup. Est-ce tout ? Et si, en la payant, ils ont acquis le droit de rentrer dans votre maison, est-ce pour s'y reposer incontinent et jouir de votre présence et de vos entretiens sans plus penser à autre chose ? Le travail qui sanctifie l'âme, le travail qui propage Jésus, est-ce l'unique tâche imposée à vos serviteurs, et surtout à vos séparés, à vos consacrés, à ceux que vous appelez « vos amis » [7],

1. Eccli. VI, 18, 20.
2. Matth. XXV, 15.
3. Ibid. V, 13.
4. Sap. VII, 13.
5. Joann. V, 30.
6. Ibid. XV, 15.
7. Joann. XV, 14.

vos confidents, vos témoins, vos ministres? Non, et vous nous le dites clairement ici, ô mon Dieu : il faut que par surcroît, mais un surcroît indispensable, ils vous servent vous-même à manger, c'est-à-dire que s'étant jusque-là occupés de vos intérêts, ils se dévouent encore à votre adorable personne. Là est la cime de leur religion et de leur charité pour vous. Venant après de grands travaux, le soir, à l'heure de la fatigue, et quand le besoin de sommeil se fait déjà sentir, ce supplément de service semble à la pauvre nature un véritable excès; elle serait aisément tentée d'accuser d'exigence le maître qui l'y oblige; mais comme cet excès ne va qu'à mettre le comble à la vertu, ce semblant d'exigence n'est qu'une très éminente miséricorde. D'ailleurs, c'est l'ordre, et on peut induire de l'Évangile que nul de nous n'en est exempté.

Or, qu'est-ce que vous servir ainsi personnellement, ô mon doux Maître, et quel est ce festin que nos mains vous doivent présenter? Un Dieu ne se nourrit jamais que de victimes. Donc, ce service suprême, ce service du soir qui clôt la longue et laborieuse journée de notre vie : ce service qui consomme notre œuvre et prépare immédiatement la paix des saintes morts, ce sont nos souffrances et nos immolations, soit spontanées, soit acceptées. La croix conclut tout ici-bas, et seule elle a vertu pour tout conclure. L'œuvre parfaite est celle de la patience [1]. La patience est le dernier mot de l'amour sur la terre; elle est sa maturité, sa fécondité, son triomphe. La Passion a livré Dieu en communion à l'homme; la patience livre l'homme en communion à Dieu. Certes, Dieu a tous les droits; il les a par nature, il les a par conquête. Ce qu'il est et ce qu'il fait est pour nous obliger sans mesure; et cela ne fût-il pas pour

1. Jacob. I, 4.

nous la perfection et le bonheur, il reste simple qu'après nous avoir demandé la contribution du travail, Dieu réclame encore de nous un hommage de souffrance, et que ses prêtres surtout soient aussi ses hosties. Je le répète, cette exigence est une miséricorde insigne. Cela n'empêche point que Dieu exerce ici son droit : droit de Dieu trônant par delà tous les cieux, droit de Dieu mourant volontairement pour nous dans les supplices. Il s'ensuit que la réponse de l'âme docile à toutes les injonctions du Maître n'est jamais qu'un acte de justice et l'acquittement d'une dette indéclinable. Dieu paie, et magnifiquement, cette obéissance persévérante ; mais sa plus grande magnificence, c'est d'imputer ce paiement à titre de salaire, car en réalité c'est une grâce. Et Jésus veut qu'on le reconnaisse en confessant tout haut qu'après tout et quoi qu'on ait fait, on demeure « un serviteur inutile », qui s'est borné à ne trahir point ses devoirs les plus impérieux comme les plus évidents.

Saint François de Sales mourant répétait ce mot évangélique. On le suppliait de consentir à prier Dieu comme saint Martin, disant : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse point le travail ». Nécessaire ! répondit-il, hélas ! je ne suis qu'un serviteur inutile, inutile, inutile.

Il n'y a pas un Saint qui ne le dise, sinon en quittant ce monde, du moins en mettant le pied sur le seuil de la patrie ; car alors, voyant tout dans la lumière divine, il juge tout selon la vérité, et range tout à sa place. Eût-il travaillé comme saint Paul, souffert comme saint Barthélemy, aimé comme saint Jean ou comme sainte Madeleine, il déclare qu'il est inutile ; il a besoin de le dire ; et en le disant il dit ce qui est vrai, ce que Dieu voit, ce que Dieu pense. Quoi de plus ? selon l'homme, Jésus lui-même dit cette parole. Oui, la sainte âme du Christ, abîme de grâce,

océan de vertus, trésor infini de mérites, source de toute vie pour nous, et pour Dieu de tout l'honneur que lui peuvent procurer ses ouvrages, cette âme laborieuse entre toutes, immolée plus que toutes, en face de cette plénitude glorieuse et bienheureuse qui est la nature divine et qui fait que Dieu n'a rien à désirer, ne peut rien recevoir, que rien ne lui est ni nécessaire, ni utile, ni avantageux ; qu'enfin tout ce qui n'est pas lui est devant lui comme un néant et pourrait, sans lui causer l'ombre d'un préjudice, retourner au néant d'où il l'a librement tiré, cette âme confesse et crie, elle chante avec transport qu'elle aussi est à Dieu une « servante inutile ». Et ainsi, ici comme partout, Jésus tient la tête des véridiques, des humbles, des serviteurs, des religieux, des adorateurs et des enfants du Père.

Mais quel être êtes-vous donc, ô vous à qui la rédemption de l'univers entier et jusqu'à l'existence et à l'amour et au culte trois fois saint de Jésus sont essentiellement et éternellement inutiles ?

QUARANTIÈME ÉLÉVATION

DU SOURD-MUET GUÉRI PAR JÉSUS.

Seigneur, ce sourd-muet que l'on vous présenta après votre voyage dans le pays de Tyr et de Sidon[1], comme le paralytique de la piscine, comme l'aveugle-né de Jérusalem, comme le blessé de Jéricho, comme le prodigue, il était la figure de tout le genre humain. Avant vous, ô Verbe divin apparu sur la terre, la masse des hommes entendait bien les voix d'en bas, mais pour les voix d'en haut elle n'avait point d'oreilles. Tous ces hommes parlaient bien aussi; ils tenaient des discours humains, les uns, hélas! menteurs et criminels, les autres frivoles et insensés, tous terrestres et pour le moins inutiles au regard de la fin dernière. Ces dires de la gentilité, laquelle était à peu près l'humanité entière, ces dires, même les meilleurs et les plus éloquents, ces dires où l'on retrouvait à peine un vague écho des vôtres, ne contenaient point explicitement les vérités qui sauvent; ils ne racontaient point dans son intégrité le Dieu qu'il faut connaître, croire, confesser et aimer: si bien qu'en définitive tous ces beaux discoureurs étaient comme muets quant au

1. Marc. VII, 32.

ciel. Et la cause première de ce lamentable état, c'était Satan à qui le péché du premier homme nous avait tous livrés. Saint Matthieu et saint Luc disent positivement que ce sourd-muet était démoniaque, et que le diable lui-même avait lié ses organes[1].

On vous amena ce malheureux, ô mon compatissant Sauveur, et sachant votre bonté aussi bien que votre puissance, on vous pria de lui imposer les mains pour le guérir. Vous le fîtes sortir de la foule et le tîntes à l'écart. C'est votre coutume pour vos élus; vous les tirez toujours d'une masse profane, sinon perverse, et c'est loin de la presse et du bruit que vous commencez d'opérer en eux. Vous aimez tant le secret, ô face du Dieu invisible! Vous avez tant de goût au silence, ô Verbe dont le droit imprescriptible est de parler tout seul, puisque votre privilège est de dire absolument tout! Alors vous mîtes vos doigts dans les oreilles de cet homme, et amenant votre salive sur vos lèvres sacrées, vous mouillâtes un de vos doigts pour en toucher sa langue captive. Puis, levant les yeux au ciel, vous poussâtes un gémissement; vous dîtes: *Ephpheta*, c'est-à-dire: Ouvrez-vous; et aussitôt les oreilles du sourd furent ouvertes, sa langue se délia, et il se mit à parler comme tout le monde. Avant tout, comme il était juste (et la meilleure des grâces que vous lui fîtes, ce fut assurément de reconnaître cette justice et de l'accomplir cordialement), il se servit de sa langue guérie pour publier sa délivrance, célébrer votre miséricorde et glorifier votre nom dans tout le peuple.

Mais pourquoi ces préparations et tous ces rits étranges, ô mon Jésus, lorsque, pour tout achever, il vous suffisait d'une parole ou même d'un acte de volonté? Il semble que vous ayez voulu prophétiser, ou pour mieux

1. Matth. IX, 32. Luc. II, 14.

dire, inaugurer par là cet ordre tout divin d'actions sacramentelles qui, pour le bien des âmes, devait se perpétuer jusqu'à la fin dans votre Église. On trouve effectivement ici dans leur substance les éléments principaux qui constituent nos sacrements, à savoir un signe exprimant et conférant une grâce. Pour le signe, il est double : l'un correspond à ce que nous nommons la matière, l'autre à ce que l'on appelle la forme. La matière appliquée, c'est à la fois votre doigt pénétrant l'oreille, et votre salive touchant la langue. La forme, c'est ce mot d'*Ephpheta* déterminant le sens et l'efficacité spéciale de la matière. Quant à la grâce, outre que la guérison opérée par les signes en est une précieuse et éclatante, il est comme impossible de penser que, rendant la liberté aux membres de cet infortuné et chassant de lui le démon qui les liait méchamment, vous n'avez pas du même coup atteint surnaturellement cette âme, la purifiant de ses péchés, source plus que probable de son ignominieux et horrible esclavage.

Mais en même temps, ô mon doux Rédempteur, ne vouliez-vous pas nous faire entendre que toute cette merveilleuse institution sacramentelle, par où nous avons part à vos mérites et recevons vos grâces, se rattache, par un lien nécessaire et intime, à ce sacrement premier et capital qui est votre incarnation bénie, origine de notre justice, cause de notre salut et principe de la mission temporelle de votre Saint-Esprit, en qui est toute la vie intérieure de l'Église ? Ce doigt que vous mettez dans les oreilles du sourd, ne signifie-t-il pas votre humanité sainte nous enseignant dans la vertu du Verbe qui la possède et du Père qui l'envoie, et nous donnant « par l'ouïe, comme dit saint Paul, la foi et la lumière [1] » ? Cette

1. Rom. x, 17.

salive que vous tirez de votre bouche adorable, n'est-elle pas le signe de cet Esprit très saint et par là même tout intérieur, de cet Esprit de sagesse qui procède éternellement de vous comme du Père, et qui, dès que votre chère humanité, tout entière ointe par lui, nous le donne ici-bas, comme votre doigt mouillé donne au muet votre salive, nous lave, nous rafraîchit, nous désaltère, nous fait goûter les choses divines et finit de nous établir dans cette simple et confiante liberté des enfants de Dieu qui nous fait lui crier : « Père ! Père [1] » ? Et n'est-ce pas précisément au jour où l'Église a reçu de vous cet Esprit, que, silencieuse jusque-là, sinon tout à fait muette, elle a commencé, par l'organe de Pierre et des autres apôtres, à parler un langage nouveau, inouï, prodigieux, qui allait retentir jusqu'aux extrémités du monde [2] et renouveler la face de la terre [3], en y portant partout le nom, la science et le culte de Dieu [4] ?

Mais tout importe en ce que vous faites, ô Maître, et vos moindres actions sont pour nous des enseignements. Vous avez regardé le ciel en guérissant cet homme. C'est ce que vous avez fait bien d'autres fois dans votre vie, et très particulièrement à la cène en y consacrant ce pain qui, devenant votre propre chair, nous allait être servi par vous en nourriture. Vous confessiez par là et vouliez nous rappeler que tout don parfait et toute grâce excellente viennent du Père qui est dans les cieux [5] ; que tout ce que vous faites ou dites ou nous donnez a son principe en Lui où vous-même avez le vôtre, recevant de Lui non seulement votre mission au dehors comme Verbe incarné,

1. Rom. VIII, 15.
2. Psalm. XVIII, 15
3. Ibid. CIII, 30.
4. Act. II, 14.
5. Jacob. I, 17,

mais votre subsistance éternelle comme Verbe incréé.

Puis vous avez gémi. Pourquoi? O Jésus! que de raisons vous aviez pour gémir! L'état du genre humain dont ce malade était la figure excitait dans votre cœur une inexprimable pitié. Vous gémissiez de plus et surtout parce que ce malheur où nous étions plongés venait des fautes que nous avions commises, et que la chaîne horrible dans laquelle Satan nous tenait, nous, vos ouvrages et vos images, c'étaient nos innombrables et exécrables péchés. Vous gémissiez encore parce que votre science infinie embrassait déjà d'un coup d'œil tant d'abus ingrats et méchants que les hommes feront jusqu'à la fin de la divine liberté rendue par vous à leurs oreilles et à leur langue. « A quoi sert mon sang répandu ? » disiez-vous déjà dans votre cœur[1]. Enfin, Maître bien-aimé, vous gémissiez pour rappeler au monde que, dans l'œuvre entreprise par votre inconcevable amour, il ne vous a point suffi de venir dans la chair, et d'y parler comme nul n'avait parlé, et d'y opérer comme il n'y avait qu'un Dieu qui pût le faire ; mais qu'il vous a fallu encore y pâtir, y pâtir effroyablement, y pâtir ignominieusement, et que toute grâce reçue par nous est le prix de ce sacrifice.

Mais comment, ô Jésus, après avoir ainsi quelques instants médité cette histoire, se retenir de penser que quand vous venez à nous dans la sainte communion, à nous souvent si durs d'oreille, à nous souvent si lâchement muets dès qu'il s'agit ou de confesser votre foi, ou de défendre votre cause, ou de chanter vos louanges, ce n'est pas seulement l'un de vos doigts qui nous touche ni votre salive bénie qui nous humecte, mais c'est votre corps entier dont la substance entre en nous comme un

1. Psalm. XXIX, 10.

pain, et votre sang qui nous abreuve? Qu'elle est donc étonnante, ô mon Dieu, et qu'elle est triste de mon côté, cette lutte de votre bonté patiente avec ma faiblesse opiniâtre! Comme vous vous prodiguez pour obtenir, et avec peine, un retour si réservé! Quoi! l'infini s'incline vers moi pour me relever, et je reste collé à la terre! L'infini se fait mon remède, et je persiste à être infirme! L'infini m'aime, il se donne à moi par amour, et je continue de l'aimer si peu! O ma chère toute-puissance, ô ma miséricorde, ô mon espoir, ô mon salut, Jésus, dites-moi donc *Ephpheta;* dites à mon cœur de s'ouvrir enfin largement, de se dilater devant vous, sous votre action, pour votre gloire; mais dites cela de cette voix forte et souveraine qui commande aux tonnerres, brise les cèdres des forêts, fait fondre ou bondir les montagnes [1], et force les tombeaux même à restituer leurs morts. Que je ne sois plus qu'une oreille et une langue: une oreille pour vous écouter, une langue pour vous bénir; une oreille pour recevoir vos ordres, une langue pour publier, célébrer, chanter vos perfections, vos droits, vos œuvres et vos bienfaits.

1. Psalm. xxviii, 5

QUARANTE-UNIÈME ÉLÉVATION

DE LA TRANSCENDANCE DES CONDUITES DE JÉSUS A PROPOS DU CHEMIN QU'IL FIT SUR LA MER, POUR RETROUVER SES CHERS DISCIPLES.

Mon Jésus, vous êtes transcendant et vos conduites aussi sont transcendantes. Elles dépassent presque de toutes parts les limites de nos conceptions; elles désorientent notre sagesse et sont un crible à notre vertu. O amour! vous avez résolu de nous ajuster à vous. Sans cet ajustement, quelle proportion aurions-nous avec vous? Sans cette proportion, quelle union entre vous et nous demeurerait possible, et sans cette union, ô Dieu, cette union faite, scellée, consommée, comment goûteriez-vous la joie de nous rendre divinement heureux? Car ce bonheur divin de vos pauvres créatures, leur installation éternelle dans votre propre félicité, c'est la fin pour laquelle vous les avez créées. Votre cœur a donné ici le mouvement à votre parole, et votre toute-puissance s'est mise au service de votre bonté. Rien ne vous manque, et cependant on dirait que votre béatitude vous semblait incomplète tant que vous ne la pouviez point partager avec nous. Or, pour nous ajuster à vous et nous rendre

capables de cette vie qui est votre vie et qui nous est promise, vous nous étendez peu à peu au delà de nous-mêmes; c'est là l'œuvre de la foi ; l'amour en est le principe; votre parole en est le moyen ; votre sagesse en est la règle ; le renoncement et le sacrifice en sont la condition. Tout cela ne se fait d'ailleurs ni sans travail ni sans souffrance; et vous-même en venant en ce monde pour nous frayer la route, vous vous êtes imposé cette double nécessité. Mais opérant d'abord tout seul et pour nous dans votre vie historique, vous venez ensuite à nous dans votre vie mystique; et, demeurant en nous par l'ineffable présence que nous vaut votre grâce, vous y opérez avec nous toutes nos œuvres [1]. Là est le fondement de toutes nos espérances, l'aiguillon de notre activité, le foyer de notre zèle et de notre courage. L'Évangile est pour nous la révélation des voies de Dieu, votre caractère s'y découvre, et nous y pouvons lire toute la loi qui nous régit. Ce que vous faites nous apprend et ce que nous devons faire et jusqu'à la manière dont nous le devons faire. Quel soleil ! Il n'est rien qu'il n'éclaire, et lui-même ne se couche jamais. Quel viatique ! nul ne l'épuise. Quelle force ! elle fait tout surmonter. Jésus, donnez-nous votre Esprit pour que nous entendions toujours votre Évangile : l'Esprit d'intelligence pour le comprendre, l'Esprit de vie pour le pratiquer.

Saint Marc raconte qu'après votre grand miracle de la multiplication des pains dans le désert, vous donnâtes l'ordre à vos disciples de monter dans une barque et de vous précéder à Bethsaïde, en traversant ce lac de Tibériade, assez grand pour qu'on lui donnât communément le nom de mer. Quant à vous, vous allâtes seul prier sur la montagne. C'était le soir, et déjà vous voyiez de loin

1. Is. XXVI, 12.

vos chers disciples luttant contre le vent, ramant avec effort, et n'avançant qu'avec la plus grande peine. A l'heure de la quatrième veille (ce qui était fort tard dans la nuit), vous redescendîtes sur le rivage; puis, cheminant sur les flots, qui vous obéissaient comme à leur Créateur, vous vous dirigeâtes du côté où était la barque apostolique. Mais d'abord, dit l'Évangile, vous parûtes vouloir aller outre. Les apôtres vous aperçurent et furent tous effrayés, pensant voir un fantôme; et à cet effroi qui les saisit d'abord, succéda, dès l'instant où ils vous eurent reconnu, la crainte très douloureuse de vous voir continuer votre route et les abandonner dans leur détresse. Tels étaient leurs sentiments, quand, vous tournant vers eux, vous leur dîtes: Ayez confiance, ne craignez point: c'est moi. Aussitôt vous les rejoignîtes, vous montâtes dans la barque, et le vent tombant tout à coup, on se trouva soudain toucher la rive [1].

Comme on vous reconnaît, ô Maître, à chacun de ces traits ! Vous êtes toujours le même : la pierre de probation, le Verbe qui exige la foi, l'amour souverain qui veut qu'on se livre à lui sans réserve, le précepteur céleste qui nous élève et travaille à nous faire grandir en tous sens, enfin le Dieu qui « défie notre science » [2] et confond notre prudence. Si l'on regarde avec des yeux humains votre conduite en cette rencontre, qu'elle est étrange, ô mon Sauveur ! Et cependant, comme c'est bien la vôtre, et comme sans cesse elle se reproduit dans vos rapports avec les âmes ! Vous semblez si souvent laisser seuls ceux à qui vous aviez promis de ne les quitter jamais ! Ces travaux qu'ils ont entrepris pour votre gloire, pour vous plaire, par amour, peut-être sur votre ordre, on

1. Marc. vi, 43-52. — Matth. xiv, 25.
2. Job. xxxvi, 26.

dirait, à un moment donné, que vous n'en faites plus cas; à peine paraissez-vous vous apercevoir qu'on les fait. Non seulement vous êtes la bonté même et la miséricorde; non seulement votre cœur n'est que tendresse et compassion, mais vous êtes le plus prévenant de tous les êtres; votre essence est la primauté, et il est impossible qu'on vous devance. Cependant vous trouvez bon parfois de prolonger comme sans mesure nos labeurs et nos peines. Certes, vous les voyez, vous les comptez, vous les mesurez; rien ne vous échappe; néanmoins, vous demeurez tranquille, inactif et comme insouciant : tandis que nous sommes battus des flots, vous vous tenez sur le rivage. Puis, avant de venir à nous et de nous assister, vous laissez s'écouler des heures et des heures, des heures de nuit plus longues cent fois que celles de jour. Il y a l'épreuve de vos absences, il y a l'épreuve de vos délais. Votre absence, qui ne l'a sentie ? Vos délais, qui n'en a souffert? qui ne s'en est étonné? qui n'en a été troublé? Que de fois nous avons dû tenir nos yeux obstinément et ardemment fixés au ciel, implorant avec larmes qu'une lumière y parût! Cette lumière était nécessaire; le besoin en était urgent; nous étions dans l'angoisse, nous souffrions violence, le découragement montait comme une mer et nous envahissait, nous commencions de défaillir, nous allions être à bout; rien n'y faisait pourtant, et nous ne voyions poindre aucune lueur. Des jours, des mois entiers peut-être, nous avons soupiré et gémi sans que rien pût nous faire penser que vous étiez attendri. De vrais cris s'échappaient de notre âme; à en juger par le dehors, vous n'en étiez pas plus ému que si vous étiez sourd. O Dieu caché! Dieu profond! Dieu inscrutable, dont la sagesse est un abîme et dont l'amour ressemble à un océan de secrets!

Ce n'est pourtant pas tout encore. Après l'épreuve si cruelle de l'absence et l'épreuve si douloureusement fati-

gante des délais, il y a celle des mécomptes : c'est le comble, et la nature laissée à elle-même n'y trouverait qu'un sujet d'irritation et de scandale. Un jour se fait enfin au sein des ombres; je ne sais quelle brise rafraîchissante a tout à coup traversé l'atmosphère où l'âme étouffait; une goutte d'onction divine a touché la surface du cœur. Votre moment, ô Dieu, semble arrivé; vous êtes proche, vous êtes présent; on ne se fait point illusion; c'est vous, et il n'y a plus moyen de ne vous pas reconnaître. En un instant, l'absence est oubliée, oubliée la pénible attente. On se sent rouvert à l'espérance, on s'épanouit dans la joie, on sourit, on s'apprête à chanter le cantique de la délivrance. Mais quoi! vous vous échappez de nouveau et semblez passer outre. On oserait presque dire une taquinerie: comme celles que font les mères à leurs petits enfants, leur enlevant subitement l'objet qu'elles leur tendaient d'abord et de si près que, pour le prendre, ils n'avaient qu'à ouvrir la main. Tout est remis en question. On peut bien croire que cette heure de répit, qu'on se flattait d'entendre sonner, va être retardée d'un siècle. Ce qui est clair, c'est qu'il n'y a pas de règle et qu'on ne peut compter sur rien. C'est à désespérer l'esprit de l'homme, et si un ami se conduisait ainsi envers nous, nous douterions de son cœur et croirions qu'il se moque.

O mon souverain Maître! toujours saint, toujours juste, toujours bon, toujours adorable! Vous aimez à l'excès, et c'est aussi jusqu'à l'excès que vous exigez qu'on vous croie, qu'on se confie en vous, que l'on vous suive et qu'on vous aime. Ce qui est d'ailleurs excès pour nous, est encore, quant à vous, une mesure si petite! Si dilaté qu'il soit, si vaste que votre grâce et notre vertu l'aient fait, notre cœur peut-il vous être naturellement autre chose qu'une prison? Mais notre possible vous suffit et notre dernier possible vous est une fête. Nous vous faisons de

vrais triomphes en triomphant de nous, et ces jeux qui font nos tourments vous ravissent. Ils sont si dignes de vous, étant si sanctifiants pour nous! Nous finissons en somme par y gagner, vous et nous, des sûretés infinies, puis des délices mutuelles et éternelles. Quand il est bien prouvé, en effet, qu'on vous bénit obstinément, qu'on est absolument fixé à vous donner raison quand même, qu'on vous aime malgré vos rigueurs, qu'on affirme d'autant plus votre présence que vous vous dérobez davantage, qu'on vous proclame d'autant meilleur que vous éprouvez plus rudement; quand l'esprit propre est complètement renversé et que ses ruines, qu'on vous abandonne, sont devenues les pierres de votre trône; quand la racine du doute est coupée et la défiance tarie dans sa source, alors, ô mon Sauveur, vous venez décidément à nous, vous formez avec nous une société étroite; notre cœur et votre cœur s'unissent dans l'Esprit-Saint, et nos rapports avec vous deviennent quelque chose d'aussi parfait, d'aussi ferme, d'aussi immuable que le comporte la vie de ce monde. En même temps, la tempête cesse, le ciel redevient serein, les flots se calment, l'amour abonde et coule comme l'eau d'une source vive; on va droit, on va vite, et l'on respire, en avançant, les senteurs de plus en plus embaumées de la patrie céleste. Il était peut-être arrivé là celui qui écrivait: *Esse cum Jesu dulcis paradisus :* être avec Jésus est un vrai paradis [1]. O Jésus! augmentez notre foi, et gravez bien au fond de nos âmes cette loi que vos élus, qui sont vos frères et vos enfants, se sauvent et se sanctifient surtout par la patience.

1. De Imit. Christi. Lib. II, cap. 8.

QUARANTE-DEUXIÈME ÉLÉVATION

DU PÉCHÉ CONTRE LE SAINT-ESPRIT.

O mon Dieu, ma miséricorde, vous dont l'amour n'a point de bornes, vous qui n'êtes que bonté et pitié, bonté en vous, pitié pour nous ; vous qui avez porté tous nos péchés et qui, en les portant, les avez expiés, qu'est-ce que ce péché contre le Saint-Esprit « qui ne sera remis en ce monde ni en l'autre[1] » ?

Voici donc un mal tel qu'il semble défier la vertu de votre sang, ou sinon sa vertu qui manifestement est infinie, du moins l'application que, dans votre sagesse et votre justice, vous trouvez bon d'en faire aux créatures ! Vous dites que tout péché sera remis, même celui qu'on commet lorsque l'on vous blasphème, vous, Jésus, Fils de l'homme, tandis que si l'on en vient à blasphémer le Saint-Esprit, ni maintenant, ni plus tard, ni ici, ni ailleurs ce péché ne sera remis. Mais quoi ! encore qu'à toute rigueur on puisse, avant d'avoir la foi, vous offenser comme homme, abstraction faite de votre divinité (ce que faisaient les Juifs, par exemple, quand ils vous reprochaient d'aimer la bonne chère et de

1. Matth. xii, 31.

frayer avec les pécheurs [1]), cependant pour quiconque sait ce qu'il doit savoir, c'est-à-dire qu'étant fils de l'homme, vous êtes en même temps Fils de Dieu, s'il blasphème contre vous, n'est-ce pas décidément contre Dieu qu'il blasphème ? Quelle différence peut-il y avoir dès lors entre un péché et l'autre, et comment blasphémer contre vous laisse-t-il la porte ouverte au pardon, pendant que si l'on blasphème contre le Saint-Esprit, cette porte semble se clore inexorablement ? Je ne fais qu'entrevoir la solution qui m'apparaît ; je ne la formule qu'avec l'humilité qui convient en des questions si étudiées depuis tant de siècles et dans lesquelles aucune opinion ne prévaut, sans doute parce qu'aucune ne satisfait complètement l'esprit, et je confesse avec saint Augustin que c'est là l'une des paroles les plus mystérieuses de l'Écriture.

S'il est vrai que l'Esprit-Saint n'est ni plus grand, ni plus saint, ni plus adorable que vous, ô mon souverain Maître, c'est cependant à un titre spécial qu'il est grand, saint et adorable. Dans cette nature divine qu'il possède comme vous, la recevant tout entière du Père et de vous dont il procède, comme vous la recevez du Père qui vous engendre, il est une personne absolument distincte ; et comme tel, il a des caractères qui lui sont réellement propres. Je ne parle pas seulement ici de la bonté qui, encore bien qu'elle appartienne à la nature divine et par là même aux trois personnes qui y subsistent en unité, est cependant appropriée par les docteurs à la troisième, comme la puissance l'est au Père et la sagesse au Fils ; je parle de ce qui est exclusivement propre à l'Esprit-Saint. Or, l'une de ses plus incontestables propriétés (la foi nous l'enseigne), c'est d'être le dernier terme de cette évolution

1. Matth. xi, 10.

intérieure, immanente, ineffable, qui est la vie essentielle de Dieu Ce qu'est la conclusion à un discours, le sceau royal à un décret, la consommation à une œuvre, votre Saint-Esprit l'est personnellement dans la divinité. Il s'ensuit que tout ce qui, dans l'ordre créé, se rattache à la catégorie des conclusions, semble se référer plus particulièrement à cette troisième personne divine. Il n'en est point ainsi de vous, ô mon Sauveur ! surtout si l'on vous envisage comme Verbe incarné. Vous êtes « la voie[1] », le discours, la proposition, l'entretien; vous êtes le médiateur et comme l'entremetteur. Tout ce qui se forme, tout ce qui est encore en question ou en train. tout ce qui tend à une fin, tout ce qui marche vous regarde et tient pour ainsi dire de vous. En cet ordre on comprend que les choses soient réparables. On s'est trompé de direction, on peut rentrer dans la voie droite; on s'est endormi dans le chemin, on peut, en hâtant le pas, regagner les heures perdues. L'ouvrage est encore sur le métier et dans la main d'un ouvrier aussi persévérant qu'habile; il mettra plus ou moins de temps à terminer son œuvre; il y prendra plus ou moins de peine; mais enfin tant que son travail dure, il est à même d'y corriger les défauts survenus. Que si l'on entre au contraire dans l'ordre des conclusions (et c'est une nécessité que tôt ou tard on y arrive), on aborde un monde fixe, immobile, absolu. C'est un ordre qui correspond exactement à celui des principes; l'oméga fermant l'alphabet comme l'alpha l'a ouvert. Il n'y a plus à tergiverser; c'est du *oui* ou du *non*, comme il est dit dans l'Évangile[2]. Aucun milieu n'est plus possible, aucune alternative n'est plus laissée. On est, non plus en l'air, mais en haut ou en bas; non plus sur l'eau,

1. Joann. XIV, 6.
2. Matth. V, 37.

mais sur la terre ferme ; non plus en voyage, mais au but. Ce qu'on a, on le garde ; ce qu'on est, on le demeure. C'est l'airain qui, jeté tout à l'heure dans le moule à l'état de fusion, a fini de s'y refroidir et paraît dans sa forme dernière. L'œuvre est réussie ou manquée ; quoi qu'il en soit, c'est chose arrêtée, et s'il y a du mal, il est sans remède.

Or, dans vos rapports de grâce avec vos créatures, ô mon Dieu, rapports qui, de votre côté, sont d'une condescendance, d'une largeur, d'une longanimité, d'une bonté sans pareilles, et qui en elles-mêmes sont illimitées, il vient pourtant, il vient inévitablement un temps, un degré, une mesure où tout ce que vous avez dû et voulu faire pour vous montrer et vous donner à chacun de nous est positivement fait. Ne nous le montrez-vous pas en vingt endroits de votre sainte Écriture et là, par exemple, où annonçant à votre serviteur Abraham les destinées de sa race, et en particulier la longue servitude qu'elle devra subir en Égypte, vous lui dites que quatre générations passeront avant qu'elle rentre en Palestine, parce que, avant ce temps, les iniquités des Amorrhéens qui habitent le pays ne seront point consommées[1] ? Cela n'arrive d'ordinaire (et on le voit assez par cet exemple) qu'après mille paroles, mille inspirations, mille corrections, mille pardons ; comme la mort qui est une conclusion, elle aussi, n'a coutume d'arriver qu'après bien des heures et des jours ; mais enfin par cela seul que l'être avec qui vous traitez est créé, vos relations libres avec sa liberté ont nécessairement un terme. Elles en ont quant au nombre, elles en ont quant à la mesure, elles en ont donc aussi quant au temps, du moins quant au temps de l'épreuve. Il est tout à fait impossible de vous concevoir

1. Gen. xv, 16.

luttant pendant une durée éternelle avec une créature en rébellion, obligé que vous seriez par vos perfections mêmes à ne point quitter cette arène et à ne jamais clore ce combat où il n'y aurait ni vaincu, ni vainqueur[1]. Toutes ces perfections au contraire vous crient qu'à un moment donné vous devez en finir, et qu'ici comme partout, *il faut conclure*. Qu'est-ce qu'une chose non conclue ? Il n'y a que les insensés qui ne concluent point leur discours; il n'y a que les lâches et les impuissants qui ne concluent point leurs entreprises.

Eh bien, ô mon Dieu tant aimé, quand vous vous êtes révélé à nous jusqu'à cette pleine lumière qui est l'évidence ou qui y touche, et qu'en face de cette démonstration qui ne laisse plus de place qu'au parti pris et à la mauvaise foi, l'homme vous dit décidément : non; quand des circonstances mêmes où tout lui persuadait de se rendre, il tire une occasion de se révolter plus ouvertement, comme firent ces Juifs de l'Évangile à propos de qui vous parlez de ce suprême péché; quand, opiniâtre dans sa malice et s'en faisant comme un rempart pour se défendre contre vous, l'homme déclare mal ce qui est bien, ténèbres ce qui est lumière, diabolique ce qui est divin; quand enfin le miracle que vous daignez miséricordieusement opérer devant lui et pour lui, il le tourne en objection, y prend le thème d'une accusation, et d'une main cynique et impie, vous la jette à la face, alors son péché ne touche-t-il pas aux conclusions ? Arrachant de vos mains, si l'on peut ainsi dire, votre sceau personnel pour en sceller sa propre iniquité, ne la fait-il pas entrer

1. Bossuet, parlant du pardon que Dieu accorde aux pécheurs, dit : « Il n'y a pas de bornes qui nous soient connues; mais il y en a néanmoins, et Dieu n'a pas résolu de laisser croître vos péchés jusqu'à l'infini. « Qui peut connaître la grandeur de votre colère et en comprendre tout l'étendue autant qu'elle est redoutable ? » (Psalm. LXXXIX, 9.) — Sermon sur les rechutes. IIIe Dim de Carême.

dans l'immuable ? Cela n'arrive-t-il pas également dans l'ordre de l'amour ? Quand, au lieu de toucher le cœur et de vaincre la volonté, un certain déploiement de la bonté divine ne produit qu'une ingratitude plus noire et un refus plus obstiné d'aimer et d'obéir, quand, comme l'écrit saint Thomas, on refuse absolument tous les moyens de rédemption que Dieu a institués et qu'il offre toujours, ne pèche-t-on pas encore *finalement*[1] ? On conclut donc son péché, on consomme sa méchanceté on s'établit dans l'impénitence, on pèche contre le Saint-, Esprit, on se pose dans l'irrémissible. Saint Paul l'enseigne expressément : « La terre, dit-il, qui, abreuvée par de fréquentes pluies, donne à qui la cultive les fruits qu'on attend d'elle, reçoit la bénédiction de Dieu. Mais si cette même terre », abreuvée et cultivée, ayant reçu tout à la fois et du ciel et des hommes tout ce qui la devait féconder, « si cette terre produit » au lieu de récolte « des épines et des ronces, elle est réprouvée et en voie d'être maudite, et son dernier sort, c'est le feu[2] ».

Ah ! si l'on se repentait même alors, Dieu, même alors, pardonnerait. « Je ne veux point la mort de l'impie, dit « le Seigneur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive[3]. » « Celui qui vient à moi, je ne le rejetterai point dehors », dit Jésus[4], mais *de fait* on ne vient pas, *de fait* on ne se convertit pas, *de fait* on ne se repent pas. On s'est mis soi-même, autant qu'on le pouvait, hors d'état de se repentir. Repoussant toutes les avances, se fermant à toutes les influences d'en haut, bouchant toutes les ouvertures par

1. Summ. 2da 2dæ. q. 14.
2. Hebr. vi, 78.
3. Ezech. xxxiii, 11.
4. Joann. vi, 37. — Soutenir qu'il y a sur la terre des péchés dont on ne peut faire pénitence ou qu'il y en a qui ne peuvent être remis par une vraie pénitence, c'est une très grave erreur ». — Summ. iii. q. 86. art. 1.

lesquelles Dieu pouvait pénétrer, s'aveuglant, se rendant sourd, se suicidant moralement, j'oserai dire *s'endiablant*, on se trouve déjà comme en proie à cette obstination forcenée dans le mal qui est l'état, en enfer, des démons et des réprouvés. On comprend que c'est là le contraire absolu de la grâce, de la sainteté, de la bonté et de l'amour, l'iniquité *finale*. Or l'acte, quel qu'il soit, qui met l'âme dans cet état est le péché contre le Saint-Esprit.

QUARANTE-TROISIÈME ÉLÉVATION

DE LA VISITE DE JÉSUS A ZACHÉE.

Quelle grâce que vos visites, ô mon Sauveur! quelles sources de grâce que vos séjours! car vous daignez vraiment séjourner parmi nous. Vous êtes du ciel et vous conversez sur la terre. Vous demeurez dans le sein du Père, et vous vous asseyez dans nos maisons. Lorsque vous y entrez, quel bien n'y entre pas? Vous êtes toute lumière, toute vertu, toute joie; votre don, c'est vous-même, et votre être est pour rassasier tout être qui a faim. Avec vous et en vous est votre Père céleste; vous êtes son trône, son rayon, son visage; avec vous est votre Esprit-Saint; il est votre onction et votre grâce. Tous deux viennent quand vous venez; tous deux séjournent quand vous séjournez; car tous trois vous êtes un même Dieu, le Dieu de tous, le Dieu unique.

Cher Jésus, vous regardez Zachée qui vous regarde. Avant même qu'il vous ait parlé (ce que de lui-même peut-être il n'oserait pas faire), vous lui dites de descendre du sycomore où il est monté pour vous voir, et vous ajoutez qu'il vous faut aujourd'hui prendre gîte chez lui.

Où était cette nécessité, mon doux Maître? Venait-elle de lui ou de vous? Cet homme, comme toute créature, avait besoin de vous, un besoin indispensable, impérieux, urgent, encore que probablement il n'en eût pas conscience. Mais vous, vous en aviez la science et l'évidence. Etait-ce à cause de cela que vous disiez : *il faut?* Mais ce besoin de votre créature ne vous obligeait point, et si même vous aviez miséricordieusement résolu d'y pourvoir, ne le pouviez-vous pas sans l'honorer elle-même à ce point de la visiter ? Ah ! vous étiez bien libre ; et si, l'étant au regard de Zachée, vous disiez cependant un mot qui vous montrait comme contraint envers lui par je ne sais quelle force secrète, cette force n'était qu'en vous ; votre seule et toute gratuite bonté avait formé ce lien ; votre seul amour l'imposait à votre cœur. Quel trait fut donc ce mot, et qu'il alla avant dans l'âme de cet heureux pécheur ; car Zachée était un pécheur et un homme décrié ; mais c'était là un attrait de plus pour votre miséricorde.

Zachée descendit donc et vous reçut chez lui ; et aussitôt se déclarèrent les effets de votre présence : *Stans Zachœus*, « Zachée se tenant droit », dit l'Évangile. Il ne l'était point tout à l'heure ; son âme était courbée ; il aimait l'or et tout ce que l'or signifie et procure. Peut-être l'aimait-il assez pour ne se défendre pas toujours de l'acquérir au prix de la fraude et de l'injustice. D'ailleurs il ne vous connaissait point ; il n'avait pas la foi, du moins la foi chrétienne ; il n'était point établi sur la pierre angulaire ; en fait vous n'étiez point son chef, et vous avoir pour chef, c'est la vraie rectitude de l'homme. Maintenant tout était changé ; vous rendiez à Zachée sa droiture, et avec elle sa fermeté. Il était debout ; il se tenait, il regardait le ciel et commençait de comprendre qu'il avait là seulement son trésor

Du même coup il redevenait libre, et les biens de ce monde ne lui apparaissaient plus que ce qu'ils sont en réalité : des biens médiocres dont la plus grande valeur est dans le saint usage qu'on en peut faire, à cause des fruits célestes que ce saint usage mérite et produit. N'ayant plus que le ciel sur la tête, il avait la terre sous les pieds. L'ordre était restauré en lui ; il vous réfléchissait comme un miroir fidèle, vous qu'il voyait et déjà contemplait; et par là il devenait l'image vive de son créateur. Étant donc debout devant vous, il vous dit dans ce Saint-Esprit, que votre âme commençait d'envoyer à la sienne : « Voici « que je donne la moitié de mon bien aux pauvres, « et si j'ai fait tort à quelqu'un, je le dédommage au « quadruple [1] ».

Votre Esprit, ô mon Maître, votre Esprit, c'est la sainteté; et la sainteté pour nous et en nous, son effet du moins et sa marque, c'est le détachement de tout ce qui n'est pas vous. Parce que, demeurant en nous, il y met, il y est lui-même une richesse infinie, votre Esprit donne à l'âme le goût de s'appauvrir. Quelque chose de ceci passe dans le cœur de ce publicain. Vous possédant, il se sent comme pressé de se désintéresser et dépouiller du reste. Mais votre Esprit, c'est aussi l'amour, l'expansion, la communication, le don. Voilà pourquoi, sous son influence, Zachée dispense aux pauvres tout cet argent auquel il a renoncé pour lui-même.

Puis, comment ne réparera-t-il pas le mal celui qui aime assez le bien pour le pratiquer au delà même de ce que la loi exige? Quelle lacune laissera derrière elle une âme assez éprise de Dieu pour que, dans l'ordre de son service, la mesure même pleine ne lui semble plus suffi-

1. Luc. xix, 8.

sante? Ah! quelle surabondance de justice que l'amour! Quelle sûreté pour les devoirs sociaux qu'une piété fervente envers Dieu! Zachée est ainsi affecté désormais qu'il fait de magnifiques aumônes; où est celui de ses créanciers qui ne sera pas payé, et s'il y a lieu, indemnisé?

Jésus, vous êtes toujours un don universel. Si vous prenez une âme, c'est un gain pour le monde entier. Où vous commencez de régner, la paix commence de s'établir, et la charité d'abonder. Vous êtes la délivrance, le bien-être, la fête du genre humain, et pour devenir bon et heureux, heureux de toute manière, nous n'aurions qu'à vous recevoir, vous qui ne demandez qu'à venir, vous qui entrez par toute porte ouverte et frappez à toutes celles qu'on ne vous ouvre pas. Hélas! et l'on a peur de vous, et l'on n'a peur que de vous, et l'on vous éconduit, et l'on vous chasse! Ils cherchent la justice et la réclament souvent à grands cris; ils veulent que les hommes soient assistés sinon aimés par les hommes; et vous qui êtes l'unique remède au mal d'où sort toute injustice, vous qui êtes l'unique foyer des amours saints et généreux, source des vrais services, ils vous excommunient de partout et ne souffrent même plus qu'on vous nomme! C'est un principe, disent-ils, c'est un droit et une liberté, c'est le droit et la liberté même, que de tout bâtir ici-bas sans vous et hors de vous, et de gouverner les hommes, abstraction faite de vos doctrines.

O visiteur ami, ô bienfaiteur suprême, ô notre unique espoir, continuez malgré tout de voyager sur cette terre. Parmi ces foules insouciantes, hostiles, ignorantes surtout, trouvez vous à vous-même et donnez-nous encore des Zachées: les publicains sont si peu rares! Ne vous laissez point vaincre par l'opiniâtreté de nos aveuglements, et que nos malices accumulées ne découragent

point votre patience. Triomphez du mal par le bien, et dites encore que : « vous êtes venu pour chercher ce qui « était perdu et sauver ce qui était mort [1] ».

1. Luc. xix, 10.

QUARANTE-QUATRIÈME ÉLÉVATION

DE LA SOLITUDE INTÉRIEURE DE JÉSUS.

Mon Seigneur adoré, je pense à genoux et je vous parle le front dans la poussière. Votre incommensurable et toute gratuite bonté découvre à ma chétive intelligence un état si haut et si saint de votre humanité, que j'ose à peine le regarder, et je tremble en essayant de dire ce que j'en crois apercevoir. Cet état, c'est une sorte de solitude intérieure où vous met et vous tient forcément votre suréminente excellence, fondée sur la relation unique que comme homme vous avez avec Dieu.

Il y a dans la divinité un incompréhensible absolu ; un ordre de réalités qui est caché par nature à quiconque n'est pas l'Infini, c'est-à-dire Dieu lui-même : non point caché parce qu'il se voile ou se dérobe, car c'est la lumière pure et l'évidence même, mais caché parce qu'il dépasse essentiellement et infiniment tout esprit créé et créable. Ce suprêmeincompréhensible, mon Jésus, votre divine personne fait bien mieux que de le pénétrer, elle y demeure ; c'est son séjour paisible, naturel, éternel. Mais votre sainte âme n'y entre point ; elle y touche seulement et se tient sur le seuil. Sans doute elle est tout inondée des clartés qui en ruissellent ; et comme notre

œil distingue à peine la terre du ciel à l'extrême horizon, parce qu'un même azur les enveloppe et qu'un même soleil les dore, ainsi tout en sachant l'énorme distance qui, en vous comme partout, sépare la créature du Créateur, les anges et les saints voient ineffablement unis et votre âme humaine et ce Verbe divin qui la termine et la possède. Ce que la nature ici rend si distant, l'amour le fond pour ainsi dire; et si c'est le propre de Dieu de procéder toujours par degrés continus et par nuances adoucies [1], ce n'est pas dans le principe même de ses voies et le chef de ses œuvres qu'il peut y avoir rien de heurté, de violent et d'abrupt. Le Christ est une harmonie, l'harmonie exemplaire. Cependant ou plutôt par cela même, ô mon Sauveur, l'ordre est gardé en vous d'une manière inviolable; il n'y a dans l'adorable hiérarchie de votre être ni séparation, ni confusion, et votre âme a cette joie sublime de voir et de sentir que Dieu la dépasse de toutes parts: ce qui fait qu'elle est et sera éternellement incapable de l'embrasser dans son immensité et de sonder toute sa profondeur.

Mais en cette âme elle-même, votre âme sacrée, ô mon Jésus, et par cela seul qu'elle était l'âme du Verbe, n'y avait-il pas aussi tout un ordre de réalités, d'états, de vie, d'opérations, de relations, inaccessible pour tous hormis pour vous? Ce n'était plus l'incompréhensible absolu; c'était l'incompréhensible relatif. Assurément il en devait être ainsi, et ne l'admettre point, ce serait ne pas vous connaître. Vous étiez homme et, à ce titre, tout homme semblait radicalement capable de vous comprendre; mais vous étiez homme-Dieu, vous étiez seul à l'être: cela vous mettait à part, et si fort au-dessus, non seulement des hommes, mais des anges (il faut dire de Marie elle-même, qui de toutes les créatures vous était la plus proche et la

1. Sap. VIII, 1.

mieux assortie), qu'aucune supériorité extérieure ne peut nous en donner l'idée. Il y avait donc une cime en votre âme où vous demeuriez tout à fait et nécessairement solitaire. Le Père y était avec vous, et c'est de quoi vous dites : « Celui qui m'a envoyé ne m'a pas laissé seul [1] ». Le Saint-Esprit y était avec vous, car il n'est séparable ni de vous ni du Père. Et n'est-ce pas là « ce conseil », ô Sagesse incarnée, où vous nous apprenez qu'est « votre habitation » ; ce conseil qui est le séjour « des pensées érudites », et où rien ne se traite ni ne se décide sans vous [2] ? C'était votre saint des saints, celui dont les autres ne sont que la figure, et vous y entriez seul, ô Pontife éternel [3] ! Il y a là des spectacles dont vous seul êtes témoin, des amours dont vous seul êtes capable, des échanges et des joies dont vous seul avez le secret, des sources auxquelles il n'y a que vous qui puissiez boire, des festins auxquels nul que vous n'est admis à participer. C'est une vie complète et complètement réservée. Dans quelle mesure Marie en reçoit-elle de vous la confidence et l'expérience, je l'ignore. Tout ce que vous lui en pouvez communiquer, je suis sûr que vous le lui versez à plein cœur, et ce doit être, c'est très certainement quelque chose d'immense ; mais enfin, pour être la sœur, l'épouse et la mère de l'homme-Dieu, elle n'est pourtant pas l'Homme-Dieu.

Mon Sauveur mille et mille fois béni, me trompé-je en pensant que cette région sublime qui formait, si on peut le dire, le firmament de votre âme, était celle où vous vous trouviez le plus à l'aise, le plus paisible, le plus dilaté, le mieux assis ?

1. Joann. VIII, 29.
2. Ego Sapientia habito in consilio et eruditis intersum cogitationibus. Prov. VIII, 12.
3. Hebr. VI, 24.

Quand vous gravissiez nos montagnes afin de prier tout seul sur leur sommet, votre âme, se dégageant suavement des actes de sa vie terrestre et de cette miséricordieuse application qu'elle donnait d'ordinaire aux réalités inférieures, devait sans doute monter dans sa silencieuse solitude et s'y retirer, s'y abriter, s'y enfermer tout entière. Ce devait être là précisément le lieu propre de votre oraison. En un sens et au fond vous n'en redescendiez jamais; vous y viviez toujours, y conversant avec le Père. Ce que les hommes voyaient et recevaient de votre vie dérivait de là, comme les torrents découlent souvent de cimes neigeuses que le pied de l'homme n'a jamais foulées. De là, quand vous aviez regardé Dieu, et sans vous distraire un instant de cette contemplation d'amour, vous regardiez toutes vos créatures. Ah ! qui dira ce regard que vous, vrai Dieu, mais vrai homme aussi, vous abaissiez sur cette innombrable multitude d'êtres dont la miséricorde divine et votre amour faisaient votre peuple, votre famille, votre Église, votre corps et comme votre seconde humanité? Que ce regard était pur de dédain! Étant si digne, qu'il était simple, qu'il était doux, qu'il était humble; qu'il était limpide et paisible, qu'il était plein de compassion, plein de tendresse et d'assistance, qu'il était pénétrant, qu'il était efficace! On devine qu'en vous voyant vous-même si inévitablement élevé, solitaire et unique, vous aviez un désir ardent de vous incliner vers tous, de vous donner, de vous livrer de vous unir, de vous approprier à tous !

Ah! c'est à ce foyer de votre transcendance que s'allumait et s'entretenait cette passion dont vous brûliez d'être au milieu de nous, « non comme celui qui est servi, mais « comme celui qui sert[1] »; non comme le premier, mais

1. Matth. xx, 28.

comme le dernier; non comme le prêtre, mais comme la victime. C'est dans ce désert intime, inabordable et saint, que vous avez dû inventer, obtenir de votre Père, concerter avec votre Esprit et préparer pour Marie et votre chère Église le mystère de votre Eucharistie. Ce don suprême, total et indéfini de vous a dû vous affecter comme un dédommagement précieux à l'incommunicable singularité de votre grâce, et comme une sorte de soulagement à je ne sais quel sentiment de plénitude que l'éminence inouïe de votre vocation et le privilège exclusivement individuel de votre union à la personne du Verbe devait naturellement causer à un cœur tel que le vôtre. Qu'est en effet cette adorable Eucharistie, sinon votre propre grâce « de Fils unique du Père [1] » passant dans le monde à l'état d'inondation et de déluge universels? Oh! que cette effusion, que cette diffusion de tout vous-même a dû vous rendre heureux, en comblant entre vous et nous ces distances que l'on eût dit infranchissables, et en égalisant, comme il était possible, votre condition et la nôtre! Si le soleil avait un cœur, ne ressentirait-il pas une grande joie de ce que sa solitude au haut du firmament le met à même d'éclairer, d'échauffer et de vivifier tout dans la nature? Ainsi vous réjouissiez-vous, ô Jésus, notre soleil divin, Jésus notre solitaire céleste; si secret et si répandu; si royal et si populaire; si loin de nous par vos états, si proche de nous par vos mystères.

1. Joann, I, 14.

QUARANTE-CINQUIÈME ÉLÉVATION

DES SOMMEILS DE JÉSUS.

Mon Jésus, qu'étaient vos sommeils ? Rien que d'y penser recueille l'âme et la pacifie. Ils ne montaient pas d'en bas comme les nôtres ; ils ne vous envahissaient point de force ; et sans le congé de votre liberté, ils ne pouvaient vous imposer leurs chaînes. Votre corps, comme tout corps humain quand il est fatigué, sentait bien, après les labeurs, le besoin de repos ; à certaines heures il inclinait donc de lui-même à dormir. Mais il en était pour vous du sommeil comme de la faim et de la soif : non seulement vous pouviez toujours puiser dans le trésor de votre divine puissance de quoi échapper, fût-ce par un miracle, à la nécessité qui vous pressait (et ainsi fites-vous au désert quand vous y jeunâtes sans interruption quarante jours) ; mais de plus votre âme dominait vos appétits en souveraine, et quand elle jugeait à propos d'y pourvoir, comme c'était sa coutume, y employant d'ailleurs les mêmes moyens que nous, elle cédait moins encore à leur appel qu'à l'impulsion secrète de cette bonne Providence qui était le fonds même de votre être, et qui, maternellement inclinée à subvenir aux besoins de toutes les créatures, n'avait d'aucune un soin

si tendre et si particulier que de votre douce humanité.

Votre âme endormait donc votre corps; elle même détendait vos organes et les établissait dans toutes les conditions intérieures et extérieures du repos. Oh! quel spectacle ce devait être que celui de votre divin corps ainsi pacifié, immobile et endormi ! Vous dormiez sur un coussin ou sur une couverture roulée, selon la coutume des Juifs. Il vous arrivait de dormir sur le gazon vert des collines, ou bien sur la terre nue, parfois la tête appuyée contre un arbre, d'autres fois posée sur une pierre. L'Évangile nous raconte qu'un jour vous dormîtes sur la poupe d'une barque conduite par vos disciples [1]. O mon Sauveur! qui dira la noblesse, la gravité, la simplicité, la modestie et la grâce de votre attitude pendant ces heures où vous dormiez; la majestueuse sérénité de votre front, l'incomparable beauté de votre visage, l'harmonie dans laquelle tous vos membres étaient disposés, et les soulèvements si réguliers de votre poitrine, et la pureté exquise de votre haleine. Jamais nuit d'été tiède, étoilée, limpide, jamais lac dont la brise ne ride même pas la surface; jamais sommeil de petit enfant n'a donné à une âme poétique et contemplative une idée de quiétude aussi parfaite et aussi ravissante que ce sommeil où notre amour vous entrevoit plongé. Votre sommeil, ô mon Jésus, c'était l'image et le reflet de ce repos inénarrable que les trois augustes personnes de la sainte Trinité prennent immuablement l'une dans l'autre : repos qui est la paix infinie, et l'exemplaire suprême de toute paix au ciel et sur la terre.

Il y avait là, au reste, bien plus que des grâces extérieures ; il y en avait d'intimes, de spirituelles et vraiment de divines. Votre sommeil, ô ma chère sainteté,

1. Matth. VIII, 24.

allait à sanctifier tous les sommeils humains, toujours si grossiers, souvent si troublés, parfois si impurs. Il en réparait l'impureté, il en relevait l'insignifiance, il en comblait le vide et en fécondait la nullité. Il méritait aussi les saints repos qui sont une si grande grâce et le signe ordinaire ou d'une pleine innocence ou d'une rare vertu. O mon Dieu ! pour juger l'état moral d'un homme, abstraction faite des maladies et des désordres qui en résultent, y aurait-il autre chose à savoir que le secret de ses sommeils ? Tel était le mérite des vôtres, ô mon doux rédempteur, qu'un seul, si vous l'aviez voulu, eût suffi à payer pour nous l'éternelle et bienheureuse tranquillité du ciel.

Mais, après qu'elle avait endormi votre corps, votre âme se reposait aussi à sa manière. Dégagée de sa vie inférieure, elle planait plus librement au-dessus de ses sens assoupis ; elle respirait l'air pur de cette région toute spirituelle qui domine et enveloppe tout l'univers sensible, et qui est le séjour naturel des âmes après la mort ; elle s'élevait, s'épanouissait et s'écoulait en Dieu. Elle ne rêvait point ; je ne crois pas que jamais vous ayez eu un songe : cela ne paraît pas avoir été possible parce que tout tend à démontrer que ce n'était pas digne de vous. Quand, dans le livre du Cantique, l'Épouse dit : « Je dors, mais mon cœur veille [1] », elle nous révèle une grâce que vous lui faites, une ressemblance qu'elle a avec vous, un état qu'elle vous doit et vous emprunte. Cette force qui, même lorsque vos yeux étaient fermés, tenait ici-bas votre cœur éveillé, c'est le pouvoir à la fois divin et humain que vous aviez de contempler toujours, et l'usage incessant qu'il vous plaisait d'en faire. Vous considériez donc en dormant les réalités invisibles. Avec

1. Cant. v, 2.

des joies sans nom votre esprit s'étendait dans la lumière de vos propres desseins, dans le souvenir des œuvres faites, dans la pensée de celles qui vous restaient à faire encore. Vous vous occupiez de votre sainte Mère, de vos apôtres, de votre Église, de l'humanité tout entière. Par le mouvement si vif de votre intelligence vous parcouriez tous vos mystères; vous alliez à Bethléem, à Nazareth, à Jérusalem, à Béthanie, au Cénacle, à Gethsémani, au Calvaire, surtout à Gethsémani et au Calvaire. Vous commenciez ainsi d'étancher cette soif d'être immolé qui brûlait votre cœur. Oh! que de fois et avec quel amour vous avez, en dormant, regardé, embrassé et baisé votre croix! Que de fois vous vous y êtes couché comme sur un lit de délices!

Sans doute aussi, durant ces saintes heures, vous aviez d'ineffables entretiens avec votre Père céleste: vous lui parliez de lui, vous lui parliez de nous. Peut-être entriez-vous dans de ravissants commerces avec vos anges. Votre âme se tenait ainsi au seuil du paradis; un peu au-dessous de cette gloire où votre humanité ne devait finir d'être introduite qu'après votre mort et votre résurrection, mais au-dessus de cette existence terrestre à laquelle vous vaquiez chaque jour pour nous et au milieu de nous. Pourrait-on dire que la partie de votre âme qui était encore passible s'appuyait alors tout entière sur cette partie plus haute qui atteignait Dieu et était comme fixée en lui par la vision béatifique? Toujours est-il que, de cette façon ou d'une autre, cette sainte âme se reposait; et certainement, quoique d'une manière incompréhensible, ce repos tout divin renouvelait ses forces humainement si dépensées durant le jour par le travail et la souffrance.

Enfin, ô mon Sauveur aimé, votre sommeil est l'un de vos mystères, et non certes l'un des moins saints, ni par là même l'un des moins féconds pour l'Église. Ce mystère,

comme tous les autres, doit être pour nous l'objet d'un culte; et dans ce culte nous devons faire entrer notre foi, notre espérance, notre amour et notre adoration. Nous pouvons, nous devons méditer vos sommeils, les honorer et y unir humblement les nôtres. Nous pouvons, nous devons prier Dieu en leur nom, c'est-à-dire les lui alléguer comme des titres irrécusables à des grâces toutes particulières. Quelles sont ces grâces ? La paix de l'âme, la liberté de l'esprit, le dégagement et la pureté de cœur, le calme dans la conduite, la facilité à s'isoler du créé, le recueillement, les saints oublis, l'amour du silence, enfin le goût, la science et l'habitude de l'oraison, prélude de notre suprême et éternel repos en Dieu.

Tout cela, ô mon amour, me semble découler de vos sommeils sacrés comme d'une source vive; et je nomme ces grâces entre plusieurs, assuré qu'il y en a bien d'autres plus aisées à demander et même à obtenir qu'à définir.

QUARANTE-SIXIÈME ÉLÉVATION

DU JEUNE HOMME QUE JÉSUS REGARDA, AIMA, CONSEILLA, ET QUI S'EN ALLA TRISTE PARCE QU'IL POSSÉDAIT DE GRANDS BIENS.

La triste histoire, ô mon Jésus, que celle de ce jeune homme qui vint vous demander ce qu'il avait à faire pour entrer dans la vie éternelle, puis pour devenir parfait, et qui, ayant reçu de vous le conseil de vendre tout ce qu'il possédait pour en donner le prix aux pauvres et se mettre à votre suite, s'en alla tout chagrin et ne reparut plus[1] ! Qu'il y a là de lumière, de leçons, de sujets de peine et même de crainte !

Ce jeune homme semble avoir eu en partage tout ce qui a coutume de nous charmer : la jeunesse, d'abord, et sans doute aussi la beauté ; une grande fortune, une haute position (saint Luc raconte qu'il était prince) : puis toutes sortes de qualités aimables que le récit évangélique laisse clairement entrevoir. Ce devait être une âme ouverte, sympathique, chaleureuse, abondante, pleine d'élan : on le devine à la manière dont il vous aborde et vous parle.

1. Matth. xix, 16 ; Marc. x, 17 ; Luc. xviii, 18.

Il vient au-devant de vous et avec empressement; il ne vous parle pas seulement, il tombe à vos genoux et se prosterne; il ne se contente pas non plus de vous appeler *Rabbi*, Maître, ce qui était le nom d'honneur qu'on vous donnait communément; il vous appelle : *bon Maître*. La question qu'il vous fait ne va point à satisfaire une vaine curiosité; elle n'est ni inutile, ni inopportune, ni indiscrète; elle part d'un cœur honnête, aimant le bien, désireux du meilleur; elle y dénote cette sage et sainte préoccupation du salut que vous voudriez voir dominer tous nos autres soucis; il vous l'adresse à vous qui, mieux que personne et vraiment seul au monde, étiez en mesure d'y répondre, comme aussi de féconder le bon désir qui l'avait inspirée. Tout est en ordre dans cette conduite, et le témoignage que ce jeune homme vous rend de son passé en des termes trop naïfs pour n'être pas sincères, montre que sa vie tout entière avait été bien ordonnée. A ces qualités naturelles se joignait donc ce charme suprême de la vertu auquel vous-même semblez ne résister jamais.

Vous regardâtes ce doux adolescent et vous l'aimâtes, dit l'Évangile. L'avez-vous regardé parce que vous l'aimiez, ou bien est-ce de ce regard qu'est née cette prédilection? Ah! déjà et depuis bien longtemps vous aimiez divinement cette âme; et sans cela d'où lui seraient venus tant de biens dont, avant même qu'elle vous rencontre, nous la voyons comblée? C'était encore un effet de votre amour pour elle que cette parole apparemment austère par laquelle il vous plut d'accueillir son salut, y devinant probablement plus d'enthousiame que de vraie confiance. « Pourquoi m'appelles-tu bon? Personne n'est bon que Dieu. » Oui, votre sage et saint amour, bien plus que votre humilité, envoyait ces mots à vos lèvres. Ici, sans doute, comme tant d'autres fois, vous vous donniez cette joie et nous donniez cet exemple d'abaisser votre humanité pour exalter uniquement

cette toute glorieuse nature divine dont vous tenez de votre Père la substance et la plénitude; mais vous prétendiez surtout éclairer, exciter, rehausser la foi trop imparfaite de ce nouveau croyant. Au fond vous lui disiez: à quel titre me nommes-tu bon, et que penses-tu décidément de cette bonté qui t'a frappée en moi ? Y as-tu bien réfléchi ? En as-tu bien saisi les caractères, mesuré l'étendue, apprécié la nature ? L'as-tu comparée aux autres bontés que tu as jusqu'ici rencontrées sur ta route ? Trouves-tu qu'elle leur ressemble, qu'elle reste à leur niveau et appartienne au même ordre ? Ne suis-je à tes yeux qu'une variété particulière ou même une individualité éminente dans cette famille nombreuse des bons, des saints, de ceux que l'humanité honore comme ses héros ou bénit comme ses bienfaiteurs ? ou bien est-ce une bonté à part que tu as remarquée dans mes œuvres et dans ma personne; une bonté inconnue au monde, et telle qu'une pure créature en serait incapable ? enfin est-ce comme à Dieu que tu viens à moi, ou simplement comme à un homme, comme à un maître en Israël, à un docteur, à un prophète ? Vous changiez ainsi, en le relevant, le cours des pensées du jeune Israélite; vous tourniez son regard vers des clartés plus pures; vous ouvriez devant lui un plus vaste horizon; vous le provoquiez, vous l'aidiez à soupçonner, sinon encore à comprendre que, pour disposé qu'il fût à vous vénérer et à vous croire, il ne savait pourtant jusque-là ni toute la révérence, ni toute la foi qui vous sont dues. Sous forme d'énigme, mais une énigme à la fois transparente et touchante, vous lui proposiez le mystère de votre mission surnaturelle et de votre personnalité divine. C'était un acheminement à ce suprême conseil qu'allait bientôt amener sa seconde demande; vous prépariez son âme à l'accueillir, son cœur à le goûter, sa volonté à s'y rendre docile.

Vous saviez bien sans doute qu'il résisterait à la grâce et que ses yeux se fermeraient à des splendeurs, hélas! trop vives pour lui; mais tant que ce refus n'était point sorti de son cœur, l'amour ne s'arrêtait point de découler du vôtre. Et ceci est pour nous tous un grand enseignement. Il en ressort en effet que, malgré votre infinie science divine, vous suiviez ici-bas dans vos décisions et vos actes le cours qu'impriment régulièrement aux nôtres la succession du temps, le mouvement des libertés créées et la diversité des circonstances. Non seulement vous jetiez dans cette âme un germe de sainteté que vous saviez intérieurement n'y devoir pas porter son fruit (outre que votre bonté vous y inclinait, tant d'heureuses dispositions qui étaient alors en elle lui donnaient, sinon un droit, du moins une sorte d'aptitude à recevoir cette grâce) ; mais de plus, sans être retenu par une infidélité si prochaine, si assurément prévue par vous, si ingrate envers vous, si douloureuse pour vous, vous lui accordiez d'emblée ce que les mérites d'un séraphin ne sauraient payer en justice, votre sympathie intérieure et un mouvement de votre inestimable tendresse. O mon Jésus, ce flot d'amour échappé de votre âme et qui eût suffi à enivrer des millions de créatures, il a dû refluer vers vous et y rentrer comme un flot d'amertume. Nous pouvons bien du moins, n'est-il pas vrai ? prendre ici la consolation de penser à tant d'élans de piété, d'admiration et de dilection sainte que ce trait de votre doux Évangile a fait jaillir du cœur de vos enfants depuis dix-huit siècles qu'ils le lisent?

Mais qu'est devenu cet infortuné après avoir laissé tomber à ses pieds cette flèche enflammée et divine ? L'Évangile dit qu'il s'en alla ; il n'y a que trop d'apparence qu'il n'est jamais revenu. S'est-il sauvé ? C'est bien possible; car vous ne lui donniez là qu'un conseil, et

vos conseils n'obligent point avec la rigueur des préceptes. Est-il sorti au contraire de cette obéissance à la Loi qui l'avait fait jusqu'alors cheminer vers la vie? On peut le craindre aussi; car si ce n'est pas toujours un péché de résister à une grâce, même réservée et insigne, on ne le fait pas néanmoins sans mettre le pied sur une pente qui conduit à l'iniquité; et qui ne sait comme l'homme glisse facilement sur les pentes? Mais si même ce malheureux est resté dans la voie du ciel, mon Dieu! qu'il a dû souffrir toute sa vie! Il eut certainement mille soucis: les riches en ont toujours, et surtout ceux qui n'ont continué de l'être qu'en méprisant l'appel à un état plus saint; mais a-t-il pu jamais goûter franchement une seule joie, portant toujours et partout dans son cœur le souvenir inexorable de vos paroles et de votre regard?

QUARANTE-SEPTIÈME ÉLÉVATION

DU LEVAIN QU'UNE FEMME REÇOIT ET MET DANS TROIS MESURES DE FARINE.

« Le royaume de Dieu est semblable au levain qu'une « femme reçoit et met dans trois mesures de farine, l'y « laissant jusqu'à ce que la pâte soit entièrement levée [1] ».

Des mystères tout divins sont cachés sous cette humble figure. Le royaume des cieux, c'est d'abord tout ce monde céleste qui est le monde propre de Jésus : monde que nous ne connaissons encore que par la foi et ne possédons qu'en espérance, mais que nous verrons tel qu'il est dans la gloire, lorsque nous y serons pour jamais établis. C'est un pays où Dieu est roi, roi sans contestation ni réserve; d'où vient que tout y est dans une paix joyeuse et immuable. C'est un pays de lumière et de lumière sans ombre. L'erreur n'y entre pas, le péché n'y a point accès. Tout y est saint par la souveraine opération et la libre effusion de cette sainteté qui est Dieu même. Oh! quand viendra ce règne? quand serons-nous dans ce royaume? Mon Dieu! « que votre règne arrive », et que votre royaume s'ouvre pour nous! En un sens il nous est ouvert et nous y sommes

1. Matth. XIII, 23; Luc. XIII, 21.

déjà par la grâce, ce qui fait que l'Église d'à présent est aussi « le royaume des cieux ». On y a le ciel en substance, en principe et en droit ; mais, hélas ! tant qu'on est ici, on peut renoncer à ce droit, s'écarter de ce principe, et perdre cette substance de vie. Malgré cela, en elle-même, l'Église de la terre est le royaume de Dieu. Dieu y a son trône ; sa loi y est gardée, et jusqu'à la consommation des siècles il aura là des sujets fidèles.

Or, à quoi ce royaume céleste est-il semblable ? A une femme qui, ayant reçu du levain, le met dans trois mesures de froment réduit en farine. Cette femme, c'est la servante, la fille, l'épouse et l'aide de Dieu, l'Église entière, mais surtout son clergé. Toute créature, fût-ce un archange, n'est jamais qu'une épouse à Dieu. Il n'y a qu'un Époux, le Verbe incarné, Jésus. Toute âme et tout esprit, au ciel et sur la terre, reçoit de lui son nom, son rang, sa gloire et sa fécondité. Bien qu'associée au Christ par un miracle d'amour, l'Église lui reste subordonnée comme toute épouse l'est à l'époux. Cette femme, cette heureuse femme sur qui Dieu a daigné abaisser son regard, qu'il a aimée, appelée, sanctifiée, épousée, elle a donc reçu du levain. De qui l'a-t-elle reçu ? Assurément de celui dont saint Jacques a écrit : « Tout don parfait, toute grâce excel-« lente descend du Père des lumières en qui il n'y a ni « changement ni ombre de vicissitude [1] ». Et qu'est-ce que ce levain ? Un grand et doux mystère, connu et inconnu, qu'on étudie toujours, qu'on ne saura jamais assez, qu'on ne se rassasie point de scruter et d'apprendre, parce que « le savoir, c'est la vie éternelle [2] » et le bonheur parfait. O Dieu qui seul nous en pouvez instruire, faites que nous le sachions !

1. Jacob. I, 17.
2. Joann. XVII, 3.

Le levain est une matière déjà corrompue et comme morte, qui donne du goût à notre pain et qui, en en faisant lever la pâte, y devient comme un principe de vie. Qu'est-ce donc que ce levain que Dieu donne à l'Église ? Qui est descendu pour nous dans l'abîme de nos corruptions ? Qui a paru ici-bas sous le vêtement des pécheurs ? Qui s'est fait péché parmi nous, comme saint Paul a osé le dire[1] ? Et qui, s'étant fait péché pour les hommes, a subi tous les châtiments dus au péché des hommes : la douleur, la confusion, la mort et la mort sur la croix, sans parler de la sépulture ? Qui nous a rachetés par sa Passion, relevés par ses humiliations, lavés dans ses larmes, baptisés dans son sang, vivifiés par sa mort ? Dans le tombeau de qui sommes-nous nés ? Nous ne l'ignorons pas (et plût au ciel que nous ne le pussions point redire sans fondre en pleurs d'amour), ce rédempteur, ce sauveur, ce générateur, ce levain enfin, c'est Jésus, le Fils de Marie, Jésus de Nazareth, Fils éternel de Dieu, Dieu avec nous et notre Dieu unique.

Or, la femme reçoit ce levain ; elle le reçoit par la foi, elle le reçoit par la mission : par la foi pour le posséder, par la mission pour le répandre : c'est là « le don de Dieu[2] » et la grâce. Et qu'en fait-elle après l'avoir reçu ? Elle le met, dit le Maître, dans trois mesures de farine. Toute l'œuvre de l'Église nous est montrée sous ce symbole. Cette triple mesure, c'est notre esprit, notre âme et notre corps : notre esprit qui est notre âme en tant qu'elle est intelligente et libre ; notre âme qui est notre esprit en tant qu'il nous anime et nous vivifie ; notre corps qui est l'instrument naturel et le complément de notre âme : trois aspects, trois puissances, trois réalités d'un même être ne

1. II. Cor. v, 21.
2. Joann. iv, 10.

constituant en elles trois qu'une seule et même nature, celle en laquelle le genre humain subsiste [1]. Tout cela peut et doit recevoir en soi Jésus-Christ; Jésus a fait tout cela comme créateur; il vient le visiter comme maître, afin de le sanctifier comme rédempteur et comme sauveur, pour ensuite l'examiner comme juge et le récompenser ou le punir comme homme-Dieu. Et toute cette première et nécessaire dispensation du Christ, Dieu la fait par l'Église. Il n'y a rien en nous qui ne relève du Christ et ne lui appartienne en droit, rien que sa doctrine ne concerne, rien que sa loi n'oblige, rien que sa divine grâce ne doive pénétrer et remplir, rien qui demeure exclu de ses promesses. L'esprit lui doit la foi ; l'âme, l'amour et l'obéissance; le corps, le travail et cette mesure de mortification sans laquelle il n'y a ni chasteté, ni tempérance; et quant à l'avenir, c'est en corps et en âme que Jésus nous veut glorifier. Voilà l'ordre; il est immuable et domine absolument tout. De fait, que devient ce qu'on soustrait au Christ ? Jusqu'où est ténèbres, ô mon Seigneur, ce qu'on arrache décidément et totalement à la lumière? et vous êtes la lumière, toute la lumière, l'unique lumière. Jusqu'où est mort ce que l'on refuse et enlève à la vie ? et vous êtes la vie, la vie éternelle. O levain de Dieu, levain qui êtes Dieu, venez en nous, vivifiez-nous afin que, spirituellement, nous soyons plus vous que nous, comme le disait celui qui s'écriait : « Vivre pour moi, c'est le Christ [2]. Je vis, non plus moi, mais c'est le Christ qui vit en moi [3] ».

Et l'âme, l'esprit, le corps sont figurés par la farine.

1. Ipse autem Deus sanctificet vos per omnia; ut integer spiritus vester et anima et corpus sine querelâ in adventu Domini nostri Jesu Christi servetur. I. Thess. v, 23.
2. Philipp. I, 51.
3. Gal. II, 20.

Pourquoi ? Parce que l'homme tout entier est destiné à devenir par le sacrifice l'heureux et béni aliment de son Dieu. La gloire, qui est l'état céleste, c'est notre consommation en Dieu. Or, pour que Dieu nous consomme, il est nécessaire qu'il nous mange ; pour qu'il nous mange, il est indispensable que nous lui devenions du pain ; mais nul ne devient du pain à Dieu sans ce levain sacré qui est Jésus ; et encore faut-il qu'en soulevant et dilatant notre être naturel, ce levain y donne à tout cette saveur qui seule a la vertu de plaire à notre Père céleste.

C'est pourquoi, ayant mis le levain dans la pâte, la Femme, la Vierge, l'Épouse, la Mère, Marie, l'Église se garde de l'en retirer jamais ; mais elle l'y laisse « jusqu'à « ce que tout soit bien levé », c'est-à-dire jusqu'à ce que Jésus soit entièrement « formé en nous [1] », et qu'y ayant atteint ce que saint Paul appelle « le dernier terme « de sa croissance et la plénitude de son âge [2] », il y soit « vraiment tout en toutes choses : *omnia et in omnibus* « *Christus* [3] ».

1. Gal. IV, 19.
2. Ephes. IV, 13.
3. Coloss. III, 11.

QUARANTE-HUITIÈME ÉLÉVATION

DE CE QUE JÉSUS DIT AUX PHARISIENS A PROPOS D'HÉRODE.

« En ce même jour quelques-uns des pharisiens l'abor-
« dèrent lui disant : Allez et quittez ce pays, car Hérode
« veut vous faire mourir. Alors Jésus leur dit : Allez
« vous-mêmes et dites à ce renard : Voici que je chasse
« les démons et que j'achève de guérir les malades au-
« jourd'hui et demain, et le troisième jour je serai
« consommé. Au demeurant il est nécessaire que je
« chemine encore aujourd'hui, demain et le jour d'après,
« car il ne convient pas qu'un prophète (et surtout le
« prophète que je suis) meure hors de Jérusalem [1]. »

Nul ne parle comme vous, mon Sauveur. Êtes-vous libre! Êtes-vous Maître! Êtes-vous sûr de ce que vous dites! Quelle majesté, quelle simplicité, quelle profondeur, quelle force paisible dans vos discours! Mais pourquoi nommez-vous Hérode un renard? Et d'abord voulait-il vous tuer en effet comme il avait tué Jean-Baptiste? Certes, il en était capable, et la pente où il

1. Luc. xiii, 31, 33.

avait les pieds l'y conduisait tout droit. Quoi qu'il en soit, c'était un prince : or, vous nous commandez de respecter tout pouvoir établi [1], et vous-même nous avez constamment donné l'exemple de ce respect. J'ignore si, en employant ce mot où l'on pouvait trouver l'apparence d'une injure, vous avez, comme tant d'autres fois, scandalisé ces pharisiens, qui, non par charité pour vous, mais pour se délivrer de vous, et peut-être au prix d'un mensonge, vous donnaient cette nouvelle et cherchaient à vous effrayer. Mais à coup sûr, si dans certaines rencontres où leur conscience les y autorise ou les y pousse, vos disciples, qui sont vos enfants, prennent à l'égard des grands de pareilles libertés, il ne manque jamais de pharisiens pour crier au scandale. Ce n'est point assurément qu'ils aiment Hérode ou le respectent. Dieu sait ce que pensent des princes et comment sont affectés pour eux ceux qui les flattent bassement et se font de leurs droits vrais ou faux une arme pour vous attaquer, vous et votre chère Église; mais si toute occasion est bonne aux impies pour compromettre les chrétiens et tâcher de les perdre, nulle ne vaut celle qui fournit un prétexte de les brouiller avec les rois. Toujours est-il que publiquement vous avez dit ce mot de renard, et vous avez voulu qu'il eût place en votre Évangile.

Si vous avez parlé ainsi, mon Jésus, c'était pour nous, sans doute, bien plus que pour Hérode, à qui il était au moins possible que la commission ne fût point faite, et que, en tous cas, ni ce reproche trop mérité, ni ce rappel de vos bienfaits constants et éclatants, ni cette déclaration de votre souveraine indépendance ne devaient convertir. Pourquoi donc avez-vous dit ce mot?

Avant tout, si je ne me trompe, pour faire ce que vous

1. Rom. XIII, 1.

affirmez être principalement venu faire en ce monde, à savoir « rendre témoignage à la vérité [1] », et marquer une fois de plus l'imprescriptible droit que vous avez de nommer, de qualifier et de juger tous les hommes, y compris les puissants. La vérité est que, moralement parlant, Hérode était un renard. Il avait de cet animal et la ruse et la cruauté, sans parler de son étrange infection, signe trop exact de l'influence malsaine exercée par les mauvais rois. En outre, et par sa faute, il était l'un des types de l'union, trop peu rare, hélas ! dans un même être du pouvoir et de l'iniquité, de l'autorité et de l'impiété, du droit de commander aux hommes et de la rébellion pratique contre Dieu : source vive et fatale de tous les égarements, de toutes les oppressions et de toutes les violences. La lignée de ces potentats est ancienne sur la terre, et le monde n'est pas près d'en voir la fin, hormis que lui-même touche bientôt à sa dernière heure. Les premiers de cette race maudite s'appelèrent « les géants [2] » ; le dernier qui dépassera tous les autres s'appellera « la bête [3] ». Vous avez donc voulu, Docteur et Roi des siècles, dévoiler et signaler d'avance ce caractère « bestial » des antéchrists couronnés, afin que les fils de votre cœur, quand ils vivraient sous de pareils pouvoirs, pussent plus facilement échapper à leurs séductions et braver leurs menaces.

Vous avez dit encore ce mot de renard, ô mon Jésus, pour justifier ceux de vos saints, spécialement de vos martyrs qui, posés en face de leurs persécuteurs devenus leurs bourreaux, ont reçu de votre Esprit-Saint la permission ou plutôt la mission de les stigmatiser suivant leurs méri-

1. Joann. XVIII, 37.
2. Genes. VI, 4.
3. Apoc, XIII, 1.

tes, sans jamais toutefois s'oublier des égards dus à leur dignité. Peut-être enfin l'avez-vous dit pour consoler les âmes vaillantes de tant d'affadissements de cœur et de lâchetés de parole dont, à certaines époques de défaillance doctrinale et morale, on paraîtrait faire le fruit naturel et la forme propre de votre charité; comme si l'on ne pouvait vous aimer qu'à la condition d'être aveugle; ou que voyant le mal, et l'erreur plus funeste souvent que le péché, on ne pût, sans vous trahir et faire tort à votre cause, combattre vigoureusement ni même nommer ouvertement ceux qui propagent l'erreur et commettent le péché.

Mais que dites-vous ensuite et que commandez-vous que l'on dise à cette Puissance qui hait la vérité et en veut à la lumière? « Allez et dites-lui » d'abord « que je chasse les démons. » Voilà ma première œuvre. C'est la plus nécessaire au genre humain; car, lorsque je l'ai abordé, il était esclave de Satan. Là est, depuis le péché, le principe du mal et du malheur. Satan, prince de la mort, est devenu le prince de ce monde; il asservit ceux qu'il séduit, et ceux qu'il asservit, il les tue. Être son sujet ou être mort pour Dieu et devant Dieu, mort à la vie de Dieu, qui est la vie éternelle, c'est une seule et même chose. En chassant le diable, je brise son sceptre et arrache ses proies à la mort. Encore un coup, c'est par où je commence et le premier de mes services. Mais ce mal capital extirpé, j'entends en guérir toutes les suites. Il y en a dans le corps; je rends la santé aux corps; il y en a dans les âmes et qui sont plus terribles; je relève et restaure les âmes, leur rendant toute leur rectitude et leur vigueur divines. Ce n'est pas tout; étant aux hommes un libérateur et un sauveur; leur étant un médecin, je finis par leur être une victime; c'est là l'œuvre du troisième jour et celle qui consomme tout. Les deux autres la

préparent, mais sans celle-là elles resteraient vaines. Je mourrai donc, mais de moi-même et pour l'avoir voulu [1]. Ma vie n'est pas de celles que l'on enlève de force. Ma mort sera un acte de religion, une œuvre de rédemption et la consommation des miséricordieux desseins de Dieu sur le monde.

Allez donc reporter ces choses à celui que vous me dites avoir déjà décidé de me tuer; ce sont là mes titres à sa colère. Mais qu'il sache en même temps que si, étant l'amour et faisant ici-bas les œuvres de l'amour, je ne donne aucune prise légitime à l'envie ni à la haine; étant aussi la souveraineté, je ne reconnais à personne le droit de m'entraver, et je n'en donne point la licence. Il me reste deux jours entiers de route pour achever ma course; et jusque dans le troisième, qui ne me sera laissé qu'en partie, je marcherai encore et je travaillerai. Essayer de m'arrêter, c'est tenter l'impossible : je terminerai ma tâche; tout ce qui est écrit s'accomplira, mais seulement à l'heure que le Père a fixée dans sa toute-puissance; et mes coopérateurs les plus actifs en mon dessein, ce seront ceux-là mêmes qui conjurent pour y mettre obstacle.

Et comme rien n'arrive qu'à l'heure marquée, rien non plus ne se fera que dans le lieu désigné à l'avance. Ce qui, pour les yeux humains, ne sera qu'un supplice infâme, sera, pour le regard de Dieu, le plus parfait, le plus efficace et le plus saint des sacrifices. Un acte sacré appelle un lieu sacré; c'est donc à Jérusalem, et pas ailleurs, que moi, le prophète annoncé par Moïse [2] et plus grand que tous les prophètes, je serai condamné à mort et prendrai cette croix qui est l'autel où je dois être immolé.

1 Joann. x, 17.
2. Deut. xviii, 15.

QUARANTE-NEUVIÈME ÉLÉVATION

DE LA DÉFENSE FAITE PAR JÉSUS A SES APOTRES DE PUBLIER QU'IL EST LE CHRIST.

Mon doux et unique Maître, daignerez-vous faire entendre à votre serviteur une parole de votre Évangile qui lui semble bien mystérieuse? Éclairé de la lumière d'en haut, Simon, fils de Jean, confesse que « vous êtes le Fils du Dieu vivant venu dans ce monde pour sauver le monde », et partant le Messie qu'attendait Israël. En retour, admirant sa foi et l'en félicitant comme d'une grâce insigne, vous lui dites: « Et toi, tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, et je te donnerai les clefs du royaume des cieux: aussi tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel [1] ». Votre Église est ainsi instituée, du moins en principe: elle a son fondement; vous promettez de la bâtir, mais si solidement, qu'aucune puissance créée ne prévaudra contre elle; et tel sera son

1. Matth. XVI, 16, 20.

pouvoir, qui de Pierre s'étendra aux autres [1], que s'exerçant sur la terre, il aura dans le ciel son efficace et sa sanction. Mais, mon Sauveur béni, l'Église est d'abord votre témoin. Dans votre saint royaume tout est assis et fondé sur la foi; et la foi prend son premier appui sur le témoignage de l'Église, organe elle-même et garant infaillible de votre parole à vous. Comment donc, ô mon divin Maître, comment tout de suite après ces louanges données à Pierre et la déclaration de ce grand dessein dont sa confession devient la base, enjoignez-vous à vos apôtres de ne dire à personne ce que, en leur nom sans nul doute, leur chef a solennellement confessé, à savoir que vous êtes le Christ? Mais annoncer cela au monde, le persuader au monde, n'était-ce pas le but même, l'œuvre capitale de leur apostolat; et y a-t-il rien de plus pressé que de répandre parmi les hommes un dogme où Dieu lui-même a mis leur grâce, leur vie et leur salut? Pourquoi donc imposer silence à ceux que vous semblez justement établir pour parler? pourquoi cacher tout de suite sous le boisseau ce flambeau que votre Père céleste vient d'allumer, et sans lequel la maison tout entière, votre maison à vous, mon Jésus, reste dans les ténèbres?

O sagesse insondable, ô sagesse adorable, on vous retrouve ici comme partout, et pour cachées qu'elles soient, vos voies ne sont jamais que bonté et lumière. Oui, le monde a besoin de vous, un besoin immense et urgent; et vous, vous avez besoin, un besoin infiniment plus grand encore, de vous révéler, de vous donner, de vous livrer au monde. Mais d'abord, c'est ce que vous faites; car à l'époque de cette défense, vous ne vous arrêtiez point de parcourir la Palestine, d'y enseigner la foule, d'y semer les miracles, et de prouver par là votre

1. Matth. xxiii, 18.

mission. Vous faites plus que suffire à l'œuvre dont votre divin Père vous a chargé ; où vous êtes, où vous agissez, nul n'est plus nécessaire, ni utile. Qu'a à faire le ministre là où le roi lui-même se montre, parle et commande? et si le prince s'est fait personnellement le chef d'une ambassade, quel est le rôle des ambassadeurs, sinon de faire respectueusement et silencieusement escorte au souverain ? L'heure viendra où l'Église devra vous rendre témoignage, et cette heure durera des siècles. Mais elle ne sonnera que quand vous nous aurez quittés. Votre prescription ici est purement temporaire, comme plusieurs que vous fîtes dans les jours de votre vie mortelle, et spécialement au Thabor, lorsque vous obligeâtes au silence les trois heureux témoins de votre transfiguration[1]. Tout se prépare dans votre Église, et vous la formez peu à peu. De même que vous avez trouvé bon de mettre six jours à créer le monde, il vous plaît d'employer du temps pour fonder cette seconde et meilleure Création, qui est votre corps mystique et la famille de Dieu. Outre que vous aimez l'ordre et le mettez partout; outre que cette possession tranquille de votre propre action en relève encore et la noblesse et la beauté, cette conduite est pour nous instruire et nous devient un précieux exemple.

Puis, ô mon Maître aimé, votre témoignage à vous-même n'aura toute sa vertu que s'il est scellé par le sang. Ainsi l'avez-vous décidé et réglé de concert avec votre Père. Votre travail ne sera pleinement fécondé que par votre suprême sacrifice. L'Évangile, la prédication qu'on en fait, la foi qu'on y donne, l'amour qu'il inspire, le saint royaume qu'il fonde et toutes les grâces qui en découlent sont des fruits de la croix. Tant que vous ne

1. Matth. XVII, 9.

serez pas immolé, vous ne serez pas glorifié; tant que vous ne serez pas glorifié, l'Esprit-Saint ne sera pas donné[1]; et tant que l'Esprit-Saint ne sera pas donné, l'Église n'aura ni la plénitude de sa vie, ni le congé d'exercer son mandat. Qu'elle ne se lève donc point avant que ce jour ait lui[2]; qu'elle attende, et en silence.

Ni Pierre, ni ses frères dans l'apostolat ne sont prêts. Ils sont chrétiens puisqu'ils croient en vous et vous aiment; mais que de faiblesse encore dans leur foi et dans leur amour! On ne le voit que trop, mon Jésus, par la suite de cet Évangile, puisque parlant incontinent aux Douze de ce prochain voyage à Jérusalem où vous deviez finir votre œuvre en subissant votre douloureuse Passion, au lieu de les éclairer votre confidence les foudroie. Leur esprit se trouble et leur cœur se révolte : si bien que Pierre, l'illuminé de Dieu, le grand croyant, le chef de vos confesseurs, et déjà établi par vous le fondement de votre Église, Pierre ose vous démentir, disant que ce que vous annoncez n'arrivera point, que Dieu ne le permettra point, et que c'est même impossible : ce qu'entendant, vous, le plus indépendant des êtres, vous ne craignez point d'appeler du nom de satan cet élu de votre amour, et de déclarer publiquement qu'il vous est à scandale, n'ayant pas le sens des choses de Dieu et jugeant tout à la manière des hommes. Oui, Pierre, tu sais « Jésus »; mais « Jésus crucifié »[3], tu l'ignores; et dès lors tu ne sais point vraiment le mystère de Jésus; tu n'en as pas aperçu le fond, tu n'en saisis pas bien le caractère. Tu peux être un bon écolier, tu n'es point un vrai maître. Tais-toi donc pour un temps; et qu'ils se taisent aussi ceux qui, associés déjà à ta fonction, ne sont

1. Joann. x, 1, 5.
2. Vanum est vobis ante lucem surgere. Psalm. CXXVI, 2.
3. I. Cor. II, 2.

pas plus que toi en état de la bien remplir. Ton témoignage n'est point présentement recevable ; il ne profiterait ni à Jésus, ni à toi, ni au monde. Incomplet et mal appuyé, il nuirait bien plutôt à la cause qu'il s'agit de défendre ; il déshonorerait ton mandant, compromettrait peut-être ta mission, et deviendrait un piège à ta propre âme. C'est aussi parce que vous saviez cela, mon Sauveur, que vous dites une parole divinement sage et bonne en défendant à vos disciples de publier que vous êtes le Christ, encore que ce soit la vérité, et qu'ils aient tous la grâce et le bonheur d'y croire.

CINQUANTIÈME ÉLÉVATION

DE LA PORTE DU BERCAIL, DE L'APPEL DES BREBIS, ET DE LA TOUCHANTE CONDUITE DU PASTEUR ENVERS ELLES.

« En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui n'entre « pas par la porte dans le bercail des brebis, mais qui y « monte d'ailleurs, celui-là est un voleur et un larron; « mais celui qui entre par la porte est le pasteur des « brebis. A lui le portier ouvre; et les brebis entendent « sa voix, et il appelle nommément ces brebis qui lui « appartiennent, et il les fait sortir; et quand il a fait sor- « tir ces brebis qui sont siennes, il se met à leur tête, et « les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix. « Pour l'étranger, elles ne le suivent pas, mais le fuient, « parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étran- « gers[1]. »

Il s'agit d'une bien grande leçon, ô mon Docteur céleste, puisque vous prenez soin de nous l'inculquer par serment. Ah! nous vous écoutons toujours, mais le ferons-nous jamais d'un cœur plus empressé que lors-

1. Joann. x, 1, 5.

que votre parole revêt des caractères si graves? Le bercail des brebis, c'est l'Église, la famille du Père et la vôtre, ô Jésus. Certes, vous voudriez que l'humanité entière fût cette Église, car vous aimez tout ce qui existe [1], vous voulez le salut de tous [2], et vous êtes vraiment mort pour tous [3]. Mais hélas! l'humanité entière n'est point l'Église; elle ne le sera jamais, et cela par sa faute. Or, cette Église, qui est votre bercail, elle est apte à recevoir la vie et Dieu la lui destine; mais encore faut-il qu'elle la reçoive, car d'elle-même elle n'a rien. Qui la lui donnera donc cette vie? Celui qui, la possédant par lui-même [4], a le droit, le pouvoir et la volonté de la communiquer. L'ordre est partout; nulle part cependant comme dans ce monde sublime que nous nommons la grâce et qui est le chef-d'œuvre de Dieu.

A cet édifice vivant, qui est le genre humain, et très éminemment l'Église, il y a une entrée régulière, une porte posée par l'architecte et ne s'ouvrant qu'à ceux qui ont le droit d'entrer. Cette porte, c'est la mission divine avec ses signes certains. Qui est envoyé de Dieu peut aborder les hommes, et dès qu'ils ont reconnu le mandat, les hommes sont tenus de faire accueil au messager Qui n'entre pas chez nous par cette porte d'une mission supérieure, légitime, vérifiable et dûment vérifiée; qui monte « d'ailleurs », c'est-à-dire qui vient, non plus d'en haut et par condescendance ou par obéissance, mais d'en bas, par orgueil, par ambition, ou par quelque autre passion mauvaise; qui vient, non point d'un lieu déterminé et connu, mais d'un lieu innomé et peut-être innomable, d'un lieu qu'en tous cas Dieu déclare ne vouloir pas

1. Sap. XI, 25.
2. I. Tim. II, 4.
3. II. Cor. V, 14, 15.
4. Joann. V, 26.

connaître puisqu'il le désigne uniquement par ce mot indéfini et ténébreux « d'ailleurs »; qui monte donc « d'ailleurs », semblant vouloir entrer par escalade ; qui se présente à l'improviste, sans être ni précédé, ni annoncé, ni attendu, ni accrédité d'aucune sorte, celui-là est un voleur et un larron, un ministre de mort et non de vie, l'ange de Satan et non l'envoyé de Dieu. Mais celui qui vient ouvertement, en plein jour, par la voie royale, et ses lettres de créance à la main; celui qui avant d'entrer « frappe à la porte[1] », gardant l'ordre en toutes choses, respectant tous les droits, n'usant pas plus de ruse que de violence, celui-là est le bon Pasteur et vient donner la vie. Aussi « le portier lui ouvre ». Aidée de la grâce, qu'il lui envoie rien qu'en l'approchant, la liberté humaine, fille de la raison, le reconnaît et lui livre passage ; ceux qui tiennent ici-bas le pouvoir et l'exercent suivant la justice, sont les premiers à lui donner accès. Il entre donc. Aussitôt « les brebis entendent sa voix ». A l'inimitable accent de cette voix, aux clartés qu'elle répand, aux échos sans pareils qu'elle éveille en ceux qui l'écoutent, elles comprennent qu'elle est divine, et dans la foi confiante qui s'établit tout de suite entre elles et celui qui leur parle, l'union se fonde et donne cours aux relations les plus affectueuses. Le jour, un jour céleste, éclaire désormais la bergerie ; la paix s'y installe, et Dieu, présent dans ce pasteur, commence de faire ses œuvres en liberté.

La première de toutes est celle-ci : « il nomme de leur « nom propre chacune de ces brebis » qui lui appartiennent. Chaque âme, en effet, a son nom propre dans la divine intelligence du Christ, comme chacune a sa place en son cœur. Ce nom, c'est l'éternelle pensée de Dieu sur elle ; c'est ce que, en la créant, Dieu ordonne qu'elle soit

1. Apoc. III, 20.

devant lui ; c'est la forme exemplaire de sa prédestination, l'idéal de son être, la loi intérieure de sa vie, la perfection suprême de son état, sa mesure, sa beauté, son caractère dans la nature et dans la grâce; c'est le principe et la substance de sa gloire et de sa félicité. Nommer ainsi les âmes, c'est les formuler divinement et inaugurer dès ce monde leur formation céleste ; c'est les établir dans leur voie, les orienter vers leur fin et leur imprimer le mouvement qui les y doit faire parvenir ; c'est les sanctifier en principe, les béatifier en droit, et comme l'écrit saint Paul, « les sauver en espérance [1] ».

O Jésus ! nommez-moi, nommez tous ceux que j'aime. Périsse le nom que j'ai ou que je puis avoir sur la terre ; ce ne peut être là qu'un nom d'aventure et de parade, un nom éphémère et emprunté ; mais le nom que j'ai en vous, mon nom propre, dites-le, prononcez-le en moi, gravez-le dans mes puissances et jusque dans mon corps, et écrivez-le sur toutes mes œuvres. Je ne puis sans doute complètement le connaître qu'au jour où je l'aurai complètement mérité, qui est le jour où, entré dans votre joie, je verrai votre face [2]; mais qu'au moins j'en sache assez pour ne rien faire, ni dire, ni penser, ni vouloir qui n'aille à vérifier en moi ce nom cher et sacré, à m'ajuster à lui, à procurer enfin entre lui et moi cette unité parfaite qui sera le comble de ma vie et le triomphe de votre grâce.

Ce nom, notre nom divin, Jésus nous le dira devant tous dans la publicité du jugement; et le thème de notre jugement, ce sera ce nom-là même. En attendant, il le dit à chacun ici-bas dans le secret de la foi, et cette première appellation « nominative » des âmes par leur Pasteur, la sainte Église la nomme *la vocation*. La vocation est le

1. Rom. VIII, 24.
2. Nemo scit nisi qui accipit. Apoc. II, 17.

premier effet temporel de notre prédestination, et pour ainsi parler sa première empreinte en nos âmes; elle est la base de cette édification qui est notre vie morale, et que saint Paul nous montre comme un temple spirituel, s'élevant à la gloire de Dieu [1]. Elle est l'issue ouverte aux grâces spéciales que le sage et miséricordieux amour de notre Père céleste a décrété de faire couler sur nous. « Ceux que Dieu a prédestinés », dit l'Apôtre, « il les a appelés [2] »: non pas tous à un même état, mais tous à un état quelconque, et d'abord, sans aucune exception ni dispense, à l'état chrétien. Il faut se rendre à cet appel, bénir Dieu qui le fait et suivre docilement le chemin qu'il nous trace.

Le pasteur nous y pousse toujours par sa grâce et son Saint-Esprit. Voilà pourquoi il est dit « qu'ayant appelé nommément ses brebis, il les fait sortir ». Mais qu'est-ce à dire ? Le bercail, c'est l'Église: sort-on jamais de l'Église ? et si l'on en sort, est-ce un bien ? Non pas certes. Cette « sortie », dont parle l'Évangile, n'est donc que le mouvement nécessaire des brebis du bon Dieu allant de leur baptême à leur salut, du travail au repos, de l'Église militante à la triomphante. Le bercail des brebis est bien d'abord un refuge et une maison, mais c'est aussi un pâturage: Jésus le dira tout à l'heure. La doctrine, les sacrements, le ministère, tout ce qui éclaire, nourrit et vivifie les fidèles, ce sont les pâturages des brebis de Jésus. Confinant d'un côté à la piscine où nous naissons, ils touchent de l'autre au seuil de cette cité d'en haut où se terminent nos espérances; et ce parcours à travers les pâturages du Christ, c'est simplement la vie chrétienne.

Mais voyez la bonté de Dieu ! Jésus parle aux brebis, il les nomme, il les fait sortir; puis à peine ont-elles mis

1. Ephes. II, 21.
2. Rom. VIII, 30.

le pied dans la voie, qu'il passe à leur tête et marche devant elles: *cùm proprias oves emiserit, ante eas vadit:* si bien que la somme de leurs devoirs, comme le secret de leur vertu, c'est de le suivre, *et sequuntur illum.* Douce condition, sûreté incomparable, grâce ineffablement touchante! Suivre Jésus, le suivre toujours, le suivre partout, c'est mon obligation unique, et l'unique condition de mon salut. Jésus « va devant moi » : s'il y a des pierres dans mon chemin, ou il les enlève et les jette au loin, ou il s'y heurte avant que je m'y heurte. Si des ronces s'y rencontrent, avant de faire couler mon sang elles se rougissent du sien. La chaleur qui m'accable, l'accable. Mes ennemis sont ses ennemis; pasteur et brebis n'ont qu'un même sort, mangent les mêmes nourritures et boivent l'eau des mêmes torrents. O mon maître adoré! ô Jésus voyageur, voyageur sur la terre! Jésus pasteur précédant vos brebis! Qu'il y a de lumière, de bonté, d'amour, de paternité, de tendresse, qu'il y a de grâce dans ces quelques mots où vous nous révélez votre cœur en nous racontant vos conduites; « et après qu'il a fait sortir ces brebis qui sont siennes, il se met à leur tête et marche devant elles, de sorte qu'elles le suivent »

Et pourquoi le suivent-elles? « Parce qu'elles connaissent sa voix ». O Dieu! y en a-t-il une autre comme la vôtre; et une fois la vôtre entendue, peut-on la confondre avec d'autres? Voix de Dieu, voix de Dieu fait homme; voix si souveraine et si douce, qui pourrait être un cri terrible et qui n'est souvent qu'un soupir, parfois même une prière; voix qui ne dit que ce qui est vrai; voix savante autant que sincère; voix qui éclaire et qui console, voix qui relève et qui pardonne, voix qui fait fondre et met le cœur en feu, voix amie, voix ravissante, voix enivrante, voix triomphante! O maître, ô mon Pasteur!

donnez-moi, conservez et augmentez en moi chaque jour le sens de cette voix que votre cœur fait monter à vos lèvres ! Faites qu'invariablement je la discerne entre toutes celles qui me poursuivent et parfois la simulent. Faites que mon âme se tienne dans ce silence paisible, dans cette humilité profonde, dans cette pureté, dans cette simplicité, dans cette liberté sainte qui permet d'entendre votre voix. Faites que je comprenne toujours cette voix, que je la goûte, que je lui cède et ne décide rien sans l'avoir entendue.

Alors j'ignorerai sûrement « la voix de l'étranger ». Je ne risquerai plus d'être trompé par elle et de le suivre lui-même en son sentier mauvais. Alors aussi « je fuirai l'étranger » : car, vous me le dites, ô mon Guide infaillible, ce n'est point assez de n'écouter pas, de ne suivre pas cet homme « venu d'ailleurs », cet inconnu, ce docteur sans mission, ce loup caché sous l'habit du pasteur, il faut nettement se séparer de lui et le fuir comme un être qu'on redoute et qu'on déteste. On n'aime pas assez le bien si l'on ne hait le mal, et si l'on ne se sépare pas, par l'esprit du moins, par le discours et par la vie, de tous ceux qui le font et surtout de ceux qui l'enseignent.

CINQUANTE UNIÈME ÉLÉVATION

DE LA VIE ET DE SA SURABONDANCE.

« Je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et qu'elles l'aient surabondamment [1]. »

La vie, c'est l'épanouissement de l'être dans sa perfection. En Dieu, cet épanouissement est immuable et éternel ; dans les créatures, il est successif et progressif. La vie de l'esprit, c'est son épanouissement dans la vérité par la connaissance; la vie du cœur, c'est son épanouissement dans le bien par l'amour. La vie absolue, c'est le Père s'épanouissant substantiellement dans le Fils qui est son expression intelligible, et se consommant avec ce Fils dans l'unité de leur commun amour qui est l'Esprit-Saint. La plénitude de la vie, c'est la joie : joie de la vérité connue, joie de la possession du bien convoité par l'amour. La joie n'est que l'état de l'être qui voit et sent son propre épanouissement ; et quand cet épanouissement est complet et définitif, et que l'être en a pleinement la conscience, sa joie est au comble et devient la béatitude.

Jésus est la vie et notre vie. Il est la vie, parce que,

1. Joann. x, 10.

recevant tout du Père qui l'engendre, il tient de lui, comme lui-même en témoigne, « d'avoir la vie en soi [1] ». Le Père est la vie comme principe sans principe; le Fils est la vie comme principe issu du principe, mais égal de tout point, consubstantiel et identique par la nature à Celui dont il est issu : « vrai Dieu de vrai Dieu », dit le Symbole, et « une même chose avec son Père [2] ». Il est le terme subsistant et infini de l'infini épanouissement du Père, sa splendeur, son image, sa fleur, son fruit: splendeur et image vivantes; fleur de vie, fruit de vie, de vie sans mesure et sans fin.

Lorsque le Fils s'incarne, la vie s'incarne. Cette chair que la vie prend pour se l'unir et pour y vivre, ne la modifie nullement. Loin de diminuer la vie, de la borner, de la restreindre, cette chair lui sert à se manifester et à s'étendre: non pas en elle-même, mais au dehors, dans la Création, et spécialement parmi les hommes, à la nature de qui elle emprunte ce corps où elle descend. Notre vie dans cet ordre, qui est l'ordre surnaturel, c'est de participer à la vie du Verbe incarné. « La grâce, écrit saint Paul, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus Notre-Seigneur [3]. » Venant à nous par la foi, y vivant par la grâce, y opérant par la charité, le Christ devient le principe de notre activité, de notre dilatation, de notre épanouissement en Dieu. C'est là la vie. Quand ce mouvement commence en nous, ou du moins quand nous en recevons la puissance radicale, comme il advient à l'enfant qu'on baptise, nous naissons à la vie divine. L'acte et le progrès de ce mouvement divinement vital, c'est la vie chrétienne, ce que l'Écriture nomme notre

1. Joann. v, 26.
2. Id. x, 30.
3. Rom. vi, 23.

croissance dans le Christ, et la croissance du Christ en nous[1]. Enfin le suprême succès de ce mouvement et son repos dans sa fin dernière, c'est la vie chrétienne consommée ou la sainteté, la vie céleste et la gloire. Jésus vient ici-bas afin que nous ayons cette vie à tous ses degrés, depuis son origine jusqu'à sa perfection.

Ce ne serait là qu'un don, necoûtant rien au donateur, que vaudrait-il déjà et en lui-même et pour nous? Mais ce don coûte à celui qui le fait; il lui coûte son sang et sa vie; qui en dira donc, qui en concevra jamais le prix? quel amour traduit-il, et dès lors quel amour exige-t-il en échange?

Mais il y a plus encore. O Dieu! qui vous ressemble[2]? et qu'il est vrai que « votre miséricorde est plus haute que les cieux[3]! » Ce n'est pas la vie seulement que Notre-Seigneur nous donne, cette vie-là, et à ces conditions; il veut en outre que nous en recevions de lui l'abondance et la surabondance: « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient surabondamment. » Pourquoi cela?

D'abord parce que Jésus est Dieu, et que rien ne sied mieux à un Dieu que la magnificence. Puis, parce qu'il est l'amour, et que la mesure de l'amour, c'est de passer la mesure. Ensuite, parce que ce don de la vie, Jésus le fait à des êtres déchus, et que ce qui pouvait suffire à des justes ne suffit pas à des pécheurs. La grâce est un pardon; notre naissance, une résurrection. Rien n'est debout parmi nous qui n'ait été en ruines; rien n'est libre qui ne soit délivré. Donner aux fils d'Adam, ce n'est plus simplement donner, c'est d'abord acquitter une dette et

1. Ephes. II, 15. — Petr. II, 2.
2. Psalm. XXXIV, 15.
3. Ibid. CVII, 5.

satisfaire un créancier. Le compte rigoureux ne fait plus notre compte; en toutes choses désormais il nous faut une surabondance, Jésus le sait; il y pourvoit.

Ce n'est pas tout. L'amour tout spontané et si généreux de notre bienfaiteur divin provoque et allume régulièrement le nôtre; et comme Jésus est insatiable de nous faire du bien, nous devenons à notre tour insatiables d'en recevoir. « Qui me mange, dit-il, aura encore faim, et qui me boit aura encore soif[1]. » Enfin, supposé même que dans cet ordre de la vie (et qu'est-ce qui pour nous n'appartient point à cet ordre ou ne s'y rattache pas ?), supposé donc que, dans cet ordre la vie proprement dite pût combler le besoin et le désir de chacun, nul de nous n'est tout seul; chacun a des relations, des affections, des attenances; chacun vit en plusieurs, et en quelques-uns parfois beaucoup plus qu'en soi-même. C'est l'ordre, c'est la justice : cette justice souveraine qui se nomme la charité, et que Dieu, après en avoir créé l'aptitude dans notre nature affectueuse et sociale, déclare formellement être son principal précepte et la plénitude même de sa loi[2]. Or, si dans le don que Jésus daigne me faire, il n'y a de vie que pour moi, comment serai-je en état d'en donner à mes frères? on ne donne que de son abondance[3] surtout ici, puisque l'amour de charité dont on est redevable au prochain a pour type et pour règle la charité qu'on a pour soi-même. Il me faut donc plus que la vie; il m'en faut une surabondance. Dieu la veut pour nous tous, et Jésus nous la donne à tous. Dans le royaume de Dieu, qui est le bercail du Christ, tout ce qui est plein déborde; tout ce qui a reçu distribue; tout ce qui possède

1. Eccl. XXIV, 29.
2. Rom. XIV. 10.
3. Matth. XII, 34.

donne; tout ce qui est aimé aime; tout ce qui vit vivifie; tout ce qui est agit; et tout ce qui agit quelque part tend à agir partout. « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et en aient la surabondance.

CINQUANTE-DEUXIÈME ÉLÉVATION

DE L'INTIMITÉ AVEC DIEU A PROPOS DE CE QUE DIT JÉSUS QU'IL EST LA PORTE, ET QU'EN PASSANT PAR LUI, ON TROUVE LES PATURAGES.

« Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera « sauvé ; et il entrera et il sortira et il trouvera les pâtu-« rages [1]. »

Jésus qui, de la part de Dieu, se présente à notre porte, demandant à entrer, et faisant voir ses titres, devient une porte à son tour, ou pour mieux dire la porte unique par laquelle doivent passer et pasteurs et brebis : pasteurs pour enseigner, gouverner et conduire ; brebis pour trouver les vrais pâturages : ceux de la grâce d'abord et en ce monde ; puis ceux de la gloire en paradis. Jésus vient au nom de son Père, accrédité par lui ; mais quiconque vient ensuite ne peut venir qu'au nom de Jésus, par l'extension de son investiture et la communication de son mandat, pour prêcher sa doctrine, administrer ses sacrements, continuer enfin et propager son œuvre. C'est en ce sens que Jésus est « la porte » ; il est « le pâturage

1. Joann. x, 9.

aussi ». Il est « la voie », il est « la vie [1] ». C'est son humanité qui est la voie et la porte; c'est sa divinité qui est le pâturage et la vie.

O Jésus! quel être vous êtes! On va de vous à vous, et l'on y va par vous. On peut, on doit ne jamais sortir de vous. Qui sort de vous s'égare; qui vous quitte vous perd et se perd. Vous êtes le lieu des âmes, leur lieu natal, leur vraie patrie, la maison de leur héritage et de leur abondance, l'atmosphère très pure où elles respirent, le firmament vivant où elles se meuvent, la sublime carrière qu'elles parcourent, la loi de leur progrès, la forme de leur sainteté, le ciel de leur gloire et de leur bienheureux repos. « Je suis la porte. Si quelqu'un passe par moi, il ira, il viendra », comme font ceux qui sont libres, « et il trouvera les pâturages ».

Parmi tant de besoins qui pressent l'âme humaine, il y en a un qui, là où il existe, devient souvent très impérieux. C'est un besoin élevé, profond, exquis. Si tous ne l'éprouvent pas, il est du moins fort vif en ceux qui le ressentent. Je parle du besoin d'intimité. Cette idée d'intimité est étroitement liée à l'idée du bonheur. L'esprit se refuse absolument à la conception d'un bonheur tout à fait solitaire. L'isolement et la félicité semblent deux termes contradictoires.

L'Écriture, en plusieurs endroits, fait plus que l'insinuer [2]; et ce que le dogme de la Trinité nous apprend de la vie essentielle et par là même de la béatitude de Dieu, donne pleinement raison à ce refus de notre esprit.

Or, si tout bonheur vrai et saint implique l'échange et le partage, peut-on comprendre ce bonheur ainsi partagé, sinon entre deux êtres intimement liés l'un à

1. Joann. XIV, 6.
2. Gen. II, 18. — Eccl. IV, 10.

l'autre ? D'autant que le bonheur, encore qu'il se traduise par l'épanouissement de l'être et son rayonnement au dehors, reste en lui-même la chose du monde la plus intime. Comme le royaume de Dieu, dont en un sens il ne diffère point, il a son siège au centre même de l'être[1].

L'intimité, c'est la conscience qu'ont ceux qui s'aiment de l'harmonie qui existe entre eux : conscience pleine de lumière, d'onction, de joie et de fécondité. C'est le sentiment et l'expérience de leurs attraits mutuels, de leur affinité et de leur entière convenance, sinon de leur similitude parfaite. C'est l'instinct réfléchi de l'accroissement de biens qu'ils s'apportent l'un l'autre, et du complément qu'ils se sont l'un à l'autre si, comme il arrive toujours entre les créatures, ils ont besoin d'être complétés. C'est une égalité préparée par la nature, confirmée par la grâce et consommée par un amour qu'on s'est naïvement avoué. C'est l'union jusqu'à l'unité, et partant l'unité sans la solitude. C'est une sûreté réciproque, une confiance sans bornes, une simplicité consentie, rendant les âmes toutes transparentes; enfin et par suite, c'est la pleine liberté qu'elles se donnent de s'entre-regarder toujours et de se voir jusqu'au dernier fond. Sous un autre aspect, moins intérieur, mais non moins nécessaire, c'est la liberté et le loisir assurés au dehors ; l'exemption de tout ce qui divise, distrait ou importune ; l'absence de tout indifférent, de tout étranger, de tout profane. C'est l'amour en paix et à l'abri, l'amour chez lui, à son foyer, dans son sanctuaire : foyer impénétrable et sanctuaire inviolable.

O Dieu ! est-ce un rapport, est-ce un état possible entre la créature et vous ? Car, quelque joie et quelque bien qu'on puisse trouver dans l'affection et l'intimité d'êtres

1. Luc. XVII, 21.

créés, le cœur que vous nous avez fait est trop vaste pour en être rempli. Se peut-il donc qu'entre vous et nous une intimité s'établisse et subsiste ? Bon Maître ! on ne lit pas pieusement votre Évangile, on ne prie pas avec confiance au pied de votre tabernacle, on ne vous écoute pas attentivement et humblement dans le secret de son propre cœur, sans que vous répondiez à cette question, et comme vous seul savez répondre. Vos paroles sont « esprit et vie [1] » ; elles font la certitude dans l'âme ; certitude qui touche à l'évidence, et donne je ne sais quel avant-goût des cieux. Oui, l'intimité avec vous est possible, ô mon Dieu ! Et vous ne nous la permettez pas seulement, vous la souhaitez et daignez nous l'offrir.

Mais vous êtes à la fois Dieu et homme, ô mon Sauveur béni : est-ce avec votre divinité, est-ce avec votre humanité que je puis espérer d'être intime ?

A en juger suivant la première apparence, ce doit être principalement avec votre sainte humanité ; car si dans votre incompréhensible amour, il vous a plu de devenir l'un des nôtres, c'est manifestement pour nous lier davantage avec vous. Notre doux frère saint Jean l'a écrit, et l'intimité que je rêve n'est que la perfection de cette « société » bienheureuse dont il nous dit, dans sa première Épître, que votre Incarnation est la raison et le moyen [2]. Dès que vous empruntez notre nature, il devient simple pour nous, en effet, d'entrer en relations avec vous. Vous êtes plus qu'accessible, nous vous trouvons à notre niveau ; vous devenez notre semblable et vraiment notre proche ; nous nous reconnaissons chez vous ; nos sentiments nous disent quelque chose des vôtres ; notre vie est comme un miroir où nous entre-

1. Joann. vi, 64.
2. I. Joann. i, 3.

voyons votre vie; nous savons ce qui vous peut faire ou pleurer ou sourire; nous présumons vos goûts; nous prévoyons vos besoins; nous devinons vos habitudes; par mille endroits nous vous sommes assortis; il y a enfin entre vous et nous une base étendue et solide aux sympathies, aux communications de tout genre, aux conversations les plus familières, aux affections les plus confiantes, où la tendresse elle-même n'est ni téméraire ni déplacée.

Oui; mais nous savons tous, et pour l'avoir appris de vous, que tout ce que votre humanité produit et autorise, a dans votre divinité sa source, son exemplaire et son appui. Votre humanité tout entière, ô Jésus, n'est que le sacrement du Verbe, et partant de Dieu même. Tout ce qu'il y a en elle de charmant, d'avenant, d'ouvert, de simple, d'aimable, d'affectueux, de saintement et délicieusement tendre; tout ce qu'elle nous offre dès lors d'éléments à une intimité telle que nous la comprenons, n'est qu'un signe et une forme amoindrie, quoique fidèle, de réalités correspondantes qui la dépassent infiniment, encore qu'elle les contienne, et qui sont d'autant plus vraies, plus vivantes, plus fermes, plus efficaces sur nous qu'elles sont plus sublimes en elles-mêmes et tiennent essentiellement à la nature de Dieu. Comme on passe la porte d'un temple pour entrer dans le temple, et la nef pour entrer dans le sanctuaire, et le sanctuaire pour monter à l'autel, ainsi, ô mon Sauveur, sous peine de rester en chemin, il faut, dans tous nos rapports avec vous, dépasser votre humanité. Il le faut quand on entend ou qu'on lit votre parole; il le faut quand on reçoit vos adorables sacrements; il le faut dans la prière et dans tous les actes du culte; il le faut toujours et partout. Votre chair est comme le seuil qui nous donne entrée dans votre âme, et votre âme elle-même n'est qu'une porte

ouvrant sur votre divinité. Si notre foi doit aller jusque-là, comment n'ira pas jusque-là notre amour? Et où s'arrêtera, où se fixera surtout notre amour, sinon en Celui qui est le terme suprême de notre foi? « Je suis la porte; qui passe par moi trouve les pâturages ». O Dieu ami! ô Dieu intime! présent et vivant en Jésus pour devenir l'ami intime de l'homme et faire de l'homme son intime ami! Là sont « les pâturages »; là est « la manne cachée[1] »; là se mange le pain supersubstantiel de la sagesse et de l'intelligence[2]; là on boit la vie dans sa source[3]; là on apprend par expérience jusqu'où la vérité délivre et de quelle liberté jouissent les enfants de Dieu[4]; là on entend le dernier mot de l'Évangile; là on découvre tout le secret de la grâce et l'on connaît « le don de Dieu[5] ». On y sent que les promesses de Jésus-Christ ne sont point vaines, que l Esprit-Saint est venu[6], et que les trois, qui sont un seul Dieu, ont réellement pris séjour en notre cœur[7]. A quiconque demeure là, il est clair que les arrhes du salut nous sont déjà données[8], et que la foi est « la substance des biens » qu'attend notre espérance[9]. C'est l'état signifié par ces mots du Cantique: « Mon bien-aimé est à moi et je suis à mon bien-aimé[10] ». O commerce admirable », ô échange ineffable, chante l'Église en célébrant cette première et souveraine intimité de Dieu avec l'homme qui existe en Jésus, Notre-Seigneur, et d'où dérive toute intimité entre Dieu et ses

1. Apoc. II, 17.
2. Eccl. XV, 3.
3. Apoc. VII, 17.
4. Joann. VIII, 32-39.
5. Id. IV, 10.
6. Rom. V, 5 et alibi passim.
7. Joann. XIV, 23.
8. Ephes. I, 14.
9. Hebr. XI, 1.
10. Cant. II, 16.

créatures [1] ! Jésus nous y introduit, par sa prière d'abord, puis par sa sainte Eucharistie, demandant par l'une à son Père ce qu'il commence de nous conférer par l'autre : « Père ! vous en moi, moi en eux, afin qu'ils soient un en nous et comme nous, et consommés dans l'unité [2] ».

1. Ant. Laudis in festo Circumcis.
2. Joann. XVII, 21-23.

CINQUANTE-TROISIÈME ÉLÉVATION

DE LA SOLITUDE DE L'AME EN DIEU.

Il y a un état de l'âme que l'intimité avec Dieu rend possible et qui, à beaucoup d'égards, en est la perfection ; il suppose d'ordinaire cette intimité établie et profonde : c'est la solitude en Dieu.

Dieu attire l'âme si puissamment qu'elle est soudainement élevée au-dessus du monde et de ses relations accoutumées avec le monde : au-dessus par conséquent de ses pensées, de ses affections et de ses occupations habituelles. Rapprochée de Dieu et comme entrée en lui par la grâce de cette attraction, elle connaît mieux l'Être divin. Elle sent par expérience que Dieu est tout et en quel sens il l'est ; elle sent qu'il est en particulier son tout à elle, et que ce que les créatures lui donnent, ou lui pourraient jamais donner de bien, a là sa source première et nécessaire ; plus que sa source, sa vraie substance et sa réalité la plus éminente : d'où vient que, si Dieu le veut, elle trouve en lui seul tout ce qu'elle peut recevoir d'ailleurs et par intermédiaire. L'âme est heureuse qu'il en soit ainsi, et que Celui qu'elle aime d'un amour souverain ait cette souveraine perfection d'être tout. Elle comprend que sa solitude en Dieu répond

autant qu'il est possible à l'opulente unité de la nature divine ; qu'en répondant à cette unité cette solitude l'honore ; et cet honneur rendu, cette justice accomplie la comblent elle-même de joie. D'être ainsi solitaire en Dieu la rend sainte ; et à mesure que la joie qu'elle en a est plus vive, sa sainteté croît en proportion. Or, dans cette sphère où l'âme est alors élevée, on entrevoit comme trois degrés distincts et successifs : le premier, c'est le silence du créé ; le second, l'absence du créé ; le troisième, l'oubli du créé. Il existe une analogie très frappante entre ces trois degrés et les trois paroles mystérieuses que Dieu adresse successivement à sa bien-aimée créature dans ce psaume quarante-quatrième où tous les interprètes ont vu l'épithalame des noces du Christ : « Ma fille, écoute, vois... oublie [1] ».

Dieu dit d'abord : « Écoute », ce qui signifie qu'il a résolu de parler. Il parle en effet à cette âme qu'il attire, voulant qu'elle demeure solitaire en lui et avec lui. Elle ne monte là que sur son appel, et c'est cette même parole qui, l'y ayant fait monter, l'y soutient. La parole ne la soutient pas seulement ; elle la prend, l'occupe, la remplit, et de telle sorte que, à l'heure où l'âme l'entend, elle ne peut plus donner d'attention actuelle à autre chose. Si efficace et souveraine est cette parole du Maître, qu'elle fait taire tout le reste et empêche, par là même, en celui à qui elle s'adresse, le trouble, le partage, et jusqu'à l'ombre d'une distraction.

Mais peu à peu, ou parfois tout d'un coup selon qu'il plaît à Dieu, si sa bienfaisante action sur l'âme persévère et augmente, tout ce créé qui se taisait s'éloigne et disparaît : ce n'est plus le silence seulement, c'est l'absence. L'âme, de son côté, fait plus et mieux qu'entendre : elle

1. Psalm. XLIV, 11.

voit. « Écoute et vois », dit le Seigneur. Elle n'écoute donc plus ; elle contemple ; sans quitter tout à fait l'ordre de la foi, elle est environnée et pénétrée de clartés si radieuses, qu'elle peut se croire au seuil du paradis. En vérité, dès que Dieu se montre, que regarder et que voir hormis Dieu ? Sa splendeur fait des ténèbres épaisses sur tout ce qui n'est pas lui ; tout paraît loin quand il est proche; et dès qu'on l'aperçoit, on dirait que tout n'est plus rien.

Cependant, si dans ce bienheureux état les créatures sont comme absentes, il faut l'entendre en ce sens qu'on ne les voit plus en elles-mêmes et dans leur être propre; car on les retrouve en Dieu telles qu'elles y sont : c'est-à-dire telles qu'il les voit en regardant sa propre essence, telles qu'il les veut, telles qu'il les aime : et cela fait qu'on les aime incomparablement plus que lorsqu'on était humainement plus près d'elles. Voir Dieu, c'est voir aussi ses pensées, ses volontés, ses œuvres; les voir, c'est de nécessité les admirer, y adhérer, y communier et par l'esprit et par le cœur. On ne le peut point faire sans entrer du même coup dans ce que l'Écriture nomme « ses puissances [1] ». L'amour fait plus qu'y inviter l'âme; il l'y introduit comme d'empire par la vertu qui lui appartient. L'âme conçoit donc qu'elle est en mesure de se donner comme jamais à ces créatures-sœurs qui, disparues au sens terrestre, lui sont divinement si présentes; et tout ce qu'elle sent alors leur pouvoir faire de bien, elle a une très ardente passion de le leur faire. On ne saurait dire à quel point elle aime en cet état. Elle est au bord de ces sources vives de la charité infinie d'où sortent, pour inonder le monde, ces grands fleuves de dilection qui sont l'Incarnation du Verbe, la Rédemption des hommes par la

1. Psalm. LXX, 16.

croix, l'Eucharistie, Marie, l'Église. Cela l'enivre d'un tel amour, qu'elle est comme déjà transformée en amour. Excepté Dieu, elle n'a et ne saurait avoir en ce moment aucun besoin de recevoir; mais elle a faim et soif de donner. Elle veut donner parce qu'elle aime, donner autant qu'elle aime, et donner à tous ceux qu'elle aime. Et comme elle voit avec évidence que tout bien vient de Dieu, elle puise en lui, par la prière, tout ce bien qu'elle désire répandre. Sa charité s'étend à tous, comme aussi sa prière qui soulage et traduit cette charité immense. Elle voit que tous sont en Dieu, pensés par Dieu, aimés de Dieu; c'est ce qui attise le feu de son amour et fait que la prière en jaillit comme une flamme. Mais, selon qu'il est écrit de l'Épouse du Cantique, sa charité « demeure en ordre [1] ». Loin de détruire l'ordre en nous, ou même de l'y troubler, le voisinage de Dieu, l'union avec Dieu, le règne souverain de Dieu l'y confirment et l'y perfectionnent. Oh! bienheureux est-on d'être assez avant dans le cœur de ces visités du bon Dieu pour demeurer l'objet de leur prière spéciale en ces instants bénis où la splendide souveraineté de sa présence fait que, au dehors et dans l'ordre sensible, tout le créé est pour eux comme évanoui. Dieu ne résiste point à ces sortes de prières; elles le touchent au plus intime; elles vont au dernier fond de ses trésors et en tirent tout ce qu'elles demandent. C'est très principalement alors que s'accomplit la promesse du Christ: « Si vous demeurez en moi... tout ce que vous voudrez, vous le demanderez, et il vous sera accordé »[2]. De telles prières participent à la vertu de cette interpellation vivante [3] et toujours exaucée du Sauveur remonté dans le ciel, séparé de ce que nous voyons, établi dans le

1. Ordinavit in me charitatem. Cant. II, 4.
2. Joann. XV, 7.
3. Hebr. VII, 25.

Saint des saints éternel, et tourné tout entier vers la face de son Père céleste. Jésus aussi, sous cet aspect, est solitaire en Dieu et absent du monde où nous sommes. La foi sait ce que le monde y gagne.

L'âme est bien haut alors ; elle peut cependant monter encore. Après le silence, après l'absence, il y a l'oubli. « Écoute, vois, oublie », dit Celui dont les désirs même sont des commandements pour l'amour, et qui fait tout ce qu'il désire en ceux que ses désirs affectent comme des commandements. Sous la pression croissante de la dilection qui l'attire, l'âme en vient donc à ce point que de tout ce créé qui déjà se taisait pour elle, qui même plus tard semblait absent, elle perd, momentanément du moins, le souvenir. Dieu ne parle plus seulement, il fait mieux que se découvrir ; il entre, il envahit, il s'empare, il possède, il absorbe. Pour quiconque vit encore en ce monde, ce degré de solitude en Dieu est le plus sublime et le plus saint : mais l'oubli qui le caractérise n'a lieu que sur la terre, où l'âme reste toujours dans un état d'infirmité et d'imperfection relatives.

En soi, l'oubli des créatures n'est point une perfection. La perfection d'un être, c'est sa conformité parfaite à l'idée que Dieu a de lui, et par suite sa ressemblance avec Dieu même, autant que sa nature spéciale la comporte. Or, Dieu n'oublie rien, ni personne. Ici-bas, il est vrai, il nous est souvent bon d'oublier, et parfois (nous le voyons dans l'Écriture) Dieu nous le conseille ou nous l'ordonne. Ainsi en va-t-il de tout le mal qui hélas ! s'est glissé parmi les créatures ; en tant surtout que ce mal est à l'âme qui s'en souvient un scandale ou un trouble. Ainsi en va-t-il des créatures elles-mêmes et de leurs qualités même bonnes, lorsque le souvenir qu'on en garde devient un obstacle au bien, c'est-à-dire à la pureté, à la simplicité, à la paix, à la liberté de l'esprit et du cœur, au

progrès de l'âme dans la vertu, à son essor vers Dieu ; et cela n'est pas rare. Que de tels souvenirs s'effacent donc et complètement et au plus tôt : ce sont des ombres, ce sont des liens ; ce sont, sinon toujours des remparts volontairement dressés contre l'action du Saint-Esprit, du moins des digues réelles s'opposant à la libre effusion de sa grâce. Mais cela mis à part, quelle raison d'oublier?

Sans doute, même ainsi dégagée de l'asservissement des souvenirs, l'âme voyageuse reste très faible et sans nulle proportion avec certaines opérations de Dieu. Si elle est faible en sa volonté (celle de toutes ses puissances qui lui appartient le plus), combien est-il concevable qu'elle le soit en sa mémoire, puissance moins haute que la volonté et dont l'âme dispose beaucoup moins librement, l'exercice qu'elle en fait ici-bas dépendant, pour une grande part, de l'état de ses organes ! Si donc Dieu saisit l'âme en cette manière irrésistible que les saints connaissent bien, elle est trop éperdue pour ne pas perdre, ne fût-ce qu'un peu de temps, le libre usage de ses facultés inférieures. Il est de foi et même d'expérience, qu'une mesure déterminée d'irradiation du saint visage de Dieu en nous nous ferait immanquablement et subitement mourir[1] ; et cette irradiation qui nous tuerait, pourrait n'atteindre pas, tant s'en faut, celle qui constitue la lumière béatifique ou la gloire. Mais si une union étroite et intense avec Dieu fait mourir ceux qui sont mortels, n'est-il pas bien plus simple encore qu'elle produise en eux quelque oubli ? Il est peut-être inouï que Dieu se révèle à un homme vivant de telle sorte que la mort s'ensuive ; il n'est point rare au contraire qu'il se découvre assez pour faire oublier quelques instants le créé. Oubli divin alors, oubli enviable, oubli fécond ; non en lui-même, je le répète, mais à raison de

1. Exod. XXXIII, 20.

cette union sublime avec Dieu qui en est la cause indirecte, et le compense d'ailleurs admirablement.

Au ciel, où tout sera parfait et en équilibre, la possession de Dieu la plus complète, la vue de Dieu la plus immédiate, la solitude en Dieu la plus profonde ne produiront jamais l'oubli; car Dieu étant toute perfection, perfectionne tout ce qui lui est uni : la mémoire aussi bien que l'intelligence, la volonté et toutes les autres puissances de l'âme. De même qu'après notre résurrection, non seulement la vue intuitive de Dieu ne nous fera plus mourir, mais plutôt vivre, vivre glorieusement, éternellement, divinement, et cela, même selon le corps; de même aussi cette vie n'absorbera point notre attention ni notre esprit; et comme notre cœur portera là libres, épanouis, paisibles, inaltérables et triomphants tous ses amours, notre mémoire y gardera aussi immuablement tous ses souvenirs. Telle est, au reste et très éminemment, la mémoire de Jésus dans son état céleste; telle est celle de Marie. Autant les saints se rapprochent là-haut de Jésus et de Marie, autant ils voient et aiment Dieu, autant ils vivent consommés en lui, autant aussi ils se souviennent en Dieu de leurs frères, et particulièrement de ceux qu'ils ont le plus aimés. Au besoin les deux dogmes de la communion des Saints et de l'intercession des Bienheureux en fourniraient la preuve.

C'est donc très uniquement dans la vie d'à présent, et à raison de notre faiblesse, que le jour de Dieu fait plus ou moins en nous la nuit sur le monde et les créatures qui y demeurent : nuit du silence, nuit de l'absence, nuit de l'oubli. Mais que ces nuits divines sont au fond plus brillantes que le jour de l'homme, ce jour fût-il en son midi! Que ce silence dit plus que les plus beaux discours! Comme cette absence vaut mieux que les plus douces présences sensibles! Comme cet oubli ouvre l'âme

aux plus suaves, aux plus saintes, aux plus riches effusions de Dieu !

On comprend que, à quelque degré qu'elle soit, la solitude en Dieu dont nous parlons ne saurait être permanente. Bien peu d'âmes s'y élèvent assez souvent, et s'y tiennent assez longtemps, pour que cela ressemble en elles à un état. Mais monter là, fût-ce un instant, est une grâce hors de prix.

On y reçoit plus de lumières, on y pénètre plus de secrets, on y puise plus de forces, on y savoure plus de délices que n'en donneront jamais, dans l'ordre humain, une étude, une méditation, une relation, une affection quelconques.

Chacun peut espérer cette grâce insigne et l'implorer. Il convient de louer ceux qui la désirent ; et ceux qui s'y préparent sont dignes d'être très encouragés. Qu'ils n'oublient pas ici toutefois cette loi de l'ordre de grâce formulée par saint Paul : « Ce sont là choses qui dépendent, non de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde à qui il lui plaît [1] », et dont « l'Esprit souffle où bon lui semble [2] ».

En tous cas, c'est en Jésus que l'âme doit se réfugier et s'établir pour recevoir les faveurs divines, et c'est par Jésus seul qu'elle les peut obtenir. Ainsi posée dans le Christ pour aspirer à Dieu, que Jésus-Christ lui-même nomme son Père [3], l'âme ressemble à ce « passereau » de l'Écriture qui est « perché sur le toit [4] ». Le toit ici, c'est l'humanité sainte, chef-d'œuvre du Créateur et cime de la Création. Au-dessus d'elle, ce n'est plus la terre, ni quoi que ce soit où l'on puisse prendre humainement

1. Rom. IX, 16.
2. Joann. III, 8.
3. Ibid. XX, 17.
4. Psalm. CI, 8.

appui. C'est l'azur, c'est l'espace libre, la lumière s'épanchant à flots; une région où les pieds ne servent plus de rien, car l'on ne s'y meut qu'à l'aide des ailes. C'est « l'autre monde »; c'est la patrie, le ciel enfin, tout plein de Dieu. L'œil de la foi contemple ce firmament des âmes; l'espérance le cherche et s'y pousse avec d'inénarrables soupirs; l'amour sent qu'il en vient, et doit y retourner, n'ayant pas son repos ailleurs. Mais toutes ces ardeurs sont paisibles parce que l'âme où elles brûlent est éclairée et humble. Elle voit trop l'excellence du bien qu'elle convoite; elle voit trop manifestement à quel point elle en est indigne, pour ne pas trouver justes et douces les conditions auxquelles elle en peut jouir, ou même en avoir l'avant-goût. Au reste, cette âme n'est point à plaindre. Nous l'avons dit déjà: parce qu'elle a la foi et vit selon la grâce, elle demeure en Jésus, et quel lieu pour attendre !

CINQUANTE-QUATRIÈME ÉLÉVATION

DE LA CONNAISSANCE QUE JÉSUS A DE SES BREBIS, ET DU REGARD DE DIEU SUR NOUS.

« Je connais mes brebis[1] ».

Il ne s'agit pas là d'une simple connaissance, mais bien d'une connaissance d'approbation et d'amour; d'une connaissance où l'on se plaît, y reposant son cœur après y avoir appliqué son esprit

Dieu sait tout ; mais (lui-même le déclare) il y a des choses et des gens qu'il ignore[2]. Il voit tout, mais ne regarde pas tout. Il voit tout, parce qu'il est une intelligence infinie ; il ne regarde pas tout parce qu'il est une sainteté souveraine et immuable. Tout ce qu'il voit, il le sait, mais tout ce qu'il ne regarde pas, il l'ignore : cela est pour lui comme n'étant point. « Si quelqu'un ignore « Dieu, dit l'Apôtre, Dieu à son tour l'ignorera[3] ». Il ignore tous ceux qu'il réprouve. L'enfer est dans ces quatre mots : *être ignoré de Dieu.* C'est un mal aussi absolu que le puisse être un mal, un mal sans limite et sans ressource.

1. Joann. x, 14.
2. Nescio vos. Matth. xxv, 12.
3. I. Cor. xiv, 38.

« Je connais mes brebis » ; il les regarde donc. Connaître et regarder n'est pas tout un pour nous. Connaître, c'est voir le fond ; même en regardant bien, nous ne voyons souvent que les surfaces. Et que de fois aussi ce que nous connaissons, nous ne le regardons plus : il suffit pour cela qu'entré dans la sphère de nos conceptions, ce que nous avons regardé demeure dans le trésor de notre mémoire. Il n'en va point ainsi pour Dieu : ce qu'il regarde, il le connaît ; et ce qu'il connaît, il le regarde. Sa connaissance, et surtout celle dont il nous parle ici, est active et toujours actuelle.

Mais qu'est-ce que Dieu peut regarder en moi, où je comprends si bien qu'il voit toutes choses ? On regarde ce qui intéresse, ce qu'on aime, ce qu'on admire ; on regarde aussi ce qu'on fait. Hors de là que regarde-t-on ? Le philosophe qui vit dans le monde des intelligibles, le saint dont la conversation est déjà dans le monde divin, quelle attention donnent-ils à tout cet extérieur dont le commun des hommes est si curieux ? Leur œil est là où est leur cœur, et leur cœur, là où est leur trésor [1]. Suis-je un trésor à Dieu pour que son cœur lui fasse ouvrir les yeux sur moi : ces yeux increés et saints dont la splendide nature divine est l'éternel spectacle, et le seul qui semble les devoir occuper, étant le seul qui les puisse complètement satisfaire ?

Je parle de trésor ; il y en a un en moi. Je n'en ai probablement jamais sondé le fond ; mais je sais qu'il est vaste, qu'il est plein, qu'il regorge : c'est le trésor de mes misères. O mon Dieu ! est-ce cela qui vous attire et que vous regardez dans votre pauvre créature ? Peut-être. Subvenir à l'indigence, soutenir ce qui défaille, relever ce qui est tombé, guérir ce qui est malade, consoler un

1. Matth. VI, 21.

être souffrant, pardonner à celui qui a péché, c'est un attrait pour la miséricorde, et vous êtes la misericode; cela sied aussi à la bonté, et vous êtes la bonté. Sous cet aspect, ma misère est donc un titre à vos regards : et quand je la considère ainsi, en vérité elle me devient chère et me paraît précieuse.

Mais dans ce regard que vous daignez abaisser sur nous, ô mon divin Pasteur, regard si attentif, si tendre, si doux, si pacifiant, si bienfaisant, et dont tout homme qui se recueille se sent intérieurement investi, n'y a-t-il que de la pitié, et ne connaissez-vous dans vos brebis que ce que vous y devez transformer ou détruire ? Non, Maître; et sans exclure le premier titre, nous en avons un autre à être regardés par vous : un titre qui, étant pour nous infiniment plus honorable, est surtout bien plus digne de vous.

Ce que vous regardez et connaissez en nous, ô notre suprême amour, c'est ce que, dans votre libéralité toute gratuite, vous y avez mis ou voulez y mettre de vous. C'est votre image et votre ressemblance ; c'est l'empreinte de votre Verbe ; c'est cette clarté de votre saint visage dont l'Écriture nous dit qu'elle est posée et fixée sur nous comme un sceau [1]. C'est l'idée propre que vous avez de nous, et cette parole particulière qui, nous faisant d'abord être tout ce que nous sommes, nous fait ensuite devenir tout ce qu'il vous plaît que nous soyons. C'est notre part dans le mystère du Christ [2] : mystère de sa prédestination comme Fils unique du Père; mystère de l'adoption en lui de tout le genre humain [3] ; mystère de sa Passion rédemptrice qui rend cette adoption possible

1. Psalm. IV, 7.
2. Participes Christi effecti. Hebr. III, 14.
3. Ephes. I, 5, 10.

après que nous avons péché, et la rend effective quand, par la grâce de ces souffrances divines, nous passons du péché à la justice; et à la fin, mystère de sa gloire étendue pour jamais à ses membres fidèles. Ce que vous regardez en nous, c'est dès lors, si l'on peut ainsi dire, ce qu'il y a déjà de vous en nous, ô mon Jésus, objet souverain et, en un sens, unique de l'éternelle connaissance du Père, et Fils de toutes ses complaisances [1]; c'est vous enfin, en tant que vous êtes « formé en nous », comme dit saint Paul [2], et davantage encore tel que vous devez être formé un jour, quand, selon la sublime doctrine de l'Apôtre, vous, le Verbe incarné, notre exemplaire, notre chef, notre vie, notre homme intérieur, y serez achevé, y ayant toute votre croissance et la plénitude de votre âge [3]

Voilà, mon Dieu, la vraie raison de votre bon regard, et l'objet propre de cette connaissance d'amour dont vous nous dites dans l'Évangile : « Je connais mes brebis ». Jésus né en nous par la foi, y demeurant par la grâce, y vivant par la charité, y opérant par son Saint-Esprit, quelle beauté dans votre créature et quel attrait pour vous à la considérer ! Vous ne dérogez plus ici, vous ne vous détournez plus, vous ne vous distrayez point. Ce n'est pas une ombre que vous regardez au même temps où vous contemplez la sainte lumière de votre essence ; vous n'avez même point à regarder deux lumières différentes, tant le don contient le donateur, tant la grâce tient de votre nature à laquelle elle nous assortit [4]. O Dieu, que je puis si justement nommer mon Dieu, mon Dieu à moi, mon Dieu en moi, « qui me séparera de votre amour

1. Matth. III, 17.
2. Gal. IV, 19.
3. Ephes. IV, 13.
4. II. Petr. I, 4.

que je possède en Jésus-Christ[1] » ? Si je ne le possédais qu'en moi, cet amour, il y serait sans doute exposé à mourir; mais le possédant en Jésus, c'est-à-dire dans sa source, dans sa plénitude, dans sa plénitude immuable et dans sa source inépuisable, si je le puise à cette source, qui m'en pourra jamais séparer ? Et si j'ai votre amour, j'aurai votre regard ; comme aussi si j'ai votre regard, je suis sûr d'avoir votre amour. O Dieu ! regardez-moi ! « regardez en moi la face de votre Christ[2] » : sa face, c'est ma surface ; il me couvre tout entier et m'enveloppe comme un manteau. Je l'ai revêtu dans le baptême[3] : regardez-le donc en moi, et moi seulement à travers lui. Que l'univers entier me méconnaisse, me méprise ou m'oublie s'il le veut ; mais vous, regardez-moi, souvenez-vous de moi, connaissez-moi.

Je comprends donc, ô mon Dieu, ce regard que j'invoque et dans lequel est mon salut; mais pourquoi et comment m'avez-vous destiné de toute éternité, pourquoi, le temps venu, avez-vous mis en moi cette réalité surnaturelle, cette grâce vivante et vivifiante, cette splendeur, cette vertu d'en haut qui ne m'étaient pas dues, ce germe de divinité, ce quelque chose de vous enfin que vous pouvez regarder (ce n'est point assez dire), que vous regardez naturellement et comme nécessairement dès que, par un effet de votre toute gratuite miséricorde, vous m'en avez doté ? D'où vient que votre Verbe incarné, mon Jésus, fait désormais, et pour toujours j'espère, comme partie de mon être, étant mon chef et ma racine : chef dont je suis le membre, racine dont je suis la branche; chef qui me domine intérieurement et me meut divine-

1. Rom. VIII, 39.
2. Psalm. LXXXIII, 10.
3 Gal. III, 27.

ment; racine qui me porte et me féconde en me pénétrant de sa sève ?

C'est là « votre don », ô mon Dieu, un pur don, libre et spontané. L'amour a formé ce dessein ; l'ayant conçu et décrété, il l'a exécuté; car l'amour est tout-puissant et rien ne lui résiste. Quelle raison y a-t-il à l'amour que l'amour? du moins à votre amour à vous, ô Dieu, à l'amour qui est vous; car hors de vous, au-dessous de vous par là même tout amour a une cause d'où il sort et dont il dépend. Cherche, mon âme; tu t'y perdras. Où que tu ailles dans cet Océan, tu n'en trouveras point la source. La source, c'est déjà l'Océan, et l'Océan c'est encore la source. Noie-toi, tais-toi, reste éperdue. N'es-tu pas bien heureuse de savoir et de constater que l'amour de Dieu pour toi te dépasse ainsi de toutes parts? Bois les eaux qu'il te verse et dans lesquelles il te tient plongée; c'est assez pour que tu vives et que ta joie aille jusqu'à l'ivresse.

Mon Pasteur adoré, regardez donc votre brebis; je ne me retiens pas de vous le dire encore, mais regardez-la toujours et regardez tout en elle. Ce que vous ne pouvez ni regarder, ni connaître, ni aimer en moi, vous savez bien que je le nie, le déteste et le damne. J'entends que cela meure et disparaisse ; et si mon action, même fidèle, même violente, même constante, n'y suffit point, ajoutez-y la vôtre. Dussiez-vous pour cela m'arracher le cœur et les entrailles, ôtez de moi tout ce qui vous ignore et que vous ignorez. Pas d'ombre, ô ma lumière ; pas de souillure, ô ma pureté ; pas de mensonge, pas d'erreur, pas d'illusion, ô mon immaculée et toute virginale vérité ! Vous en moi, ô Jésus, vous tout seul, me possédant au nom de votre Père, et me gouvernant par votre Saint-Esprit ; vous dans mon être, dans mes puissances, dans mes pensées, dans mes discours, dans mes sentiments, dans mes états, dans mes voies, dans mes actes ; vous

dans ma vie, vous dans ma mort, afin que ma mort ne soit que ma naissance à la vie véritable, à la vie qui ne finit point, à cette vie qui est vous-même, ô mon Rédempteur et mon Dieu

CINQUANTE-CINQUIÈME ÉLÉVATION

DU SACRIFICE DE JÉSUS-CHRIST QUI, NAISSANT DE LA LUMIÈRE OU SE VOIENT LE PÈRE ET LE FILS, FINIT DE NOUS RÉVÉLER LE CŒUR DE DIEU

« Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent[1]. » C'est la lumière qui fait le lien. c'est dans la vérité qu'on s'aime. Jésus nous dit la vérité : c'est la révélation; l'âme l'entend, l'accueille et y adhère : c'est la justification par la foi ; et ainsi l'union entre l'âme et Dieu s'établit. La relation qui se noue là est beaucoup plus qu'intellectuelle : elle est vivante et vivifiante. En droit au moins et en principe, elle ne laisse hors de l'union rien des deux êtres qu'elle unit.

« Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. » Et jusqu'où va dès lors cette connaissance mutuelle? A quoi ressemble-t-elle? Où a-t-elle son type et sa mesure? « Comme mon Père me connaît, continue le Sauveur, et comme je connais mon Père. » Quel étonnant, quel ravissant mystère! En connaissant Jésus, le Père l'engendre : l'enseignement certain de la théologie est que le Fils pro-

1. Joann. x, 14.

cède du Père par voie de connaissance. Or, proportion gardée, il en va de même de Dieu à nous. C'est en nous regardant, c'est en nous connaissant qu'il nous adopte : adoption, dit saint Jacques, qui est une génération gratuite et volontaire [1], mais une vraie génération. « Nous ne nous nommons pas seulement fils de Dieu, dit saint Jean, nous le sommes [2]. » L'adoptant pose réellement l'adopté dans sa race; il lui communique sa nature et l'équivalent de son sang. L'équivalent du sang en Dieu. c'est l'Esprit-Saint. Nous l'avons reçu ; il est en nous, et pour y demeurer toujours quant à ce qui est de lui, car il est « le don sans repentance [3] ». Naissant ainsi de ce regard de Dieu, nous sommes « fils de lumière [4] », et comme l'écrit saint Paul : « lumière dans le Seigneur [5] ». C'est à l'admirable clarté de cette génération de grâce que nous connaissons Jésus-Christ et, par lui et en lui, le Père qui l'a envoyé et avec qui il est une seule et même chose [6]. C'est là la vie éternelle [7]; et l'on y voit aussi combien il est vrai que « la vie est la lumière des hommes [8] ». Cette connaissance commence par la foi pour se consommer dans la gloire. Au fond il n'y a pour nous qu'une lumière et un jour : le jour du Seigneur, le jour du repos, le jour saint; mais ce jour, comme ceux que voient nos yeux de chair, a son aurore et son midi. Nous en sommes à l'aurore et nous nous avançons vers le midi. L'Apôtre appelle cela « aller de clarté en clarté [9] »; et David « monter de

1. Jacob. I, 18.
2. I. Joann. III, 1.
3. Rom. XI, 29.
4. I. Thess. V, 8.
5. Ephes. V, 8.
6. Joann. X, 30.
7. Ibid. XVII, 3.
8. Ibid. I, 4.
9. I. Cor. III, 18.

vertu en vertu [1]. Mais quelle grandeur dès le début! quelle dignité et quelle fortune! Nous sommes enracinés en Dieu, entés sur le Christ et vivant de sa vie; nous sommes des dieux en fleur, des dieux enfants et en voie de devenir des dieux adultes, c'est-à-dire des dieux aussi parfaits que le puissent être des dieux créés. Or, tout le secret de ce mystère, c'est que « Jésus connaît ses brebis et que ses brebis le connaissent, comme le Père le connaît lui-même et lui-même le Père ». Oh ! de quoi s'occupe-t-on quand on néglige ces choses ? Que sait-on quand on les ignore ? Où va-t-on quand on s'en écarte ? Et si l'on a l'inconcevable malheur de les haïr, qu'aime-t-on ? On est hors de l'amour, et c'est déjà l'enfer.

Mais disant, ô mon Maître, que le Père vous connaît et que vous connaissez le Père, vous ajoutez incontinent, comme déduisant la conséquence de prémisses déjà posées, que vous « livrez et sacrifiez votre vie pour vos brebis ». Y a-t-il donc un rapport entre cet amour étrange que vous avez pour nous et cette science dans laquelle vous et votre Père vous entre-connaissez ? Oui, mon Sauveur ; et vous nous apprenez là une vérité sublime. Le Père qui vous connaît et vous regarde en vous engendrant, vous aime comme son vrai Fils ; et vous qui connaissez et regardez ce Père dont vous naissez, vous l'aimez comme votre vrai Père ; et de vous deux procède le Saint-Esprit qui est votre mutuel amour : amour vivant et subsistant, amour ardent et tout-puissant qui finit, pour ainsi parler, de vous jeter l'un dans l'autre, et consomme l'unité divine en scellant votre union.

Eh bien ! c'est dans le sanctuaire de cet amour inénarrable que vous formez très librement cet incompréhensible dessein de nous témoigner votre amour en mourant pour

1. Psalm. LXXXIII, 8.

nous sur une croix. C'est là que vous décidez d'abord de prendre une âme, une vie d'homme et même d'homme déchu et pécheur, condamné par sa faute à souffrir et à mourir; puis d'immoler cette âme et de perdre cette vie. Il est écrit, en effet, que si vous avez pris chair dans le sein de la Bienheureuse Vierge, ç'a été par l'opération du Saint-Esprit survenu en elle [1]. L'Écriture dit encore que si vous vous êtes offert en victime au Calvaire, c'est par le mouvement et dans la vertu de ce même Esprit tout divin [2]. Ainsi donc il n'est pas douteux, ô mon Sauveur béni, c'est du cœur même de votre vie essentielle et du centre de la divinité que votre magnifique Rédemption jaillit comme un torrent qui purifie et fertilise le monde. Ce grand foyer d'amour, qui est votre cœur humain, s'allume à la fournaise de la charité infinie.

Que disent-ils nos sophistes, que l'Être absolu n'a pas de cœur, que l'immuable ne saurait faire un libre choix, que le suprême intelligible est sans amour, que nature divine et dévouement s'excluent comme deux contradictoires ? Dieu étrange que cette idole forgée par leur métaphysique, Dieu exécrable, Dieu impossible ! Je vaudrais mieux que lui. Mais un tel Dieu est plus vain même que leurs pensées ; c'est l'être sans l'existence; quelque chose de pire qu'un Dieu mort; car ce qui est mort a vécu, et le Dieu de leur délire n'a pas vécu, et n'est point en état de vivre.

Entendons le témoignage du Verbe : « Ce que je dis, « je le sais. Comme j'ai vu, ou plutôt comme je vois, je parle « et j'enseigne [3]. Je suis venu en ce monde pour rendre « témoignage à la vérité [4], et je rends en effet ce

1. Luc. I, 35.
2. Hebr. IX, 14.
3. Joann. III, 11.
4. Ibid. XXIII, 37.

« témoignage, et mon témoignage est recevable [1]. » Il est plus que recevable, il s'impose, et on ne le récuse point sans folie et sans crime. Mon Père m'accrédite, les prophètes m'accréditent [2]; ma vie tout entière et mes œuvres m'accréditent [3]. J'ai donc tout droit d'être écouté et cru. Or, voici ce que j'affirme : « Mon Père me connaît et je connais mon Père, et à cause de cela je dépose, je livre, je sacrifie ma vie pour mes brebis ». Ce que je vois de dominant, d'impératif pour moi dans cette lumière sans ombre où mon Père m'apparaît toujours, c'est ce sacrifice offert et subi par amour ; c'est sa beauté, sa convenance, sa nécessité ; c'est que la volonté de mon Père me l'impose et qu'il devient par là la loi et l'œuvre de ma vie. O bon témoin ! témoin, non seulement croyable, mais adorable ; témoin qui, donnant la plus lumineuse certitude à l'esprit, emplissez le cœur d'onction, de confiance, de liberté sainte et de joie toute céleste ! Et quel prix a ce témoignage particulier que vous rendez ici ; car y a-t-il au monde une vérité qu'il m'importe plus de savoir que celle-ci : mon Dieu, mon créateur, mon souverain seigneur, mon juge ; celui de qui je dépends pour toutes choses et de toute manière ; celui avec qui je ne puis pas cesser, même un instant, d'avoir affaire ; sous les yeux, dans la main, au sein de qui je vis, Dieu enfin, mon Dieu, notre Dieu à tous a un cœur, un vrai cœur ; et tel que, dès qu'il devient un cœur humain, c'est le cœur exemplaire, le cœur parfait, le cœur qui aime comme nul autre n'a aimé et n'aimera jamais sur la terre, le cœur enfin d'une victime se livrant et s'immolant pour tous ?

Ce qu'est le cœur de mon Dieu dans sa propre nature

1. Joann. VIII, 14
2. Ibid. V, 26.
3. Ibid. X, 25.

transcendante, comment il aime, pourquoi il aime, il est vrai, je ne le comprends point; je n'en ai pas présentement la vision évidente : je l'aurai cette vision ; Dieu m'y fera monter, il m'en rendra capable et digne ; j'y vivrai, j'en vivrai, et par delà le temps, et dans la compagnie de mes frères, heureux du même bonheur que moi. Le Verbe y a engagé sa parole et m'a acheté ce bien à prix de sang; il suffit que j'y croie et que je persévère; et cette persévérance que je veux, il la veut plus que moi: je verrai donc le cœur de mon Dieu et le verrai sans voiles. Mais ce que je verrai demain, je le sais aujourd'hui : d'abord parce que vous me le dites, ô ma douce vérité, puis parce que je l'entrevois déjà à travers vous, ô Jésus, sacrement de Dieu, signe fidèle, image vraie, forme exacte, parole sincère, qui pouvez tout excepté me tromper sur cette réalité intime et sublime dont vous êtes l'expression sensible. Il y a plus ; car votre humanité n'étant qu'une créature, et cette réalité suprême qu'elle traduit étant Dieu (ce Dieu dont vous êtes le Verbe, ce Dieu qui est en vous et qui est vous), la réalité signifiée ici dépasse immensément le signe qui la représente : de sorte que, dans tout ce que vous nous montrez humainement de la nature divine, et spécialement de l'amour et du cœur de notre Dieu, tout est plus que réel, plus que vrai, plus que parfait, et que l'infini seul en est le nom et la mesure.

Quel appui ! quel trésor de lumière et de certitude ! Comme ce témoignage du Christ est suffisant; mais aussi qu'il est nécessaire ! Jamais il n'a tant paru à quel point il est nécessaire. Les flots du rationalisme impie montent toujours. Ils ont, dès l'origine, envahi dans les âmes la foi à l'ordre surnaturel ; les voici maintenant qui couvrent et submergent ces vérités même naturelles sans lesquelles rien ne tient debout, ni la société, ni la famille,

ni l'homme moral, et sans lesquelles, à la fin, l'homme physique lui-même périrait. Un esprit de haine et de ruine souffle avec furie sur le monde ; l'erreur et le mensonge servent effroyablement la mort ; le Pouvoir, qui est pour les combattre, s'emploie à les soutenir et à les propager. Aussi le bon sens fléchit, la conscience doute d'elle-même, la raison agonise ; nous la voyons chaque jour plus hardie pour se dépouiller et se nier, qu'elle n'est puissante, en dehors des chrétiens, pour se maintenir et se défendre. Le genre humain ne peut plus vivre qu'en sortant de ces flots ; mais ces flots ne s'arrêteront que là où ils seront brisés ; or, ils ne se briseront que sur l'indestructible et insubmersible rocher de l'affirmation de Jésus, toujours vivante en son Église.

Au reste, disciples de Jésus, et comme lui fils du Père céleste, nous entrons dans sa vie et le suivons dans toutes ses voies. Nous demeurons donc tous sous cette loi qui fut la sienne. Parce que son Père le connaît et qu'il connaît son Père, il livre sa vie pour nous. Et de même, parce que Jésus nous connaît et que nous connaissons Jésus, nous devons l'aimer, aimer tout ce qu'il aime, et l'aimer comme il l'aime : aimer par conséquent Dieu et les hommes, mais d'un amour si profond et si fort, qu'au besoin nous donnions volontiers notre vie pour le salut des hommes et pour la gloire de Dieu. La foi sans la charité n'est qu'une racine sans sève, et la charité sans les œuvres n'est qu'un fantôme de charité. L'amour est le fruit de la lumière, et le sacrifice est la fleur, la splendeur, le parfum et la gloire de l'amour.

CINQUANTE-SIXIÈME ÉLÉVATION

ET J'AI D'AUTRES BREBIS QUI NE SONT PAS DE CE BERCAIL; IL FAUT QUE JE LES AMÈNE, ET IL N'Y AURA PLUS QU'UN SEUL TROUPEAU ET UN SEUL PASTEUR[1].

Ce bercail dont parle Jésus, c'est le peuple Juif, et tout ce qu'il a donné à l'Évangile de croyants et de témoins « Les autres » qui ne sont pas du même bercail, mais qui appartiennent pourtant au troupeau de Jésus, c'est la foule des Gentils, soit de ceux qui vivaient au même temps que le Sauveur, soit de ceux qui devaient naître ensuite jusqu'à la fin des siècles : le nombre en est incalculable. Le cœur de Jésus s'étend à tous, car Dieu veut le salut de tous[2], et l'agneau de Dieu est mort pour tous[3]. Son cœur est comme innombrable en sa simplicité; il est universel; c'est le cœur humain de l'infini. Nous n'étions pas encore; nous ne devions exister que dix-huit cents ans après lui; il nous voyait déjà parmi « ces autres », et il nous regardait, et il nous bénissait dans le

1. Joann. x, 16.
2. I. Tim. II, 4.
3. II. Cor. v, 14.

secret de son âme, et il disait que nous étions à lui. Ce dut être une joie de paradis que de l'entendre annoncer ce dessein de sa miséricorde; mais l'amour immense et tranquille caché dans cette parole, l'œil seul du Père céleste et peut-être celui de Marie étaient dignes de le contempler. Ce qu'on en devine est ineffable.

J'ai d'autres brebis » : un enfant pourrait dire ces mots; il n'y a qu'un Dieu pour en comprendre tout à fait le sens et la portée. Ces « autres » donc, qui sont ailleurs, qui sont bien loin, dans le péché, dans les ténèbres, ou même dans le néant, « il faut que je les amène » : *Oportet*. Doux « il faut »! C'est un monde, un vrai monde de lumière, de bonté, de grâce, d'espérance, de consolation, de salut. « Il faut »: c'est l'éternelle volonté de Dieu, son décret formulé et scellé; quelque chose, par conséquent, d'immuable, de souverain, d'irrésistible. « Il faut »: c'est le besoin de l'amour qui commande même à la puissance et donne le branle à la volonté. C'est en outre et par suite la volonté et le besoin de Jésus, entré tout entier dans les saintes amours de son Père et absolument docile et livré à tous ses vouloirs. « Il faut »: c'est le but de son incarnation et le prix de son sacrifice. Quelles forces! quelles nécessités! Comment n'arrivera pas ce dont tant et de telles causes sont le principe? Il le faut donc, et ce sera inévitablement. Cela ne coûtera pas moins que la vie de Jésus; n'importe, « il le faut», *Oportet*. Cela n'aboutira point sans que des milliers d'apôtres s'y dévouent, s'y dépensent et succombent à la peine; des millions de martyrs le paieront de leur sang; Jésus voit tout, compte tout, pèse tout; et cependant il dit: « il faut que j'amène aussi les autres ».

Et qu'il dit bien ce Maître, qu'il parle juste en s'énonçant ainsi : « je les amène »! Il les persuade, en effet, et les gagne sans que leur liberté soit violentée jamais, ni

compromise ; il les traite et dispose d'elles avec un souverain respect[1]. Si lui, Jésus, et tous ses envoyés, doivent subir des persécutions et toutes sortes d'odieuses violences, c'est pour que la contrainte nous soit fidèlement épargnée. « Je les attirerai, avait-il dit, par des attraits humains[2] ». Pour les pasteurs qui chercheront, tout sera laborieux et rude ; pour les brebis cherchées, pour les trouvées surtout, tout sera facile et doux. On ne les fera entrer ni par force, ni par surprise ; on les aidera, et parfois puissamment ; on les inondera de lumière, on les comblera de bontés, on se dépensera pour elles en toutes sortes de sacrifices, les protégeant, les défendant même au besoin, et contre leurs ennemis, et contre leurs faux amis, plus dangereux souvent que ceux qui sont ouvertement hostiles ; mais, en somme, on ne les recevra, on ne leur ouvrira que quand elles-mêmes voudront entrer, et nul ne sera pris qui n'ait décidément commencé par se rendre.

Toutes seront donc « amenées, et amenées par Jésus ». « Il faut que je les amène. » Lui seul peut faire cette œuvre qui est toute de grâce divine. Même quand il parlera et agira par des mandataires, il restera l'auteur principal, et c'est lui par-dessus tout qu'on devra remercier. Aux autres le dehors, mais à lui le dedans. C'est là qu'est son empire[3]. On plantera, on arrosera ; lui seul donnera l'accroissement, et cela après avoir donné la sève et la racine, et la tige, et vraiment tout l'arbuste[4]. On ne sait pas à quel point Dieu est présent partout et reste cause première dans toutes les causes secondes. Oh ! si les voiles se déchiraient, nous toucherions sa

1. Sap. XII, 18.
2. Osée. XI, 4.
3. Luc. XVII, 21.
4. I. Cor. III, 6.

main et verrions son visage ! pour enveloppé et dérobé qu'il soit, il est là, toujours là, et toujours il opère.

Il amènera donc « les autres », et toutes entendront sa « voix, et il n'y aura plus qu'une seule bergerie et un « seul pasteur ». O unité ! ô harmonie ! ô paix suprême et stable dans la lumière et dans l'amour ! ô règne de Dieu ! ô volonté divine accomplie sur la terre comme dans le ciel ! O succès final de Jésus, gloire de sa croix, moisson de ses semences, bénédiction de sa prière, suprême ambition de son cœur ! Un seul troupeau, un seul pasteur ! Quand sera-ce, ô mon Dieu ? Sera-ce jamais sur la terre ? Dix-huit siècles sont déjà passés, et le monde ne voit point encore ce ravissant spectacle. Sans doute l'Église est ce troupeau et elle n'a qu'un pasteur : un pasteur secondaire et visible qui est le Pape, un pasteur invisible et premier qui est vous, ô Jésus. Mais le genre humain n'est pas l'Église, et dans ce genre humain, que de brebis sans doute ! combien même sont des loups aujourd'hui qui demain seront des brebis ! Combien de nations infidèles qui naîtront à votre Évangile ! hâtez ces jours où tous viendront, ô tout-puissant Sauveur ; et puisque vous êtes à jamais élevé de terre, élevé, pour l'avoir été sur la croix, élevé, pour être glorieusement assis dans le ciel, « attirez tout à vous [1] ». A tous les titres, par tous les droits, cet héritage vous est dévolu [2]. Encore, si cela n'importait qu'à notre joie nous serions patients à attendre; mais cet état, c'est votre gloire, c'est la justice, c'est l'ordre, c'est ce dont vous-même ordonnez d'avoir faim et soif [3] ; c'est ce que votre Esprit demande sans cesse en nous, et avec des gémis-

1. Joann. XII, 32.
2. Psalm. II, 8 ; Hebr. I, 2.
3. Matth. I, 3.

sements ineffables [1]. Seigneur, écoutez votre Esprit; Seigneur, exaucez-le. Non point pour nous, ô Dieu, mais pour votre nom mille fois saint et digne de tout honneur, donnez enfin au monde ce souverain bien de l'unité, qui est la marque de votre règne et votre repos dans vos ouvrages.

1. Rom. VIII, 26.

CINQUANTE-SEPTIÈME ÉLÉVATION

C'EST POUR CELA QUE MON PÈRE M'AIME PARCE QUE JE DONNE MA VIE POUR MES BREBIS[1].

Comment un acte temporel, si grand, si beau soit-il, peut-il être la cause d'un amour éternel, tel qu'est assurément l'amour du Père pour vous, ô mon Jésus qui êtes son Fils unique ? Que serait cette eau remontant plus haut que le niveau de sa source, et jaillissant de la terre au ciel sans que le ciel l'ait d'abord versée sur la terre ? Comment donc nous dites-vous, ô mon doux Rédempteur, que la raison de l'amour de votre Père pour vous, c'est votre sacrifice, je veux dire votre immolation volontaire et sanglante ? Que vous ayez par là mérité votre gloire céleste, je veux dire l'épanouissement complet, la libre irradiation en vous et hors de vous de cette plénitude de grâce et de divinité qui, dès votre conception dans le sein de Marie, n'a pas cessé de vous appartenir, je le crois et le conçois. Vous l'avez méritée, cette gloire, pour votre humanité personnelle en laquelle, quoique subsistante et radicalement parfaite, votre sage et tout-puissant amour

1. Joann. X

la retenait secrète et comme enchaînée. Vous l'avez méritée aussi pour votre humanité de surcroît et d'adoption qui est votre chère Église. Mais qu'est cet épanouissement, même consommé, même étendu à la Création rachetée, sinon la manifestation de ce don premier et éminent que l'amour de votre Père vous a fait tout spontanément et sans mérite aucun de votre part, puisque, comme Verbe, vous n'avez rien à mériter, et que, comme homme uni au Verbe, vous avez été établi, ou pour mieux dire créé dans cette union d'où toute grâce découle en vous, et d'où, par suite, dérive aussi cette vertu surhumaine dont votre sacrifice est le signe le plus excellent en même temps que le fruit suprême. Dieu vous a donc prévenu, éternellement prévenu, et son amour pour vous n'a pas d'autre raison que lui-même.

Sans doute, ô mon bon Maître, étant le chef des élus, vous êtes leur exemplaire : il convient donc qu'ils trouvent en vous la loi, l'ordre et la forme de leur vie ; et parce que l'amour de notre Dieu, qui nous prédestine à la gloire, n'est pleinement déclaré qu'en suite de nos mérites (mérites d'ailleurs que nous lui devons, encore qu'ils sortent aussi secondairement de notre libre arbitre), il était simple et juste qu'il en fût pour vous comme pour nous, et que le salaire ne vînt qu'après la peine. En ce sens, il est donc vrai que, dans le ciel seulement, où vous êtes entré le premier « par votre sang [1] », on voit à découvert, et dans sa prodigieuse immensité, l'amour que votre Père vous porte. Cet amour est là-haut entièrement déployé ; il s'y déploie sans cesse, inondant votre humanité d'un torrent infini de gloire, de félicitations et de délices. L'assemblée des saints le contemple avec jubilation et pousse ce cri qui est un très ravissant concert : « Il est

1. Heb. IX, 12

« digne, l'Agneau qui est mort sacrifié, de recevoir l'hon-« neur, la louange, la bénédiction et la divinité[1] ». Et même dans notre exil, et malgré toutes nos ombres, voyant (ce qui éclate à tout œil purifié et simple), voyant les suites divines de votre Incarnation et de votre Rédemption par la croix, nous apprenons de mieux en mieux à vous connaître; nous savons d'une science de plus en plus certaine et éclairée jusqu'où vous êtes grand, saint, bon, aimable, adorable, et par là même aussi combien « le Père vous aime ».

Mais si tel est le sens premier et littéral de ce passage de votre Évangile, il demeure que, dans un ordre de pensées plus relevé mais non moins réel, en disant : « C'est « pour cela que mon Père m'aime parce que je donne ma « vie pour mes brebis », vous nous faites aussi entendre que si vous donnez et sacrifiez votre vie, c'est justement parce que votre divin Père vous aime : de telle sorte que ce qui semblait être la cause devient définitivement l'effet.

Ainsi, ô mon doux Maître, non seulement l'amour primordial et infini de votre Père vous institue et vous sacre pontife de tous et victime pour tous, mais de plus il est le foyer auquel s'allume cet ineffable amour qui vous fait, de votre plein gré, mourir dans les supplices. Oui, mon agneau mille fois admirable et béni, c'est parce que vous êtes aimé de Dieu, et d'un si grand amour, que vous sentez le besoin et comme une sainte fureur de vous plonger vous-même en ce baptême de sang. Ah ! peut-être que si Dieu a permis le péché, c'est surtout parce que ce péché vous devenait l'occasion d'une expiation si étonnante, et vous mettait ainsi à même de répondre à l'amour du Père par un amour tout à fait

1. Apoc. v, 12.

digne de lui. L'amour souverain vous faisant Dieu, ô mon Christ adoré, ce n'était dès lors rien de trop pour votre gratitude, que de vous abaisser jusqu'au néant et de vous laisser fouler par l'enfer. Dieu vous établissant son Fils, son Fils unique et consubstantiel, ô premier-né de Marie, ce n'était plus un excès de lui ramener, même au prix de votre vie, cette précieuse Création qui, portant ses vestiges ou même formée à son image, avait quelque titre à être aimée de lui, encore que, en réalité, elle lui soit inutile ; d'autant que s'il tenait à la conserver, il l'avait, du moins dans sa fleur, rien qu'en vous possédant, car vous la résumez et la couronnez divinement, ô Jésus ; et elle est incomparablement plus belle, plus assortie à Dieu, plus sainte, plus aimable, plus aimante en vous qu'elle ne le sera jamais en elle-même, abstraction faite de vous. C'est donc, en vérité, parce que le Père vous aime, que vous avez livré votre âme : pour la reprendre assurément et la reprendre en maître, mais seulement après l'avoir livrée, et à l'opprobre autant qu'à la douleur.

Et en même temps, malgré cette légitime et dévorante passion qui vous pressait de reconnaître l'amour et le don de votre Père par votre total et fécond sacrifice, restant, selon votre humanité, dans la réserve qui sied aux créatures; comprenant et voulant enseigner que toute initiative appartient à Dieu, surtout quand il s'agit de son culte; que ce qui sort du néant n'a pas le droit d'opérer comme de soi et en indépendance, même quand l'œuvre qu'il veut faire est bonne et sainte; que la justice fondamentale est pour nous d'obéir, et que l'ordre n'est bien gardé que là où Dieu reste le Souverain Maître, vous avez attendu que le signe fût donné par lui ; vous avez pris de lui votre mouvement même intérieur; vous n'avez rien accompli, rien entrepris, rien désiré, ni voulu, ni pensé que ce que

votre sainte âme voyait écrit dans les pensées et les vouloirs du Père; vous vous êtes tenu dans la sujétion, plus jaloux d'y demeurer même que de procurer à celui à qui vous la rendiez, la joie et la gloire de votre religion et du rachat du monde; et en somme, ô ma sainte victime, ô modèle excellent, ô chef, ô prince, ô pontife de tous ceux qui « adorent Dieu en esprit et en vérité », en mourant sur la croix avec tant de liberté, de courage patient et d'amour, vous vous êtes acquitté d'un mandat, vous n'avez fait qu'un acte d'obéissance [1]; « et c'est là, dites-vous, le commandement que j'ai reçu de mon Père [2] »

1. Philipp. II, 8.
2. Hoc mandatum accepi à Patre meo. Joann. X, 18.

CINQUANTE-HUITIÈME ÉLÉVATION

JÉSUS ACCUSÉ D'AVOIR UN DÉMON ET D'ÊTRE FOU.

Jésus vient de dire publiquement des choses adorables. Il a versé à flots la lumière et l'amour; il a déclaré au monde les plus sublimes conseils de Dieu, et montré que ces conseils sacrés n'ont d'autre fond que la bonté et la miséricorde, une miséricorde sans mesure et une bonté infinie. Il n'a pas tû ce qu'il lui en coûterait pour faire au genre humain ce don divin de la vérité, de la vie, de la liberté, de l'union, de la paix, du bonheur. Il le paiera de sa vie ; et s'il reprend cette vie volontairement immolée, ce sera pour devenir la tête radieuse d'une Création régénérée, et inonder d'une joie toute glorieuse les innombrables membres qu'il se sera gratuitement incorporés. Il ne se peut rien dire ni rien imaginer de plus touchant et de plus beau ; on ne saurait rien promettre ni donner de meilleur.

La réponse qu'on lui fait, c'est « qu'il a un démon et qu'il est fou[1] » : démoniaque, lui, la sainteté en personne; fou, lui, la Sagesse même! Et c'est le grand nombre qui

1. Joann. x, 20.

dit cela : *Multi*, la multitude. Et comme le discours de Jésus-Christ retentira jusqu'à la fin des temps, cette odieuse et stupide réponse se reproduira tant qu'il y aura des jours ; et ce sera toujours une foule qui répondra ainsi. Mon Dieu! qu'est-ce donc que l'homme [1] ? qu'est-ce que la foule surtout ? Oh ! comme cela donne envie de n'être point avec la foule! Mais aussi comme cela relève la gratuité, l'intensité, la constance de votre dévouement, et qu'on en estime davantage l'inestimable grâce d'appartenir à cette « élite » que vous tirez de la foule en la retirant du monde, et que vous nommez « vos brebis » !

Et parce que le mal, en tant qu'il se personnifie et devient capable d'agir, est l'émule du bien; parce que les ténèbres, dès qu'elles deviennent vivantes, veulent à leur manière s'étendre et rayonner comme le fait la lumière, cette foule, ce monde, ces hommes méchants, impies, égarés, prétendent inspirer et gouverner le pauvre peuple. « Pourquoi l'écoutez-vous » ? disent-ils [2]. Ici et là, en effet, le pauvre peuple a eu souvent cette simplicité et ce goût d'entendre Jésus qui parlait, encore que les pharisiens et les scribes lui criassent de ne l'écouter point et lui fissent honte de se rendre attentif. Mon Dieu! Mon Dieu! Plus que jamais gardez au pauvre peuple si trompé, si tenté, si scandalisé, le goût de vous entendre et de recevoir votre Évangile. « Pourquoi l'écoutez-vous ? » — Et vous, pourquoi ne l'écoutez-vous pas, celui qui, devant être infailliblement votre juge, commence, dans sa pitié pour vous, par se faire votre précepteur ? Quelle excuse à ne point vouloir entendre une parole qu'entoure et accrédite une pareille splendeur de beauté, de bonté et d'autorité ?

1. Job. VII, 17.
2. Joann. X, 20.

Mais comment assez admirer, mon humble et doux Jésus, que vous gardiez le silence en recevant une injure si grave, si sotte, et à tous égards si révoltante? d'autant qu'elle pouvait tourner à scandale pour ces petits qui vous sont si chers.

Mais vous jugez leur être plus utile en vous montrant héroïquement patient. C'est pourquoi, tandis que votre parole pouvait être une épée; tandis qu'un geste de votre main ou même un regard de vos yeux pouvait lancer la foudre avec l'éclair, votre cœur reste paisible, clément, aimant, et n'envoie pas même à vos lèvres un mot de reproche ou de plainte. O agneau! qui vous ressemble? et pourtant, je vous en supplie, faites que je vous ressemble!

CINQUANTE-NEUVIÈME ÉLÉVATION

MES BREBIS ENTENDENT MA VOIX ET JE LES CONNAIS ET ELLES ME SUIVENT, ET JE LEUR DONNE LA VIE ÉTERNELLE; ÉTERNELLEMENT ELLES NE PÉRIRONT POINT ET PERSONNE NE LES ARRACHERA DE MA MAIN[1].

Quelle suite! Le Verbe parle; c'est l'origine historique de la grâce. « Elle a apparu à tous les hommes, la grâce de Dieu notre Sauveur, et apparu pour nous instruire »[2]. « Dieu ayant parlé bien des fois et en beaucoup de manières à nos ancêtres par les prophètes, finalement, dans les jours où nous sommes, il nous a parlé par son Fils, l'héritier de toutes choses, par qui il a créé les siècles[3] ». Les bons entendent cette voix divine: les bons, c'est-à dire ceux qui sont droits, sincères, humbles, chastes, simples, doux, dociles, petits, au moins par le désir ou la disposition, et de plus attirés par le Père[4] et vaincus par la grâce; car ce n'est pas seulement parce

1. Joann. x, 27-28.
2. Tit. II, 11
3. Hebr. I, 1.
4. Joann. VI, 44.

qu'elles sont « des brebis » que les âmes l'entendent, mais parce qu'elles sont « les brebis de Jésus ». Il y a dans le monde des âmes loyales, honnêtes, bonnes, modestes, ayant des qualités enviables et de très appréciables vertus, qui cependant hélas! n'entendent pas la voix du Christ, et dès lors ne le suivent point et ne sont point à lui. Pourquoi? Parce que malgré tant d'aptitudes heureuses qu'elles ont dans leur nature, elles n'ouvrent point comme il convient leur oreille intérieure à Dieu. Et pourquoi n'ouvrent-elles point l'oreille? Est-ce que Dieu ne leur parle pas? Si fait, et comme aux autres. Est-ce que Dieu ne les appelle pas, ne les attire pas, ne les aime pas? Il les aime tant qu'il donne sa vie pour elles; et pour elles, comme pour tous, la grâce sort de cet amour comme le rayon sort du foyer. Elles pourraient donc venir, elles le devraient; néanmoins elles ne viennent point; ou si elles s'approchent assez pour entendre la voix, elles ne l'entendent qu'à l'extérieur, ce qui fait qu'en définitive elles ne sont ni éclairées, ni convaincues, ni touchées, ni gagnées. Elles restent dans les pensées du monde, dans les affections de la terre, en elles-mêmes enfin; elles se gardent et se veulent garder, ce qui est se refuser à Dieu et n'entendre pas la voix du Sauveur. Leur refus est un mystère, oui; mais ce mystère n'est point en Dieu, il naît d'elles et demeure en elles. On peut ne voir point cela ici-bas, ni même le croire, mais il en est ainsi, et tout le monde le verra là-haut. « J'ai voulu, dit le Christ, et tu n'as pas voulu[1] » Il en résulte que, ne recevant pas « la parole » où est le germe de la vie divine et notre lien de grâce avec Dieu, ces âmes restent « dehors », étrangères à l'alliance, séparées du troupeau qui est la famille de

1. Matth. XXIII, 37.

Dieu, « sans Christ, et partant sans Dieu en ce monde[1] ». Saint Paul l'a écrit, allant au fond des choses et le montrant sans ménagement. Or, tout cela, Dieu l'a prévu; tout est présent dans sa science éternelle. Il n'a pas voulu leur absence, mais il y a consenti à cause de leur volonté rebelle ou paresseuse; et par là il a glorifié sa justice, et relevé d'un lustre nouveau la miséricordieuse gratuité de son élection effective.

Ces âmes ne sont donc pas à Jésus-Christ; le Père ne les a pas données au Fils[2]; mais celles qui sont à ce Fils mille et mille fois béni, les brebis de ce bon Pasteur, « elles entendent sa voix » : c'est leur signe. Leur oreille, leur intelligence, leur volonté, leur cœur, tout en elles s'ouvre à la parole sainte, tout la reçoit, tout y adhère avec un amour humble et obéissant. Et par suite « Jésus les connaît », se reconnaissant lui-même en elles, et il se les unit dans son Saint-Esprit.

Ce n'est pourtant là encore qu'une union commencée. L'activité sort de la paix, le devoir de la grâce. L'amour qu'on a reçu donne faim de l'amour qu'on sait promis; la sainteté de la terre veut grandir jusqu'à celle du ciel. On prétend à tout prix ressembler à celui qu'on aime. Le Saint-Esprit devient dans l'âme un principe vivant de progrès, et ce progrès, c'est une conformité à Jésus-Christ de plus en plus parfaite. Comme l'Esprit gouvernait et poussait la sainte humanité du Verbe, il gouverne et pousse chaque membre incorporé à cette humanité, c'est-à-dire chacun des fidèles; et le terme de ce mouvement intérieur et divin, pour le membre comme pour le chef, c'est précisément la croix, puis la gloire, la sainte et bienheureuse gloire du Père. Tendre à cette fin qui est

1. Ephes. II, 12.
2. Joann. v, 37

la gloire, par ce moyen qui est la croix, c'est suivre Jésus.

Et à ces brebis qui le suivent, Jésus donne « la vie éternelle ». Dès le premier instant de la justification, le chrétien a cette vie dans son germe et dans sa substance. Cette vie est le fruit de la parole divine et comme la splendeur en nous de ce regard d'amour que Jésus donne à ceux qui l'entendent. Ne dit-il pas lui-même : « mes paroles sont esprit et vie [1] » ? La justice chrétienne ou l'état de grâce sanctifiante, c'est la présence et le règne de Jésus dans l'âme subjuguée par l'amour; et par suite, c'est le règne du Père qui engendre Jésus, et du Saint-Esprit qui procède du Père et du Fils. « Si quelqu'un m'aime, dit le Maître, et garde ma parole, nous viendrons à lui et nous établirons en lui notre demeure [2] ». Être juste, c'est donc posséder Dieu et être possédé par lui. Comment posséder Dieu en soi et n'avoir pas sa vie? Oui, la vie trois fois sainte et toute béatifique de Dieu, cette vie qui, donnée au Christ en plénitude, dérive en nous par participation, c'est « la vie éternelle ». Nous ne l'avons pas maintenant, il est vrai, d'une manière éternelle, mais nous l'avons réellement, et c'est ce qui rend possible aux hommes de faire aux yeux de Dieu des actes de « vivants ». « Les morts ne vous louent point, ô Dieu, s'écrie David, mais nous qui vivons, nous vous louons et vous rendons gloire [3] ».

Or, cette vie qui subsiste en nous sans y être encore consommée, elle s'affermit et, pour ainsi parler, s'éternise à mesure qu'elle nous pénètre davantage, nous arrachant par des vertus qui, en principe, sont sa vertu, et par les œuvres qu'elle nous fait faire, à tout ce qui est mauvais,

1. Joann. VI, 94.
2. Ibid. XIV, 23.
3. Psalm. CXIII, 18.

défendu, déréglé, imparfait, terrestre, éphémère; et c'est seulement après l'épreuve et à la fin de la voie divinement tracée, qu'elle se couronne elle-même en finissant de s'épanouir et de s'établir pour jamais dans l'heureuse créature qui l'a reçue. Éternellement de telles âmes sont soustraites à la mort; nul ne les peut ravir au Christ dont elles sont la conquête. Pour lui, c'est déjà fait, et il en parle comme d'une chose présente; il voit tout accompli dans les sublimes clartés de son intelligence; il sait donc infailliblement qui est à lui et lui restera toujours fidèle. Dans le temps, sur la terre, pour nous qui vivons sur la terre et dans le temps, c'est encore en question parce que ce n'est encore qu'en train. Nous pouvons avancer ou reculer, nous reprendre ou demeurer pris. O Dieu ! comme vous me connaissez, faites que je vous connaisse ; donnez-moi de vous aimer comme vous daignez m'aimer; et que jamais je n'échappe à cette main bienfaisante et ferme, toute-puissante et amie, à cette main divine et humaine qui ne peut me tenir toujours qu'en me retenant incessamment.

SOIXANTIÈME ÉLÉVATION

IL EST IMPOSSIBLE QU'IL N'ARRIVE POINT DE SCANDALES [1].

Impossible, et pourquoi, mon Sauveur? Vous ne les voulez pourtant point, ces scandales, ô vous qui pouvez tout: tout empêcher aussi bien que tout faire! Vous ne voulez point le mal, et moins que tout autre le mal malfaisant, le mal se propageant et imitant à rebours la sainte fécondité du bien. Or, le scandale est l'un de ces maux-là, un mal diabolique, funeste, contagieux; un mal allant en guerre et faisant des conquêtes. Pourquoi donc est-il impossible que des scandales n'arrivent point? Ils viennent de causes créées et libres: des démons, et des hommes que ces démons emploient et poussent, après les avoir asservis. Là est la source vraie de ce mal, sa source unique et responsable. Aussi ajoutez-vous tout de suite: « Malheur à l'homme par qui le scandale vient au monde ». Chacun répond de soi et répondra pour soi au jugement. La liberté créée se meut dans son ordre; vous, ô mon Dieu! vous pensez, décidez et agissez dans le vôtre; et c'est dans cet ordre transcendant de de vos con-

1. Luc. XVII, 1.

seils et de vos œuvres que, laissant notre liberté sauve, cette impossibilité dont vous parlez ici a sa raison d'être, sa portée morale et ses fruits.

En somme, ô trois fois sainte Justice, vous ne voulez point le scandale, mais vous souffrez que, sortant de ses causes naturelles, il se produise au jour; et étant ce que nous sommes, cela suffit pour qu'il se montre, plus ou moins souvent il est vrai, mais immanquablement. Mais ce que vous ne vous bornez point à permettre, ce que vous voulez au contraire positivement et souverainement, ce qui domine, et de très haut, tous ces congés donnés par vous, et les explique au point qu'on les admire, c'est le bien, l'adorable bien que vous tirez de ce mal. Et ce bien, c'est que de ce mal vous faites un piédestal et comme un trône à votre amour. Votre amour spécule là, ô Dieu insondable en vos voies; et comme il est infailliblement assuré de son gain, il va droit à son but sans que rien l'entrave ou le retarde. Cet amour est votre folie, cet amour est votre tyran; même en vous tout lui cède; il semble avoir raison de tous vos autres attributs, il les plie à sa guise, et l'on ne peut nier qu'il vous entraîne. Où cela, mon Dieu adoré? Oh! l'on n'y pense pas sans sentir que votre souffle traverse l'air où nos âmes respirent, et que, si vous ne le tempériez, ce souffle nous briserait comme un verre. Devant l'être vrai qui est vous, l'être qui n'est pas, mais *qui est fait*, l'être *factice* se retourne d'instinct vers le néant d'où il est venu, et s'y retire comme en son centre. Vous disiez par votre prophète: « Qui de vous pourra jamais demeurer dans le feu qui dévore et se tenir au sein des ardeurs éternelles [1] »? Ces ardeurs et ce feu, mon Dieu, c'est votre amour. Qui le dira? qui le concevra? qui en supportera

1. Is. XXXIII, 14

et le poids et l'action? Cet amour, c'est l'infini de l'infini. Oserai-je dire que c'est comme la divinité de Dieu : ce qui fait que saint Jean a écrit : « Dieu est amour [1] »? Quelle force donc que cet amour! et je le répète, ce ne sont pas seulement les choses qu'il pousse; toutes les choses pour lui sont comme des pailles pour l'ouragan; c'est vraiment vous qu'il pousse, ô Dieu, vous-même, et dans des précipices sans fond, et dans des gouffres à donner le vertige. Mais par là justement il déclare ce qu'il est, se montrant à lui-même sa souveraine omnipotence, et la montrant à l'univers entier.

En un sens il n'y a qu'un scandale : c'est la croix. Saint Paul l'appelle ainsi [2], et c'est bien son nom propre. En surpassant les autres, il les contient, ce semble, et les résume. Or, celui-là, mon Dieu! ce scandale royal et souverain, l'amour l'a bien plus voulu que permis, et c'est pourquoi il était impossible qu'il n'arrivât point à son jour. Votre amour l'a sans doute permis en tant que les libertés créées s'y exerçaient méchamment contre tout ordre et toute justice; mais en même temps, mais par-dessus tout, il l'a réellement voulu en tant que lui-même y trouvait son compte, s'y révélant à tous jusqu'à son dernier bout: *in finem*, comme dit l'Évangile [3].

En effet, c'est un scandale inouï que votre crucifiement, c'est un crime sans pareil et jusque-là sans nom; c'est le comble du sacrilège, le chef-d'œuvre de l'impiété et le suprême triomphe de l'enfer. Il n'importe; comme le monde disparaît aux yeux du monomane, tout s'efface aux yeux de votre amour, ô incompréhensible Dieu! Il s'élance donc à son but sans tenir compte de rien, hormis de cette

1. I. Joann. IV, 16.
2. Galat. V, 11.
3. Joann. XIII, 1.

innomable passion qu'il entend satisfaire. Aimer par delà toutes bornes, aimer en dehors de toute règle et contre toute raison; aimer jusqu'à extinction, uniquement pour aimer, pour déployer, honorer et contenter l'amour, pour faire voir au ciel et à la terre ce que c'est qu'un Dieu qui aime et jusqu'où Dieu est charité, c'est assez et c'est tout. Vienne donc le scandale et surtout celui du Calvaire; ses ténèbres seront englouties dans la splendeur de ce débordement du cœur de Dieu. Vienne l'heure du Christ et ce baptême de sang dont le désir le brûle[1]. non seulement cela est nécessaire au point de vue de l'amour, mais c'est le nécessaire unique[2]; et parce que l'amour a tous les droits, il en use comme il lui plaît.

Malheur donc à qui peu ou beaucoup offense Dieu, viole ses commandements et scandalise ses frères! Néanmoins, posé l'homme tel qu'il est, avec sa liberté et son opposition native hélas! aux voies et à la loi de Dieu, c'est une chose impossible qu'il n'arrive point de scandales. Tout scandale est une croix à Jésus, et l'amour a éternellement décrété que Jésus vivrait crucifié sur la terre. C'est son plaisir à lui; il y met son honneur. L'homme fera ce mal parce que très librement et très injustement il lui plaira de le faire; très librement aussi et très saintement Dieu tirera de ce mal ce bien suprême et inestimable qui est le triomphe de son amour et la gloire de son invincible bonté.

1. Luc. XII, 50.
2. Ibid. X, 42.

SOIXANTE-UNIÈME ÉLÉVATION

JE NE SAIS D'OU VOUS ÊTES.

« Je ne sais d'où vous êtes [1]. » C'est la parole terrible que vous dites aux malheureux qui, par leur faute, doivent demeurer éternellement *dehors*. C'est une réponse que vous leur faites, la réponse à leurs œuvres méchantes et à leur obstination dans leurs voies dépravées ; car si leurs lèvres vous crient, comme nous le voyons dans l'Évangile : « Seigneur, ouvrez-nous » [2], ce cri dit bien l'effroi que leur cause la vue du supplice, mais nullement la répudiation qu'ils font de leur péché. Leur nature fuit la peine ; leur cœur reste attaché et comme rivé au mal. Ils voudraient ne pas tomber en enfer ; mais encore moins veulent-ils entrer dans le ciel aux conditions requises ; et plutôt que de plier, de s'humilier, de s'accuser, d'obéir, d'aimer surtout, et de recevoir la gloire comme une grâce, ils aiment mieux mille fois être damnés. C'est quelque chose d'épouvantable ; mais tel est leur vouloir et la consommation en eux de cet état de pécheur dont, pendant tant d'années et en tant de manières, Dieu

1. Luc. XIII, 25.
2. Matth. XXV, 11.

les a avertis de se garer, leur prédisant que de ces péchés où ils s'imaginaient faire acte d'hommes libres, ils deviendraient plus tard et immanquablement « les esclaves »[1].

Vous leur répondez donc, ô Maître, et vous leur dites : « Je ne sais d'où vous êtes ». Ainsi vous ignorez leur *provenance*. Le principe d'où ils sortent est ténèbres pour vous parce qu'il n'est point en vous. Ils viennent « d'ailleurs »[2], d'en bas, de leurs pensées vaines et folles, de leurs volontés corrompues, de leurs passions désordonnées. Sans vous adresser une prière ni vous demander un conseil, c'est-à-dire, en somme, sans vous et malgré vous, eux-mêmes ont donné le branle à leur activité et imprimé à leur vie sa direction et par là même son caractère. D'où qu'ils soient nés selon la chair et le sang, ce sont pour vous des bâtards, et ils n'ont fait œuvre que de bâtards.

Tout est d'abord pour vous, ô Dieu, une « question de principe » ; et avant de récolter les fruits d'un arbre, ou même de les considérer, vous en examinez la sève et les racines, ô Père de qui toute paternité dérive au ciel et sur la terre[3]. Il est vrai que pour nous juger et fixer notre dernier sort, vous attendez la fin de notre vie morale ; mais toute l'alternative de ce suprême jugement, ce oui ou ce non, ces bras tout grands ouverts ou inexorablement fermés, ces yeux irrités ou souriants, ces lèvres d'où la bénédiction ou la malédiction s'échappent, tout dépend de notre fidélité ou de notre infidélité à notre premier principe.

Quoi qu'il en soit, en effet, de ces principes secondaires où les sentiers que suivent nos âmes ont leur première amorce parce qu'ils sont les premières conclusions qu'à

1. Qui facit peccatum servus est peccati. Joann. VIII, 34.
2. Ibid. X, 1.
3. Ephes. III, 15.

tort ou à raison notre conscience particulière tire de la lumière intime et générale qui nous illumine tous, il est sûr que cette lumière qui est vous, ô Verbe unique de Dieu [1], est le premier principe de toutes les créatures : leur principe, parce que vous les avez tirées du néant; leur principe, parce que vous êtes leur loi au même titre que leur auteur. Volontairement et librement vous prononcez chacun de nous, ô parole éternelle; et ce que vous dites, quand vous nous prononcez ainsi, est tout ce que nous sommes d'abord et ce que nous devons être ensuite. Cela devient dès lors notre principe intérieur, notre raison, notre foi, notre parenté lumineuse avec vous, notre racine en vous, le premier effet et comme la forme élémentaire de notre prédestination selon la nature et selon la grâce. Tout ce qui vient de là, vous le reconnaissez; c'est un fleuve ou un ruisseau, mais qui sort du sein de l'infini pour revenir s'y précipiter et s'y abîmer sans s'y perdre. Votre œil suit ce parcours. Il n'y a là que de la vérité, il n'y a que de la justice. Si des ombres s'y glissent par suite de la malice du monde où nous vivons et de notre propre faiblesse, telle est la splendide et efficace vertu de ce principe immanent, qu'il peut toujours et aisément chasser ces ombres survenues, et annuler les défaillances accidentelles où elles ont leur origine. Votre miséricorde s'y emploie, et avec quel zèle, quelle magnanimité, quelle patience! Oh! les corrigés, les redressés, les pardonnés, vous ne les ignorez point, mon Sauveur! Vous les aimez, vous les accueillez, et éternellement vous les posséderez. Mais encore est-il nécessaire que la lumière première ait subsisté dans ces âmes faibles; ou que du moins, par un coup de force, vous l'y ayez de nouveau fait luire après qu'elle avait disparu. Il le faut avant le jugement, sans quoi le

1. Joann. I, 9.

jugement ne saurait être favorable. O trésor sans prix des principes! Tout peut mourir en nous hélas! mais si le principe demeure, tout peut ressusciter. S'il vient à mourir au contraire, tout est mort: et c'est à ceux en qui il est mort que Jésus dit: « Je ne sais ni d'où vous venez ni vraiment qui vous êtes. Vous m'êtes des inconnus, des étrangers, des barbares. Il n'y a pas de lien entre moi et vous; nous n'avons ni les mêmes pensées, ni les mêmes amours; et comment vous unirais-je à moi ne pouvant ni vous regarder ni même vous concevoir? Allez, vous qui, à force d'être inintelligents, êtes devenus inintelligibles; gens du dehors, restez dehors. C'est un lieu de ténèbres; qu'y faire? Vous les avez aimées ces ténèbres, les préférant très librement, longtemps et opiniâtrément à la lumière. cette lumière qui était ma parole, cette lumière qui était mon amour, cette lumière qui était moi en personne [1] ». Il y a là « des pleurs et des grincements de dents [2] »; qu'y faire encore? Je vous avais prévenus; afin de vous mieux assurer la licence de violer ma loi, vous avez ri de ces sanctions dont je la déclarais munie. Je vous l'avais dit et démontré que je suis personnellement la vie, la vérité, l'amour, tout bien, toute félicité; il devait être clair, même à votre raison, que vous séparer de moi, c'était inéluctablement pâtir et mourir. Il vous a plu néanmoins d'acheter au prix de cette séparation mortelle, des biens vains, bas, passagers, et disparus maintenant pour toujours, puisqu'ils étaient terrestres et que vous n'êtes plus sur la terre et n'y reviendrez plus jamais. Allez donc: je ne vous connais point; *Ite, nescio vos.*

O Dieu! un secret, un infaillible secret pour échapper au malheur sans mesure caché dans cette parole, n'est-ce

1. Joann. VIII, 12.
2. Matth. VIII, 12.

pas de vous l'emprunter pour la dire invariablement à toute joie malsaine, à tout sophisme menteur, à tout conseil perfide, à tout scandale enfin qui vient nous tenter ici-bas : « Je ne sais d'où tu es ? Je ne connais, quant à moi, et prétends ne connaître que Jésus et ce qui vient de Jésus [1]. Le reste ne m'est rien ; je fais plus que le mépriser, plus que le nier et l'ignorer ; en tant que cela peut m'induire à péché, je le damne.

1. I. Cor. II. 2.

SOIXANTE-DEUXIÈME ÉLÉVATION

VOUS SEREZ HAIS DE TOUS A CAUSE DE MON NOM.

« Vous serez haïs de tous à cause de mon nom[1]. » Ceux à qui vous parlez, ô mon divin prophète, c'est nous, vos disciples, vos amis, vos enfants, votre famille, votre Église. Et cette foule que vous nommez « tous », c'est le monde, le corps et l'église de Satan. On nous hait ; on nous hait tous sans exception ; et qu'ils le sachent ou non, qu'ils le veuillent même ou ne le veuillent pas, d'instinct, par force, unanimement, tous ceux du monde nous haïssent : *nous sommes l'ennemi.* On nous a haïs dans le passé, on nous hait dans le présent, on nous haïra dans l'avenir, et partout, et implacablement, et comme on ne hait personne en ce monde. On nous diffamera, on nous calomniera, on nous bafouera, on nous vexera de mille manières, savamment, industrieusement, se servant pour cela de toute arme, et des choses les plus triviales, comme le théâtre et la chanson, et des choses les plus saintes et les plus relevées, comme la loi et le pouvoir domestique ou civil. On ne se rendra à rien, pas

1. Matth. x 22.

même à l'évidence ; on ne reculera, on ne s'arrêtera devant rien, ni devant l'injustice criante, ni devant le mensonge impudent, ni devant les excès les plus monstrueux et les plus détestables. La mort seule ne suffira point à traduire cette haine, et encore moins à l'assouvir ; il y faudra toujours ajouter les supplices ; nos tombeaux même seront violés, on dissipera nos poussières, on conjurera, on parlera, on écrira pour flétrir notre mémoire et l'abolir, s'il se pouvait, du souvenir des hommes. Et c'est là l'histoire perpétuelle, l'histoire universelle des relations du monde avec l'Église de Dieu. Cette histoire va de ce mot officiel de nos persécuteurs païens qui nommaient vos fils, ô Jésus, « la haine du genre humain », à ce mot de l'infâme Voltaire, traitant d'infâme et votre Église et votre œuvre et jusqu'à votre personne. Et cela n'est point fini, et cela ne finira point. Cela même ira s'augmentant jusqu'à ce que votre jugement fasse entre le monde et nous cette séparation décisive qui sera notre délivrance, et creusera entre nous et lui cet infranchissable abîme que l'Écriture nomme « le grand chaos[1] ».

Mais pourquoi, ô mon Dieu, cette haine insensée, obstinée, furieuse ? Il s'agirait de nos personnes, certes, elle serait déjà injustifiable. Car enfin ceux qui nous haïssent sont nos frères en Adam. De s'être volontairement réduits, comme ils l'ont fait, sous le joug de celui qui est la haine en personne et d'obéir à ses inspirations, cela ne change point le fond de leur nature. Cette nature est la nôtre, et nous sommes tous parents. Assurément nous commettons des fautes ; mais qui n'en commet sur la terre ? et si nos frères du monde accusent l'un d'entre nous, Maître, n'êtes-vous pas toujours en mesure et en droit de lui dire : « Que celui qui est sans péché lui jette la pre-

1. Luc. XVI, 26.

mière pierre[1] ? » Nous péchons, mais, en réalité, beaucoup moins que les autres, justement parce que nous vous connaissons mieux, que nous vous craignons davantage, que si nous ne vous aimons point assez, nous voulons pourtant vous aimer, que nous recourons à vous par la prière et recevons vos divins sacrements. Ce sont là mille raisons, et toutes fortes, pour que nous péchions moins que ceux qui ne cheminent pas dans nos voies. Il y en a toujours parmi nous qui ne pèchent plus jamais grièvement, ou même ont vécu sans le faire. Il y en a qui sont saints et qui, unis à vous, réparent surabondamment les péchés des plus faibles. Et ceux-là mêmes des nôtres qui ont grièvement péché, nos criminels si vous voulez, nos scélérats, combien souvent, à l'exemple du bon larron, finissent-ils par détester publiquement leur crime, s'humiliant devant le droit, satisfaisant à la justice, et demandant au ciel et à la terre un pardon qui, du côté du ciel au moins, ne leur est jamais refusé !

En outre, est-ce jamais comme chrétiens que nous manquons à l'ordre et commettons une faute ? très évidemment non ; et s'ils ne veulent point parler en forcenés et s'entêter dans le mensonge, ceux mêmes qui nous haïssent sont obligés d'en convenir : ce n'est pas comme chrétiens que nous péchons jamais, mais comme hommes, et en cessant d'être chrétiens dans nos œuvres, encore que nous le demeurions par la foi. Tout pécheur, en effet, va contre Dieu, contre l'Église, contre la loi, contre tous les principes qui de droit règlent sa conscience. Il ne peut être mauvais qu'à la condition d'être inconséquent. Quoi d'ailleurs ? ce monde, si sévère aux pécheurs et qui devant nos chutes joue le scandalisé, les criant avec indignation aux quatre vents du ciel, est-il donc si antipathique au

1. Joann. VIII 7.

péché qu'il le veut bien dire et paraître ? Il ne l'excuse pas seulement dans ses membres, il les pousse à le commettre ; et que de fois, quand ils l'ont commis, il les en loue tout haut ! Qui le commet ne fait, au reste, qu'appliquer ses principes; et si ceux qu'il favorise de sa triste amitié, gardent quelque mesure d'honnêteté et de justice, ce n'est qu'en manquant ou de hardiesse, ou surtout de logique. Oh ! hypocrites, disait Jésus, ô cœurs doubles, ô juges iniques, ayant la justice sur les lèvres, une justice rigoureuse et armée, et étant en proie au dedans à une corruption qui fait peur [1]! « Si vous étiez du monde, nous dites-vous, ô notre Jésus, qui que vous fussiez d'ailleurs et quoi que vous fissiez, le monde, reconnaissant en vous son esprit, vous aimerait et vous applaudirait; mais vous n'êtes pas du monde, et de là vient que vous êtes voués à sa haine [2] » ?

Or, vous le dites tout aussitôt, mon adoré docteur, ce que le monde poursuit ainsi en nous, ce n'est pas nous, mais vous, qu'il a haï le premier et plus que tous les autres. Vous serez haïs de tous « à cause de mon nom », à raison de ce que vous m'êtes, de ce que je vous suis, et surtout de ce que je suis.

Est-ce naturellement concevable, ô Jésus ? Votre nom, c'est le nom de Dieu, nom trois fois saint, adorable et aimable; votre nom, c'est celui de Dieu entré spontanément dans notre humanité, de Dieu se faisant pour nous précepteur et pasteur, Sauveur et rédempteur ; le nom, par conséquent, de la lumière qui resplendit et emplit de ses clartés notre pauvre atmosphère ; le nom de l'amour qui opère parmi nous plus miséricordieusement et de plus près; le nom du pardon qui va au-devant du coupa-

1. Matth. XXIII, 27.
2. Joann. XV, 29.

ble, de la paix qui se fait avenante et invitante à ceux qui l'ont troublee, de la grâce qui afflue, de la joie qui se propose, de la beauté infinie se montrant à nous sous nos traits, du bonheur venant nous dire qu'il est notre ami et notre frère. Mon Dieu ! ce nom ! votre nom ! Et vous l'offrez à tous, ce nom de gloire et de vie éternelle ! Ceux qui le reçoivent et le portent devraient être par tous admirés et enviés : non ; on les hait, et justement parce qu'ils le portent. Humainement parlant ce n'est point explicable ; et comme si ce nom divin est devenu le nôtre, cela ne s'explique que par votre intervention directe et personnelle, qui est un mystère de bonté et d'amour, de même le fait que ce nom soit haï, et haï comme il l'est, demeure incompréhensible sans l'intervention personnelle et l'action de votre antique, immortel et implacable ennemi, l'ange rebelle et pour cela déchu, l'ange de ténèbres, le prince et l'inspirateur du monde, Satan, l'orgueilleux sans repentir, le haineux sans entrailles.

Mais quel honneur pour nous, mon Sauveur, que d'être traités par lui comme vous l'avez été vous-même ! Quelle décoration que cette haine ! comme elle nous relève ! comme elle nous sied ! Quel signe elle est de votre amour pour nous, et de notre adoption par vous, et de notre union avec vous ! De quelle joie aussi n'est-elle pas la source et le titre ? et comme on comprend bien ce qui est écrit de vos apôtres : « qu'ils s'en allaient joyeux de devant les tribunaux, parce qu'ils avaient reçu pour votre nom et des affronts et des injures [1] ». Du haut de votre amour il est simple, il est doux de mépriser cette haine ; il est aisé aussi de ne la point redouter. Mais il vous plaît de nous donner sur ce point une assurance complète : c'est pourquoi, ayant dit qu'à cause de vous tout

1. Act. v, 41.

le monde nous haïra, vous ajoutez que « un seul de nos cheveux ne périra pas de notre tête [1] ! »

Tout est par vous surveillé et gardé, ô mon Dieu ! surveillé par votre souveraine et indéfectible intelligence, gardé par votre omnipotence. Cela même qui ne compte pas pour nous, un cheveu de notre tête, cela compte à vos yeux ; et comme votre œil le regarde, votre providence s'en occupe. Nos riens sont quelque chose pour vous ; et ce qui n'obtient de nous ni pensée, ni regret, ni souvenir, est l'objet de votre sollicitude. Pour nous faire mieux entendre jusqu'où vous nous aimez, et à quel degré inouï tout ce qui nous appartient vous est cher, vous parlez d'un de nos cheveux. Mon Dieu ! si pour qu'un seul de nos cheveux tombe par terre, il faut un congé positif de votre majesté, qu'estimez-vous nos membres, notre corps, notre vie, notre âme et la vie, le progrès et le salut de notre âme ? Quoi ! si Dieu n'y consent, aucune puissance au monde ne peut m'arracher un cheveu ; si donc on fait bien davantage, si l'on me blesse et me mutile, si l'on m'opprime et me tourmente, si enfin l'on me fait mourir, n'est-ce pas que vous le voulez bien, ô mon suprême Seigneur ? et alors qu'ai-je à craindre ? Tout est grâce et bonté dans votre volonté ; et si, même quand elle châtie, elle est juste, miséricordieuse, adorable et aimable [2], combien plus quand elle éprouve, forme et consomme ses saints !

Et vous ne dites pas seulement que sans votre consentement un de nos cheveux ne tombera par terre, vous insinuez encore que même tombé ou arraché, il ne périra point. Qu'est-ce à dire ? Comme le reste du corps, il périra sans doute en sa forme terrestre ; mais nous savons qu'au dernier jour tout sera restitué, et que notre corps ressus-

1. Matth. x, 30.
2. Apoc. III, 19

citera intègre. Sa gloire, si nous sommes saints, ira beaucoup plus loin que cette intégrité, mais à tout le moins elle la suppose. En cela donc encore votre parole est vraie, ô mon docteur, et qu'il est délicieux d'y appuyer ses espérances!

Enfin vous dites, et c'est votre conclusion pratique, comme aussi la condition de cette sécurité parfaite et de cette glorieuse résurrection, vous dites que nous « posséderons nos âmes dans la patience ». Il faut pâtir. Vous avez pâti pour nous et avant nous dans une incomparable mesure; nous pâtirons après vous et comme vous. Pour fidèle et puissante qu'elle soit, votre Providence ici ne donne point de dispense. Elle gouverne, modère et féconde nos douleurs, mais sans les supprimer. Elle fait souvent bien plus qu'y consentir, elle y connive; elle ne se contente pas parfois d'y conniver, elle les suscite et les impose. Il en résulte que la patience est nécessaire à tous [1] ; qu'elle est autre chose encore qu'une condition à subir, qu'elle est un précepte à garder. Comme elle entre essentiellement dans vos mystères et votre doctrine, elle fait inévitablement partie du système de nos vertus. Elle seule termine ce que les autres commencent [2]; elle couronne même la charité, étant son triomphe ici-bas et le comble de ses témoignages. Et l'un de ses plus beaux fruits, en attendant ceux que le ciel lui réserve, c'est, dites-vous, qu'elle nous donne le secret de « posséder nos âmes » ; c'est-à-dire qu'elle les retient de s'échapper en insoumission, en murmure, en plainte immodérée, surtout en vengeance et en haine. Elle fait qu'en se tenant immuablement fidèle à Dieu, l'âme règne sur ses puissances, et par là sur le monde. Elle achève d'em-

1. Hebr. x, 36.
2. Perfectum opus habet. Jacob. I, 4.

bellir et de sanctifier le cœur où elle réside en finissant de le rendre semblable au vôtre, douce et muette victime, exemplaire de toute sainteté. Nous enlevant tout à fait à nous-mêmes à force de nous élever au-dessus de nos instincts les plus profonds, de nos tentations les plus vives et de nos intérêts humainement les plus aimés, elle nous livre tout à fait à Dieu, à ses droits souverains, à son absolu bon plaisir, à ses perfections adorées, à lui enfin dont nous devenons ainsi le trône, le temple et le royaume, ce qui fait qu'il nous possède en même temps que nous le possédons.

TABLE DES ÉLÉVATIONS

Tours. — Imprimerie Mame.

ÉLÉVATIONS

SUR

LA VIE ET LA DOCTRINE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

IMPRIMATUR :

Turonibus, die 19 Martii 1920.

P. Bataille,

V. G.

ÉLÉVATIONS

SUR

LA VIE ET LA DOCTRINE

DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Par Mgr Charles GAY

ÉVÊQUE D'ANTHÉDON, ANCIEN AUXILIAIRE DE SON ÉMINENCE
LE CARDINAL PIE, ÉVÊQUE DE POITIERS.

Omnia et in omnibus Christus.
SAINT PAUL.

SEPTIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

TOME II

MAISON ALFRED MAME ET FILS
TOURS ET PARIS

1920

SOIXANTE-TROISIÈME ÉLÉVATION

DE L'UNIVERSALITÉ DE JÉSUS, A PROPOS DE CE QU'IL RÉPOND QUAND ANDRÉ ET PHILIPPE LUI DISENT QUE PLUSIEURS GENTILS LE VEULENT VOIR.

Quel être êtes-vous, ô mon adoré Maître ? Créer le monde vous est un jeu, et vous vous jouez dans cette Création plus librement que l'oiseau dans notre atmosphère. L'oiseau monte ou descend à son gré ; si bon lui semble, il rase la terre de l'aile ou se pose sur le sol. Dès qu'il lui plaît, il s'envole et vient se cacher dans le feuillage des arbres. Il s'élance de là, s'il le veut, comme s'il prétendait fendre les nuages et toucher le soleil ; il plane dans les hauteurs, il s'ébat dans l'espace et y tourne en tous sens. Dans ce domaine immense que votre douce providence lui livre, il est toujours chez lui. Tel êtes-vous, ô mon Jésus : vous atteignez toutes les extrémités des choses, vous êtes libre d'aller partout. Vous descendez jusqu'au néant, vous remontez jusqu'au sein de Dieu. Vous parcourez successivement ces divers ordres de créatures que vous avez si savamment disposées et comme superposées les unes aux autres depuis l'atome jusqu'à l'archange. Vous pénétrez au fond de tout, vous

faites le tour de tout, et vous dites le mot de chaque chose. Vous ne dites pas seulement ce mot : en principe c'est vous qui l'êtes, étant le terme personnel de l'intelligence de Dieu, où tout ce qui existe a sa forme éminente et son origine nécessaire. Et en tous lieux vous êtes chez vous [1]. A la seule condition que l'on consente à vous entourer, vous vous accordez pleinement avec tout ce qui vous entoure. Vous êtes la lumière, la vie, la paix, la joie de tout ce qui vous accueille et se laisse pénétrer et posséder par vous. Enfin tout est de vous, tout est pour vous, tout est à vous, tout a besoin de vous, et tout ce qui vit vit de vous, ô vie universelle, ô jour universel, ô bien universel !

Mon Jésus ! qui dira votre grandeur ? Elle est si vraie, si simple, si naturelle ! On n'y sent rien d'effrayant ni d'inabordable ; on n'y sent rien non plus d'emprunté, de forcé, de factice, rien même de survenu. Tout y est comme de premier jet et vraiment d'un seul jet. Tout y est jeune, printanier, virginal ; tout y est doux, harmonieux, symphonique. Ce qui est purement créé n'offre jamais ces caractères, et surtout en cette perfection. Même en ce qu'il y a en vous de créé, ô Jésus, on sent la présence substantielle et souveraine d'une vie qui ne dépend de rien parce qu'elle subsiste par elle-même. Le nécessaire, l'absolu, l'éternel est ce qu'il y a de plus radical et dans votre être et dans vos actes. O mon incomparable amour ! ô mon unique beauté ! O Jésus qui êtes toutes choses et qui nous êtes toutes choses ! C'est comme Verbe incarné que vous êtes toutes choses; c'est comme Christ immolé que vous nous êtes toutes choses. Votre sacrifice vous contient, et par conséquent vous ressemble ; votre être entier passe dans cet acte, et

1. In propria venit. Joann. I, II.

cet acte, à vrai dire, n'est que le passage volontaire et saint de tout votre être au Père que vous glorifiez, et au monde que vous rachetez. Il est comme le débordement total et l'universelle effusion de votre être qui est universel. Aussi comme vous l'avez aimé ce sacrifice ! comme vous l'avez désiré et appelé ! comme vous avez vécu pour l'accomplir, et quelle ivresse paisible a saisi votre cœur, lorsque l'heure a sonné où il devait être accompli ! Mon Sauveur ! on devine, on voit, on sent au plus intime de son âme baptisée, l'ineffable tressaillement de ce cœur en face de cette œuvre sans pareille, attendue de tous et qui, jusqu'à ce qu'elle fût achevée, tenait le ciel et la terre en suspens. L'Évangile ne nous découvre qu'en partie cette merveille de votre intérieur ; mais ce que votre compatissante bonté nous permet d'en apercevoir suffit à faire fondre nos âmes.

Saint Jean raconte que des Gentils vinrent dire à l'apôtre Philippe qu'ils voulaient vous voir, ô Jésus [1]. Ils voulaient ce que doit vouloir et ce que veut au fond toute créature, même quand elle ne le sait pas parce qu'elle vous ignore, ou que, vous connaissant et vous méconnaissant, elle prétend ou s'imagine désirer autre chose que vous. Philippe transmit à André le souhait de ces Gentils, et ensemble les deux disciples vinrent vous exposer cette requête. Vous la saviez déjà, car vous-même l'aviez inspirée. Sans aucun doute vous l'agréâtes ; mais saint Jean omet ce détail, et plongeant en vous son œil d'aigle, il nous raconte ce que cet humble événement vous donna d'émotion divine, et les paroles sublimes qui jaillirent de cette émotion.

Embrassant d'un regard cet incalculable nombre d'infidèles que votre prochaine immolation allait enfanter à

1. Joann. XII, 20.

la foi, et dont ces heureux empressés étaient comme les prémices; contemplant votre Église qui, avant de remplir le ciel, allait bientôt commencer de remplir le lieu et le temps, vous dites : « L'heure est venue où le Fils « de l'homme va être glorifié. « L'heure est venue ! Quelle délivrance pour vous, ô mon Sauveur ! quel repos ! quelle jubilation ! Elle allait donc enfin cesser cette angoisse dont vous gémissiez, et qui devait durer, vous l'aviez dit, jusqu'à ce que vous fussiez baptisé de votre sanglant baptême [1] ! Vous alliez donc enfin vous plonger et vous perdre dans cette souveraine volonté de votre Père, que vous aviez saluée et adorée dès la première aurore de votre vie humaine [2]. Elle était arrivée cette heure où le Fils de l'homme aurait sa gloire, où le soleil éternel darderait ses plus chauds rayons, où la source infinie épancherait ses ondes, où la racine divine pousserait ses tiges déifiées. L'univers entier allait voir qui est ce Jésus de Nazareth si contesté, si contredit, et à la fin jugé, condamné, flétri et crucifié. Sa propre lumière l'investirait, et absorbant les ténèbres dans lesquelles ses ennemis (complices involontaires mais obligés de son amour) s'efforceraient de l'ensevelir, elle le manifesterait aux nations et amènerait le genre humain à tomber à genoux devant lui.

« Si le grain de froment qui est semé en terre n'y « meurt pas, il reste seul : s'il y meurt au contraire, « il produit beaucoup de fruit ». Ce grain de froment, c'est vous, ô mon doux Maître.

Avant tout, c'est pour vous figurer que le froment existe : oui, pour vous figurer et vous servir, plus encore que pour nous nourrir. Vous êtes, de toute manière, la première raison de toutes choses, et c'est à la nature et au

1. Luc. XII, 50.
2. Psalm. XXXIX, 8, 9.

degré de leur relation avec vous que se mesure leur excellence, mesure elle-même de leur importance. Il est mille fois meilleur et plus glorieux au grain de blé de vous avoir servi d'emblème, que d'avoir, depuis plus de six mille ans, entretenu la vie des hommes. C'est d'ailleurs sur votre vie à vous (j'entends votre vie humaine et voyagère), que celle de ce grain de blé est modelée. La loi de sa germination et de sa multiplication si étonnante n'est qu'une application particulière de la loi qui domine votre vie et en dirige l'œuvre capitale, c'est-à-dire votre sacrifice. Tout ce qui vit dans la vérité, tout ce qui se meut dans l'ordre, tout ce qui marche vers sa fin vous suit nécessairement. Vous êtes le type et la règle et la voie de toute créature. Aussi, tout en vous désignant sous cette humble figure du blé, vous dites expressément ce qui se passe chaque jour en cette région inférieure de la vie végétale ; vous racontez, vous expliquez l'histoire de nos moissons. Oh ! que la Création sensible est belle, qu'elle est lumineuse et limpide quand on vous voit à travers elle ! Il ne parviendra jamais à la comprendre celui qui vous ignore ou fait abstraction de vous. Il en pourra savoir les phénomènes, il n'en saisira ni les secrets intimes, ni l'ensemble, ni la portée. Vous êtes le dedans de tout ce qui paraît dehors et la raison la plus profonde de ce que le Père a créé par vous.

Mais des corps vous montez aux âmes, et là encore vous énoncez cette loi qui, étant celle de votre vie, devient logiquement celle de toute existence. Ordre physique, ordre moral, tout est fondé sur vous et gouverné par vous. La loi s'élève sans doute avec la vie des êtres qu'elle concerne, mais c'est toujours la même loi[1]. « Qui aime son

1. Entendue dans le sens du renoncement volontaire à la propriété de soi-même, et à la vie *élémentaire* où toute créature libre est d'abord établie par Dieu pour décider sa voie et mériter par là cette

« âme la perdra, dites-vous, mais qui hait son âme en ce « monde la garde pour la vie éternelle ». L'âme ici, c'est d'abord la vie, parce que l'âme donne la vie au corps. Puis, dans un sens plus haut, c'est l'âme elle-même. Comme le grain de froment ne se doit point garder ni réserver, mais au contraire se laisser modifier et détruire, et que c'est là l'indispensable condition pour qu'il s'étende et se multiplie, aussi l'âme ne se doit point absorber ni parquer dans l'amour principal de sa vie temporelle, mais appliquer cette vie inférieure au service de la supérieure, et dépenser celle-là au service de celle-ci. Que si un conflit s'élève entre les deux, il faut que la meilleure l'emporte et que, sans hésitation, la moindre lui soit sacrifiée; sans cela, non seulement le progrès de la vie s'arrête, mais la vie tarit dans sa source. Se garder, c'est s'emprisonner; s'emprisonner, c'est s'étouffer. L'avarice est mortelle et l'égoïsme tue. Il y a plus : dans l'exercice de la vie qui lui est propre, c'est-à-dire dans sa vie spirituelle, l'âme doit ne point chercher sa principale joie sur la terre, ni la placer dans quelque intérêt privé que ce soit. Elle doit faire en tout bon marché du sensible, s'en défier et n'en user jamais qu'avec sobriété. Dieu veut que, au lieu de travail-

vie supérieure qu'il lui assigne gratuitement pour fin, cette immolation naturelle, cette perte de soi, cette mort à soi dont parle ici Notre-Seigneur, s'applique même aux Esprits célestes, et les a moralement obligés dans leur vie voyagère. Le péché aggrave évidemment et considérablement cette loi; il en rend l'accomplissement douloureux et, quant à nous, mortel; mais il n'en est nullement la raison première et essentielle. C'est pourquoi nous disons que, dans l'ordre du moins qu'il a plu à Dieu d'instituer, cette loi du sacrifice qui régit la sainte vie de Jésus, domine aussi et gouverne l'existence de toutes les créatures, mais spécialement de celles qui sont intelligentes. Le sacrifice ainsi compris est la forme même et le moyen de leur ascension en Dieu par la foi, l'abnégation, la religion, l'obéissance et l'amour : selon cette parole si profonde que Dieu dit dans les Psaumes : « Le sacrifice de louange m'honorera, et là est la voie « dont le terme est cette vision qui est mon salut. » (Psalm. XLIX, 23.)

ler surtout à récolter des joies, elle amasse des mérites ; qu'elle pense à l'avenir qui dure plus qu'au présent qui passe, et que de tout ce dont, en rigueur, elle pourrait faire ici pour elle une moisson, elle fasse une semence qu'elle confiera au sol céleste. C'est là une perte momentanée d'elle-même qui lui vaudra des gains merveilleux, et de laquelle dépend, sinon toujours et de tout point son salut, du moins sa fortune éternelle. En somme, comme le sacrifice est la loi du grain de blé, à plus forte raison est-il celle de l'âme. S'abaisser pour monter, mourir pour ressusciter, s'immoler pour produire ; perdre une vie basse, éphémère, indigente, pour conquérir une vie noble, pleine, glorieuse et immuable, c'est le devoir, l'indispensable devoir de tous. « Qui aime son âme la perd, mais « qui la hait en ce monde la garde pour la vie éternelle ». « Si le grain de froment, qui est jeté dans le sol, n'y meurt « pas, il reste seul; mais s'il y meurt. il donne beaucoup de fruit. » Ce sont deux aspects différents d'une même conception éternelle, deux formes particulières d'une même volonté générale ; et comme tout découle de vous, Verbe incréé, tout se pose et s'accomplit d'abord en vous, Verbe incarné.

Mais dans cet ordre spirituel, divinement spirituel, où vous promulguez une fois de plus la grande loi de la vie créée, vous dites un mot spécial traduisant dans votre sacré cœur un souci qui n'est pas pour tous, et s'adressant à des âmes qui, dans votre cité, forment une famille à part. Vous parlez à vos prêtres, à ceux qui vous représentent d'office, qui sont chargés de vos mandats et continuent votre bienfaisante et sanctifiante action parmi les hommes. Vous dites donc : « Si quelqu'un est mon ministre, qu'il me suive ». Ils seront des dieux terrestres, ces prêtres de la nouvelle alliance; ils puiseront librement dans les trésors du ciel; ils sauront les grands secrets et

recevront les confidences intimes; vous les investirez des plus sublimes pouvoirs ; ils entreront de plain-pied dans le saint des saints éternel, et seront associés au mystère de vie qui s'y passe. Ils dispenseront les grâces de votre rédemption et deviendront, par votre vertu, les pères de ceux qu'éternellement Dieu nommera ses fils. Privilégiés à tant d'égards, seront-ils exemptés de la loi universelle ? Immolant la victime suprême, ne seront-ils pas victimes à leur tour? Ils le seront, et plus que tous les autres : leur renoncement ira beaucoup plus loin, portant sur plus de choses et comprenant des biens naturellement plus aimés. Ils devront être les plus donnés, les plus aliénés, les plus *perdus* des hommes ; leur vie ne sera qu'une libation toujours versée, un encens toujours consumé, une force incessamment employée et dépensée. De par la volonté de Dieu et le devoir de leur ministère, dans la plénitude et la constance de leur fidélité à leur ministère et de leur soumission à Dieu, ils sémeront dans le travail et, comme dit David, « dans les larmes »[1]; ils sémeront leur temps, leur attention, leur affection, toutes leurs puissances, leur âme enfin et toute leur vie. Comme l'Apôtre ils mourront chaque jour[2], et en détail, et jusqu'au bout. Mais il est nécessaire qu'ils le sachent et que vous-même, en ceci, soyez leur précepteur. Vous l'êtes, ô mon bon Maître ; et qui pouvait, excepté vous, enseigner une telle science? Mais parce que vous portez à vos prêtres un amour si vif et si tendre; parce que vous les nommez « vos frères » et les traitez comme tels ; parce que, mieux que personne, vous savez leurs labeurs, leurs combats, leurs chagrins, et le crible par où ils passent, et les persécutions qu'ils subissent, et le nombre de leurs

1. Psalm. cxxv, 5.
2. I. Cor. xv, 31.

devoirs, et la rigueur de leurs obligations, et le fardeau de leurs emplois, et la terrible sévérité du jugement qui les attend après la mort [1], vous les encouragez plus que les simples fidèles, leur disant que, si en vous servant ils vous suivent, si en faisant votre œuvre ils épousent vos états; s'ils se livrent enfin comme vous à Dieu et aux hommes en sacrifice, là où vous êtes, vous, ils « y seront » aussi, et que votre Père les honorera en leur donnant part à votre gloire.

Puis, comme du monde sensible vous êtes monté aux âmes, des âmes vous remontez de nouveau jusqu'à vous qui êtes notre chef et notre pontife. Et pour mieux nous aider dans cette perte de nous-mêmes dont vous savez l'urgence, mais aussi la difficulté, vous confessez que vous-même, en face de votre immolation, pourtant si désirée, vous ressentez un trouble humain, le trouble que, à l'heure d'être immolés, nous ressentirons tous. Vous y passez, ô mon Sauveur, afin d'y semer pour nous la grâce de n'être pas alors abattus, mais plutôt de demeurer fermes et enfin d'aller outre ; vous y passez pour l'adoucir, le sanctifier et le féconder divinement.

Mais ici, comme tout à l'heure au jardin de Gethsémani, vous faites voir que tout cède et cède vite à votre souverain amour : votre amour pour votre Père, et votre amour pour nous. C'est pourquoi ayant dit : « Maintenant mon âme est troublée », vous ajoutez incontinent : « Mais que dirai-je? Dirai-je à Dieu : mon Dieu, sauvez-moi de cette heure ? Ah ! c'est surtout en vue de cette heure que je suis venu en ce monde ». Je ne demande donc point que le Tout-Puissant m'en délivre. Je lui crie au contraire : « Père, glorifiez votre nom » ; satisfaites en tout votre justice et menez à bout vos desseins.

1. Judicium durissimum his qui præsunt fiet. Sap. VI, 6.

Et par là, ô mon Maître, après avoir successivement éclairé à nos yeux le monde des corps et celui des âmes, après avoir montré qu'une même loi régit tout, et celle-là même qui régit votre sainte existence et l'oblige à l'immolation, vous faites voir la portée de votre sacrifice et le terme sublime où il fait parvenir, vous d'abord qui marchez le premier dans la voie, puis ceux qui vous y suivent. Ce terme, c'est Dieu lui-même, votre Père et le nôtre; Dieu pleinement glorifié et en vous et en nous. La preuve, en effet, que vous atteignez Dieu, qu'il entend votre prière, que votre Passion agit sur lui, l'émeut, l'active, le détermine, c'est que, à peine avez-vous parlé, il vous répond par un prodige, faisant retentir du haut du ciel ces mots qu'entendent tous ceux devant qui vous parlez : « J'ai glorifié mon nom et je le glorifierai encore ».

Enfin, pour que rien ne manque à l'universalité de vos paroles déclarant et signifiant l'universalité de votre sacrifice, laquelle n'est autre chose que la libre et miséricordieuse splendeur de l'universalité de votre être, vous ajoutez que votre mort, qui va glorifier Dieu et réjouir toutes ses perfections; qui va sauver les âmes en les tirant de leurs péchés et en leur frayant le chemin de la béatitude; qui du même coup va conduire à sa fin cette magnifique Création inférieure associée, comme il est possible, à vos destinées, parce qu'elle entre dans vos conseils, et que vous lui empruntez ce par quoi vous faites partie d'elle, vous ajoutez, dis-je, que cette mort va finir d'exterminer Satan, le chassant de dessus la terre comme il a été déjà, et par vous, précipité du ciel. « Maintenant le prince de ce monde va être jeté « dehors ». Il s'en ira, il s'enfuira; Dieu et l'univers même l'anathématiseront de concert[1] et le jetteront dans l'abîme de son éternelle damnation.

1. Pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos. Sap. v, 21.

Alors, voyant désormais brisées ces chaînes dans lesquelles l'étreignait ce tyran détestable, suivant librement l'attrait victorieux de cette croix qui sera votre trône, ô Jésus, après avoir été ici-bas votre autel, votre tant aimée Création ira se consommer pour toujours avec vous dans les splendides délices de la vie essentielle de Dieu, car vous le dites en achevant cet incomparable discours : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout « à moi ».

SOIXANTE-QUATRIÈME ÉLÉVATION

DU JUGEMENT DU MONDE ET DE L'EXPULSION DU DIABLE.

Mon doux Seigneur ! je reviens à cette parole que vous avez dite devant les foules en regardant en face votre douloureuse Passion, désormais prochaine quant au temps, mais déjà consommée dans votre cœur : « c'est « maintenant le jugement du monde ; maintenant le « prince du monde va être jeté dehors [1] ».

Voulez-vous dire par là que le monde allant commettre le plus grand crime qui fût jamais, on aura définitivement la mesure de sa malice ; qu'en voyant un tel fruit sortir de ses entrailles, on saura, à n'en douter plus, l'exécrable esprit qui l'anime, et que le prenant, pour ainsi parler, sur le fait, on pourra le juger en équité et lui vouer la haine qu'il mérite ; qu'en même temps, et au plus profond de ces ténèbres épouvantables, on verra éclater votre lumière en son midi ; que ce comble de la perversité diabolique et humaine, qui est votre crucifiement, mettra le comble aux preuves de votre incompréhensible amour, et que, par suite, entre cette nuit hor-

1. Joann. XII, 31.

rible et ce jour ravissant, entre cette méchanceté sans nom et cette bonté sans bornes, entre le monde et vous enfin, ô mon Jésus, il sera facile à tous de prononcer et de choisir. Il en va bien ainsi, mon très aimé Sauveur, et pour quiconque a tant soit peu le sens et surtout la science de votre croix, il est comme impossible qu'elle ne devienne point la source et d'un amour immense et d'une immense haine, haine pour le monde, amour pour vous. Oui, dès que le monde vous traite comme nous voyons qu'il fait, ô Dieu, il est jugé et jugé sans appel.

Mais qu'est-ce à dire encore que « c'est maintenant le jugement du monde » ? Etait-ce votre dessein de confirmer et d'éclaircir par là ce que vous aviez déjà, et plus d'une fois annoncé dans votre Évangile, à savoir que pour vous être soumis au jugement qui vous condamna et à toutes ses conséquences atroces, vous alliez être établi par Dieu juge souverain et universel des vivants et des morts ? car encore que, par le fait de votre filiation divine, tout honneur vous fût dû et tout pouvoir donné, ajoutant néanmoins au titre de votre origine celui de vos mérites acquis, vous achetiez, par vos abaissements, la gloire de monter au niveau de votre Père céleste et d'asseoir à sa droite votre bienheureuse humanité. Cette droite divine, étant d'abord un trône, devient un vrai tribunal ; et comme votre juridiction s'étend sur toutes choses, il n'y a rien dans la Création que votre œil ne puisse discerner et que votre main ne puisse atteindre. En somme, c'est un décret de Dieu, et dès lors une nécessité, que tous les hommes sans exception soient cités devant vous [1], et qu'ayant, de gré ou de force, reconnu en vous leur vrai juge, ils reçoivent de vos lèvres sacrées l'arrêt qui fixe leur état final et éternel. Est-ce là,

1. II. Cor. v, 10.

mon adoré Maître, le sens intime de ces mots: « voici maintenant le jugement du monde » ? Vous m'allez écraser, Dieu m'exalte; je serai foulé sous vos pieds, de vos têtes je ferai l'escabeau des miens [1]; ma défaite. c'est mon triomphe; et je ne triompherai de personne autant que de ceux qui m'auront apparemment défait.

Qu'est-ce pourtant à dire de plus, ô mon divin docteur, que « c'est présentement le jugement du monde » ? C'est-à-dire, si je le comprends bien, que par le fait de votre sacrifice, vous allez être bientôt en mesure de nous envoyer l'Esprit-Saint, et que, en toute plénitude et sans retour possible, il donnera à votre Église la liberté et la vertu d'exercer cette judicature dont vous-même, en vos jours mortels, avez pris soin de l'investir. Vous parliez de ceci lorsque vous avez dit à vos disciples que l'Esprit-Saint, quand il viendrait, se ferait sur trois grands chefs l'accusateur du monde, et l'ayant sur chaque point convaincu sans réplique, le condamnerait sans rémission. « Il convaincra le monde et le condamnera, disiez-vous, touchant le péché, puis touchant la justice, puis touchant « le jugement » [2]: et d'abord touchant le péché, qu'il a commis, obstinément commis, et tant de fois, avec tant d'éclat, de fureur et de cynisme, poussant l'impiété et la méchanceté jusqu'à cet excès inouï de vous tuer; secondement touchant la justice : justice que vous lui aviez proposée et prêchée et par paroles et par exemples, avec tant de grâce, de suavité, de force et de miséricordieuse bonté; justice que vous ne lui aviez pas seulement proposée et prêchée, mais que vous lui aviez de plus méritée, et qu'il a sciemment et opiniâtrément refusée, y fermant ses deux yeux et la repoussant des deux mains, parce que,

1. Psalm. CIX, 1; Hebr. X, 13.
2. Joann. XVI, 8.

de parti pris, il y avait fermé son cœur; touchant le jugement enfin, que vous avez si solennellement annoncé, et dont les effrayants préludes, toujours plus ou moins présents sous nos yeux, n'ont pourtant point décidé les mondains à désarmer leur juge par un acte de repentir: de sorte que, après avoir bravé l'amour, ils résistent même à la crainte. Tel était donc le triple jugement que l'Église allait commencer de porter contre le monde. Elle ne le pouvait faire qu'au nom et par la grâce du Saint-Esprit.

Pour juger en effet, trois choses sont nécessaires: le droit, la lumière et la force: le droit, sans lequel on ne peut ni siéger ni évoquer la cause; la lumière, sans laquelle on n'en saurait connaître ni décider suivant l'équité; la force enfin, sans laquelle on ne parviendrait pas à exécuter la sentence, ce qui est l'indispensable conclusion et l'efficace de tout jugement. Or, quand vous envoyez votre Esprit à l'Église, ô mon Sauveur, vous lui donnez ce triple bien. Votre Esprit est l'onction infinie et le sceau éternel: à ce titre, il sacre, il marque, il constitue. Les juges qu'il fait, ou plutôt qu'il achève de faire (car vous-même les aviez élus et préparés), ces juges, dis-je, ne rendent point ici-bas la justice par suite d'une délégation purement extérieure; ils doivent être revêtus au dedans d'un certain caractère; il faut que leur action ait pour fondement un état. Votre Esprit, ô Jésus, les pose dans cet état et imprime en eux ce caractère auguste. « Le spirituel juge toutes choses », dit saint Paul [1]; et s'il les juge, c'est précisément parce qu'il est spirituel, c'est-à-dire, selon le langage constant des Écritures, parce qu'il a reçu votre Esprit. S'il n'a reçu cet Esprit que pour sa sanctification personnelle, il juge intérieurement et d'une

1. I. Cor. II, 15.

manière privée; il juge au dehors et d'office s'il l'a reçu dans un intérêt général et en vue d'une fonction publique. Votre Esprit, qui est l'onction, est aussi la lumière, à ce point qu'il vous illumine à nos yeux, vous qui êtes la lumière même. « Il me clarifiera », dites-vous [1]. Sous cet aspect encore il aide l'Église à bien juger, mais si bien et si sûrement, que ses jugements sont infaillibles. Enfin il est la force et se nomme « la vertu du Très-Haut » [2]. Le Verbe est un glaive [3], le Père en est la poignée, l'Esprit en est le tranchant et la pointe. L'Écriture nous apprend aussi que cet Esprit est un souffle. Ce souffle, qui est une brise aux uns, est une tempête aux autres: il caresse et rafraîchit ceux qu'il trouve innocents; les coupables, il les renverse, les entraîne et les précipite. C'est dans cet irrécusable et tout-puissant Esprit que l'Église juge le monde, préludant au jugement solennel que vous-même en ferez à la clôture des temps. C'est donc « maintenant », ô mon Sauveur, c'est à dater de votre Passion sanglante qui va livrer passage aux effusions de cet Esprit dont la terre entière doit être pleine [4], c'est « maintenant le jugement du monde ».

« Et son prince, ajoutez-vous, va être expulsé dehors. » Il ne s'agit encore ici que d'un début: ce « dehors », en effet, dont vous nous parlez, c'est l'enfer; et le cours des siècles doit s'achever avant que le diable, avec ses anges et ses tristes conquêtes, y soit pour jamais abîmé et enfermé. Mais ce qui se consommera alors commence d'être exécuté, et quoi qu'il en paraisse, le démon est en train d'être chassé de chez nous. L'Église marche partout contre Satan, divinement armée pour lui livrer bataille, et,

1. Joann. XVI, 14.
2. Luc. I, 35.
3. Hebr. IV, 12.
4. Sap. I, 7.

de quelque manière que ce soit, assurée de le vaincre. Elle l'expulse par sa doctrine, ses sacrements, ses sacramentaux, ses indulgences; elle l'expulse par l'action de sa hiérarchie, par son culte, sa prière, ses lois, ses institutions, ses bonnes œuvres, ses progrès incessants quoique souvent cachés; elle l'expulse enfin par l'influence universelle et irrésistible de sa sainte et divine vie. Elle-même est le règne de Dieu se développant sur la terre : le ciel qui voit tout, voit d'heure en heure ce règne s'affermir et s'étendre. Est-ce qu'il se passe un jour où, du sein de l'Église militante, quelque élu ne monte vers la triomphante? Autant de pertes pour Satan, or, il est expulsé de tout ce qu'il perd. A vrai dire, ses gains même ne l'enrichissent point: étant pour jamais privé de Dieu, son indigence est éternelle; mais de plus chaque butin qu'il fait, outre qu'il lui est un surcroît de peine, de honte et de misère, avance inexorablement cette heure où les mesures étant comblées, celle du bien hors de lui et malgré lui, celle du mal par lui et en lui, il sera jeté, relégué et à jamais enchaîné dans sa prison de feu, de fange et de ténèbres, en dehors de la Création rachetée et glorifiée, et sans communication possible avec elle.

Jusque-là il est vrai qu'il lutte pied à pied. L'homme l'aide tant dans sa résistance! En réalité le genre humain, cette portion du moins du genre humain que l'Écriture appelle le monde, est la citadelle unique d'où le démon puisse, pour un temps et dans la mesure que Dieu permet, tenir tête à l'Église : « *de vestris mentibus præliatur adversùs nos* », écrivait Tertullien [1] : « vos âmes lui servent contre nous de camp et d'instrument de guerre ». Malgré tout, il est évident que l'Église ne cesse point de l'expulser. Si elle ne le chasse pas du monde, qui n'est

1. Apologet. Cap. XXVII.

le monde que parce qu'il entend demeurer sous le joug de fer de son tyran, elle le chasse du moins d'elle-même. Le parvis extérieur du temple est encore envahi et souillé; le temple va s'épurant, s'illuminant, se sanctifiant, se dilatant toujours. C'est l'effet de tant de sentences que cette royale mère prononce déjà. Qu'est-ce qui n'est pas connu, compris, éclairé, qualifié, nommé, jugé par elle? Celui qui l'écoute et la croit, de quoi reste-t-il incertain dans l'ordre de l'appréciation, qui règle celui de la conduite : appréciation des choses, appréciation des gens? Et quand ses lèvres ont prononcé, sa main opère; ou plutôt sa seule parole suffit à briser les chaînes de nos âmes; car ces chaînes sont des ténèbres, et la parole de l'Église est lumière. Parce qu'elle dit la vérité, elle fait la liberté. Toute conversion est une libération et suppose dès lors l'expulsion de celui qui tient les âmes en esclavage.

SOIXANTE-CINQUIÈME ÉLÉVATION

DE L'HOMME NOBLE QUI VA DANS UNE RÉGION LOINTAINE POUR RECEVOIR L'INVESTITURE ROYALE ET REVENIR

Comme vous approchiez de Jérusalem pour y fêter votre dernière Pâque et y accomplir le sacrifice dont cette Pâque était la figure, ô mon Sauveur béni, sachant les idées de plusieurs touchant la manifestation prochaine de votre règne (manifestation si annoncée, si attendue, mais jusqu'alors si peu comprise) ; voulant aussi calmer des empressements qui ne se mesuraient point aux dimensions divines de vos desseins, vous dites cette parabole : « Un homme noble s'en alla dans une région lointaine pour y recevoir l'investiture royale et revenir »[1].

A vrai dire, ce n'est point là une comparaison que vous faites, mais plutôt une histoire, que vous nous racontez. C'est votre propre histoire, et cet homme, c'est vous, ô Jésus ! Vous êtes Dieu, le vrai Dieu, l'unique Dieu, et en même temps vous êtes cet homme. On sait ce mystère depuis l'enfance, on en parle souvent, on le contemple

1. Luc. XIX, 12, 26 ; Matth. XXV, 14, 31.

incessamment; il n'y a rien qui nous soit plus familier et plus usuel; nous y vivons, nous en vivons; on ne se lasse pourtant ni de le regarder, ni de le répéter, ni de l'admirer, ni de vous en bénir. La grâce en coule à flots; c'est un foyer inextinguible, un festin où l'on mange toujours sans être jamais rassasié. On sent que la substance entière du ciel est au fond de ces mots que vous seul pouviez réunir : « l'Homme-Dieu », et vous êtes cet homme.

Or, cet homme est « noble », ajoutez-vous. Ce mot de noblesse a chez nous plus d'un sens; il embrasse plusieurs conceptions et s'applique à beaucoup de choses. La noblesse, c'est ce qu'il y a de notoire, de notable, de relevé, de saillant, d'éclatant, de glorieux enfin dans la naissance d'un être, dans sa race, dans sa tradition, et par suite dans ses sentiments et dans son caractère. O Maître! qui dira votre noblesse et, comme s'écrie le prophète : « Qui « racontera votre génération » [1] ? Vous naissez de Dieu même, et dans de telles hauteurs, des hauteurs à la fois si sublimes et si saintes, qu'aucun regard purement humain n'est capable de les atteindre. L'œil sept fois clairvoyant des séraphins n'y parvient que par grâce, et l'œil même, l'œil illuminé de Marie ne les regarde qu'avec tremblement. Tout d'ailleurs est lumière dans cette naissance divine, tout y est connaissance, évidence, illustration et gloire. Vous êtes personnellement l'illustration de Celui qui éclaire et illustre toutes choses, la splendeur du jour infini, l'immuable et plénière floraison de la vie éternelle. O homme semblable à moi, vous êtes la gloire de Dieu. La substance du Père passe en vous; le nom qu'il vous donne, c'est sa nature; votre vie, c'est sa vie; votre puissance, sa toute-puissance; votre beauté, toutes ses perfections. Vous êtes le premier terme subsistant de cette

1. Isaï. LIII, 8.

effusion infinie que la divinité fait d'elle-même en elle-même; car étant engendré, vous ne vous séparez point de celui qui vous engendre; étant un rayonnement vivant, vous demeurez tout entier dans le foyer d'où vous émanez. Vous êtes le Verbe par lequel Dieu s'énonce, la forme dans laquelle il s'exprime, se complaît et s'admire. Et cette naissance si lumineuse, elle est si nécessaire aussi ! C'est là une autre de ses grandeurs et non l'une des moindres. O Jésus (on ne le peut ni dire ni voir sans ravissement), sans vous, l'absolu même n'aurait ni sa vérité, ni son existence, ni sa vie, ni sa joie; sans vous, Verbe adoré, maintenant né d'une femme et vrai fils de ma mère, sans vous Dieu ne serait ni réel, ni possible. Telle est votre naissance et l'essence de votre noblesse.

Daignant descendre sur la terre et vivre au milieu de nous, vous ne dérogez point. Quand, sur l'appel de Dieu, Marie intervient et opère pour vous enfanter ici-bas de moitié avec lui, elle n'apporte pas même une ombre au plein midi de votre première naissance. D'abord, ce que vous étiez, vous l'êtes toujours: le Fils unique du Père, né hors du temps et avant tous les temps. Puis, même humainement, votre naissance est comme un jet de lumière. Vierge de corps et d'âme, humble, docile, entièrement passée, fondue et comme disparue, par une foi sans égale et un amour immense, dans la sainte volonté de Dieu suprême auteur de ce mystère, Marie n'est à votre Père, à vous et à votre Saint-Esprit qu'une atmosphère limpide, un passage tout ouvert, un instrument livré. Les actes par lesquels elle contribue à votre incarnation, et plus tard à votre naissance, sont des actes entièrement purs, lumineux, divins dans leur principe, comme ils sont divins dans leur terme. Et quant à vous, ô mon Sauveur, vous sortez d'elle comme le rayon que le soleil envoie à la terre à travers un cristal. Au dehors, votre nativité est

un mystère d'abaissement; au dedans et par ses origines, c'est un mystère de gloire. Que Marie soit fille de David, cela n'importe qu'accidentellement et fort secondairement à la question de votre noblesse. Abstraction faite de toute relation historique, et avant toute parenté humaine, Marie est éminemment noble; elle est princesse et reine; elle l'est par état et par institution, Dieu ne l'ayant jamais conçue que comme souveraine, et l'ayant mise d'emblée à la tête de sa Création. En ce sens elle vous est donc aussi, ô Jésus, une source de noblesse humaine; encore que ce qu'elle vous transmet ici comme mère, elle le reçoive d'abord et totalement de vous comme créature, et créature rachetée.

En somme, ô mon Seigneur aimé, soit comme Dieu, soit comme homme, vous êtes noble entre tous les êtres; vous l'êtes intérieurement, vous l'êtes essentiellement; vous naissez prince et, comme dit l'Écriture: « Roi des rois et Seigneur des seigneurs »[1]; et quel que soit le nombre de ceux que vous vous adjoignez, si haut que vous les éleviez, si intimement que vous vous les unissiez, vous demeurez toujours, à tous les titres et sous tous les aspects, le noble, le notable, l'illustre, l'excellent, le premier, l'incomparable et véritablement l'unique. C'est dès lors de vous, notre aîné, que toute notre noblesse dérive. Elle se mesure au degré où, participant gratuitement à votre génération, nous sommes, par grâce et par vertu, fidèles à l'esprit qu'elle nous communique.

Car d'être né, même divinement, ne suffit point; il faut, par l'âme et la conduite, demeurer à la hauteur de cette glorieuse naissance, « imiter Dieu, dit saint Paul, comme des fils bien-aimés »[2], et marcher en ce monde et

1. Apoc. XIX, 16.
2. Ephes. V, 1.

jusqu'au bout « d'une manière digne de lui »[1]. Ainsi, d'ailleurs, avez-vous fait vous-même, ô notre condescendant précepteur, notre miséricordieux pasteur et notre modèle en toutes choses. La noblesse de votre caractère, la dignité, la splendeur, la sainteté de votre vie ont répondu toujours et de tout point à celles de votre origine. Tout se tient en vous, tout se maintient ; tout y est d'accord et de niveau, et ce niveau dépasse les plus hautes cimes où puissent monter les créatures.

Or, cet homme noble s'en va dans un pays lointain pour y prendre, dites-vous, possession d'un royaume et revenir ensuite. Qu'est ceci, mon Sauveur? Vous naissez roi ; d'où vient que, pour recevoir l'investiture de votre royauté, vous devez entreprendre un si long voyage? C'est qu'à ce droit, pourtant si valable, de votre glorieuse naissance, il vous plaît d'ajouter celui du mérite : non qu'il soit plus saint que l'autre et ait plus de vertu, puisque, au contraire, il lui emprunte ce qu'il a de plus sacré et de plus efficace ; mais venu sur la terre pour nous enseigner tous, et marcher devant nous en nous montrant la voie, vous avez voulu vivre dans les mêmes conditions que vos frères ; et notre couronne céleste devant être le fruit d'une conquête, vous avez jugé bon d'acheter même cette gloire qui vous était due. Et parce que si votre royauté bénie s'exerce sur le monde, elle ne vient pas pourtant de ce monde[2], mais prend son origine en Dieu, vous remontez à Dieu afin de recevoir de lui, et dans les hautes régions qu'il habite, le salaire de vos labeurs et le prix de votre immolation. Là donc, dans le ciel et par delà le temps, là, dans la gloire et dans le sein du Père, est « ce pays lointain » pour lequel vous quittez le nôtre.

1. Cotoss. I, 10.
2. Joann. XVIII, 36.

Est-il vraiment « lointain » pour vous, ô mon doux Rédempteur? Non certes, en un sens, puisque vous-même, en tant que Dieu, êtes le lieu de votre souveraineté, et que, pour monter jusqu'à ce Père avec qui vous êtes un [1], vous n'avez qu'à plonger au fond de votre propre être. Mais comme dans cette merveilleuse Création, qui est votre œuvre, il y a un assortiment régulier entre les corps et les esprits, et que ce qui paraît au dehors doit traduire à nos yeux les réalités invisibles qui y correspondent dans votre pensée, le temps venu ou vous aviez achevé de mériter le suprême épanouissement de votre gloire, votre toute-puissante nature divine saisissant votre humanité, l'enlève suavement, mais avec une force invincible, au-dessus de toutes les sphères où notre regard peut parvenir, au pinacle de l'univers, dans un lieu inconnu de nous et ineffable. C'est là, ô mon Jésus, que couronné de nouveau par votre divin Père, et oint de la plénitude de votre Saint-Esprit, vous avez été proclamé roi de toute créature; c'est là que vous vous êtes assis sur le même trône que Dieu et « à la droite de sa majesté » [2], recevant de lui « dans les splendeurs des saints » [3], ce nom qui est le vôtre de toute éternité, et auquel « tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers » [4].

En droit, tout est donc fini, et les conséquences de votre investiture sont à jamais inévitables; mais pour nous qui vivons dans le temps, elles ne se développent qu'avec le temps, et dans les conditions que le temps nous impose. Votre règne, quant aux hommes, est encore débattu; il est militant par là même. Les uns l'appellent et s'y soumettent; les autres s'y refusent et le haïssent. Vous « domi-

1. Joann. x, 30.
2. Hebr. I, 3.
3. Psalm. CIX, 3.
4. Philipp. II, 10.

nez sans doute au milieu de vos ennemis »[1], nous le lisons dans le Psalmiste, et il n'est point de page en notre histoire où les yeux de notre foi n'en puissent contempler le spectacle; mais vous avez des ennemis, et la prière constante, ardente, universelle de vos sujets, c'est ce cri: « Père! notre Père! que votre règne arrive »[2]. Vous êtes donc loin de nous, ô notre Roi adoré! Nous attendons votre retour, nous vous parlons comme à un absent, et tout en sachant bien que déjà votre action s'exerce, nous ne pouvons ignorer qu'en beaucoup de choses elle ne s'exerce ni directement, ni toute seule. Certes, nous avons vos envoyés; incessamment vous nous députez des apôtres; ils sont divins par leur mandat; ils nous enseignent votre doctrine, ils nous dispensent votre grâce par le moyen des sacrements; mais que ces signes sont différents des réalités qu'ils contiennent; mais que ces mandataires sont imparfaits; que Moïse a la langue lourde[3]; que Paul est souvent difficile à entendre[4], et qu'à certains moments Jean lui-même paraît froid! Oui, ce sont les eaux du ciel que nous versent ces nuées vivantes; mais, comme le chantait David en gémissant, que « ces eaux y sont ténébreuses »[5]!

Au dedans, je le sais, vous agissez vous-même. C'est bien vous, ô mon saint amour, qui, à l'heure où l'eau a coulé sur ma tête, vous êtes spirituellement écoulé dans mon âme; c'est vous encore qui, lorsque le Pontife a oint mon front, vous êtes soudainement épanoui dans toutes mes puissances, y prenant je ne sais quelle virilité qui devenait ma force pour devenir bientôt mon triomphe[6]. Vous

1. Psalm. CIX, 2.
2. Matth. VI, 10.
3. Exod. IV, 10.
4. II. Petr. III, 16.
5. Tenebrosa aqua in nubibus aeris. — Psalm. XVII.
6. Ephes. IV, 13.

êtes substantiellement présent sous les espèces eucharistiques. Je vous ai là, je vous y tiens, je vous y mange : c'est une grâce inappréciable, et j'en suis confondu. Vous demeurez en moi et je demeure en vous[1] ; nous nous pénétrons et nous possédons mutuellement. Néanmoins, que votre présence en moi reste profondément cachée ! Que votre action sur moi est transcendante et insaisissable ! et quel mystère que cette union dans la foi, que cette possession dans la grâce qui fait que vous et moi nous nous appartenons ! Sans compter qu'à tout instant tout cela peut finir, puisque je puis pécher à tout instant. Et même quand, par votre miséricordieuse assistance, vous persistez à habiter mon cœur, quel effort j'ai à faire pour vous atteindre par mon esprit ! Au prix de quelle ascension conversé-je avec vous, et au bout de quelle sainte violence est notre cœur à cœur ! Vivre en vous, c'est me dépasser ; me tenir uni à vous, c'est me vaincre. Oh ! oui, selon l'homme, selon l'expérience et le sentiment de l'homme, vous êtes parti, ô mon Roi bien-aimé, parti « pour une région lointaine »

Vous reviendrez, c'est la consolation : vous-même annoncez ce retour. Nous l'attendrons longtemps ; avant que le monde vous revoie, le dernier de vos prédestinés doit baiser votre sceptre. Mais les siècles poussent les siècles, et l'œuvre va s'avançant. On vit de se le dire et de vous espérer. L'espoir ne sera pas déçu ; vous réapparaîtrez, mon Jésus, et dès que votre gloire apparaîtra, nous serons rassasiés[2]. Vous voir en un état quelconque, ce serait déjà pour nous un bonheur sans pareil ; mais vous voir tel qu'on vous verra en ce jour (qui sera le dernier jour du monde et votre vrai jour à vous, Seigneur), vous voir

1. Joann vi, 57.
2. Psalm. xvi, 15.

radieux de majesté, éclatant de beauté, éblouissant de gloire, incontestable, incontesté, roi, maître souverain, Dieu jusqu'à l'évidence, et vous montrant ainsi à tous, et forçant à un silence éternel quiconque ne mettra pas sa joie à vous rendre un hommage éternel, c'est le bonheur à son comble et notre entier rassasiement. La raison ayant enfin et universellement raison, la vérité reconnue et confessée par tous, la justice rendue à tous et avant tout rendue à Dieu, la paix assise dans cette justice, et toutes les créatures s'embrassant dans cette paix, voilà, ô mon doux crucifié, ô mon agneau, ô le roi de mon choix et de mon cœur, voilà la joie de votre futur et dernier avènement! Aussi jamais la jeune épouse n'a soupiré après l'époux absent comme nous soupirons après vous, ô notre fiancé céleste. Jamais malade, durant une nuit d'angoisse et d'insomnie obstinée, n'a appelé l'aurore comme nous vous appelons, ô notre repos inamissible et notre inextinguible lumière. Si nous n'avions votre parole et la certitude qui s'y fonde, ô Jésus, la vie de ceux qui vous aiment ici-bas serait insupportable; mais nous avons votre parole : vous êtes parti pour revenir.

Avant de partir cependant, vous convoquez vos serviteurs, voulant leur distribuer et confier une portion de vos biens. Puisque vous êtes le roi du genre humain, vos serviteurs ce sont tous les hommes. Tous reçoivent de vous quelque chose; mais les uns plus, les autres moins. Ainsi le veut votre sagesse en vue de ce bien universel auquel, dans votre Création, vous avez tout coordonné. L'égalité n'est nulle part ici, mais l'équité s'y trouve partout, comme aussi la bonté. L'harmonie, qui est la perfection, naît du concert des choses diverses, et le bonheur de chacun est lié indissolublement à cette perfection de l'ensemble. Ce n'est donc ni l'étonnement, ni surtout le

murmure qui, en présence de l'exercice que vous faites de votre liberté, doit s'échapper de notre cœur, mais le respect jusqu'à l'adoration, la soumission jusqu'à l'amour, l'amour enfin jusqu'à l'unité consommée des pensées et des volontés.

Vous dites en un endroit, ô Maître, que chacun de vos serviteurs reçoit de vos mains « une mine »[1]; ailleurs vous parlez « de talents »; et tandis que l'un en reçoit cinq, l'autre n'en a que deux, et vous n'en livrez qu'un au troisième[2].

La mine qui semble être un même don fait à tous, c'est d'abord la nature qui est notre fonds commun, le premier de tous vos bienfaits et le plus général, le plus radical aussi, puisqu'il sert de fondement à tous les autres, et qu'avant tous les autres, vous le confiez à notre liberté. Dans un ordre plus relevé, la mine, c'est la grâce sanctifiante qui est le fonds surnaturel, mais commun, de tous les membres vivants de votre corps mystique: don que tous les fils d'Adam ne reçoivent point, il est vrai, puisque tous, hélas! ne consentent pas à devenir vos membres, et que même parmi ces membres, plusieurs ne sont pas vivants; don toutefois qui, en ce qui vous concerne, est destiné à tous, mérité pour tous, et qui leur est par vous sincèrement proposé. Diverse en ses degrés et dans ses manifestations, chacun sait que cette grâce est identique par sa nature en tous ceux qui la reçoivent.

Les talents au contraire, c'est ce que d'emblée et selon la fin particulière et la fonction que vous assignez aux êtres, vous ajoutez à ce premier capital naturel ou surnaturel dont « la mine » est l'emblème. Ce sont les dons spéciaux de l'esprit, du cœur et du corps; ce sont les

1. Luc. XIX, 16.
2. Matth. XXV, 15.

grâces plus ou moins hautes, étendues et fécondes, les vocations plus ou moins saintes, et toutes les aptitudes qui les révèlent et les préparent.

Cela fait, une même loi saisit toutes les âmes et les oblige jusqu'à la fin : la loi de l'activité, la sainte loi du travail : « Faites valoir mes dons », dit le Maître : non pas un jour ni plusieurs jours ; non par élans ni par intervalles, mais toujours et « jusqu'à ce que je revienne ». O Dieu ! que cette loi est donc sage, qu'elle est juste, qu'elle est ennoblissante, et au fond qu'elle est douce ! car, dès que vous n'êtes plus là et qu'on ne peut jouir de vous, y a-t-il rien de meilleur que de travailler pour vous ?

Vous revenez enfin au temps marqué. Pendant que l'amour faisait son œuvre, la haine a fait la sienne. Les deux ont lutté ensemble : c'était la vie de l'Église et l'histoire des chrétiens ; leur formation aussi, car « celui qui n'est pas tenté et éprouvé, que sait-il »[1] ? et c'est « dans l'infirmité que la vertu se perfectionne »[2]. Ceux qui étaient justes se sont donc justifiés encore ; ceux qui étaient impurs, ont fini de se rendre immondes[3] ; des deux parts les mesures sont combles ; l'entreprise commencée par la création est à terme ; les fruits divins sont mûrs et le cours des siècles peut s'arrêter. Jésus les clôt en effet, et se montre. Ah ! « béni soit Celui qui nous vient au nom du Seigneur »[4], c'est-à-dire dans la majesté, la puissance et la pleine gloire de Dieu. Aussitôt il rappelle et cite tous ceux qu'avant le départ il avait convoqués. Il y eut l'heure des dispensations ; c'est maintenant le temps des comptes. Les morts ressuscités sont, par le ministère des anges, assemblés devant le Juge. Les livres sont

1. Eccli. XXXIV, 9.
2. II. Cor. XII, 9.
3. Apoc. XXII, 11.
4. Matth. XXI, 9.

ouverts [1], comme nous le lisons dans l'Écriture, et l'examen commence. Seigneur, dit l'un, votre mine en a produit dix, et avec cinq talents, j'ai gagné cinq autres talents. — « C'est bien, bon serviteur; parce que tu as été fidèle en de petites choses, je vais t'établir sur de grandes. Tu auras le domaine de dix villes; entre dans la joie de ton Seigneur. » — Doux Maître, c'est la justice, mais qu'elle est abondante, et que l'on y sent déborder l'amour et la miséricorde! Qu'il est donc vrai que « vous aimez à rendre » [2], et que la magnificence éclate en toutes vos œuvres [3]! Quoi que nous ayons fait, ne le devions-nous pas faire, et nos services cessent-ils jamais d'être petits? Vous-même le dites: c'est « en de petites choses » que s'est montrée notre fidélité. Or, le salaire est d'une grandeur inouïe; et deux fois grand, car il est double. C'est d'abord une très glorieuse excellence personnelle, une dignité sublime, un pouvoir étendu: « tu domineras sur dix villes ». On sera prince, on sera roi: « Vous nous « avez constitués rois et prêtres », chantent les saints à l'Agneau immolé qu'ils contemplent en lui rendant grâces [4]. On siégera sur un vrai trône, on sera décoré d'une couronne, on portera un sceptre, on gouvernera des cités: des cités, non plus terrestres, mais célestes; non plus périssables, mais immortelles; des cités dont vous-même avez tracé le plan, des cités peuplées d'élus, visitées par les anges, et toujours habitées par vous. On régnera aussi sur la nature sensible; on aura telle ou telle intendance dans votre Création glorifiée, telle ou telle part d'autorité et d'action dans votre universel empire.

Mais c'est loin d'être tout. Si hautes et délicieuses que

1. Apoc. xx, 12.
2. Dominus retribuens est et septies reddet tibi. — Eccli. xxxv, 13.
3. Psalm. cx, 3.
4. Apoc. v, 10.

puissent être nos relations avec des créatures, elles ne sauraient nous rendre parfaitement heureux. L'excellence, la puissance, la royauté, le sacerdoce même, c'est bien ; mais l'amour est meilleur : je dis votre amour à vous, ô mon Dieu, et l'union avec vous qui en est le terme et la consommation suprême. Vous le savez mieux que nous, vous à qui nous devons la grâce de le sentir. Régner sur l'univers entier, fût-ce sur les anges et les archanges, ne serait rien pour nous, si nous n'étions de plus unis à vous, entrés en vous, plongés et pour jamais fixés en vous. Or, vous nous réservez ce bien inénarrable, et c'est pourquoi ayant dit : « Règne sur cinq ou dix cités », vous ajoutez : « Entre dans la joie de ton Seigneur ».

Cette joie, ô mon Jésus, c'est votre félicité essentielle, et par conséquent c'est vous-même, ô éternelle et infinie félicité ! Vous nous dites d'y entrer, parce que cette joie est plus qu'immense ; et si même, ce qui est possible, nous devons y avancer toute l'éternité, nous ne serons jamais qu'au seuil. Après des siècles de la contemplation la plus clairvoyante et la plus ardemment appliquée, vous nous serez encore une beauté toute neuve. Quiconqne vous regardera sera toujours surpris, émerveillé, ravi, quoique ce qu'il admirera ainsi lui paraisse toujours si simple. Où que l'on se tourne une fois entré en vous, on y sera toujours dépassé par la joie ; on y nagera librement et en tous sens ; on pourra s'y abîmer à des profondeurs insondables ; on pourra y faire comme des bonds et s'y élever, en les faisant, à d'incalculables hauteurs ; mais y étant toujours, par un côté, au seuil et comme à la surface, par un autre, on sera immuablement au centre et l'on vous trouvera partout tout entier. Et ce sera la joie des joies de confesser que votre joie à vous n'est aucunement mesurable, et que des milliers de millions de Créations, eussent-elles la joie divine dont la sainte âme du Christ est inondée,

auraient à peine une goutte de cet Océan de bonheur qui est votre vie, ô mon Dieu, votre nature et votre essence.

Mais, Seigneur, que dites-vous ensuite à ce serviteur malheureux qui vient après les autres, car vous sauvez d'abord vos saints, et ne condamnez qu'après coup les coupables, que dites-vous à ce serviteur, qui ayant enveloppé son talent dans un suaire, vous le rend tel qu'il l'a reçu, et cela sous le prétexte que vous êtes un maître austère, exigeant, redoutable, et même injuste ; car, selon lui, vous prétendez moissonner là même où vous n'avez point daigné jeter des semences. Cet homme est le type des égoïstes, des paresseux, des lâches, des pusillanimes, de ceux qui se retirent en eux-mêmes, qui ne se soucient point du prochain, qui redoutent et refusent le travail, qui trahissent ou négligent leur mandat et désertent leur ministère. Vous ne les connaissez point, ces hommes ; ils font moins que vous ressembler, ils vous sont tout à fait contraires. Comment donc les béniriez-vous ? Et, loin de les admettre en vous, comment les pourriez-vous seulement tolérer près de vous, ô amour, ô bonté, ô fécondité, ô communication infinie, ô expansion vivante, éternelle, nécessaire ? Tout en vous les repousse, les exclut et les damne.

Mais d'où leur vient ce malheur et cet impardonnable crime d'être stériles ? De leur défiance. Ils sont de ceux dont saint Paul a écrit que « dans les fils de la défiance Satan opère comme bon lui semble », ce qui revient à dire qu'il est leur maître et les pousse à son gré [1]. Et cette défiance elle-même, d'où vient-elle ? Des fausses idées qu'ils se sont faites de vous. Ils n'ont pas cru que vous êtes vraiment l'amour ; ils ont fait de votre justice une ombre à votre miséricorde, et votre sainteté a voilé pour eux votre

1. Ephes. II, 2.

bonté. Leur religion s'est toute tournée en peur ; elle les a resserrés, amoindris, découragés et tenus à distance, imprimant à leur âme je ne sais quel caractère d'esclave. Vous n'avez jamais été à leurs yeux qu'un maître dur, exigeant, incommode, presque un tyran. Ils n'ont eu ni le sens de la grâce, ni l'esprit de votre Évangile ; ils n'ont compris ni votre mystère, ni votre crèche, ni votre croix, ni votre Eucharistie, ni votre Sacré-Cœur. Ils n'ont point connu votre Mère. Votre Église, la seconde Marie, ne leur a semblé qu'une marâtre, armée en guerre contre leur liberté, jalouse de leur nature, hostile à leur bien-être. Votre loi, si adorablement suave et discrète, leur a fait l'effet d'une géhenne ; votre service, où tant d'autres trouvaient leur affranchissement et savouraient de vraies délices, n'a été pour eux qu'un fardeau écrasant et un labeur ingrat. Ils ne se sont point cordialement confiés en vous; ils ne vous ont point réellement donné leur cœur, et vous ont constamment traité comme si vous-même n'en aviez point. Cela vous blesse au vif. Aussi retournez-vous contre eux le jugement qu'ils ont porté de vous, et de leurs propres pensées sort la formule de leur sentence. Une frayeur très motivée punit leur peur injurieuse : peur dont le dérèglement pouvait leur être si manifeste, puisque devant, ce semble, les pousser à faire plus pour un maître qu'ils estimaient si difficile à contenter, elle les a au contraire entièrement paralysés et annulés. Alors vous commandez qu'on leur enlève ce premier don qu'ils n'ont ni su ni voulu faire valoir, et qu'on l'ajoute au compte de ceux que le travail a déjà enrichis.

Rien ne se perd dans votre royaume, ô sagesse admirable ! Les âmes se perdent, hélas ! en en sortant; mais de vos grâces à vous rien n'y est jamais perdu. Ce dont l'un s'est rendu indigne, vous le passez à l'autre ; vous changez

le chandelier de place [1], mais sans diminuer la clarté qu'il répand dans votre maison. On le verra bien à la fin qu'il n'y a ni vide dans votre cité, ni lacune en vos œuvres, ni ombre dans vos splendeurs, ni interruption dans le concert vivant que forment vos élus. « Qu'on donne à celui qui a déjà », dites-vous: oui, la gloire à qui a gardé la grâce et l'a fait fructifier; et pour celui qui n'a plus même la grâce, l'ayant laissée mourir en lui pour ne l'avoir point cultivée, « qu'on lui enlève même ce qu'il a ». Tant qu'il vivait dans le temps, ma grâce ne l'abandonnait pas. S'il l'avait chassée du dedans, elle frappait du dehors et essayait de rentrer. J'attirais moi-même ce pécheur, je lui envoyais et des lumières, des remords, et toutes sortes de mouvements et d'attraits salutaires. Au jugement tout est fini, et à qui n'aura pas profité de la grâce, toute grâce sera pour jamais enlevée. Plus encore: sa nature même sera déplorablement entamée: non pas sans doute en son essence qui n'est pas périssable, mais dans ses qualités, dans sa vigueur et dans les développements qu'elle pouvait recevoir ou prendre.

Et ne le voyons-nous pas souvent commencer sur la terre, ô mon Dieu? Tout y germe, l'enfer comme le ciel. Qu'est-ce qu'un homme sans la foi, sans la charité, sans la grâce? A vos yeux, parfois même aux nôtres, c'est un être découronné, décapité, déchu, tombé par terre et semblable à un mort. Jusque dans l'ordre humain, nous pouvons constater qu'il est diminué et infirme. Que de blessures et d'impuissances suivent et soldent nos péchés! quels égarements de notre esprit! quels abaissements de notre cœur! quelles hontes, quelles déformations de toute notre nature! Mais si, même en ce monde, où tout est réparable, l'homme qui n'est pas chrétien n'est jamais

1. Et movebo candelabrum de loco suo. Apoc. II, 5.

qu'un tronçon, qu'en est-il de l'autre côté des choses, et quel est l'état des damnés ? C'est donc aussi une portion de leurs dons naturels qui leur sera justement et éternellement ôtée. Ils n'auront ni la beauté, ni la science, ni l'énergie, ni la puissance, ni la liberté, ni la paix, ni la joie dont, comme hommes, ils étaient susceptibles. Ils demeureront dépouillés, indigents, raccourcis: non tous au même degré, mais tous dans une mesure dont la moindre est épouvantable.

Il n'y a pourtant pas d'apparence, ô mon très miséricordieux Rédempteur, que le commun des pécheurs dont parle ici votre Évangile descende dans cet insondable abîme de malheur où vont, pour y rester, ceux qui vous ont positivement haï, conjurant contre vous, travaillant à ruiner, s'il se pouvait, votre empire, et criant: « Nous « ne voulons pas que celui-ci règne sur nous »[1]; tuons-le plutôt[2], crucifions-le, et qu'à tout prix il disparaisse[3]. C'est de ceux-là que vous dites, quand malgré leurs efforts vous revenez radieux, paisible et triomphant: « Quant à mes ennemis, amenez-les et tuez-les devant moi ! » Cet arrêt n'est ni plus ni moins définitif que l'autre, mais il est plus sévère, s'adressant à de plus grands coupables; et il confine ceux qu'il atteint dans un enfer si bas, si noir, si douloureux, que nul de nous n'est capable de le concevoir et à plus forte raison de le décrire.

1. Luc. xix, 14.
2. Matth. xxi, 38.
3. Sap. ii, 15.

SOIXANTE-SIXIÈME ELÉVATION

DE LA PARABOLE DES DIX VIERGES.

« Alors le royaume de Dieu sera semblable à dix vierges qui, prenant leurs lampes, ont été au-devant de l'Époux et de l'Épouse [1] ».

« Alors », c'est-à-dire au jugement, à l'heure où vous reviendrez, ô vous qu'attendent tous ceux qui vous connaissent; « alors », quand les temps seront clos et que, sortie de son état militant, l'Église deviendra triomphante. Elle était déjà votre Épouse, mais alors elle sera votre Épouse « sans tache, sans ride » [2], sans ombre et sans vicissitude; vous l'introduirez dans votre joie, vous l'établirez dans votre gloire, vous la ferez siéger comme une reine à la droite de votre majesté [3]. Ce que le monde verra « alors », et ce qui inaugurera ce triomphe éternel, c'est cette séparation dont l'annonce sert de conclusion à votre parabole, comme elle-même conclura l'évolution terrestre du genre humain. Tout le reste que vous racontez a lieu auparavant. Au jugement, les vierges

1. Matth. xxv, 1 et seq.
2. Ephes. v, 27.
3. Psalm. xliv, 10.

folles seront divisées d'avec les sages; mais jusque-là votre royaume contient et les sages et les folles; l'ivraie croît avec le bon grain [1]; les poissons qu'on rejettera restent dans le filet à côté de ceux que vous, notre divin Pêcheur, jugez dignes d'être gardés et de figurer avec vous, comme hosties consommées. sur les tables de votre Père céleste [2]. Et c'est ainsi que, dès ce monde, « votre royaume est semblable à dix vierges ».

Pourquoi des vierges, ô mon Jésus? Je comprends bien qu'un nom si glorieux soit attribué par vous aux âmes sages; mais, ô Sagesse infinie qui êtes notre chef et notre modèle, est-ce être vierge que de ne vous être plus ni uni, ni semblable; et si une âme est insensée, se peut-elle flatter encore d'être un même esprit avec vous » [3]? O profondeur de vos dons et inestimable valeur de votre grâce! La foi fait la virginité dont vous parlez ici. C'est par la foi et dans la foi que vous nous épousez, mon Sauveur [4], vous qui, étant absolument vierge, virginisez toût ce que vous daignez vous unir. Or, encore que si une fois baptisées et croyantes, les âmes tombent dans cette triste folie du péché, perdant alors votre grâce elles perdent du même coup leur pureté et leur sagesse; cependant le lien que le baptême a formé entre vous et elles n'est point entièrement rompu; quoique violé en fait d'un côté, le contrat subsiste de l'autre; des ruines couvrent le fondement et le gîte n'est plus habitable, mais le fondement n'a point disparu. Et c'est pourquoi, ô Vous qui dites toujours la vérité, vous nommez vierges même les âmes pécheresses dont le nombre, hélas! est si grand parmi nous.

1. Matth. XIII, 30.
2. Ibid, 47; Joann. XXI, 9.
3. I. Cor. VI, 17.
4. Sponsabo te mihi in fide in sempiternum. Ose. II, 29.

On voit assez par là qu'il ne sagit ici que des catholiques ; car cette virginité de la foi qui résiste même au péché, l'hérésie la fait perdre, ce qui rend, à tout œil chrétien, l'hérésie si redoutable et si abominable. L'hérétique, comme tel, n'appartient plus au royaume de Dieu, qui est l'Église ; il ne fait point partie des dix vierges auxquelles ce royaume est semblable ; il n'y a ni rang, ni nom, ni fonction. Il vit, comme dit saint Paul, « hors de l'alliance », à la façon d'un étranger et d'un profane [1]. Non, jamais, mon Jésus, nous ne vous bénirons assez de ce que, par votre gratuite miséricorde, nous sommes nés catholiques. Certes, cela ne suffit point, et votre parabole est justement pour le faire voir ; mais quelle avance, quelle sûreté et quelle ressource inépuisable ! Or, parce quelles sont dans la vraie Église, « ces dix vierges vont au-devant de l'Époux et de l'Épouse ». C'est là une de leurs notes, et un avantage incalculable qu'elles ont sur les pauvres âmes égarées dans les sectes.

Mais d'abord, ô mon Maître, dont les moindres paroles sont des trésors de science, de sagesse et de bonté, d'abord pourquoi dix vierges ? peut-être parce que ce nombre est l'un de ceux qui signifient les choses parfaites, les séries terminées, la complexion des êtres destinés à former un ensemble. Voulant donc nous signifier la société universelle de vos chers baptisés, vous avez choisi ce nombre dix de préférence à d'autres. Peut-être aussi (et cette seconde raison n'infirmerait pas la première), peut-être que votre sainte Loi se formulant en dix préceptes, et la Loi étant la forme et comme le moule divin où nous prenons votre ressemblance, ce nombre de la Loi convient merveilleusement pour caractériser l'Église en sa formation temporelle. C'est son chiffre parce que c'est le vôtre ; au dehors,

1. Ephes. II, 12.

au dedans, elle en est toute marquée. Votre Loi l'illumine, la dirige, la soutient, la distingue, la développe, la protège. En attendant de la porter comme un manteau de gloire, votre royale Épouse la revêt comme une robe d'affranchissement, d'honneur, de vertu et de sainteté. On comprend donc les raisons secrètes qui vous font assimiler votre royaume à dix vierges. Tout dans ce royaume est fondé sur la foi, tout s'y maintient et s'y élève par la justice; et la justice, c'est votre Loi acceptée, aimée et accomplie.

Et ces dix vierges, les folles aussi bien que les sages, toutes croyantes, toutes orthodoxes (encore que les unes conforment leur conduite et leurs mœurs à leur foi, ce que ne font pas les autres), ces dix vierges vont au-devant de l'Époux et de l'Épouse, et c'est là, je le répète, un signe nouveau, un signe d'ailleurs indispensable de leur orthodoxie.

Il aurait semblé suffisant, mon doux Maître, que vous disiez qu'elles vont au-devant de l'Époux; car enfin l'Époux, c'est vous-même; et vous seul, à vrai dire, êtes notre médiateur, notre Sauveur, notre juge, et notre fin en tant que vous êtes un même Dieu avec votre Père. Pourquoi donc ayant nommé l'Époux parlez-vous aussi de l'Épouse? Ah! c'est qu'on n'est sauvé et même chrétien que par la foi : « c'est de la foi que vit le juste [1] » ; il est donc nécessaire que, plus ou moins explicitement, la foi embrasse tout son objet. L'objet intégral de la foi, ce n'est pas vous seulement, ô Agneau qui êtes l'Époux, mais encore votre Épouse : de telle sorte que si par ce mouvement, qui est la vie chrétienne et le progrès de l'âme vers Dieu, on ne va pas au-devant des deux que nous attendons et en qui d'abord nous devons croire; si, comme l'écrit

1. Hebr. x, 38.

saint Paul, on divise le Christ[1], c'est-à-dire si dans le Christ on divise ce que Dieu lui-même y a uni, soit ce qu'il a uni en lui, comme ses deux natures, soit ce qu'il a jugé bon de lui unir, on pèche contre la foi, on en viole l'unité, on en décline l'autorité ; et si l'on s'opiniâtre en ce péché si grave, non seulement on ne continue point d'être sage, mais on cesse complètement d'être vierge, ce qui est se mettre hors de l'Église et quitter la voie du salut.

L'Épouse qui vient avec l'Époux, et dont il ne souffre pas que la foi le sépare, parce que, en fait, lui-même ne se sépare pas d'elle un instant, l'Épouse à la rencontre de laquelle il faut qu'aillent nos pensées, nos désirs, nos espérances, nos prières, nos efforts, notre amour, avant tout c'est votre humanité, ô mon Sauveur béni ! Qui affirme que Dieu existe, sans confesser qu'il est venu ici-bas dans la chair, qu'il a épousé notre nature, que ce mariage contracté en Marie est indissoluble et éternel, et que ce Dieu marié à notre humanité, c'est vous, celui-là n'est ni catholique ni chrétien. Parce qu'il ne reconnaît et n'honore pas le Fils, il ne connaît pas non plus le Père et ne lui rend nullement l'honneur qui lui est dû [2]. Ou un tel homme n'est pas baptisé, ce qui est n'être pas né à la vie de la grâce, ou il a renié son baptême, ce qui est être mort à cette vie ; car le baptême n'est conféré qu'au nom et dans la vertu du Christ, et l'on n'y est point fidèle si l'on n'en garde la foi qu'on y a professée et jurée.

En second lieu, l'Épouse évangélique, c'est Marie, Mère de Dieu, toujours vierge et immaculée. Elle est l'Ève du second Adam, sa coopératrice voulue, instituée et par là nécessaire; sa coopératrice d'ailleurs infailliblement fidèle et dévouée. Elle aussi, et dans son existence,

1. I. Cor. I, 13.
2. Joann. v, 23.

et dans son ministère, qui est d'abord d'enfanter corporellement le Christ, mais ensuite et spirituellement tous les membres du Christ; elle aussi, dans sa pureté sans tache, dans sa sainteté, dans sa grâce, dans sa puissante intercession, dans ses droits à la piété de tous et enfin dans sa gloire, est l'objet de la foi. Qui ne va pas au-devant d'elle comme au-devant de Jésus, qui l'exclut de sa croyance, ou de son respect, ou de son amour filial, ou de son culte; qui l'en exclut du moins sciemment, de parti pris et par principe, celui-là n'est plus catholique, il n'a plus la vraie foi; et n'allant pas à la rencontre de l'Épouse, il ne va pas davantage à celle de l'Époux, et se retranche ainsi lui-même du rang des vierges.

Mais Marie, c'est déjà l'Église. Elle en fait réellement partie, étant le plus éminent de ses membres; et l'Église qui, dans l'Esprit-Saint, est la maîtresse des dogmes, qui a reçu cet Esprit pour conserver, comprendre, enseigner et interpréter ces dogmes, l'Église, comme Jésus, comme Marie, est elle-même et tout d'abord un dogme, un dogme révélé par vous, mon Sauveur, aussi bien qu'une société fondée et organisée par vous. Qui ne croit pas à votre Église ne saurait donc avoir la foi en vous, ou n'a en vous qu'une foi illusoire, inconséquente et pratiquement insuffisante. Le Symbole ne se mutile point. Qui en ôte une seule pierre le réduit en décombres. Or, si ce Symbole commence par Dieu le Père, et se continue par le Fils consubstantiel au Père et incarné dans le sein de la Bienheureuse Vierge, il se termine par l'Esprit-Saint vivifiant toute l'Église, et dès lors aussi, et très explicitement, par l'Église, temple vivant et parlant de cet Esprit divin, en qui toute sainteté et toute béatitude ont leur source. Sans doute tout fidèle fait déjà partie de l'Église et il marche avec elle en tant qu'elle est sur cette terre où nous cheminons tous; mais en même temps

on va au-devant d'elle en tant qu'elle est du ciel, qu'elle en est par son chef invisible, par Marie, par ses anges et ses saints, en tant qu'elle y a sa gloire et que tous les bienheureux, qui y seront alors entrés, feront cortège au Christ, quand, porté sur les nuées, il reviendra en majesté et en puissance pour juger, de concert avec eux, les vivants et les morts.

Qu'on étudie l'histoire des hérésies, on n'en trouvera point une seule qui ne soit pour empêcher, de telle ou telle manière, les âmes nées à la foi d'aller à la rencontre de l'Époux et de l'Épouse. Toute hérésie est une altération de la foi qui est due par tous ou à l'Époux, ou à l'Épouse, ou aux relations qui les unissent entre eux. On méconnaît, on nie, on attaque leur existence, ou leur nature, ou leur mission, ou leur pouvoir, ou leur action; mais inévitablement c'est l'un ou l'autre qu'on méconnaît, qu'on nie ou qu'on attaque. En somme le mystère, la doctrine, l'œuvre, la religion, l'amour, le culte, le service de l'Époux et de l'Épouse, c'est tout le Christianisme; selon qu'il est écrit : « Le royaume de Dieu est semblable à un Roi qui fait des noces à son Fils », et y invite tout le genre humain [1].

Et ces vierges, dont l'esprit reste fidèle même dans les écarts de leur cœur, elles ont toutes leur lampe à la main ou du moins sous la main : nouvelle preuve qu'elles sont orthodoxes; car cette lampe, c'est leur foi au Christ, suivant ce mot du saint Psalmiste : « Seigneur, votre Verbe est une lampe éclairant mes pieds [2] ». Jusque-là les dix sont pareilles et pareillement sages. Elles commencent d'être différentes et de se diviser en ceci que les unes font provision d'huile et en garnissent leur lampe, ce que les

1. Matth. XXII, 2.
2. Psalm. CXVIII, 105.

autres ne font pas, soit par mépris, soit bien plutôt par incurie, légèreté et imprudence. Comme la lampe, c'est la foi, l'huile, c'est la charité. La lampe, c'est le Christ habitant par la foi dans nos cœurs [1]; l'huile, c'est l'Esprit-Saint répandu en nous par l'amour [2]. En celles-ci la foi est vivante, et par là même complète et féconde; présente encore dans l'âme de celles-là, elle y est morte et infructueuse. Le cœur des sages est une terre où la semence divine a produit des moissons; celui des folles est un sol ingrat où les germes sont étouffés et ne donnent point de récoltes. Les sages, possédant le Christ, se soumettent à sa royauté, se livrent à son sacerdoce, adorent l'exercice qu'il lui plaît de faire sur elles de ses droits; elles se laissent par suite entièrement transformer par lui; pénétrées de son action, embrasées du feu dont il brûle, elles communient sincèrement à sa vie, et passant par sa croix, que l'amour leur rend douce, elles ont toutes les aptitudes avec tous les titres requis pour entrer dans sa gloire. Les folles, possédant le Christ, veulent se garder elles-mêmes, et à tout prix se satisfaire. Elles ne sont ni pauvres d'esprit, ni confiantes aux promesses divines, ni simples dans leur intention. Leur espérance est faible et leur amour n'est qu'un semblant. Inclinées à la passion des biens et des joies de ce monde par le poids de leur propre cœur, qu'elles ne réservent point sans l'abaisser, elles s'y laissent amuser et prendre. Elles n'ont vers Dieu ni élan, ni essor. Elles retiennent la vérité captive dans l'injustice [3], c'est-à-dire dans leur égoïsme. Cette lumière surnaturelle qui brille encore en elles, s'y traduisant par le remords même quand on ne lui reconnaît plus le droit de régler la con-

1. Ephes. III, 17.
2. Rom. v, 5.
3. Ibid. I, 18.

duite, elles la mettent sous le boisseau [1]. Elles ne nient point Jésus, mais elles résistent à son Esprit et n'agissent qu'au gré du leur qui, devenant l'esprit du monde, finit par s'identifier avec celui de Satan. Et cela dure hélas! s'affermit et s'empire parce que l'Époux qui doit revenir se retarde longtemps. Au fond, ce long délai est, pour les unes comme pour les autres, une vraie et insigne miséricorde. Il fournit aux sages le moyen d'augmenter leurs mérites; il rend possible aux folles le repentir de leurs péchés; mais les folles en abusent; elles se flattent qu'ayant tant tardé, l'Époux ne viendra pas tout de suite. Elles s'assurent qu'elles auront du temps; que Dieu, qui est si clément et leur en a déjà tant donné, leur en accordera encore; et d'ailleurs il en faut si peu pour se retourner, prendre une lampe qu'on a proche de soi, la garnir, l'allumer! or cela fait, tout est sauf.

Ainsi pensant et se parlant et se leurrant elles-mêmes, elles s'endorment et finissent par dormir tout à fait, c'est-à-dire par mourir. S'il est dit qu'avant de dormir, sages et folles « sommeillent », hormis que par cette somnolence on ne veuille entendre l'affaissement de la vieillesse qui d'ordinaire précède la mort quelle qu'ait été la vie, on ne peut pas évidemment la prendre pour les deux dans le même sens. A la bonne heure, les sages, tout en croissant toujours en grâce, voient peu à peu diminuer leur vigueur naturelle; mais les autres devenant de plus en plus lâches et paresseuses, déchoient moralement. Ce qu'elles savaient le mieux, elles l'oublient; ce qu'elles voyaient très clair, elles ne l'aperçoivent plus qu'à travers un brouillard; leur sens pratique s'émousse, leur conscience parle moins haut et reste souvent muette quand elle devrait parler; les lignes, naguère si distinctes, du

1. Matth. v, 15.

bien et du mal, s'effacent et se confondent. C'est le prélude, non de la mort qui met le corps au tombeau, mais de celle qui jette l'âme en enfer. Enfin elles meurent à la vie de ce monde, et inopinément ; car, mille fois contre une, il y a, même pour les justes, quelque chose d'imprévu et de soudain dans la mort.

Un cri se fait entendre et au milieu de la nuit. L'Époux vient, il est là, il frappe à notre porte, il entre, il est entré, et l'on se trouve avec lui face à face. « Grand Dieu ! l'huile manque, nos lampes s'éteignent, et nous voici dans les ténèbres », s'écrient les folles troublées jusqu'à être éperdues. L'Époux, c'est la lumière, et nous sommes les ombres ; l'Époux, c'est la vérité, et nous sommes la vanité, peut-être le mensonge; l'Époux vient demander des comptes, et nos comptes ne sont point réglés, et nos livres sont vides, et pouvant faire tant de bien, nous n'en avons pas fait ! Les vestiges divins sont en nous ; nous sentons bien encore en nos âmes ces racines de notre baptême d'où l'arbre de notre vie chrétienne pouvait et devait s'élever droit, plein de sève et tout chargé de fruits. Nous n'apportons pas de fruits, nous ne sommes même pas un arbre; et si quelque chose de nous ressemble encore à une racine ou à une branche, cette racine et cette branche sont nues et desséchées. Dans le monde on nous disait qu'elles étaient couvertes de fleurs, et on nous l'avait persuadé ; devant Dieu elles n'ont même pas de feuilles. Quel recours alors ? quelle issue ? quel moyen ? Nous n'osons invoquer celui qui, venant comme Époux, est contraint par nous-mêmes de nous traiter en juge. Mais vous, nos compagnes et nos sœurs, vous qui êtes prêtes, parce que plus avisées, vous avez pensé à l'avenir et vous êtes pourvues ; vous qui avez été fidèles à Dieu, qui par là même êtes charitables et pleines de compassion pour tout être en détresse, partagez avec nous, donnez-nous de votre abondance.

Hélas! sous une forme humaine qui convient à la parabole et en continue à la fois la figure et le ton, elles font aux folles la seule réponse possible, alléguant l'ordre établi par Dieu, qui est que le mérite est chose essentiellement personnelle, qui ne se peut dès lors ni aliéner ni communiquer. — Nous pouvons bien prier pour vous, et nous le faisons de grand cœur. Si vous étiez en état d'en recevoir le fruit, nos prières vous profiteraient; mais comme ce que vous avez fait de mal, c'est vous qui l'avez fait et non pas d'autres; comme c'est à vous dès lors qu'il est justement imputé, de même, ce que, par la grâce de Dieu, nous avons fait de bien, ce ne sont point les œuvres d'autrui, mais les nôtres; et sous cet aspect, cela ne peut servir à d'autres qu'à nous. Ah! s'il en est temps encore, vous n'avez qu'un parti à prendre: allez à ceux qui dispensent l'huile, à ceux qui, ayant reçu l'Esprit de grâce, ont aussi le mandat et le pouvoir de le répandre parmi leurs frères. Il faudrait recourir aux prêtres, ministres des sacrements qui rendent la vie et peuvent jusqu'au dernier moment réparer les désastres. En échange de votre repentir, ils vous concéderont le pardon qui contient la grâce; c'est leur commerce à eux, leur saint et bienfaisant commerce, institué et réglé par Dieu pour le profit des âmes. Vous avez encore la ressource d'aller trouver les pauvres, ces amis de Jésus si puissants sur son cœur. En retour de vos aumônes, ils vous obtiendront de lui des grâces capables de vous rétablir dans la justice et de vous rendre la charité. Mais si la nuit est vraiment venue pour vous, l'heure n'est plus propice au travail, le temps du mérite est passé, la pénitence n'est plus possible.

Parfois c'est à l'heure même de l'agonie, quand le cri qui annonce l'Époux a été déjà poussé par les anges, par les amis chrétiens, par le médecin, mais un peu avant que l'Époux lui-même paraisse, c'est alors, dis-je, que

les vierges sages tiennent aux folles ce prudent langage. S'il en est ainsi, il arrive qu'en effet, ou émues par la crainte ou pressées par la charité, les folles conçoivent de bons désirs; elles font quelques efforts, se soulèvent de cette poussière, peut-être de cette fange où, durant tant d'années, elles sont demeurées négligemment couchées. Elles jettent vers Dieu un regard suppliant, elles tentent quelques démarches, elles demandent le prêtre. Il se peut qu'elles atteignent leur but. C'est un prodige de grâce, mais enfin Dieu fait de ces prodiges. Le prêtre vient, on lui parle, il absout; l'huile emplit de nouveau la lampe, la lampe s'allume et brille; on est prêt.

Mais souvent, trop souvent, ces désirs sont inefficaces; il n'y aura pas d'effort sérieux ni sincère; on a tant abusé de la grâce! la grâce ne triomphera point. Le prêtre arrive trop tard; tout en croyant aux sacrements, on meurt sans sacrements; on tient sa lampe en main, mais sans être allumée, et quand l'Époux se présente radieux, éblouissant, on se sent en contradiction flagrante avec lui, et l'âme qui le constate, lit dans cette constatation sa sentence. Elle se heurte dès lors à une porte fermée; et de derrière cette porte infrangible et infranchissable, elle entend ce mot désespérant, ce mot qui brise à jamais tout rapport entre Dieu et sa malheureuse créature, ce mot final, irrévocable, efficace, que tous les attributs de Dieu prononcent de concert, et que l'âme entendra retentir en son fond dans les éternités des éternités: « En vérité, je vous le dis », au nom de Dieu, dans la lumière, dans la sagesse, dans la sainteté, dans la justice, dans l'immutabilité de Dieu, je vous le dis, moi, le Verbe « en qui il n'y a pas de oui et de non[1] », moi, le Verbe qui parle et dont toutes les paroles portent coup, opérant ce qu'elles disent, « en vérité, je ne vous connais point: *nescio vos* ».

1. II. Cor. I, 18.

SOIXANTE-SEPTIÈME ÉLÉVATION

DE LA FAIM ET DU RASSASIEMENT DE JÉSUS.

« J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous [1]. »

Vous aviez dit sur la montagne, ô vous qui, en nous enseignant la vérité, vous révéliez vous-même, et qui, pour nous montrer comment nous devons vivre, n'aviez qu'à nous raconter votre vie, vous aviez dit : « Bienheureux ceux qui ont faim maintenant, parce qu'ils seront rassasiés [2] ». Ces affamés de l'heure présente qui doivent être un jour rassasiés, rassasiés par vous, ô Jésus, qui, étant la plénitude de Dieu, êtes le rassasiement de toute créature : rassasiés par votre grâce autant qu'on le peut être en ce monde, complètement rassasiés dans l'autre par votre gloire enfin connue et partagée, ces affamés, en droit, ce sont les hommes. Tous, il est vrai, sont affamés; tous néanmoins ne sont pas bienheureux, et un très grand nombre, hélas! ne le sera jamais. Mais ceux-là sont déjà bienheureux et monteront un jour au comble de la béatitude, qui, connaissant d'abord leur faim, la vraie faim

1. Luc. XXII, 15.
2. Matth. V, 6.

de leur être, qui est celle de l'âme bien plus que celle du corps, la confessent avec une humble ingénuité, savent quel pain la peut apaiser, et que ce pain, qui est Jésus, est le don propre du Père céleste. Oui, bienheureux ceux-là.

En un sens, ô ma voie et ma vie, vous marchez à leur tête. Parmi ces affamés nul ne l'a été tant que vous. Vous nous expliquez qu'en somme, c'est « de justice » que l'homme a faim si ses appétits sont en ordre; et c'est d'avoir cette noble faim qui commence ici-bas son bonheur. Or, qui comme vous a eu faim et soif de justice? Durant toute votre vie, depuis votre bénie conception dans le sein de votre Immaculée Mère, vous avez été affamé d'adorer votre Père et de rendre à ses perfections, à ses droits, à ses volontés toute la religion qui leur est due. Vous avez été affamé de remercier ce Père très saint pour toutes les grâces sans nombre, sans mesure et sans prix qu'il vous a faites à vous homme-Dieu, et qu'il a faites à cause de vous à cette magnifique Création dont vous êtes à la fois l'auteur, l'exemplaire, le pontife, la victime et le chef. Vous avez été affamé d'expier le péché et d'en solder dette, apaisant la trop juste colère de Dieu, et sauvant pour jamais le monde racheté par votre sang.

Oh! quelle faim! Elle était grande et urgente comme votre amour, elle vous dévorait comme un feu. Sans troubler votre paix, elle tournait pour vous en supplice et faisait de votre vie entière un martyre profond et secret. Vous en parliez quand vous disiez: « Je dois être baptisé d'un baptême de sang, et quelle est mon angoisse jusqu'à ce qu'il s'accomplisse[1] » ! Vous nous la laissiez voir et nous montriez en même temps que l'heure arrivait enfin où vous pourriez la satisfaire, en disant à vos douze disciples déjà attablés avec vous pour la Cène : « J'ai désiré

1. Luc. XII. 50.

d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous ». Manger la pâque, et surtout celle-là, c'était manger l'hostie universelle, l'hostie saintement immolée; c'était se l'approprier, la consommer et s'en nourrir. Et la manger « avec les douze », c'était, après l'avoir livrée à Dieu en holocauste, la distribuer au monde en communion.

Votre premier festin, ô mon Sauveur, celui où votre sainte faim trouve son premier apaisement, c'est ce sacrifice sanglant de la Croix qui est le terme de votre vie mortelle et domine toute votre existence. Mais quoique sa vertu soit infinie, atteignant les plus sublimes hauteurs du ciel et toutes les extrémités de la terre, en lui-même cependant, et selon sa forme extérieure, ce sacrifice n'était pour vous qu'un festin temporaire et qui ne devait avoir lieu qu'une fois. C'est pourquoi du haut de votre croix, encore que vous y fussiez enivré d'opprobre et de douleur, vous avez poussé ce cri : « J'ai soif [1] », et vous eussiez pu tout aussi bien crier : J'ai faim. Or, c'est précisément pour finir de calmer et cette faim prodigieuse et cette soif adorable, qu'en cette Pâque suprême, et devançant le temps dont les hommes n'usaient que sous votre bon plaisir, vous avez institué la sainte Eucharistie, qui fixe, perpétue, étend à tous les lieux, prolonge à tous les siècles, consomme enfin et universalise le sacrifice unique et sanglant du Calvaire : toujours offert à Dieu, toujours donné aux hommes, puisque ici le sacrifice prend la forme d'un sacrement, et que ce sacrement, tous les hommes peuvent et doivent le recevoir.

Je dis les hommes, et il est bien vrai, c'est leur pain, leur pain quotidien ; mais tout le monde a sa part en ce festin eucharistique : Dieu, Jésus, le genre humain, et

1. Joann. XIX, 28.

en un sens l'univers entier. La Trinité divine communie à l'homme-Dieu qui se livre à elle en victime; Jésus, Pontife souverain, se communie lui-même et communie ainsi à ceux qui communient à lui, à savoir Dieu et son Église; l'Église mangeant Jésus communie à son humanité et à sa divinité présente en son humanité, puis en principe à la Création que cette humanité du Christ résume et couronne. Par cela seul qu'elle communie ainsi, l'Église élève, honore, sanctifie, autant qu'il est possible, tout ce monde inférieur des corps dont elle est l'esprit et la tête et la voix. Or, c'est là la justice plénière, parce que c'est l'amour arrivé à ses fins, et la perfection de l'universelle harmonie qui est l'œuvre de ce divin amour. Voilà ce qui, comblant les désirs de Jésus, assouvissait sa faim et rassasiait son cœur.

SOIXANTE-HUITIÈME ÉLÉVATION

OR, IL ÉTAIT NUIT. QUAND DONC JUDAS FUT SORTI, JÉSUS DIT : MAINTENANT LE FILS DE L'HOMME EST GLORIFIÉ, ET DIEU EST GLORIFIÉ EN LUI [1].

Le traître s'en va, portant au fond de son cœur le dessein, désormais arrêté et inébranlable, de son odieux forfait. C'est lui qui ouvre l'écluse par laquelle vont se précipiter les eaux de ce douloureux déluge qui doit fondre sur le Sauveur. Il ne fallait rien de moins qu'une main d'apostat pour faire cette brèche impie et donner cours à une si prodigieuse et si sacrilège injustice ; il ne fallait non plus rien de moins qu'une main de prêtre consacré pour poser l'occasion d'un sacrifice si saint, car, du côté de Jésus, la Passion n'est pas autre chose.

« Il était nuit » : non pas dans le cénacle qu'éclairaient les lampes de la cène, qu'éclairait surtout Celui qui est la lumière même, et où, grâce à lui, il n'y avait plus maintenant que des âmes capables de la recevoir et de la réfléchir. Mais il était nuit au dehors, aux abords du cénacle et dans toute la cité, où l'incrédulité et la haine

1. Joann. XIII, 30, 32.

aveuglaient à peu près tout le monde; nuit surtout dans l'âme de Judas, nuit noire, nuit épaisse et profonde que de toute éternité, hélas! aucun crépuscule ne suivra. Judas est donc sorti; le cœur de Jésus s'ouvre. Il s'est ouvert souvent; jamais comme aujourd'hui. Les amis qui sont là sont faibles, il est vrai, mais ce sont des amis, et ils sont seuls avec le Maître. Ils se taisent, ils sont tout au dedans, recueillis, sérieux, émus, l'âme pleine de suave et sainte stupeur, de respect, de gratitude, de piété, d'amour, comme aussi de pressentiments vagues et sinistres. Cette heure ne ressemble à aucune des autres heures qui se sont succédé dans les trois ans passés avec le Maître. Ils regardent Jésus avec d'autres yeux que de coutume; ils le voient entouré d'une clarté nouvelle et étrange; ils sentent s'échapper de lui des vertus inconnues. Il n'a plus sa physionomie ordinaire; plus simple, plus familier, il est pourtant plus solennel. Il est en eux par la divine Eucharistie; c'est ce qui donne à leurs regards quelque chose de plus pénétrant, de plus religieux, de plus tendre; et Jésus, qui vient de s'immoler pour se donner à eux en nourriture, est tout entier revêtu d'une beauté qui, si elle n'est pas la même qu'au Thabor, est peut-être plus saisissante et touche l'âme encore plus avant. Il est comme ruisselant d'onction; son visage en est tout baigné; sa voix est d'une douceur céleste. Il est si intérieur qu'on le sent, par le fond de son être, retiré et assis dans le saint des saints éternel; et cependant il est si épanoui, qu'il ressemble à un jardin en fleurs et à une moisson mûre. On voit en lui tout à la fois le temple et le festin, le Pontife et la victime, le souverain Maître de toutes choses et l'humble serviteur de tous. Jamais les siens n'ont mieux compris jusqu'où il est « le don de Dieu »: un don livré, une source qui s'épanche, un parfum qui s'exhale, une vie qui se propage, un amour qui ne garde

rien, encore qu'il ne perde rien de ce qu'il donne. Il est visiblement toute sainteté et toute bonté. C'est ineffable et adorable.

« Maintenant donc, dit-il, le Fils de l'homme est glorifié. » « Maintenant » ; l'heure est venue, tout est décidé, tout est prêt, tout commence. Le fleuve a pris son cours, et jusqu'à ce qu'il se soit jeté dans l'océan, rien ne l'arrêtera plus. Il entraînera tout, rien ne lui fera résistance, et plutôt que de le retarder, les souffles d'en haut en pousseront les flots. Dieu a souscrit à ce que veulent les hommes; sans abdiquer, il donne pour l'heure présente « la puissance aux ténèbres [1] ». On verra de quoi elles sont capables ; l'œuvre infernale aboutira, et voici qu'elle débute. « Maintenant » donc, à la fin de ce jour qu'ont enfanté les siècles après que l'éternité tout entière l'a couvé; en ce moment en vue duquel je suis venu dans ce monde et y ai vécu trente-trois ans; en ce moment où la lutte suprême s'engage entre le ciel et l'enfer, entre la créature rebelle et Dieu, entre Satan et moi ; en ce moment qui décide de tout, du succès de l'œuvre divine, du sort de tout le genre humain, de l'état dernier de toute créature, « maintenant le Fils de l'homme est glorifié ».

O Maître! la gloire, c'est d'être connu quand on mérite de l'être. Vous allez l'être, et s'il regarde seulement et juge avec bonne foi, chacun sera en mesure de savoir qui vous êtes et de le confesser tout haut. Et puisque, quant à nous, la première des justices, c'est d'être pur de toute injustice, et que l'innocence est ici-bas l'aube de la sainteté, on va voir, et jusqu'à l'évidence, que vous êtes le plus innocent des êtres, innocent du côté de Dieu, innocent du côté des hommes. Dans cette extrémité où tout devient épreuve, où tout l'être est en exer-

1. Luc. XXII, 53.

cice, excité, soulevé, tiré dans tous les sens et criblé de toutes parts; dans ces tortures sans nom, tortures morales, tortures physiques; dans ces passes, d'une difficulté effroyable, où l'accord des devoirs est le plus ardu des problèmes, où les vertus semblent être à ce point aux prises les unes avec les autres, qu'on dirait impossible que l'une triomphe sans que d'autres soient blessées, et que l'âme se maintienne haute et droite sans être par quelque endroit infirme et abaissée; dans cette extrémité, dis-je, l'œil le plus clairvoyant, l'œil le plus malveillant ne découvriront ni un écart, ni un oubli, ni une défaillance, ni un embarras, ni une lacune, ni une tache, ni une ombre. Vous n'y ferez absolument rien que ce que vous y deviez faire, et tout ce que vous aviez à faire, vous le ferez exactement. Il en sera d'ailleurs des paroles comme des actes. Vous ne retiendrez rien de ce que vous avez reçu le mandat de donner, et l'instant venu de faire ce don, vous ne le retarderez pas d'une seconde. Pas un seul pas hors de la voie; pas un soupir hors de la loi; pas un regard hors de la vérité; pas un mouvement hors de la charité; pas un respect humain non plus, pas un retour sur vous, pas une préoccupation personnelle. Partout la sincérité, la simplicité, la candeur d'un enfant, la paix d'un juste, la vigueur d'un héros; partout enfin, je le répète, une innocence incomparable. Vous demeurez immaculé au milieu des pécheurs, lumineux au sein des ténèbres; bon, ineffablement bon, bienveillant, bienfaisant sous la charge de plus en plus écrasante d'une méchanceté déchaînée; aimant, paisiblement, invinciblement, immensément aimant quand vous n'êtes enveloppé que de haine. O notre Agneau, quelle gloire, quelle pure et magnifique gloire !

Mais à un pareil spectacle il fallait des témoins : non seulement de ces témoins qui regardent, admirent et

applaudissent : tous les siècles en fourniront ; mais des témoins qui attestent, et, dès le début, ceux- là sont une foule. Il y a le témoignage du Père et sa grande voix qui, du haut du ciel, a crié : « Je t'ai déjà glorifié et je te glorifierai encore »[1]. Tu es le Fils de mes complaisances, c'est-à-dire qu'en toi tout me ressemble, me repose et me plaît. Il y a votre témoignage à vous, ô le plus véridique des êtres. Vous aviez dit aux Juifs : « Qui de vous me convaincra de péché[2] » ? Et maintenant vous dites : « Le prince de ce monde va venir, mais il n'y a rien en moi qui lui appartienne »[3]. Votre Saint-Esprit viendra à son tour, envoyé par votre Père et par vous, et chargé d'opérer ici-bas les plus grandes et les plus saintes choses. Or, la première qu'il y fera, la plus pressante, la plus divine, ce sera « de rendre témoignage de vous »[4], et de « vous glorifier »[5], en vous inondant de la lumière qui vous est propre, ce qui revient à montrer que vous-même êtes lumière, et partant innocence et pureté ! Vos apôtres arrivent ensuite, déclarant unanimement : « Maintenant nous voyons bien que vous savez toutes choses », que vous êtes une clarté si vive et si pénétrante qu'il n'y a pas de secret pour vous, et que rayonnant vous-même par le seul mouvement de votre propre bonté, « il n'est nullement besoin que l'on vous interroge ». En ceci nous savons que Dieu est votre principe, que vous naissez de lui, que vous vivez de lui, étant purement et totalement son Verbe et sa splendeur[6].

Mais ce n'est point assez que les amis vous rendent

1. Joann. XII, 28.
2. Ibid. VIII, 46.
3. Ibid. XIV, 30.
4. Ibid XV, 26.
5. Ibid. XVI, 14.
6. Ibid. 30.

hommage ; les ennemis sont admis ou plutôt forcés à parler : « Reprenez cet argent maudit, s'écrie Judas dégoûté de lui-même et effrayé de son crime, dont pourtant il ne se repent pas comme il faut; je vous ai livré et vous m'avez payé le sang du juste » [1]. On s'agite ailleurs et l'on s'ingenie pour trouver contre vous un prétexte du moins plausible à une accusation recevable ; on suborne de faux témoins ; ils ne parviennent point à s'entendre [2] ; l'iniquité est contrainte de se mentir à elle-même [3], et tout croule de soi, vous donnant ainsi et toujours gain de cause. On fait tout pour égarer d'avance le jugement de Pilate qui met lui-même tout le bon vouloir imaginable à surprendre dans votre conduite l'apparence d'un délit; il y échoue ; et sous l'injonction d'une conscience qu'il n'écoutera pourtant qu'à moitié, on l'entendra dire tout haut à la foule ameutée : « Mais que voulez-vous que je fasse ? Je ne trouve rien à reprendre en cet homme » [4]. Hérode fait écho à Pilate. Et ce que le juge, même inique, s'est vu contraint de déclarer, le titre de la croix, écrit par lui, l'atteste aux yeux des foules : ce crucifié n'est point un criminel, c'est un roi : « Jésus de Nazareth roi des Juifs » [5], voilà juridiquement, notoirement, l'unique cause de sa mort. Quoi enfin ! votre supplice dure encore, ô mon incomparable Jésus, et votre compagnon de peine est intérieurement appelé à dire aussi son mot sur vous. Il y a peu de temps qu'il vous connaît, mais il vous examine de près, et dans des conjonctures décisives ; il en voit assez pour juger, et parlant devant tout le peuple au complice de son crime: « Eh !

1. Matth. XXVII, 4
2. Marc. XIV, 56.
3. Psalm. XXVI, 12
4. Luc. XXIII, 4.
5. Joann. XIX, 19.

quoi, dit-il, tu n'as pas honte de l'insulter! nous, nous recevons ici le juste salaire de nos œuvres, mais lui, quel mal a-t-il fait »[1] ? Et ce qu'a dit le larron juif, le centurion romain va tout à l'heure le répéter sous une autre forme, inaugurant ce grand témoignage du genre humain qui, à partir de cette heure, va confirmer les prophéties inscrites dans l'Écriture : « Dieu ne lui impute aucun péché, et son esprit est pur de toute fraude »[2] ; non seulement il n'a fait aucun mal, mais il a bien fait toutes choses[3], et passé en faisant le bien[4]. C'est d'abord en ceci, ô divin Fils de l'homme, que votre Passion vous devient une gloire.

Mais ce n'est pas votre innocence seulement que votre bénie Passion illumine, ô Jésus, c'est votre sainteté, et on l'y voit si profonde, si vaste, si éminente et de tout point si parfaite, qu'elle apparaît vraiment comme unique. Être saint, après être innocent et pur, c'est être consommé en amour pour Dieu et pour les créatures de Dieu : amour où toutes les vertus se résument et d'où découlent la plupart des actes vertueux qu'elles font faire. A ce compte, quelles merveilles découvre à nos yeux votre Passion, et de quelle gloire elle vous fait resplendir !

Il était manifeste que, depuis votre naissance en ce monde, vous aviez aimé Dieu d'un amour sans pareil. Votre vie, si étonnamment opulente en son activité, quoique toujours si simple dans son principe, dans son fond, dans son mouvement, dans sa fin, votre vie n'avait été qu'un acte perpétuel d'amour pour votre Père céleste : d'amour humble, d'amour soumis, d'amour zélé, d'amour dévoué, d'amour plein et parfait, où à chaque instant

1. Luc. XXIII, 40, 41.
2. Psalm. XXX, 2.
3. Is. LIII, 6.
4. I. Petr. II, 22.

passait et se donnait tout votre être. Vous n'aviez pas, même un moment, quitté cet autel de la gloire de votre Père sur lequel, volontairement et sciemment, vous vous êtes posé dès votre entrée en ce monde, vous n'aviez pas cessé d'y être une hostie d'adoration; de louange, d'action de grâces, de réparation, d'impétration, d'y brûler, de vous y exhaler et de vous y répandre. « Je vis pour mon « Père » disiez-vous [1]. « Je ne cherche point ma gloire, « mais la gloire de mon Père [2] ; de moi-même je ne fais « rien, mais tout ce que je vois faire au Père, je le fais [3]. « Ce qui lui plaît, je le fais toujours [4]; ma nourriture est « d'accomplir en tout sa volonté [5]. Je lui rends témoi- « gnage, prêche sa doctrine et suis l'écho de sa voix. Je ma- « nifeste son nom aux hommes, je le glorifie sur la terre [6]; « je vais à lui [7] », tout en moi va à lui, encore que constamment tout soit à lui et vraiment à lui seul. Tels étaient les rayonnements parlés de ce foyer de charité religieuse qui consumait votre cœur. Mais quand vint votre Passion, ô Jésus, à quelle hauteur monta l'accomplissement de toutes ces saintes paroles; par quelles splendeurs d'opération se manifestèrent à nous vos états précédents; jusqu'à quel comble fut porté cet amour ! Non ! Dieu eût-il évoqué du néant des millions de millions de Créations sublimes, de Créations fidèles, de Créations ardentes et se dépensant tout entières à se restituer à vous par amour et dans le sacrifice, cela n'aurait point encore approché de votre sacrifice à vous, Jésus, ni de l'amour pour Dieu qui s'y déclare. Ce que vous faites, ce que vous êtes

1. Joann. VI, 58.
2. Ibid. VII, 58.
3. Ibid. V, 19.
4. Ibid. VIII, 29.
5. Ibid. IV, 34.
6. Ibid. XVII, 4, 6.
7. Ibid. XVI, 16.

ici, ô fils de l'homme, touche réellement à l'infini; cela y entre et s'y établit comme dans le seul lieu qui le puisse recevoir et contenir.

Et il en va de même de votre charité pour nous; car naissant de l'amour que vous portez à votre Père, elle en a la nature et, comme il est possible, l'intensité et l'étendue. Elle embrasse tout le genre humain, surmontant notre ingratitude, résistant à nos rébellions, triomphant de notre orgueil et de nos insolences, ne se laissant ni arrêter, ni diminuer par nos cupidités honteuses, par nos dégradantes impuretés, par nos méchancetés, nos blasphèmes, nos trahisons innombrables et qui devaient être jugées impardonnables. Votre charité l'embrasse néanmoins, et dans son vaste ensemble, et dans chacun de ses membres que, hormis vous, nul ne peut compter. Et quel amour est le vôtre! Comme il est désintéressé, comme il est noble, comme il est fort; comme il est généreux dans ses pardons, magnifique en ses dons, inépuisable en sa patience! Comme il vous donne, comme il vous livre à ceux que vous aimez, et à quels excès il vous porte! Certes, depuis votre naissance on n'a pas cessé de le voir. Même dans votre vie cachée, Marie et les anges le contemplaient, et avec des ravissements incroyables. Davantage le pouvait-on reconnaître et admirer dans les jours de votre vie publique; mais ici, dans le mystère de votre douloureuse Passion qu'inaugure le mystère de votre Eucharistie, quel épanouissement, quels prodiges! O ma gloire, ô ma gloire! ô mon saint, ô mon saint des saints! Une telle lumière serait pour aveugler, si le cœur, en la recevant, n'en absorbait point une partie pour la transformer en amour et la faire éclater en cris de gratitude. Oui, « le Fils de l'homme va être glorifié ». Oui, tout le monde va savoir ce que c'est qu'aimer Dieu et toutes les créatures, et

comment vous, l'homme-Dieu, aimez les créatures et Dieu.

Car c'est une chose qui surpasse l'admiration même des anges, tout ici sort spontanément et librement de votre Sacré Cœur. La violence de votre charité prévient celle de la haine, pourtant si vive, et à qui Dieu donne présentement le congé d'être maîtresse. D'abord, vous savez tout d'avance; rien ne vous peut ni échapper, ni surprendre. Votre puissance égale votre science ; et vous qui tout à l'heure alliez être « libre même entre les morts [1] », vous l'étiez au regard de ces nombreux vivants acharnés contre vous. Vous pouviez donc fuir sans lâcheté, disparaître même sans prestige, et déjouer ainsi leurs desseins. Nul n'avait, qu'il ne la tînt de vous, la permission de vous toucher, de vous prendre, de vous imposer une souffrance, et encore moins de vous faire mourir. Vous n'avez été pris que parce que vous vous êtes livré, et c'est pour l'avoir formellement voulu que vous vous êtes offert [2] ». Maître de tout pour commencer l'œuvre, vous l'étiez pour la continuer, et encore plus, s'il est possible, pour la mener à terme. Votre liberté s'étendait à tout l'ensemble de ce cruel mystère; elle subsistait au regard de ses plus minimes détails. Pour les détails et pour l'ensemble, c'est-à-dire mille et mille fois, avec une même spontanéité, une même fidélité, une même vigueur et plénitude d'amour, vous vous êtes donné, ô Jésus, à tout ce qu'on a voulu faire de vous [3]. Pas une goutte de votre sang n'a coulé sur la terre que votre cœur ne l'y ait positivement envoyée. Et dans chacune de vos tortures vous les avez toujours toutes embrassées, mourant ainsi des millions de fois, pour

1. Psalm. LXXXVII, 6.
2. Is. LIII, 7.
3. Marc. IX, 12.

tous les hommes et pour des hommes pécheurs. C'est ce que votre Passion fera voir, et l'une des gloires inénarrables dont elle couronnera votre Cœur.

Mais il y a plus. Quoiqu'on se hâte, on ne parviendra point à vous précéder dans cette œuvre. Il faut que chacun sache et comprenne que la haine n'a point le secret de devancer l'amour. Même avant toute violence, même avant tout essai, étant seul avec vos disciples, sous un toit emprunté, mais que l'hospitalité, probablement payée, rend deux fois inviolable, dans la paix du cénacle, « sachant », comme saint Jean l'écrit au début même de cette histoire, « sachant que le Père vous a tout remis entre les mains et que vous êtes issu de Dieu et que vous retournez à Dieu [1] », montant intérieurement à la cime de votre puissance et poussant jusqu'au dernier bout, « jusqu'à la fin », et ce semble jusqu'au dernier possible votre religion et votre amour, vous prenez d'emblée tout entière et étreignez dans vos bras cette Passion qui va vous saisir; vous y entrez, vous vous y livrez, vous la consommez en vous-même, vous constituant victime pour tous, et vous immolant réellement comme Pontife souverain selon l'ordre de Melchisédech [2]. Des larmes, des sueurs, du sang versé, du cœur broyé, de l'âme navrée, du corps mis en lambeaux, expiré, inanimé, confié au sépulcre, vous faites l'Eucharistie, l'Eucharistie qui est votre sacrifice avant même d'être notre sacrement : de sorte que, tout en coordonnant cette immolation cachée et antécédente à cette autre immolation prochaine et sanglante qui aura lieu sur le Calvaire, cependant vous vous immolez, fondant ainsi le sacrifice de la nouvelle Alliance. Telle est l'œuvre de votre amour, dont l'œuvre

1. Joann. XIII, 1.
2. Psalm. CIX, 4; Hebr. XI, 17.

de la haine ne sera que la conséquence. Or, est-il assez déclaré par là, cet amour, et n'avez-vous pas mille fois raison de dire : « Maintenant le Fils de l'homme est glorifié » ?

Et comment parler à présent de ce lustre vraiment infini que cette Passion donne à vos vertus, filles et compagnes de votre amour ? Durant tout ce mystère, quelle dignité en vous, mon Sauveur ! quelle noblesse ! quelle force ! quelle sagesse ! quelle clémence ! quelle sérénité ! quel courage ! quelle humilité ! quelle douceur ! quelle patience ! quelle indépendance ! quelle docilité ! Vous êtes là, ô mon Christ adoré, l'harmonie de tous les contraires. Aucune beauté morale ne vous manque, votre perfection comme homme est surhumaine, et c'est là certainement le principe de ces attraits dont vous avez prophétisé, disant : « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi [1] ».

Oui, ô Agneau de Dieu, on va désormais vous connaître, et de cette gloire, déjà perceptible à la foi, jaillira, dès le troisième jour, votre grande gloire de ressuscité ; gloire qui transforme tout l'état de votre vie ; gloire qui de droit vous arrache à ce monde, trop imparfait pour vous contempler tel que vous êtes, encore que, pour y terminer votre œuvre, vous vous y deviez montrer parfois à vos Apôtres. Vous ne vous montrerez pas à eux, il est vrai, dans la pleine splendeur où ils vous verront au ciel, mais dans la lumière, déjà magnifique, où ils sont présentement capables de vous voir : assez homme pour qu'ils vous reconnaissent et traitent avec vous ; homme assez déifié pour confirmer à jamais leur foi et vous assurer leur amour qui un jour, imitant le vôtre, se traduira par le martyre. C'est en effet l'une des gloires de votre Passion, ô mon Maître, qu'elle vous

1. Joann. XII, 32.

assure l'empire du monde en vous conquérant pour toujours les cœurs purs et les esprits droits. Elle y allumera « ce feu » de charité « que vous êtes venu apporter sur la terre et dont vous voulez la voir embrasée[1]. Votre Croix sera l'hameçon toujours tendu où se prendront tous vos poissons mystiques. On y puisera les grâces qui attachent indissolublement à vous, depuis la larme du premier repentir jusqu'à l'enthousiasme sacré qui fait donner sa vie pour vous.

Mais l'on ne pourra vous connaître jusque-là comme Fils de l'homme sans vous connaître aussi comme Fils de Dieu. La connaissance allant jusqu'à l'amour, l'amour ira jusqu'à l'adoration. Outre que cet abaissement infini de votre Passion deviendra le titre à cette exaltation qu'on verra poindre sur la montagne des Oliviers au jour de votre glorieuse Ascension, et qui permettra à vos disciples de prêcher devant tout le peuple et d'écrire dans le Symbole Chrétien que vous siégez à la droite de Dieu pour revenir de là exercer sur le monde une judicature indéclinable et sans appel, rien dans toute votre vie, ni même dans vos paroles, n'y sera de votre divinité une preuve plus éclatante que votre sainte Passion méditée et comprise. C'est ce qui fait qu'ayant dit : « Le Fils de l'homme va être glorifié », vous ajoutez : « et Dieu sera glorifié en lui ».

Dieu se glorifiera d'abord en vous par ce que le monde va voir, à la clarté de ce mystère, comme il est fort et juste : juste pour récompenser ses amis, fort à renverser ses ennemis. C'est une des gloires divines de la Passion, que Dieu s'y montre ainsi au monde. Mais de plus, ô mon Rédempteur, il sera manifeste à toute âme de bonne volonté qu'il est présent, vivant et opérant en vous ; que

1. Luc. XII, 49.

vous êtes son vrai Fils éternel et consubstantiel, apparu par bonté sur la terre, y étant dès lors son signe, sa forme, son sacrement, son instrument; qu'en vous voyant, on voit le Dieu inaccessible; qu'en vous connaissant, on le connaît; qu'en vous possédant, on le possède, et qu'on ne le possède et ne le connaît que par vous et en vous. Nous avons tous en vous, ô Jésus crucifié, la révélation suprême de l'Être que nous nommons Dieu, de sa sainteté, de sa pureté, de son implacable horreur pour le mal, de l'effroyable désordre du péché, des châtiments inouïs qu'il mérite, de ce que la créature doit à son Créateur, de l'incompréhensible bonté du Créateur envers sa créature, de sa miséricorde sans limites, de sa longanimité, de sa patience, de la profondeur de ses voies, de la destinée que nous offre et assure sa grâce, du prix des âmes qu'il a créées et rachetées, de la suprême importance du salut, des chemins qui y conduisent, enfin de toute l'œuvre de Dieu, de son dessein éternel et de sa nature inénarrable et adorable.

SOIXANTE-NEUVIÈME ÉLÉVATION

MES PETITS ENFANTS, JE NE SUIS PLUS AVEC VOUS QUE POUR UN PEU DE TEMPS; VOUS ME CHERCHEREZ, ET, COMME JE L'AI DIT AUX JUIFS, LÀ OU JE VAIS, VOUS NE POUVEZ VENIR [1].

« Mes petits enfants », c'est le premier mot qui sort de votre cœur, ô le meilleur des maîtres, après que vous avez parlé de votre glorification en Dieu : un mot de tendresse pour nous, de tendresse ineffable, le mot des mères aux fruits de leur sein. Loin de vous éloigner, la splendeur de votre état céleste et de votre consommation en Dieu vous rapproche de vos frères. Parce que Dieu vous possède davantage, vous retirant et pour toujours en lui, nous vous possédons mieux; et vous tenez à nous le dire, vous vous hâtez de nous le dire. Nous avions tant besoin de le savoir et de le savoir de vous ! Car, même après les gages donnés par vous dans votre vie passible, votre gloire divine, apparue tout d'un coup, était pour nous faire peur. Nous sommes si petits et si terrestres ! D'avoir à vous regarder si haut par-dessus nous eût augmenté en nous le senti-

1. Joann. XIII, 33.

ment de notre bassesse, et par là notre effroi. Cela paraissait d'ailleurs si juste qu'étant tout appliqué à Dieu, votre Père et votre fin, vous eussiez pour ces pauvres créatures humaines. parmi lesquelles hélas ! un si grand nombre vous haïssaient, et dont la plupart des autres vous aimaient d'un amour si tiède, d'avoir, dis-je, non point de l'indifférence (vous en êtes incapable), mais une tendresse moins vive et temoignée de plus haut, de telle sorte qu'elles sentissent la distance qui maintenant vous séparait d'elles. Tout au contraire, votre gloire vous attendrit sur nous, et vous n'avez rien de plus pressé que de nous en donner l'assurance, ô Jésus, ô Jésus !

« Mes petits enfants, dites-vous donc, je ne suis plus que pour peu de temps avec vous. » C'est une prophétie que vous faites ; l'avenir vous est dévoilé, et vous voulez que vos amis, vos confidents, vos témoins, vos enfants, sachent dès maintenant le sort qu'ils doivent attendre. Vous dites cela sans regret, parce que votre prochain départ est l'ordre et la justice. Le Père qui règle tout dans votre vie a décrété qu'elle touchait ici-bas à son terme, et que votre sacrifice une fois accompli, vous entreriez dans votre repos qui est la paix de votre vie essentielle. Vous le dites aussi sans regret, parce que (vous nous l'apprendrez tout à leur), « il est expédient, même pour nous, que vous vous en alliez »[1]. Mais ce que vous dites sans regret, vous ne le dites pas sans compassion. Malgré le saint profit qui doit en résulter pour nous. ce départ nous est une vraie peine, et nos peines, quelles qu'elles soient, vous touchent sensiblement. Malgré tout, c'est un fait, et tous vos dires auront leur plein accomplissement. Donc, vous quitterez la terre, ô Jésus, et vous vous en irez. Il s'ensuit ce que vous ajoutez, à savoir : que vos

1. Joann. XVI, 7.

Apôtres vous chercheront et que là où vous serez, ils ne « pourront venir ». Cela aussi, vous voulez qu'ils le sachent. Mais pourquoi ne peuvent-ils pas vous suivre où vous allez ? et d'abord où allez-vous, mon doux Maître ?

Vous allez à votre Père, à la droite, dans la gloire, dans la joie, au sein de votre Père. Tel est le lieu qu'il a assigné pour fin dernière, à vous d'abord, dont c'est le lieu propre et naturel, encore que vous l'achetiez à prix de sang ; puis à toute créature qui croira en vous et vous servira par amour. Et vous allez là par la croix, c'est-à-dire par votre Passion et votre mort, qui sont le dernier acte et la consommation de votre long sacrifice. Et parce que ce sacrifice est la porte où vous devez passer pour sortir de ce monde et entrer dans votre vie céleste, c'est là avant tout que vous allez. Or, présentement vos Apôtres ne peuvent aller ni à votre Père, ni à votre Croix qui ouvre le sein béni de ce Père.

Ils ne peuvent point aller à votre Père parce que le temps de mourir n'est point venu pour eux. Vous avez achevé votre tâche, ô Jésus ; mais eux n'ont point fini la leur. Vous vous êtes tout donné à eux, ce qui en principe était vous donner à tout le monde ; mais eux ne se sont point donnés à nous. Non seulement ils ne sont ni achevés, ni mûrs; non seulement ils sont encore loin de cette hauteur de sainteté où vous commandez qu'ils parviennent, mais le monde a besoin d'eux, parce qu'ils sont vos témoins, vos évangélistes, vos ambassadeurs, vos ministres, et les fondements vivants sur lesquels votre Église doit être posée et construite. Vous nous les avez tous dévoués, vos chéris, commençant par vous mettre en eux pour que leur dévouement nous fût surnaturellement utile. De par vous ils nous appartiennent ; ils continueront parmi nous votre œuvre et votre vie, et

c'est par eux que descendront sur nous et votre doctrine et votre grâce. Ils ne peuvent donc pas encore vous rejoindre. Si doux qu'il vous pût être de les emmener avec vous, vous estimez meilleur de les laisser parmi les hommes ; et cela est vrai même de votre sainte et tant aimée Mère. L'amour, votre amour est donc au fond de cette disposition que vous donnez aux choses ; et en remerciant ces chers témoins qui, pour fonder notre foi, témoigneront jusqu'au martyre, comment ne vous point remercier le premier et souverainement, vous qui nous les donnez jusque-là, et leur inspirez de choisir et d'aimer cette part que vous leur faites ?

Mais de plus ils ne peuvent point encore aller où vous serez, parce que, pour accompli qu'il soit en vous par le sacrifice non sanglant de la cène, le mystère qui vous ouvre le ciel ne sera néanmoins consommé en fait que par votre immolation sanglante au Calvaire. Même pour vous, mon Sauveur, il n'aura ses derniers effets que moyennant votre mort. Vous êtes le premier qui, par la vertu de votre sang, devez pénétrer dans le saint des saints de la gloire [1]. Nul n'y est admis qu'après vous. Ce n'est point assez de le vouloir, d'y aspirer, d'y tendre, il faut que Dieu lui-même fasse cette miséricorde [2], et c'est une loi qu'aucun membre ne sera glorifié que par le chef et après le chef. A cette heure où vous leur parlez, ô Jésus, vos Apôtres ne sauraient donc monter jusqu'à cette cime qui est votre divin Père : ils n'en sont ni dignes, ni capables : ce qui revient à dire qu'au regard de leur fin suprême, leur impuissance est actuellement absolue.

Ils ne peuvent pas non plus s'élever jusqu'à la Croix. Pierre, bouillant et impétueux, affirme le contraire :

1. Hebr. IX, 2.
2. Rom. IX, 16.

Pourquoi ne puis-je vous suivre ? dit-il; « je suis prêt à mourir pour vous »[1]. Il se trompe, il présume. Il ne prend conseil que de son cœur, ne mesurant ni sa faiblesse, ni le besoin qu'il a d'un secours que Dieu ne lui a point promis. Les autres protestent avec Pierre, ils se trompent comme lui; s'ils n'en viennent point à vous renier, tous du moins vous délaissent[2]. Ils ne sont donc point encore en état de monter au Calvaire, et par là même d'aller où vous allez, et de se reposer dans le Père après s'être laissé clouer sur une croix. Quand vous serez entré dans les splendeurs divines, vous leur enverrez l'Esprit-Saint. C'est le premier salaire de votre Passion, et vous en ferez part à votre Église, car vous ne gardez rien que vous ne partagiez avec elle.

Alors, revêtus de la force d'en haut[3], vos Apôtres pourront commencer de vous joindre ; ils iront à la Croix d'abord, puis à Dieu. Mais ils n'y monteront pas tout seuls, devant cueillir et emporter, pour vous les présenter, les prémices de la moisson dont vous avez jeté ici-bas la semence.

1. Luc. XXII, 33.
2. Omnes relicto eo fugerunt. Matth. XXVI, 56
3. Luc, XXIV, 49.

SOIXANTE-DIXIÈME ÉLÉVATION

TOUT CE QUE VOUS DEMANDEREZ A MON PÈRE EN MON NOM, JE LE FERAI, AFIN QUE LE PÈRE SOIT GLORIFIÉ DANS LE FILS [1].

Quelle promesse! quel appui! quel trésor! Je vous dis le secret de monter jusqu'à l'inaccessible, de parler à Celui que nul œil humain n'a jamais vu, d'agir sur l'Être qui est l'indépendance même, de le contraindre à vous écouter, de l'obliger à vous satisfaire. Je vous ouvre sur la Toute-Puissance un crédit sans limites; je vous mets dans la main des trésors infinis, et je vous livre par là l'opulence d'où toute richesse découle. Qui que vous soyez, d'où que vous veniez, en quelque état que vous vous trouviez, en tout lieu, à toute heure, autant de fois qu'il vous plaira, vous pouvez sans défiance vous présenter devant mon Père. Son trône n'est pas plus abordable aux anges béatifiés qu'il ne vous l'est à vous, exilés sur la terre. Dans ce ciel des cieux qu'il habite, vous avez comme eux droit de cité; vous n'êtes là ni étrangers, ni inconnus, ni déplacés; vous y avez droit d'accès, droit de séjour, et non seulement

1. Joann. XIV, 13.

comme citoyens de cette patrie éternelle, mais comme membres de cette famille dont le Père est Dieu même. Car votre Père, c'est mon Père; je suis son Fils et vous êtes ses enfants. Je vous ai donné mon nom, mon vrai nom mon nom propre; vous et moi nous n'en avons qu'un, le nom vivant et subsistant que j'ai reçu par nature dans ma génération, et que vous avez reçu par grâce dans votre justification.

C'est à raison et dans la vertu de ce nom que vous apparaîtrez devant la face de mon Père; c'est en vous inspirant de ce nom que vous lui exposerez et vos besoins et vos désirs; c'est en le lui faisant valoir que vous l'inclinerez à se montrer pour vous favorable; et reconnaissant ce nom en vous, mon Père bénira votre requête et unira dans l'amour sa volonté à votre volonté.

Au reste, ce que mon Père aura ainsi daigné vouloir parce que vous le vouliez vous-mêmes, moi qui suis son bras et sa main; moi qui n'ai avec lui qu'une seule et même opération, n'ayant avec lui qu'une seule et même nature; moi, votre Sauveur, votre ami, votre garant, moi, Jésus, « je le ferai ». Je le ferai par amour et pour lui et pour vous ! Je le ferai, parce qu'en tout il m'est doux de lui obéir; je le ferai, parce que toujours et tout entier je suis dévoué à vos intérêts; je le férai encore, parce que je vous le promets et ne puis trahir ma parole; je le ferai enfin, parce qu'il y va de la gloire même de ce Père pour qui je vis et travaille et m'immole ici-bas. Comprenez bien ceci, qu'exaucer vos demandes et y faire droit, c'est la gloire de mon Père et la mienne: c'est-à-dire, que cela est lié divinement à la fin souveraine, à la fin nécessaire et de nos œuvres et de nos actes, à la fin de la Création, de l'Incarnation, de la Rédemption, et de tous les mystères qui s'y rattachent.

Et comment toutes ces grâces accordées à votre prière

iront-elles à la gloire que le Père prend en moi ? C'est que, en vous les dispensant, ces grâces, Dieu fait magnifiquement éclater ma puissance, la montrant de tout point égale ou plutôt identique à la sienne, puisque tout ce qu'il donne, je le donne, et tout ce qu'il fait, je le fais. C'est encore que ces dons divins font voir le prix de mes mérites, puisque vous n'en recevez aucun que je ne l'aie payé de mon sang, cause méritoire de tout ce que Dieu vous accorde. J'en suis de plus la cause instrumentale, mon humanité, qui est votre tête, étant, dans tout ce qui descend d'en haut sur vous, l'organe de ma divinité. J'en suis pareillement la cause exemplaire, car le Père ne fait rien en vous ni pour vous qui ne tende à vous rendre plus conformes à moi, forme de votre prédestination et modèle de votre perfection [1]. Et, pour conclure, j'en suis aussi la cause finale ; car toute l'œuvre naturelle et surnaturelle de la sainte Trinité ne va qu'à former l'Église qui est la plénitude de mon corps [2] et l'épanouissement de ma gloire. C'est comme mes membres ou présents ou futurs, ou vivants ou inanimés, ou se formant ou étant déjà formés et achevés, que les hommes reçoivent de mon Père les biens qu'ils lui demandent : de sorte que, en fin de compte, c'est toujours moi qu'en leur personne Dieu dote, complète et glorifie.

Voilà pourquoi je dis qu'il ne peut pas manquer d'exaucer vos prières ; il y va de la gloire qu'il veut avoir en moi.

Ah ! comment prieriez-vous si, ayant bien compris ceci, vous y aviez une foi parfaite ! Dans quelle lumière ! avec quel feu ! avec quelle force, quelle sainte et filiale hardiesse, quelle constance invincible et quelle imperturbable

1. Rom. VIII, 29.
2. Ephes. I, 23.

patience ! Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, moi, afin que le Père se glorifie « dans le Fils ». J'indique ici des conditions, mais ces conditions sauves, je ne pose plus aucune borne.

Priez le Père, priez-le en mon nom; ne lui demandez rien qui ne s'accorde et avec la dignité, la sainteté, l'esprit de ce nom, et avec la gloire de ce Père; sa gloire en moi, manifestation de sa gloire essentielle et source de sa gloire en vous; et tout ce que vous souhaiterez, quoi que ce soit, vous l'aurez, je le ferai, je vous le donnerai.

SOIXANTE-ONZIÈME ÉLÉVATION

ET MOI, JE PRIERAI MON PÈRE, ET IL VOUS DONNERA UN AUTRE PARACLET, AFIN QU'IL DEMEURE AVEC VOUS ÉTERNELLEMENT, L'ESPRIT DE VÉRITÉ QUE LE MONDE NE PEUT RECEVOIR PARCE QU'IL NE LE VOIT NI NE LE CONNAIT, MAIS QUE VOUS CONNAITREZ, VOUS, PARCE QU'IL DEMEURERA CHEZ VOUS ET SERA EN VOUS [1].

Pouvoir prier le Père en votre nom, ô mon Jésus, c'est une grâce ineffable, car c'est le prier de votre part, en s'appuyant sur vous qui êtes l'objet de toutes ses complaisances, ô amour du ciel et de la terre. Quel accueil le Père fera-t-il à ce qui vient en votre nom ! A votre nom il sourit toujours, son cœur s'ouvre, son sein s'épanouit; vous êtes sa joie, sa fête et son festin. Mais ce n'est point assez pour vous de nous octroyer ce merveilleux pouvoir. A peine s'exhale-t-elle de notre âme provoquée par votre bonté, enhardie par votre promesse, notre prière rencontre la vôtre qui l'attend pour la précéder ou plutôt pour la prendre, l'envelopper et se l'identifier. « Moi aussi, je prierai mon Père ! » O Seigneur, devant qui

1. Joann. XIV, 16, 17.

tous les genoux fléchissent, Seigneur vers qui s'élèvent tous les gémissements, à qui vont tous les désirs, en qui le monde entier espère, vous aussi vous prierez, vous mettant à la tête de tous les suppliants, et leur prêtant votre voix qui couronne la leur et lui donne une beauté, une portée, une vertu toutes divines. Car, saint Paul nous l'enseigne, vous êtes l'apôtre et le pontife de notre confession[1]; notre confession, c'est notre témoignage, notre hommage, notre louange; c'est aussi notre prière. Comme apôtre, vous la transmettez; comme pontife, vous la consacrez. Qu'est-ce donc que la prière chrétienne devenue la prière du Christ? « Moi aussi, je prierai ! » Votre prière à vous, mes enfants, doit pour arriver au Père franchir d'immenses abîmes ; la mienne, pour humble qu'elle soit, est de niveau avec la divine majesté qu'elle honore, comme avec la souveraineté qu'elle incline et décide. Je prie Dieu face à face, et quand je m'adresse à son cœur, je suis déjà et vis au centre de ce cœur. Ma prière, d'ailleurs, ce n'est pas ma voix seulement, c'est mon sang, c'est ma vie, c'est tout mon être de Verbe incarné, passé en sacrifice et retournant à Dieu à l'état de victime toujours offerte, et d'interpellation toujours écoutée. C'est pourquoi, encore que, au moment où je vous parle, j'aie tant de fois déjà prié mon Père pour vous, je dis surtout que je le vais prier, parce que l'heure est venue pour moi de pâtir et de mourir.

Ma prière surpassant ainsi les autres à tant de titres, les dépasse aussi et comme infiniment dans l'objet qu'elle postule. Les créatures demandent des dons créés, au plus une part du don incréé, car c'est tout ce qu'elles peuvent espérer de recevoir ; moi, je demande le don incréé tout entier, la grâce infinie, la sainteté et la béatitude

1. Hebr. III, 1.

essentielles, enfin l'Esprit-Saint en personne ; et je l'obtiens : mon Père m'exauce et vous l'envoie : « Mon Père vous donnera un autre Paraclet ».

J'en étais un ; vous pouvez bien maintenant me rendre ce témoignage. Un Paraclet, c'est un avocat, c'est un consolateur. Ai-je assez plaidé votre cause, et avec assez de succès, puisque, même avant que j'achève de les expier et d'en solder la dette, vos péchés vous sont remis, et que, vous ayant ainsi purifiés, je vous ai posés et consacrés comme fondements de mon Église ? Et la consolation, vous l'ai-je assez donnée ? consolation de mes enseignements, consolation de ma présence, consolation inouïe de mon intimité pendant trois ans ? « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique » [1] ; et à son tour ce Fils a tant aimé les hommes, que se donnant à eux sans mesure, il a encore prié pour qu'un autre don leur fût fait, le don qui consacre les autres, la troisième personne de la sainte Trinité, le Paraclet, qui porte au comble la vertu déjà toute-puissante de ma plaidoirie, qui en étend partout les effets et à l'Église et dans l'Église ; qui la continue par l'Église, et qui étant la donation même de l'amour et le principe de tout le bien que cet amour inspire à ceux qu'il possède, fait affluer toute joie dans les âmes où il réside et les console par là de tous les maux qui les affligeaient. « Je prierai mon Père, et il vous enverra un autre Paraclet. »

La mission de l'Esprit-Saint est le fruit de la prière du Christ, et il vient, non comme un visiteur ou un hôte de passage : Jésus, selon sa forme humaine, est venu ainsi parmi nous : « Je suis sorti de mon Père, dit-il, et je suis venu en ce monde ; et maintenant je quitte ce monde et m'en vais à mon Père [2]. » Pour l'Esprit, il

1. Joann. III, 16.
2. Ibid. XVI, 28.

vient bien d'en haut, procédant du Fils et du Père ; mais il vient pour demeurer et demeurer toujours. Il est la conclusion et comme le sceau de la vie essentielle de Dieu ; c'est son caractère propre de parachever les choses et de les rendre immuables. Il sera la conclusion et comme le sceau de l'œuvre de Dieu hors de lui ; il la clora, la fixera et l'éternisera. Voilà pourquoi il est dit qu'il « demeure toujours ».

Et c'est « l'Esprit de vérité ». Il l'est parce qu'il procède et du Père qui dit la vérité en énonçant son Verbe, et du Fils qui est la vérité énoncée par le Père. Tout est vrai ou plutôt vérité dans ce divin Esprit; tout y est lumineux, droit, sincère, simple, un; il est l'union des deux dont il émane et, pour ainsi parler, l'unité en personne. Et en nous, quand il y descend, il fait connaître la vérité; il l'éclaire, la déploie, la confirme; il fait que nous l'aimons, y attachant nos âmes, d'abord par leurs sommets, puis tout entières et de toutes leurs forces, au point que nous la confessons envers et contre tous, y sacrifiant même, s'il le faut, notre vie temporelle.

Le monde, on le conçoit, ne peut recevoir cet Esprit-là. Il lui est opposé par la nature même qu'il s'est faite, et par son pacte volontaire avec l'être qui, « ne s'étant pas tenu dans la vérite », est devenu le prince et le père du mensonge »[1]. Il repugne donc à recevoir l'Esprit qu'envoie Jésus, et il en est vraiment incapable. « Il ne le voit pas », dit encore le Maître ; c'est-à-dire qu'ayant librement préféré les ténèbres à la lumière »[2], et ayant pris séjour dans la nuit, il ne reconnaît point les œuvres que le Saint-Esprit fait sur la terre. Ces œuvres nous

1. Joann. VIII, 44.
2. Ibid. III, 19.

révèlent à la fois son existence, sa présence et sa nature, mais cela seulement ; car, en lui-même, pour les croyants comme pour les autres, cet Esprit, dans la vie présente, reste tout à fait invisible. Ces œuvres, qui sont surnaturelles, ou le monde les méconnaît comme telles et les rabaisse, ou il les nie complètement. Quelquefois même il les attaque, ajoutant à l'aveuglement l'impiété et le blasphème. Or, ne voyant point l'Esprit-Saint dans ses œuvres, il ne le connaît point ; il ignore sa souveraineté et l'aimable loi qu'il impose, et la grâce qu'il y ajoute pour en adoucir encore l'observance, et la suavité ineffable qu'il répand sur toutes choses, et ces liens de vie et d'amour qu'il établit entre ceux qui l'ont reçu, et la paix dont il les inonde, et les énergies qu'il crée dans leurs cœurs, et les richesses dont il les dote, et les joies qu'il leur fait pressentir et goûter, et qu'enfin il est le gage et les prémices de la félicité du ciel [1].

Mais vous, vous le connaîtrez cet Esprit, et dans ses actes et en lui-même, croyant sur ma parole tout ce que je vous enseignerai de lui. Vous vous ouvrirez à lui par la foi ; puis fidèles à son mouvement, forts de son assistance, sachant le prix du don de Dieu et l'usage qu'il convient d'en faire, vous scruterez de plus en plus tous les mystères divins [2], vous avancerez chaque jour dans la science qui sanctifie, et vous irez ainsi de clarté en clarté jusqu'à l'éternel midi de la vision intuitive.

Et pourquoi en sera-t-il ainsi ? Parce que « cet Esprit demeurera chez vous et « qu'il sera en vous ». « Il demeurera chez vous », c'est-à-dire qu'il sera toujours vivant et agissant dans la sainte Église, l'illuminant, la secourant, la régissant, la rendant infaillible en ses juge-

1. II Cor. v, 5 ; Ephes. I, 14.
2. Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei. I Cor. II, 9.

ments, en même temps qu'une et immuable dans sa constitution, universelle dans son extension, et sainte dans sa condition. Et comme il sera toujours dans l'Église pour vous enseigner, vous conduire et vous sanctifier, il sera de plus en chacun de vous, membres vivants de cette Église, pour rendre votre âme apte à cet enseignement, docile à cette conduite, et éprise, pratiquement éprise de cette sainteté dont l'Église catholique est l'organe, comme l'Esprit qui anime l'Église en est le principe suprême et la source.

C'est ainsi que vous connaîtrez « l'Esprit de vérité » dans lequel vous me connaîtrez, moi, et Dieu, et toutes choses.

SOIXANTE-DOUZIÈME ÉLÉVATION

JE NE VOUS LAISSERAI POINT ORPHELINS.

« Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous [1]. » Je suis votre ami, votre frère, votre époux ; je suis aussi votre père et votre mère. Tous les noms qui disent l'amour, je les puis prendre à mon usage quand je vous parle ou parle de vous : tous disent l'un des aspects de l'amour que mon cœur vous porte ; mais aucun ne dit tout, car mon amour comprend et domine tous ceux que vous pouvez connaître ou même rêver. Il est plus pur, il est plus saint, il est plus fort, il est plus tendre ; il donne plus, il donne mieux, il donne toujours ; et encore sa racine, qui est en moi, a-t-elle inévitablement plus de sève que n'en contiennent les fruits qui sont à vous, et vous en portent ce que vous en pouvez et devez recevoir. Je suis donc votre Père et vous êtes mes enfants Mon départ va tout à l'heure vous laisser orphelins ; ne craignez pas pourtant ; vous ne le serez ni toujours, ni longtemps. Je reviendrai vers vous, je me rendrai à vous. Je vous enverrai mon Esprit et vous l'enverrai à l'heure dite. Il est mon complément, mais non mon remplaçant.

1. Joann. XIV, 1

Comme mon Père est en moi et que je suis en mon Père, si bien que mon Père et moi sommes un; de même je suis dans mon Esprit et mon Esprit est en moi, et cet Esprit et moi sommes un. Je suis le don de mon Père, et qui me voit le voit [1] : l'Esprit-Saint est notre don commun, et qui le possède nous possède. Je viendrai donc quand il viendra, je serai là quand il y sera, et de tout ce qu'il fera en vous, il n'y a rien dont je ne sois avec lui le principe et l'auteur. Je vous instruirai par sa lumière, je vous assisterai par sa vertu, je vous aimerai par son cœur.

Je viendrai même à vous autrement que par lui, quoique non pas sans lui. Vous ne l'ignorez point ; je vous l'ai dit : quand mon œuvre, qui devient votre œuvre, sera définitivement consommée ; quand Dieu aura tous ses élus et mon corps tous ses membres, je viendrai, j'apparaîtrai ; on me verra sur les nuées où, entouré de l'armée de mes anges et assisté par vous, je jugerai solennellement les vivants et les morts. Mais le temps sera passé alors où l'homme pourra être orphelin. Ce n'est donc pas de ce retour que je vous parle surtout ici.

Je n'entends pas davantage vous rappeler aujourd'hui cette action continuelle et fidèle de ma Providence qu'invoquait le Psalmiste quand il disait : « Le pauvre vous est confié, ô Dieu, et celui qui est orphelin trouve en vous son secours [2] » ! Ce bien déjà d'un si grand prix, le seul fait de mon existence et de votre création vous l'assure.

Je parle de retour, de visite, de grâces surnaturelles se rattachant à mon Incarnation, laquelle, vous le savez, a pour fin de sanctifier et de déifier toutes choses. Je dis donc

1. Joann. XIV, 9.
2 Psalm. X, 14.

que je reviendrai et que vous me reverrez, moi le Verbe incarné, votre Sauveur, votre Rédempteur. D'abord je ne ferai que traverser ce torrent d'abjection et de douleur qui se nomme ma Passion ; j'y boirai sans doute et jusqu'à m'enivrer ; et cette ivresse sera le sommeil de ma mort ; mais trois jours ne seront point passés que je sortirai glorieux du tombeau ; et alors nous nous retrouverons à peu près comme aux jours de ma vie mortelle. Vous me contemplerez, vous toucherez mes pieds et mes mains ; je converserai avec vous, je prendrai part à vos repas, nous cheminerons encore quarante jours ensemble dans les voies de ce pauvre monde. Je viendrai donc ainsi à vous ; et quant aux autres à qui je parle aussi et qui vous suivront au cours des siècles, même à eux je viendrai et viendrai comme Jésus. Non seulement je serai, par ma puissance, mon action et ma grâce, présent jusqu'à la fin dans les ministres de mon Église ; non seulement, selon les conseils de ma sagesse ou les libres mouvements de mon amour, je me montrerai miraculeusement à tel ou tel de mes saints serviteurs; mais à tous, sans nulle exception, je viendrai dans l'Eucharistie ; je viendrai en corps et en âme, comme homme et comme Dieu, et je m'y donnerai à chacun tout entier. Peut-il se dire orphelin celui qui, chaque jour, reçoit la substance de son Père ? Dans l'ordre humain le père est près de son enfant ; je ne serai pas près des miens seulement, mais en eux ; j'y vivrai, j'y demeurerai, car « celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui [1] ».

« Encore un peu de temps et le monde ne me voit plus. Quant à vous, vous me voyez parce que je vis et que vous vivrez aussi. »

1 Joann. vi, 57

Le monde qui est tout du dehors, ne voit que le dehors. Le sensible une fois disparu, tout disparaît pour lui. Je suis venu et me suis montré, même aux yeux de la chair. Le monde a donc pu me voir, et m'a vu, en effet, tant qu'a duré le temps de ma vie voyagère et terrestre. Il ne m'a pas connu, mais il m'a vu. Ce que je suis, il n'a ni su, ni voulu le comprendre ; toutefois, que j'aie vécu sur la terre, à un moment de son histoire et en un lieu déterminé, il n'a pu l'ignorer, car c'était l'évidence. Mais ma vie temporelle achevée, je ne suis plus pour lui qu'un souvenir, ce que sont tous les trépassés dont on a fait quelque bruit. Il ne me voit donc plus et ne peut plus me voir. Les yeux lui font défaut, car il n'a pas « les yeux illuminés du cœur[1] » ; et comme son regard extérieur ne va point au delà des phénomènes visibles, sa raison ne s'élève point au-dessus des faits humains

Donc, encore un peu de temps et je demeure invisible au monde, puis bientôt hélas ! inconnu du monde et méconnu par lui, ce qui est pire à certains égards. Mais pour vous, même quand je suis absent et rentré dans la vie céleste, vous me connaissez et me voyez : non pas que vous deviez jouir tout de suite de cette vision qu'on nomme la gloire ; mais vous avez de moi cette connaissance certaine, exacte et déjà lumineuse, quoique imparfaite et élémentaire, qu'on nomme la foi. Et si vous me voyez ainsi, c'est que je vis. Pour caché que je sois, je suis éminemment vivant ; et si j'ai pu et voulu mourir une fois, après être ressuscité je ne puis plus ni souffrir, ni mourir[2]. Et non seulement je vis, mais je suis un principe de vie et vraiment la vie même.

Cela fait que « vous vivrez aussi ». Cette vie, vie inté-

1. Ephes. I, 18.
2 Rom. VI, 9.

rieure, vie supérieure, vie de grâce, vie céleste et vraiment toute divine qui devient désormais votre vie principale, vous la tenez de moi, vous la puisez en moi, comme la branche puise la sienne dans le tronc de l'arbre qui la porte ; c'est ma vie écoulée en vous et partagée par vous ; et cette vie, l'un de vous le dira de ma part aux hommes, cette « vie est la lumière de tous »[1], et m'inondant d'abord moi-même, elle rend tous ceux qui l'ont reçue capables de me voir. Elle n'est que le resplendissement de mon être, et devient ainsi le milieu dans lequel ceux qui vivent de moi me contemplent. Voir, me voir est donc un acte de vivant; et pas plus qu'ils ne peuvent me louer, les morts ne peuvent m'apercevoir[2]. C'est pourquoi, tandis que le monde aveugle et volontairement environné de ses mortelles ténèbres ne me verra plus, moi hors de qui rien n'est lumineux. vous ne cesserez pas de me voir, et vous demeurerez dans la lumière; et cette lumière ira croissant jusqu'à son plein midi, qui ne sera plus la foi, mais la gloire.

1. Joann. I, 9.
2. Psalm. CXIII, 17.

SOIXANTE-TREIZIÈME ÉLÉVATION

EN CE JOUR-LA VOUS CONNAITREZ QUE JE SUIS EN MON PÈRE, ET QUE VOUS ÊTES EN MOI, ET QUE JE SUIS EN VOUS [1].

« En ce jour-là » où se répandront sur vous, puis par vous sur le monde, tous les fruits de mon sacrifice; « en ce jour-là » où vous recevrez l'Esprit que je vous enverrai, où je viendrai moi-même avec Lui et en Lui pour opérer cette œuvre de sanctification consommée que mon Père et moi lui donnons la puissance, la volonté et la mission de faire; « en ce jour » où tout ce que je vous ai dit vous sera éclairé par Lui, où vous serez remplis d'intelligence, où le royaume de Dieu n'aura plus de secrets pour vous; « en ce jour » où brillera déjà l'aurore du jour sans déclin qui est mon jour et deviendra le vôtre; « en ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père. »

J'y suis par le mystere de ma generation essentielle où je reçois la nature de celui qui m'engendre, me communique ses perfections, fait que lui et moi sommes un seul et même être, et par suite un seul et même Dieu.

1. Joann. XIV, 20

Vous vous rappellerez ma vie entière, cette vie terrestre dont je vous ai rendus les confidents et les témoins, et vous vous direz dans vos âmes : Celui que nous avons vu cheminer dans nos voies, travailler à nos œuvres, subir comme nous la fatigue, avoir faim, avoir froid, s'humilier, souffrir, mourir sur un gibet et reposer dans un sépulcre, celui-là est dans le Père. Il y est toujours et nécessairement ; il y était donc même en ces jours de son labeur ; il y était dominant tout, immuablement paisible, inénarrablement heureux. Et comme alors, en ce jour que je vous annonce, je serai remonté dans les cieux pour y recevoir extérieurement cette gloire que j'ai possédée en Dieu avant la création du monde [1], et que je possédais encore, quoique cachée et insensible, sous le voile de mon humanité passible et pénitente, vous vous direz que tout entier et tel que vous m'avez vu avec vous, je suis là, en mon Père : dans son sein où je suis conçu, dans son sein où je suis toujours, où je vis pleinement, où je me dilate librement, où je m'épanouis sans mesure et me repose sans fin. Vous me chercherez là et vous m'y trouverez ; votre foi m'y atteindra, m'y contemplera, m'y scrutera ; votre amour m'y étreindra et m'y savourera. Vous traverserez ainsi même les espèces Eucharistiques, sous lesquelles, jusqu'à la fin des temps, je demeure avec vous ; et, nourris sacramentellement de ma propre substance, vous me posséderez, et mon Père avec moi.

Aux clartés de ce même jour, vous verrez que, comme je suis en mon Père, vous, mes bénis, vous êtes en moi. C'est là le mystère de la grâce et l'extension, la floraison de mon Incarnation, qui elle-même a pour fond ma génération éternelle. Vous verrez que vous êtes en moi parce que, comme Verbe de Dieu et vrai Dieu, je suis

1. Joann XVII, 5.

l'intelligence qui, de toute éternité, vous a conçus; la volonté qui librement, mais très décidément, vous a voulus; le cœur qui vous a immuablement aimés; la main qui vous a formés, ordonnés, destinés à votre fin, soumis à votre loi. De là vient que le principe, la vérité, la solidité, la beauté, la bonté, la perfection, la consommation et la béatitude de votre être est en moi, et qu'enfin vous êtes tous en moi à l'état idéal, théorique, exemplaire.

Mais de plus vous êtes en moi parce que, comme Verbe incarné, j'ai pris votre nature et me suis constitué votre tête, vous instituant mes membres : de telle sorte que le lien de ma grâce une fois formé entre nous, je ne suis plus qu'un avec vous et vous un avec moi. Ma filiation divine devient ainsi comme une racine qui porte votre divine adoption. Vous m'êtes beaucoup plus qu'un cortège d'honneur, plus qu'une société d'amis choisis et éprouvés; vous m'êtes de vrais membres, composant avec moi un vrai corps.

Depuis ma conception vous étiez tous en moi, et vous n'avez cessé d'y être tant qu'a duré ma vie mortelle; vous y étiez et par la communauté de nos natures, et par l'adoption volontaire que mon cœur avait faite de vous et par l'assimilation de nos états, et par la formelle intention que j'avais de pâtir et de mourir pour vous. Vous viviez dans mon âme, vous étiez une portion de cette hostie que j'immolais : tellement que je parlais à Dieu en votre nom et comme étant vous-mêmes · coupable comme vous et méritant d'être châtié, effectivement châtié à votre place, et plus qu'aucun de vous ne le sera jamais ici-bas, réduit enfin à une détresse qui me faisait implorer grâce et merci. Cent fois vous avez pu le comprendre, mais surtout quand, poussé divinement aux dernières extrémités de la douleur, j'ai crié à Dieu : « Dieu, mon

Dieu, jetez les yeux sur moi! pourquoi m'avez-vous délaissé ? Mais c'est juste et je l'accepte, car *mes péchés* crient contre moi que je ne mérite point d'être épargné [1] ».

Bientôt cette heure mortelle aura passé; mon état sera changé, et j'entrerai pour jamais dans le fruit de mes œuvres. Ah ! je n'y serai pas seul ; je n'y demeurerai point sans vous. Ma mémoire est fidèle comme mon cœur. Au ciel comme sur la terre je vous ai toujours sous les yeux, je vous porte au plus profond de mon âme; je vous appartiens tout autant qu'ici-bas pour me dévouer à vous et vous servir. Mon sang, il est vrai, ne quitte plus mes veines ; mais ma prière, qui ressemble à la déclaration d'un droit, mon interpellation qui de moi à mon Père n'est que l'exhibition incessante d'un titre irrécusable, ma prière et mon interpellation sortent de ce même amour qui m'a fait répandre mon sang. Oui, vous êtes avec moi et en moi; et vous le saurez, vous le verrez dans ce jour radieux que j'annonce.

Ce que vous y verrez enfin, c'est que moi aussi, « je suis en vous ». C'est là le comble; le cercle se trouve ainsi fermé, l'anneau nuptial est scellé et échangé. L'union que l'Incarnation commençait, l'Esprit-Saint la consomme. J'étais à vous, je suis en vous. Je suis en vous ; c'est un dogme de foi qui devient tout ensemble l'inébranlable appui de vos espérances et l'intarissable source de votre charité. Je suis en vous, moi Jésus, Dieu fait homme, moi Jésus, qui ne vais pas sans mon Père et sans mon Saint-Esprit. Je suis en vous, moi, le Fils véritable et unique de Dieu et de la Vierge, moi, substance et principe de toute sainteté. Je suis en vous, moi, l'amour des saints anges ; moi, le trésor de Dieu

1. Longè a salute meâ verba delictorum meorum. Psalm. XXI, 1, 2.

et du monde ; moi, la réconciliation, la paix, l'harmonie, le fondement et la consommation des choses ; moi, Dieu livré aux créatures, et jusqu'au bout, et par amour. Je suis en vous pour vous y être tout ce qu'il faut que vous soyez ; pour y être votre lumière, votre force, votre sagesse, votre science, votre justice, votre religion envers Dieu, votre amour pour vos frères, votre patience dans les travaux, votre courage dans les combats, votre douceur et votre docilité dans vos peines. Je suis en vous pour opérer en vous et par vous toutes vos œuvres, féconder vos puissances, exciter votre activité, relever vos défaillances, donner le succès à vos efforts, leur valeur céleste à vos actes, et porter votre vie entière comme un hommage aux pieds de Dieu. Je suis en vous pour continuer en vous et par vous ma vie terrestre et pénitente ; pour « compléter ce qui manque encore à ma Passion », afin qu'elle achève elle-même de profiter à mon Église [1]. Je suis en vous pour rendre encore témoignage à mon Père et finir de sauver le monde en l'éclairant, en l'aimant, en me dépensant et en m'immolant pour lui.

Et étant ainsi en vous pour le présent, j'y suis encore en principe et en droit pour l'avenir ; car, comme vous aurez reçu et fait valoir ma grâce pour devenir saints, vous recevrez ma gloire pour être à jamais avec moi et comme moi bienheureux ; heureux à ma manière, heureux de ma béatitude, heureux du bonheur même de Dieu.

C'est tout cela, et bien d'autres choses encore, que ces vérités supposent et renferment, c'est tout cela, ô mes bien-aimés, que vous apprendrez et saurez en ce jour.

1. Coloss. I, 24.

SOIXANTE-QUATORZIÈME ÉLÉVATION

CELUI QUI A MES COMMANDEMENTS ET QUI LES GARDE C'EST CELUI-LA QUI M'AIME; ET QUI M'AIME SERA AIMÉ DE MON PÈRE, ET MOI AUSSI JE L'AIMERAI ET JE ME MANIFESTERAI A LUI[1].

Mon Dieu! la belle, la grande, la sainte doctrine! Qu'elle est digne de vous et consolante pour nous, consolante jusqu'à nous ravir! Voie qui mène à la fin, fin qui est le terme de la route, tout est éclairé, tout est droit, tout est simple, tout est pacifiant. La grande question de la vie naît dans le cœur et ne peut se résoudre que dans le cœur où elle est née. Ne dites-vous pas vous-même, ô ami descendu du ciel, que « votre royaume est au dedans »[2]? « Votre royaume », c'est là la question, et « le dedans » où elle se pose et se conclut, c'est notre cœur. Il s'agit de l'amour. Qui ne sent que, au fond de tout, par dessus tout, toujours, pour tous, la grande question de la vie, du mouvement de l'âme, de ses vouloirs, de ses actions, de son repos, de son bonheur, est une question d'amour? Mais l'amour, qui est le tout de l'homme,

1. Joann. XIV, 21.
2. Luc. XVII, 21.

a sa loi et sa fin dernière. S'il suit sa loi et obtient sa fin, tout est sauvé; s'il s'égare, il se perd, et alors tout est perdu. Il ne suffit point d'aimer les créatures ni d'avoir leur amour. Le cœur qui les aime les a tout de suite dévorées, comme le feu fait d'une paille; et l'amour qu'il reçoit d'elles, si opulent que soit le festin qu'il lui sert, le laisse affamé et vide après un peu de temps. Mon Dieu ! c'est donc entre vous et nous que la question de l'amour se pose. S'il suit et jusqu'au bout ses vrais et légitimes instincts, si surtout il cède fidèlement à vos attraits et à votre grâce, notre être veut vous aimer et a besoin d'être aimé de vous. Vous, Jésus, missionnaire de Dieu, docteur plus que céleste, médiateur de paix, organe et source de vie, vous venez régler l'amour, l'enseignant d'abord, puis l'épurant, l'élevant, le dirigeant, et vous en procurez la consommation qui est notre béatitude.

Eh bien ! ce que vous enseignez sur l'amour, le fondement que vous y donnez, les règles auxquelles vous l'assujettissez, les signes que vous nous indiquez pour le reconnaître et en juger, les promesses que vous lui faites et les gages dont vous le gratifiez, tout cela est adorable.

« Celui qui a mes commandements et qui les garde, dites-vous, c'est celui-là qui m'aime. »

O vous, amour suprême de tout ce qui existe, avant tout vous êtes Dieu, c'est-à-dire Maître absolu et Seigneur souverain. Vous pouvez vous donner, et dans des mesures incompréhensibles; mais vous ne pouvez jamais faire abstraction de ce que vous êtes; et l'ivresse même où votre tendresse témoignée jette une âme, n'est pas pour lui faire perdre ou même voiler en elle le souvenir, le sentiment, la vue de votre majesté. L'amour, oui, on vous le doit, et vous le demandez plus instamment que tout le reste; mais un amour fondé sur l'intelligence, sur la confession pratique de vos droits, c'est-à-dire sur la sou-

mission et l'obéissance. Avoir vos commandements, ce qui signifie les savoir et les recevoir, puis les garder, voici les conditions, les préludes, les prémices et, en un sens, la substance de l'amour que nous vous devons. Les savoir et les recevoir, c'est l'œuvre de la foi et la base qui porte tout le reste; les garder, c'est l'acte de la fidélité et de la charité, et l'édification de ce temple que notre vie de chrétien se passe à construire pour votre gloire. Vous vous deviez, ô Dieu, de donner premièrement à notre dilection pour vous cette forme sacrée de l'obéissance qui répond à votre plénière et dominante autorité. Sans ce premier hommage rendu, les autres sont illusoires; on ne vous embrasse point sans vous avoir salué; on ne vous aime en vérité que si l'on sait bien qui vous êtes, et si l'on en témoigne en faisant devant vous l'acte d'un docile sujet.

Et ce qui honore votre majesté garantit notre faiblesse. Si, en effet, votre amour en nous, ô mon Dieu, devait être surtout un sentiment, d'abord nous ne l'aurions pas à volonté; car qui de nous sent toujours comme il lui plairait de sentir? Cela échappe donc au libre arbitre, et pour certaines natures, moins douées que d'autres sous ce rapport, quoique leur étant peut-être d'ailleurs fort supérieures, que de temps leur faudrait-il attendre, comme aussi quels graves et rares événements, pour qu'ayant le sentiment de ce qu'elles ont d'amour pour vous, elles pussent en sécurité s'en rendre témoignage? D'autres au contraire, faciles à émouvoir, promptes à s'enflammer, riches en larmes, s'imagineraient aisément qu'elles vous aiment jusqu'au transport, quand, en réalité, elles n'auraient pour vous dans leur cœur qu'une affection médiocre, infirme et enfantine: ce dont la première occasion venue de se dépenser et immoler pour vous pourrait tristement et péremptoirement les con-

vaincre. En faisant de notre amour pour vous une question, non de sensibilité, mais de bonne volonté, vous coupez court à l'illusion et à la présomption, en même temps qu'au découragement et à la défiance. Tout est ainsi et plus aisé et plus sûr. Chacun, s'il reçoit de vous cette première grâce de bon vouloir que vous ne refusez à personne, peut, en se rangeant sous votre loi, vous donner et se donner la preuve très suffisante que l'amour est né dans son cœur ; et quiconque obéit à vos saints commandements peut n'avoir pas de doute qu'il vous aime d'un amour sincère, et marche dès lors dans la voie du salut. Merci, ô Maître, mille et mille fois merci, d'avoir mis ainsi notre perfection dans la main de notre conseil, de nous avoir par là soustraits d'avance aux vicissitudes et à l'incertitude de nos sentiments; merci de nous lier à vous par ce qu'il y a en nous de plus élevé, de plus noble et en même temps de plus dépendant de notre libre arbitre, comme aussi de plus facile à constater pour tous.

Toutefois avoir et garder vos préceptes, ce n'est que marcher dans la voie : la voie bonne, éclairée, royale, mais la voie. Il en faut en venir à l'amour ; d'autant que la fin même et le sommet des préceptes, c'est la charité [1]. Aussi dites-vous que celui qui garde ces préceptes vous aime. Quoique l'amour, en lui-même, soit distinct de l'obéissance, ici dans la législation et le régime de votre saint royaume, il n'en est point séparé. En un sens il en est le fruit ; mais dès qu'il en est le fruit, il en devient aussi la racine. On ne peut travailler chrétiennement pour vous sans vous aimer, ô mon Seigneur, et dès qu'on vou aime, on travaille. Vous aimer, ô mon Dieu, c'est un honneur insigne, une grâce sans prix, une joie sans

1. Finis autem præcepti est charitas. I. Tim. I, 5.

pareille. Vous aimer, vous si grand, si parfait, si caché, si inaccessible, vous qui n'avez besoin de rien, vous aimer, ô mon Dieu, vos anges même n'en sont pas dignes, et s'y voyant invités et admis, ils s'abîment dans l'étonnement et la reconnaissance. Qu'en sera-t-il de nous? On paierait de sa vie la permission de vous aimer; et vous n'en donnez pas seulement la permission, vous en intimez l'ordre. On vous aimera donc. Ces soumissions successives et constantes de notre volonté à la loi n'auront été que des ascensions de notre cœur vers votre cœur; et une fois monté là, on se reposera, on se dilatera, on s'épanouira en tous sens, et l'on jouira jusqu'à l'entier rassasiement.

D'autant que, comme vous vous empressez de nous le dire, cet amour que l'on vous donnera sera payé de retour. « Celui qui m'aime sera aimé de mon Père. » Nous voici en plein infini, et cet infini est tout nôtre ; et ce qui nous le livre ainsi, ce qui fait qu'il nous appartient, c'est ce qui enlève le plus l'être à lui-même et l'aliène tout entier; c'est l'amour. Qui aime ne se tient plus et ne se garde plus. O Dieu ! si j'aime Jésus (ce que je fais si je suis son fidèle serviteur et son docile enfant), si j'aime Jésus, l'infini m'aime, la divinité m'aime: car c'est ce que veulent dire ici ces paroles : « Il sera aimé de mon Père ». On pourrait contempler toute une éternité ces trois mots: Dieu m'aime ; eût-on pour les scruter l'esprit des séraphins, on ne découvrirait pas le fond du bien qu'ils contiennent; et eût-on le cœur de la sainte Vierge, on n'aurait pas assez de gratitude pour bénir Dieu de les pouvoir dire en vérité. « Il sera aimé de mon Père. »

Et cependant, dès que vous existez, vous, Jésus, mon Sauveur, vous, Fils et Verbe de Dieu, mais venu dans la chair pour demeurer avec nous, il semble que cet amour même de l'infini ne nous suffirait plus si nous n'avions

la certitude, l'espoir et à la fin la jouissance du vôtre : je dis de cet amour humain dont votre charité essentielle emplit pour nous ce cœur sensible que vous avez emprunté à Marie. Non, nous ne saurions, même un instant, nous passer de vous, mon Jésus ; et c'est la justice, c'est l'ordre qu'il en soit ainsi. Vous le savez, puisque vous l'avez fait, prenant en ceci, comme en tout, le mouvement de votre Père. Aussi dites-vous incontinent : « Mon serviteur m'aimera, il sera aimé de mon Père, et moi aussi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui ». Nous aurons votre amour, vous à qui nous en donnons tant, à qui nous donnons même celui que, par vous, nous donnons à votre Père céleste ; nous aurons votre amour ; c'est assez ; nos désirs sont comblés, nous ne pouvons même plus avoir de vrai désir, et il semble que nous en ayons perdu la faculté. O Jésus ! vous aimer et être aimé de vous, être prévenu par votre amour, vous rendre un amour véritable, et être encore payé de cet amour que tous les droits réclament et dont tout cœur bien né a faim ; de cet amour qui dès ce monde est la paix, la liberté, l'honneur, la joie du nôtre, c'est vraiment le ciel, et l'on n'y pense pas sans vertige.

Vous ajoutez pourtant, ô vous l'inépuisable, « et je me manifesterai à lui ». Vous finissez par la lumière, vous qui êtes toute lumière. La foi a tout commencé, la vision termine tout.

Vous vous manifesterez, c'est-à-dire que vous nous donnerez la pleine intelligence du mystère que vous êtes, du concert que vous êtes, ô embrassement vivant, ô paix inaltérable de Dieu et de toutes choses ! Vous exposerez à nos yeux éblouis tous ces trésors de vérité, de sagesse, de science, d'amour, de bonté, qui, au dire de votre Apôtre, sont cachés et comme amoncelés en vous [1]. Vous nous ré-

1. Coloss. II, 3.

vèlerez et les profondeurs de votre Être, et les adorables merveilles de vos voies, et l'ineffable beauté de vos œuvres, et le prix infini de vos dons, et votre grâce, et votre gloire. Vous vous manifesterez ainsi à nous, vos amis, vos amants, vos épouses. Puis, parce que vous êtes Dieu et la splendeur de Dieu, et son visage, et sa forme, et le caractère de son incompréhensible essence, vous vous découvrirez aussi à nous selon votre nature divine, sans distance, sans milieu, sans voile, sans interruption, pleinement, éternellement : de telle sorte que « nous connaîtrons Dieu comme nous sommes connus de lui »[1], et que n'ayant plus avec lui et avec vous, qui êtes un dans l'unité de votre Saint-Esprit, qu'une même science et un même amour, nous n'aurons non plus avec lui et avec vous, dans l'unité du même Esprit, qu'une seule et même vie, la vie bienheureuse et éternelle.

1. I. Cor. XIII, 12.

SOIXANTE-QUINZIÈME ÉLÉVATION

JE VOUS AI DIT CES CHOSES DURANT MON SÉJOUR PRÈS DE VOUS, MAIS QUAND LE PARACLET SERA VENU, IL VOUS ENSEIGNERA TOUTES CHOSES.

Converser avec vous, ô mon docteur béni, n'était-ce pas la grâce des grâces ? N'est-ce pas de ceux qui vous entendent que David a chanté : « Bienheureux l'homme que vous enseignez, ô mon Dieu, et que vous daignez vous-même instruire de votre loi [1] » ? Lorsque saint Paul écrit que, « ayant bien des fois et de bien des manières parlé aux hommes par les Patriarches et par les Prophètes, Dieu, dans les derniers jours, nous a parlé lui-même dans la personne du Fils [2] », ne rappelle-t-il pas ce don merveilleux de la charité infinie dont vous nous avez dit : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique [3] » ? Toutes vos paroles, ô Verbe, sont la parole de Dieu ; la source d'où elles dérivent, c'est ce « Père des lumières », dont vous-même émanez [4], et

1. Psalm. XCIII, 12.
2. Hebr. I, 1.
3. Joann, III, 19.
4. Jacob. I, 17.

qui vous a envoyé dans le monde pour éclairer le monde ; et non seulement, ô témoin fidèle, vous ne nous avez rien dit que vous ne l'ayez reçu et comme appris du Père, mais tout ce que vous lui avez entendu dire dans l'ineffable secret de votre mission, vous nous l'avez transmis. « Je vous ai dit ces choses, demeurant encore avec vous. » Quelle apparence donc d'ajouter : « mais quand le Paraclet, qui est l'Esprit-Saint, sera venu, il vous enseignera toutes choses, et vous suggérera tout ce que je vous ai dit ou continuerai de vous dire » ! Qu'ajouter à ce qui est parfait, et que peut recevoir celui qui est plein jusqu'au comble ?

Mon Père, moi et notre Esprit sommes un seul et même Dieu, un seul et même opérateur, et nous faisons tous trois la même œuvre. Mais cette œuvre est à notre image ; et ce qui, dans cette image, réfléchit l'un des caractères qui distinguent l'une de nos personnes, on le rapporte à cette personne et le lui approprie. Sous cet aspect, comme le Père est le principe de notre unique divinité, je lui attribue moi-même les premiers fondements de notre œuvre ; et comme tout ce dont le Père est le principe, le Saint-Esprit en est la conclusion, c'est à lui que je réfère l'achèvement, la perfection et la consommation de notre commun ouvrage. C'est la raison pour laquelle le Père l'envoie après moi ; et moi aussi je l'envoie, afin que tont ce que j'ai posé et édifié sur le plan tracé par mon Père, il le complète et le couronne. Et tel est le sens de ma promesse : « Quand le consolateur, qui est l'Esprit-Saint, sera venu, il vous enseignera toutes choses ; il vous éclairera, il vous rappellera tout ce que je vous ai dit ».

O fils de ma parole qui, parce que vous m'avez cru, êtes connus de mon Père, et à qui votre amour, pour moi a valu d'être aimés de lui, il n'en est pas de la science de

Dieu, qui est en moi et que j'apprends aux hommes, comme des sciences inférieures et profanes où, aidée de ma Providence, l'intelligence peut pénétrer à son gré, quoique toujours dans une mesure restreinte. Ma doctrine, qui vient du ciel, éclaire le ciel et y conduit. Ma doctrine est sublime et sacrée. Sublime, elle veut, pour être apprise, de l'élévation dans l'esprit; sacrée, elle exige une grande pureté dans le cœur. Même pour en recevoir les premiers éléments, la droiture, la sincérité, un certain fonds d'humilité, de docilité, de simplicité d'âme sont nécessaires. Or, cela ne saurait exister en acte dans un enfant d'Adam sans une grâce spéciale, et par là même sans une opération actuelle de notre Esprit: d'où il résulte que comme le Père et moi, il est présent et agissant dans le principe même de l'illumination surnaturelle, c'est-à-dire dans la préparation de l'âme à recevoir ce que je dis, et dans l'adhésion qu'elle y donne.

Je vous enseignais cela lorsque je disais : « Nul ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire [1] ». Cet attrait, c'est justement l'œuvre de notre Esprit ; il est comme notre vertu persuasive et notre charme. Ce n'est là sans doute qu'une première phase ; mais nous y sommes tous trois, et c'est lui qui la conclut.

Mais si sa présence active est déjà nécessaire dans cet acte initial de foi qui est le début de la science divine, combien plus pour tous les progrès qui doivent suivre cet acte ! Aussi ce Saint-Esprit accompagne-t-il tous mes discours. Je ne parle qu'en lui ; mes paroles elles-mêmes sont esprit; et si, quand mon humanité vous instruit au dehors, mon Esprit n'opérait point dans l'intime de vos âmes, y ouvrant votre entendement, y touchant votre

1. Joann. VI, 44.

cœur, y décidant, sans la contraindre, votre volonté libre, mes paroles ne seraient pour vous qu'un son vain et stérile. Et pour combien, hélas ! l'ont-elles été, uniquement parce qu'ils résistaient à cette impulsion intérieure !

Ce n'est pas tout. Ma doctrine est encore autre chose qu'une science; elle est une vraie sagesse. Il ne suffit point de la connaître, il faut l'aimer et la goûter. Qui ne l'aime ni ne la goûte, ne la connaît pas tout entière; et si imparfaitement la connaît-il, qu'en somme il ne la connaît point. C'est le cœur surtout qui me voit, ainsi que je vous l'ai dit dans l'Evangile[1]. Comme je ne suis point un Verbe quelconque, mais le Verbe dont l'amour procède, si mon disciple n'aime pas, pour savant qu'il puisse être, il m'ignore ; et quand je le regarde, je ne le reconnais pas pour mien. Ma science, là où elle est libre, produit la charité : la charité qui unit l'âme à Dieu, la charité qui unit l'âme aux âmes. Ma science est pour donner la vie ; dès qu'elle ne vivifie plus, elle meurt. C'est encore une raison pour laquelle mon Esprit doit y intervenir. Il n'y a que les humbles, les petits, les bons surtout, qui me comprennent, et ceux qui sont fidèles à la grâce reçue.

Tout cela s'est déjà vu dans ces trois ans où j'ai enseigné le monde, et j'en avais prévenu tous ceux à qui je m'adressais. Car je n'ai pas seulement montré la vérité; j'ai déclaré les conditions auxquelles on la pouvait entendre et recevoir, et les faits sont venus appuyer mes discours. Regardez ceux qui m'ont cru et ceux qui m'ont refusé leur créance. Je n'avais pas cependant deux manières d'enseigner. Les miracles que je faisais, je les faisais pour tous et devant tous; mais les uns ont cédé à

1. Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt. Matth. v, 8.

l'Esprit qui parlait en eux; les autres, comme le leur reprochera un jour saint Étienne, les autres lui ont résisté [1]. Or, ce qui s'est vu quand j'étais là, se verra bien davantage encore quand je n'y serai plus. Car l'Esprit envoyé à ma place opérera dans mon Église, et il sera clair alors pour tout homme de bonne volonté que sa mission est de mettre le dernier sceau à toutes choses, et qu'il accomplit sa mission.

« Il vous enseignera tout. » Ma doctrine est un vaste ensemble. Vous en avez jusqu'ici à peu près saisi les parties; mais la vue générale, mais la compréhension entière, mais le sens de ce lien secret, savant, suave, qui unit entre eux tous les détails et fait du tout une harmonie divine; mais la perception nette du merveilleux accord qui existe entre Dieu et sa créature reliés en un par mon mystère; mais les convenances, la sagesse infinie, la vertu bienfaisante des moyens employés par Dieu pour mener toute la Création à sa fin; mais les affinités mutuelles de la grâce et de la nature, telle qu'elle était avant le péché, telle qu'elle demeure même depuis le peché dans son aptitude radicale et son besoin le plus intime; mais la simplicité des voies ouvertes devant les âmes, et l'unité de la loi dont l'amour dit le dernier mot; mais la ravissante beauté de l'Église qui, préparée dans son état terrestre, réalise pleinement, dans son etat céleste, la conception universelle de Dieu résumée dans le Christ; tout cela, et tant d'autres choses qui y sont contenues ou s'y rattachent, l'Esprit-Saint finira de vous l'apprendre, et, de vrai, il n'y a que lui et son onction qui vous le puissent apprendre parfaitement [2].

Sans doute je vous ai dit ces choses le premier, parlant

1. Vos semper Spiritui sancto resistitis; sicut et patres vestri, ita et vos. Act. VII, 51.
2. I. Joann. II, 27.

au nom et dans la lumière de mon Père; notre commun Esprit, en survenant, ne sera point l'auteur d'une révélation nouvelle ; mais ce que j'ai dit à l'oreille, il le fera pénétrer dans le cœur ; il l'y gravera, il l'y scellera, et de telle sorte que, de siècle en siècle et malgré tant de ténèbres amoncelées par le péché, ma doctrine restera pleine, intègre, inviolée dans l'âme de mon Église, montant de là jusqu'à ses lèvres et continuant d'éclairer le monde que mon seul Évangile peut justifier, sanctifier et sauver.

L'Esprit fera autre chose encore que sceller ainsi ma doctrine; il en fera jaillir toute la sève qu'elle contient, une sève inépuisable; il la fera s'épanouir sans cesse en sainteté. Tout sortira de cette lumière commentée et appliquée par l'amour : la vie de l'Église, et même la vie du monde, selon que le monde consentira à recevoir la vie de mon Église. Ma doctrine va à tout perfectionner dans l'homme; et l'Esprit-Saint travaille à perfectionner tout l'homme par ma doctrine. Il perfectionnera son entendement pour qu'il la scrute de plus en plus et en découvre de mieux en mieux la solidité et la splendeur. Il perfectionnera son cœur pour qu'il la préfère à toutes choses, comme contenant le bien suprême qui est Dieu, et menant l'homme à posséder Dieu inamissiblement. Il perfectionnera sa volonté pour qu'elle y adhère sans réserve, avec énergie, ferveur et constance, malgré tout et jusqu'à la fin, cette fin fût-elle la mort. Il perfectionnera sa mémoire pour que rien de ce que j'ai enseigné ne s'en puisse plus échapper, selon qu'il est écrit : « Ne laisse rien perdre du don de Dieu » [1]. Et c'est de quoi j'entends parler en disant que tout ce que je vous ai appris dans les jours de ma vie mortelle, il vous « le suggérera »

1. Particula boni doni non te prætereat. Eccli. XIV, 14.

selon le temps et le besoin. L'Église ne sera jamais à court ; on ne la prendra point au dépourvu ; on ne la verra point hésitante. Elle saura, à toutes les époques et suivant les conjonctures diverses, ce qu'il faut affirmer, définir, statuer, commander.

Or, la raison secrète de cette suffisance perpétuelle, complète et universelle, c'est qu'elle va avoir à jamais l'Esprit-Saint; c'est que le Saint-Esprit va devenir comme son âme : le Saint-Esprit que mon Père et moi lui avons envoyé; le Saint-Esprit avec qui et en qui je serai et j'opérerai parce que je l'envoie, comme mon Père qui m'envoie est et opère en moi et avec moi. Vous voyez donc, ô mes amis, et le sens de mes paroles, et la portée de ma promesse, et le fondement de vos espérances, et dans quelle paix sereine et triomphante je vous établis pour toujours.

SOIXANTE-SEIZIÈME ELEVATION

JE VOUS LAISSE LA PAIX, JE VOUS DONNE MA PAIX;
JE NE LA DONNE POINT COMME LE MONDE
LA DONNE.

La paix ! le précieux bien ! sans lui que seraient tous les autres ? Il ne pouvait manquer parmi les vôtres, ô vous qui êtes la paix en personne[2], qui dites la paix[3], et vivez pour la faire[4]! C'est ce qui finit, couronne et consomme vos bienfaits. C'est votre signature apposée sur votre œuvre, et une marque qui, en lui donnant sa souveraine beauté, comme aussi sa valeur suprême, fait que, dès ce monde, elle nous conduit au seuil du paradis. et nous donne, avec l'avant-goût de ses joies, l'assurance anticipée du bonheur éternel. La paix, c'est votre état, ô mon Maître adoré. Vous n'en sortez jamais; rien ne l'altère en vous, rien ne l'atteint. Qu'il est doux, qu'il est sanctifiant de contempler votre paix ! Cela seul nous apaise en nous dégageant suavement des troubles de cette pauvre vie. La

1. Joann. XIV, 27.
2. Et erit iste pax. Mich. v, 5.
3. Psalm. LXXXIV, 9.
4. Is. XLV. ; Ephes. II, 15.

vie en elle-même est paisible, l'amour est paisible, la nature est paisible ; vous êtes la vie, vous êtes l'amour, et la nature est votre ouvrage ; vous êtes le plus pacifié, le plus pacifiant des êtres.

« Je vous laisse la paix », dites-vous à vos disciples. Du moment qu'elle vient de vous, cette paix ne peut être que vraie, profonde, universelle. C'est la paix avec Dieu, n'est-ce pas, condition indispensable et source de tous les autres ? Mon Sauveur ! Dieu même était en vous « se réconciliant le monde[1] ». Dès que vous êtes apparu ici-bas, les anges ont entonné cet hymne : « Paix aux hommes sur la terre[2] » ! « Nous étions enfants de colère[3] » : cette colère, légitime hélas ! autant que redoutable, elle s'est noyée dans votre sang. Dieu irrité nous a souri ; Dieu créancier et réclamant son dû, nous a remis nos dettes. Nous avons, en vous et par vous, tout expié, réparé, acquitté. Toute cause de guerre a disparu, toute plainte a perdu son motif. Dieu en nous regardant à travers vous n'a plus vu que des êtres purs, redevenus son image et ses fils. Comme il vous bénissait et se complaisait en vous, il s'est complu en nous et nous a donné part à la bénédiction qu'il vous donne. Enfin l'alliance a été rétablie, l'amitié renouée, la paix faite.

Puis vous nous avez pacifiés en nous-mêmes. En rangeant sous la volonté de Dieu, qui est l'ordre, notre volonté libre et maintenant convaincue, vous avez, dans la mesure où votre sagesse le jugeait bon, réduit nos autres puissances sous cette volonté restaurée, et qui puisait dans son obéissance même la vigueur et l'empire. Nous tirant ainsi du péché, qui est un acte et un état de guerre, vous nous avez mis à même ou de ne pécher plus

1. II. Cor. v, 16.
2. Luc. II, 14.
3. Ephes. II, 3.

jamais, selon qu'il est écrit : « Celui qui est né de Dieu ne pèche plus »[1] ; ou du moins de réparer aisément et rapidement toutes nos fautes. C'est là la paix, et vous nous la laissez.

Vous nous laissez en même temps la paix les uns avec les autres. En prêchant, et du haut de la Croix, le précepte de la charité ; en nous montrant par votre exemple jusqu'où il oblige et s'étend ; en nous méritant la grâce d'être toujours et malgré tout fidèles à ce précepte, ô Jésus, vous avez ouvert en ce monde une vraie ère de paix ; vous avez coupé la racine, non seulement des guerres, mais des procès et de toute dissension entre les hommes.

C'est là votre héritage, le fruit de vos prières, de vos travaux, de votre enseignement, de votre Passion, de votre mort : aussi dites-vous que vous nous « laissez la paix », comme un père, en quittant ses enfants, leur lègue la grande fortune qu'il a laborieusement acquise. Oh ! que, précieuse en elle-même, cette paix le devient davantage étant léguée par vous, par vous mourant, ô mon Jésus, et après avoir, pour l'acquérir, dépensé vos forces et votre vie.

Mais qui vous ressemble ? qui vous égale ? qui vous peut-on seulement comparer, ô ma puissance, ô ma bonté, ô mon amour unique ? Cette paix, cette triple paix, qui embrasse tout, répond à tout et se propose à tout l'univers. Vous en faites une institution ; vous l'établissez, pleine, vivante, agissante, triomphante, immortelle dans votre chère et sainte Église. Votre Église, c'est la paix du monde ; vous lui avez donné cette beauté, et cette vertu, et cette fonction d'être la paix du monde. Il suffit pour cela qu'elle prêche votre doctrine, qu'elle administre vos sacrements et que, vivant de votre vie qu'elle garde et qu'elle propage,

1. Joann. v, 18.

elle continue votre œuvre, ce que, grâce à vous, elle fait toujours et infailliblement. L'Évangile prêché par l'Église, c'est la paix. Isaïe les voyait de loin, vos apôtres, il les saluait et, au nom du genre humain, les bénissait déjà : « Qu'ils sont beaux, chantait-il, qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix et nous apportent dans leurs mains tous les biens que leur lèvre annonce[1] ». Qu'est-ce qui, dans l'enseignement catholique, votre enseignement à vous, mon Sauveur, ne va pas à la paix, ne fait pas sûrement et soudainement la paix en tout cœur qu'il persuade, votre paix, ô Jésus, qui surpasse tout sentiment[2] » ? Et vos sacrements tant aimés, que sont-ils les uns et les autres, sinon les instruments de la paix ? Le Baptême l'inaugure ; la Confirmation en donne la plénitude et la vigueur ; l'Eucharistie l'entretient et la rend de plus en plus profonde ; la Pénitence la rétablit en tous ceux à qui le péché l'a fait perdre ; l'Extrême-Onction la rend si forte qu'elle résiste même aux assauts de la mort ; le Mariage multiplie le nombre de ceux qui la doivent posséder ; l'Ordre, le nombre de ceux qui la dispensent. Tout est prévu, et il n'y a rien à quoi n'ait pourvu votre sagesse.

Ce n'est pas tout. En résolvant d'office toutes les questions, en tranchant les difficultés et finissant les controverses, en faisant cesser tous les doutes et les incertitudes dans la conduite, en composant les différends, en accordant tous les litiges, l'Église maintient partout cette paix que vous nous avez laissée, ô Jésus.

Quelle œuvre donc que votre œuvre, ô mon Maître !

Et pourtant ce n'est point assez : ayant dit : « Je vous laisse la paix », vous ajoutez : « Je vous donne ma paix ».

1. Is. LII, 7.
2. Philippe. IV, 7.

Qu'est-ce à dire? la paix n'est-elle pas votre paix, et cette paix que vous nous laissez, ne nous la donnez-vous pas?

O surabondance de bonté, de sagesse, de miséricorde! ô Providence à qui rien n'échappe! ô salut sans défaut, sans lacune et sans fond! Non, il ne nous suffit point, tant notre misère est grande, il ne nous suffit point que vous nous laissiez la paix, mon Jésus. Et justement parce que cette paix est la vôtre, elle est si haute, si pure, si sainte, il faut dire si divine, que si, nous la laissant, nous la proposant même (ce que vous faites surtout par votre Église), vous ne la donniez pas encore vous-même et tout directement, nous ne la prendrions pas, et dès lors ne la pourrions pas posséder.

Non, le christianisme fondé, vivant dans sa lumière, dans sa propre lumière à lui, la lumière de ses origines, la splendeur de ses dogmes et de ses préceptes moraux, l'éblouissante clarté de ses effets et de ses œuvres, c'est-à-dire de toute son histoire, nous n'y entrerions pas néanmoins et ne jouirions pas de la paix qu'il renferme si vous, ô mon Sauveur, à qui nous devons tout, si vous, par une intervention personnelle et un acte spécial, intérieur et puissant, ne nous confériez un don et ne nous assistiez d'un secours qui nous font réellement participer à l'héritage. Il faut que, par votre Esprit, vous nous donniez le sens, le goût, le désir, l'espérance et l'amour de cette paix, et qu'ayant vous-même ainsi saintement disposé notre âme, vous répandiez en elle ce bien de la paix que vous avez laissé au genre humain. Voilà pourquoi, après cette première assurance nécessaire que vous laissez la paix comme étant l'héritage de tous, vous ajoutez : « Je vous donne ma paix », faisant entendre qu'en outre vous-même la conférez aux âmes de bon vouloir, de telle sorte qu'elle devient, en toute vérité, la possession de chacun.

Et vous dites que c'est votre paix : d'abord, afin que la reconnaissant à ses vrais caractères, on l'estime à son juste prix, et qu'on ne la confonde point avec d'autres ; car il y en a une autre, ô Jésus, celle que vous indiquez en disant : « Je ne vous donne pas ma paix comme le monde donne la sienne ». Ma paix est élevée et attire toujours en haut, celle du monde est basse et fait toujours descendre. Ma paix est pure ; celle du monde ne l'est point et pousse aux choses honteuses. Ma paix délivre ; celle du monde rend esclave ; ma paix est vraie et profonde, celle du monde n'est qu'à la surface et elle trompe ceux qu'elle a séduits : ma paix trempe fortement les âmes et les rend vigoureuses, celle du monde les amollit. Ma paix est lumineuse ; elle ouvre l'œil de l'intelligence et augmente la portée de son regard ; celle du monde n'est qu'un nuage précurseur de la nuit ; elle tue la foi, obscurcit la raison, et fausse la conscience. Ma paix fait que l'âme résiste à tout, celle du monde fait qu'elle cède à peu près toujours. Ma paix dilate en Dieu, celle du monde fait que l'homme se resserre, s'étiole et devient son Dieu à lui-même. Ma paix enfin sauve l'âme, celle du monde la perd.

Il est bien vrai, ma paix est attaquée, et plus que celle du monde ; elle est niée, calomniée et persécutée. On ne la garde qu'en la défendant, surtout contre le monde qui la hait, la combat et voudrait l'abolir. Mes pacifiques à moi sont forcément des victorieux ; ceux du monde sont vaincus, même quand ils triomphent ; cependant on dirait que souvent ils triomphent. Ils sont flattés, caressés, exaltés ; les miens sont honnis. Ma paix et la sienne sont donc très différentes, pour mieux dire elles sont toutes contraires ; c'est pourquoi je ne donne point ma paix comme le monde donne la sienne. Je donne ma paix en disant toute la vérité ; le monde donne la sienne en déro-

bant la vérité sous des amas de mensonges. Je donne ma paix en montrant ici-bas ma croix, là-haut le ciel et l'éternité ; le monde donne la sienne en se taisant sur l'éternité, en ne parlant que de la vie présente et en traitant ma croix comme une folie, un scandale, quelque chose enfin d'exécrable et qu'il faut détruire à tout prix.

Je vous préviens donc tous, afin que vous ne vous mépreniez ni sur moi, ni sur mes promesses, ni sur mes dons, ni sur mes voies, ni sur le sort qui vous attend en ce monde et en l'autre. C'est ma paix à moi que je vous donne. Votre destin ici-bas doit être mon destin ; le disciple sera traité comme l'a été le Maître ; la loi qui régit le chef régira aussi tous les membres. Mais vous savez qui je suis et vous verrez bientôt où ma Passion me mène. « Que votre cœur ne se trouble donc point » ; fermez-le à la crainte. Le monde vous pressurera, vous tourmentera, vous tuera ; restez en paix, gardez ma paix : « J'ai vaincu le monde », et « là où je vais être, vous y serez aussi avec moi » ; et alors, où sera le monde, et que sera devenue sa fausse paix ?

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME ÉLÉVATION

VOICI QUE JE NE VOUS DIRAI PLUS BEAUCOUP DE PAROLES.

Mon Sauveur ! ces quelques mots ne percèrent-ils pas comme une épée le cœur de vos apôtres ? Vos chers apôtres, ils avaient depuis trois ans le privilège de vous entendre : vous entendre, c'était le ciel, et maintenant vous alliez vous taire ? Mais est-ce vrai que de tout point et en toute manière, vous alliez vous taire, ô Jésus ? Vous taisez-vous jamais, ô parole éternelle ? et cependant vous dites : « Voici que mes entretiens avec vous prennent fin ». Quel est le sens de ce discours ?

Le lendemain du jour où vous parliez ainsi, on allait vous mettre au supplice et vous faire mourir sur une croix. Ressuscité le troisième jour, vous en deviez passer quarante encore sur notre pauvre terre, désormais rachetée et bénie. Puis, par votre propre vertu, vous vous élèveriez dans les airs et, disparu aux yeux humains, vous monteriez jusqu'à cette cime du ciel où votre trône est établi à la droite de votre Père. Tout homme que vous restiez, cet état, le dernier des vôtres et maintenant votre état éternel, vous mettait hors du lieu et du temps où

devaient vivre après vous vos disciples, comme nous y vivons après eux. Assis là, vous ne nous parlez plus à la manière des hommes, vous ne nous dites plus, comme en ce monde, des mots sensibles, composés et nombreux. Vous demeurez assurément en puissance de le faire, mais en réalité vous ne le faites plus; et c'est là ce que vous signifiez en disant : « Voici que désormais je ne vous dirai plus beaucoup de choses ».

Maître ! Maître aimé ! n'était-ce pas là pour vous d'abord une sorte de délivrance ? car encore que votre cœur sacré fût si sincèrement et vraiment tout entier dans votre conversation avec nous, cette conversation même était-elle souvent autre chose qu'une tâche, une pénitence, enfin un sacrifice ? Si vos saints sentent l'exil, comment vous, l'avez-vous senti ? et si la terre est pour eux un lieu d'imperfection, d'attente, de passage, de douleur, jusqu'où l'a-t-elle été pour vous ? Or, sans nul doute, un des aspects de ce multiple et si continuel et si long sacrifice, c'était de discourir comme vous faisiez pour être entendu de nous et nous instruire; c'était d'expliquer si lentement et si laborieusement des choses si simples en elles-mêmes; c'était de vous répéter si souvent, et surtout d'enfermer dans notre pauvre langage humain l'opulence infinie des vérités divines dont votre esprit était tout plein, et que vous étiez venu nous apprendre.

Certes, ô mon doux docteur, tous vos mots humains étaient vrais, justes, profonds, lumineux, pleins de vertu, de vie, de vie sainte et divine. Nul, parmi les enfants d'Adam, n'avait parlé comme vous, l'Évangile en fait foi [1]; et nul ne parlera comme vous dans l'avenir. Chacune de vos paroles est donc pour nous une source vive, un festin, un soleil; nous les avons, recueillies en partie, dans

1. Joann. VII, 46.

nos saintes Écritures; et comment assez vous bénir d'avoir daigné vouloir qu'elles y fussent conservées? Déjà celles des prophètes, qui n'étaient que l'ombre des vôtres, consolaient les Juifs affligés et les maintenaient dans la patience[1]. Que nous sont donc les vôtres? Et, j'en suis sûr aussi, parce que vos paroles nous devaient faire tant de bien, vous trouviez dans vos entretiens avec nous cette saveur exquise d'une miséricorde qui s'exerce et d'un amour qui se dévoue. Il vous plaisait, en nous voyant si petits, d'émietter pour nous vos pensées et, pour ainsi parler, de balbutier avec nous, comme fait la mère avec l'enfant qu'elle porte à la mamelle.

Il demeure néanmoins que pour vous, ô Verbe divin, parler à notre manière était un acte d'humble condescendance, et revêtait la forme d'un sacrifice. Selon votre sublime nature vous dites tout d'un seul mot; c'est d'un mot, et inarticulé, qu'a jailli l'univers; votre parole en elle-même est, comme vous, spirituelle, intérieure, subsistante, permanente; elle est vie, lumière, toute puissance, toute simplicité, toute unité, tout être. O mon Dieu! et c'est vous qui, pour nous enseigner, vous servez d'un organe, battez l'air pour former des sons passagers, développez des périodes et assujettissez vos discours aux règles de nos humbles grammaires! Eh bien! c'est tout cela que vous n'alliez plus faire. Encore un peu de temps, et, humainement silencieux pour nous, vous repreniez ces états divins qui vous sont naturels: naturels même en un sens à votre humanité, puisque, étant substantiellement unie au Verbe, les mœurs divines, telles qu'elle les a pleinement dans la gloire, et les façons de faire du ciel sont celles qui lui conviennent le

1. Nos cum nullo horum indigeremus, habentes solatio libros sanctos, qui sunt in manibus nostris. I Mach. XII, 9. — Rom. XV, 4.

mieux et où elle se trouve, par suite, le plus à l'aise.

Savoir ces choses, ô mon Sauveur (et vos apôtres les ont sues, sinon tout de suite, du moins plus tard), c'était plus qu'un adoucissement à notre peine, car votre joie est la meilleure des nôtres, et si justice vous est rendue, si vous êtes mis à votre place, acclamé, glorifié bienheureux, tout est bien. Mais de plus, ô sagesse adorable, soit pour vos chers disciples, soit pour nous, il y avait dans votre retraite une salutaire miséricorde, et votre silence nous devenait un très insigne bienfait. En cessant, en effet, de nous parler à la manière humaine, vous éleviez nos âmes au-dessus du sensible; vous les affermissiez et les dilatiez dans la foi. Or, c'était là finir de les rendre aptes à vous entendre immédiatement, vous, parole transcendante et absolue, vous, expression substantielle et éternelle de l'intelligence infinie; vous, splendeur de votre Père. Car si les mots sortis ici-bas de vos adorables lèvres ouvrent devant nous et illuminent la voie qui mène à la béatitude, c'est vous seul, ô Verbe de Dieu, vous seul, ô Dieu unique, qui êtes la patrie de notre intelligence, sa perfection et notre suprême félicité.

Vous dites ensuite, expliquant la cause de cette fin si prochaine imposée à vos entretiens : « Le prince de ce monde va venir ; cependant il n'y a rien en moi qui lui appartienne ». Ce prince, c'est Satan. En lui donnant ce nom de prince, est-ce un fait que vous constatez ou un droit que vous reconnaissez ? Hélas ! c'est un fait : un fait violent, inique et lamentable, qui néanmoins est né d'un pacte librement consenti par les deux parties contractantes, et qui, dès lors, a revêtu quelque semblant de droit. Vous aviez confié le monde à Adam, l'en constituant, sous votre dépendance, le roi et le pontife. Ce monde qu'il tenait ainsi de vous, Adam, sciemment et volontairement, l'a aliéné, vendu et livré au démon, en

se mettant lui-même, par son péché, sous le joug de cet ange rebelle, appelé aussi prince du péché parce qu'il est le premier des pécheurs, le premier en date et en malice. Or, vous n'avez pas plus voulu briser ce contrat par la force, que vous n'aviez voulu l'empêcher par la force. C'est pourquoi, descendu vous-même en ce monde où nous étions si misérablement captifs, vous avez daigné accepter que ce prince ténébreux, immonde, haïssable, aveuglé sur ce que vous êtes pour s'être, par sa faute obstinée, rendu incapable et indigne de vous reconnaître, vous avez accepté, dis-je, qu'il essayât d'étendre sur vous, comme sur les autres enfants des hommes, ce sceptre que le péché de leur père lui a mis dans la main. Certes, cet infâme démon n'avait pas l'ombre d'un titre pour vous tenter, ni pour vous tourmenter, encore moins pour vous faire mourir. Vous nous le dites ici, mon Jésus : « Il n'avait rien en vous qui lui appartînt », rien qu'il pût revendiquer sous un prétexte quelconque. Votre vie tout entière était pure, votre être tout entier était saint, et c'était le moindre de votre sainteté que cette absence complète de mal et cette innocence parfaite, incontestable, éblouissante.

Il osa venir néanmoins, et vous le laissâtes faire. Ce pouvait sembler son coup de maître ; certes, c'était le plus hardi ; en fait, cet acte inique et impie fut un acte insensé qui lui enleva toute sa vigueur, fit crouler son empire, et finit de le réduire lui-même en esclavage. En prétendant ravir ce que la Création avait de plus précieux, il mit le comble à sa misère ; en se risquant à toucher la tête, il perdit tous les droits qu'il avait jusque-là sur les membres. Jésus lui échappant par le fait même de sa nature et de son immaculée sainteté, les autres lui échappaient par rédemption et par grâce. Il peut hélas ! avoir des âmes ; ce qui n'est d'ailleurs qu'un accroissement à sa

rage et à son supplice; mais il n'a pas un seul élu. Ainsi, en venant à vous pour vous flétrir et pour vous perdre, ô Jésus qui triomphez de tout et arrivez à vos fins quoi que l'on fasse ou qu'il advienne, cet exécrable orgueilleux, ce maudit qui défie l'amour, est devenu l'ouvrier de votre sainte gloire, et par là même l'auteur de sa propre, de son inénarrable, de son impérissable confusion.

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME ÉLÉVATION

LA VIGNE, LE VIGNERON ET LES BRANCHES.

Cher Maître, pourquoi dites-vous : « Je suis la vigne, et mon Père est le vigneron [1] ? » Vous parlez de vous ici, en tant que vous êtes homme et selon votre nature empruntée. C'est une comparaison que vous faites, vous appropriant, par analogie, l'une des formes créées ici-bas par votre toute-puissante sagesse, et vous assimilant à une plante dont vous-même, et avec une profondeur inouïe, aviez déterminé d'avance toutes les propriétés; de telle sorte que, en dehors de sa beauté propre et de ses utilités naturelles, elle eût ce privilège glorieux d'être, dans son ordre, une de vos plus ressemblantes figures, et par suite une magnifique déclaration de vos états et de vos œuvres. Oh ! que vous êtes au fond de toutes choses, et le tout de toutes choses; et qu'en un sens il y a peu loin de tous ces phénomènes sensibles que nous voyons aux conceptions subsistantes de votre divin Esprit, et même, par suite, à votre essence! L'univers entier n'est qu'un voile qui vous enveloppe et que l'amour rend de plus en plus léger et transparent.

1. Joann, XV, 1.

« Je suis la vraie vigne », dites-vous. Oh ! d'abord tout ce que vous êtes, vous l'êtes en vérité, car la vérité, c'est votre être. Vous êtes donc « la vraie vigne », la vigne exemplaire et typique. C'est en pensant à vous sous cet aspect, que Dieu a créé toutes les autres ; c'est sur vous qu'elles sont façonnées : vignes mystiques, et vignes corporelles.

Vous êtes une vigne, vous, mon Sauveur aimé, parce que vous êtes un arbre, « l'arbre de vie », dont celui du paradis terrestre n'était que l'ombre prophétique ; l'arbre de vie que saint Jean nous montre dans la cité d'en haut [1], et qui en nourrit les heureux habitants.

Vous êtes vigne aussi, mon Jésus, parce que, comme celles de nos champs, vous donnez un fruit qui étant déjà doux en lui-même, devient, après qu'on l'a foulé et mis sous le pressoir, cette liqueur forte, généreuse, royale et populaire qu'on nomme le vin, et dont, en relevant ce dont elle parle et en nous en découvrant l'invisible portée, votre Écriture nous dit qu'elle « rejouit le cœur de l'homme [2], qu'elle fait germer les vierges » [3], qu'elle « enivre les saints » [4], et qu'on la boit encore dans la patrie éternelle [5]. Transformé, en effet, dès ce monde par votre puissante bénédiction, ce fruit de la vigne devient le prix surabondant de la Création rachetée, le breuvage quotidien de vos fils travaillant sur la terre ; et s'il est déjà cela pour nous dans la grâce, dans la gloire que ne sera-t-il pas ?

Vous êtes une vigne aussi, mon doux Maître, parce que sans rien aliéner de vous-même, ni perdre quoi que ce soit de votre intégrité, vous vous étendez comme indé-

1. Gen. II, 9 ; Apoc. XXII, 2.
2. Psalm. CIII, 15.
3. Zach. IX, 17.
4. Cant. V, I.
5. Matth. XXVI, 29.

finiment dans le lieu, dans le temps, dans le nombre, vous *provignant* de manière à remplir le monde entier de vos branches, lesquelles, tenant à vous par l'origine et toute sorte de liens vivants, vivent de votre sève et produisent vos fruits.

O vigne vivante, ô vigne aimante, ô vigne aimée et adorée, notre principe, notre appui, notre plénitude et notre gloire! C'est donc ainsi, et jusque-là, que nous tenons à vous! Vous regarder, vous qui êtes si belle, ô vigne céleste, se tenir à votre ombre qui tempère si suavement les plus dévorantes ardeurs du soleil; cueillir vos grappes plus que vermeilles et si délicieusement rafraîchissantes, c'était déjà autant de grâces de choix dépassant tout mérite, autant de bonheurs sans nom comblant bien des désirs. Vous faites plus, ô vigne chérie et de Dieu et des hommes, vous faites bien plus; vous voulez que nous puissions, que nous devions être vos branches; vous voulez que nous demeurions, non pas même attachés à vous, mais entés sur vous, enracinés et comme plongés en vous, tellement unis à vous enfin, que vous et nous ne formions plus qu'une seule et même plante. Vous l'allez dire: « Je suis la vigne, vous êtes les branches ». Ce que les membres sont au corps, les branches le sont au cep. Il n'y a là qu'une même sève, un même sang, une même vie, et en somme une seule et même nature. O bonté sans pareille! ô condescendance infinie! ô humilité sans limites! ô amour sans mesure!

Et ce n'est point un don passager, un don extraordinaire, ni la part réservée d'un petit nombre; non, c'est la part de tous et un bienfait commun. C'est un état, l'état normal, l'état réel et permanent de la société surnaturelle; c'est l'état de Jésus dans l'Église, et partant l'état de l'Église. On le répète cent fois, on ne se retient pas de le dire toujours : « Si nous savions le don de

Dieu[1] ! » Ah ! qu'il dit vrai l'Apôtre, en écrivant que dans le Christ nous avons tout[2], que nous sommes des opulents, et qu'en fait de grâce rien ne nous manque[3]. Qui ne voit, en effet, qu'incorporés ainsi à Jésus-Christ, nous recevons tout de sa plénitude de Dieu fait homme[4] ; et que ces trésors de justice, de sagesse, de charité, de sainteté dont il est tout rempli[5], dérivent d'eux-mêmes sur nous dans la mesure de notre prédestination et de notre correspondance à la grâce ? Je dis notre correspondance ; car cela même qui vient en nous de la spontanéité de Jésus, il appartient à nous, à notre foi, à notre prière, à nos efforts de le faire abonder.

« Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron. » Cela veut dire, ô Jésus, vigne trois fois sacrée, que comme nous le lisons dans les saints Livres, c'est le Père même qui vous plante, et il le fait quand il vous incarne par l'action de son Saint-Esprit. Il est aussi le vigneron en ce qu'il vous gouverne et vous dirige comme homme par ce même Esprit-Saint, vous faisant successivement grandir en âge, en sagesse et en grâce[6] ; vous conduisant, vous inspirant, vous fécondant, vous disant dans le secret tout ce que vous enseignez en public, vous donnant sa lumière, sa puissance, sa bonté, toutes ses perfections ; et cela d'une manière habituelle et incessante. Et ainsi, en vous et par vous, régit-il toute la sainte Église. Il l'émonde, elle qui est l'ensemble des branches, et il émonde chaque branche. Il l'émonde en en retranchant tous les rameaux décidément stériles ; et il émonde les branches fidèles qui fructifient déjà, afin qu'elles rapportent des

1. Joann. IV, 10.
2. Rom. VIII, 32.
3. Cor. I, 5, 10.
4. Joann. I.
5. Coloss. II, 3.
6. Luc. II, 52

fruits meilleurs encore et plus nombreux, et finalement tous ceux que le vigneron attend d'elles. Tel est l'effet de l'émondage dans les vignes de nos jardins; tel est celui de la correction et des épreuves dans les branches de la vigne mystique. Tout va à la gloire de Dieu et à notre sainteté; et c'est en quoi consiste la culture de notre Père céleste, parce que c'est à quoi toute sa volonté se résume: « La volonté de Dieu, dit saint Paul, c'est que nous devenions des saints »[1].

Pour vous, Jésus, vigne immaculée, le vignero ne vous émonde point; et pour que nous n'en puissio s pas douter un instant, vous prenez soin, dans l'É angile, de restreindre l'émondage aux branches ; c'est par elles qu'il commence, c'est en elles qu'il finit. Maître, vous êtes plus que pur, vous êtes la pureté et la perfection mêmes. Que reprendre alors, que réformer, qu'améliorer en vous? Malgré cela, ou plutôt à cause de cela, le vigneron vous prend quand est venu l'automne, c'est-à-dire le temps des vendanges. Alors il cueille vos fruits, vous dépouillant de tout ce qui, humainement, faisait votre parure; et il vous met vous-même dans le pressoir, vous y foulant comme jamais raisin n'a été foulé sur la terre. Et c'est ainsi que, faisant d'abord de vous son hostie, il vous constitue, jusqu'à la fin des temps et par delà, l'aliment tout divin de l'humanité rachetée; déclara t du même coup et souverainement votre inépuisable fécondité et la splendide immensité de votre gloire.

« Demeurez donc en moi et moi en vous », concluez-vous, mon adoré Seigneur, voulant to jours que vos paroles servent à transformer les âmes! Comme le rameau ne pousse son fruit que s'il est uni au cep, de même si ous ne demeurez en moi, vous resterez st riles. C'est

1. Hæc est voluntas Dei sanctificatio vestra. I. Thessal. IV, 3.

l'évidence même; et quel secret ou plutôt quelle lumière pour me diriger dans mes voies et faire vraiment l'œuvre de Dieu! Sans union avec Jésus, sans fidélité, sans amour, sans obéissance, sans prière, sans vie intérieure enfin, vie vaine, activité perdue, dons de nature et de grâce dissipés, déshonneur pour la vigne, déception pour le vigneron, honte et péril pour l'âme. Mais si cette âme vit véritablement du Christ, si elle entretient son union avec lui et s'efforce, comme il convient, de la perfectionner chaque jour, quelles récoltes, quelles gloires et quelles joies! « Demeurez donc en moi et moi en vous. » Je suis en vous, moi le Verbe incarné, par une présence surnaturelle, par un amour surnaturel, par une opération surnaturelle, allant toujours à déifier l'âme où j'habite, afin d'en venir à consommer entre elle et Dieu cette unité qui est la vie éternelle et le bonheur parfait. Je suis en vous et j'y demeure. Je ne suis point l'éclair qui passe, ni le son qui finit, ni le parfum qui s'évapore; je suis votre hôte, et plus encore, car je demeure en vous comme en mon temple, et avec la ferme volonté de ne le quitter plus jamais.

Je demeure en vous; vous aussi, demeurez en moi. Vous y êtes entrés par la foi, demeurez-y par la confiance, la charité, la soumission, l'humilité, le renoncement, la patience; demeurez-y par l'oraison, l'adoration, l'action de grâces et tous les actes intérieurs et extérieurs du culte; demeurez-y par une docilité attentive et active à mon opération, et enfin par la persévérance dans l'accomplissement de cette justice une et multiple. Alors vous serez dans cet état béni et saint dont mon Apôtre dira bientôt: « Vivre pour moi, c'est Jésus-Christ. Je vis, mais non plus moi, car c'est le Christ qui vit en moi [1] ». Tout

1. Philipp, I, 21; Galat. II, 20.

ce que vous ferez, direz ou penserez partira de moi et montera jusqu'à mon Père; tout profitera à l'Église, tout sera plein de mon Esprit, tout sera mon ouvrage, et, par mes voies, parviendra à mes fins : sans parler de ce que cette inhabitation mutuelle contient au dedans de délices cachées; cachées, parce qu'elles sont saintes; cachées, parce qu'elles sont ineffables; cachées, parce qu'elles sont plus du ciel que de la terre, encore que ce soit déjà sur la terre que je suis la vigne et vous les branches, que vous demeurez en moi et que je demeure en vous.

O mon Christ! pourquoi ne peut-on point passer toute sa vie à vos genoux? mais vous avez nos âmes, et nos cœurs peuvent ne se taire point. Vous remercier, vous adorer, c'est la respiration d'une âme chrétienne. Mais pour peu qu'on se sente plus rapproché de vous, ou par quelque lumière, ou par quelque touche de grâce, cette respiration devient haletante et brûle comme une vapeur de feu.

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME ÉLÉVATION

COMME MON PÈRE M'A AIMÉ, MOI AUSSI JE VOUS AI AIMÉS: DEMEUREZ DANS MON AMOUR.

Mes bien-aimés, comprenez-moi : je vous dis l'intime de mon mystère, de ma doctrine, de ma religion, comme aussi le secret de mes états et de mes œuvres. Je ne suis pas de ce monde. J'y suis venu, mais non pour y rester, ni même vous y laisser, vous tous que j'aime, que j'ai choisis, et qui croyez à ma parole. Je suis la bonté et la magnificence; c'est pourquoi, sur la terre, dans le temps, au courant de la vie présente, j'ai semé bien des fleurs, fait briller de précieuses clartés, et répandu des joies sans nombre. Il demeure néanmoins que la terre est un lieu de travail, de souffrance, de préparation surtout et de mérite; que la vie d'à présent est pour former les âmes à une vie supérieure, la vie céleste et éternelle ; et que tout ce qui se rencontre ou se passe ici-bas ne va qu'à procurer cette divine mais austère formation.

Ce que je vais vous dire, c'est ce qui domine le monde, et les jours qui s'écoulent, et tous les intérêts humains Je veux une fois de plus, dans l'émouvante solennité de cette heure, qui est comme ma dernière heure, vous faire entendre d'où je viens, qui je suis, ce que je fais, et com-

ment je le fais ; où je vais et où je veux que vous soyez un jour et pour toujours. Ma voie est votre voie et ma vie votre vie. Tout se résume ainsi à me croire et à me suivre : qui me suit m'a déjà trouvé, et qui m'a trouvé et gardé dans la grâce, me trouvera infailliblement et pleinement dans la gloire.

« Comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous aime. » Le voilà le grand secret; voilà le dogme royal, la morale vivifiante, le fondement de la foi, l'appui de l'espérance, la source de la charité, le principe de toute justice, de toute sainteté, de toute félicité.

Mon Père m'aime ; je suis né de l'amour et dans l'amour. Quoique le Père m'engendre par voie de connaissance, il m'aime en m'engendrant et m'engendre en m'aimant. C'est l'amour qui le fait me donner sa substance, et me la donner à ce point, que, distinct de lui, je ne suis cependant qu'un seul Dieu avec lui. Mon Père m'aime : son amour pour moi est sans bornes ; il n'a pas commencé, il ne finira point ; il subsiste immuable, identique, éternel. M'aimer, c'est comme la vie de mon Père, et si, par impossible, il cessait de m'aimer, non seulement il ne vivrait plus, mais il n'aurait même plus l'existence. Cet amour est ineffable ; il ne ressemble à aucun autre amour. Le connaître, c'est connaître Dieu ; aussi Dieu seul en peut avoir la connaissance complète ; heureuses cependant, mille fois heureuses et bienheureuses les créatures qui en savent assez pour s'y affectionner et s'en réjouir. L'amour de mon Père pour moi est une complaisance indicible en moi, un repos de tout son être dans mon être, un embrasement sans nom qu'il me donne et que je lui rends. Et cet amour est le même après qu'avant l'Incarnation ; il ne dépend nullement de cet emprunt que, pour sa gloire, je fais d'une nature étrangère ; il s'étend seulement à cette nature empruntée par moi pour y vivre. C'est moi, Jésus,

vrai Dieu et vrai homme, qui vous déclare que mon Père m'aime. Quant au fond, je le répète, que je sois incarné ou non, cet amour ne varie jamais ; mais pour ce qui est de ses desseins et de ses effets sur mon humanité, ils prennent, à raison du péché dont j'ai revêtu la forme et assumé la dette, des caractères nouveaux et tout particuliers. Le Père m'a aimé, en effet, comme voulant faire de moi le rédempteur, le sanctificateur, le sauveur universel, et par là même et tout d'abord l'universelle hostie. La fin de tout, c'est bien la joie, la joie de l'être aimé étant de toute nécessité le but suprême de celui qui aime cet être. Cet amour de mon Père me glorifiera donc à la fin, même comme homme, et dans des proportions qui ne sont plus des proportions. Mais plus l'amour veut cette fin, plus il a d'ardeur et de vigueur à user des moyens qui y mènent. De là vient que, en définitive, ce qui me broie, me consume et me tue dans ma Passion, c'est surtout cet amour souverain et souverainement puissant de mon Père.

Or, comme mon Père m'a aimé, moi aussi je vous « aime ; demeurez dans mon amour. » Le Père se donne tout entier à moi, et moi aussi je me donne à vous tout entier. Je suis votre hostie comme la sienne. C'est comme homme que je vous aime, et comme tous les hommes réunis ensemble ne sauraient vous aimer. Je vous aime d'un amour de frère, d'ami, d'époux; d'un amour plein de compassion, de tendresse et d'assistance; d'un amour qui surpasse tout et qui résiste à tout; de cet amour qui fait qu'on se dépense, qu'on se prodigue, qu'on se livre sans égard à rien, et qu'enfin, avec joie, on meurt pour ceux qu'on aime. Je vous l'ai dit, et c'est l'évidence même, il n'y a pas d'amour plus grand que celui qui fait mourir ainsi [1]. Je vous aime donc et jus-

1. Joann. xv, 13.

que-là, selon mon cœur humain. Mais je vous aime d'abord et principalement d'un amour tout divin; d'un amour qui ne se distingue en rien de l'amour de mon Père pour moi et de mon amour pour mon Père. Entrant dès lors, et par amour pour lui et pour vous, dans son dessein sur vous, ou plutôt n'ayant avec mon Père, à l'endroit de ce dessein, qu'un même esprit et un même cœur, cet amour se témoigne exactement pour vous comme il s'est témoigné pour moi. Il s'en suit que, proportion gardée, notre commun, notre unique amour veut vous voir monter jusqu'au trône où nous sommes assis, vivre de notre vie, communier à tous nos états, nous contempler, et toutes choses avec nous, dans la lumière qui nous éclaire, jouir enfin et pour jamais de notre félicité. Mais, par une conséquence indispensable, cet amour veut que, pour arriver là, vous passiez tous par le chemin qui m'y a conduit le premier.

Comprenez donc ceci : « Comme mon Père m'a aimé, je vous aime ». J'ai regardé le terme, et quelle que fût la route et quoi qu'il y advînt, je ne me suis ni troublé, ni étonné; je ne me suis plaint de rien, je ne me suis soustrait à rien; je n'ai pas cessé, même un instant, de remercier et de bénir; j'ai vu et confessé que l'amour, l'amour de mon Père, était présent partout, dominant tout, gouvernant tout, faisant tout, au moins comme cause première ; et même alors qu'il ne s'employait plus qu'à me mettre au martyre, j'ai aimé et adoré l'amour. Vous donc aussi, aimez l'amour, et d'abord reconnaissez-le dans ces œuvres qui vous sanctifient. Soutenez-vous par cette pensée que mon Père et moi ne faisons jamais souffrir nos créatures pour qu'elles souffrent, mais bien parce que nous les aimons, convoitons leur beauté et travaillons à leur bonheur. Imitez-moi, et en moi mon tout divin Père ; et toutes les fois que ma croix vous

atteint, sachez que ma croix m'obéit, et ne fait dans tous mes élus que l'œuvre de l'amour. Dites-vous : « comme le Père a aimé Jésus, Jésus m'aime »; et que chaque douleur nouvelle vous soit une nouvelle preuve de la réalité profonde, de la constance, de l'énergie de cet amour immuable, en même temps qu'un gage de son dernier succès.

Alors vous y demeurerez, et rien ne vous en fera sortir. Quel séjour, dites-moi, pour ce monde de passants, de pleurants, de pécheurs ! Cependant c'est le vôtre. Au dehors, j'en conviens, je le sais, je l'enseigne, le monde est l'exil, le champ du combat et la vallée des larmes (au dehors, cela s'entend de tout l'homme extérieur); mais au dedans, pour l'homme du dedans, qui est le vrai « spirituel », n'est-ce pas une sorte de paradis ?

« Demeurez dans mon amour », dites-vous, ô Maître au cœur ouvert. C'est un congé donné, un conseil proposé, une invitation faite, presque une prière. « Demeurez dans mon amour. » Et à qui dites-vous cela ? à tous les hommes, à vos amis, à vos ennemis, aux méchants et aux bons. Les uns, il est vrai, y sont entrés déjà et n'ont plus qu'à y demeurer; mais ceux qui y entreront, d'où qu'ils viennent et à quelque instant qu'ils viennent, ils pourront, ils devront y demeurer comme leurs devanciers. « Demeurez dans mon amour » : dans mon amour qui monte à Dieu, dans mon amour qui embrasse le monde, dans mon amour que rien n'altère, dans mon amour où sont tous les biens : ceux de la grâce qui font les saints, ceux de la gloire qui les récompensent. Demeurez là par la foi, la confiance, la charité et ce zèle qu'elle inspire de me devenir de plus en plus semblable. Demeurez là pour contempler. Oh ! qu'en moi l'on voit bien mon Père ! Oh ! qu'en moi on trouve et sa-

voure mon Esprit! qu'on y devient savant, non de la science qui enfle, mais de la science pleine d'amour, qui édifie et sanctifie[1]! Demeurez là pour rendre à Dieu votre culte avec tous les devoirs et les libres hommages de votre filiale piété. Demeurez là pour y prendre la lumière de vos actes, la règle de vos affections, la sage disposition de toute votre conduite, le nécessaire de votre grâce et la substance de vos vertus. Demeurez encore dans mon amour pour vous aimer les uns les autres; vous ne vous aimerez vraiment que là; mais là, de quel amour on s'aime! Demeurez-y aussi pour combattre et souffrir, car c'est le sort de toute vie humaine ici-bas; mais qui demeure dans mon amour peut triompher de tout. Ah! quelle sera votre mort si vous êtes toujours demeurés dans ma dilection, enfants des hommes, enfants de Dieu! Pour tous ceux qui séjournent là, la mort n'est plus la mort; c'est la dernière étreinte échangée en ce monde entre l'âme et son Créateur, et cette étreinte, commencée dans le temps, dure aux siècles des siècles.

1. I. Cor. VIII, 1.

QUATRE-VINGTIÈME ÉLÉVATION

DE L'AMOUR.

Lorsqu'on a bien compris ce que c'est que l'amour, on en vient à ne pouvoir demander à Dieu autre chose. L'amour est le comble de la connaissance, le titre de la possession, le principe de l'union, l'essence du bonheur; il est l'épanouissement de l'être et son épanouissement en Dieu. Il est la vie en acte, en plénitude, en liberté, en paix. Il est l'affranchissement de l'âme et sa force, son expansion et son transport, sa course sur la terre et son vol vers le ciel, sa vertu et sa sainteté. Il constitue la vraie mesure de l'être, il lui donne sa portée et produit sa fécondité. Il est le regard dont Dieu couve l'âme, le jour qu'il y fait, l'onction qu'il y verse, le trône où il y est assis, le sceptre qu'il y tient, et tout l'empire qu'il y exerce. Il livre la créature à Dieu et Dieu à la créature; il les ajuste, les assortit, les unit, les marie, ce qui est un prodige inouï et pour nous la félicité. Au fond, c'est lui qu'on nomme la grâce; elle naît de lui et lui naît d'elle; elle ne le fait pas naître en nous seulement, elle l'y fait vivre, si bien que si elle disparaît, c'est qu'il est disparu. Il est le cœur de la vérité, le sourire de la justice, le charme de la sagesse, la caresse de la toute-puissance.

Quoi désirer hors de l'amour? N'est-il pas le don même de Dieu, Dieu se donnant au monde? Les autres dons qu'il daigne nous faire ne vont qu'à faire croire à celui-là, et à rendre l'âme tout à la fois capable et digne de le recevoir, de le garder, de s'y attacher plus qu'à toute autre chose et pour jamais. Quelle est la cause de la Passion de Jésus? L'amour. Quel est son fruit? L'amour. La vie de Jésus est un alphabet merveilleux dont l'amour est en même temps l'alpha et l'oméga. L'amour dit et donne Jésus; Jésus dit et donne l'amour. Au fait l'amour est Jésus et Jésus est l'amour.

C'est donc une vérité d'expérience aussi bien que de foi, que « lorsque l'homme aura donné toute sa substance pour acquérir l'amour [1] », cette substance qui est sa fortune, cette substance qui est son corps, cette substance si précieuse et si noble qui est son âme, il n'estimera pas encore l'avoir payé ce qu'il vaut, et le recevra comme une pure grâce [1]

1. Cant. VIII, 7.

QUATRE-VINGT-UNIÈME ÉLÉVATION

DE L'AMOUR ET DE LA DOULEUR.

Mon Dieu! peut-être que la douleur n'est qu'un des noms terrestres. de l'amour. Votre amour, car c'est de lui que je parle, et lui seul est l'amour véritable, votre amour, en venant ici-bas, n'y pouvait pas changer de nature, mais il était inévitable qu'il y changeât de condition; et comment était-il possible ou que cette nature s'accordât avec la condition nouvelle qui lui était faite, ou que cette condition contrariant sa nature, il n'en résultât point une souffrance pour lui? L'amour, c'est l'infini, l'immuable, l'éternel; c'est une essence toute pure. un acte plein et harmonique, une vie librement épanouie, une liberté très chaste, une parfaite sainteté, une paix profonde et stable, une félicité sans mélange, sans mesure et sans fin. Or. la terre, c'est la limite, l'entrave, la servitude, l'alternative, le changement, la nuit après le jour, l'hiver après l'été; c'est le travail après le combat; c'est la contradiction, souvent la haine, trop souvent le péché. Si l'amour descend là, il y est donc comme fatalement serré de toutes parts, angoissé, violenté.

La nature serait intègre, comme elle l'était avant la chute, encore l'amour s'y trouverait-il gêné. C'est si

peu son climat que la région des questions, des arguments, des doutes, des vicissitudes, enfin des choses qui naissent, passent et finissent! Il a tant besoin d'absolu! A la bonne heure qu'alors il ne versât ni sang, ni larmes; mais qui ne comprend les soupirs qu'il eût incessamment poussés? Qui devinera comme Adam innocent eût regardé le ciel, aspiré à sa fin dernière et brûlé du désir d'être consommé en Dieu? Et n'est-ce pas précisément l'ardeur de ce désir qui l'eût à la fin transporté dans la gloire? A force de l'investir, de le pénétrer, de l'embraser, votre Saint-Esprit, ô mon Dieu, l'eût à la fin fait fondre en vous; il s'y fût écoulé, et c'eût été là son trépas. Mais l'amour persistant à demeurer ici-bas, même après le péché, dans la compagnie habituelle et forcée du péché, d'un péché innombrable, exécrable, obstiné, ne se condamnait-il pas lui-même à des douleurs inouïes? C'est pour cela qu'après avoir souffert toute sa vie, Jésus est mort tout sanglant au Calvaire. C'est pour cela que la Pentecôte ouvre l'ère des martyrs. C'est pour cela enfin que l'Esprit-Saint, envoyé par Jésus pour être comme l'âme de son Église, ne fait que pousser par elle d'inénarrables gémissements [1].

Le temps limite et embarrasse l'amour; le monde le hait, le persécute et le tourmente; le péché le livre au supplice et le fait mourir sur une croix.

1. Rom. VIII, 26

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME ÉLÉVATION

JE VOUS AI DIT CES CHOSES AFIN QUE MA JOIE SOIT EN VOUS, ET QUE VOTRE JOIE SOIT PARFAITE[1].

Vous êtes la sagesse qui se répand en fleuves, ô mon Christ bien-aimé[2]. Vous parlez, vous nous parlez; vous nous parlez de votre Père et de vous et de nous, et de nos états réciproques, et de nos relations régulières, et de nos espérances mutuelles; car entre nous et vous tout n'est pas fini, et vous nous attendez comme nous vous attendons, et avec plus d'ardeur encore. Aussi, nous enseignez-vous le moyen de transformer en réalités accomplies toutes ces réalités dont vous-même avez fait le cher objet de nos espérances. C'est nous apprendre en vérité tout ce que nous avons besoin de savoir; car c'est éclairer à nos yeux notre principe, notre fin, notre loi, notre voie, ce qui est la science des sciences, étant celle de la vie.

Mais tandis que les autres hommes parlent pour transmettre leurs pensées, heureux quand leurs pensées sont justes et que leur parole est sincère; heureux surtout

1. Joann. XVI, 24.
2. Eccli. XXIV, 40.

quand, contenant quelque fragment de vérité, elle a assez de vertu pour persuader ceux à qui elle s'adresse, vous, ô docteur unique, vous ne communiquez pas seulement une vérité, mais la vérité tout entière, la vérité vivante et vivifiante; et avec elle et en elle vous nous donnez votre âme, votre vie, vos états et pour ainsi parler tout votre être. Tout ce qui est à vous et en vous, vous voulez que ce soit à nous et en nous. C'est pourquoi vous nous dites: « Si je vous ai dit ces choses », achevant mes enseignements, c'est « pour vous faire part de ma joie ». c'est-à-dire de ce qu'il y a en moi de plus intime, de plus élevé, de plus définitif, de plus délicieux, de plus saint, de plus divin. J'entends verser en vous cette joie comme une liqueur sacrée dans un vase consacré; je la veux si bien établir et fonder dans vos âmes, qu'elle y demeure à tout jamais, et devienne votre joie personnelle. Alors ce besoin, vraiment immense, que vous avez de jouir, sera satisfait jusqu'au rassasiement, et vous serez heureux jusqu'au comble. Rien n'est donc réservé dans le don que vous nous faites de vous, ô notre incomparable bienfaiteur; rien de nous ne reste non plus hors du bien que vous nous voulez faire. Votre parole est pour nous instruire, nous guérir, nous conduire, nous réjouir, nous sauver; votre parole vous contient, votre parole vous livre, et qui la reçoit vous possède réellement. O puissance, ô divine opulence, ô bonheur de la foi!

Mais qu'est-ce à dire encore, Jésus mille et mille fois béni, qu'est-ce à dire que « votre joie à vous sera en nous » ? Cela ne signifie-t-il pas que, éclairés par vos chères paroles et formés par vos saintes mains, nous saurons tout ce qui vous plaît, et mettrons toute notre application et tout notre plaisir à le faire? Nous aurons pour vous tant de respect, en vous tant de confiance, avec vous tant de simplicité, envers vous tant d'obéissance; nous vous

aimerons tant, nous suivrons si bien vos préceptes, nous marcherons si fidèlement et si vaillamment dans vos voies: nous vous prierons si humblement, avec tant de foi et de ferveur; nous recevrons vos sacrements si souvent et si pieusement; nous vous garderons notre cœur avec tant de jalousie et de constance; nous porterons enfin si patiemment nos croix, que vous ne pourrez plus ne pas prendre en nous vos complaisances; et dès lors « votre joie sera vraiment en nous ».

Elle y sera encore, ô mon adoré Maître, en ce sens que, menant une vie si conforme à vos vues, à vos volontés, à votre vie personnelle, nous imiterons expressément votre manière d'être heureux sur la terre. Votre joie ici-bas, ô Jésus, votre joie perpétuelle et souveraine, c'était de réjouir toujours l'œil et le cœur de votre Père céleste, cet œil qui vous regardait toujours, ce cœur qui toujours vous couvait. En ceci, n'est-ce pas? la mesure de joie donnée par vous devenait la mesure exacte de la joie ressentie par vous. Cette joie était en vous comme un ciel intérieur et sublime, un ciel sans nuage et qu'aucun souffle ne troublait: certes, elle était une grâce, mais aussi une vertu, car elle contenait et manifestait tant d'amour! On peut bien la nommer la cime de votre sainteté; elle en était en même temps le baume et le parfum. C'est ce qui, dans votre âme bénie, ô mon Sauveur, atteignait de plus près cette béatitude ineffable où la vision intuitive de la divine essence maintenait sans interruption les sommets de votre humanité. Aussi était-ce une joie inattaquable, dominant tout, triomphant de tout, et toujours égale à elle-même. C'est très au-dessous d'elle que votre douloureuse Passion eut son cours. Sans doute, tant que dura cette Passion à jamais aimée, le sentiment de cette joie fut suspendu en vous, mais sa substance y demeura, sa lumière ne se voila pas, même d'une ombre, à votre

intelligence. O joie de mon Jésus, pure, sereine, inaltérable, profonde et sainte comme mon Jésus!

Toute joie, et par là même la vôtre, mon tout aimé Seigneur, est mise en nous avec la grâce; elle n'y a pas son développement; elle y est en principe et comme en germe. Si nous conservons ce germe et laissons se produire ce plein développement, nous marcherons à votre suite, et serons heureux dès ce monde comme vous l'avez été dans votre vie voyagère : c'est-à-dire qu'ayant la joie dans notre homme intérieur et quel que soit l'état de l'extérieur, cette joie qui est la vôtre et la nôtre ira toujours grandissant, et à la fin, notre capacité d'être heureux étant divinement comblée par vous, notre joie sera consommée et parfaite.

La joie ! qui ne la rêve, qui n'y aspire? Qui ne sent et ne comprend qu'elle est pour nos esprits comme la forme naturelle de Dieu ? à ce point que si, même un instant. Dieu cesse de se présenter à nous sous cette forme, loin de le reconnaître, nous détournons la face, nous nous resserrons, nous nous retirons, nous nous défions, nous avons peur. O notre aimé Jésus, révélez-nous et donnez-nous la joie qui vous est propre, nous faisant bien comprendre que, comme saint Paul l'écrit de notre paix, « elle surpasse tout sentiment [1] », c'est-à-dire tout l'ordre sensible, et en demeure indépendante. Que votre exemple soit notre lumière, que votre promesse fonde nos espoirs. Cette certitude absolue que vous nous voulez la joie, et nous la voulez tant que pour nous la mériter vous êtes mort; cette certitude que vous ne nous voulez pas la joie seulement, mais votre joie à vous, votre joie de Dieu fait homme, rendra nos âmes invinciblement douces, immuablement confiantes, inaltérablement pa-

1. Philipp. IV, 7.

tientes, et nous fera sourire à la Croix. Car enfin le ciel et la terre auront passé, et cette parole divine subsistera encore : « Je vous ai dit ces choses afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite ».

QUATRE-VINGT-TROISIÈME ÉLÉVATION

C'EST MON COMMANDEMENT QUE VOUS VOUS AIMIEZ LES UNS LES AUTRES COMME JE VOUS AI AIMÉS [1].

Quelle parole étonnante, ô mon Dieu ! Un précepte, c'est bien plus qu'une lumière rayonnant du sanctuaire de votre intelligence ; c'est bien plus qu'un mot de tendresse s'échappant vers nous de votre cœur. C'est infiniment plus dès lors qu'un soleil nouveau paraissant tout d'un coup dans le firmament qui nous entoure ; plus qu'une vérité scientifique ou philosophique inconnue jusque-là et dévoilée soudain à notre entendement ; c'est plus qu'une émotion délicieuse et profonde pénétrant toute notre âme ; plus qu'une paix qui l'inonde et une joie qui l'enivre ; c'est plus qu'un titre à ce que nous ayons pour vous une gratitude plus vive et un amour plus ardent. Un précepte, c'est un acte de votre souveraineté trois fois auguste, acte auquel, de toute nécessité, votre sagesse concourt, et avec elle votre bonté, votre éminence, votre paternité, votre force. C'est l'acte qui, par rapport aux créatures, dès que vous avez daigné les créer, se conçoit comme le plus essentiel, le plus radical,

1. Joann. XV, 12.

le plus divin de tous; et c'est aussi celui qui nous saisit le plus intimement, le plus vigoureusement, le plus totalement.

L'intelligence contemple un dogme et s'y dilate; le cœur savoure une effusion d'en haut et y trouve des joies sans nom comme sans prix; mais notre volonté, notre puissance maîtresse, la reine de nos facultés et le lieu propre de notre libre arbitre, notre volonté plie devant le précepte et entraîne l'être tout entier dans la soumission qu'elle y rend. Elle s'enlace dans la loi comme dans une chaîne sacrée; elle s'y ajuste comme à un moule; elle y adore, on pourrait dire qu'elle y épouse la volonté divine. C'est par la loi, ô Maître, que vous possédez vraiment votre créature et lui donnez ce comble de l'honneur qui est d'exercer vos droits sur elle, et de faire d'elle votre domaine et votre trône. C'est par la loi que, nous éclairant d'abord, et de cette pure lumière qui vous est propre, vous nous tracez le chemin, vous réglez notre vie, gouvernez nos consciences, et nous transformant ainsi peu à peu, nous rendez à la fin entièrement conformes à vous; en quoi consistent notre sainteté, notre bonheur et notre gloire.

Mais la merveille ici est que votre précepte ne va point à ordonner nos rapports avec vous, ce qui est la justice par excellence, la justice la plus indispensable, la plus urgente, et le fondement de toute justice angélique ou humaine. Que vous nous commandiez de vous rendre tel ou tel devoir, de telle ou telle manière, et en tel ou tel temps, mon Dieu, c'est l'ordre même. Vous vous devez, ce semble, de le faire, et en un sens vous nous le devez aussi. Vous vous le devez, parce que, sans cela, vous n'agiriez pas avec nous en Dieu et en Seigneur; et vous nous le devez aussi à nous, parce que, privés de tout précepte, et par là de toute règle fixe en une matière

de si grande importance, ou nous ne vous honorerions point du tout, ou nous vous honorerions au hasard, par caprice, isolément, en mille façons bizarres, inconvenantes et à tout le moins insuffisantes.

Mais le précepte que vous intimez ici ne vous regarde pas directement; il tend surtout à établir nos rapports avec nos semblables. O ravissante bonté, que vous daigniez vous occuper de ces relations humaines qui se nouent sur la terre, que vous leur donniez leur vrai nom, que vous leur imprimiez leur forme et comme leur caractère; et cela, non par un simple désir exprimé, non même par un conseil proposé, mais par un vrai commandement, c'est-à-dire par une loi authentique, claire, suprême, immuable, pouvant servir et de principe à la conduite et de base aux jugements; d'ailleurs portée pour tous et obligeant tout le monde; quoi même! (chose adorable !) obligeant tous les hommes au dedans plus encore qu'au dehors, et agissant sur les âmes avant même d'influer sur les actes ; la ravissante bonté encore un coup! Et ce que vous voulez, ce que vous commandez, vous l'intimez comme une obligation si grave, qu'il y va pour ceux qu'elle concerne ou de la vie éternelle ou de la mort qui n'a pas de fin.

Maître! vous auriez bien pu nous prescrire de garder entre nous cette justice élémentaire qui consiste à ce que nul ne fasse tort à autrui, ne lèse aucun de ses droits, et ne lui cause ancun dommage dans ses biens, dans son honneur, dans son corps, dans son âme. Ah! que par le seul fait qu'elle vous eût alors obéi, l'humanité, même en ce monde, serait belle et heureuse! Qu'on suppose, et invariable dans le genre humain tout entier, dans tous les cœurs, dans toutes les œuvres, dans tous les actes privés ou publics, dans tous les faits politiques et sociaux, ce respect constant et absolu de tous les droits sous toutes

leurs formes et à tous leurs degrés, que deviendrait la terre? La paix dont elle jouirait, l'état moral où elle vivrait, seraient comme un prélude du ciel.

Qu'à ce premier précepte vous eussiez ajouté celui de se vouloir sincèrement du bien les uns aux autres et de se le procurer mutuellement dans la mesure possible, quels accroissements de vertu, de beauté intérieure et de concorde pour les pauvres enfants d'Adam!

Certes, vous nous avez bien donné ces deux commandements, nous imposant à tous les nombreux et sacrés devoirs qu'ils renferment; mais cela ne vous a point suffi, ô notre saint législateur. Vous avez dit, et combien de fois l'avez-vous répété : « Ma volonté, mon commandement est que vous vous aimiez les uns les autres ». Et comment? « Comme moi-même je vous ai aimés ».

J'avais, de première main, mis en vous la nature; c'était déjà bien grand, bien beau, bien bon, et le fondement légitime d'un amour vrai et universel. Cet amour allait de soi avant que la nature fût déchue; cependant, même après, le fond demeure encore.

Mais de plus, dans cette nature j'ai mis la grâce, ma grâce à moi Jésus. Ah! si vous saviez ce que c'est, et la source sublime d'où elle coule, et le terme si saint où elle finit, et la splendeur surhumaine dont elle environne l'âme, et la dignité où elle l'élève, et la puissance dont elle la dote, et la vigueur qu'elle lui communique, et les horizons qu'elle lui ouvre, et la vie dont elle la fait vivre, et l'harmonie inouïe dans laquelle elle la pose, et les relations inénarrables qu'elle lui rend possibles et aisées! Si vous saviez ce qu'est la grâce, vous verriez si elle devient, en quiconque la possède, un titre à un amour spécial, éminent et vraiment divin. Cet amour en lui-même fait d'ailleurs partie de ma grâce; elle n'existe en vous qu'en y produisant la charité à l'état de vertu; et je

la crée moi-même, cette charité, et j'en demeure, dans les cœurs qui y croient, le principe toujours agissant comme l'exemplaire toujours présent.

Eh bien, mon commandement est que, fixant votre regard de baptisés, votre regard illuminé, fortifié, deifié, sur cette réalité divine qui existe dans tous vos frères fidèles, et qui doit, peut et veut exister chez les infidèles, vous vous aimiez mutuellement et sans l'ombre d'une exception. L'origine humaine n'y fait rien, non plus que le sexe, l'âge, les qualités ou les défauts. L'amour que je veux et que j'ordonne, s'étend à tous, embrasse le monde entier et ne finit jamais.

Regardez comme j'ai aimé; à vous de faire de même. On ne peut témoigner plus d'amour que de mourir pour ceux qu'on aime. J'ai été jusque-là, et pour chacun de vous. Je ne vous prescris point d'aller toujours si loin : il se peut que je le demande à plusieurs d'entre vous ; alors je leur en donnerai la lumière et la grâce; mais en vous rappelant l'excès où j'ai été, je vous montre la nature de l'amour qui vous doit unir, je vous ouvre la voie où vous devez marcher. On s'y peut, il est vrai, avancer plus ou moins, mais, sous peine de damnation, nul d'entre vous n'en doit sortir.

QUATRE-VINGT-QUATRIÈME ÉLÉVATION

DES SERVITEURS ET DES AMIS.

« Voici que je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis [1]. » Mon Sauveur adoré, être votre serviteur et le dernier de votre maison, c'est déjà une grâce si insigne, un état si relevé, un sort si fortuné, qu'en vérité cela dépasse tous les mérites de l'homme. David disait : « J'ai choisi d'être abject dans la maison de Dieu » [2] : il savait qui vous êtes et parlait dans une grande lumière. Puis-je librement ouvrir ici mon âme ? Oui, puisque ma triste histoire est celle de presque tous mes frères, et que l'homme qui se confessse est, dans une large mesure, la voix du genre humain. O mon Dieu ! je n'avais pas même fait le choix de votre saint psalmiste. D'être « abject », hélas ! oui, j'avais choisi cela ; car tout péché est une vraie abjection, et pendant si longtemps j'ai choisi d'être pécheur ! mais je ne choisissais pas d'être dans votre maison, encore que, protégé par une grâce inouïe, et toléré par votre persévérante miséricorde, je fisse, même en ces déplorables temps, partie de votre

1. Joann. xv, 15.
2. Elegi abjectus esse in domo Dei mei. Psalm. LXXXIII. 12.

corps mystique qui est votre Église, et où, sans que je le susse, le baptême m'avait fait entrer. Dans cette demeure bénie ou, pour mieux dire, dans ce sanctuaire, où règne la liberté, où fleurit la sainteté, j'étais le très vil esclave du démon et la proie de mes convoitises. J'étais mort à cette vie qui est la vie de votre corps à vous, à cette vie qui est votre grâce et qui, dans son dernier fond, est vous-même, ô mon Père céleste ! Cette vie qui, dès ma plus petite enfance, m'avait gratuitement prévenu; cette vie qui était ma force, ma lumière, mon honneur, mon souverain bien, mon salut, cette vie, je l'avais perdue. Étant ainsi sciemment et volontairement mort à cette vie divine, dont je ne savais pourtant point alors le prix comme à présent, j'étais en train de me damner, et si votre inénarrable et triomphante bonté n'avait saisi, pour l'arrêter, le bras de votre justice, maintenant je serais damné. Tel étais-je, ô mon Créateur; ô mon Sauveur, c'est jusque-là que je m'étais défait !

Malgré cela, à cause de cela peut-être, vous m'avez regardé, vous m'avez touché, purifié de mes fautes, relevé de mes chutes, guéri de mes blessures; vous m'avez ensuite appelé, et il s'est trouvé qu'au lieu d'être un damné désolé et immonde, je devenais peu à peu l'un de vos prêtres, et plus tard, prodige insondable ! j'étais sacré comme l'un de vos pontifes. C'était bien plus que d'être réintégré dans la foule de vos serviteurs; c'était être admis dans l'élite, et jouir de votre amitié : « Je ne vous nommerai plus mes serviteurs, mais je vous nommerai mes amis ». Vous le dites à vos Apôtres, mais aussi à tous ceux qui, à quelque degré que ce soit de la sainte hiérarchie, leur succèdent le long des âges. Mon Dieu ! je l'ai écrit cent fois dans ce livre, après l'avoir crié mille et mille fois dans mon cœur; mais comment se retenir de le répéter ici : « Mon Dieu ! qui vous

« ressemble »[1]? « O Israël! confesse que le Seigneur est « bon et que sa miséricorde s'étend dans les siècles des « siècles[2]. »

Quoi cependant! voici que me confessant indigne, absolument indigne d'être votre serviteur, je sens que d'être même votre ami, dans le sens où nous avons coutume d'employer ce mot sur la terre, ce n'est plus maintenant assez pour moi.

L'amitié, c'est bien doux. La vôtre, ô mon Jésus, contient et donne plus de joie que tous les amours créés ensemble. Est-ce toutefois le dernier terme où vont nos ambitions, et la fin que vous assignez vous-même à nos désirs? Le cœur où vous êtes entré, mon Jésus, le cœur où vous demeurez sait bien que non, et vous-même le lui dites Ce qu'il a reçu de vous ne fait qu'exciter en lui une faim nouvelle et comme irrésistible de vous posséder davantage, et rien ne le peut apaiser tant qu'il ne vous possède pas tout à fait. Or, est-ce jamais l'amitié qui donne cette possession parfaite? Non, c'est l'amour, l'amour seul; et vous consentez bien qu'entre vos créatures et vous l'amour se produise et forme un lien. Vous n'y consentez pas seulement, vous le voulez, et beaucoup plus que ne le peuvent jamais vouloir vos créatures, ces créatures fussent-elles François d'Assise et Thérèse d'Avila. Et si le ciel, où sont vos élus, vous cause tant de joie, c'est que l'amour, le vôtre, ô Dieu, et celui de vos saints, y est libre, plein, souverain, sans partage, sans vicissitude, et vraiment sans mesure.

Mais ce que la gloire consomme, la grâce ne le commence-t-elle pas? Certes, elle le commence; et vous nous le découvrez assez en disant de vos amis qu'ils sont vos

1. Psalm. XXXIV, 10.
2. Psalm. CVI, 1.

confidents, et que vous ne leur taisez rien de ce que vous dit votre Père. Jusqu'à un certain point, il est vrai, cela peut convenir à l'amitié; mais au fond, et surtout entre vous et nous, cela va beaucoup plus loin qu'elle. Non seulement il n'y a que l'amour pour donner et recevoir ce dernier et presque ineffable intime qui est le mot propre, la vérité profonde et comme la vie la plus secrète et la plus chère de l'être; mais vos confidences à vous, mon Jésus, ne sont point de la nature des autres. Toutes ces saintes transmissions, toutes ces ravissantes effusions, dont vous parlez ici, disent très expressément les œuvres, les effets, les dons de votre amour, et partant disent l'amour lui-même avec l'union qu'il établit et la communauté de vie qu'il fonde.

Mon Seigneur! vous parlez comme Dieu seul le peut faire. Le sens humain de vos discours, celui qui tout d'abord frappe notre esprit et que saisit notre premier coup d'œil, ce sens, dis-je, est déjà éclatant de beauté. L'âme y trouve, avec une onction qui l'imbibe et l'embaume, un aliment qui la nourrit. Ce sens élémentaire n'est cependant jamais que l'enveloppe de vérités plus hautes encore et plus divines. Les âmes viennent à vous, attirées qu'elles sont par vos charmes; et trouvant dès l'abord votre sein tout ouvert comme celui d'une mère, elles boivent en liberté le lait que vous leur versez. Plus tard elles vont plus avant, et pénétrant votre intérieur, elles y trouvent votre cœur, plus dilaté encore et plus ouvert que votre sein. Là, elles peuvent, non plus s'abreuver de lait, mais s'enivrer de sang; et dans ce sang qu'elles boivent, il y a votre vie, votre esprit, votre amour, votre divinité tout entière. Vous parlez à la foi: la foi est une inquisitrice; c'est son besoin, son devoir et son droit de chercher, de scruter, et d'en venir au fond des choses. Mais en ceci elle sert l'amour, car l'amour n'a son dernier repos qu'au centre.

Vous donnez donc le nom d'amis à vos disciples, à vos prêtres, à tous vos consacrés, et c'est vrai qu'ils sont vos amis. Mais ajoutant incontinent que, à raison de cette amitié, vous leur manifestez tout ce que le Père vous montre, vous signifiez par là un grand mystère et le mystère même de l'amour. Ce mystère, en effet, c'est d'abord que le Père en vous énonçant vous engendre de sa substance en l'unité de votre commun Esprit; c'est ensuite, pour ce qui est de nous, qu'en vous envoyant, vous, son Verbe, nous parler au dehors, le Père fait entrer dans votre filiation tous ceux qui vous reçoivent[1], que cette entrée dans votre filiation leur donne part à votre nature[2], laquelle est aussi sa nature, et que vous finissez tous deux de nous y consommer en nous envoyant l'Esprit-Saint qui conclut votre œuvre et la scelle. Sans doute, ce Saint-Esprit, tous vos baptisés le reçoivent: « celui-là, dit saint Paul, n'appartient point au Christ, qui n'a pas l'Esprit du Christ[3] » ; mais nul ne le reçoit, et avec lui vous, Maître, et votre Père, comme ceux que vous mettez à part pour vous les réserver et les sacrer, c'est-à-dire comme vos prêtres à qui vous parlez à cette heure, après les avoir honorés et comblés de vos dons.

Or, le mot propre de ce lien vivant qui vous unit au Père dans l'Esprit-Saint, manifestement ce n'est pas l'amitié, mais l'amour ; et de même l'amitié n'est pas le dernier mot de votre union intérieure avec nous, union qui est une exacte imitation des relations qui vous unissent tous trois, ô Père, ô Fils, ô Saint-Esprit!

Il s'ensuit que l'amour est vraiment la fin de tout: la

1. Quotquot autem receperunt eum dedit illis potestatem filios Dei fieri. Joann. I, 12.
2. Divinæ consortes naturæ. II. Petr. I, 4.
3. Rom. VIII, 9.

vôtre en nous, la nôtre en vous ; et si vous vous servez ici du terme d'amitié, c'est uniquement pour nous faire entendre que, entre vous et nous, nous chrétiens, nous fidèles. mais nous surtout consacrés par vous et à vous, il s'agit d'un amour partagé, d'un amour échangé, qui reçoit et qui donne, comme il arrive toujours entre les vrais amis.

QUATRE-VINGT-CINQUIÈME ÉLÉVATION

PRIÈRE DE JÉSUS. COMMENT IL SE SANCTIFIE LUI-MÊME, AFIN QUE LES SIENS SOIENT SANCTIFIÉS EN VÉRITÉ.

O mon docteur, mon Seigneur, mon prêtre et ma victime, vous avez fini désormais de parler à vos frères. Votre âme s'est épanchée sur eux, vos paroles ont dit votre amour, cet amour dont saint Jean écrit qu'à l'heure présente il va jusqu'à l'excès [1], un excès qui ne cessera plus, un excès éternel. Vos paroles ont fait plus et mieux encore que de dire votre amour, elles l'ont donné: votre cœur a tout entier passé en elles; et par elles et pour jamais, elles ont passé dans le cœur de votre chère Église. L'Église a recueilli vos discours, ils sont maintenant son trésor imprenable et inépuisable. Elle ouvrira ce trésor au monde; mais l'Esprit-Saint commencera par le sceller en elle, la rendant sainte et infaillible pour le garder inviolablement et le dispenser fidèlement. Vous avez parlé à vos frères: c'était l'adieu, le testament et comme ces recommandations suprêmes que font chez nous ceux qui vont mourir, résumant là leur vie entière, avec toutes

1. In finem dilexit. Joann. XIII, 1.

les lumières acquises, toutes les expériences faites et tous les témoignages d'amour donnés et les dernières et plus importantes volontés exprimées. Alors, levant les yeux au ciel, vous parlâtes à votre Père. Il était le premier à qui vous aviez parlé en entrant en ce monde[1]; vos derniers mots, en nous quittant, devaient être pour lui. Comme il est le principe de votre vie et de votre œuvre, votre Père en est aussi la fin. Votre vie et votre œuvre, avant tout, c'est « la religion ». Oh! que vous êtes saint et tout divin même en cette nature empruntée qui vous fait l'un des nôtres! Fleuve de joie et de fécondité qui traversez la terre[2], vous sortez de Dieu comme de votre source, et vous vous abîmez en lui comme en votre océan. La vie est de vous connaître, la perfection est de vous suivre, et le bonheur consiste à ne vous quitter jamais.

Vous parlez à votre Père, mais non pas secrètement: ce que vous lui dites, vous voulez que tous vos disciples l'entendent. O cœur incomparable; cœur où tout tient, où tout demeure, même ce qui en déborde et s'écoule sur nous! cœur où l'infini même n'absorbe rien; où l'amour que vous donnez au Père, je ne dis pas n'éclipse point un seul instant votre charité pour nous, mais ne parvient point à vous en distraire! Cœur de Jésus, harmonie vivante et adorable, concert sacré, concert d'amour, est-ce que lorsqu'elles vous ont créé, les perfections réunies de votre divinité n'ont pas fait leur chef-d'œuvre? Est-ce qu'elles ne s'y sont point épuisées? Je sais qu'elles sont inépuisables; mais décidées à faire un cœur humain, le pouvaient-elles faire plus grand, plus pur, plus beau, meilleur surtout que le vôtre, ô mon Verbe incarné?

1. Psalm. XXXIX, 7; Hebr. X. 5, 7.
2. Ibid. XLV, 5.

Vous parlez donc tout haut afin que, vous entendant, tous profitent et reçoivent directement de vous, entre mille autres biens, la forme des discours que nous devons tenir à notre Père d'en haut.

Et vos paroles sont une prière ! On le comprend dès les premiers mots ; mais vous le dites expressément : « Je « prie pour eux ». Vous priez, vous, à qui Dieu « a « tout mis dans la main [1] » ! Vous priez, vous qui, sans usurpation ni mensonge, pouvez dire à votre Père : « Tout ce qui est à toi est à moi et tout ce qui est à moi « est à toi » [2] ! Vous priez ! oh ! quel spectacle au ciel et à la terre, quelle admiration pour les anges ! quelle grâce pour le genre humain ! Vous priez ! se peut-il rien concevoir de plus merveilleux et de plus touchant que cette prière d'un Dieu fait homme, car c'est une vraie supplication s'élevant du sein de notre humanité comme celle du dernier misérable. C'est une demande humble et confiante, traduisant non seulement un désir, mais encore un besoin, enfin une prière de créature s'adressant à son Créateur.

Mais parce que cette créature est vous, qui êtes le Créateur en personne, cette prière exhale un parfum inconnu jusqu'à vous, même dans la gloire où l'on sait tout puisqu'on y voit Dieu face à face. Elle monte tout droit et tout de suite au sein de votre Père, elle y entre avec une sûreté et une sérénité inexprimables. C'est une prière pleine de vertu parce qu'elle est pleine de droits et porte ses titres en elle-même. Aussi est-il impossible que Dieu ne l'agrée point ; il l'accueille avec révérence [3], et l'exauce aussitôt qu'elle se présente à lui.

1. Joann. XIII, 1.
2. Ibid. XVII, 10.
3. Hebr. V, 7.

Elle inaugure en même temps la prière de l'Église. Car encore que tout ce que vous dites, ô Maître, en cette ineffable oraison, aboutisse à la gloire de Dieu, qu'est cette gloire, considérée du moins à l'extérieur, sinon vous, ô Jésus, vous épanouissant dans l'Église, et l'Église ne formant qu'un seul corps avec vous ? De là vient qu'il n'est question que d'elle en cette prière. S'il paraît qu'ici ou là vous implorez pour vous quelque chose, c'est en tant que vous êtes notre chef, et que tout ce qui vous sera donné deviendra notre partage. Sachant donc désormais ce que vous avez trouvé bon de demander pour elle, l'Église saura, du même coup, ce qu'elle doit demander par vous. Sa prière, quelle qu'en soit la forme, ne sera qu'un écho de la vôtre, et cet écho, parti du Cénacle, remplira les lieux et les temps. L'Esprit-Saint viendra tout exprès pour en être l'âme, le soutien et la vertu immense.

Que demandez-vous donc au Père qui vous écoute? Bien des choses en peu de paroles, et qui pourrait suffire à tout relever et expliquer ici ? Mais ceci semble devoir surtout nous frapper et nous attire comme le mot principal de cette prière sublime, je veux dire ce qui s'y trouve de plus important, de plus profond et de plus saint.

« Père, dites-vous, ceux qui étaient à vous et que « vous m'avez donnés, ceux que j'ai gardés en votre nom « quand j'étais avec eux, mais que je vais laisser tout à « l'heure, sanctifiez-les dans la vérité. La vérité, c'est « votre parole. Comme » pour dire cette parole « vous « m'avez envoyé dans le monde, moi aussi je les envoie « dans le monde afin qu'ils la lui disent ; et je me sanc- « tifie moi-même pour qu'ils soient sanctifiés dans la « vérité. »

Qu'est-ce à dire, ô Maître adoré : « sanctifiez-les dans la vérité » ? Oh ! d'abord, donnez-leur, ô mon Père, une

sainteté véritable qui ne soit pas purement extérieure, consistant en discours vertueux et même en rits pieux ; donnez-leur une sainteté intérieure et sincère, durable aussi et à la fin parfaite; une sainteté qui prenne par le fond et tout leur être et toute leur vie; une sainteté souveraine et tout ensemble jalouse, active et conquérante; qui ne souffre et ne laisse subsister dans l'âme où elle séjourne, ni tache, ni ride, ni ombre, ni quelque imperfection morale que ce soit; une sainteté telle enfin, ô Père, que, capable de résister au regard de votre justice, elle puisse même attirer et fixer celui de votre amour.

Mais de plus, établissez-les, gardez-les dans la vérité. La vérité est le principe de toute lumière, le fondement de toute justice, la condition de toute vertu, l'essence même de la sainteté; qu'ils y soient donc à ce point fixés et enracinés, qu'ils ne puissent plus ni s'arracher, ni se séparer, ni même s'éloigner d'elle; qu'elle contienne et remplisse leur intelligence, leur cœur, leur volonté, toutes leurs puissances. Qu'elle soit leur reine inviolablement respectée, leur mère souverainement aimée, leur loi constamment observée. Qu'elle leur soit la clarté en laquelle ils regardent tout, jugent de tout et prononcent sur tout. Qu'elle inspire et régisse, en tout temps et en toute rencontre, leurs pensées, leurs sentiments, leurs discours et leurs actes. Qu'elle les rende simples, francs, ouverts sans imprudence, libres comme il convient, fiers au besoin, dignes toujours. Qu'elle leur donne l'horreur du mensonge, et les détache de tout ce qui est vain. Qu'épris de sa loyale et incorruptible beauté, ils méprisent tout ce qui n'est que pompe et apparence, sacrifiant volontiers aussi le passager et le sensible. Qu'adhérant enfin de tout leur être et de toutes les énergies de leur être à cette vérité trois fois sainte, ils ne fassent ni ne

disent rien contre elle, ni même en dehors d'elle; et qu'au contraire, pour l'affirmer, en témoigner, la propager, la défendre et la faire prévaloir, ils ne craignent point d'affronter le travail, la douleur, l'ignominie, les tourments, la mort même.

La vérité d'un être, ô mon Dieu, c'est ce que vous pensez et voulez éternellement de lui : d'abord dans l'ordre de la nature, puis dans celui de la grâce, puis enfin dans la gloire où tout atteint sa perfection. Être, en l'un de ces ordres et surtout dans la grâce dont la gloire n'est jamais que le fruit et la consommation, être, dis-je, ce que vous concevez et voulez en vous-même, être tout cela et rien que cela, c'est être vrai. Et quand on est ainsi d'une manière fixe et comme immuable, soit par le fait d'un état privilégié dont Dieu même est l'auteur, soit par le choix libre et arrêté d'une volonté fidèle, on est véritablement saint, et par là même aussi « sanctifié dans la vérité ».

C'est pour nous l'enseigner, mon Sauveur, que vous ajoutez ici : « la vérité, ô Dieu, c'est votre parole » : avant tout manifestement votre parole essentielle, où tout ce qui existe ou peut exister au dehors subsiste idéalement; puis votre parole libre qui, traduisant au dehors vos libres et éternels vouloirs, fait que, lorsqu'il vous plaît, les créatures commencent d'exister en elles-mêmes dans le temps, dans le lieu, et selon la nature qui leur est propre; votre parole enfin qui, en tant qu'elle s'incarne, achève de devenir pour nous la révélation d'un dessein de Dieu plus secret et plus relevé, et le principe effectif d'un état qui correspond en nous à ce dessein sublime. Votre parole, ô Père, cette parole que les hommes entendent quand je leur parle, moi, Jésus, elle est donc « la vérité », la vérité unique, la vérité universelle, la vérité de Dieu, la vérité des créatures de Dieu: la vérité de Dieu, en ce

qu'elle est, par nature, la splendeur de son être ; la vérité des créatures de Dieu, parce qu'elle contient en elle leur idée éminente et parfaite. Être sanctifié dans la vérité, c'est donc, ô mon Verbe incarné, vous être étroitement et comme inséparablement uni par la grâce, par la foi, par l'amour, par la conformité ; de telle sorte que, n'ayant plus avec vous qu'un seul et même esprit, on vous reproduise en tout, et, pour parler comme saint Paul, « on vous vive »[1].

Père ! qu'ils soient donc ainsi sanctifiés et en moi et en vous : en moi qui suis « votre parole » ; en vous qui dites de toute éternité cette parole que je suis. Et je vous le demande spécialement pour ceux-ci, les miens, les vôtres, mes amis, mes enfants, mes prêtres, mes pontifes ; « car, comme vous m'avez envoyé dans le monde, moi aussi, à mon tour, je les envoie dans le monde » ; et comme « je n'y suis venu que pour rendre témoignage à « la vérité »[2], eux aussi ont pour mandat de lui rendre témoignage. Ils seront contredits, haïs, persécutés ; leurs travaux seront immenses et leurs luttes gigantesques ; ils devront endurer des douleurs inouïes : ô Père ! rendez-les saints et tenez-les si fermes, que jamais, quoi qu'il advienne et fussent-ils sous le glaive ou déjà brûlés par le feu, ils ne désertent la vérité, ils ne trahissent la vérité, ils ne la faussent ni ne la violent. Ils sont l'arche vivante qui porte le salut du monde ; Père ! gardez-les, gouvernez-les, possédez-les, sanctifiez-les !

Et moi aussi, moi votre vrai Fils, moi votre saint, tout le temps que dure ma vie voyagère je vais « me sanctifiant moi-même » : pour vous sans doute, ô Père, puis pour eux tous : je dis ceux qui sont là, et les autres qui n'y sont point encore, mais qui y viendront sur leur

1. Philipp. I, 21.
2. Joann. XVIII, 37.

parole. « Je me sanctifie », parce que cette sanctification est un exemple, et que cet exemple leur est nécessaire; je me sanctifie de plus, parce que cette sanctification est un mérite, et que je leur obtiens par là la grâce d'être sanctifiés comme moi, sanctifiés en toute vérité, « sanctifiés dans la vérité ».

L'adorable mystère, mon Jésus! vous dites : « Je me sanctifie moi-même ». Ah! que vous avez raison de dire « moi-même » ! raison, en ce sens que vous êtes vous-même le sujet de cette divine sanctification; raison aussi, en ce sens que vous en êtes l'auteur. Car c'est vous, ô Verbe divin, qui, dès votre conception dans le sein de Marie, et sans cesse, inondez votre humanité de cette onction substantielle et infinie, de cette sainteté vivante et vivifiante qui procède de vous et de votre Père, et que vous nommez l'Esprit-Saint. Quelle sanctification que celle-là ! C'est la plénitude de la divinité s'écoulant dans une créature, la pénétrant de toutes parts, l'emplissant et la possédant.

Mais cette sanctification dont je parle et que vous vous donnez vous-même, ô mon Jésus, elle n'est point sujette au progrès. Il est vrai, à mesure que vous avancez en âge et que, par vos paroles et par vos actes, vous vous déclarez mieux aux hommes, votre sainteté, comme votre sagesse, votre grâce et tout le reste de vos perfections, paraît dans une plus grande lumière; mais ce progrès-là reste purement extérieur; il nous affecte nous, mais sans vous modifier vous-même. Couché dans votre crèche à Bethléem, ou même caché dans les entrailles de votre Mère immaculée, vous êtes tout aussi saint que lorsqu'après votre Passion, et votre œuvre étant consommée, vous siégez dans le ciel à la droite de votre Père. Ce n'est donc point surtout de cette sainteté-là que vous parlez, quand vous nous dites : « Je me sanctifie moi-même ».

Vous, Jésus, Verbe de Dieu, vous êtes la parole créatrice; car c'est « par vous que tout a été fait », écrit votre saint Évangéliste[1]. Or, en « disant » les autres créatures, vous avez « dit » aussi votre propre humanité; et « en disant » ainsi votre bienheureuse humanité (ce qui était la tirer du néant), vous n'avez pas seulement posé le fondement de son existence; vous lui avez tracé d'un mot toute la loi de sa vie. En vous unissant personnellement à elle, vous, le Verbe incréé, vous n'avez ni retiré, ni changé cette parole créatrice dite librement sur elle en union avec votre Père et votre Saint-Esprit: tout au contraire, vous la lui avez intimée avec une vigueur et une efficacité toutes divines; vous l'avez fait entrer en elle, la gravant pour ainsi parler au centre de son être, afin qu'elle l'entendît, la contemplât, l'adorât, l'aimât, la voulût et l'accomplît toujours; et qu'ainsi ce qui était vrai en Dieu devînt également vrai chez nous, y prenant par cette parfaite fidélité de votre humanité bénie, une réalité terrestre, temporelle, historique.

Or, cette parole qui dominait, éclairait et régissait votre vie d'ici-bas, ô mon Sauveur aimé, c'était en définitive un mot de sacrifice; car vous veniez racheter le monde du péché, et il était statué que vous ne le rachèteriez qu'en soldant toutes ses dettes, ce qui vous condamnait au travail, aux souffrances et à la mort. Aussi, à mesure que, dans votre existence, les heures succédaient aux heures, vous alliez constamment d'œuvre en œuvre, car vous n'étiez jamais sans agir, sans marcher vers le but en suivant le chemin tracé. Or, pour vous, aller d'œuvre en œuvre, c'était aller d'obéissance en obéissance, de vertu en vertu, de justice en justice. Dans l'ordre humain et selon cette vie que vous meniez sur la terre,

1. Joann. I, 3.

vous adhériez donc de plus en plus, en fait, à cette parole divine qui vous guidait, vous gouvernait, et que vous aimiez à nommer « la volonté de votre Père céleste ». Vous vous y livriez selon qu'elle correspondait au cours des circonstances, y donnant votre esprit, votre cœur, toute votre âme enfin et jusqu'à votre corps.

Ainsi vous vérifiiez de plus en plus le plan éternel de Dieu sur vous, et par là même aussi la parole, qui en était l'expression et l'intimation : et c'était précisément là vous « sanctifier » dans cette parole auguste dont vous nous dites qu'elle est « la vérité ». Certes, en tout temps vous pouviez affirmer cette sanctification volontaire ; jamais pourtant, ce semble, comme dans cette prière suprême et à cette heure où, vous étant déjà immolé mystiquement, vous alliez tout finir en consommant au dehors cette sainte œuvre de votre Passion, qui était le terme de votre voyage, le fruit de votre mission, le titre de votre gloire, le principe de notre salut, la source enfin de notre sainteté, dont la vôtre, éclatée dans la gloire de votre Ascension, est l'inaccessible exemplaire, que nous devons cependant et sans cesse essayer d'imiter.

QUATRE-VINGT-SIXIÈME ÉLÉVATION

JE NE PRIE PAS POUR EUX SEULEMENT, MAIS POUR TOUS CEUX QUI CROIRONT EN MOI SUR LEUR PAROLE [1]

Votre prière continue et s'étend. Elle peut bien aller, en effet, jusqu'où vont nos besoins, puisque vous êtes notre chef; jusqu'où vont nos désirs, puisque vous nous aimez, et enfin jusqu'où vont vos droits qui sont universels. Montant d'elle-même à celui qui est tout, elle se répand ensuite et embrasse toutes les créatures; mais celles-là d'abord qui, recevant votre grâce et y persévérant jusqu'au bout, sont divinement prédestinées à entrer dans votre gloire. Il en est de votre prière comme de vos sentiments et de vos actes, tout y est ordonné. Vous êtes l'ordre en personne, ô Jésus, et faites l'ordre là où vous entrez. Mais nul n'y perd. La hiérarchie est un bienfait commun; ceux qui reçoivent sont pour donner. En comblant votre Église vous lui imprimez un mouvement qui la dévoue au bien de tout ce qui existe, et l'institue la servante de tout le genre humain. C'est pourquoi, ayant prié pour

1. Joann. XVII, 20.

ceux que vous chargez de porter partout votre doctrine, vous priez aussitôt pour ce peuple innombrable qui, persuadé par eux, se rangera à l'observer. « Je ne prie « pas pour eux seulement, mais pour tous ceux qui croi- « ront en moi sur leur parole. »

Tout est présent ici sous votre tout-puissant regard. Vous contemplez ceux qui croiront, vous voyez ceux qui ne croiront pas; et sans exclure personne, puisque tous sont appelés et que vous allez tout à l'heure mourir pour tous, vous priez cependant d'une manière plus spéciale pour vos heureux élus.

Mais est-ce vrai, ô Jésus, qu'ici vous n'excluez personne? car enfin il n'y a qu'un instant vous disiez : « Je ne prie point pour le monde [1] ». Que signifient ces mots, sinon une exclusion? Quoi qu'il en soit et avant tout, nous faut-il autre chose que ce que vous dites là, mon Sauveur, pour que le monde étant si formellement déclaré détestable, soit sincèrement et universellement détesté? Que peut donc être ce pour quoi vous ne priez pas, ce que dès lors vous n'aimez pas, ne connaissez pas, ne sauvez pas, ne pouvez pas sauver, vous le salut, vous la science, vous l'amour, la bonté et la miséricorde? Que peut être ce qui mérite un pareil anathème, et de votre part à vous qui jugez tout en vérité, équité et clémence? Ah! le monde! le monde, déjà une fois et publiquement maudit par vous « à cause de ses scandales [2] »! « Vous ne priez point pour le monde » : qu'est-ce donc que le monde encore un coup?

Malgré tout, et quoique vous prononciez cette parole redoutable, il demeure absolument vrai qu'ici, dans votre prière, non plus que dans votre grâce et votre vouloir d...

1. Joann xvii, 9.
2. Væ mundo a scandalis. Matth xviii, 7.

nous racheter, vous n'excluez personne. Le monde, en effet, entendu dans le sens où vous le nommez ici, le monde, *ce n'est personne.* Le monde, c'est le mensonge, l'orgueil, la vanité, la cupidité, la luxure; le monde, c'est l'esprit, l'influence et l'attrait du péché; c'est la captivité des créatures sensibles et leur enrôlement volontaire ou forcé dans la conjuration ourdie contre Dieu par l'enfer; le monde, c'est la tentation, la perversité, le mal enfin sous toutes ses formes; se cachant, il est vrai, et plein de séduction parce qu'il est rempli d'artifice, mais demeurant le mal en son fonds et la malice même[1]. Or, tout cela, *en soi*, n'a aucune existence. Cela n'existe que dans le démon, nommé pour cela « le prince du monde »[2], et dans les créatures qui, trompées et entraînées par lui, se laissent prendre à ses amorces et, une fois engagées dans ses liens, s'y plaisent et s'y obstinent. Non, vous ne priez pas, vous ne pouvez pas, mon Jésus, prier pour tout cela. Fût-elle possible, votre prière s'égarerait et demeurerait vaine, ce qui ramène l'impossibilité. Car que demandez-vous, en somme, ô notre adoré suppliant? La sainteté dans la vérité et la consommation dans l'unité par un amour pur et immense. Mais le monde, comme tel, est juste le contraire de cela; c'est proprement l'essence du monde de n'être, de n'aimer, de ne dire, de ne faire ni la vérité, ni la sainteté, ni l'amour, ni l'union. Il ne tend qu'à détruire toutes ces divines choses; il les hait; dès qu'il agit, c'est pour les combattre, et il n'est tout à fait le maître que là où il les a chassées ou fait tomber en ruine. Tous ceux qui sont du monde et vivent de son esprit font de concert et comme inévitablement cette œuvre abominable. Certes, un sage pour-

1. Totus in maligno positus est. I. Joann. v, 19.
2. Joann. xii, 31.

rait bien demander que tous les hommes qui se sont noircis fussent blanchis; il ne demandera jamais que le noir devienne blanc.

Ainsi, ô ma sagesse vivante, vous ne priez point pour le monde; mais au contraire, vous demandez pour tout enfant d'Adam, comme d'abord pour vos chers Apôtres, que, contraints de demeurer encore quelque temps ici-bas, c'est-à-dire là où le monde vit et opère dans les mondains et par les mondains, au milieu des sophismes, des faussetés, des hypocrisies, des tentations, des chutes, des péchés de tout genre, ils ne soient pas pourtant du monde d'où les a tirés votre grâce ; qu'ils n'aient rien de son esprit et ne connivent jamais à ses œuvres; que, loin de là, ils s'en tiennent entièrement séparés, comme celui qui disait : « Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au monde [1] » ; qu'ils lui fassent enfin et en eux-mêmes, et dans les autres, et par tous les moyens, une guerre incessante et implacable. A cette condition seulement, ils seront « préservés du mal » [2], purs de péché et dignes de vous.

Vous priez donc pour tous, y compris ceux-là mêmes qui ne recevront pas votre parole. Cependant, je le répète, vous priez premièrement ici pour ceux qui, reconnaissant votre lumière, s'agenouilleront devant elle, et l'adorant dans son principe, qui est vous, votre Père et votre Saint-Esprit, mériteront d'être adoptés par Dieu et de devenir vos frères : selon qu'il est écrit de vous: « Lui qui était la lumière, il est venu dans le monde », c'est-à-dire dans cette Création extérieure qui est son ouvrage et « sa propriété » ; « et le monde ne l'a point connu ;

1. Galat. vi, 14.

2. Non rogo ut tollas eos de mundo, sed ut serves eos a malo. De mundo non sunt, sicut et ego non sum de mundo. Joann. xvii, 15, 16.

mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu »[1].

Et pour ces chers fidèles, vos élus, comme d'abord pour cette première élite que vous leur députez, lui donnant le mandat et la grâce de les chercher, de les trouver, de les former, de vous les amener, que demandez-vous, mon Sauveur? « Père! qu'ils soient tous un »! Est-ce assez digne d'un Dieu, et pouviez-vous nous mieux déclarer que vous êtes le Dieu véritable? L'union, l'union de tous en unité! mais, ô Trinité sainte, c'est suréminemment votre état essentiel! Et vous, Jésus, qui savez cela, qui pour le voir d'ailleurs n'avez qu'à vous regarder vous-même; vous qui connaissez aussi l'humanité, l'humanité pécheresse, dévoyée et déjà comme perdue, divisée en elle-même à ce point que la guerre y est sans trêve et presque sans merci, vous demandez pourtant qu'elle reproduise la propre image de Dieu, de la vie, de l'état, de la nature de Dieu! « Qu'ils soient tous un »! « Tous, quel point de départ! « un », quel terme d'arrivée! Une sorte d'infini les sépare, et les joindre semble impossible. Vous demandez cet impossible : « Père saint! qu'ils soient tous un »!

Et il n'est point question ici d'une union quelle qu'elle soit, et, par exemple, d'une association volontaire où chacun met du sien, mais se garde soi-même ; d'une famille dont les membres, liés entre eux par le sang, restent pourtant chacun leur maître et se choisissent leurs voies; il s'agit d'une union parfaite, intérieure plus encore qu'extérieure; d'une union plus haute que nature, plus pure, plus désintéressée, plus étroite, plus vivante et plus indissoluble que toutes celles qui se peuvent réaliser ou rêver dans l'ordre simplement humain. Vous demandez qu'ils soient un « comme vous et votre Père »;

1. Joann. I, 10, 12.

si unis que vous demeurez, vivez et existez l'un dans l'autre, personnellement distincts, substantiellement inséparables. Ah ! vous dites bien que c'est en vous et en vous seul, ô Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, qu'une telle union se peut produire. Au-dessous de vous, hors de vous, sans vous, ce ne serait qu'une chimère. Si nous restions en nous, dans nos vues personnelles, dans nos intérêts propres, dans notre individualité enfin, toujours étroite quand elle n'est pas tout à fait égoïste, cela ne se ferait jamais. Mais votre grâce le rend possible, puis facile, puis indiciblement doux. C'est le chef-d'œuvre de votre miséricordieuse puissance, et le fruit de cette prière d'hostie immolée qui la provoque et décide son action.

Je comprends donc aisément ce que vous ajoutez, à savoir : que c'est là « un signe » auquel le monde pourra et devra nous reconnaître, et vous reconnaître aussi en nous qui tenons de vous ce que nous sommes. L'unité en elle-même est déjà une chose toute divine ; mais l'union de tous les hommes en un, c'est votre triomphe, ô mon Jésus, et une œuvre incontrefaisable. Cette marque surhumaine, vous en avez manifestement doté votre Église : je dis l'Église catholique, apostolique, romaine, seule fondée sur Pierre et par là même fondée sur vous. Sans doute, même dans l'Église, cette unité n'est point complète en fait, puisque tant que les siècles durent, rien ne saurait être fini ici-bas ; mais, incomplète en fait, quoique réelle et déjà magnifique, elle est absolument complète en principe, en puissance et en droit ; et supposé que, tous les hommes y consentant, la volonté de Dieu « fût accomplie sur la terre comme dans le ciel », l'unité serait faite demain, et cela changerait la face du monde. Et l'Église seule porte ce signe, se distinguant ainsi de toutes les sectes, les dominant par là pendant qu'elles vivent, et leur survivant quand elles sont mortes.

« Cette clarté que vous m'avez donnée, dites-vous encore à votre Père, je la leur ai transmise et donnée à mon tour. » Et c'est là, mon Sauveur, la source et comme le fonds de cette unité que vous demandez et obtenez pour votre corps mystique : l'identité de la lumière qui vous éclaire et qui l'éclaire, la communication fidèle que vous lui faites de ce que vous recevez, et, par suite, l'identité de sa vie et de votre vie souveraine.

L'Église est une en elle-même parce qu'elle est tout une avec vous, qui êtes tout un avec votre Père dans l'unité infinie de votre Saint-Esprit.

« Moi en eux, vous en moi », continuez-vous, mettant vos saintes pensées dans une clarté qui va croissant toujours, et vous servant, pour nous les faire entendre, de termes de plus en plus concrets et précis : « Moi en eux, vous en moi, afin qu'ils soient consommés en unité ». L'unité, c'est l'état de l'Église dans le temps ; la consommation dans l'unité, dont elle va s'approchant sans cesse, c'est son état final et éternel. La grâce fait l'une ; il n'y a que la gloire qui fasse l'autre. Mais tout ce qui « vit » tend à cette unité ; et l'on vit devant vous, ô mon Dieu, dans l'exacte mesure où on l'aime, où l'on s'y maintient, et où l'on travaille à la parfaire.

Il s'en suit, ô mon Maître aimé, il s'en suit que vivant dans cet amour universel et détruisant, comme on le peut, en soi et hors de soi, tout ce qui s'oppose à cette union de tous en un, nous exauçons, pour notre part, cette prière adressée par vous à votre Père ; nous communions à l'accueil que votre Père y fait et à la bienheureuse efficacité qu'il y donne. Est-ce assez grand ? est ce assez doux ? Et faudrait-il autre chose que la foi pratique à cette pensée et son souvenir entretenu dans l'âme, pour faire tout entreprendre, tout affronter, tout endurer, ce qui revient à dire pour devenir un saint ?

QUATRE-VINGT-SEPTIÈME ÉLÉVATION

PÈRE, CEUX QUE TU M'AS DONNÉS JE VEUX QUE LÀ OÙ JE SUIS, EUX AUSSI Y SOIENT AVEC MOI.

On admirait ce Dieu priant ; on admire à présent cet homme qui, parlant à Dieu, lui déclare ses volontés propres : « Père ! je veux ». O Dieu ! qui jamais vous a tenu ici-bas ce langage ? Et celui qui vous le tient, qui vous parle, sinon avec empire, du moins d'égal à égal, le faisant d'ailleurs comme la chose du monde la plus simple, c'est votre « adorateur parfait [1] », votre religieux par excellence. votre serviteur le plus obéissant, le plus respectueux, le plus humble ! Si vous n'êtes pas Dieu en personne, qu'êtes-vous donc, ô Jésus ? Ce seul mot que vous prononcez ici, ou vous révèle ou vous condamne. Il vous révèle, ô mon cher Maître ; et vraiment, pour qui a reçu d'en haut la grâce de vous « entendre », quel mot de vous ne vous révèle pas ? Et vous êtes notre frère, vous qui dites à Dieu : « je veux » ; et vous êtes notre avocat, notre intercesseur, notre Sauveur ! Qu'est-ce qui peut nous manquer si nous ne vous manquons pas nous-mêmes en

1. Joann. IV, 23.

nous éloignant de vous? Où monte en vous l'humanité? Oh! que vous la faites grande! oh! que vous la rendez puissante! oh! que vous l'honorez, et quelle sécurité vous lui êtes! « Père, je veux »!

Et que voulez-vous, mon Seigneur? Rien de moin que ceci: « Je veux » et je déclare à Dieu vouloir que l'infini, qui est lui-même, s'ouvre à la Création rachetée; et que cette Création, l'humanité en tête, y entre, y siège, y trône, et que ce soit sa patrie éternelle. « Je veux, que là où je suis, eux aussi y soient avec moi. » Où êtes-vous? dans le sein du Père, au cœur de Dieu, dans le Saint des saints de la vie, de la gloire et de la félicité divines. Et c'est là que vous nous voulez voir, nous y voir avec vous: « Là où se trouvera le corps, avez-vous dit, les aigles s'assembleront[1] ». Vous êtes le corps, nous sommes les aigles. Vous êtes le chef; par la double vertu de votre incarnation et de votre sacrifice, nous sommes vos membres. Le chef et les membres doivent être unis; sans cela ni les membres n'auraient la vie, ni le chef n'aurait toute sa gloire. O volonté sacrée de Jésus! ô volonté d'amour! ô volonté souveraine arrivant à ses fins! « Ceux que vous m'avez donnés », dites-vous. Toujours la même tendresse préparant l'union, la faisant, pour ensuite la parfaire et la consommer hors du temps. « Ceux que vous m'avez donnés » en m'engendrant et en me prédestinant comme « l'aîné d'une multitude de frères »[2]; ceux que vous m'avez donnés, parce que, comme Verbe incarné et comme Christ, vous ne nous avez jamais conçus, voulus, aimés, bénis, ni moi sans eux, ni eux sans moi; ceux-là donc, tous ceux-là, je veux que là où je suis, ils y soient aussi avec moi.

1. Ubicumque fuerit corpus, ibi congregabuntur et aquilæ. Luc. xvii, 37.
2. Rom. viii, 29.

A cette volonté de Jésus opposerons-nous une volonté rebelle ? Nous bornerons-nous à y soumettre une volonté chagrine ? O Dieu ! hormis que nous nous aveuglions et prenions le parti d'être injustes, insensés et ingrats, ingrats envers vous, ô l'amour et la bonté mêmes, toute notre volonté se fondra dans la vôtre, et notre amour répondra à celui que vous nous témoignez. Nous aussi, nous voulons être là où vous êtes : dans la vérité, dans la vie, dans la liberté, dans la paix, dans la joie; où vous êtes enfin, car c'est dire plus que tout le reste et tout exprimer d'un seul mot.

Qu'ils soient donc avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, ô Père ! cette gloire que tu m'as donnée, et donnée avec tant d'amour, m'aimant de toute éternité avant la création du monde ! Oui, qu'ils voient mon mystère, qu'ils le pénètrent jusqu'en son fond, qu'ils en embrassent toute l'étendue; qu'ils comprennent comment tu m'engendres, et comment et pourquoi m'engendrant ainsi en toi-même, tu m'incarnes ensuite au dehors; qu'ils contemplent la gloire extérieure dont m'investissent, pour remonter jusqu'à toi et t'investir comme moi, et cette incarnation et la Rédemption qui, de fait, s'y trouve jointe. Qu'ils voient qu'étant, par ma nature, ton propre épanouissement, je m'épanouis par grâce en ce monde, le conquérant à prix de sang et l'enchaînant, pour te le rendre, dans les nobles liens de la lumière, de la religion et de la charité. Père ! qu'ils voient ce que tu es et ce que tu m'es, et ce que je suis et ce que je leur suis; et que notre Saint-Esprit, qui nous consomme tous deux en unité, les consomme en un à leur tour; et cela, Père, à cause de moi, à cause de l'amour dont tu m'aimes, et que tu fais, en moi et par moi, dériver jusqu'à eux.

« Père juste » ! j'invoquais ta sainteté; j'invoque à présent ta justice et te réclame ce qui m'est dû. Prononce

et fais les parts. Ton amour, qui est aussi mon amour, est sage autant que saint. Il ne va pas au hasard, comme une force inconsciente, ou une passion que la raison a cessé de régler. Il discerne, il est juste et ne se donne jamais qu'avec ordre. Ton jugement précède de droit cette consommation suprême que j'appelle. Juge donc, et n'agis qu'après ce jugement porté. « Le monde ne t'a pas connu », et de là vient qu'il est le monde, c'est-à-dire ténèbres, fausseté et méchanceté pure. « Mais moi, je t'ai connu. » O délicatesse incroyable ! ô habileté sans pareille, que le cœur, et un cœur comme le vôtre, pouvait seul inspirer ! O science infinie de l'amour ! comme il vise juste ! comme il atteint son but ! Comme, avant même d'agir, il est sûr du triomphe, et se rend irrésistible même à Dieu qui fait tout céder ! Vous disiez donc, Jésus : « Le monde ne t'a point connu »; vous deviez dès lors dire tout de suite (car là gisait l'opposition) : Mais les autres, les miens, les tiens qui sont à toi, ceux qui étaient dans le monde et que j'ai tirés du monde, ceux-là t'ont tous connu. Vous le direz bien, en effet, et bientôt, mais non pas tout d'abord. Vous vous mettez en cause, vous passez à notre tête et parlez de vous en premier. « Mais *moi,* je t'ai connu » : connu même selon mon humanité, connu d'une connaissance de soumission, de piété et d'amour; et cela faisait plus que suffire à réparer, à compenser l'odieuse méconnaissance du monde. Je t'ai connu, ô Père; mais aussi je t'ai raconté; et eux, pour qui je t'ai prié, eux de qui je te parle en te disant ce que je veux, eux, ils t'ont connu par moi, croyant et confessant que tu m'as envoyé, que je suis ton vrai Fils, et que tu leur parlais toi-même en ma personne. C'est là leur titre, et je l'exhibe.

Te connaître, c'est leur vie comme la mienne. Or, cette unité de vie appelle impérieusement une unité de

destinée et une identité d'état final. Tout cela est fondé et ira grandissant. Je leur ai « manifesté ton nom »; mais ce nom trois fois saint, je le leur illustrerai encore. Notre Saint-Esprit viendra perfectionner leur science aussi bien que leur sainteté. Alors l'amour sera libre, libre comme un roi qu'il est; et cet amour infini dont tu m'aimes, ô mon Père, se répandra en eux pour les remplir et les combler. Et moi-même, ton aimé, l'objet de toutes tes complaisances, moi que tu aimes et qui les aime, je serai aussi en eux. J'y vivrai, j'y demeurerai, j'y agirai, je m'y reposerai : si bien que, tous ensemble, nous ne te serons qu'un même hommage, une même louange, une même hostie de gratitude, d'adoration et d'amour.

QUATRE-VINGT HUITIÈME ÉLÉVATION

IL FALLAIT QUE LE CHRIST SOUFFRIT[1].

Cela est vrai des membres aussi bien que du chef.

Il y a des heures dans la vie où il faut absolument pâtir : c'est à quoi l'existence se trouve alors tout entière réduite et employée. La souffrance est l'unique devoir, l'unique occupation, l'unique possible. Toute la volonté de Dieu s'y résume, et tout sert cette divine volonté; nous n'avons plus d'autre moyen de plaire à notre Père céleste que d'accepter ce qu'il demande de nous. Toute résistance volontaire, toute répugnance consentie ne fait qu'aggraver le fardeau. On ne saurait avoir d'autre adoucissement à sa peine que de s'y livrer entièrement. Elle vous domine, elle vous entoure, elle vous étreint; il n'y a qu'à se laisser faire. La pauvre nature est aux abois : d'autant que lorsqu'elle veut se réfugier dans la grâce, qui d'ordinaire est son abri fidèle, elle la trouve, non point fermée assurément (jamais elle ne se ferme), mais muette, glacée, sans compassion apparente, grave, sévère, douloureuse même, quoique la douleur qu'elle cause soit trop sainte pour

1. Luc. xxiv, 46

manquer tout à fait d'attrait et n'être pas très saine à l'âme. Tout est laborieux en de pareils moments, même de prendre appui sur quelque chose, d'attirer à soi les pensées de la foi qui consolent, et de prier. Ce sont des temps précieux, de vrais jours de moisson spirituelle. Seulement il faut bien se dire que la moisson, c'est nous, et que le Maître souverain la récolte et la mange.

Adorons les droits de Dieu, soyons heureux qu'il les exerce, et regardons comme une très insigne grâce qu'il daigne, de préférence, les exercer sur nous. Disons-nous que tout passe, hormis l'amour et ce qu'il nous fait faire. La douleur passe; plus on est l'enfant de Dieu, plus vite elle accomplit son œuvre, et pour quiconque lui est docile et s'abandonne de cœur à ses opérations, sa tâche finit avec la vie présente. Elle consomme l'ame en Jésus-Christ, dont il est dit que, pour ceux qui sont en lui, il n'y a ni damnation ni revendication [1]. Ne nous plaignons, en ces heures-là, de rien ni de personne. Les créatures et les événements ne font en somme qu'obéir à cette toute-puissante et adorable volonté divine, dont nous ne savons rien de plus clair ni de plus assuré que son dessein de nous rendre saints pour nous rendre éternellement heureux. Quand elle nous clouerait sur une croix et nous percerait le cœur d'une lance, nous devrions encore lui sourire et l'aimer; comme celui qui disait: « Je bénirai le Seigneur en tout temps, et sa louange sera toujours dans ma bouche [2]. »

Nous n'irons d'ailleurs nulle part dans la peine, y fussions-nous poussés jusqu'à la plus extrême agonie, sans trouver Jésus devant nous, portant cette même douleur

1. Rom. VIII, 1.
2. Benedicam Domino in omni tempore; semper laus ejus in ore meo. Psalm. XXXIII, 1.

avec tant d'autres que nous ne porterons jamais, et la sanctifiant, la déifiant d'avance à notre intention, afin qu'en la subissant à notre tour, nous la trouvions toute pleine de grâce, et que, nous devenant plus douce, elle nous rapporte aussi plus de profit.

QUATRE-VINGT-NEUVIÈME ÉLÉVATION

DE LA BÉNIE PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR.

Mon Sauveur! c'est avec des larmes, sinon avec du sang, que l'on devrait écrire quand on ose s'essayer à traiter de votre Passion. Elle est le plus saint de vos mystères, le plus profond de vos secrets, le cœur de votre Évangile, la consommation de votre œuvre; elle est la source-mère de toutes vos grâces, votre suprême révélation, le triomphe de votre miséricorde, le dernier et le plus précieux des dons que votre charité nous fait. Passion adorable, Passion divine, supplice et mort d'un Dieu; supplice cherché, mort volontaire, et subis tous deux par amour pour des créatures misérables, souillées,

1. Nous n'avons considéré ici la sainte Passion de Notre-Seigneur que sous un seul aspect. Chacun sait qu'il y en a mille autres dans cet adorable mystère, qui est comme le centre du Christianisme et la source vive de la piété. Ceux qu'attire spécialement la contemplation de cette Passion divine trouveront un supplément à ce qui manque ici, dans les trois Conférences pour le Jeudi Saint qui terminent le second volume de nos Conférences aux Mères chrétiennes. Nous renvoyons aussi à cet ouvrage pour tout ce qui concerne la Compassion de la très sainte Vierge, dont nous n'avons point parlé dans les Élévations. Dans nos quatre Conférences sur ce sujet et dans celle où nous avons traité de Notre-Dame des Sept Douleurs, nous avons écrit tout ce que Dieu nous a donné d'entendre de ce profond et touchant mystère.

hostiles, et dont une foule sans nombre, même après ce dévouement inouï, restera hostile et rebelle!

Jésus! Plus que jamais Jésus ici, puisque c'est justement cette Passion qui nous sauve, mon Jésus, notre Jésus à tous, mais ici plus qu'ailleurs, puisque nulle part vous ne vous livrez et ne nous appartenez à ce point, quand saint Paul écrivait aux chrétiens de Corinthe: « Grâces soient rendues à Dieu à cause de son don iné« narrable »[1], il parlait de vous et de votre mystère tout entier: ce mystère dont vous-même avez dit à la Samaritaine: « Si tu savais le don de Dieu[2] »! et tout d'abord à Nicodème: « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a « donné son Fils unique »[3]. Ce mystère ou ce don, c'est votre Incarnation dans le sein de votre Bienheureuse Mère; c'est votre naissance à Bethléem; c'est votre douloureuse Circoncision et votre Présentation au temple: ce don, c'est votre vie entière, sans en excepter un instant, car aucun n'a été vide d'amour, de travail, de souffrance, d'honneur pour Dieu, de fruit pour nous. Ce semble être davantage encore le temps de votre vie publique, avec l'ineffable splendeur de vos enseignements, la profusion de vos miracles, la vertu de vos exemples, et enfin cette effusion magnifique et incessante de vérité, de justice, de bonté, de sagesse, de clémence, de liberté, de paix, de sainte joie, qui fait de ces trois années bénies une époque sans pareille, et nous offre dans l'histoire un spectacle que, ni avant ni après vous, nul œil humain n'a vu.

Mais « ce don inénarrable », et qui dépasse toute gratitude, c'est très principalement votre Passion. Là en effet, le Père vous donne, ô Jésus adoré, mais vous donne sans

1. II. Cor. IX, 15.
2. Joann. IV, 16.
3. Ibid. III, 16.

mesure, puisqu'il vous livre à nous à la fois comme hostie et comme aliment : car ce sacrifice où vous versez votre sang jusqu'à la dernière goutte se perpétue dans l'Eucharistie, où votre immolation réelle, quoique non plus sanglante, continue notre divin rachat et fait de vous le pain quotidien de nos âmes. Là aussi, dans cette Passion, vous achevez de vous donner vous-même, ô mon tout aimant Rédempteur, vous abandonnant sans réserve, non seulement aux usages et aux volontés de l'homme, mais au plus exécrable abus qu'il puisse faire des puissances dont vous l'avez doué. « Il m'a aimé » (chacun peut le dire de vous avec l'Apôtre), « il m'a aimé et s'est livré pour moi »[1] ! Le Saint-Esprit aussi finit de vous donner à nous en ce mystère ; car s'il a lui-même opéré votre Incarnation ; s'il s'est fait le gouverneur et le moteur intime de votre sainte humanité ; si, comme il est marqué vingt fois dans l'Évangile, il a été le principe de tous vos actes, à plus forte raison vous a-t-il inspiré et poussé dans votre dernière oblation qui était le terme de tous vos labeurs. Nous le lisons d'ailleurs très expressément en saint Paul : « C'est par le Saint-Esprit, dit-il, que vous vous êtes offert à Dieu comme une hostie sans tache[2] ».

Votre Passion est donc le don des Trois qui sont notre unique Dieu ; et de plus, c'est leur don final et le couronnement des autres. Saint Jean nous l'enseigne quand, commençant de raconter ce dernier événement de votre histoire humaine, il écrit : « Ayant aimé les « siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à « la fin[3] ».

Ce même apôtre a écrit que si l'on voulait exposer

1. Galat. II. 20,
2. Per Spiritum sanctum semetipsum obtulit immaculatum Deo Hebr. IX, 14.
3. Joann. XIII, 1.

dans le détail tout ce que vous avez fait durant votre passage terrestre, un livre grand comme le monde n'en contiendrait point le récit [1]. On n'est point téméraire en disant la même chose de l'histoire de votre Passion, depuis le moment où vous entrâtes dans le Cénacle pour y laver les pieds de vos disciples, jusqu'à celui où vous rendîtes l'esprit, en criant d'une grande voix : « Père ! je remets mon âme entre vos mains » [2]. L'éternité ne sera pas trop longue, sinon pour apprendre, du moins pour comprendre et écouter ce que vous avez fait dans le cours de ces quelques heures. Je parle des faits ; c'est parler des bienfaits ; car ici, en vérité, c'est une seule et même chose. Il n'y a que Dieu qui les sache tous et les puisse parfaitement savoir.

Parmi vos dons, ô mon Seigneur, il y en a, sans nul doute, qui ont précédé votre Passion ; il y en a d'autres qui l'ont suivie; mais outre que tous y sont surpassés, tous y sont contenus et en découlent comme de leur source.

Cependant, ô mon Patient divin, ô mon Agneau sacré, ô le plus doux, le plus aimable, le plus ravissant des êtres dont nous puissions contempler la beauté, sonder l'opulence, admirer et aimer l'amour, Jésus, mon Jésus triste, accablé, garrotté, traîné, condamné, flagellé, crucifié ; mon Jésus de Gethsémani, mon Jésus du Calvaire, est-ce qu'on ne découvre pas, dans ce mystère de votre Passion, des excellences spéciales, saillantes, éblouissantes, qui attirent l'œil de notre esprit et charment toute notre âme, la forçant à s'épanouir en toutes sortes de pensées et de sentiments qui se peuvent même traduire par le discours ? N'est-il pas clair, par exemple, que cette divine Passion

1. Joann. XXI, 25.
2. Luc. XXIII, 46.

répare la gloire de Dieu ; qu'elle la répare en toute rigueur et même avec surabondance ; qu'elle nous rachète, qu'elle nous sanctifie, et enfin qu'elle nous sauve ? Chacun de ces fruits en contient mille, et l'on pourrait en ajouter mille autres qui ne seraient pas moins féconds ; mais, Maître, permettez-nous de considérer ceux-ci.

Avant tout (oh ! qu'il est nécessaire qu'on le sache, et, parmi les chrétiens, combien n'en ont pas même l'idée !), avant tout donc, cette Passion qui nous sauve a pour fin de glorifier Dieu, et lui procure effectivement cette gloire, en réparant et en lui restituant toute celle que, par le péché, les anges et les hommes lui ont refusée et, autant qu'il dépendait d'eux, enlevée. Cette gloire de Dieu prime absolument tout : rien n'est si nécessaire, si précieux, si urgent ; il n'y a pas de bien comparable. Les créatures n'ont point de fin plus haute, plus impérieuse, à laquelle elles doivent tendre dès lors plus constamment et avec plus d'amour et de force. C'est la fin, la fin principale et de la Création et du mouvement naturel que l'acte créateur imprime à toutes choses ; c'est la fin de l'Incarnation, sa fin première et souveraine ; c'est la fin de la Rédemption et du sacrifice qui l'opère. Notre bonheur y est impliqué sans doute ; mais il est lié à cette gloire, il en dépend, et c'est elle qui, en nous couronnant, nous rend divinement heureux. La béatitude, dans une créature, n'est et ne peut jamais être que le reflet en elle de la gloire et de la joie qu'elle rend à Dieu, son créateur.

Dieu a sa gloire, une gloire essentielle et complète : c'est nommément son Fils, splendeur de sa substance [1]. Cette gloire-là est infinie, éternelle, immuable. Nous ne parlons pas d'elle ici Mais il a plu à Dieu (et c'était une bonté plus encore qu'une magnificence), il lui a plu

1. Hebr. I, 3.

d'avoir hors de lui quelque chose qui ressemblât à ce qui existe en lui ; quelque chose comme une reproduction de sa vie, comme un écho de sa parole, comme un miroir de sa beauté, comme un jaillissement de sa lumière ; des êtres enfin qui, recevant tout de lui, imitassent ses perfections et pussent ainsi avoir quelque part à sa félicité. Ces êtres n'étaient point ; il les fit exister en les tirant du néant par son Verbe. Évidemment la gloire que lui pouvaient donner ces créatures est purement extérieure ; par suite elle n'est nécessaire à aucun titre ; elle n'apporte à Dieu d'accroissement dans aucun sens. Cependant, dès qu'en fait il y a des créatures, cette gloire qu'elles doivent à Dieu revêt tous les caractères de la nécessité. Dieu, sous peine de se nier, ne saurait consentir à ne point tirer sa gloire de ses œuvres ; et l'Écriture l'enseigne en disant que « tout ce que Dieu a fait, il l'a fait pour lui-même [1] ». Cette gloire montant d'en bas vers le trône de notre Père céleste, c'est simplement la vérité, l'ordre, le droit, la justice. Or, Dieu aime et veut tout cela ; il l'aime et il le veut comme il aime et veut son propre être.

Aussi l'a-t-il toujours, même en ses créatures libres. Sans doute cette liberté fonde une alternative. Être libre, en effet, c'est posséder la source intérieure de ses actes, disposer de ses choix, pouvoir dire oui ou non, faire une chose ou la chose contraire. Mais cette alternative est pour la créature et ne la dépasse point ; elle n'affecte pas Dieu et ne touche point à sa gloire, je dis toujours cette gloire qui lui vient du dehors. Il l'a dans tous les cas. Si la créature obéit, Dieu a sa gloire dans cette obéissance ; si la créature se révolte, la gloire du Créateur est à punir

1. Universa propter semetipsum operatus est Dominus. Prov. XVI, 4.

cette rébellion. Or, gloire de religion et d'amour ou gloire de revendication et de justice, au fond, pour Dieu, c'est la même chose, la gloire d'une de ses perfections valant celle qui revient aux autres, puisque toutes sont lui-même qui est indivisible et absolument un. Il est vrai, nous perdons tout en perdant Dieu par notre faute; mais, je le répète, sa sainte gloire à lui n'y perd rien. Que la créature se fasse humble ou superbe, qu'elle se laisse attirer ou résiste à l'attrait, qu'elle aime ou qu'elle haïsse, qu'elle soit enfin récompensée pour ses mérites ou châtiée pour ses méfaits, il demeure évident que Dieu reste toujours le maître, le maître souverain, le maître inévitable; et éternellement, d'où qu'elle le fasse, et quel que soit son état en le faisant, la créature confessera cette souveraineté immuable et universelle. Et cette confession-là, c'est justement la gloire de Dieu.

Si vous n'étiez pas venu, mon Sauveur, Dieu n'aurait tiré de nous, je dis de tout le genre humain issu d'Adam pécheur et souillé comme son père, que cette gloire réelle mais austère, de l'ordre rétabli et de la créature réduite par la justice. Vous êtes venu, et non seulement Dieu a d'abord reçu de vous cette sorte de gloire; mais vous la lui avez rendue comme sans vous nous n'étions point capables de le faire; vous la lui avez rendue jusqu'au comble, en assumant sur vous ses colères contre nous, et en souffrant à notre place, à notre compte, en notre nom, les tourments que nous devions justement subir. Mais vous lui avez aussi rendu l'autre espèce de gloire, la première, celle que lui vaut la soumission, la piété, l'amour des êtres qu'il a daigné créer: gloire dont nous ne nous défendons point de penser que, malgré tout, il la préfère à l'autre, puisque c'est celle-là qu'avant tout et directement il demande, montrant assez par là son désir de n'en recevoir pas d'autre; et qu'enfin, si l'on peut ainsi dire,

il est plus naturellement, plus spontanément, plus joyeusement bon qu'il n'est juste [1]. Eh bien! cette chère gloire, celle qui naît de l'amour, vous la lui avez tant et si bien donnée, surtout dans votre sainte Passion, que des millions de Créations fidèles, mais n'ayant pas pour tête un Homme-Dieu, ne lui en auraient point procuré de semblable. Et en outre, vous nous avez rendu à nous, à nous tous en principe, et en fait à toute âme de bonne volonté, vous nous avez rendu à nous, fils de disgrâce et de colère, dont, sans votre entremise, Dieu n'aurait éternellement reçu que la confession forcée des déshérités, vous nous avez rendu, dis-je, le pouvoir inestimable de le glorifier comme des enfants graciés, comme des fils de son cœur, qui l'aiment, le servent par amour, et ne vivent ici-bas que pour s'unir là-haut à lui et à vous dans l'amour.

Et tout cela, du côté de Dieu et quant à vous, Jésus, c'est chose faite, irrévocablement et complètement faite : de sorte que Dieu a sa gloire et vraiment toute sa gloire.

Quel repos! quel refuge! quel bien qu'on ne saurait posséder, ayant conscience de ce qu'on possède, sans se sentir la force et presque l'envie de renoncer à en posséder d'autres! Dieu a sa gloire, et c'est Jésus, Jésus en croix qui la lui donne. Et il la lui donne pour nous, de notre part : d'où il suit que nous la donnons avec lui, par lui, en lui, comme lui, et en un sens autant que lui; car tout ce qu'il a, il le fait nôtre, et nous déclare partout, mais principalement ici, dans son immolation, que comme il est un avec son Père, nous ne sommes plus qu'un avec lui. En vérité, mon Dieu, votre glorification par cette croix où expire votre très saint Fils (glorification

1. On connait ce mot de Tertullien : *De suo optimus, de nostro justus.*

de justice et glorification d'amour) n'aurait point pour les hommes les conséquences qu'elle a; elle ne serait pas le titre de notre rédemption, la source de notre justification, la cause de notre béatitude, le seul fait qu'elle existe, et à ce degré, et pour toujours, et qu'elle est le fruit d'un être, de la libre volonté et de l'amour d'un être semblable à nous et appartenant à notre race, ce seul fait, dis-je, mériterait que, dans le temps et dans l'éternité, notre vie tout entière se passât à chanter : « Grâces soient rendues à Dieu pour son inénarrable don ».

Mais c'est loin d'être tout, ô mon unique Seigneur ! Réparant à notre place et pour nous la sainte gloire de votre Père céleste, apaisant sa justice qui nous réclamait une dette pour laquelle nous étions insolvables, vous l'avez fait en toute rigueur et avec une surabondance qui confine à l'excès. C'est d'ailleurs votre manière à vous et votre mesure accoutumée. Vous êtes précis comme le mot propre qui dit Dieu, et forme, pour ainsi parler, toute sa langue ; et en même temps vous êtes large, abondant, donné et abandonné comme l'amour. Votre mesure à vous, sans que vous cessiez jamais de vous tenir dans l'ordre, c'est de dépasser toute mesure; et cet assortiment étrange que l'on ne trouve qu'en vous, s'y voit vraiment partout, ô ma très amoureuse sagesse.

Dès que le Verbe s'incarnait, il est clair, et la foi enseigne, que les moindres actions de ce Fils de Dieu fait homme avaient par elles-mêmes une valeur infinie. C'est assez, pour cela, que le principe personnel de l'acte fût Dieu, l'infini même. Cela faisait donc plus que suffire à atteindre d'un seul coup tous les buts proposés. Ou. Maître, un regard levé vers le ciel, le mouvement de vos mains se joignant pour prier, une larme mouillant vos paupières, un soupir échappé de vos lèvres sacrées, une parole prononcée, un pas fait sur le sable, une simple

pensée de votre esprit, un seul élan de votre cœur, c'était assez et plus qu'assez pour guérir toutes les blessures qu'avait reçues de nous l'honneur de Dieu; assez et plus qu'assez pour étouffer tous les blasphèmes, couvrir toutes les ingratitudes, effacer toutes les trahisons, absorber enfin l'iniquité entière, et remplir de religion, de pénitence et d'amour tout cet espace sans nom, tout cet abîme sans bornes que le péché ouvre et creuse entre la créature et Dieu. Vous vous fussiez une fois prosterné sur le sol, la justice satisfaite rentrait dans son silence, et l'amour provoqué répondait par des flots d'amour.

Eh bien! ce qui suffisait ne devait point suffire. De concert avec votre Père et votre Saint-Esprit, entrant librement, par votre âme, dans le conseil inaccessible des trois personnes divines, à la seconde desquelles cette âme était hypostatiquement unie, vous avez décrété que tant qu'à satisfaire, vous satisferiez en rigueur et noieriez le péché dans un déluge d'expiation. Votre cœur humain a tout vu, tout voulu, aimé et adoré; vous avez embrassé ce dessein avec transport, et ce transport intérieur a duré toute votre vie. Vous vous êtes fait « péché pour nous [1] », vous substituant à nous et prenant sur vous tous nos crimes; non seulement la peine qui leur était justement due, mais la honte, mais la ressemblance, mais le revêtement, mais l'état; sciemment, volontairement, par une charité sans nom, vous vous êtes plongé vous-même, vous, la sainteté inviolable, vous, la pureté immaculée, vous, la vérité, la bonté, la justice, vous vous êtes plongé, et sous le regard des hommes, et sous celui des anges, et sous celui de Dieu, dans la fange de nos impuretés, dans les délires de notre orgueil, dans l'ignominie de nos mensonges, de nos larcins et de

1. II. Cor. v, 21.

nos avarices, dans l'atrocité de nos haines et de nos vengeances, dans l'horreur de nos impiétés, dans l'audace insensée de nos blasphèmes et de nos noires conjurations. De tout cela et de toutes sortes d'autres abominations innomables, mais que l'œil trois fois saint de Dieu a vues, votre Père vous a fait comme un manteau d'opprobre : manteau de ténèbres et en même temps de feu, et des pieds à la tête il vous en a enveloppé; et ce manteau vous a étreint comme un vêtement qu'on serre avec violence. De tout cela, il a rempli pour vous un calice que vous dûtes boire et que vous bûtes jusqu'à la lie. Encore un coup, rien de tout ceci n'était nécessaire; vous l'avez voulu faire néanmoins, et réellement vous l'avez fait; et votre Passion, qui vous a poussé jusqu'au seuil où commencent les souffrances de l'enfer, eût été pour vous mille fois plus cruelle si la gloire de votre Père étant en cause ici, vous vous étiez arrêté, dans l'œuvre qui la réparait, en deçà de ce qu'on peut appeler le dernier possible. On ne sait bien toute votre âme, ô Jésus! qu'en complétant et en commentant l'Evangile par l'Evangile. S'il s'y rencontre des paroles et même des cris traduisant, dans votre être humain, la détresse la plus extrême, et ces états excessifs qui font demander grâce et merci, on y trouve aussi des mots de vous, des mots nombreux et lumineux qui nous obligent à reconnaître que vous livrer corps et âme à ces effroyables tourments fut pour vous comme un soulagement et une espèce de délivrance. Rien ici n'était donc de trop pour votre cœur, et votre âme eût jeûné si, dans ce sacrifice, vous n'aviez, à n'importe quel prix, saturé d'obéissance, de réparation et d'amour chacune des perfections divines. Aussi vous vous mettez, vous passez tout entier dans cet acte de votre immolation, à ce point que vous y trépassez ; et ce trépas est votre repos, comme il est votre

triomphe: vous voyez Dieu content, joyeux, j'oserai dire comblé; c'est cela même qui vous repose.

Ensuite vient notre tour. Après Dieu, vos chères créatures; après votre Père, vos frères, et tout homme est votre frère. Votre Passion qui glorifie Dieu, nous rachète. Nous étions vendus, vendus et enchaînés comme le sont les esclaves. Et quels liens! Si encore ils n'étaient que durs, serrés, douloureux; mais ce sont des liens infâmes et d'ailleurs fort multiples. Le péché en est un, et le premier de tous. « Quiconque pèche, avez-vous dit, devient l'esclave du péché[1]. » Mon Dieu! quelle force! Comme elle entrave, comme elle entraîne, comme elle rabaisse! Et il n'y a pas seulement ici l'abaissement de l'âme et sa dégradation, il y a son dépouillement: l'esclave est nu; il en va de même intérieurement du pécheur. Il y a de plus dans son âme une inimaginable déformation: outre que cette âme n'a plus l'éclat, ni la beauté, ni la divine vigueur qu'elle recevait de la grâce, elle est souillée, enténébrée, retournée sens dessus dessous, malade, énervée, impuissante; souvent elle a la fièvre et parfois le délire; elle est fanée, flétrie, séchée comme une feuille morte qui n'attend qu'un souffle du vent pour la séparer à jamais de sa tige. Oh! quel état! oh! quel état! Le péché la tient et l'enserre; elle en vient à aimer, à aimer avec passion, à faire avec fureur ce mal qui la déshonore et la ronge, en attendant de la tuer pour toujours. Elle est de plus garrottée à la façon des prisonniers pour dettes: « Tu « ne sortiras point d'ici, dit le juge, avant d'avoir payé « jusqu'au dernier denier[2] ». Hélas! et se fermant elle-même, par son impénitence, les trésors de la Rédemption, elle n'a plus rien. Enfin, et c'est le pire, cette âme

1. Joann. VIII, 34.
2. Matth. V, 26.

est liée par Satan et à Satan. Elle demeure en sa compagnie, le péché ayant fait entre elle et lui une détestable similitude; pire que cela une parenté: « Vous êtes les fils du diable [1] », dites-vous aux pécheurs. Elle reçoit le souffle de son esprit et demeure sous son influence, et pour ainsi parler sous sa main, le péché constituant au démon une sorte de droit sur elle. Et comment en use-t-il? quel tyran et quelle tyrannie! Mais être enchaîné, même ainsi, ce serait peu encore; la dernière horreur en ceci est que cette âme faite pour Dieu et à l'image de Dieu est enchaînée loin de Dieu, à l'opposite de Dieu, réduite, à son égard, à un état non seulement d'éloignement, mais de contradiction, d'aversion et d'hostilité véritable. Et de soi, cet état est pour durer toujours; n'était Jésus et la Passion de Jésus, pour quiconque s'y est mis il durerait toujours.

Mon Sauveur, chargé de liens et mené comme en laisse par une horde sans respect ni pitié, vous brisez par là toutes ces chaînes dans lesquelles nous sommes enlacés; tous enlacés, hélas! car qui est sans péché [2], puisque l'iniquité souille même notre origine [3]? O tout divin captif, vous nous tirez de prison; vous nous rendez et le soleil qui est Dieu et l'air qui est votre sainte grâce. Vous avez dit: « La vérité délivre [4] », et vous êtes « la vérité »; vous avez dit: « Si le Fils vous délivre, vous serez vraiment libres [5] », et vous êtes « le Fils »: mais c'est en vous laissant saisir à la façon des malfaiteurs, c'est en souffrant qu'on vous traînât partout où l'on voulait, qu'on vous attachât à une colonne pour vous y fouetter publi-

1. Joann. VIII, 44.
2. Ibid. VIII, 7; I. Joann. I, 8.
3. Psalm. L, 7.
4. Joann. VII, 32.
5. Ibid. 36

quement, et à la fin qu'on vous mît en croix entre deux voleurs de grand chemin ; c'est en subissant cela que vous avez ôté à nos pieds leurs entraves, et dégagé nos mains, et relevé notre tête, et déchiré le contrat par lequel nous étions aliénés et vendus.

Ah ! de quels yeux les regarderons-nous, vos clous sacrés, et tous les instruments de ce supplice d'où sort pour nous l'inestimable bien de la sainte liberté ! Heureuse Passion. Passion bienheureuse, comme l'appelle l'Église [1]. En vérité il ne la fallait pas ; car il eût mieux valu mille fois que le monde continuât d'aller dans ses voies et de se perdre, et que vous n'eussiez pas, vous, Jésus, traversé le torrent de si horribles douleurs. Et cependant, pour nous, que cette Passion était nécessaire, puisque, sans elle, nous étions tous irrémédiablement bannis du ciel ! En somme, ô mon amour, votre cœur a jugé que cette nécessité de nous racheter l'emportait, et de beaucoup, sur la nécessité que le bien ne fût point solidaire du mal, et que le bon par excellence n'eût point à endurer le traitement dû aux mauvais. O Jésus, ô Sauveur, ne fût-ce que pour contempler librement et paisiblement ce mystère, ne fût-ce que pour vous en louer, vous en bénir, vous en remercier avec adoration, l'éternité nous devient indispensable, et le meilleur de notre béatitude sera de vous payer en amour le don que votre amour nous fait.

Car vous ne vous arrêtez point encore à ce rachat. En pâtissant pour nous, vous faites bien plus qu'acquitter toutes nos dettes ; vous nous enrichissez ; vous nous livrez tous les trésors divins. Votre croix qui ferme l'enfer ouvre le paradis ; votre croix qui abolit en nous le péché, nous restitue la grâce ; en apaisant votre colère, elle nous rend toute votre amitié ; elle expulse Satan de nos âmes, elle les

1. Canon Missæ.

revêt de vous ; faisant que nous ne sommes plus pécheurs, elle fait que nous devenons des saints. Oh ! le bien que cela signifie et renferme, on ne le saura que dans la gloire. Recevoir votre grâce, ô Jésus, c'est s'élever dans l'être incomparablement plus haut que le plus haut degré où nous puisse faire monter la nature, fût-ce celle des Séraphins. C'est monter jusqu'à vous, vous ressembler, vous appartenir, participer à votre nature, entrer dans votre vie, communier à vos perfections, et, si l'on persévère, jouir de votre infini bonheur. Quiconque reçoit cette grâce est le fils adoptif du Père, devient votre vrai frère, et sert de temple au Saint-Esprit.

En soi, tout cela est inappréciable ; mais ne plus le recevoir seulement de première main, le recouvrer après l'avoir perdu, le posséder après que, librement et opiniâtrément peut-être, on s'en était rendu incapable en s'en rendant indigne, et le recevoir au prix de votre sang versé, ô Jésus, Fils de Dieu, saint de Dieu, gloire de Dieu, cela passe tout ce qu'on en peut dire. Toute grâce dans de telles conditions, je dis le plus bas degré de la grâce sanctifiante, et même la moindre grâce actuelle tendant à notre sanctification, cesse d'avoir un prix quelconque. L'esprit se perd en la regardant. On ne peut que crier : ô Dieu ! ô Jésus ! ô bonté ! ô amour ! et encore le silence qui adore est un meilleur hommage que toutes ces saintes exclamations.

La grâce nous est rendue; nous reprenons notre stature, notre dignité, notre vigueur; notre couronne royale est replacée sur notre front; notre robe blanche d'enfants de Dieu nous vêtit tout entiers; nous recouvrons nos droits, nos privilèges, nos sûretés, nos privautés. Nous vivons, nous marchons, nous existons dans la lumière et devenons nous-mêmes lumière [1]. La vie de

1. Ephes v, 8.

Jésus est notre vie, son sort est notre sort. Le Père céleste nous bénit, le Fils nous vivifie, l'Esprit-Saint nous consomme; tous trois prennent séjour dans l'intime de nos âmes; et, je le répète, tous ces biens ainsi restitués sont le fruit de la croix.

De votre croix enfin, d'où découle d'abord la grâce, ô mon doux Rédempteur, notre gloire jaillira un jour. Vous nous remettez en mains les titres de notre héritage et nous jurez qu'à la seule condition de vous être fidèles jusqu'au bout, nous entrerons en possession du patrimoine promis et en jouirons aux siècles des siècles. Cette fin conclura tout; vous l'avez regardée, ô mon adoré crucifié, à travers tant de larmes qui, mêlées à votre sang, obscurcissaient vos yeux sur le Calvaire; vous l'avez regardée, et vous vous êtes réjoui. A meilleur droit encore que de votre Création primitive et élémentaire, vous avez dit de cette Création supérieure de la gloire : C'est bien [1], et vous y avez pris d'inexprimables complaisances.

O vous qui surpassez tous les amours possibles et défiez tous les noms, vous nous dites dans votre Écriture [2] que, en sortant vivant du tombeau, vous avez gardé les stigmates de ces cinq plaies principales que les méchants firent à votre chair à l'heure où régnaient les ténèbres. Et nous apprenons de vous aussi que, quand vous reviendrez sur les nuées juger les vivants et les morts, vous tiendrez dans votre main ce signe toujours béni, mais maintenant glorieux de votre croix [3]. Merci, ô mon Jésus. Outre que vous accomplissez par là la justice, vous montrez que vous connaissez notre cœur jusqu'au fond. Telle est, en effet, votre Passion, et pour Dieu, et

1. Genes. I, 31.
2. Joann. XX, 27.
3. Matth. XXIV, 30.

pour vous, et pour nous : pour Dieu, à qui elle rend une gloire souveraine; pour vous, qu'elle achève de révéler au monde; pour nous enfin, qui lui devons tout, puisqu'elle est l'arbre dont vous êtes le fruit, et que ce fruit de vie nous ressuscite, nous nourrit et nous sauve; telle est votre Passion que si, dans la pleine gloire de la patrie céleste, il ne restait pas d'elle, je ne dis pas de souvenir (le souvenir en est impérissable), mais quelque trace visible et une sorte de monument; si cette croix mystérieuse et sainte qui vous a porté tout sanglant, était pour jamais soustraite à nos yeux déifiés; si en vous contemplant vous-même, ô Rédempteur de tous, nous ne retrouvions point quelque vestige de cet état inouï où votre amour pour nous vous a mis; si enfin il n'y avait plus rien en vous du crucifié, quelque chose, ce semble, manquerait au bonheur de nos âmes et notre religion demeurerait comme frustrée. Mais rien ne nous manquera, nous serons rassasiés, nous serons enivrés. Votre amour tout-puissant, témoigné par le sacrifice, nous transformera nous-mêmes en amour et en hosties, hosties toujours vivantes et toujours consommées. Alors, ô mon Jésus, vous aimer ce sera vivre, et vivre ce sera vous aimer.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME ÉLÉVATION

DE LA SÉPULTURE DE JÉSUS.

Mon Dieu ! ce qui est faible en vous est plus fort que toutes les forces créées ensemble ; ce qui en vous est insensé surpasse toute la sagesse et des hommes et des anges[1] Et de même ce qui est mort en vous, s'il advient que quelque chose y meure, ô Dieu vivant, Dieu qui êtes la vie, la vie dans son principe, sa plénitude et sa substance, cela vit infiniment plus que tout ce qui se meut, opère et fructifie dans l'univers.

Un jour, dans votre histoire, que votre miséricordieux amour a voulu être aussi notre histoire, un jour, ô Dieu, vous avez eu un tombeau sur la terre, et selon cette nature que vous nous aviez empruntée, justement pour y pouvoir et souffrir et mourir, ce tombeau vous a renfermé. Votre corps sacré, chef-d'œuvre des mains divines et formé par le Saint-Esprit dans le sein de Marie ; ce corps qui avait servi d'organe au Verbe, à ses paroles, à ses prodiges, à ses bienfaits ; ce corps, le plus beau de tous les corps humains[2],

1. Quod stultum est Dei sapientius est hominibus ; et quod infirmum est Dei fortius est hominibus. I. Cor. I, 25.
2. Speciosus formâ præ filiis hominum. Psalm. XLIV, 3.

et qui, dans la cité céleste, sert de soleil aux bienheureux[1], il était là gisant sous une énorme pierre, enveloppé d'un suaire précieux et tout couvert des parfums les plus rares ; pâle et glacé néanmoins, inanimé, immobile, et enfoui dans de vraies ténèbres. Ce n'était point du tout un cadavre : car, pour défait qu'il fût et déchiré par tant d'affreux supplices, ce corps ne subissait ni ne pouvait subir l'ombre d'une corruption. Dieu avait annoncé cela par son prophète David[2]. La mort avait bien eu licence de frapper Jésus d'un premier coup, et c'est de Jésus même qu'elle avait reçu cette licence ; mais, parce que là finissait sa fonction, là aussi s'arrêtait son pouvoir. La victime une fois immolée, le tombeau où on la déposait devenait un vrai tabernacle. Et comme pour le mieux signifier, ces Esprits de vie et de sainteté qui sont les Anges descendirent et se tinrent assis sur la pierre sépulcrale[3] ; non pour garder le corps divin qu'elle dérobait aux yeux (garder ce corps était l'œuvre propre du Verbe qui ne le possédait pas moins que dans les jours où l'âme l'animait), mais pour l'honorer et l'adorer, ce qui est l'office des créatures et spécialement des Anges, selon qu'il est écrit : « que tous les Anges l'adorent »[4]. Malgré tout, il est bien certain que, depuis le soir de ce Vendredi où l'on avait crucifié et enseveli le Sauveur, ce rocher taillé du Calvaire contenait une dépouille humaine, inerte et impuissante comme le sont toutes les nôtres.

Était-ce donc un lieu de mort que ce tombeau de Jésus? Ah ! pour les sens et durant quelques heures, oui, la mort était là ; présente quoique non souveraine, étonnée de ne

1. Lucerna ejus est Agnus. Apoc. XXI, 23.
2. Non dabis sanctum tuum videre corruptionem. Psalm. XV, 10. Act. II, 34.
3. Joann. XX, 12.
4. Psalm. XCVI, 8; Hebr. I, 6.

triompher point quand elle semblait avoir vaincu, et de se sentir enchaînée dès qu'elle s'était rendue maîtresse. Tout tombeau est un lieu de mort. Mais au fond, en réalité, pour la foi qui est la vraie lumière, était-ce la vie ou la mort qu'abritait cette tombe ? C'était la vie, ô mon Sauveur; une vie silencieuse, si l'on veut, une vie cachée et comme semée, attendant son moment pour éclore et paraître au monde, mais c'était bien la vie, et quelle vie ! Une vie haute, pleine, royale, maîtresse absolue d'elle-même, se donnant quand bon lui semblait, se reprenant quand elle l'avait pour agréable [1], et qui, éclipsée trois jours, pour l'avoir librement voulu, allait tout à l'heure éclater au dehors et peu à peu tout envahir, plus forte que le temps, plus vaste que l'espace, plus profonde que l'enfer à qui elle allait commencer d'arracher tant de proies, plus sublime que le ciel où elle devait enlever successivement tous les élus. Le sein de notre terre qui, depuis tant de siècles, fait chaque année monter à sa surface toutes les sèves de nos printemps, toute la parure de nos jardins, toute la richesse de nos vergers, toute l'abondance de nos campagnes, ce sein n'est point à beaucoup près aussi fertile que votre sépulcre, ô Jésus enseveli. Vous en sortiriez seul dans l'ineffable gloire de votre résurrection, il serait déjà le foyer d'une fécondité sans pareille et mériterait encore d'être appelé « glorieux » [2]. Car enfin vivez-vous, ô mon frère en Adam, vivez-vous, ô mon Christ, quand cette vie infinie qui est votre divinité, est soudain délivrée de la captivité où votre amour la retenait jusqu'au jour tant désiré de votre sacrifice ? Vivez-vous quand, tout obstacle étant levé et toute issue ouverte, cette vie s'échappe d'en haut, c'est-à-dire de la

1. Joann. x, 17.
2 Et erit sepulcrum ejus gloriosum. Isai. x,

cime divine de votre être, envahissant de toutes parts, inondant, pénétrant, remplissant, déifiant votre humble et douce humanité ? Votre âme alors est comme noyée sous un déluge de gloire; votre être humain tout entier frémit delicieusement à ce contact intime et libre du Verbe qui, tout en la possédant jusque-là, retenait comme suspendues les conséquences extrêmes de cette possession si réelle, c'est-à-dire la splendeur et la béatitude ? Vivez-vous donc, ô mon ressuscité ? Ah ! telle est votre vie, qu'elle n'a plus ni nom, ni limites : le temps du moins ne la mesure plus, et aucun lieu créé ne saurait la contenir. Aussi est-ce sa vertu qui, après quarante jours passés, vous enlèvera dans le ciel pour vous y installer sur le trône de votre Père et à sa droite, à son niveau, dans sa majesté souveraine et immuable.

Le tombeau du Calvaire est le berceau de cette vie. Oh ! oui, ce qui est mort en vous, ô mon Dieu, est plus vivant que tout le reste qui vit au ciel et sur la terre. Mais je n'ai point encore tout dit. Le grain de froment est décidément mort [1]; il va refleurir en épi; ce n'est pas même seulement un épi qu'il devient, c'est une moisson immense devant remplir la terre, persister jusqu'au dernier jour et nourrir divinement toute notre pauvre humanité. Toute la vie de l'Église jusqu'à la fin des temps, toute vie surnaturelle donnée aux créatures, d'abord sous forme de grâce, puis sous forme de gloire, jaillit de ce rocher creusé où votre sacré corps a reposé trois jours. Votre sépulcre, ô mon Christ adoré, est le grand baptistère; tous les enfants d'Adam s'y plongent pour en renaître enfants de Dieu. Baptisés dans la mort du Christ, dit saint Paul, nous sommes tous, par le baptême, ensevelis avec lui dans cette mort [2]. Attaché à la croix dans la

1 Joann. XII, 24.
2. Rom. VI, 4; Coloss. II, 12.

personne du Christ devenu « péché pour nous »[1], notre vieil homme est ensuite enseveli dans sa tombe[2]. Oh ! qu'il y reste et tout entier et à jamais ; que rien de lui ne revive et ne reparaisse !

Chaque mystère de Jésus a sa grâce ; chacun d'eux est pour nous une lumière, une loi, un exemple. Il n'en est pas un seul qui ne constitue une phase régulière, et un moyen pratique pour nous d'accomplir les desseins de Dieu et de franchir tous les degrés qui conduisent à la sainteté, condition de l'union suprême. Étant né de l'eau et du Saint-Esprit[3], il faut porter sa croix comme Jésus a porté la sienne ; il faut mourir comme il est mort, mourir au mal, au monde et à soi-même ; et comme il a été enseveli il faut, comme lui et avec lui, descendre dans le tombeau. Cet esprit de sépulture chrétienne, qui perfectionne en nous la mortification et la patience, tient une place importante, et à vrai dire indispensable, dans la vie spirituelle. Le baptême inaugure en ceux qui le reçoivent tout le mystère chrétien ; il en met en eux les principes, et très spécialement celui-ci, qui est la communion morale de notre âme à la sépulture du Sauveur : mais ce baptême ne fait pas tout, et pour quiconque ne meurt point immédiatement après l'avoir reçu, je veux dire pour tous ceux qui parviennent à l'adolescence, il ne finit rien. Si la Passion même de Jésus n'a en nous toute son efficace que quand nous y joignons le complément de nos souffrances personnelles[4] et de nos vertus exercées, combien moins le baptême ! Il faut

1. II. Cor. v, 21.

2. Hoc scientes quia vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati... si autem mortui sumus cum Christo, credimus quia simul etiam vivemus cum Christo. Rom. vi, 6, 8.

3. Joann. iii, 5.

4. Adimpleo in me ea quæ desunt passionum Christi. Coloss. i, 24.

donc que le baptisé vive selon l'esprit nouveau et supérieur qu'il a reçu dans le sacrement, qu'il vive même en définitive selon la totale extension de cet esprit où est contenu nécessairement l'esprit de sépulture.

C'est un esprit très saint et par là même très relevé. Il suffit pour cela qu'il corresponde à un mystère qui, dans l'ordre historique, suit la Passion et la mort de Jésus. On en doit conclure en rigueur que la grâce qu'il renferme, comme aussi la vertu qu'il fonde, suivent, dans l'ordre mystique, les grâces et les vertus spéciales de la croix du Sauveur. L'effet propre de cet esprit en tous ceux qu'il possède, c'est que, à raison des mortifications vaillantes et prolongées auxquelles ils se sont spontanément soumis, des tentations qu'ils ont vaincues, des triomphes réitérés qu'ils ont remportés sur eux-mêmes, des peines enfin qu'ils ont patiemment endurées et des sacrifices variés et fréquents qu'ils ont généreusement accomplis, leur âme en a comme fini avec toutes les vaines séductions ou menaces de ce monde ; qu'elle ne les regarde plus que de haut et à distance, ou plutôt les ignore, ne s'en souvient plus, et leur reste aussi insensible que l'est un mort aux objets qui l'entourent. Une âme qui, formée à l'école de saint Jean de la Croix, vivrait habituellement plongée dans ce qu'il nomme *la nuit obscure*, aurait, et dans un haut degré, l'esprit de la sépulture du Christ. Or, ce fruit, dont la racine est l'amour pratique de la Croix, devient à son tour la tige de ce fruit plus excellent encore qu'on appelle dans l'Église « la liberté des enfants de Dieu », et qui est l'état d'une âme vraiment ressuscitée, pleine d'essor pour aller à Dieu, dégagée de tout ce qui est plus bas que lui, et ayant devant elle l'espace libre et tout grand ouvert.

Ces différents esprits se réfèrent aux mystères du Christ,

et partant les vertus qu'ils supposent ou produisent sont toujours en ce monde plus ou moins simultanées. On ne va point de l'un à l'autre d'une façon régulière et appréciable, « le royaume de Dieu, dit le Maître, ne venant pas d'une manière si précise et si sensible qu'il tombe sous l'observation [1] ». Il n'est nullement requis que, pour s'exercer à l'un de ces esprits, on se soit préalablement et longtemps appliqué à conquérir celui qui, selon l'ordre logique, le précède et même le prépare; et l'on serait très téméraire si, pour cultiver l'un on négligeait les autres, même ceux que sans présomption on peut se persuader qu'on possède déjà. Chacun de ces esprits importe à tous les autres; ils s'enchaînent les uns aux autres, et se prêtent un mutuel appui. L'ordre indiqué par nous subsiste néanmoins, et c'est celui des mystères du Maître. Jamais on n'aura pleinement l'esprit de la résurrection si l'on n'a pas, en quelque degré du moins, l'esprit de sépulture; et l'on ne parviendra jamais sérieusement à cet esprit de sépulture, si l'on manque habituellement d'esprit de mortification, lequel fera toujours défaut à qui ne se résigne point d'ordinaire aux croix que Dieu envoie, et ne s'unit pas, ne fût-ce que par l'affection et le désir, à Jésus qui porte la sienne.

Mais il demeure, en définitive, que le tombeau de Jésus, parce qu'il est celui du vieil homme, est le berceau de l'homme nouveau : cet homme tout spirituel qui est revêtu du Christ [2], et se trouve en communion d'état avec sa vie ressuscitée.

Ce qui sort de votre tombeau, ce n'est donc pas vous tout seul, ô mon Sauveur aimé, c'est aussi votre corps mystique, votre Église qui vous est si chère, votre

1. Non venit regnum Dei cum observatione. Luc. XVII, 20.
2 Rom. XVII, 14.

famille innombrable qui, à cause de son unité, est votre sœur et votre Épouse; qui vit de Dieu, qui vit en Dieu, qui infailliblement et inépuisablement possède la vie divine, la répand partout dans le monde et le rattache ainsi lui-même à vous, pour ensuite, par vous et avec vous, le consommer, autant qu'il aura bien voulu recevoir et garder cette vie, dans l'unité vivante qui en est la forme et la source.

Quelle peur aurons-nous donc désormais de mourir, si nous mourons en Dieu comme le Christ et avec le Christ? Je le dis de la mort spirituelle aussi bien que de la naturelle. Vous l'avez enseigné, ô mon Jésus, mais comme votre résurrection le prouve et nous le fait voir ! « Si quelqu'un croit en moi, quand bien même il serait « mort il vivra »[1]. Et de quelle vie ? De la vôtre, ô mon Rédempteur, car vous le dites aussi : « Je vis et vous vivrez »[2] ; et je vivrai en vous, et vous vivrez en moi, car je suis la vie et votre vie[3]. Maintenant, il est vrai, votre vie est cachée en Dieu avec la mienne ; mais quand je reviendrai, mais quand j'apparaîtrai moi votre vie, vous aussi vous apparaîtrez avec moi dans la gloire »[4]; et toute langue confessera que vous étiez les vrais, les seuls vivants, commençant dès le temps de vivre la vie éternelle.

1. Joann. xi, 25.
2. Ibid. xiv, 19.
3, Ibid. 6.
4. Coloss. iii, 3, 4.

QUATRE-VINGT-ONZIÈME ÉLÉVATION

DU PREMIER ACTE QUE FIT JÉSUS EN SORTANT DU TOMBEAU.

O mon divin Ressuscité, votre gloire toute ruisselante de grâce et pleine d'attraits souverains ne fait que provoquer en nous, avec de plus vives admirations, des curiosités plus hardies et plus saintes. Tout ce qui est de vous nous est cher, plus cher que tout au monde, et vous-même daignez nous dire que cela nous appartient. Il parlait dans votre lumière celui qui s'écriait : « Ma part à moi, mon héritage à moi, mon domaine à moi, c'est le Seigneur »[1]. Et nous avons pour le dire de meilleurs titres que lui : « notre part, c'est le Seigneur », et le Seigneur, c'est vous. Et pour parcourir cet héritage sacré, le sonder, en tirer les trésors sans nom qu'il renferme, vous nous donnez votre Esprit-Saint « qui scrute tout »[2], qui peut tout, et en qui tout nous devient possible.

Quel fut donc, ô mon Jésus, le premier acte de votre sainte âme quand, se réunissant d'elle-même à son corps

1. Psalm. xv, 5.
2. I. Cor. II, 10.

par sa vertu divine, elle le fit traverser la pierre et sortir du tombeau ? Ah ! nous n'en saurions douter, et il me semble que c'est l'évidence : ce fut un regard intérieur donné à votre Père céleste, un hommage d'adoration rendu à la trois fois sainte Trinité, un acte de religion et d'amour, trop parfait pour être exprimable.

Si « en entrant dans le monde » par votre Incarnation bénie, vous aviez avant tout adoré votre Père, vous livrant à lui tout entier pour être son serviteur et à la fin sa victime [1], qui ne voit qu'en cette entrée nouvelle que vous faisiez dans son monde à lui, nous quittant pour rentrer dans son sein, laissant nos ombres pour ses splendeurs, nos larmes pour sa joie, notre vie basse et pénible pour sa vie libre et glorieuse, vous vous offrîtes à lui de nouveau, vous prosternant devant ses droits, baisant son sceptre que bientôt pourtant vous alliez tenir avec lui, lui rendant son mandat, le lui montrant pleinement accompli, et son dessein réalisé, et son honneur vengé, et son amour vainqueur. Cet acte était la fleur de tant de sacrifices que, au dedans et au dehors, vous aviez faits pour lui sur la terre ; il les comprenait tous, les résumait, les couronnait. Toute votre vie sainte et immolée s'y écoulait et y passait comme à l'état de quintessence; tout y était complet, et à ce point de consommation où les choses ne se modifient plus, ayant atteint leur terme et dès lors subsistant toujours. Et tout étant conclu pour vous du côté de la terre, cet acte inaugurait tout du côté du ciel; il était le début de votre vie glorieuse. O Jésus ! que tout cela est saint ! quel mouvement ! quel élan ! quelle paix ! quelle plénitude ! quelles vertus ! quel encens ! quel culte, et qu'il est digne de Dieu ! quel moment dans votre vie, mon Sauveur !

1. Psalm. XXXIX, 9.

Dieu qui recevait tant de vous depuis votre Incarnation, qui, pour mieux dire, vous recevait vous-même sans cesse et tout entier à l'état de louange et d'oblation, n'avait pas cependant reçu encore un don semblable.

Vous lui restituiez tout ce qu'il vous avait donné ; vous n'étiez plus en face de lui qu'une gratitude vivante et infinie ; vous lui renvoyiez toute votre gloire personnelle, et d'autant plus qu'en ce moment-là même, il vous inondait de la sienne. Vous n'étiez que sa chose, pensiez-vous, disiez-vous, et n'aviez fait que son œuvre ; tout venait de sa volonté, de son opération, de sa grâce. Vous adhériez d'ailleurs à lui, selon votre nature humaine, avec une énergie incomparable ; vous communiiez à lui comme lui-même communiait à vous. Il se passait dès lors entre votre humanité et Lui quelque chose d'analogue à l'effusion immanente des trois personnes divines l'une dans l'autre. Et entrant ainsi en Dieu par votre première action pascale, vous n'y entriez pas tout seul. Ah ! vous n'avez jamais été, vous ne serez jamais tout seul, ô amour dont le « nom est une huile répandue »[1]. Vous rapportiez à Dieu et, pour ainsi parler, étaliez devant ses yeux ravis, sa chère Création rachetée, pardonnée, purifiée, sanctifiée, reflétant son image, revêtue de votre forme, et tout enveloppée dans votre propre clarté ! Elle n'était pas seulement un trophée de conquête, une perle achetée à prix de sang, une brebis égarée retrouvée par son bon Pasteur et ramenée dans la paix du bercail (même sous cet aspect, c'était déjà une vraie magnificence : mon Dieu ! l'humanité, le monde, tout ce grand ouvrage des six jours « arraché aux ténèbres et transféré pour l'éternité dans le royaume de la lumière[2] », parvenant à

1. Cant. I, 2.
2. Coloss. I, 13.

sa fin, connaissant son Créateur, le voyant face à face, l'aimant, le bénissant, l'exaltant, le glorifiant, encore un coup c'était sublime et comme inestimable); mais le comble, c'est que cette Création, et surtout cette humanité devenait, par votre volonté formelle et votre grâce, une portion vivante de vous-même. Vous en aviez fait votre corps dont chaque baptisé est un membre. Crucifiée et morte en vous et avec vous, elle ressuscitait maintenant en vous et avec vous, en attendant de monter au ciel avec vous et comme vous.

Tout cela, mon Jésus, fut compris dans ce premier acte libre qui suivit votre résurrection, jaillissant des profondeurs intimes de votre sainte âme, et se traduisant au dehors, peut-être par une parole, peut-être par un prosternement, à tout le moins par un regard élevé vers les cieux. Merci, ô Sauveur adoré et fidèle, merci de tout, merci pour tous. De sentir que vos bienfaits dépasseront toujours notre reconnaissance, ne fait que l'encourager et la rendre plus vive. Jusqu'où s'étend notre être vous voyez bien du moins que notre gratitude s'étend.

QUATRE-VINGT-DOUZIÈME ÉLÉVATION

DE LA RECONNAISSANCE MUTUELLE DE DIEU ET DE LA SAINTE HUMANITÉ DE JÉSUS DANS LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION.

Il est singulièrement doux de penser à l'ineffable merci que la divinité a dit à l'humanité sainte au moment où son œuvre à elle étant consommée ici-bas par sa mort et sa sépulture, la résurrection lui rendait sa vie naturelle et la rétablissait dans son intégrité, désormais inviolable et glorieuse. Il ne l'est pas moins de savourer l'incomparable action de grâces que, en retour de ce merci divin, cette humble et tendre humanité rendit à Dieu, de qui elle savait que tout lui était venu, même la grâce et la vertu de s'immoler pour lui. « Le Seigneur est un être « qui naturellement aime à rendre, dit l'Écriture; donne-« lui selon que lui-même t'a donné le premier, et il te « rendra sept fois autant » [1]; le ciel, par exemple, pour un verre d'eau offert par charité au pauvre qui a soif [2]. Or, qui avait donné, qui s'était donné comme Jésus;

1. Dominus retribuens est et septies tantum reddet. Eccli. xxxv, 13.
2. Matth. x, 42.

donné selon toute l'étendue de ce qu'il avait reçu de son Père, c'est-à-dire de ce qu'il pouvait et de ce qu'il était ? Qui s'était donné si purement, si saintement, avec tant d'ardeur, de constance, d'amour et de joie ? Quelle pouvait être dès lors la gratitude de Dieu pour cette victime ainsi livrée et déjà tant aimée, infiniment aimée avant d'être une victime ? Je dis quel était le mouvement du cœur de Dieu vers elle, mais aussi quelle était l'effusion qui accompagnait et traduisait ce mouvement ? C'est bien plus qu'un présent. Si entre créatures qui s'aiment une démonstration personnelle d'amour est mille fois plus précieuse que le plus riche des dons, combien plus est-ce vrai de Dieu et de l'humanité du Sauveur ! Qu'était donc ce merci ? Plus qu'une parole, plus qu'un regard, plus qu'un sourire, plus qu'une caresse, un embrassement, une étreinte; quoique on devine qu'il y eut là quelque chose de ce que signifient ces mots, en les prenant, bien entendu, dans un sens transcendant et divin. Le merci de Dieu à Jésus pour avoir subi sa Passion, il est clair que c'est un secret réservé à Dieu et à Jésus. Marie en sait assurément quelque chose, mais elle ne sait pas tout. Cela surpasse l'entendement des Anges, et la lumière de gloire ne suffit point à l'éclairer. Cependant on entrevoit que ce merci était vivant comme Dieu lui-même; que tout le cœur, c'est-à-dire tout l'amour et, pour ainsi parler, la nature du Père y passait. C'était comme une réitération, par amour, de cette génération éternelle par laquelle le Père se donne naturellement au Fils. C'était comme une seconde prise de possession par le Verbe, de sa chère humanité, qu'il n'avait point quittée, il est vrai, un seul instant, mais qui venait de montrer jusqu'où, elle aussi, avait été fidèle. Et ce que l'Esprit-Saint fit là, la part, si l'on peut ainsi dire, qu'il eut dans ce merci, ce fut de se répandre lui-même en cette huma-

nité sacrée avec une perfection de donation, une surabondance d'onction et une ardeur d'amour qu'elle possédait sans doute déjà, mais qu'elle n'avait jamais ressentie de cette manière.

La justice exigeait que Dieu remerciât ainsi Jésus, et c'est là précisément l'intime de ce mystère et son caractère propre. Tandis que le Vendredi-Saint, voyant cet homme devenu comme l'abîme, le trésor et le corps du péché, la justice criait contre lui anathème et douleur ; le jour de Pâques, au contraire, contemplant cette créature toute pure et plus que pure, toute sainte et plus que sainte, quitte envers Dieu, quitte envers tous, candide comme la lumière, belle comme la beauté et plus céleste que le ciel, elle criait sur sa tête : Joie, gloire et bénédiction ! Oh ! comme elle fut heureuse alors, cette sainte justice divine ! Elle pouvait donc, elle devait à présent n'être qu'amour à Jésus. Elle pouvait et devait verser en lui, à nouveau titre, la divinité tout entière, la lui approprier comme son dû et la lui livrer en paiement : non pas, nous l'avons dit cent fois, que la plénitude de la divinité ne fût déjà dans le Christ[1] ; mais avant sa Passion elle y était à titre de grâce, et restreinte en ses effets : la Passion achevée, elle y était en outre à titre de justice et pour s'y déployer en liberté. C'est ce que le ciel, à cette heure même, commençait de chanter avec de grands transports, s'écriant : « Il est digne, l'Agneau qui a été tué, de recevoir la force, et la divinité, et la sagesse, et la puissance, « et l'honneur et la gloire, et la bénédiction[2] », c'est-à-dire tous les saints attributs de l'Être souverain.

Et Jésus, comment répondit-il à ce merci du Père ? Un merci assurément, mais aussi incompréhensible

1. Coloss. II, 9.
2. Apoc. V, 12.

que l'autre, tant sa sublimité et sa sainteté dépassent l'intelligence. Tout l'être du Christ exulta en Dieu. Sa gratitude fut une extase : une extase non subie, mais voulue ; une extase, non de l'esprit seulement, mais du cœur, mais de tout ce qu'il était comme Verbe incarné. Son humanité s'humilia d'ailleurs jusqu'à s'anéantir, bien qu'elle reçût avec simplicité tout ce qui lui était divinement donné. Elle se livra comme jamais à la Trinité adorable : non plus cette fois comme une hostie souffrante et mourante, mais comme une enfant, une amante et une épouse, dont l'ardeur, la tendresse et l'entier abandon n'étaient égalés que par sa religion et sa pieuse révérence. Elle renvoyait à Dieu toute gloire. Elle criait qu'il est l'unique principe de tout : que ce qu'elle avait fait, c'est lui qui l'avait fait et en elle et par elle ; que même en honorant ses droits, en réparant tout mal, en lui obéissant et en l'aimant jusqu'à la croix, elle n'avait été qu'une servante, et une servante inutile [1], comme l'est au fond toute créature. Et plus elle s'humiliait, plus Dieu l'élevait en lui-même; et plus elle se sentait élevée, plus elle éprouvait le besoin de remercier et de s'anéantir encore. Ce commerce ressemblait à l'effusion mutuelle que deux abîmes feraient ensemble, et l'un dans l'autre, des eaux dont chacun serait plein ; mais les eaux ici, c'était de la lumière, du feu, de l'amour, de la vie, des délices, enfin quelque chose d'absolument inénarrable.

O mon Dieu ! qu'on vous aime d'avoir fait de telles joies à Jésus; mille fois plus que des joies que vous avez daigné si souvent nous donner à nous-mêmes. Vous êtes vraiment heureux, mon souverain Seigneur, vous êtes heureux d'être Dieu pour pouvoir, quand vous le

1. Luc. XVII, 10.

voulez faire de si grandes joies à Jésus. Et nous, sommes-nous heureux qu'il y ait un Dieu pouvant faire ces joies-là au suprême amour de nos âmes !

Par la sainte communion Eucharistique nous avons une entrée dans tous ces mystères adorables : nous communions à ce que Jésus reçoit, nous communions à ce qu'il rend au Père en échange. Et ce que l'Eucharistie nous donne, l'Esprit-Saint tend toujours à le confirmer en nous ; et lorsque nous le laissons faire, il le confirme en effet, le perfectionne et le scelle. Sans doute la communion sacramentelle est passagère, mais la grâce qu'elle produit ne l'est point, et cette grâce, au fond, c'est Jésus et Jésus dans tous ses mystères. Il ne vient que pour demeurer [1] ; il ne demeure que pour opérer. Quelle vie ! Que ces doctrines donnent de courage ! qu'elles rendent fort à tout supporter ! Mais aussi que cette possession réelle, bien qu'élémentaire encore, de notre vie divine donne l'envie de mourir ; car elle enlève les âmes jusqu'au bord de la source d'où jaillit cette vie, et cette source est hors du temps et plus haut que la terre.

1. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in eo. Joann. vi, 57.

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME ÉLÉVATION

DES RAPPORTS DE JÉSUS ET DE MARIE DANS LE MYSTÈRE DE LA RÉSURRECTION.

L'Évangile parle de l'apparition de Jésus aux saintes femmes, Marie de Cléophas, Marie mère de Jacques et de Jean, Marie Salomé, et aux autres, venues de Galilée, et qui s'étaient dévouées au service du Sauveur. Nous lisons dans ces pages sacrées le salut que le Maître fit à ses chères servantes, la douce parole qu'il leur adressa ; et c'est assez pour nous faire deviner quelque chose des délices qu'il versa dans leur âme; payant ainsi, et avec la magnificence d'un Dieu, leur fidélité, leur générosité, leur piété, leur amour.

Saint Jean raconte, et avec les plus touchants détails, l'apparition de Jésus à Marie-Madeleine, leur incomparable entretien, et la glorieuse mission que le Seigneur daigne confier par mandat à la pauvre mais maintenant réhabilitée et sanctifiée pécheresse. Cette grâce donnée à Madeleine d'être, au regard des Apôtres mêmes, l'apôtre et l'évangéliste de la Résurrection, est d'un ordre très supérieur à celles que les autres saintes femmes reçurent dans ce mystère. Elle répond à l'amour suréminent de la

bienheureuse pénitente ; et quoique le récit très abrégé de saint Jean laisse soupçonner plus de choses qu'il n'en expose ; quoique le peu de mots échangés entre Madeleine et Jésus ouvrent sur leur intérieur des perspectives immenses et ravissantes, cependant le discours reste possible, et saint Jean a parlé.

Le silence convenait seul aux relations vraiment transcendantes de Jésus et de Marie dans ce grand et glorieux événement. Ce n'est point parce que ces relations n'ont pas eu lieu que les Évangélistes s'en taisent, y compris Jean qui, ne fût-ce qu'après la Pentecôte, les connut certainement, et mieux que personne ; mais, sans exclure d'autres raisons que la sagesse de Dieu a pu se réserver, celle-ci paraît que ces relations appartiennent à cet ordre tout à fait divin où subsistent les réalités que saint Paul déclare inénarrables [1]. Ce que furent les torrents de joie dont le cœur de Jésus emplit le cœur de sa mère, en se montrant à elle avant tout autre et comme à nul autre, cela défie la parole et la conception des hommes et des anges ; comme aussi ils ne sauraient comprendre ce qu'il y eut dans cette joie d'amour et de sainteté. Jamais sans doute Jésus n'eut, humainement parlant, un sentiment plus vif du bonheur qui lui était donné de posséder la toute-puissance, qu'en ce moment où toutes ses perfections, et spécialement sa justice, lui commandaient d'y puiser à pleines mains pour consoler et réjouir sa sainte mère : et cela, non seulement dans l'exacte mesure où elle avait souffert, mais par delà toute mesure appréciable, Dieu rendant toujours plus qu'on ne lui a donné. Les trois heures du crucifiement eurent ici leur octave de joie, et cet écho béni était pour étouffer les voix et les cris du Calvaire. De même que, durant ces trois heures,

1. Arcana verbaque non licet homini loqui. II. Cor. XII, 4.

l'âme de Marie fut conduite et dut se tenir au seuil des peines qu'on ressent en enfer, dans cette octave au contraire, elle fut transportée et assise aux portes de la béatitude céleste. Qui sait même si elle n'y entra pas quelques instants? S'il fallut, comme les docteurs l'enseignent, un miracle pour l'empêcher de mourir sous la croix où Jésus expira, il en fallut un autre, et peut-être plus grand, pour qu'à l'aurore de Pâques, la joie ne brisât pas le lien qui retenait son âme unie à son saint corps En somme, cette joie de Marie ne pouvait être surpassée que par la joie que ressentait Jésus de la rendre elle-même si parfaitement heureuse.

Il se passait là en effet, entre Dieu, Jésus et cette sainte Vierge, quelque chose de merveilleux et vraiment d'adorable. Nous l'avons dit : au moment de cette résurrection, Dieu se répandît activement, par une opération inexprimable d'amour et de justice, dans l'humanité du Sauveur, voulant ainsi la consoler et la payer de cette cruelle Passion qu'elle avait endurée ; et de même, à son tour, Jésus, rempli de cette inondation divine, se versait tout entier dans sa Mère, pour la remercier et la récompenser de sa compassion si fidèle et si épouvantable. Comme Dieu présent dans le corps de son Fils, en visita, pour ainsi dire, les blessures innombrables, baisant, fermant, oignant et beatifiant toutes ces plaies sacrées ; ainsi Jésus s'écoula spirituellement et volontairement en Marie, baignant, pénétrant, enivrant d'amour et de bonheur toutes les parties endolories de cet être en qui la douleur n'avait rien épargné, et plus particulièrement le lieu très saint de ces larges et profondes blessures que *les sept glaives* mystérieux avaient ouvertes et jusqu'alors laissées béantes. Et, je le répète, le comble pour Marie à l'égard de Jésus, comme pour Jésus à l'égard de son Pere, c'était qu'ici la spontanéité ardente et souveraine

de l'amour le plus gratuit s'identifiait avec l'action très réfléchie de la justice la plus rigoureuse. Jésus, vrai Dieu, donnait à cette femme, qui était sa vraie mère, tout ce que bon lui semblait, c'est-à-dire tout ce que sa libre et immense tendresse pour elle le poussait à lui donner ; et en même temps il lui rendait ce que, par ses vertus sans pareilles, sa dilection plus qu'héroïque, et ses souffrances inouïes, elle avait mérité de recevoir. Suprême délicatesse, chef-d'œuvre et triomphe de l'amour, qui fait que, tout en s'humiliant jusqu'à s'anéantir sous la gloire d'un tel don, l'âme de cette créature unique pouvait et devait l'accueillir comme un salaire qui lui était dû, et un bien qui, dès lors, lui appartenait en propre. Non, après les incompréhensibles échanges qui découlent entre les trois personnes divines, de leurs relations essentielles, et ceux du Verbe avec la sainte humanité qu'il possède, il n'y a rien de plus sublime, de plus beau et de plus saint que cet échange de joie qui, au crépuscule de ce jour, unique parmi les jours, se fit, dans le secret de la face de Dieu, entre Jésus ressuscité et sa bienheureuse Mère.

C'était l'intimité de Nazareth élevée à sa perfection la plus haute, et moins les ombres et les réserves qu'imposait alors au Sauveur son état de pénitent humilié et de victime expiant les péchés de ses frères. Car il faut bien comprendre que, tant que dura sa vie passible et que la dette humaine ne fut point soldée au Calvaire, Jésus garda, dans ses mystères, même les plus doux ou les plus éclatants, et dans ses communications les plus saintement libres et intimes, quelque chose de cette sobriété, de cette retenue grave, de cette austérité enfin qui convient à qui fait pénitence, et dont saint Paul nous dit le mot quand il écrit : « La joie lui était proposée », et encore bien qu'il l'eût

sous la main, « il préféra la croix et dédaigna tout le reste [1] ».

Mais maintenant le compte est réglé et la justice divine satisfaite ; Jésus devient donc libre ; et pour qui, avec qui usera-t-il de cette liberté, si ce n'est avec cette Vierge qu'il aime incomparablement, et pour le rachat, la sanctification plénière et la béatitude de qui il avait si principalement souffert ? Il est clair qu'à mille titres Marie devait être la première à bénéficier de la mort de son Fils, et dans des proportions où nul autre qu'elle ne devait jamais atteindre.

Elle était d'ailleurs, à cette époque, plus comblée de grâces, plus riche de vertus et de mérites, plus ouverte et plus adaptée à Dieu qu'aux âges précédents de sa vie. Elle aussi, pour virginale et immaculée qu'elle fût, elle avait été baptisée au Calvaire, baptisée dans le sang et dans le feu : dans le sang de son Fils, dans le feu de sa propre compassion, et enfin dans le Saint-Esprit, par le mouvement et dans la vertu de qui Jésus avait versé ce sang, et elle-même, navrée et broyée jusqu'au fond, avait répandu tant de larmes. L'abîme de plus en plus dilaté de ces capacités divines attirait comme irrésistiblement les dons qui le pouvaient remplir.

Marie reçut donc alors en substance tout le prix de la Passion de Jésus ; elle reçut les prémices de la moisson issue de ce grain de froment divin qui, tombé du ciel en terre, et y étant mort, allait emplir le monde des épis poussés par sa sève. Et cette grâce qui, pour elle, confinait à la gloire, fut son viatique pour cheminer encore un certain temps, et sans Jésus, dans les voies de ce pauvre monde. Intérieurement ressuscitée avec son Fils,

1. Proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contemptâ. Hebr. XII, 2.

elle était, au degré où le comportait ce qu'elle devait encore garder de sa condition terrestre, elle était, dis-je, comme lui au-dessus de la douleur; il suffisait bien pour cela que Jésus fût désormais impassible et immortel. Quand, après quarante jours, il monta dans le ciel, seul lieu assorti à sa gloire de ressuscité, elle y monta de cœur avec lui pour ne plus en redescendre; et Jésus, en qui elle vivait infiniment plus qu'en elle-même, étant, pour l'éternité, mis en possession de sa gloire, tout humble et cachée qu'elle restât jusqu'à son trépas, elle vécut ici-bas plus qu'à demi glorifiée.

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME ÉLÉVATION

DE LA SAINTE JOIE DE JÉSUS DANS SA RÉSURRECTION.

Qu'un père aimant ses fils d'un grand amour ait dû un jour, par suite d'une catastrophe, ou même d'un crime commis par eux, les laisser abaissés, flétris, manquant du nécessaire, obligés de se vendre et de servir un maître odieux; n'ayant en perspective, au bout de cette vie si dure et si amère, qu'une mort certaine, honteuse, effroyable ; mais que s'étant lui-même vendu, quoique innocent, pour sauver cette famille si chère, il eût enfin, à force de travaux, de sueurs et de souffrances, gagné de quoi payer leurs dettes, et leur eût rapporté l'honneur, la liberté, la paix, l'aisance, tout ce qui fait le bonheur de la vie d'ici-bas, la joie de cet homme serait inexprimable.

Ce fut une joie de ce genre, mais élevée jusqu'à l'infini, que vous ressentîtes, ô mon Sauveur, quand, au moment de votre résurrection, vous commençâtes d'entrer en possession de l'héritage mérité et conquis pour l'Église par les douleurs de votre sainte Passion.

Il semble qu'on vous voie parcourant des yeux de votre cœur ce paradis immense et merveilleux de la

grâce et de la gloire, que votre sang venait de rouvrir, et dont vous aviez résolu de faire tout ensemble la dot et le séjour de votre Épouse universelle. Quelles richesses! qu'elles sont splendides, variées, assurées, inépuisables! Quelle fortune de les posséder! quel triomphe de les avoir acquises! quelles délices de les partager! Vous contempliez là, dans ce domaine sacré, et la vigueur de vos apôtres, et le courage de vos martyrs, et l'autorité si auguste de vos pontifes, avec leur fermeté tempérée de tant de mansuétude, et les lumières de vos docteurs, et les vertus de vos confesseurs, et la pureté embaumée de vos vierges, et les larmes de vos pénitents, et la candeur de vos petits enfants; enfin tous ces trésors divins et déifiants dont, pour perfectionner sa beauté, achever son œuvre en ce monde et parvenir au trône royal où elle doit s'asseoir à votre droite, votre Église a besoin en tout lieu et en tout temps, selon l'infinie diversité de ses états et de ses phases.

Vous voyiez là aussi, et du même coup d'œil, cette excellence et cette splendeur, et cette ressemblance avec vous, et cette union avec votre Père, et cette plénière consommation dans l'Esprit-Saint que lui vaudraient un jour tant de bonnes œuvres unies aux vôtres, tant de mérites que les vôtres avaient fécondés, tant de patience dont votre sainte Passion lui donnait le secret et l'exemple. Quel salaire à vos peines, ô vous qui aimez les âmes[1]! Quel ouvrage, et maintenant quel repos! Et ce domaine immense, cet héritage sans prix, ce trésor sans mesure, ces grâces sans nombre, cette gloire que nul ne peut connaître hormis ceux qui l'ont reçue[2], tout est d'abord

---

1. Parcis autem omnibus, quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas. Sap. XI, 27.

2. Nemo scit nisi qui accipit. Apoc. II, 17

en vous, mon Sauveur; c'est en vous que vous le regardiez comme en sa réalité la plus éminente, comme en son vrai principe et en sa source unique.

Tout vous était donné à vous comme étant votre bien propre, votre bien à la fois naturel et conquis. Tout ce qui venait déjà et continuerait de venir de Dieu à votre Église, lui venait de vous et par vous. Vous vous trouviez ainsi, ô Jésus, la vérité vivante de cette fontaine mystérieuse que la Genèse nous montre jaillissant du sol même du paradis terrestre, et qui, après s'être élevée vers le ciel, retombait ensuite sur la terre pour s'y diviser en quatre fleuves et l'arroser partout[1]. Pour que Dieu eût sa gloire et le monde son salut, ô notre Rédempteur, vous n'aviez plus qu'à vous ouvrir, à vous écouler, à vous répandre et c'est ce que vous alliez faire désormais, et sans cesse, jusqu'à ce que le dernier de vos prédestinés fût sauvé.

1. Gen. II, 6, 10.

QUATRE-VINGT-QUINZIÈME ÉLÉVATION

DE L'ÉTAT DE CÉLESTE INDÉPENDANCE OÙ LA RÉSURRECTION MET JÉSUS.

Un des aspects les plus remarquables, et en même temps les plus pratiques, de la glorieuse Résurrection de Jésus, c'est l'état de complète et définitive indépendance où ce mystère établit sa sainte humanité à l'égard de tout ce qui est créé, et surtout de ce qui est terrestre. Échappé du tombeau, Notre-Seigneur apparaît ; il pose à terre, s'assied, chemine, converse; il se laisse toucher et palper ; il prend part à des repas ; mais le fond de son existence demeure tout spirituel. Tout ce qu'il montre, ou dit, ou fait d'extérieur, n'est qu'un phénomène, vrai sans doute, mais impliquant une miséricordieuse condescendance, ne modifiant en rien l'intime de son état, et ne se rattachant pas, par lui-même, à l'ordre de vie où il vient d'entrer pour toujours. Aussi, le plus souvent, habituellement pour mieux dire, en dehors des actes sensibles que sa sagesse ou sa charité lui inspirent, même comme homme il demeure invisible : non qu'il soit devenu un Esprit, mais il vit comme font les Esprits, et la sublimité de sa gloire le dérobe à tout œil humain.

De plus, il est affranchi de toutes nos nécessités et servitudes; il est au-dessus des lois du temps, du lieu, enfin de ce monde où nous sommes et de l'existence qu'on y mène. Il ne peut plus ni mourir ni souffrir [1]; il n'a ni faim, ni soif; le sommeil n'alourdit plus jamais ses paupières; ni le froid ni le chaud ne l'affectent; il domine tout ce qui nous assujettit; il est exempt des moindres fardeaux que portent nos épaules. Il n'a plus d'indigence et n'en est plus capable; donnant encore, il ne reçoit plus rien; ou s'il semble recevoir, ce n'est qu'une occasion qu'il procure à son cœur de donner davantage. C'est ainsi que pour le bien de ses tant aimés disciples, et afin de confirmer leur foi, restée malgré tout chancelante, il prend place à table avec eux et mange ce qu'ils lui servent. Il le fait au Cénacle [2]; il le fait une seconde fois au bord du lac de Tibériade, après que, s'étant manifesté à eux par un miracle, il les prépare, dans une frugale et mystérieuse agape, à recevoir les dons et les pouvoirs suprêmes qu'avant de remonter au ciel il veut laisser dans son Église, et d'abord conférer à Pierre, qu'il achève là d'en constituer le chef immortel et infaillible [3].

Ainsi, hormis de son propre amour et de ce que cet amour lui demande, il est libre de tout; son indépendance est entière. Cela seul constitue un état éminemment saint, puisque l'un des principaux aspects de la sainteté, c'est la séparation complète de ce qui est imparfait, bas, grossier et profane. On peut voir là une des raisons pour lesquelles l'Église, en ses Litanies, donne à la Résurrection de Jésus l'épithète de *sainte* [4].

1. Rom. VI, 9.
2. Luc. XXIV, 41, 43.
3. Joann. XXI, 12, 18.
4. Per sanctam resurrectionem tuam, libera nos, Domine. Litan. Sanct.

La source et le fonds de cette indépendance du Christ ressuscité, c'est la plénitude absolue qui est en lui, et qui lui vient en principe de sa génération éternelle, dont sa Résurrection prolonge, pour ainsi dire, et perfectionne humainement l'effet : ce qui fait dire à saint Hilaire que ce mystère rend l'homme-Dieu « totalement Dieu ». La relation profonde de cette génération du Verbe avec cette résurrection investissant de divinité toute l'humanité du Sauveur, nous est très explicitement indiquée par saint Paul, qui approprie également à l'un et à l'autre de ces mystères cette solennelle parole de Dieu : « Tu es mon Fils, et je t'ai engendré aujourd'hui [1] ». Cet aujourd'hui, pour l'Apôtre, c'est tout ensemble et le jour éternel et notre glorieux jour de Pâques. La splendeur de la vie divine, donnée au Verbe par la génération essentielle, est donnée à l'humanité quand elle sort du tombeau. Nous avons redit souvent que cette humanité bénie possédait, dès son origine et tout le temps de son parcours terrestre, toutes les perfections et les gloires du Verbe qui la régissait et de la nature divine en laquelle elle vivait ; mais le principe s'épanouissait maintenant en toutes ses conséquences. Or, cette expansion plénière de sa vie la plus haute emplissait intérieurement Jésus de telle manière que tout besoin du créé lui devenait impossible. Dieu étant le tout de cet homme, rien ne lui était plus dès lors ni utile ni surtout nécessaire.

Mais en disant que Jésus est désormais libre de tout, nous avons ajouté : hormis de son amour. En effet, on découvre ici quelque chose d'admirable : c'est que cet amour ineffable le pousse à user plus que jamais pour nous de cette divine liberté dont jouissent ses puissances.

1. Hebr. I, 5. — Hanc (repromissionem) adimplevit filiis nostris resuscitans Jesum, sicut et in Psalmo secundo scriptum est : Filius meus es tu, ego hodie genui te. Act. XIII, 33.

Nous profitons de ce qu'il gagne, et ce que son Père lui octroie, il a hâte de le partager avec nous. Cette gloire, qui le relève si haut par-dessus les pauvres mortels, devrait, ce semble, sinon refroidir, du moins restreindre, ne fût ce que par quelque endroit, ses relations avec les hommes ; loin de là, elle les augmente. Sans doute, durant les quarante jours qu'il lui plaît de passer encore sur la terre, il ne paraît et ne parle point aussi souvent qu'avant sa Passion; mais ce n'est là que le dehors. Au dedans et en réalité, il agit plus souverainement dans les âmes de tous ses disciples; il leur fait plus de grâces, les disposant secrètement à l'effusion prochaine de ce don suprême qui est l'Esprit-Saint. Puis, si l'on veut regarder les choses en leur vrai fond, il est clair qu'à dater de cette résurrection glorieuse, les rapports effectifs du Christ avec le genre humain commencent de devenir universels. Les gentils recevront demain l'Évangile, et le nom de Jésus sera porté jusqu'aux confins du monde.

Enfin notre grand Ressuscité s'ouvre lui-même sa grande et triomphante carrière Eucharistique. Sans doute il a institué l'Eucharistie la veille du jour où il devait mourir : pour toutes sortes de raisons, il le fallait ainsi. Certes aussi, étant ordonnés prêtres ou même évêques, les Apôtres pouvaient, dès le Samedi saint, immoler leur Agneau en consacrant l'Eucharistie. S'ils l'avaient fait, ils eussent consacré et consommé Jésus mort, tel qu'il était alors dans le sépulcre. Mais qui peut penser qu'ils l'aient fait? Je ne sais quel instinct nous persuade qu'en dehors de toute autre raison, il y aurait eu là une sorte d'inconvenance. Désormais, c'était différent; Jésus vivait, et, comme il l'avait annoncé, les Apôtres pouvaient vivre aussi [1], vivre de lui, en com-

1. Ego vivo et vos vivetis. Joann. XIV, 19.

muniant à lui tout entier. Quoi qu'il en ait été en fait durant les quarante jours précédant l'Ascension (ce que nous ne saurons qu'en paradis et n'avons nul besoin de connaître plus tôt), il est sûr qu'après la Pentecôte, et peut-être même au Cénacle où l'on attendait l'Esprit-Saint. le sacrifice divin fut offert, et la vie Eucharistique de Jésus inaugurée. Or, cela, quel surcroît ! Ce n'était plus, nous l'avons dit, la mesure pleine, entassée et foulée; c'était la mesure débordante [1]. Il est clair qu'en définitive, c'est à la vie ressuscitée du Christ, plus qu'à sa vie et à ses états passibles, que se rattache l'Eucharistie. Encore qu'elle ne soit jamais produite que moyennant l'immolation réelle, quoique non sanglante, qui représente et contient pour nous le sacrifice sanglant de la Croix, c'est cependant le Christ de Pâques, le Christ glorieux, le Christ céleste que les paroles du prêtre rendent présent sur nos autels. Et n'est-ce pas pour nous le signifier, que la couleur liturgique du culte Eucharistique n'est point le rouge, couleur des fêtes de la Passion, mais bien le blanc, employé pour toutes les fêtes glorieuses, comme Pâques et l'Ascension ?

Pour nous, nous devons entrer aussi par le désir, par la prière, par la vertu, dans cet état d'indépendance céleste où notre Jésus ressuscité est entré le premier. Chacun le sait, l'Église du moins ne cesse de nous le dire, tous les mystères de Jésus sont des lumières, des leçons, des exemples, et comme des formes où se doivent mouler les Chrétiens. Il y a pour nous tous une spéciale obligation d'imiter celui-ci. Le prêtre qui nous baptise nous plonge sous les eaux : c'est un mystère et une opération de mort et d'ensevelissement ; mais, nous ayant plongés sous les eaux, il nous en retire, et nous traite dès lors

1. Luc. vi, 38.

autrement qu'il n'avait fait auparavant : c'est un mystère et une opération de vie nouvelle et ressuscitée [1]. Tout cela est signifié par les rits de l'onction, du vêtement blanc et du cierge allumé remis aux mains du néophyte. Marchez désormais, dit saint Paul, « dans une vraie « nouveauté de vie » [2]. Vous n'êtes plus enfants de colère, mais de grâce et de complaisance ; plus fils d'Adam pécheur, mais du Christ Sauveur ; plus charnels, mais spirituels ; plus terrestres, mais déjà célestes. Telle est la vie chrétienne. La vie de Jésus sur la terre au sortir du tombeau en est donc le type très réel. Il s'y faut conformer, « pleurant comme si l'on ne pleurait pas, jouissant comme si l'on n'avait pas de jouissance, achetant comme ne possédant pas, usant de ce monde comme n'en faisant aucun usage [3] », se détachant toujours et se dégageant de tout ce qui est en bas. « Si vous êtes ressuscités avec le Christ », dit saint Paul, si vous êtes baptisés et voulez être fidèles à l'esprit de votre baptême, « cherchez les choses d'en haut, non les choses de la terre ; prenez goût aux réalités éternelles, non aux phénomènes passagers [4] ». En haut nos cœurs ; là-haut, où vit le Christ.

Le grand secret pour mener cette vie libre, pure et déjà presque surhumaine, ce n'est pas tant de considérer la vanité du monde, la fragilité et la bassesse de la vie présente, et sa propre misère à soi-même, et ses passions, et tout ce dont, sans la grâce, on serait naturellement ca-

1. Quicumque baptizati sumus in Christo Jesu, in morte ipsius baptizati sumus : consepulti enim sumus cum illo per baptismum in mortem, ut quomodo Christus resurrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. Rom. vi, 3, 4.

2. Ephes. ii, 3.

3. I. Cor. vii, 30.

4. Coloss. iii, 1.

pable, et ses défauts, et ses péchés, qu'il faut cependant haïr et déplorer (tout cela est utile, tout cela est comme indispensable; toute âme sage s'en souvient et y pense à certaines heures; mais ce n'est pas toujours l'heure d'y penser, et ce n'est pas, en tout cas, ce qu'il y a pour nous de plus efficace) : le plus efficace, ici comme partout, le plus déterminant, le plus triomphant, c'est de regarder, autant qu'on le peut et habituellement, en haut; c'est de considérer Dieu et Jésus; les perfections de Dieu, ses droits, ses attributs, ses appels, ses provocations, ses attentes, ses desseins, ses promesses; les mystères de Jésus et les grâces toutes divines qui découlent de ce qu'il dit, de ce qu'il fait, de ce qu'il ordonne, de ce qu'il souffre. C'est de se rappeler toujours qu'il est personnellement le point de départ et le chef de la vie chrétienne; que la grande vertu du baptême est de nous incorporer à lui, de nous donner sa vie, de nous faire de sa race, et de repandre en nous son Esprit, c'est-à-dire une lumière et une force par lesquelles nous sommes mis en mesure et en demeure, non seulement de ne pécher plus, comme saint Jean le dit expressément [1], mais encore de juger toutes choses [2], de discerner notre voie, de la suivre, et en montant de clarté en clarté, de liberté en liberté, d'en venir à l'état intérieur de celui qui disait : « Vivre, pour moi, c'est Jésus-Christ [3]. J'ai estimé et prononcé qu'à côté de lui tout m'est néant et détriment; et par le cœur, par l'ambition, par l'espérance, j'ai déjà quitté ce monde « qui ne me paraît que de la boue » [4]. Je ne lui demande plus rien, hormis, si Dieu le veut, de me nourrir et de me vêtir [5]. Quant au

1. Qui natus est ex Deo, non peccat. I. Joann. III, 9.
2. Spiritualis judicat omnia. I. Cor. II, 15.
3. Philipp. I, 21.
4. Ibid. III, 7, 8.
5. Habentes autem alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus. I. Tim. VI, 8.

reste, je le délaisse pour aller à Jésus, connaître Jésus, l'étudier, l'aimer, le servir, lui ressembler et m'unir à lui tout entier sans fin et sans mesure.

QUATRE-VINGT-SEIZIÈME ÉLÉVATION

DE NOTRE-SEIGNEUR MONTANT AU CIEL.

O mon Jésus ! vous contempler dans vos mystères est le plus délicieux des labeurs, et essayer de dire ce qu'on en a entrevu est tout ensemble, dans l'âme qui vous aime, un besoin très impérieux, une joie toute divine et une inexprimable souffrance. On veut tant voir et l'on voit si peu, de si loin, à travers tant de brouillards ! Il n'y a rien pour humilier l'esprit comme de le soulever vers ces régions qui vous sont familières; et vous ne nous donnez jamais mieux la conscience de notre infirmité, que quand nous sommes appliqués à ce qu'il y a en vous de plus sublime. Comment dire ce qu'à peine on conçoit ? Et pourtant comment ne pas vouloir dire ce que l'on croit en avoir aperçu, sinon toujours compris ? Les moindres lueurs qui vous éclairent à nous et qui, si on les compare à l'infinie splendeur du foyer d'où elles émanent, sont des ombres plutôt que des clartés, nous découvrent cependant plus de choses, nous enseignent plus divinement, nous touchent plus profondément que les évidences les plus parfaites et les plus étendues de l'ordre naturel. O Dieu ! vous êtes le plus attirant, le

plus ravissant, mais aussi le plus désespérant des êtres. On ne se rassasie point du martyre auquel votre amour nous condamne ici-bas, mais c'est souvent un vrai martyre.

Comment comprendre, mon doux Seigneur, ce que raconte votre Évangile, et ce que nous professons dans le Symbole de notre foi, que ressuscité d'entre les morts, vous êtes monté aux cieux et vous y êtes assis à la droite du Père ? Qu'est-ce que cette Ascension ? Qu'est-ce que ces cieux ? Qu'est-ce que cette droite ?

Il est clair que, montant ainsi, vous changiez réellement de lieu. Les Apôtres, qui après avoir, sur le mont des Oliviers, entendu vos dernières paroles, reçurent votre bénédiction, et vous virent vous élever corporellement dans l'atmosphère, n'assistèrent point à un spectacle fantastique et ne furent pas le jouet d'une hallucination. Mais quand la nuée vous déroba tout à fait à leurs yeux, que devint votre corps ? Continua-t-il de monter par delà l'atmosphère terrestre ? Franchit-il d'autres espaces qui, pour nous, sont inaccessibles ? Parcourut-il des zones de plus en plus élevées, traversant successivement les régions innomées où se meuvent les soleils mobiles et où se tiennent les immobiles, s'il y en a qui le soient ? Cela est possible et même probable. Puisqu'il y a un ordre dans vos pensées, il y en a donc un aussi dans cette Création matérielle qui en est l'expression sensible; et comme cette Création contient des lieux inférieurs, où les êtres moins parfaits ont leur place assortie, on comprend qu'il s'y trouve aussi des lieux hauts et sublimes où s'établisse en paix et se déploie en liberté la vie des créatures les plus semblables à vous. Nous n'avons aucune expérience de ces lieux supérieurs; mais réduits à la conjecture quand nous cherchons à en former l'idée dans nos esprits, nous sommes rationnellement conduits à en affirmer l'existence.

Votre corps, ô mon divin Maître, occupe donc maintenant un lieu déterminé, un lieu que je ne me figure pas, mais qui doit être comme la cime du monde. Et ce lieu, qui est votre place propre, il est créé pour vous; vous seul pouvez l'atteindre, et personne, hormis vous, n'est en état de le remplir. Quoiqu'il soit tout entier et d'avance en harmonie complète avec votre sainte gloire, je crois que ce qu'il a de plus glorieux vient de vous. Mais étant ce qu'il y a de plus élevé dans la Création, il doit être en même temps ce qui s'y trouve de plus intérieur. L'imagination est dépassée ici, car pour elle ce qui est au-dessus n'est jamais au dedans et ne saurait constituer un centre. L'esprit va plus loin qu'elle, et il est clair, à ses yeux, que le terme de votre ascension est le dernier intime des choses. Monter aux cieux, pour vous, ô adoré Jésus, c'est pénétrer, à titre de Pontife, dans le saint des saints de l'univers. Ce saint des saints est très assurément une créature, mais qui touche le Créateur, et d'aussi près que possible. On dirait le séjour personnel de Dieu dans son œuvre.

Évidemment Dieu est partout; mais il n'est pas partout de la même manière, en ce sens qu'il n'a pas partout la même opération. L'Écriture dit du Seigneur qu'il habite en son temple et qu'il a son siège dans le ciel [1]. Ce temple, ce ciel, cette habitation du Seigneur, c'est le « Sanctuaire » dont nous parlons et le terme où votre Ascension commence de vous établir. Dieu y opère comme nulle part ailleurs, plus magnifiquement, plus saintement, plus divinement; ses perfections y sont plus déployées, sa divinité s'y fait voir davantage; et c'est précisément parce qu'il opère là avec cette entière liberté et, si on peut l'oser dire, à sa

1. Dominus in templo sancto suo; Dominus in cœlo sedes ejus. Psalm. x, 5.

manière et suivant sa nature, que l'Esprit-Saint déclare qu'il y est *chez lui*. Or, *chez lui*, c'est *chez vous*, ô Jésus. Si Dieu opère souverainement et séjourne dès lors dans ce lieu ineffable, c'est, pensons-nous, que de toute éternité ce lieu vous est destiné, destiné à votre repos, destiné à votre gloire.

Votre Ascension a donc une face extérieure. Sous cet aspect les hommes la virent durant le temps et dans la mesure que comportait leur état terrestre, ce qui suffisait à fonder dans leurs âmes l'invincible certitude d'un fait dont ils devaient bientôt témoigner jusqu'au sang. Mais cette Ascension a sa face intérieure ; car c'est une loi absolue dans votre saint royaume, ô Dieu qui êtes la vérité et ne faites que des choses sincères, c'est une loi, dis-je, que tout ce qui paraît dehors suppose un dedans auquel il correspond, et dont il est tout ensemble et le fruit et le signe.

Que fut donc au dedans cette Ascension dont l'Evangile nous dit l'histoire? Ce dut être, si je ne me trompe, votre mise en possession successive des divers modes d'être, d'existence, de vie qui s'étagent hiérarchiquement les uns sur les autres, selon les divers ordres de créatures à qui Dieu les a départis. Il ne semble pas probable que vous ayez eu à investir votre sainte humanité d'aucun nouveau mode d'être précisément humain ; vous les possédiez tous en excellence, étant le chef de notre race. Mais du plus élevé de ces modes jusqu'à celui qui est exclusivement propre et essentiel à Dieu, on conçoit qu'il y a des degrés innombrables, et c'est le long de cette série indéfinie que sont graduellement disposés les bons anges. Chacun de ces degrés constitue en lui-même tout un ordre spécial de beauté, de puissance, de sainteté, de fécondité, de gloire et de béatitude. A mesure donc que vous montiez, votre humanité entrait en possession effective des apanages particuliers dont la divine sagesse a doté ces

magnifiques Esprits. Vous vous montriez successivement équivalant à tout ce que vous atteigniez; et ce que vous aviez ainsi atteint et pris, vous le dépassiez soudainement pour arriver sans délai à quelque chose de supérieur, qu'incontinent vous dépassiez encore; et ainsi de suite jusqu'à ce que toute créature fût décidément surpassée. C'est ce qu'enseigne saint Paul quand il écrit que « Dieu a opéré selon l'étendue de sa puissance dans le « Christ Jésus, lorsque, l'ayant ressuscité d'entre les « morts, il l'a établi à sa droite dans les hauteurs célestes, « au-dessus de toute principauté, de toute puissance, « de toute vertu, de toute domination, enfin de tout ce « qui a un nom dans ce monde et dans l'autre, et qu'ainsi « il lui a mis toutes choses sous les pieds[1] ».

Cela veut dire, sans aucun doute, que dans des proportions toujours et incommensurablement croissantes, quoique le point de départ échappe déjà à nos estimations, votre bénie humanité, mon Sauveur, est successivement entrée, par ce mystère, en des états de plus en plus divins, pour arriver finalement et pleinement à l'état personnel de Dieu, autant que le peut une créature. Ainsi, sans devenir immense, votre humanité s'est de plus en plus avancée dans l'immensité; sans devenir éternelle, elle a été de plus en plus établie dans l'éternité, sans devenir toute-puissante, elle a participé de plus en plus à la toute-puissance; sans devenir universelle et absolue, elle a eu de plus en plus les propriétés, les énergies, les splendeurs, les attributs de ce qui est absolu et universel. Et c'est sûrement en cela que consiste, en réalité, votre « séance à la droite du Père » : car siéger à la droite de Celui qui est partout, n'est-ce pas être à la place la plus digne qui se puisse tenir après lui et comme

1. Ephes. I, 19, 22.

à son niveau ? Votre humanité n'est pas le Père, mais elle est à côté du Père, recevant de lui, par le Verbe qui la possède, tout ce qu'il lui peut donner ; elle n'est pas Dieu, mais elle est toute divine et l'humanité personnelle de Dieu.

Toutefois, et il importe beaucoup de le comprendre, ce n'était pas du dehors que ces ondulations de plus en plus divines affluaient de moment en moment sur votre heureuse humanité. Tout partait de votre intérieur et de ce centre vivant de grâce qui est l'union hypostatique ; de sorte que cela ressemblait bien moins à une investiture qu'à une irradiation et une espèce d'épanouissement. Rien de nouveau ne se passait ici en vous, hormis le déploiement, maintenant libre et entier, de la plénitude de divinité qui formait votre fonds depuis l'origine, mais qui était demeurée royalement captive sous l'adorable mystère de votre état passible. Les anges ne vous donnaient donc rien de tout ce qui est à eux par nature, par grâce ou par gloire, excepté leur adoration, leur amour et leur louange pleine d'un saint transport. Bien loin de vous donner quelque chose, ils reconnaissaient et saluaient en vous le principe et l'auteur de tout ce qu'ils ont, de tout ce qu'ils font déjà. Certes, ils n'avaient pas plus à vous doter ici qu'à vous aider ; et comme, au témoignage de saint Luc, c'est « par votre propre Esprit que vous vous êtes enlevé dans le ciel [1] », c'est aussi de votre propre Esprit que vous receviez, en vous élevant ces inondations déifiantes.

Et maintenant, ô humanité sacrée, vous voilà toute passée au delà des horizons visibles ; vous appartenez toute à l'ordre des réalités transcendantes ; vous n'êtes et ne serez plus jusqu'à la fin pour les enfants des hommes

1. Per Spiritum sanctum assumptus est. Act. I, 2.

qu'un pur objet de foi, comme la substance divine elle-même. Votre corps, restant un vrai corps, existe et agit désormais d'une manière spirituelle. Votre état Eucharistique, qui vous fait demeurer parmi nous et vous livre encore à nous tout entier, se réfère néanmoins à votre état céleste, et nous ne vous voyons pas plus sous les espèces sacramentelles, que nous ne vous contemplons dans votre gloire. Pour nos sens vous êtes disparu et aussi loin de nous que possible. Le cœur en ressent de la peine ; l'exil en devient plus pesant, et dès lors la mort plus souhaitable. Nous savons, en effet, que « tant que nous sommes dans notre corps, nous vivons éloignés de vous [1] ». Aussi disons-nous comme l'Apôtre : « Je désire me dissoudre et être avec le Christ [2] » ; car « vivre, pour moi, c'est lui, et la mort m'est un gain [3] ».

Mais tandis que livrés à votre Saint-Esprit, nous gémissons ainsi, mon doux Maître, vous dites à chacun de nous : Je ne me montre plus, mais je me donne encore ; tes yeux ne me voient point, mais ton cœur me possède; et c'est précisément parce que je me suis rendu invisible à tes yeux, que je puis substantiellement demeurer dans ton cœur. C'est là la consolation de ce monde, et ce qui donne, avec la force d'y finir son chemin, la vertu d'en attendre le terme avec patience. Ne vous avais-je pas dit : « Il vous est expédient que je m'en aille [4] ? » Vous bénéficierez de mon départ, et ma gloire sera pour vous tous la source vive de la grâce. Je vous hausse en m'élevant ; mon ascension ne fait que préparer, inaugurer et assurer la vôtre. Par la foi, par l'espérance, par l'amour, elle soulève vos âmes jusqu'au lieu sublime où

1. II. Cor. v, 6.
2. Philipp. I, 23.
3. Ibid. 21.
4. Joann. XVI, 7.

je vis. Elle vous permet d'avoir déjà « votre conversation dans le ciel[1] ». A la fin elle enlèvera à la tombe vos corps ressuscités ; et ces corps corruptibles, maintenant si grossiers, devenus alors spirituels comme le mien[2], refléteront sa beauté, seront associés à sa gloire et partageront à jamais ses délices.

1. Philipp. III, 20.
2. I. Cor. XV, 44.

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME ÉLEVATION

DE LA GLORIEUSE ASCENSION DE JÉSUS.

O ma couronne, ma tête divine, ma reine, ma sœur et ma fiancée céleste, humanité sacrée, humanité chérie de mon Sauveur, qu'est-ce pour vous qu'être assise et établie pour toujours « dans la gloire du Père » ? Nous fêtons aujourd'hui votre triomphe; vous prenez possession de votre trône, d'un trône élevé par-dessus tous les cieux, par-dessus tous les Anges, par-dessus tout ce qui a un nom dans le siècle présent qui se voit, et dans le siècle à venir que nous ne voyons point encore. Vous montez au sommet des choses; vous-même êtes ce sommet, ou plutôt il paraît enfin que vous l'êtes, et cela éclate à tous les yeux; car ce n'est point une nouveauté, et alors même que nul, excepté vous, ne le savait sur la terre, c'était chose accomplie, et ce fait dominait tout, décidait tout, réglait tout dans le monde de vos créatures. Oh ! souffrez que j'entrevoie votre gloire et que je dise ce que, grâce à vous, j'en aurai entrevu. Suprême attrait, suprême amour, si l'on ne vous ignorait pas tant, on vous aimerait davantage; si du haut du ciel où vous êtes, quelque échappée de vos grandeurs arrivait jusqu'à nous, l'exil

ne différerait pas tant de la patrie. Ce n'est pas vous, je le sais, qui retenez ces splendeurs captives, quoique, selon votre dessein, nous devions cheminer ici-bas dans la foi. Mais, sans troubler cet ordre, que de clartés divines pourraient luire à nos yeux, et que d'effets produirait de lui-même en nos intelligences cet Esprit que, depuis si longtemps, vous nous avez envoyé, et dont vous avez dit qu'il devait tout nous apprendre [1] ! Ce sont les hommes qui, par leurs péchés, leur malice et leur insouciance, empêchent ces illuminations d'en haut et gênent la liberté de cet Esprit si bon, si aimant et de toute manière si magnifique. Non, les nuages qui vous dérobent à nous ne seraient point si épais, si tant de vapeurs et de fumées ne montaient incessamment vers vous du sein de notre humanité coupable. Mais vous êtes tout-puissant, et quel obstacle, si vous le voulez bien, ne franchira pas votre amour ? Révélez-vous, déclarez-vous. Nous voulons savoir de vous tout ce que comporte la condition présente. Nous avons faim et soif de cette science qui est notre vie : notre vie, parce qu'elle vous donne à nous, et nous fait vivre de vous qui êtes notre vie éternelle [2].

Qu'est-ce donc, ô chère humanité de mon Dieu, qu'est-ce pour vous qu'être élevée jusque dans « la gloire de votre Père » ? Cela ne veut-il pas dire qu'aux yeux des Anges et de toute créature, vous, créature aussi, née d'une femme comme nous, mais tellement unie à la divinité que vous n'avez de subsistance qu'en la seconde de ses trois Personnes, maintenant que vous avez achevé votre course, accompli votre sacrifice et consommé votre œuvre ; maintenant que, revenant à votre origine, vous rentrez dans votre repos et jouissez de votre conquête, vous

1. Vos docebit omnia. Joann. xiv, 26 ; xvi, 13.
2. Ibid. xvii, 3.

recevez ostensiblement, selon toute leur plénitude essentielle, les effets de cette divine union qui, dans les jours de votre obscurité, étaient retenus par vous, dans les profondeurs sublimes de votre être : réellement et totalement présents, il est vrai, mais ramassés dans leur principe, comme la sève qui s'épanouira dans l'arbre au printemps, est, tant que dure l'hiver, ramassée et cachée dans sa souche ?

Selon leur capacité, qui correspond à leur fonction et au rang qu'ils occupent, les Anges ont contemplé cet épanouissement successif de votre divinité personnelle qui s'est fait aujourd'hui dans votre humanité, et qui est le fonds même du mystère de votre Ascension. Qu'était-ce, en effet, pour vous que monter de la terre au ciel, sinon paraître en des degrés de plus en plus élevés de perfection et de gloire? et si, à cette élévation spirituelle, qui avait toute sa source au dedans, correspondait un mouvement local, ce mouvement n'en pouvait être que la conséquence et l'expression. A chaque moment de ce parcours inénarrable vous vous êtes donc montrée plus belle, plus lumineuse, plus pure, plus spirituelle, plus sainte, en un mot plus divine, ô chère humanité ! Ceux dont l'œil vous suivait dans cette ascension merveilleuse sentaient croître d'instant en instant leur admiration, leur respect, et leur amour pour vous. A mesure que votre divinité devenait plus manifeste et plus éblouissante, ils la confessaient avec plus d'enthousiasme, et éclataient davantage en applaudissements, en bénédictions, en transports.

Et quand vous fûtes au terme, quand, pour vous regarder, toute créature dut lever la tête, et qu'en dehors de vous, vous ne pûtes plus voir que des êtres placés sous vos pieds ; quand tout ce qui n'est pas Dieu vous fut un trône et comme un escabeau, alors votre forme

humaine fut telle qu'en la considérant il n'était plus possible d'y voir autre chose que le voile transparent, l'ostensoir, le sacrement de la divinité. Elle était purement la face créée et le visage extérieur de Dieu, Dieu apparu, Dieu-Homme, Dieu dans la chair, mais une chair glorifiée, appropriée, et vraiment déifiée. Tout lui ressemblait dans la cité des saints; mais elle-même, tant elle était éminente et incomparable, elle ne ressemblait à personne: forme transcendante et absolument unique, auprès de laquelle la forme, pourtant si ineffablement belle et splendide de Marie, reste pâle comme la lune en regard du soleil; type de toutes les créatures, mais n'ayant d'autre type que Dieu, dont elle est l'image aussi parfaite qu'une image créée le puisse être. Au moment, en effet, où votre glorification se consomme, les innombrables et infinis attributs de la nature divine investissant votre nature humaine, la pénètrent et la transfigurent à ce point, qu'elle n'est plus distincte du Verbe que comme notre parole l'est de notre pensée qu'elle exprime. On peut bien voir alors jusqu'où est vrai ce que vous aviez dit aux Apôtres: « Qui me voit, voit mon Père; car mon Père est en moi, et je suis en mon Père, et définitivement mon Père et moi sommes un [1] ». C'était donc là pour vous, ô Jésus, être « dans la gloire du Père ». O Marie! que vous êtes heureuse, et qu'en vous inondant de délices, ce mystère de l'Ascension doit vous inspirer de fierté! Tige de Jessé, c'est donc là votre fleur! La voici tout entière ouverte à présent, montrant toutes ses couleurs et exhalant tous ses parfums! L'Église du ciel en est tout embaumée, et les Esprits bienheureux qui, depuis plus de quatre mille ans, contemplent l'essence divine, tremblent pourtant d'émerveillement et de

1. Joann. XIV, 9.

bonheur, dès qu'ils voient ce fruit de votre sein.

O mon Jésus! si dans nos ombres (ne devrais-je pas dire nos ténèbres ?) il nous était donné d'apercevoir quelque chose de vous en cet état divin ! Mais, vous-même l'avez dit, tant que nous marchons en ce monde, et demeurons dans ce corps de péché, mieux nous vaut croire que voir [1]

Et quelle grâce est-ce déjà de savoir ce que vous êtes, et de vous pouvoir contempler dans la foi ! Qu'elle a de prix, cette grâce, et qu'elle est sanctifiante !

Au reste, ce qui sanctifie ici, c'est justement ce qui ravit ; car même quand on vous regarde ainsi de loin avec les yeux illuminés du cœur que le baptême a créés en nous et que la sainte oraison ouvre parfois si grands, il n'y a rien de vous qui ne saisisse tout l'être et ne l'enlève bien haut par-dessus tout ce qui est moindre que vous, c'est-à-dire par-dessus toutes choses. En vérité, que peut-on encore trop aimer de sensible quand, invinciblement convaincu du fait et de l'existence de ce sensible divinisé, de cette divinité se traduisant elle-même et se livrant à nous dans l'ordre sensible, on vous contemple, vous, mon Sauveur, vous, vrai Dieu et vrai homme, à la clarté de la prière chrétienne ? Hormis l'évidence de ce que nous laisse apercevoir cette lueur matinale, que pouvons-nous naturellement vouloir ? Qu'est-ce, ô Verbe incarné, qu'est-ce en soi, qu'est-ce pour nous qu'un rayon de vos yeux ? Quelle en est la beauté, la portée, la vertu ? Qu'est-ce que l'éclat de votre front, l'harmonie de votre visage, la grâce de vos lèvres, le charme de votre sourire ? Qu'est-ce que la mélodie de votre voix ? que ressent celui qui reçoit votre souffle ? Ce souffle tout-puissant qui tuera l'antechrist [2], qu'est-

1. Beati qui non viderunt et crediderunt. Joann. xx, 29.

2. Et tunc revelabitur ille iniquus quem Jesus interficiet spiritu oris sui. II. Thessal. II, 8; Is. xi, 4.

il quand il envoie et communique le Saint-Esprit? Qu'est-ce que ce cœur de Dieu, ces mains de Dieu, ces pieds de Dieu ? que devient ici l'art humain ? Quelle apparence gardent nos meilleurs chefs-d'œuvre ? Et de notre idéal lui-même, que reste-t-il? Tout est par vous tellement dépassé, que devant vous il s'évanouit et semble n'avoir plus d'existence.

Et dans ce monde de la foi dont je parle, dans ce monde où nous sommes déjà, où nous vivons, nous, les fils de votre grâce, nous ne vous connaissons pas seulement; il ne nous est pas seulement accordé de faire chaque jour grandir en nous cette connaissance, nous vous mangeons, nous vous savourons. O Jésus, paradis de délices, festin dont on ne se rassasie jamais, trésor de joie, abîme de félicité pure, quand nous plongerons-nous en vous tout entiers et pour n'en plus sortir? Vous entrevoir seulement tel que vous êtes nous ferait mourir de bonheur; et de vous voir face à face nous fera vivre éternellement. C'est notre espoir et notre destin.

En attendant, nous avons vraiment votre substance, et vous en avez fait « notre pain quotidien ». L'Eucharistie vous donne à nous dans la réalité de votre état actuel; car vous n'êtes nulle part différent de vous-même; et si quelque changement se rencontre en ce mystère, il ne vous affecte point réellement, il ne modifie rien dans votre être; il est tout relatif à nous, à notre faiblesse que votre sagesse ménage, à notre indignité qu'elle travaille à faire disparaître, à notre incapacité qu'elle remplace par une aptitude. O Jésus, qui êtes assis à la droite du Père, et qui siégez aussi dans mon cœur! qui vivez dans le sein de Dieu, et qui vivez aussi dans mon sein! O ascension glorieuse! O descente miséricordieuse! On désire, et l'on ne souhaite plus rien; on a faim, et l'on est saturé; on a soif,

et l'on se sent ivre ! Qu'il fait donc bon aujourd'hui chanter avec l'Église : « Source vive de notre salut, ô Jésus, volupté des cœurs, créateur de ce nouveau monde qui naît de votre Rédemption, chaste lumière de ceux qui aiment ! O vous qui nous montrez l'exemple et nous ouvrez la voie, soyez le terme où nos âmes aspirent, soyez la joie qui tarira nos larmes, soyez le doux salaire qui paiera nos travaux [1] ».

1. Hymn. Vesp. in festo Ascens.

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME ÉLÉVATION

DE LA PUISSANCE DE JÉSUS, ET COMMENT IL SE JOUE DANS TOUT L'UNIVERS EN LA PRÉSENCE DE DIEU.

Mon suprême et adoré Maître, vous êtes « le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs »[1]. A votre Nom tout genou fléchit[2], et toute puissance vous a été donnée au ciel et sur la terre[3]. L'exercice que vous faites de cette puissance divine est immense; il est immensément moins grand que cette puissance elle-même. Le gouvernement de votre Création nous apparaît assurément comme quelque chose de gigantesque; rien que d'y penser donne le vertige; cependant, loin d'épuiser votre pouvoir, cet acte étourdissant n'exige point même de vous ce que nous avons coutume de nommer un travail; et c'est dans le sens le plus étroit qu'il faut prendre cette phrase savante où l'Esprit-Saint nous dit que « vous vous jouez dans tout l'univers en la présence de Dieu »[4].

1. Apoc. xix, 16.
2. Philipp. ii, 10.
3. Matth. xxviii, 18.
4. Ludens coràm eo omni tempore, ludens in orbe terrarum. Prov. viii, 30.

Oui, c'est un jeu pour vous, ô ma douce Sagesse incarnée, de gouverner les Anges dont la foule ne se peut point compter, dont les variétés sont comme infinies, dont la vie n'est point mesurée par le temps, et dont les mouvements libres échappent à nos calculs. C'est un jeu pour vous, ô Jésus, de gouverner les hommes, cette autre foule, peut-être moins grande, peut-être plus grande que celle des Anges (nous ne le savons point); ces hommes que vous daignez appeler vos frères, et qui si souvent, hélas! se font vos ennemis. Ce n'est qu'un jeu pour vous de les régir; de régir chaque individu dans les myriades d'événements qui forment le tissu de son humble existence; de régir les nations et l'humanité tout entière dans les phases si nombreuses, si complexes, si tourmentées qui constituent leur vie et leur histoire. C'est un jeu de tout surveiller, de pourvoir à toutes choses et de répondre à tout; un jeu de tout disposer avec sagesse, de tout distribuer avec équité, de faire abonder partout l'amour sans jamais troubler la justice, et de tout mener à bonne fin en réduisant à l'ordre tous les dérèglements et en tirant le bien du mal même. Et c'est encore un jeu pour vous, mon Sauveur, de juger le peuple des morts, de recevoir et de considérer ces flots humains qu'à chaque moment le temps pousse de force dans l'abîme de votre éternité, flots limpides, flots sablonneux, flots trop souvent fangeux; d'en séparer les divers éléments, d'en déclarer l'état suprême et d'en fixer le dernier sort.

Quoi même! ces actes si différents et si multiples de votre unique puissance, vous les faites tous à la fois et vous les faites toujours. Conçoit-on cela possible? Oui, pour vous et en vous; mais pour vous seul, et en vous seul. Il y a plus encore néanmoins; car cette incommensurable action, par laquelle votre puissance s'exerce, n'est et ne peut être jamais pour vous qu'un acte secondaire,

une sorte d'accessoire, un pur surcroît ; et c'est là une nouvelle raison de la nommer un jeu.

C'en est un, parce que vous faites ces choses avec une aisance et une célérité inexprimables ; mais c'en est un surtout parce que cela reste la plus extérieure, la moins considérable, oserai-je dire la plus indifférente de vos occupations.

Ravi par une vision intime. et ne pensant plus qu'à la traduire, un artiste chemine au bord d'un fleuve ou dans les sentiers d'une forêt ; l'esprit tout rempli d'un problème dont il pressent la solution, un savant s'assied à table et prend sa nourriture ; un saint, dont la conversation est déjà dans le ciel, met le matin le vêtement qu'il déposera le soir, ou travaille des mains pour gagner le pain de sa journée : ces possédés du beau, du vrai, du divin, font bien réellement toutes ces actions humaines ; ils y donnent par là même une mesure d'attention; mais où est vraiment leur âme, le regard, l'activité et la vie de leur âme ? à leur vision, à leur pensée, à leur amour. Dans un degré ineffablement supérieur, telle est votre âme, ô mon Jésus. Tout appliquée qu'elle est à tant d'étonnants ministères que votre divinité lui confie, les voulant désormais exercer par elle seule [1], votre âme y est incomparablement moins livrée qu'à ce regard d'amour qu'elle rend au Père céleste en échange de ce regard premier, vivant et éternel, que le Père vous donne à vous et qui vous constitue son Fils. Cette âme s'élance et passe tout entière dans l'acte d'adoration qui accompagne ce saint regard, et qui, étant comme sa correspondance suprême à la grâce de l'union

1. Neque Pater judicat quemquam, sed omne judicium dedit Filio... et potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est. Joann. v, 22, 27.

hypostatique, est aussi comme la cime du culte dont elle honore le mystère qui est le fonds même de cette grâce, à savoir votre génération éternelle et consubstantielle. Si ardemment, si souverainement, si pleinement y est-elle adonnée, qu'on peut dire qu'elle y est consommée, qu'elle ne vit point ailleurs, qu'elle ne fait rien de plus et n'a pas souci d'autre chose. Et c'est ce que l'Écriture nous révèle quand elle nous dit que « vous jouant dans tout l'univers », vous y demeurez « en la présence » et comme sous l'œil « de Dieu ».

Ah ! jour et nuit, je dis pendant que pour nous ici-bas les jours et les nuits se succèdent, vous veillez, ô mon doux Seigneur, vous pourvoyez à ce que ni la pâture ne manque au petit de l'oiseau, ni la goutte de rosée au brin d'herbe. Vous comptez tous nos pas[1] ; vous sondez nos reins et nos cœurs[2]; vous savez le nombre de nos cheveux, et il n'y en a pas un seul qui, sans votre permission, puisse choir de notre tête[3]. Que nous êtes-vous? que nous dites-vous dans le secret ? que faites-vous pour nous à chaque heure ? jusqu'où vous donnez-vous à nous par la grâce, par les Sacrements, par le saint Sacrifice, enfin par toute cette action et cette communication divine qui est le ministère universel et incessant de votre Église? Certes, l'âme de chacun de nous ne lui est ni aussi présente, ni aussi fidèle, ni aussi efficacement et amoureusement dévouée que vous l'êtes, vous, Verbe incarné, au moins aimé, au moins aimant d'entre nous tous. A vous regarder faire ainsi partout les actes de votre Providence, actes si parfaits, si délicats, si opportuns, si appropriés, si pleins, si doux, si forts, si tendres; actes qui vous disent tant, qui vous donnent tant, où

1. Job. XIX, 16.
2. Psalm. VII, 10.
3. Matth. X, 30.

vous êtes tant, on vous y croit tout employé, tout concentré, tout dépensé. Il n'en est rien ; ce n'est « qu'un jeu » ; vous êtes « en la présence du Père » ; vous êtes avec le Père ; et, comme dit l'Évangile, où tout se précise, s'éclaire et se déploie, « vous vivez pour le Père [1] ».

1. Joann. VI, 38.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME ÉLÉVATION

CHANTEZ AU SEIGNEUR UN CANTIQUE NOUVEAU PARCE QU'IL A FAIT DES MERVEILLES [1].

Ces merveilles que vous avez faites et que nous devons célébrer par un cantique nouveau, ce sont vos mystères, ô Jésus, ces mystères qui, commencés par votre Incarnation bénie dans le silence et le secret de la maison de Nazareth, se terminent sur la terre par le splendide spectacle de votre triomphante Ascension. La création première est surpassée; voici qu'on peut apercevoir déjà « les cieux nouveaux et la nouvelle terre » [2]. Tout est renouvelé, et dix jours ne s'écouleront pas sans que l'Esprit promis par vous vienne mettre la dernière main à cette transformation universelle.

A de nouvelles merveilles il faut de nouveaux chants, et chantés par des cœurs nouveaux, jeunes, purs, candides, radieux, et que rien ne retienne, ni au dedans ni au dehors, de se livrer à la sainte joie qui les transporte.

A vrai dire, ce cantique nouveau, c'est vous, ô mon

1. Psalm. xcvii, 2.
2. Apoc. xxi, 1.

Jésus; car si nous ne l'avons pas compris d'abord, maintenant c'est une évidence : vous nous êtes toutes choses. Vous êtes donc un cantique, ô notre Verbe aimé : le cantique que Dieu se chante intérieurement à lui-même, le cantique que Dieu chante au monde, et qu'en retour le monde peut désormais chanter à Dieu. Vous n'êtes point, au sein de votre Père, un Verbe abstrait, froid, laborieux, comme celui de vos créatures qui dissertent, raisonnent, démontrent. Vous êtes bien une démonstration éminente, une raison excellente, un argument de Dieu transcendant et éblouissant ; mais paisible comme la vérité et silencieux comme la lumière qui rayonne d'un foyer, vous jaillissez cependant de l'abondance immuable du cœur de votre Père à la manière d'un cri ardent, comme l'élan et le jet d'une vie qui n'a pas de bornes, de cette vie dont vous nous révélez que l'essence est l'amour [1]. C'est à ce titre que vous êtes un chant; le cantique substantiel et éternel de Dieu, qu'il se dit avec ravissement, y goûtant des joies ineffables. Ce n'est là sans doute, ô Verbe, qu'un des aspects de votre divine beauté, et partant de votre divine nature ; car quelle idée, quel assemblage d'idées humaines vous pourra jamais signifier tout entier? Vous êtes la poésie, l'art, l'éloquence de Dieu, le fruit infini de son intelligence, la forme vivante de ses perfections, l'énoncé de son être, sa splendide manifestation, son doux, son majestueux, son enivrant visage. Mais à la condition de ne rien exclure de ceci, et du reste que l'on pourrait dire, et du reste incomparablement plus grand qui ne se peut point dire, oui, mon Jésus, vous êtes un chant et un cantique.

Peut-on vous contempler à vos propres clartés sans voir que vous êtes mélodie et harmonie tout ensemble?

1. I. Joann. IV, 8.

Mélodie, parce que vous êtes une véritable et unique personne, distincte de tout ce qui n'est pas vous ; si saillante, ou plutôt d'une propriété si singulière et si absolue, qu'en Dieu même, où tout est un, on ne saurait vous confondre avec d'autres ; mais harmonie aussi, parce que, dans votre unité inaltérable, vous contenez tout ce que Dieu conçoit de lui, en lui, et hors de lui : je ne dis pas seulement les conceptions diverses qu'il a de tout ce qui est réel, à commencer par lui, la réalité souveraine; mais encore celles qu'il a de tout ce que librement il pourrait faire encore. Étant l'expression vive et toujours subsistante de cette conception infinie, vous la célébrez par là même ; vous la glorifiez, vous la fêtez : or, c'est là la chanter.

Vous êtes donc à Dieu un cantique, et un cantique nouveau ; car, de toute éternité, votre divin Père vous commence, bien que, de toute éternité aussi, il vous achève, la fin étant pour vous identique au principe. Cependant, vous êtes Fils ; votre propriété personnelle est de *naître*, et partant vous naissez toujours. C'est toujours l'heure de votre Orient, parce que votre Orient est au-dessus des heures; orient d'ailleurs splendide et plein comme le midi; orient ferme et immuable qui n'a point d'occident. Ainsi, ô Verbe, vous êtes l'efflorescence de Dieu, sa jeunesse, sa fraîcheur, son printemps, son chant matinal, la première éclosion de ses lèvres. O cantique nouveau, qui pourrait vous entendre ? Celui qui vous entendrait aurait tout entendu.

Dieu vous dit aussi, Dieu vous chante au dehors : ce qui est une autre manière de se chanter lui-même; car ce qu'il fait, il le fait nécessairement et heureusement pour lui [1]. Le fond de ce chant ne varie point et dès lors de-

1. Prov. XVI, 4.

meure tout divin; mais il emprunte un nouveau mode, un mode créé, un mode sensible. Ce n'est point un mode angélique, quoique, même sous cette forme, les Anges le perçoivent; mais parce que le mode où il se chante ainsi est humain, c'est de chez nous qu'il monte vers les régions célestes. Sous cet aspect encore, ô mon Verbe incarné, vous êtes le Cantique et le Cantique nouveau. La musique de Dieu vient à nous dans la chair, et les sons qu'elle module en cette chair, sont le prolongement et l'expression humaine de ce que Dieu écoute et entend dans son cœur. Quelle mélodie, quelle harmonie aussi vous êtes dans cet ordre, ô Jésus! Vous dites Dieu, vous le dites toujours, vous le dites avec mesure, avec nombre, avec tant de simplicité que les plus petits vous comprennent, et avec quel charme infini ! Oh ! le dessein inexprimablement beau ! Oh ! l'accent ineffablement tendre ! Oh ! la grâce sans pareille de cette mélodie qui est votre vie ici-bas, mon Sauveur, la succession de vos mystères, la série de vos révélations, le cours de votre parole, l'enchaînement de vos miracles, de vos institutions, de vos souffrances ! C'est là une musique surhumaine, une mélodie, je le repète, que Dieu seul pouvait inventer, que seul il pouvait chanter. Et l'ayant inventée, non seulement il la chante pour nous, il la chante au milieu de nous; et quand son Verbe la chante ainsi, c'est vraiment l'un de nous qui chante.

Mais quelle mélodie harmonique, et par là même quelle harmonie vous êtes, ô Jésus, doux cantique de Dieu ! Car, encore que vous soyez unique, tant vous dépassez tout; encore que la sainte Église parle avec tant de sagesse quand elle dit que vous êtes « le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut[1] », et que loin de vous

1. Liturg. Miss. hymn. Angel.

pouvoir confondre avec qui que ce soit, on ne peut vous comparer un instant à personne; néanmoins, vous ne vous isolez jamais de ceux dont vous avez daigné prendre un jour la nature, ni même de tout cet univers dont votre prédestination et votre Incarnation vous constituent le chef. Outre que vous contenez d'une manière excellente, capitale, exemplaire, tout ce qu'il y a dans les créatures de vrai, de beau, de bon, si bien que ce qu'elles en ont, elles vous le doivent et ne l'ont qu'en vous ressemblant, vous avez la secrète vertu d'attirer tout ce qui est droit, de vous unir tout ce qui est simple et pur, et, en vous y unissant, vous achevez de le rendre, et simple, et pur, et droit. A la seule condition qu'elle ait bonne et sincère volonté, vous vous incorporez toute créature intelligente : de sorte que pénétrant de votre vie ces membres innombrables qui forment votre corps mystique, vous leur donnez à tous un même cœur, une même langue, une même voix avec vous; vous devenez dès lors le concert universel; et comme, par vous et en vous, Dieu a miséricordieusement voulu se chanter lui-même au monde, par vous et en vous, en retour, le monde chante son cantique à Dieu : cantique qui est toujours vous, mon Jésus, mais nous servant d'organe après avoir servi de voix à Dieu ; lui faisant agréer nos hommages après lui avoir rendu témoignage, et lui offrant enfin, à notre tête et en union avec nous, cette religion, cette piété, ces louanges, ces soumissions, cette reconnaissance, cet amour surtout qui lui sont dus. Et ce retour dans la vérité fait notre justice en finissant de nous établir dans l'ordre, et, pour tout dire, dans l'harmonie, telle que Dieu la conçoit, la veut et la réclame.

Quel cantique donc, ô mon Jésus, que ce chant unanime de toutes les créatures en vous! Quel rhythme, quelle mesure, quelle ordonnance, quelle unité, quelle

variété, quels appels, quelles réponses, quelles marches, quelles ondulations, quelles richesses, quelle suavité, quelle perfection, quelle plénitude dans cette musique qui est vous, accord vivant et éternel de Dieu et de ses créatures, si diverses, si libres, et toutes si incroyablement aimées!

Certes, ce cantique est digne de Dieu, et c'est à sa gloire qu'il se chante. Mais est-il assez admirable qu'à notre rang et pour notre part, nous le puissions aussi chanter! C'est une telle nouveauté pour nous, que, de nous-mêmes, à regarder notre nature, si parfaite qu'elle puisse être, non seulement nous n'en aurions jamais ni dit, ni entendu une note, mais nous n'en aurions même pas soupçonné l'existence. Pour qu'il nous fût révélé et ouvert par la grâce, il n'a fallu rien de moins que ces étonnantes « merveilles » dont parle le prophète, et qui sont vos mystères, ô Fils de Dieu fait homme. Et ce cantique est si nouveau, que la nature, une fois qu'elle le connaît, n'y peut plus sérieusement penser sans stupeur. Il l'est aussi en ce sens que sa nouveauté est tout à fait inépuisable; elle ne passera point; on ne saurait même dire qu'elle s'écoule. On entend ce cantique et on le chante depuis des siècles, il est jeune comme au premier jour et affecte l'âme comme si, venant de l'apprendre, on se mettait à l'entonner. O nouveauté de Jésus, ô vie sans ombre et sans vicissitude! Il y a plus; la nouveauté de ce cantique est puissante et active. Il renouvelle jusqu'en leur fond toutes les créatures qui le chantent; il les ramène à leur principe, et les met d'accord avec Dieu.

O mon aimé Seigneur, vous nous demandez vous-même de vous dire ce cantique sacré, car c'est de votre Esprit que nous vient cette invitation. En vérité, c'est nous qui, à genoux, avec larmes, et au prix de n'importe

quel sacrifice, devrions implorer de vous la grace de le chanter. Mais ici comme partout, vous gardez la priorité et faites toutes les avances. Nous le chanterons donc et tout en nous le chantera. Qui de nous, et quelle portion de nous, de nos puissances, de notre vie, de notre temps, restera hors de cette harmonie qui est vous, votre doctrine, vos préceptes, vos voies, et vos conduites? Hors de là s'ouvre cette sphère (est-ce une sphère ? non. ce doit être un trou; vaste comme un abîme, mais véritablement un trou), hors de là donc est ce trou dont le vieux Job disait « qu'il n'y a plus là aucun ordre et que » par cela même, « c'est le séjour de l'éternelle horreur »[1]. On ne chante point en ce lieu, on y crie et les cris y sont discordants. Mon Dieu! vous ne voulez pas que votre créature y descende et qu'elle soit à tout jamais privée du bonheur de chanter.

Que je vous chante donc, et mes frères avec moi, ce doux et tant aimé cantique qui est le Christ-Jésus, votre Fils et notre Sauveur; et que ma vie entière se passe à le chanter. Que je vous dise : Jésus; rien que Jésus, toujours Jésus, tout Jésus même, en la mesure que, de toute éternité, a marquée votre sagesse. Ou plutôt que Jésus lui-même qui est l'esprit de mon esprit et le cœur de mon cœur, que Jésus qui est ma joie et mon abondance intérieure, qui vit en moi, et bien plus, je l'espère, que je n'y vis moi-même; que Jésus se chante à vous, et en moi et par moi. Puisqu'il daigne vivre en moi, qu'il daigne encore y agir, qu'il y soit le verbe, l'expression, le cantique de mon action de grâces, le cantique de mon amour et de mon sacrifice; et que toutes les énergies, soit spirituelles, soit corporelles, dont vous m'avez doté

1. Ubi... nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat. Job. x, 22.

lui obéissent si bien, si constamment, si pleinement, qu'elles lui soient à toute heure ce que les cordes d'une lyre bien accordée sont à la voix de celui qui les touche pour soutenir et embellir son chant.

CENTIÈME ÉLÉVATION

COMMENT LE PREMIER VERSET DU CANTIQUE DES CANTIQUES TRADUIT EXPRESSÉMENT LES SENTIMENTS DE L'HUMANITÉ, TELLE QUE LA LAISSE JÉSUS APRÈS SON BIENHEUREUX PASSAGE EN CE MONDE.

« Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche [1] » ! Qui dit cela ? Toute créature. Elle le dit instinctivement par cela seul qu'elle désire être heureuse ; car le bonheur est dans l'union, et c'est le désir et le bonheur de l'union que cette parole exprime. Il n'y a pourtant à la dire avec intelligence et avec fruit que ceux qui, connaissant Dieu par la révélation, et spécialement par celle du Christ, savent avec certitude la fin dernière et toute surnaturelle que Dieu daigne nous destiner. Car c'est de Dieu que parle celui qui parle ici ; et ce qu'il n'a ni le droit, ni la hardiesse de demander à la plupart des créatures, il l'attend de son Créateur, ne craignant pas de déclarer tout haut devant Lui et devant tous cette ambition inouïe. Cette ambition, ce désir, ce besoin, cette prière étrange, qu'on dirait téméraire ou même insensée, n'est pourtant

1. Cant. I, 1.

que l'expression fidèle de l'état de sainte aspiration où Jésus laisse les créatures, après que, les ayant visitées, éclairées, purifiées, rachetées et déjà déifiées en principe, il les quitte pour monter aux cieux. Ce premier verset du Cantique se trouve être ainsi la réponse de l'humanité baptisée à cette divine provocation d'amour qui est l'ensemble des mystères du Sauveur. C'est une échappée de ce feu qu'il est venu allumer dans les âmes[1], et qui brûle en effet, sinon dans toutes, du moins dans celles qu'il a persuadées et gagnées. C'est la douce plainte de cette colombe mystique qui est l'Église, dont saint Paul dit que l'Esprit-Saint pousse en elle et par elle « des gémissements inénarrables[2]. » C'est le cri de l'âme captive, et sa consolation en ce monde où elle est obligée de vivre de foi, d'espérance et de patience. Envisagés à ce point de vue et entourés de cette clarté, ces premiers mots du plus secret sinon du plus saint de nos saints Livres ont une portée immense, et renferment des trésors de doctrine et de piété.

Ainsi prévenue, instruite, touchée, j'allais dire blessée par Jésus, la créature dit donc : « qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ». Ce baiser de la bouche est un baiser spécial, suprême et réservé. Celui qui le demande brûle déjà d'un grand feu, mais s'il le reçoit et dès qu'il l'a reçu, son ardeur devient bien plus grande, à ce point que les deux qui l'ont échangé demeurent tous embrasés et se fondent comme naturellement l'un dans l'autre. Or, c'est là justement ce que l'âme chrétienne attend de Dieu, et ce que Dieu lui a permis ou plutôt ordonné d'attendre. Tout ce qui est moins que cela ne lui suffirait plus.

Elle ne nomme pas celui dont elle parle, et ne lui parle

1. Ignem veni mittere in terram. Joann. XII, 49.
2. Rom. VIII, 26.

même pas directement. Avant tout, elle se tait de son nom par respect, la dilection qu'elle a pour lui étant d'abord un culte, et sa tendresse, si vive qu'elle soit, ne lui laissant pas oublier un instant qu'elle doit surtout l'adoration à ce Dieu qui veut son amour. En outre, elle tait son nom parce que, en un sens, elle l'ignore, l'être divin surpassant non seulement tout ce qu'elle pourrait nommer sur la terre et dans le ciel, mais encore tout ce qu'elle est capable de savoir et de concevoir. Son Dieu est infini; il demeure donc inexprimable. Enfin elle ne le nomme point, parce que, ayant le cœur plein de lui, elle ne soupçonne pas, lorsqu'elle parle de quelqu'un dont elle espère ce saint baiser, qu'on se puisse méprendre, et s'imaginer qu'elle pense à un autre. Elle ne lui parle pas non plus directement à cause du sentiment qu'elle a de sa propre infirmité et de son indignité très profonde. Dieu l'a trop préparée à recevoir la grâce, pour ne lui avoir pas donné l'humilité qui en est la condition; et si confiante qu'elle soit, comme le fait assez voir le désir qu'elle formule, elle se souvient toujours que, par elle-même, elle n'a pas l'ombre d'un droit à obtenir ce qu'elle implore.

Elle connaît pourtant désormais ce Dieu inaccessible et innomable. Lui-même a bien voulu l'instruire, se constituant « son précepteur[1] ». En ouvrant au Verbe incarné son cœur et son oreille, elle a appris de lui le grand secret de la vie divine, et ce souhait passionné qu'elle énonce a sa source dans cette science sacrée. La lumière qui est dans son esprit règle l'élan de son âme, et sa foi trace la route à sa charité. Elle dit donc : « qu'il me baise d'un baiser, ou plutôt, du baiser de sa bouche »; car ce baiser est unique. Or, par là elle confesse claire-

1. Is. XXX, 10.

ment, quoique le mystère de foi qu'elle contemple reste enveloppé sous les saintes figures qu'elle emploie, elle confesse que Dieu est Père et Fils et Saint-Esprit, ce qui est la substance de la foi, la forme même du saint baptême et le fonds de tout le christianisme. C'est ce Dieu-là, et non un autre, qu'elle honore comme son premier principe et convoite comme sa dernière fin. En effet, celui qui baise avec sa bouche, et cette bouche par laquelle il donne ce baiser, et ce baiser qui procède de l'un et de l'autre, concluant, quand il est donné, l'acte de ces trois dont l'action est commune, qui ne voit que c'est Dieu le Père, principe d'où tout dérive, Dieu le Fils, bouche et parole du Père, et enfin Dieu le Saint-Esprit qui, émanant de l'amour unique de ce Père et de ce Fils, est au dedans comme leur mutuel baiser, leur étreinte vivante et ardente, le sceau de leur unité essentielle, et devient, lorsque par eux il est envoyé au dehors le comble des dons de Dieu, le gage suprême de son amour, la consommation de la grâce et de la sainteté ?

C'est là, dans la profondeur, dans l'adorable sublimité, dans les virginales délices de ce mystère, que l'humanité chrétienne a la passion et l'espérance d'entrer. « Que Dieu me baise donc, dit-elle, du baiser de sa bouche » ; que le Père, à qui soit toute gloire, daigne s'approcher de moi, s'unir à moi et m'unir à lui par son Verbe ; que son Esprit et mon esprit se joignent au point de ne former plus qu'un seul souffle[1] ; que le mystère essentiel de la vie et de la béatitude divines s'étende à moi, opère en moi, se reproduise en moi ; de telle sorte que nous soyons enfin, Dieu et moi, son humble et ravie créature, fixés et consommés dans l'unité éternelle[2].

1. Qui adhæret Domino unus spiritus est. I. Cor. VI, 17.
2. Joann. XVII, 22, 23.

Oh! je n'ai aucun titre par moi-même à demander de tels biens, continue cette humanité pardonnée et relevée; loin de les mériter, je les ai démérités cent fois, même après que je les savais possibles et me les voyais proposés. Mais, ô mon Dieu, vous êtes venu; sans cesser d'être Dieu vous vous êtes fait ici-bas mon semblable et mon frère; pour moi, pour mon amour, vous êtes devenu Jésus-Christ; et non seulement Jésus, l'oint et le saint, non seulement Jésus, la lumière apparue et la vérité témoignée, mais Jésus la victime, Jésus souffrant, sanglant, attaché à la croix et y mourant par sa volonté libre.

Alors en même temps que tout s'est de nouveau illuminé pour moi, tout s'est reconstitué, tout s'est rouvert; et je me suis trouvée devant vous libre, droite, ordonnée, croyante, aimante, toute brûlante, par suite, du désir de vous posséder; telle enfin que vous voulez que je sois et que vous m'aviez faite à l'origine, où, créée en Adam, j'étais juste, innocente, et en paix joyeuse avec vous. Aussi, en vous disant l'irrésistible vœu de mon cœur, me hâté-je de vous représenter ce titre que vous-même, ô ma miséricorde, m'avez mis dans la main : Jésus, mon moyen comme le vôtre, Jésus, mon appui, mon crédit, ma valeur, ma justice; celui par qui j'attends tout, qui me suffit pour tout, et hors de qui je n'ai ni le besoin ni le goût de demander quoi que ce soit à personne.

« Que Dieu me baise donc du baiser de sa bouche, parce que vos mamelles sont meilleures que le vin. » Vous vous êtes fait chair, ô mon Verbe adoré, et en vous incarnant ainsi, vous êtes devenu comme une mère, et nous avez ouvert en vous des sources inestimables, intarissables, universelles de vie et de salut. Vous l'aviez annoncé dès longtemps par votre Prophète. « En ce jour-là, avait-il dit, vous puiserez, vous boirez, pleins d'une

sainte allégresse, ce qui découlera sur vous des sources du Sauveur [1]. » O mon Jésus, bénignité de Dieu, humanité de Dieu, mamelle de Dieu! La mamelle tient au corps, est de la même substance que le corps où elle plonge par toutes ses racines; elle prend de lui tout ce qu'elle a, tout ce qui la remplit, tout ce qu'elle communique. Mais, en même temps, Dieu l'a ainsi formée et disposée, qu'elle s'ajuste merveilleusement à l'état et au besoin de ce frêle et précieux enfant que la mère doit nourrir, lui versant cette mystérieuse et douce liqueur, qui est le sang transformé en lait. Mon Sauveur! n'est-ce point là votre très ressemblante image, et quiconque réunit dans sa pensée ces traits et ces fonctions, a-t-il une autre vision dans l'âme que celle de votre humanité si divinement bienfaisante? Vous aussi vous tenez à votre Père et ne faites qu'un avec lui; vous aussi n'avez avec lui qu'une même vie et une même substance; tout ce que vous possédez, c'est lui qui vous le donne. Puis sans le quitter, vous vous approchez de nous, vous vous découvrez à nos regards, vous vous offrez vous-même à nos lèvres, et quiconque s'ouvre à vous par la foi boit votre sang, prend votre vie et s'assimile à vous comme partageant votre nature.

Votre lait, ce lait sincère, comme dit saint Pierre, ce lait spirituel et plein d'intelligence [2], c'est votre saint Évangile, c'est votre bénie Eucharistie, le sacrement, l'aliment de la vie éternelle, mettant en nous, et nous faisant manger votre substance : substance humaine, substance divine. Oh ! voilà tout mon titre aux consommations de la gloire. J'ai bu, je bois chaque jour le lait sacré de mon Jésus! Mon Dieu! je ne suis donc plus

1. Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. Is. XII, 3.
2. Rationabile, sine dolo lac concupiscite, ut in eo crescatis in salutem. I. Petr. II, 2.

pour vous un étranger; je suis donc de votre famille et demeure dans votre maison; je vis sous votre regard comme un enfant aimé, écoutant vos leçons, m'habituant à vos usages, étudiant vos goûts, m'initiant à vos desseins, m'essayant à vos amours ; et tout ensemble, grâce au lait qui m'abreuve, je grandis, je me fortifie, et parviens ainsi peu à peu à cette maturité virile qui est la plénitude de l'âge du Christ [1], la mesure de ma perfection, et la fin de mes préparations, lesquelles, au fond, ne sont que vos miséricordieuses et déifiantes opérations en moi.

Vous le voyez, ô mon Seigneur, je suis dans la lumière, je vis, je pense, je parle dans la lumière; enfin « je sais le don de Dieu [2] »; c'est pourquoi je professe tout de suite et tout haut que je mets ce don au-dessus de tout et l'aime par-dessus toutes choses. Oui, « vos mamelles, ô mon Jésus, sont meilleures que le vin ». Vos mamelles, c'est votre abondance, et cet océan de compassion, de bonté, de puissance qui déborde de vous sur nous; votre lait, c'est votre loi, c'est votre grâce : ce sont vos doctrines, vos promesses, vos exemples, vos bienfaits, vos douleurs, et toutes ces donations sans nombre que, sous mille formes et à tout instant, vous nous faites de vous. Le vin, un vin trouble, fumeux, enivrant, ce sont les maximes du monde, les dires osés de la fausse science, la sagesse menteuse, les fables de l'iniquité, les joies creuses des sens, les plaisirs dangereux et souvent corrupteurs de la terre. Le vin, ce sont même tous les biens de l'ordre naturel, biens fragiles, quels qu'ils soient, biens éphémères et incapables de remplir une âme faite pour Dieu. Vos mamelles, je le répète, sont meilleures que tout cela. Elles sont si chastes, ces mamelles, et trop

1. Ephes. IV, 13.
2. Joann. IV, 10.

souvent ce vin porte à l'être si peu[1] ! En somme, rien ne vous est seulement comparable; tout, à côté de vous, ô humanité déifiée et donnée, paraît pâle, bas, vulgaire, insignifiant, insipide; tout devient à dégoût et finirait par tourner en dommage[2]. Le lait sans doute est un breuvage d'enfant, tandis que le vin est la boisson des hommes; mais que j'aime mieux mille fois être votre enfant à vous, le plus petit et le dernier de vos enfants, que d'être le premier parmi les fils des hommes! Je vous préfère donc à tout, et pour vous posséder, vous seul, ou la moindre portion de vos dons, mon cœur est absolument prêt à sacrifier tout le reste. Or, cela, je vous le dis aussi parce que, étant en moi le fruit légitime de votre grâce, ces convictions, ces dispositions, ces décisions de mon âme sont aussi à vos yeux un titre de justice; et vous souffrez, vous voulez, vous exigez que je l'allègue. Vos mamelles, ô mon Dieu, c'est votre prévenance et votre grâce; la préférence souveraine que mon cœur leur donne et leur voue, c'est ma correspondance à la grâce et mon humble mérite; vos mamelles, c'est votre amour qui se révèle et me provoque; ma préférence, c'est mon amour à moi décidé par le vôtre et y répondant comme il peut: « baisez-moi donc » quand vous jugerez que c'est l'heure, « baisez-moi du baiser de votre bouche ».

Mais vos œuvres à vous sont parfaites, je veux dès lors que les miennes le soient. Ma foi, grâces vous en soient rendues, a son intégrité: je la confesserai donc tout entière, et ne tairai rien de ce que je sais, aime et adore en vous. Vos mamelles, ô mon Christ aimé, ô ma voie

1. Nolite inebriari vino, in quo est luxuria, sed implemini Spiritu Sancto. Ephes. v, 18.
2. Philipp. III, 8.

vers le Père, ô charme qui, descendu en moi, y attirez le Saint-Esprit, vos mamelles, si bienfaisantes, elles sont de plus « odorantes ». Meilleures que le vin et mille fois plus vivifiantes, « elles exhalent encore des parfums tout à fait exquis [1] ». C'est une autre de leurs beautés et un surcroît à leur excellence. Leur lait ne va qu'aux lèvres qui, s'étant approchées et ouvertes, aspirent, par la prière et par les saints désirs, la vie céleste dont l'amour infini les emplit. Mais leur parfum va bien plus loin. Non seulement, mieux que celui de la chère Madeleine, « il embaume la maison entière [2] », c'est-à-dire toute la sainte Église; mais il s'échappe au delà, dans l'atmosphère commune où vivent les âmes humaines, et s'y fait sentir en tout lieu. Vos attraits, mon Sauveur, vos mystères, votre parole prêchée ou écrite, l'éclat de vos miracles et de vos prophéties, l'inimitable splendeur de votre histoire, l'ineffable beauté de votre sainte Passion, la vertu de votre sacrifice, l'empire de votre sacerdoce, l'efficace de vos sacrements, l'action de votre hiérarchie, l'influence de votre gloire et de cette incessante interpellation que vous y faites pour nous [3], tout cela remplit la terre et atteint les confins du monde. Les preuves de votre Incarnation et ses effets divins et innombrables sont donc cette odeur céleste que votre sainte humanité répand ici-bas, ou par elle-même ou par l'Église qui est son corps mystique. Par là les âmes encore éloignées de vous, et jusqu'à celles qui « sont assises à l'ombre de la mort [4] », se sentent émues, charmées, pressées et commencent de désirer venir, elles aussi, boire à vos douces mamelles.

1. Fragrantia unguentis optimis. Cant. I, 2.
2. Et domus impleta est odore unguenti. Joann. XII, 3.
3. Heb. VII, 25.
4. Luc. I, 19.

Qu'il me baise donc, encore un coup, ce Dieu dont le nom est trop grand et trop saint pour que je le sache et surtout le prononce, « qu'il me baise du baiser de sa bouche »; car, en Jésus, il a pris « des mamelles » où j'ai pu boire le lait dont, sur la terre, vivent tous ses enfants. De boire ce lait a mis mon cœur en ordre [1]; de sorte que je ne suis plus ni trompé dans mes choix, ni égaré dans mes amours. Confessant le double mystère de la Trinité qui est mon Dieu, et de l'Incarnation du Verbe qui me livre mon Rédempteur, j'ai aimé par-dessus tout ce Dieu si bon et si sublime; j'ai fait de cet amour souverain la lumière de ma vie, la règle de mes pensées, de mes sentiments, de mes conduites; et voyant que Dieu est vraiment le Dieu de tous, que Jésus est le Sauveur de tous, et que, pour atteindre et conquérir le monde, il s'est comme incarné de nouveau ou du moins prolongé et perpétué dans l'Église, faisant par elle arriver partout ses parfums, je crois à cette Église comme à Jésus, son chef, qui l'a établie et formée; comme au Père qui, ayant envoyé Jésus, a par lui créé, béni, consacré son Église; et enfin comme au Saint-Esprit qui, mandataire à la fois et du Père et du Fils, possède l'Église, l'anime, la gouverne, et cela jusqu'à la fin des temps. Or, ceci mettant le comble à ma foi, assurant toutes mes espérances, finit d'aviver et de perfectionner ma charité: ce qui me fait attendre en paix et le cœur déjà plein d'action de grâces, cette consommation en Dieu par Jésus et avec Jésus, qui est le suprême objet de ma prière et de mes désirs.

1. Ordinavit in me charitatem. Cant. II, 4.

CENT-UNIÈME ÉLÉVATION

MARIE ET LES MYSTÈRES DE JÉSUS.

Les mystères de Jésus sont les chants du poème de l'amour éternel. Chacun d'eux forme comme une époque dans l'histoire de la grâce; chacun est l'un des aspects particuliers sous lesquels Dieu se révèle à ses créatures, et l'une des voies de communication qu'il ouvre pour se donner à elles. Dans leur ensemble ce sont les stations du voyage que la bonté et la miséricorde font faire à Dieu dans sa Création; les degrés par lesquels il descend jusqu'à nous et qu'en retour nous devons successivement franchir pour monter jusqu'à Lui. Ce sont encore les foyers de lumière surnaturelle qui brillent au firmament des âmes, ornant les cieux nouveaux, illuminant la nouvelle terre, et dont les clartés, en se réunissant, constituent le jour divin dont l'aurore est ici et le midi là-haut. Ce sont enfin les sources de la vie que la charité infinie a fait jaillir dans le désert de ce monde afin que tous ceux qui le traversent puissent s'y laver, s'y rafraîchir et s'y désaltérer. Il n'y a rien dans tout l'univers qui forme un système aussi parfait et admirable. Aucun ordre de choses, aucune composition intellectuelle, aucun recueil de lois, aucun groupe

d'êtres n'y saurait être un instant comparé. Ces mystères du Sauveur sont le discours même de Dieu ; son discours extérieur, fondé sur sa parole intime et essentielle : discours plein du Verbe vivant, et le manifestant au monde. Tout cela est éternellement écrit dans la pensée divine. Après sa propre contemplation Dieu n'a rien qui lui donne plus de joie que ce spectacle, rien qui réfléchisse mieux son image et où il se mire dès lors avec plus de complaisance. Ses perfections s'y déploient toutes, autant qu'il est possible en dehors de l'essence divine. C'est l'Évangile vivant de sa gloire, le rayonnement de son Nom, et comme son épanouissement personnel au sein de ses ouvrages.

Selon cet exemplaire auguste, incréé, immuable, qui existe dans son propre entendement, Dieu écrit d'abord cet Évangile dans la vie humaine de son Fils. Ce livre a là, dans l'ordre extérieur, sa rédaction complète. Mais ensuite Dieu ayant résolu de l'écrire dans l'Église, l'écrit premièrement dans l'âme de celle qui en est et la Reine et la Mère, la Sainte Vierge Marie. Comme une page blanche, inaltérable, immense, toujours ouverte, toujours docile et infailliblement fidèle, l'âme de cette créature bénie est toute livrée au « doigt de Dieu » qui est l'Esprit-Saint [1], pour recevoir et conserver cette Écriture divine, et devenir, après Jésus, le texte par excellence où tout œil créé la lira.

Par là elle est comme instituée la confidente des plus secrets desseins de Dieu sur le monde, la dépositaire des trésors que la sagesse a amassés pour nous et que sa bonté nous destine. Elle est si grande, que tout ce *divin* trouve place en elle ; elle est si pure, que tout y garde sa splendeur native ; elle est si simple, que tout ce qu'elle reçoit, elle se l'unit, se l'assimile : de telle sorte qu'en la regar-

1. Hymn. Veni Creator. in Fest. Pentecost.

dant, on ne voit que la pensée de Dieu déclarée, l'œuvre de Dieu réalisée, et, à la cime de tout, Dieu lui-même.

Ces mystères sont pour Marie et en Marie des révélations divines, des objets de culte, des formes de sainteté et des sources de grâce.

Le besoin qu'a un roi d'introduire sa royale épouse dans les parties les plus retirées et les plus ornées du palais qu'il habite, et qu'il a fait bâtir pour elle aussi bien que pour lui ; le besoin qu'a le père de confier au plus aimé et au plus sage de ses enfants les secrètes pensées de son cœur, celles qui sont le meilleur fruit de son intelligence et de son travail, celles qui passionnent son âme et remplissent sa vie ; le besoin enfin qu'éprouve l'artiste de montrer et d'expliquer à son plus cher disciple les plus beaux chefs-d'œuvre qu'a conçus son génie, tout cela et tout ce qui y ressemble dans l'ordre des communications d'un esprit à un esprit et d'un cœur à un cœur, n'est qu'une image très affaiblie de l'inclination du cœur de Dieu à découvrir à sa sainte Mère le sens et la portée de ces mystères bénis. Cette Vierge lui est plus chère, en effet, que n'importe quel homme ou quel ange, que tous les hommes et tous les anges ensemble ; et après sa propre essence, dont il lui donnera l'intuition dans la gloire, il n'a rien de plus beau, de plus grand, de plus divin à lui proposer que la succession de ces mystères où se résume tout son dessein sur sa Création bien-aimée. N'y eût-il donc pas d'autre raison que l'amour inouï qu'il lui porte, il les lui dévoilerait avec une joie infinie, et emploierait tout son pouvoir à lui en donner l'intelligence.

Mais de plus, parmi tant de créatures que Dieu a tirées du néant par son Verbe et disposées autour du Christ pour partager sa gloire, après avoir reçu et fait fructifier sa grâce, il n'y en a pas une seule à qui il ait tout d'abord donné une aptitude si grande aux communications qu'il

veut faire. A proprement parler Marie n'est qu'une pure et immense capacité de Dieu; elle n'a dans sa nature, dans sa grâce et dans sa volonté, de convenance suprême qu'à Dieu. Tout entière et toujours elle se réfère à lui, s'ouvre à lui et l'appelle. Ni les chérubins n'ont une oreille si large et si docile pour écouter les leçons du Saint-Esprit, ni les séraphins n'ont un cœur si fidèle et si ardent pour les garder et lui obéir. En aucun lieu il ne se trouve une atmosphère intelligente où ces soleils, qui sont les mots de Dieu, resplendissent avec tant d'éclat, dans la pureté et l'intensité de la splendeur qui leur est propre. Nulle part ces mots n'éveillent des échos plus rapides, plus nombreux, plus harmonieux, et qui, reproduisant mieux la parole dont ils naissent, la propagent plus intégralement et la portent plus loin. A ce titre encore de première entre les créatures, qui, par là même et plus que toutes les autres, est assortie aux pensées, aux œuvres et aux états de la divinité, Marie reçoit, touchant les mystères, une science incomparable.

En outre, ces saints mystères sont bien autre chose pour elle que de magnifiques spectacles : tous la regardent et l'intéressent. Elle n'en est pas seulement la confidente et le témoin; elle y entre comme partie essentielle; elle y a sa place comme actrice et coopératrice Dieu ne les révèle à son esprit que pour y attacher son cœur; de sorte que s'y introduisant elle-même par sa volonté libre, elle y concourt efficacement. Il n'y en a pas un seul qui, étant d'abord pour elle un dogme, une théorie divine, un principe, ne lui soit ensuite une vraie loi, et ne devienne enfin par l'obéissance qu'elle y rend, un de ses actes personnels et un des faits de son histoire. Sous ce rapport elle a une sorte de droit à la grâce éminente que Dieu lui fait ici. Ce droit, sans doute, comme tous les nôtres dans cet ordre, a pour premier fondement une grâce

absolument gratuite, et, avant tout, la gratuite prédestination de cette femme étonnante, et la place qu'avant même qu'elle existe, Dieu lui assigne dans l'universalité des êtres comme dans le concert de ses desseins; mais cette prédestination supposée, Dieu lui doit et se doit à lui-même de l'instruire comme personne de l'économie entière des mystères de Jésus, où elle doit jouer un rôle qui n'est celui de personne.

Enfin, parce que Dieu l'établit pour être la Reine des créatures, elle doit être aussi leur maîtresse, c'est-à-dire les enseigner et les illuminer. C'est de Dieu, très assurément, que leur viendront, en principe, ces clartés bienfaisantes : soit les visions qu'en ont les anges et les saints glorifiés, soit les conceptions plus ou moins claires et hautes qu'en auront les hommes voyageurs. Cependant les unes et les autres leur arriveront par Marie, « siège de la sagesse »[1], mère de la science divine, lumière des anges et flambeau des docteurs. C'est après les avoir versées dans sa Mère et parce qu'il aura commencé par les verser en elle, qu'ensuite il les fera découler jusqu'à eux. On n'est servi au festin de Dieu, on ne boit au calice de Dieu qu'après elle. Dieu l'a ainsi réglé de toute éternité, et cela est devenu l'ordre même des choses.

Après la très sainte âme du Christ il n'y a donc pas une créature où le Saint-Esprit tienne école comme dans cette Bienheureuse immaculée. Il n'y en a pas en qui il répande des clartés plus radieuses, en qui il opère lui-même avec un amour plus prodigue et plus tendre. L'Évangile semble faire allusion à ces communications, à la fois sublimes et intimes, quand il parle des *conférences* que Marie avait « en son cœur[2] ». Il ne

1. Litan. Lauret.
2. Maria autem conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo. Luc. II, 10.

s'agit pas là seulement de ses propres contemplations, non plus que des réflexions qui pouvaient en naître, mais de ses entretiens intérieurs avec Dieu. Dieu lui manifestait la raison et le sens de chacun des mystères du Christ; il lui en montrait la beauté intrinsèque, l'harmonie mutuelle, et cet ordre excellent qui les relie l'un à l'autre, faisant du premier la racine du second, du second la fleur et le fruit du premier, et ainsi de tous ceux qui suivent. Il lui découvrait le rapport qu'ils ont tous et chacun avec la glorification extérieure de la Sainte Trinité et de la déification des créatures par la double grâce de l'Incarnation et de la Rédemption. Elle y voyait le lit et en même temps les ondes et le cours de ce fleuve dont il est écrit que « ses eaux réjouissent toute la cité de Dieu [1] ». Elle y voyait le progrès magnifique du royaume de Dieu en ce monde, la formation de la sainte Église, ses développements merveilleux, et comment, à la fin, tout se devait trouver consommé par la gloire. Dans sa vie voyagère, Dieu lui enseigna ces choses, selon les suprêmes bons plaisirs de sa sagesse à lui, comme aussi selon le besoin qu'elle en avait elle-même pour correspondre successivement à toutes les phases de sa sanctification, et remplir les devoirs de son prodigieux ministère. Mais au delà, dans le ciel et pour l'éternité, il l'inonde tout entière de lumière et d'intelligence touchant ce qu'il lui a montré ici-bas dans une mesure discrète, quoique déjà surabondante, si on la compare à ce qu'il fait pour les autres Esprits.

Au reste, nous l'avons dit, ces rayons d'en haut n'entraient pas dans l'âme de Marie et ne lui apportaient pas les pensées, les vouloirs et les œuvres de Dieu, sans que toutes ces réalités si saintes devinssent pour elle

1. Psalm. XLV, 5.

l'objet d'un culte. Dans un être harmonique comme elle l'entendement ne pouvait point agir sans que le cœur eût son action. Comme toutes les cordes d'une lyre frémissent sous la main qui les touche, de même tout ce qui vivait dans cette Vierge tressaillait à chacun des contacts divins. Qui dira sa piété ? Elle n'avait qu'un seul cœur avec Celui qui, par nature et de toute éternité, crie à Dieu · « Père ! « Père[1] ! » La plénitude de cette filiation divine, qui est le fondement de la piété chrétienne, se versait de Jésus en Marie, et y produisant les mêmes effets, s'y traduisait par les mêmes signes. Aussi les actes de religion filiale envers Dieu sortaient d'elle comme les flots d'une source vive, et chacun de ses actes atteignait à la perfection. Telle était la sincérité, la simplicité et l'unité de son être, que son âme passait toute en chacune de ses œuvres : à l'exemple de Dieu dont l'être et toutes les perfections sont dans tout ce qu'il opère, aussi bien quand il fait pousser un brin d'herbe que quand il crée ou glorifie un séraphin.

Jamais on ne pourra exprimer la piété et l'amour avec lesquels Marie honora les mystères de son divin Fils. Chacun d'eux était un sanctuaire où elle entrait et séjournait pour l'emplir du parfum de ses adorations, de ses louanges, de ses actions de grâces. C'était comme les stations de ses pèlerinages intérieurs; ou encore comme la chaîne des cimes consacrées où elle faisait oraison. Elle les parcourait tous, s'y unissant toujours à Jésus, sans qui elle ne pouvait ni ne voulait rien faire, à qui elle communiait sans cesse, qu'elle épousait en tout, de qui elle empruntait tout, à qui elle restituait tout, pour que lui-même, son Pontife comme le nôtre, le transmît à son divin Père. Elle leur rendait ce culte au nom de tous

1. Psalm. LXXXVIII, 27; Rom. VIII, 15.

ceux qui, sanctifiés par eux, devaient les honorer dans le courant des siècles. Elle se mettait à la tête de ces adorateurs ; ou plutôt Dieu l'y ayant mise, elle s'y tenait fidèlement, et se trouvait heureuse d'y être, afin de couronner ainsi leur amour par le sien et de suppléer par la ferveur, la pureté et la sublimité du sien, aux défaillances et à l'imperfection du leur. Et dans son zèle pour Dieu, dans sa sainte jalousie pour l'intégrité de sa gloire, elle honorait encore tous ces mystères au nom et à la place de tant d'étourdis, d'ingrats, d'infidèles et d'impies qui, jusqu'au dernier jour, les négligeront, les mépriseront, les blasphémeront, se faisant de ces foyers de lumière, de grâce et de vie éternelle, des occasions d'aveuglement, de rébellion, de péchés enfin, de péchés d'abord graves, puis prolongés, puis obstinés et menant à la damnation.

Ce n'était d'ailleurs pas seulement à cause de sa suréminente intelligence que Marie se trouvait être la première disciple de Dieu ; c'était encore, c'était surtout à cause de sa fidélité sans pareille à réduire en pratique et à reproduire dans sa vie tout ce que Dieu lui faisait comprendre. Dans aucune créature l'Esprit-Saint n'avait plus profondément gravé cette règle évangélique : « Les « justes ne sont pas ceux qui entendent la divine parole, « mais ceux qui l'accomplissent [1] ». Tout en elle allait à sa fin, tout y obtenait sa perfection et y demeurait ensuite à jamais hors de question et sans retour, dans une intégrité inaltérable et un repos incontesté. Nous le répétons : chacun de ces mystères était pour elle une loi, une forme de vie divine, un moule de sainteté. Or, elle se soumettait sans réserve à cette loi, elle revêtait cette

1. Non enim auditores legis justificabuntur, sed factores. Rom. II, 13.

forme et se fondait dans ce moule de manière à s'y ajuster complètement. Le Saint-Esprit, quoi qu'il lui demandât ou lui inspirât, la trouvait toujours prête, docile, dévouée, livrée d'avance. Par son humilité et sa justice, elle était comme un abîme d'obéissance au regard de la souveraineté de Dieu, et de tout exercice que Dieu jugeait à propos d'en faire. Et en même temps elle puisait dans sa charité une énergie de correspondance active à la grâce qui dépasse toute conception. D'une part elle ne résistait pas plus à Dieu que le néant; et de l'autre elle confessait ses droits, affirmait son empire, embrassait ses vouloirs et s'y donnait avec plus d'amour et de force que ne le fait tout le reste de la Création, même sanctifiée et sauvée.

L'Épouse des Cantiques dit que toute parole de son bien-aimé la fait fondre [1] : tel était l'état habituel de Marie sous l'action de ce Saint-Esprit qui ne cessait d'opérer en elle. De sorte que toutes les fois qu'en lui commentant ces mystères, cet éloquent Esprit lui montrait dans l'un d'eux une nouvelle beauté, cette beauté s'imprimait soudainement dans cette âme liquéfiée, comme le sceau sur une cire brûlante; et l'âme allait s'embellissant toujours sous le regard de plus en plus aimant de son cher précepteur. Marie acquérait ainsi, de moment en moment, de nouveaux degrés de splendeur, de solidité, de sainteté, de vie, de puissance, et des surcroîts de perfections qu'on peut mieux admirer qu'exprimer. Tout ce que la considération attentive, pieuse, savante, des mystères de Jésus a jamais produit de foi, d'espérance, d'amour, de gratitude, d'humilité, de force, de patience, de zèle, de vertus enfin et de sainteté dans l'âme des justes qui se sont succédé au cours des âges,

1. Anima mea liquefacta est ut dilectus meus locutus est. Cant. v, 6.

Dieu l'a vu, dès ce monde, jaillir du cœur de la Sainte Vierge, et s'y amasser comme un trésor. Chaque illumination d'en haut était en elle comme une semence de vie divine dont Dieu récoltait aussitôt la moisson mûre et toute pleine. Où qu'il eût semé d'ailleurs, hormis dans l'âme de son saint Fils Jésus, les terrains ensemencés ne rendaient que trente ou soixante; Marie seule et toujours lui rendait le centuple; et ce centuple, au fond, c'était elle-même, Marie elle-même, de plus en plus semblable à Dieu, de plus en plus divine. Et c'est ce que le Saint-Esprit nous révèle quand il dit en louant la femme forte: « La multitude des filles », c'est-à-dire des créatures entrées dans la famille de Dieu, « a rassemblé, il est vrai, d'admirables richesses, mais toi, tu les as toutes et de beaucoup surpassées [1] ».

Enfin Marie ne voyait pas seulement dans ces mystères des manifestations divines excellentes, et par suite des objets de culte; elle savait même y découvrir autre chose que des formes sublimes de sainteté; elle y voyait des sources magnifiques et intarissables de grâce, et comme autant de canaux réguliers par lesquels les fleuves splendides et vivifiants, qui s'échappent du sein de Dieu, s'écoulent dans le monde racheté par Jésus. Ces mystères lui apparaissaient comme les fruits de l'arbre céleste que saint Jean contemplait, fruits de diverses espèces et infiniment variés dans leurs goûts, mais pleins d'une sève unique; et si féconds, que leurs feuilles mêmes sont toujours vertes, et servent de remède pour guérir les nations [2]. Elle recevait donc en elle, et d'abord, la somme de tous ces dons; mais elle entendait bien ne les point

1. Prov. XXXI, 29.
2. In medio plateæ ejus, et ex utrâque parte fluminis lignum vitæ afferens fructus duodecim, per menses singulos reddens fructum suum, et folia ligni ad sanitatem gentium. Apoc. XXII, 2.

garder pour elle seule. « J'ai appris sans fiction ni erreur, disait le Sage, et ce que j'ai acquis ainsi, je le communique sans envie »[1]. Je ne retiens pas la vérité captive[2]; je ne cache pas la sagesse, car je sais qu'elle est un « trésor et que tous ceux qui y puisent ont part à l'amitié de Dieu »[3]. Qui peut dire cela comme Marie? Non seulement elle ne retient rien (elle ne supporterait pas de confisquer une seule parcelle de ce qu'elle sait communicable), mais elle est ardente à donner. Et par là même à demander; car « tout don vient du Père des lumières »[4], et c'est à elle, aussi bien qu'aux autres, qu'il est dit : « Demandez, et vous recevrez »[5].

Au reste, c'est surtout pour nous qu'elle demande. Elle sait, elle voit que l'ordre établi de Dieu et sa volonté explicite est que, dans telle ou telle mesure, ce qu'elle a devienne notre bien propre. Elle implore donc pour nous toute la participation possible à la grâce de ces saints mystères. Ce semble être spécialement ici qu'elle agit comme « notre avocate »[6]. Elle allègue la valeur de ces actes divins. Que faire de tels trésors si on ne les dépense? Il y a là, et dans quelle abondance, de quoi convertir tous les pécheurs, sanctifier tous les justes, ramener, conduire et sauver tous les peuples. Elle représente aussi à Dieu l'indigence de toute créature et le besoin que nous avons tous d'être assistés et enrichis par lui. Puisque cette fortune est très décidément acquise et qu'elle est dans les mains de Dieu qui peut tout, et fait très librement tout ce que bon lui semble, quelle raison de laisser les hommes dans une pauvreté si extrême? Et

1. Sap. VII, 13.
2. Rom. I, 18.
3. Sap. VII, 14.
4. Jacob. I, 17.
5. Matth. VII, 8.
6. Antiphon. ad Complet. Salve Regina.

s'il n'y avait que des pauvres parmi eux ; mais on y compte tant de misérables ! Ces mystères, au surplus, ne sont-ils point aussi des gages ? et comment Dieu frustrera-t-il des espoirs que lui-même a fondés, qu'il encourage sans cesse et qu'il exige ?

Elle fait valoir, en outre, la part qu'elle a dans ces mystères du Christ, l'amour qu'elle y a montré, la coopération qu'elle y a donnée, les larmes de joie ou de peine qu'ils lui ont fait répandre. Elle dit à Dieu que si d'abord et très principalement elle a fait tout cela pour lui, comme son humble servante et sa très dévouée fille, elle l'a fait aussi pour nous tous comme Mère de ce genre humain qu'elle porte toujours en ses entrailles. Par-dessus tout elle invoque l'amour, cet amour primordial, souverain, qui embrasse tout parce qu'il surpasse tout, qui a conçu, et voulu, et créé ces mystères, les créant et les ordonnant pour nous et pour notre salut. C'est là le grand appui de Marie dans sa prière, et une force à laquelle Dieu lui-même ne résiste point : car prier Dieu au nom de l'amour, et surtout comme le prie cette Vierge, c'est prier Dieu, au nom de Dieu, et se servir de Dieu pour gagner Dieu.

Ainsi fait donc Marie. Toute cette effusion de la charité infinie qui est le don de l'Esprit-Saint [1] et qui, dès qu'elle descend dans le cœur d'une créature, s'échappe en gémissement et en supplication [2], le cœur de Marie la contient. de sorte que cette Mère devient l'organe, le propre et suffisant organe de cette prière réellement divine et comme infailliblement exaucée. Après le sacré Cœur de Jésus, nul ne prie pour nous comme la très sainte Vierge. Et encore que la prière qu'elle fait à Dieu à propos de

1. Rom. v, 5.
2. Ibid. viii, 26.

chaque mystère s'étende à toute l'Église et même à l'univers entier, il est juste et simple de croire que ceux qui y pensent, qui les méditent, s'en nourrissent et les mettent en pratique, reçoivent spécialement, et avec de grands surcroîts, l'effet des intercessions de Marie, surtout si, en faisant cela, ils ont soin de s'unir à elle.

Au reste, cette Vierge bienheureuse est personnellement, et à toutes sortes de titres, dispensatrice des grâces que sa prière obtient ici. Elle a, comme Reine du monde et Mère de Dieu ; une suprême intendance sur tous les fruits de vie et de sanctification que les mystères chrétiens ont la vertu de produire, et elle les distribue elle-même à ses dévots enfants. C'est une gloire et une joie que Dieu lui donne et, en un sens, lui doit. Si pour être seulement le père nourricier de Jésus, saint Joseph est déjà l'économe des divins trésors, comme l'Église l'enseigne et le célèbre, qu'en est-il de l'autorité et du pouvoir de Celle qui ayant mis Dieu au monde, pour ensuite rester dans son œuvre « son aide semblable à lui » et sa première coadjutrice, n'a pas cessé, même un instant, de cheminer à son côté, et à tout jamais maintenant est assise à sa droite?

CENT-DEUXIÈME ÉLÉVATION

PAR LUI, AVEC LUI, EN LUI.

Mon Dieu, quelques mots d'une simplicité et d'une profondeur admirables terminent cette partie centrale de votre Sacrifice qui, des trois dont il se compose, est certainement la plus sainte et la plus sublime. Cette partie se nomme le *canon*, c'est-à-dire la règle et la loi, et on l'appelle aussi l'*action*. Ce langage inspiré par vous est parfaitement digne de vous, et chacun de ces noms est un foyer de lumière. Or, cette phase de discours, de gestes et d'actes absolument sacrés se conclut en disant de Jésus déjà immolé et présent sur l'autel : « Par Lui, avec Lui, et en Lui, tout honneur et toute gloire sont rendus à Dieu le Père tout-puissant dans l'unité du Saint-Esprit, et cela aux siècles des siècles. Amen. »

Ce semble ici le lieu de méditer ces choses. La gloire de Dieu et sa gloire éternelle, c'est la fin nécessaire et voulue de tout ce qui se passe dans le temps, mais surtout de ce prodigieux sacrifice. La vie chrétienne est pour coopérer à cette indispensable gloire, après qu'on a connu la possibilité de cette coopération et qu'on s'y est cordialement dévoué. Mais ce sont les paroles mêmes que nous voulons scruter, tâchant d'en découvrir les merveil-

leux aspects, la portée, la douceur et les applications pratiques.

« Par Lui », c'est le premier mot, le mot de l'initiation, de l'accès, de l'entrée. C'est le mot de Jésus se faisant médiateur, et nous offrant à tous sa médiation bénie. Le péché a creusé entre la créature et Dieu un abîme qu'elle ne peut point naturellement franchir. Dieu est retiré, lointain, caché, inaccessible. Il ne l'est pas seulement par nature, il l'est en outre par volonté, une volonté d'amour trahi, une volonté de justice: ce qui permet de dire qu'il est *fermé*. Pas de route pour aller à lui, pas d'issue même pour échapper à l'horrible prison où nous sommes. Jésus vient : « par lui » tout est changé, et l'impossible devient facile. Il est notre Rédemption, il brise toutes nos honteuses entraves. Il est la voie, la voie ouverte et aplanie, la voie directe, la voie royale. Dieu est son terme et son repos, et quiconque passe « par lui », le suivant jusqu'au bout, parvient à ce terme qui est la félicité parfaite dans la sainteté consommée. « Par lui » ! oh quelle ressource, quelle sécurité, quel trésor ! Mon Dieu ! vous êtes lumière, et moi je suis ténèbres; mais « par lui », Jésus, je m'illumine et puis me rapprocher de vous. Vous êtes le Saint des saints, je suis le dernier des pécheurs; mais « par lui », mon Jésus, je redeviens blanc et pur, et puis me présenter devant vous sans confusion. Je suis l'ignorance même et ne sais point quel honneur ni quel service vous rendre ; « par lui », j'apprends ce qui vous plaît, et mon culte, vérifié et réglé, vous devient agréable. J'ai des besoins infinis et sans cesse renaissants; comment toucher votre puissance et obtenir votre assistance ? « Par lui » qui sait tous mes besoins et connaît votre cœur; « par lui » qui de ma cause a la bonté de faire sa cause, et qui ne peut perdre auprès de vous une cause qu'il défend. « Par lui » vous descendez à moi, ô Dieu, et « par lui »

je m'élève à vous. « Par lui », je reçois vos dons, et vous rends en retour mes très humbles mérites. « Par lui » vous vous humanisez, et « par lui » je me déifie. « Par lui », vous me regardez, et « par lui » je vous contemple. « Par lui », je sens votre amour, et « par lui » vous avez le mien. Ce qui de vous m'écraserait, il le tempère ; ce qui manque de mon côté, il le supplée. « Par lui », oh ! quel canal, quel moyen, quel chemin ! « Par lui », Dieu me retrouve, m'embrasse et me possède ; « par lui », je retrouve, j'embrasse et je possède mon Dieu. « Par lui », le ciel m'est tout grand ouvert et dès maintenant la foi confiante m'y fait entrer ; et quand viendra le temps, quand « par lui », mon unique Sauveur, j'aurai reçu toutes les grâces que Dieu me destine, et que, « par lui » aussi, par son secours, par sa vertu, j'en aurai profité ; quand guéri « par lui » de mes maux, pardonné de mes fautes, libre de toute dette, je me serai « par lui » acquitté de ma tâche et formé à l'image de Dieu, ce sera « par lui » encore que je serai introduit dans la patrie céleste. O Jésus ! porte du paradis ! O Jésus, porte de Dieu ! dilatation et ouverture du cœur de Dieu du côté de la terre ! Médiateur tout-puissant ! De savoir qui vous êtes, et de pouvoir, en pensant à vous, dire toujours « par lui », c'est assez pour être fort, assez pour rester chaste, assez pour demeurer patient, assez pour être exempt de crainte, assez pour tout attendre, assez pour tout avoir ; mais c'est surtout assez pour vous aimer de tout son cœur, vous, mon incomparable, et le Père qui vous a envoyé.

Après que nous avons dit « par lui », nous disons « avec lui ». C'est un nouveau et tout autre monde de lumière, de grâce et de joie. « Par lui » c'était la médiation, « avec lui » c'est l'association. Le médiateur est, par sa fonction même, au-dessus de celui au profit de qui il l'exerce : il le visite sans doute et lui parle au be-

soin, mais il le quitte bientôt après pour porter ses messages, traiter de ses affaires, soutenir ses intérêts : et d'ordinaire il se tient entre les deux dont il travaille à concilier les esprits et les volontés. Ici, sans abdiquer sa première charge et cesser de s'y employer, Jésus se montre sous l'aspect d'un compagnon de voyage, d'un ami, d'un frère et déjà d'un époux. C'est quelque chose d'une douceur inouïe de pouvoir dire de Jésus, « avec lui ». « Par lui », nous l'avons expliqué, c'est le point de départ et comme l'ouverture de la voie ; ici, c'est le parcours de cette voie bénie, mais en la compagnie de celui qui a daigné nous l'ouvrir. Il y a là une grâce inestimable et vraiment ineffable : « Avec lui, avec lui » ! Évidemment c'est le mot de la vie chrétienne tout entière ; car cette vie, Jésus l'a menée le premier, et la mène encore en ses membres. « Mon Père qui m'a envoyé, disait-il, ne m'a pas laissé seul »[1] ; et Jésus qui nous a lancés ne nous laisse jamais seuls non plus. Où que j'aille, il y a été et je l'y trouve toujours ; quoi qu'il m'advienne, il a subi un sort pareil ou analogue au mien ; quoi que je fasse, hormis le mal, je le vois le faisant et m'apprenant à le bien faire ; quoi que je souffre, il l'a souffert, me dépassant d'ailleurs dans la douleur et dans l'humiliation, comme il me dépasse de toutes manières et en toutes choses, sans me quitter pourtant et me laisser une heure privé de lui. Je suis donc « avec lui » sans cesse, parce que sans cesse il est avec moi : avec moi, par son regard qui me surveille et me protège ; avec moi, par sa main robuste qui me soutient, enlève devant moi les obstacles ou me les fait impunément franchir, renverse ou chasse mes ennemis ; avec moi, par sa parole qui m'éclaire, m'exhorte, me reprend, m'encourage et me console ; avec moi, par son

1. Joann. VIII, 29.

amour qui m'enveloppe de toutes parts et me pénètre jusqu'en mon dernier fond; avec moi, par sa prière et tout son ministère; avec moi, par l'Eucharistie et l'innombrable secours qui me vient de sa sainte Église; avec moi enfin par la sympathie de son cœur qui fait que mes maux lui font peine et que, s'il ne les pleure pas à présent, ne pouvant plus souffrir, il les a cependant, lorsqu'il avait des larmes, connus d'avance, sentis, partagés et pleurés. « Avec lui » donc toujours; « avec lui » quand je veille, « avec lui » quand je dors, « avec lui » quand je prie, « avec lui » quand je travaille, « avec lui » lorsque j'aime et que je suis aimé, « avec lui » dans la joie, « avec lui » dans l'angoisse, « avec lui » dans la vie, « avec lui » dans la mort; et pour avoir ainsi passé toute ma vie « avec lui », mon éternité s'écoulant « avec lui » tout entière, ou plutôt ne s'écoulant pas, persistant, demeurant, car alors tout sera immuable.

Nous devons cependant monter plus haut encore; « Par lui », c'était le début, le fondement, et, comme nous l'avons dit, l'ouverture; « avec lui », c'est le progrès, le parcours du chemin et la suite de la vie présente; « en lui », quoique cela commence ici, c'est la consommation dernière et l'union jusqu'à l'unité. « En lui » ! Vous avez dit, Jésus, que celui qui garde vos paroles, vos préceptes, et témoigne ainsi qu'il vous aime, celui-là demeure en vous et vous-même demeurez en lui[1]. J'avais donc raison de dire que si le ciel est dans l'état que décrit cette parole, le ciel commence ici. « En lui » : ce n'est plus là un simple voisinage, comme est celui de l'ami cheminant sur une route du même pas que l'ami; encore moins est-ce une intervention comme celle d'un médiateur; c'est une union intime, une vie écoulée dans une vie, un être séjournant

1 Joann. xv, 5.

dans un être, au point de n'avoir plus tous deux ensemble, comme nous le lisons dans l'Écriture, qu'un même cœur et un même esprit [1]. Oh ! cela est possible, et c'est de Jésus qu'il s'agit, c'est de lui que je peux dire « en lui »; et ce possible est vrai ! Non pas vrai comme une chose réelle sans doute, mais rare, interdite à la foule, inconnue du grand nombre, et que l'on peut voir seulement quelquefois dans un lieu et dans un siècle. Non, c'est une chose offerte à tous et répandue à profusion, accessible, aisée, qui pourrait se rencontrer partout, encore que jamais elle ne pût devenir vulgaire. « En lui » donc, comme la branche est dans l'arbre et le membre dans le corps; « en lui » comme dans le principe dont nous venons et qui nous porte : « en lui », comme en notre idéal divin et le type où nous devons nous réduire et nous former; « en lui », dans sa pensée, dans son amour, dans sa sollicitude, dans sa providence infaillible, qui n'est que l'application à nos besoins de ses perfections infinies. « En lui » de toute éternité, parce que, de toute éternité, il nous conçoit et nous contient dans sa divine intelligence : « en lui », quand nous sommes dans le temps, parce que lui seul, par sa vertu, nous garde et nous conserve; « en lui » enfin dans cette autre et définitive éternité, où, « par lui » et « avec lui », nous devons parvenir, et qui rejoindra la première, comme un fleuve issu de l'océan revient à l'océan après avoir suivi son cours.

« En lui » ! j'ai donc un abri sur la terre; le cœur humain de Dieu est mon asile ; mon asile du jour et de la nuit; mon asile qui ne se ferme, ni se resserre jamais; mon asile où rien ne me manque et où toute richesse afflue ; un asile vivant, qui ne me reçoit pas seulement, mais qui m'aime, m'invite et m'attire. « En lui ! » et j'y

1. I. Cor. VI, 17.

suis, j'y puis être du moins quoi qu'il fasse : « en lui », par exemple et d'abord, quand il prie, rendant, en son nom et au nôtre, les hommages et le culte qui sont dus à son Père ; « en lui », dans sa religion ; « en lui », dans son immolation ; « en lui », dans ses amours qui embrassent Dieu, l'Église et le monde ; « en lui » plus qu'avec lui, plus qu'à côté de lui, fussé-je comme le doux saint Jean couché sur sa poitrine ; « en lui » se donnant encore au genre humain et par les sacrements et par l'Église, qui continue sa vie à lui, poursuit son œuvre et ne s'arrête jamais de communier à son sacrifice : à l'autel sans doute et d'une manière mystique, mais aussi, et à peu près partout, d'une manière réelle et sensible, en ayant part à ses opprobres, à ses douleurs, à sa Passion. C'est donc là notre séjour. On est en voie, et déjà l'on a touché le terme ; on soupire après Dieu, et déjà l'on possède Dieu. Qu'est-ce donc que la grâce ? que vaut-elle ? que donne-t-elle ? Où mène-t-elle ?

Mais le meilleur ici ce n'est pas tant encore cette grâce où nous trouvons tout bien, c'est la gloire qui en revient à Dieu ; car le premier but de l'Église, en prononçant ces mots sacrés par la bouche de ses prêtres, est de dire à ce qu'ils signifient un *Amen* plénier et ardent. Cet *amen* est pour exprimer la pleine certitude où elle est de cette glorification parfaite donnée au Père par Jésus-Christ, soit dans son sacrifice sanglant qu'on rappelle et qu'on représente, soit dans son sacrifice Eucharistique qui s'accomplit en ce moment. Il signifie en outre son désir passionné de voir cette glorification persister jusqu'à la fin des jours qui se succéderont sur la terre, et par delà quand les jours ne mesureront pas plus la vie des créatures qu'ils ne mesurent celle du Créateur. Nous le disons donc, nous le crions, nous le chantons, et vrai-

ment tout notre être le chante : « Par Jésus, avec Jésus, en Jésus, Dieu, le Père tout-puissant a sa gloire, toute sa gloire dans l'unité du Saint-Esprit, et cela aux siècles des siècles ». Amen.

CENT-TROISIEME ÉLÉVATION

JÉSUS ADORÉ DANS LE SAINT-ESPRIT.

Je vous cherche et vous appelle, ô tant aimé Jésus ! Tout mon être vous cherche, et cependant vous êtes là, plus présent en moi que moi-même ; vous êtes à moi, non certes plus que je ne le souhaite, mais bien plus que je ne le sens. Tout ce que je suis vous appelle, et mon cri n'est qu'un effet de cette invitation à venir que vous m'adressez le premier, et du fond de mon cœur dont votre grâce a fait votre séjour. Maître, que vous êtes proche et en même temps que vous êtes loin ! Peut-être parlerais-je mieux en disant que je suis loin, moi, mais que vous, vous êtes toujours proche. Comme Dieu, en effet, vous êtes « l'amour », et comme Homme-Dieu vous êtes « le don » : le don fait à moi et à tous, « le don sans repentance »[1] et déjà livré tout entier. Qui est proche de l'objet aimé comme celui qui l'aime ? et que possédé-je plus qu'un don qui m'est livré ? Mais qu'est-ce que mieux ou moins bien parler de vous, puisque vous êtes ineffable ? On aime en vous-même ce que l'on se sent incapable d'en

1. Sine pœnitentiâ sunt dona Dei. Rom. XI, 29.

dire; peut-être même est-ce ce que l'on y préfère. On vous connaîtrait moins si vous n'échappiez point à nos pauvres formules; et si nos conceptions vous définissaient mieux, on n'aurait ni de vous l'idée qu'il faut avoir, ni envers vous la religion qui convient. Ce n'est pas, ô mon divin Jésus, que votre être ne soit parfaitement définissable : et quoi ! vous êtes personnellement comme la définition de l'infini, mais l'infini seul vous peut définir et comprendre, cet infini vivant qui vous énonce, qui vous engendre et que, pour cela même, vous nommez votre Père. A ce titre d'inexprimable et d'incompréhensible, à mille titres encore, je vous adore et je vous aime, ô mon Verbe incarné. Je vous adore, vous, mon semblable, mon parent et mon frère ; je vous aime, vous, mon souverain Seigneur et mon inaccessible Dieu ; je vous adore et je vous aime parce que, étant si sincèrement et si simplement mon frère, vous êtes si réellement et si absolument mon Dieu.

Je sais qu'en vous, Jésus, je puis adorer le Père. C'est une gloire qui surpasse tout bien et une joie que rien n'épuise. Grâce à vous, par vous, en vous, je puis rendre à ce Dieu, qui est mon Père comme le vôtre, tous les devoirs auxquels m'obligent ses volontés, ses droits, ses perfections : vous me mettez avec lui dans une proportion proche de l'équivalence : par vous et en vous, en effet, je m'ajuste à son immensité, je m'étends à son éternité, je m'acclimate à la splendide et suréminente région où il demeure, je m'assieds à sa droite et comme à son niveau ; par vous et en vous, ô Médiateur ami, je l'aborde, je l'embrasse ; et lui aussi m'embrasse ; et c'est là la religion, la vie et le bonheur. On y pense toujours avec un nouveau besoin d'y penser davantage. Si l'âme restait d'une manière fixe en un certain état que les enfants de Dieu connaissent quoiqu'il ne leur soit point

habituel, on goûterait une félicité sans pareille à répéter jour et nuit : ô Jésus, ma parole ! ô Jésus, ma justice ! ô Jésus, mon adoration ! ô Jésus, tout mon culte ! ô Jésus, ma réponse à Dieu, ma prière, mon offrande, mon hostie, ma louange, ma sainteté, ma paix : la plénitude de ma religion, de ma piété, de ma justice !

Mais si j'ai le besoin et le goût, autant que le devoir, d'adorer notre commun Père, je n'ai ni un goût moins vif ni un besoin moins impérieux de vous adorer, vous Fils de Dieu, mais Fils de Dieu fait homme, Verbe incarné dans le temps, et qui éternellement resterez incarné. Dirai-je que j'ai une sorte de prédilection pour vous, ô seconde personne divine envoyée dans la chair? Certes, je sais ce qu'enseigne la foi, et la foi est la règle du culte. Votre Père, vous, et votre Esprit-Saint vous n'êtes point différents, quoique vous soyez si distincts : vous n'êtes pas séparables, mais unis jusqu'à l'unité ; et qui donnerait plus ou moins à l'un des trois qui sont notre unique Dieu, verrait son don repoussé comme indigne. Oh ! grâce à vous, j'ai l'intégrité de la foi, et je ne sors en rien des règles tracées pour le culte. Mais si David, votre aïeul, votre prophète aussi, et alors inspiré par vous, si David, avant même que vous fussiez venu, que vous eussiez pleuré, prié, souffert parmi les hommes, disait : « En Dieu » je louerai le Verbe, en Dieu je donnerai une louange à « la Parole[1], » ne me sera-t-il pas permis à moi, fils de l'alliance nouvelle, baptisé dans votre sang, et chaque jour nourri de votre chair, ne me sera-t-il pas permis de vous aimer spécialement, avec des nuances d'amour réfléchissant les nuances du vôtre ? Car enfin ni votre Père ni votre Esprit n'ont pris notre nature ; ils sont l'amour,

1 In Deo laudabo verbum ; in Domino laudabo sermonem. Psalm. LV, 11.

c'est vrai; mais vous aussi vous l'êtes, et vous avez de plus un cœur humain qu'ils n'ont point, encore que tout ce qu'a le vôtre de sensibilité ravissante et de compatissante tendresse, c'est d'eux aussi qu'il le reçoit, et c'est leur œuvre comme la vôtre.

Eh bien! c'est vous, Fils de Marie, que j'ai surtout besoin aujourd'hui d'adorer et d'aimer. Que faire et comment faire? Quel que soit le rapprochement qu'autorise et produise entre vous et moi votre miséricordieuse Incarnation, je sens entre nous deux, et particulièrement dans l'oraison, une disproportion désolante. Même homme, vous restez Dieu, et quel homme vous êtes! si grand, si pur, si saint et de tout point si parfait! et moi, même lavé dans votre sang, même sacré par votre grâce, quel homme suis-je et que puis-je? Vous êtes mon médiateur, et partant ma ressource pour adorer Dieu le Père et lui payer l'incalculable dette qui m'oblige envers lui. Mais entre vous et moi quel médiateur y a-t-il? Quoique vous vous donniez tant, vous ne dérogez jamais; et même quand vous devenez l'aliment de mon âme, vous en demeurez le Créateur, le Seigneur et le Dieu. Jésus! resterai-je désorienté ici pour être démuni? et vous qui avez pourvu à tout, aurez-vous omis cela qui me semble, comme à tous ceux de mes frères qui vous aiment, la chose du monde la plus indispensable?

Je pensais aux créatures plus saintes que moi, que j'aime en vous et pour vous, et avec qui votre divine bonté m'a uni dans la grâce. Elles m'aidaient en ceci, car pour vous, je le sais, leur cœur est bien le frère du mien. Mais ce sont de pures créatures, bornées et infirmes comme moi dans leur fond, et pour intimement qu'elles me soient liées, elles ne résident pas réellement dans mon âme.

Je pensais à Marie, qui est votre adoratrice officielle et

parfaite. Elle aussi m'aime, je le sais, et je l'aime d'un amour où il me semble que tout mon cœur passe. Sans doute, par sa grâce, sa fonction, sa sainteté, elle est entre vous et moi : elle y exerce certainement le ministère de médiatrice. Elle reçoit ma prière et mon culte pour vous, elle vous les porte, elle vous les offre et leur donne, par cela même, une valeur que sans elle ils n'auraient jamais. Elle m'aide donc ; elle m'aide très puissamment et, en un sens, incomparablement; mais elle n'est pas non plus en moi pour vous prier et adorer, comme vous y êtes, vous, pour prier et adorer le Père.

Je pensais à l'Église, et je vous adorais, intérieurement uni à elle, d'un même cœur avec elle et dans un même esprit. C'est un secours inestimable et un très ferme appui. Toutefois je suis dans l'Église bien plus qu'elle n'est en moi. Elle est ma douce maîtresse dans l'ordre de la religion; investie de vos pouvoirs sacrés, elle fait monter vers vous et dépose au pied de votre trône tout ce que mon cœur de fils vous offre et vous envoie. Cependant tout cela laisse, à bien des égards, mon âme solitaire et, pour ce qui est du dedans, réduite à elle-même. Je vois, il est vrai, un beau soleil; il brille, et je sens qu'il m'échauffe ; j'en bénis Dieu très amoureusement; malgré tout, mon besoin demeure toujours, exigeant et criant, parce que rien ne vient l'assouvir; je dis le besoin d'un principe intérieur, vivant, suffisant, permanent, d'adoration, d'amour, d'hommage, de gratitude qui me permette d'accomplir pleinement envers vous, mon Sauveur, ce qui est pour moi la stricte justice, ce dont je ne puis aucunement me passer, et ce que, je le répète, je sais pouvoir accomplir par vous envers mon Père céleste.

Ah ! vous m'avez parlé, vous m'avez enseigné, et en regardant votre œuvre, qui est surtout votre don, j'ai redit ce que chantait Moïse : « Toutes vos œuvres sont parfai-

tes[1] ». Mon Jésus! au jour béni où vous m'avez incorporé à vous, me faisant entrer de ce coup dans tous vos saints rapports avec votre tout divin Père, vous m'avez donné votre Esprit : votre Esprit qui est votre envoyé, comme vous êtes celui du Père; votre Esprit qui est égal à vous, comme vous êtes égal à votre Père. J'ai reçu votre Esprit, et il habite en moi, comme en tous ceux que j'aime, comme dans l'Église, et suréminemment en Marie; de sorte qu'en m'ajustant à vous, il m'accorde avec tous. Il est en moi, et en tous vos fidèles, cette source d'eau vive qui jaillit à la vie éternelle [2], c'est-à-dire à vous, mon Jésus, qui êtes notre vie, et « la vie » [3]. Il proportionne mes œuvres à mes désirs, ces désirs qui vous concernent et que vous m'inspirez : désirs souverains, désirs qui n'ayant ni fin ni mesure, ne sauraient cependant arriver à l'excès.

Cet Esprit est en moi, et vous me l'avez précisément donné comme Esprit de piété et de prière[4]. Il entre, pour finir de l'éclairer et de le sanctifier, dans le culte que, par vous, avec vous et en vous, je rends à notre Père, mais il est le principe spécial du culte que je vous rends à vous. Alors rien ne me manque, et je goûte déjà cette paix qui surpasse tout sentiment [5]. Ce saint Esprit est mon esprit, mon esprit *principal* [6], dominant et gouvernant l'autre, qu'il perfectionne loin de l'annuler. Si je suis joyeux, joyeux de vous ou de ce qui vous touche, source unique de la joie qui n'est pas un leurre ou un mensonge, il crée, il soutient, il sacre cette joie. Si je suis dans les larmes,

1. Dei perfecta sunt opera. Deuter. XXXII, 4.
2. Fons aquæ salientis in vitam æternam. Joann. IV, 14.
3 Ego sum vita. Ibid. XIV, 6.
4. Effundam super domum David et super habitatores Jerusalem spiritum gratiæ et precum. Zach. XII, 10.
5. Philipp. IV, 7.
6. Spiritû principali confirma me. Psalm. I, 14.

il devient lui-même en moi, saint Paul le dit, mon gémissement et mon soupir [1]. Par-dessus tout il est le fond premier, actif, inépuisable de mon amour, de cet amour que je vous donne et que je vous veux éternellement garder : car « la charité de Dieu est vraiment répandue dans nos « cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné [2] ». C'est assez, mon Jésus ; et possédant ce bien, il me semble que je ne désire décidément plus rien au monde.

1. Rom. VIII, 26.
2. Ibid. V, 5.

CENT-QUATRIÈME ÉLÉVATION

DU SAINT-ESPRIT ET DE SON ŒUVRE EN NOUS.

O tout divin Esprit de mon tout divin Jésus, que vous êtes désirable et que je vous désire ! Vous êtes la conclusion et la consommation. Vous mettez le sceau à toutes choses ; vous en êtes la perfection, vous en êtes la paix. C'est en étant l'amour que vous êtes la perfection ; c'est en étant l'union que vous êtes la paix : l'union, mais une union telle, qu'elle est l'unité même. Que vous êtes doux, que vous êtes saint ! Ce qui est saint, c'est ce qui est pur, simple, inaltérable et fixe. Tel êtes-vous, et plus encore ; car ce qui, dans notre langage, exprime ces qualités, ne monte point, tant s'en faut, à la sublimité de votre être. Tout en vous est être et substance : vous n'êtes donc pas pur, mais bien plutôt la pureté ; vous n'êtes pas simple non plus, mais la simplicité ; on ne vous loue point assez en disant que vous êtes fixe et immuable ; la fixité, l'immutabilité, et partant la sainteté, c'est vous. Oh ! venez, descendez, affluez, demeurez. Il n'y a rien en nous qui ne vous souhaite et n'ait besoin de vous. C'est si dur et si douloureux d'être en train ! Ce peut être si périlleux ! Finissez en nous l'œuvre divine. Le Père l'a depuis si

longtemps commencée ! N'y a-t-il pas une éternité qu'il y pense ? Le Fils y a tant travaillé ! Notre grâce, nos mérites par suite, sont l'œuvre de ses sueurs ; notre vie lui a coûté son sang. Et depuis tant d'années ces sueurs et ce sang baignent la terre ! Depuis que je suis né ils ont coulé sur moi, et il en va de même pour tous mes frères chrétiens. Mettez donc la main à cette œuvre, ô mon divin Esprit, votre main à vous qui est la dernière ; et puisque vous consommez la vie qui est Dieu lui-même, consommez donc aussi cette vie que nous avons en Dieu. Que s'il faut pour cela immoler toutes nos autres vies, immolez-les, consumez-les, et sans réserve, et sans retard. A quoi peut-on tenir quand on a entrevu et pressenti cette vie qui est votre don, qui est vous-même, ô mon Saint-Esprit, vous donné à vos pauvres petites créatures ? Nous ne tenons qu'à vous ; nous ne voulons que vous ; vous avez tout notre être en ayant l'amour de notre cœur. Achevez d'enterrer les fondements du temple, et mettez-y le couronnement.

Jésus dit qu'il y a un péché qu'on commet contre vous, et que ce péché est irrémissible [1] ; c'est le péché définitif et la consommation du mal. S'il y a un péché qui vous regarde spécialement, il y a donc aussi une œuvre qui vous est attribuable. Et peut-être que ce péché n'est autre que la négation libre et le refus opiniâtre que fait de cette œuvre une créature aveuglée. Or, s'il y a une œuvre qui soit à vous, elle tient sans doute de ce que vous êtes ; c'est donc aussi une œuvre définitive ; c'est quelque chose de suprême, d'accompli, et qui ne souffre point de retour. Cher Saint-Esprit ! faites en nous cette œuvre. Que c'en soit à jamais fini des tergiversations, des pusillanimités, des défiances et même des vicissitudes, autant qu'il se

1. Matth. XII, 31.

peut. Fixez-nous en Dieu par Jésus; scellez notre baptême. Soyez en nous un *oui* si plein, si fort, si victorieux, que tout *non* nous soit rendu à jamais impossible.

Il est écrit que vous « illustrerez Jésus [1] ». L'illustrer, n'est-ce pas ? c'est simplement le montrer tel qu'il est, car vous ne pouvez rien ajouter à sa gloire : il est la splendeur même. Mais cette splendeur, qui est celle du Père et qui, en principe, n'est pas ailleurs que dans le Père, cette splendeur qui, par l'effet d'une miséricorde infinie, daigne maintenant briller dans nos ombres, vous pouvez nous la découvrir ; et vraiment, pour peu que vous trouviez en nous de bon vouloir, et bien davantage encore si nous le désirons avec ferveur et le demandons avec espérance, vous le faites, ô doux Saint-Esprit, vous clarifiez notre atmosphère, vous simplifiez notre regard, vous fortifiez nos yeux; vous nous donnez comme l'évidence de la divinité du Christ, et c'est cela même qui est nous le découvrir et « l'illustrer ». Eh bien! faites voir qu'il est le Maître, mais un maître absolu; faites qu'en nous rien ne lui résiste : c'est trop peu dire : qu'en nous tout lui soit et lui demeure livré, livré avec adoration, avec passion et sans mesure. Faites voir et comprendre, et sentir s'il se peut, à toute âme baptisée, ou même créée, qu'il est le centre universel et le lieu de notre vrai repos. Unissez-nous à lui, soudez notre être au sien, et concentrez-nous dans son cœur. Mon Dieu ! tout bien ne consiste-t-il pas pour nous dans cette union ? Ah ! c'est le ciel des cieux; et si haut que puisse s'élever l'ambition d'une créature, non seulement cette union l'apaise et la contente, mais elle la dépasse de beaucoup. Et c'est précisément parce qu'elle la dépasse qu'elle la contente. Ce qui s'ajusterait exactement à nous serait trop petit pour nous.

1. Ille me clarificabit. Joann. XVI, 14.

Il faut pouvoir se plonger et se perdre en ce qu'on aime.

Mais cette union que nous vous demandons, bien-aimé Saint-Esprit, ce n'est rien de moins, vous le savez, qu'une participation vivante à celle que vous êtes vous-même entre les deux personnes divines de qui vous procédez. Certes, c'est demander beaucoup, mais non point l'impossible ; car Celui qui dit toujours vrai, Jésus, nous l'a promis ; et ce qui ne va pas jusque-là ne peut plus nous suffire. La manière dont Jésus est uni en vous à son Père, c'est celle dont nous voulons être unis en vous à Jésus. Esprit-Saint, vous êtes un tel milieu, que si vous êtes entre deux termes, on peut dire, tant vous les unissez, qu'il n'y a plus de milieu entre eux. Vous êtes le fruit subsistant de la force d'attraction qui précipite le Père et le Fils l'un vers l'autre ; de la force de cohésion qui les fait, par amour, adhérer l'un à l'autre ; de la force de pénétration qui par le même amour, les fait demeurer l'un dans l'autre. Vous êtes leur étreinte et leur nœud. Plus vous êtes entre eux deux, plus ils sont *un* ensemble. Oh ! faites ceci en nous.

Vous ne le ferez point sans Marie, n'est-ce pas ? car faire ceci, c'est encore *faire Jésus*. Jésus est la fin de ce mystère d'amour et d'unité ; et il ne se produit nulle part que comme il s'est produit d'abord ici-bas : l'unité est la marque première de toute opération divine, et Dieu n'a pas coutume de passer par deux voies. Partout, dans tous les ordres, Jésus ne naît que de sa Mère. Ah ! que pour opérer cette merveilleuse et béatifiante union, Marie vous soit une aide, ce n'est qu'un attrait de plus pour nous ; et encore qu'il ne semble pas que rien de créé puisse augmenter le prix de l'incréé, et aviver le désir qu'il inspire, cependant ce mode si suave par lequel l'incréé vient à nous y ajoute je ne sais quoi qui nous touche plus que le divin tout pur. Nous nous

livrons donc à vous, Dieu Esprit, et à vous aussi, Vierge Mère ; nous nous livrons à vous pour être faits Jésus par vous ! Enfantez-le en nous, enfantez-nous en lui, et que ce soit irrévocable, inaltérable et éternel.

CENT-CINQUIÈME ÉLÉVATION

DE LA SAINTETÉ.

La sainteté est en soi quelque chose de très simple. On aurait tort de la confondre soit avec les actes qu'elle fait faire et les fruits qu'elle produit, soit avec les moyens qui y conduisent, et surtout certains procédés que plusieurs âmes emploient sur des conseils plus ou moins éclairés, et qu'elles entendent aussi plus ou moins bien.

En soi la sainteté n'est que cette ineffable union de Dieu avec lui-même qui consomme et, pour ainsi parler, scelle son unité, faisant que, étant lui-même, il n'est absolument que lui, qu'il trouve en lui tout ce qu'il est nécessaire et bon qu'il soit, et que, pour le trouver, il n'a tout simplement qu'à être.

Cette unité si ferme, si pleine, si active, si inviolable, qui identifie Dieu à Dieu, qui est comme le mouvement de l'amour qu'il se porte, l'embrassement vivant qu'il se donne, l'étreinte dans laquelle il se tient ; cette unité qui, en consommant sa vie, met, si on peut le dire, le comble à son bonheur, elle le sépare infiniment de tout ce qui n'est pas lui, établissant entre lui et tout autre être réel ou possible une différence et une distance incommensurables,

essentielles, absolues. Elle fait qu'il ne se peut confondre avec rien ni avec personne ; que même quand il s'unit (ce que sa bonté l'incline à faire, et ce qu'il fait parfois dans des mesures inouïes, comme dans l'union de son Verbe avec notre nature), cependant il ne se mêle aucunement à l'être qu'il s'unit. Partout où il est, et quoi qu'il fasse, quoi qu'il donne, en quelque relation où il mette avec lui une créature quelconque, il reste lui et rien que lui : incommunicable, en un sens, même quand il est communiqué, simple, pur, haut, sublime, inaccessible, unique, Dieu enfin ; car ce seul mot dit plus que tout le reste.

Or, dans la créature, la sainteté est une imitation, imparfaite mais réelle, de cette perfection de Dieu, laquelle, encore qu'elle soit essentielle et propre à la nature divine, est plus particulièrement appropriée au Saint-Esprit, qui est le terme dernier des processions divines et, comme l'ont dit les Pères, le sceau, le baiser, la consommation, l'unité des deux personnes dont il procède, et qui sont son principe unique. De là vient aussi que, dans les œuvres extérieures de Dieu, qui sont indistinctement communes aux trois personnes, on attribue très spécialement à l'Esprit-Saint l'œuvre de notre sanctification et tout ce qui se rattache à la grâce et à l'amour.

La sainteté pour nous, c'est donc d'adhérer à Dieu de manière à n'être plus avec lui, comme dit saint Paul, « qu'un seul et même esprit [1] ». C'est d'être tellement pénétré de sa grâce, rempli de sa vie, éclairé de sa lumière, épris de sa volonté, dépendant de sa conduite, conforme à ses pensées, assorti à ses goûts, entré dans ses amours, livré à ses droits, ouvert à ses dons, dévoué à ses intérêts, docile à tous ses bons plaisirs, qu'on soit comme possédé

1. I. Cor. VI, 17.

par lui et qu'on n'ait plus dès lors de vie propre et indépendante.

Cet état bienheureux fait qu'on vit non seulement sans péché, mais loin et comme à l'opposé du péché. C'est la vie des « immaculés dans la voie [1] » ; la vie de ceux qui, « étant nés de Dieu, ne pèchent plus [2] » ; la vie des « enfants de lumière « qui marchent dans la lumière [3] », « se tiennent dans la vérité [4] », et accomplissent « en Dieu toutes leurs œuvres [5] ». C'est « la conversation dans le ciel [6] », la vie « ressuscitée, nouvelle, spirituelle » ; la vie du Christ en nous et notre vie dans le Christ ; cette vie enfin qui nous permet de dire : « Vivre pour moi, c'est Jésus-Christ [7] » ; « je vis, non plus moi, mais le Christ vit en moi [8] ». Cet état nous fait vivre aussi au-dessus et très loin du monde, purs du monde, et d'une manière contraire à son esprit ; il nous fait vivre enfin très au-dessus de nous, purs de nous, sans égoïsme aucun, sans propriété de nous-mêmes.

Plus cette adhérence à Dieu, cette dépendance de Dieu, cette union avec Dieu, cette résidence de l'être en Dieu sont parfaites ; plus, entre la créature et Dieu, il y a de ressemblance, de liberté mutuelle, de confiance réciproque, de donation échangée, d'appartenance intime, d'amour intense, ardent, zélé, témoigné ; plus tout cela est plein, ferme, définitif, immuable, plus sainte aussi est devenue la créature. Rien n'est si simple. On pourrait dire que la sainteté n'est autre chose que la complète

1. Psalm. CXVIII, 1.
2. I. Joann. V, 18.
3. Ephes. V, 8.
4. Joann. VIII, 44.
5. Ibid. III, 21.
6. Philipp. III, 20.
7. Ibid. I, 21.
8. Galat. II. 20.

simplification de l'âme. Être saint, c'est tout réduire à l'unité et s'y réduire soi-même. L'*une à un*, ou bien le *Dieu et mon tout* de saint François d'Assise sont des formules de sainteté. Mais si de tels mots en sont la formule, l'amour en est le secret, la sève et le foyer : je dis l'amour qui étant d'abord, et du côté de Dieu, la grande grâce, est ensuite, et de notre côté, la grande vertu ; l'amour qui est la somme des vertus, dont une partie n'est que pour la terre, et dont l'autre partie, celle qui demeure éternellement, finit par s'identifier avec lui.

Cela montre et indique la voie à quiconque se veut sanctifier. La sainteté n'est qu'un *oui* plénier et perpétuel que la créature dit à Dieu ; un *oui* vivant dans lequel elle fait volontairement passer tout son être ; un *oui* fervent, actif, pratique, efficace ; un *oui* qui nous arrache et nous enlève à tout ce qui est en bas, pour nous dévouer, nous consacrer, nous livrer comme une chose, une hostie et une proie à ce qui est en haut ; c'est-à-dire, en définitive, au Très-Haut, au Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, dont l'Église chante, après les anges : « Vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur et Maître, le seul Très-Haut, ô Christ Jésus [1] ».

Aimons-la à plein cœur, aspirons sans cesse et de toutes nos forces à cette bienheureuse fin que sa sublimité rend si lointaine, mais que son infinie bonté rend si proche, puisque, en vérité, Jésus, Dieu, la Trinité adorable, est déjà dans nos âmes, et que Dieu ne nous permet, ne nous demande d'entrer en lui et de lui appartenir, que parce qu'il est le premier entré en nous pour nous appartenir et ne nous quitter plus jamais. Non pas qu'il soit en nous maintenant à l'état de gloire, d'épanouissement et de possession inamissible ; mais il y est à l'état de-

1. Lit. Missæ. hymn. Angel.

grâce, d'aurore, de semence, « de substance », comme dit saint Paul [1] ; et cela constitue déjà une possession réelle et certaine qui, dans l'intention de Dieu, est irrévocable et doit ne finir jamais

1. Heb. 11, 1

CENT-SIXIÈME ÉLÉVATION

DE L'ONCTION.

Qu'est-ce que l'onction? Quand on y pense en regardant en soi cette lumière de la grâce qui, lorsque Dieu le veut, nous éclaire tout, on entrevoit d'abord que l'onction a pour principe une action divine très pure, très subtile, tout intérieure, et aussi suave que forte, qui touche l'âme, la prend, l'investit sans secousse, sans bruit, et comme par un mouvement imperceptible. Elle est merveilleusement efficace, et cependant tient bien plus de l'influence que de l'opération. Elle ressemble à la silencieuse invasion du jour dans l'atmosphère, quand le soleil va se lever à l'horizon ; à la rosée qui, sans troubler le calme de la nuit, descend des nuées et vient mouiller la terre ; à l'exhalaison du parfum qui, au printemps, s'échappe d'un champ fleuri.

Chose étrange ! cette action apparemment si discrète, si réservée, si cachée (on serait tenté de dire si timide), produit de si grands effets, elle pénètre si profondément, elle transforme si divinement le sujet sur lequel elle s'exerce, qu'on finit par voir qu'elle est souveraine, et l'œuvre exclusive d'un auteur tout-puissant. Au fond,

c'est une action pleine d'être ; et qui sait si ce n'est pas là le secret qui la rend tout ensemble et si douce et si vigoureuse ? On dirait que celui qui agit ici passe dans son acte et s'écoule dans son don. Toujours est-il que l'onction est le fruit de ce don et de cet acte : un fruit qui a pour sève une sorte d'expansion et d'effusion de Dieu ; et de là vient que, naissant d'une pareille cause, elle en emprunte les caractères et les imprime dans l'âme, l'ouvrant et la dilatant dès qu'elle y est entrée.

Sans doute elle attire cette âme au dedans, et même l'y fixe par l'ineffable sentiment qu'elle lui donne de l'infinie supériorité de Dieu sur toutes choses, ou plutôt de ce tout unique et absolu qu'il est; mais du même coup (et c'est là l'admirable), elle la dispose, l'incline et quelquefois l'oblige aux expansions surnaturelles, aux communications de grâce, enfin et surtout au don de soi. Cela éveille l'idée que l'onction intérieure est une sorte de communion spéciale, vivante et presque sensible à l'Esprit-Saint, source de toute onction, puisqu'il a oint le Christ de qui dérive l'onction dans toutes les créatures. Nul n'ignore, en effet, du moins parmi les doctes, que cet Esprit étant dans la Trinité adorable la personne qui consomme l'unité et la sainteté de Dieu, qui finit par conséquent de le sceller en lui-même et de l'identifier avec lui-même, est néanmoins le principe auquel sont légitimement référés et appropriés tous les actes, tous les ouvrages, tous les dons, tous les épanchements au dehors que l'amour fait faire à Dieu.

En cet état béni, Dieu, s'il est permis d'user de telles images, imbibe et détrempe l'âme de son humble petite créature. Cette âme est avec lui comme l'éponge avec l'eau de la mer dont elle boit tout ce qu'elle en peut boire, lui ayant ouvert tous ses pores et livré tous ses vides, afin que, par elle, ils soient comblés. Elle est paisible-

ment et tout entière plongée dans cet océan de vie, de lumière, de beauté, de bonté, de dilection, qui est aussi bien hors d'elle et autour d'elle qu'en elle, plus grand hors d'elle qu'en elle, mais qui, où qu'elle se porte et veuille aller, reste son bien, sa patrie, sa demeure, son repos. Il est clair qu'avant tout l'onction va droit au centre, et que c'est là son siège. Elle y recueille tout l'être, nous l'avons dit, et le captive sans l'asservir. De là elle répand dans toute l'âme une docilité, une tendresse, une souplesse, qui fait que Dieu est complètement son maître, qu'elle ne saurait lui résister en rien, mais qu'elle suit, au contraire, et tout de suite, et pleinement, et comme d'elle-même, tous les mouvements qu'il lui imprime. L'âme reçoit aussi de cette même source une délicatesse exquise pour sentir les passages de Dieu et percevoir ses moindres souffles.

L'onction échappe à tout raisonnement; mais, de plus, étant présente en nous, elle y dépasse de beaucoup l'ordre de l'intelligence. Toutefois (et n'est-ce pas justement parce qu'elle le dépasse ainsi?), elle illumine tout l'entendement, mais d'une clarté particulière. Il y a de la vie dans cette clarté; elle est chaude et féconde; on sent que, née de l'amour, elle est pour faire naître l'amour. C'est une sagesse bien plus encore qu'une science. Les petits et les simples peuvent en être remplis, tandis que fréquemment les savants en sont vides. En nous ouvrant aux confidences, elle nous rend aptes aux intuitions. Ce Dieu qui s'épanouit dans l'âme et en qui l'âme s'épanouit, c'est « la lumière », cette lumière dont saint Jean dit qu'elle est « la vie des hommes »[1]. Comment l'avoir ainsi en soi, et n'être pas éclairé? Le disciple aimé écrit que « l'onction du Christ apprend toute

1. Joann. I, 4.

chose »[1] ; rien n'est plus vrai, et l'on peut affirmer que, dans l'ordre du moins de la grâce, on ne sait tout à fait que ce qu'elle a appris. L'*Imitation* fait foi qu'il y a des Écritures sacrées une science purement *extérieure*[2]; il y en a donc une *intérieure*, et l'onction seule la donne. Une heure d'onction peut avancer plus l'âme dans la sainte connaissance de Dieu qu'une année tout entière d'étude. Si supérieure est-elle à l'étude et aux livres, qu'à peine entrée en nous elle nous oblige presque à les fermer. C'est le soleil forçant d'éteindre les flambeaux dont, en son absence, on se servait pour diminuer les ombres.

Mais c'est dans le cœur surtout que cette onction opère et triomphe. Elle l'établit dans un état de bienveillance universelle, de compassion inépuisable, de sainte et tendre affection pour toutes les créatures de Dieu, d'empressement à les servir. Tout nous devient alors simple et facile, tout le bien qui sort de nous semble couler de source. Assurément l'onction n'anéantit pas les limites de notre être : cela n'est pas possible ; mais il est sûr qu'elle les étend, on pourrait dire qu'elle les efface. A tout le moins, elle fait fondre en nous toute propriété égoïste et cette avarice naturelle qui si souvent nous porte à nous resserrer, retenir et garder. Tout en maintenant l'âme dans une parfaite égalité et une sérénité imperturbable, elle l'ouvre à tout ce qui vient et lui fait trouver juste et bon que tout le monde vienne à elle. Ce que saint Paul a écrit de la charité, « qu'elle est patiente, qu'elle est débonnaire, qu'elle est pure de propre intérêt, qu'elle ne pense point à mal, qu'elle souffre tout, croit tout, espère tout, porte tout »[3], est exactement vrai de

1. Unctio ejus docet vos de omnibus. I. Joann. II, 25.
2. Si scires tota Biblia exteriùs. De Imit. Christi. Lib. I, c. I.
3. I. Cor. XIII, 4, 7.

toute âme en qui Dieu met l'onction. Cette onction devient dans le cœur « cette abondance intime [1] » d'où sortent les paroles qui contiennent Dieu et le donnent. Elle fait parler incomparablement et surpasser toutes les éloquences. Trois mots où elle s'est écoulée valent mieux et font plus de fruit que les plus beaux discours. Elle n'a pas seulement le secret de toucher, de persuader, de convertir, elle a celui de consoler : un si grand bien, une charité si souvent nécessaire et pour laquelle il y a tant d'âmes dénuées et impuissantes, même, hélas ! des âmes consacrées !

Ah ! que dans ce bienheureux état l'âme est donc saine et bienfaisante ! Qu'elle devient le canal fidèle des miséricordes de Dieu sur le monde ! Ayant l'onction, elle a comme la grâce de la grâce, l'efficace de la vertu, le charme invincible de la sainteté, la saveur de la charité, et toutes sortes de baumes précieux, exquis, salutaires, qui, si le ciel n'y était descendu en Jésus, auraient été à jamais inconnus sur la terre.

Elle est si douce aussi cette âme, pleinement et constamment douce ! douce à Dieu, douce à toute créature, douce à elle-même, douce aux choses, douce aux événements, aux contradictions, aux violences, aux croix, quelle qu'en soit l'âpreté et la lourdeur. Elle est joyeuse aussi. L'Écriture parle d'une « huile de joie » : c'est l'onction. La joie qu'elle donne est haute, placée bien au delà du monde, des sens et même de la sensibilité. C'est une joie toute surnaturelle et une réelle participation à cette joie onctueuse et embaumée dont nous lisons que Jésus a reçu de son Père, par l'effusion du Saint-Esprit, une mesure ou pour mieux dire une plénitude qui est sa

1. Ex abundantiâ enim cordis os loquitur, Matth. XII, 34.

part à lui seul [1]. L'onction est donc l'état où la très sainte âme de Jésus a toujours vécu ici-bas. Il est tout à fait impossible d'imaginer Jésus sans cette onction. Dès qu'il est le Christ et l'oint de Dieu, elle entre, pour ainsi dire, dans sa constitution. Aussi découle-t-elle incessamment et comme à flots de ses paroles, de ses actions, de ses souffrances, de sa personne. Qui la désire doit, en l'implorant d'abord humblement de l'auteur de tout don parfait, la puiser avec confiance aux sources sacrées du Sauveur [2].

1. Propterea unxit te Deus oleo lætitiæ præ consortibus tuis. Psalm. XLIV, 8.
2. Is. XII, 3.

CENT-SEPTIÈME ÉLÉVATION

QUELQUES GOUTTES DU RUISSEAU QUI COULE DES SOURCES DU SAUVEUR.

L'enfant de Dieu se trouvait seul dans une humble chapelle et il faisait oraison tout près du tabernacle. Derrière cette porte, qui lui cachait Jésus, il lui semblait entrevoir tout ouvert le cœur adoré du Sauveur : ouvert non point par la lance du soldat, mais par l'amour ; si bien que cette ouverture était comme un épanouissement venant de la paix surabondante et de la sainte joie qui sont l'état intime et permanent de ce cœur divin. Oh ! que la gloire est chose intérieure, et que le fond de Dieu est simple !

L'enfant était extrêmement touché d'un si proche voisinage, et de la liberté où le mettait cette solitude complète. Aussi commençait-il à prier de toute son âme ; et comme, de ce cœur du Christ, qui s'ouvrait vers lui et pour lui, il croyait voir ou plutôt sentir s'échapper des ondes ineffables, il avait soif, et désirait avec passion boire ces divines eaux. C'était de pureté surtout qu'il avait soif. La pureté lui paraissait un bien inappréciable : Dieu la demandait, Dieu l'aimait, Dieu voulait la don-

ner autant qu'il voulait la trouver ; il en faisait la condition première de sa venue, de sa résidence, de son règne dans les âmes et de leur ressemblance avec lui. C'était dès lors quelque chose d'infiniment préférable à tout ce qui nous peut illustrer aux yeux des hommes. C'était l'illustration de la créature aux yeux mêmes de son créateur, et comme une transparence qui la rendait capable de réfléchir l'image, le visage, les perfections et tout l'être de Dieu. L'innocence était là d'abord ; mais de plus la candeur, la simplicité, la sincérité, l'intégrité, enfin une participation réelle à la sainteté de Dieu. Cette vue en s'éclairant avivait le désir de l'enfant, et ce désir s'avivant toujours allait se transformant et, pour ainsi parler, se surpassant lui-même. Une effusion de Jésus ne lui suffisait plus. Encore que boire à un fleuve dont le cœur du Christ est la source soit une faveur insigne et un acte enivrant, cela tient pourtant encore à une certaine distance du Christ ; et si être séparé de vous, mon Jésus, c'est l'enfer, être distant de vous, c'est un vrai purgatoire. Malgré les illusions qu'on se fait souvent sur soi-même, on se connaît trop bien, et l'on aime trop la justice, pour ne consentir point à passer par le purgatoire ; mais on y est pour en sortir, et tant qu'on y demeure, on souffre.

L'enfant ne voulait donc plus seulement boire au ruisseau, quoiqu'il s'en estimât indigne ; il lui fallait la source : non pas même le bord de la source, mais la source intérieure, le principe d'où tout émanait, le foyer d'où tout jaillissait, le centre paisible et plein où tout demeurait. Et c'était vraiment le fleuve lui-même qui attirait l'enfant jusque-là. Le fleuve semblait n'avoir pris son cours vers cette âme que pour la faire monter au lieu secret et ardent d'où il partait pour s'écouler. Le fleuve était de feu, encore bien que ses eaux fussent indicible-

ment rafraîchissantes. Ce feu qui attirait d'abord en brillant suavement, échauffait ensuite puissamment, et faisant fondre enfin tout l'être, l'assimilait ainsi au fleuve avec qui cet être tout liquéfié n'avait plus, pour ainsi parler, qu'une même vie, un même état, et un même mouvement.

L'enfant se sentait alors au bord de cet abîme sans fond qui est votre vie essentielle, ô Maître trois fois saint: et encore qu'il eût comme un vertige qui le poussait à s'y précipiter, il conservait encore assez de liberté pour se demander si une pareille union avec vous, étonnante pour toute créature, n'était pas pour lui, tel qu'il se connaît, tel surtout que vous le connaissez, la plus audacieuse des folies. Alors, ô miséricorde adorée, il crut entendre, ou voir, ou lire au fond de son âme ces mots qui lui semblaient sortir du tabernacle : cette folie je l'autorise, moi qui suis la Souveraineté ; je la crée dans ceux que j'aime, moi qui suis la Sagesse ; je la partage avec eux, moi qui suis l'Amour.

CENT-HUITIÈME ÉLÉVATION

HONNEUR QUE L'HUMILITÉ ET LA PRUDENCE NOUS COMMANDENT DE RENDRE AUX LOIS UNIVERSELLES.

C'est rendre à Dieu un honneur nécessaire que d'adorer les lois générales par lesquelles il gouverne le monde, et de s'y soumettre humblement. Accepter en toute occasion que de chacune des causes librement posées sortent ses effets naturels ; que tel acte, par exemple, qu'on n'a cru ni mauvais ni même téméraire, et que, à ce titre, on s'est permis sans l'ombre d'un scrupule, soit autre aux yeux de Dieu qu'il a semblé aux nôtres, et devienne, par suite, le principe ou l'occasion d'inconvénients, de chagrins, de disgrâces; accepter que des souffrances corporelles, ou des tracas d'esprit, ou des angoisses de cœur, ou des pesanteurs de conscience, ou des peines ressenties par ceux qui nous sont chers, ou des humiliations, ou enfin des douleurs quelconques soient la conséquence de cet acte réputé innocent, c'est une vertu qui semble aisée et qui de fait est fort rare.

Les personnes de piété, celles surtout qui ont coutume de marcher dans la liberté de l'esprit et la dilatation du cœur, glissent souvent, sans s'en apercevoir, sur une

pente périlleuse. Habitués aux étonnantes condescendances de la bonté de Dieu, heureusement fixés sur son caractère intime, familiers de sa maison, ces enfants gâtés de l'amour vont facilement à penser que le privilège est devenu pour eux le droit commun ; qu'en ce qui les concerne, l'exception est à peu près passée en règle, que la grâce, en somme, leur confère une sorte d'immunité et d'infaillibilité pratique au regard de la vie naturelle, où les suites vivantes du péché nous obligent pourtant à veiller si assidûment et à nous tenir en une si grande réserve. Ces âmes en viennent tout simplement à espérer de Dieu une série continue de miracles, et parfois elles se défendent mal d'un léger scandale intérieur, quand un fait implacable vient leur rappeler que, pour être l'enfant de Dieu, le chrétien, en ce monde, reste néanmoins l'enfant d'Adam.

Certes, sous peine de méconnaître et Jésus-Christ, et la grâce, et l'esprit du saint Évangile, et la vertu de la foi, et le caractère essentiel de la vraie piété, laquelle est le premier fonds de la sainteté, on ne saurait trop pousser et soutenir les âmes dans la voie de la plus tendre confiance envers le Père céleste. Outre que cette habitude de filiale et enfantine simplicité jette un grand charme sur l'existence, et maintient le cœur dans la joie, elle est un moyen très efficace de progrès spirituels, une ouverture toujours plus élargie aux grâces que Dieu nous veut donner, une garantie et comme un gage de la persévérance finale ; on rend surtout par là à Dieu la gloire qu'il aime, et on lui procure la meilleure joie qui lui puisse venir d'une créature. Toutefois il convient d'être sobre de particularités, et il est plus nécessaire encore de se défier des privautés. Quand on se voit invité par Dieu à ce grand banquet de la vie, où tous les hommes viennent se ranger sur son appel, il est très bon,

très sûr et très recommandé d'aller s'asseoir aux dernières places [1], parmi les petits, les pauvres, les gens obscurs, dans la foule en un mot, et d'y manger ce que Dieu sert, et d'y boire le vin de tous et de ne se permettre pas même un désir tendant à modifier l'ordonnance du festin. Il nous est inexprimablement utile et sanctifiant de vivre sous ce régime de la *communauté humaine*, de nous plier au dehors, et surtout intérieurement, à ces règles universelles, d'aimer théoriquement et pratiquement ce *cours des choses terrestres* tel qu'il a plu à Dieu de l'établir. Nous devons nous exercer à adorer ce traitement commun, nous devons nous y accorder, nous y complaire et nous y laisser, dès lors, docilement ramener toutes les fois que, sans même nous reprocher d'y avoir dérogé en une rencontre où cela nous paraissait licite et l'était peut-être en effet, Dieu trouve meilleur de nous réduire à la loi ordinaire. Assurément cette âme est ignorante, étourdie, présomptueuse et trompée, qui, n'étant pas fondée dans cette disposition habituelle de respect religieux et de cordial abandon envers le gouvernement général de la divine Providence, compte sur des exceptions, se donne à elle-même des dispenses, demande et attend des grâces que Dieu n'a nullement promises, et réclame des protections spéciales en des difficultés où une prudence plus humble lui aurait conseillé de ne s'aventurer point.

1. Luc. XIV, 8.

CENT-NEUVIÈME ÉLÉVATION

DE LA SAINTE HUMANITÉ DE JÉSUS ET DE L'ÉGLISE.

C'est une vue extrêmement touchante que celle de la sainte Église considérée dans l'humanité bénie du Sauveur. Cette humanité réfléchit l'idée universelle que, dans son éternelle quiétude, Dieu conçoit de sa Création. Elle en reçoit, dès qu'elle existe, l'impression et l'image. Elle y est plus qu'ajustée ; on peut dire qu'elle y est moulée, qu'elle en est tout entière imprégnée, si bien qu'elle devient cette idée elle-même réalisée au dehors d'une manière exemplaire et éminente. Universelle par sa mission, cette humanité l'est même, et avant tout, dans sa constitution. Tous les saints sont là dans leur type et leur origine. Comme les rameaux sortent du cep, dont ils ont la nature et contiennent la sève, ainsi les saints, comme tels, naissent de Jésus dans le temps, selon la forme de leur grâce et l'ordre de leur destinée. Aucun ne ressemble aux autres, et cependant tous lui ressemblent. Il est leur unité, tout en fondant leur variété, laquelle, pour riche qu'elle soit, n'atteint et ne représente jamais la perfection du type. On a ainsi l'image vive de ce qu'enseignent les Pères, à savoir que comme Ève fut divinement extraite du côté d'Adam, ainsi l'Église est

spirituellement issue du côté de Jésus. Comme Ève, pour Adam, l'Église est pour le Christ « l'os de ses os et « la chair de sa chair[1] » ; elle a son sang, sa vie, son nom, son Esprit, sa nature, sa nature humaine et divine. Elle reçoit tout ce qu'il lui donne, et, sauf cette supériorité inaliénable d'être le premier à donner, il lui donne tout ce qu'il possède. « Tout ce qui est à moi est à toi[2] » ; tout ce que mon Père me dit, je te le dis[3]. Comme il m'enfante et m'envoie, je t'enfante et t'envoie[4] ; comme mon humanité est son épouse et son aide semblable à lui, tu es mon épouse et mon aide semblable à moi. Ainsi lui parle Jésus ; et ses paroles ne disent pas seulement ce qui est, elles font tout ce qu'elles disent.

Mais le péché intervenant, hélas ! dans ce mystère, toujours et tout d'abord voulu par Dieu, de l'efflorescence universelle de son Fils incarné, chacun des saints qui sont idéalement en lui ne peut sortir effectivement de lui, si lui-même ne le rachète en revêtant ses fautes et en en soldant la dette. A cet enfantement qui, considéré en lui-même, n'est que douceur et joie ; à cet enfantement des saints qui est celui de l'Église, puisque leur formation est toute la fin de son institution, et que hors du temps, dans le ciel, eux seuls formeront l'Église entière ; à cet enfantement, dis-je, viennent donc s'adjoindre pour Jésus, et comme condition essentielle et forcée, la violence, l'angoisse, la douleur : violence, angoisse, douleur universelles parce qu'il s'agit d'un enfantement universel. Or, Jésus n'y consent pas seulement, il s'y livre, et avec quel amour !

Qu'on se figure un arbre immense, un arbre de pa-

1. Gen. II, 23.
2. Luc. XV, 31.
3. Joann. XV, 15.
4. Ibid. XX, 21.

radis, ayant des milliers de branches où la racine a déjà répandu sa sève vivifiante. Or, au lieu de pousser tout droit et de s'étendre, comme c'est l'ordre, pour produire au dehors et leurs fleurs et leurs fruits, ces branches se retourneraient brusquement et simultanément vers le tronc qui les a poussées; elles en perceraient l'écorce comme des épines aiguës, et en pénétreraient le bois jusqu'au centre, comme si elles prétendaient attaquer la sève dans sa source pour la corrompre et la tarir. Alors l'arbre trahi et blessé de toutes parts, mais généreux et possédant une vie qu'il sait inépuisable parce que, en elle-même, elle est inviolable, se vengerait noblement en la faisant de nouveau affluer par ses plaies (mais avec profusion cette fois), dans ces branches rebelles, insensées et ingrates, les redressant ainsi d'abord, pour les rendre ensuite plus fécondes et plus belles que jamais. C'est là une image exacte de Jésus, restaurant notre pauvre humanité, et y fondant l'Église.

L'amour et le sacrifice sont l'âme de ce mystère. Nous n'existons et ne vivons, comme chrétiens, et partant l'Église n'existe et ne vit que de cet amour du Père qui nous a donné son saint Fils, et de ce sacrifice du Fils « faisant surabonder la grâce là où le péché avait abondé » [1], triomphant du mal par le bien, de l'iniquité par la charité, et répandant son sang jusqu'à la dernière goutte, le répandant pour nous, le répandant en nous. Moyennant cela tout se relève, se rétablit, opère dans l'ordre, accomplit la justice, produit des fruits de vérité et de sainteté; et la gloire remontant librement jusqu'à Dieu, la paix est rendue aux hommes sur la terre [2]. C'est là l'Église, sa création, son état, sa fonction, son histoire.

1. Rom. v, 20.
2. Luc, II, 14.

On ne saurait exprimer ce que ces vues inspirent de religion et de pieuse tendresse pour la sainte humanité du Sauveur; et ce qui y met le comble, c'est de la voir elle-même, en ce mystère, si humble, si simple, si religieuse et si aimante.

CENT-DIXIÈME ÉLÉVATION

DE LA LANGUE QU'ON PARLE EN PARADIS

Quelle langue parle-t-on en paradis ? Sans nul doute aucun des idiomes actuellement usités sur la terre. Pour belles que soient ces langues, ce ne sont que des débris. La confusion qui se fit à Babel était une punition et devait finir par une ruine. De plus, ce sont des langues accidentelles, conventionnelles, inconsistantes et imparfaites de tout point. Il y reste probablement un premier fonds commun ; mais ce fonds n'est pas pratiquement appréciable. Penser qu'on parle au ciel français, allemand, anglais, latin, grec ou même hébreu, c'est une idée si ridicule, que l'esprit ne s'y peut arrêter.

Parlera-t-on là-haut cette première langue, mère de toutes les autres, qu'Adam parlait au Paradis terrestre et qu'il continua plus que probablement de parler après que Dieu l'en eut chassé, encore bien que son langage, comme tout l'ensemble de son état, ait dû déchoir dans une mesure, subissant cette « détérioration » que mentionne le saint Concile de Trente [1] ? Il est permis de le penser.

1. Totumque Adam, per illam prævaricationis offensam, secundum corpus et animam in deterius commutatum fuisse. Trident. Sess. v, n. 1.

Mais si c'est là vraiment la langue qu'on parle au ciel, il est clair qu'elle y subit une transformation analogue à celle qui y déifie l'âme des élus, et qui plus tard s'étendra à leur corps. L'ordre exige, en effet, que le langage d'un être s'assortisse à sa condition, et c'est ce qui a lieu même ici-bas : en droit toujours, et le plus souvent en fait.

En tous cas la source et l'exemplaire de la langue des Bienheureux, c'est le langage de Dieu lui-même. Or, le langage de Dieu, c'est d'abord la génération de son Verbe par lequel il se dit intérieurement et éternellement tout entier. Ce sont ensuite ses pensées particulières et ses volontés libres qu'il dit au dehors par ce même Verbe, comme quand il crée le monde ou se révèle aux hommes, leur enseignant des dogmes ou leur intimant des préceptes.

De même, les saints du ciel se disent d'abord naturellement et nécessairement les uns aux autres par cette irradiation de leur être qui fait partie de leur gloire, et devient pour toujours leur *physionomie personnelle.* Ils se sont mutuellement et par cela seul qu'ils s'entrevoient, comme autant de paroles vivantes, signifiant les pensées de Dieu, dont chacun d'eux est, pour sa part, une expression parfaite. Mais, en outre, ils échangent librement, c'est-à-dire, s'ils le veulent, quand ils le veulent, comme ils le veulent, leurs pensées propres, leurs volontés, leurs sentiments, leurs amours. Tout cela, ils l'expriment maintenant, et jusqu'à ce que les temps soient clos, dans des formes purement spirituelles, aussi bien ajustées à ce qu'elles signifient que leur propre forme à eux l'est à leur être, et leur être à l'idée divine : formes vraies, par conséquent ; formes pleines, claires, vivantes, comprises dès qu'elles sont perçues, et perçues dès qu'elles sont émises. Mais, après la résurrection,

ils exprimeront ces mêmes choses dans des formes sensibles, lesquelles seront, dans cet ordre inférieur, ce que sont, dans l'ordre intelligible, les formes correspondantes dont ils auront usé jusque-là. Les secondes ne feront ainsi qu'étendre et comme incarner les premières. N'étant que leur rayonnement naturel au dehors, elles ne les modifieront nullement en elles-mêmes. Tout sera donc vrai dans cette langue, toujours et absolument vrai. Sauf qu'on le fera volontaitement et librement, on parlera à peu près comme les plantes fleurissent : je veux dire avec la même spontanéité, la même facilité, la même douceur. Il y aura dans les formes de ces épanouissements une variété innombrable et charmante, mais tout jaillira et vivra d'une même sève.

Cette unité radicale et intérieure du langage des élus résultera de l'unité de leur nature, et davantage de l'unité de leur grâce devenue celle de leur gloire. Cette unité de grâce et de gloire consomme d'abord en eux l'unité naturelle, l'élevant à sa perfection la plus haute ; mais de plus, étant commune aux anges et aux saints, citoyens d'une même cité, membres d'une même famille et vraiment d'un même corps dont Jésus-Christ est l'unique chef, elle fait que hommes et anges s'entendent parfaitement entre eux, entendant premièrement tous ensemble la sainte et suprême langue de Dieu, leur commun Père : soit de Dieu s'énonçant en lui-même, soit de Dieu s'énonçant au dehors par son Verbe créateur ou son Verbe incarné.

Plus de subterfuge ici, plus d'artifice, plus d'équivoque. On verra pleinement accomplie cette loi que Notre-Seigneur nous donne : « Que votre discours consiste à dire oui ou non ; cela est ou cela n'est pas ; car ce qui va au delà vient du mal[1] ». C'est la vérité pure et la sim-

1. Sit sermo vester, est, est, non, non ; quod autem his abundantius est a malo est. Matth. v, 37.

plicité absolue ; tout se voit du premier coup d'œil et jusqu'au fond ; tout est droit, limpide, transparent ; enfin tout est lumière. Il n'y a plus de place pour les déguisements, les hypocrisies, les exagérations, les réticences trompeuses ; on ne voit plus de formes belles et attrayantes recouvrant un fond laid ou méchant. Comment pourraient séjourner là les beaux diseurs de ce monde, les artistes de la parole, les hableurs, les menteurs, les corrupteurs de mots? Immédiatement après la mort il en faudra pourtant venir à cette manière de dire, comme aussi à cette manière d'être qui est celle de Dieu, du Christ et de toute leur famille. C'est l'idiome du jugement ; au tribunal de Dieu on n'en parle déjà plus d'autre. La vérité devenue juge saisira le jugé, l'enveloppera, l'étreindra, le pénétrera, le sondera, le forçant à se déclarer et l'amenant de force à l'évidence. O mon Dieu ! quels renversements ! quels tonnerres d'un côté et quels silences de l'autre ! quelles confusions ! quelles épouvantes ! Et quand il faudra voir que, pour avoir parlé si différemment toute sa vie, on n'est plus à Dieu et à ses saints qu'un étranger et un barbare, et qu'il en sera éternellement ainsi, quel désespoir !

La foi qui purifie le cœur purifie aussi le langage. La vérité et la candeur de nos discours terrestres, non seulement nous méritent d'entendre et de parler la langue du Paradis, mais elles nous y préparent. Là, le plus éloquent, ce sera le plus éclairé, et le plus éclairé, ce sera le meilleur, c'est-à-dire le plus humble, le plus vrai, le plus pur, le plus semblable à ces petits, à ces enfants, de qui Jésus a dit que le royaume des cieux leur appartient [1], et dont Dieu reçoit sa louange la plus parfaite [2].

1. Matth. XIX, 14.
2. Ibid. XXI, 16.

On parlera au ciel; on y chantera aussi Si dans l'âme des enfants de Dieu il y a dès ici-bas des mouvements qui vont jusqu'au transport et donnent comme irrésistiblement le besoin de chanter, là-haut, dans la paix, et sans qu'elle soit troublée, quelles ardeurs cependant ravissent les âmes saintes, et quels cantiques naissent de ces ravissements ! Mais il en est, dans le ciel, du chant comme de la parole; tout y est vrai, juste, sincère, mesuré, harmonieux. Le chant traduit l'intime de l'être et donne aux autres le trop-plein de chacun; car toute vérité profite à l'amour, comme l'amour profite à la joie.

CENT-ONZIÈME ÉLÉVATION

CE QUE C'EST QU'UNE FÊTE.

Qu'est-ce qu'une fête? Nous parlons d'une vraie fête, telle qu'il y en a dans la sainte Église et ne peut y en avoir que là. Car le monde s'imagine qu'il a des fêtes, comme il se fait l'illusion d'avoir des richesses, des gloires, de l'amour, du bonhenr, ou même des vertus. Il n'a de tout cela que de vaines ombres et des contrefaçons méprisables, aboutissant au mécompte, au dégoût, hélas! et à la désolation. Il est trompé, il est trompeur. Certes on plaint ses victimes; mais lui, on ne peut que le haïr et le maudire.

Qu'est-ce donc qu'une fête, une vraie fête, qui, célébrée ici, ait là-haut ses échos, et sans jamais fatiguer l'âme, puisse durer toujours? qu'est-ce qu'une fête au sens chrétien et catholique?

C'est un rejaillissement de cette splendide lumière et de cette joie infinie qui, dans la vie de la sainte Trinité, notre Dieu adorable, s'appelle la génération du Fils ou du Verbe. Dieu a un Fils, voilà la fête. C'est dans ce Fils que le Père, principe premier et absolu, se reproduit, se reconnaît, se contemple, se loue, se chante, se glorifie. Aussi, de ce Père qui engendre et de ce Fils qui

est engendré, procède le Saint-Esprit qui est le terme vivant et subsistant de leur amour, de leur union, et partant leur jubilation et leur béatitude.

La naissance éternelle de Jésus est donc comme la raison première de la joie qui est en Dieu et qui, de Dieu, se répand dans l'Église, dans la triomphante et dans la militante. Cette fête tout intérieure, dont Dieu seul a, par nature, et le spectacle et la jouissance, passe dans la Création quand ce Fils béni se fait homme. L'Incarnation est pour nous, pauvres mais bien-aimées créatures, ce qu'est, pour la Trinité divine, la bienheureuse génération du Verbe. Par l'Incarnation Dieu qui n'était qu'à Dieu est à nous ; Dieu qui n'était que Dieu est Dieu-homme ; Dieu qui n'était qu'en Dieu prend séjour en toute âme de bonne volonté. Ainsi la fête s'étend, la joie se propage ; l'objet des contemplations du Père devient l'objet des nôtres ; celui en qui Dieu prend toutes ses complaisances est celui-là même en qui nous commençons de goûter nos meilleures délices. « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique »[1]. Ah ! quel amour ! quel don ! C'est après cela qu'il s'écrie : « Qu'ai-je dû faire que je n'aie fait »[2] ? Seigneur, il est bien vrai, vous nous aimez « jusqu'à la fin[3] », jusqu'à l'extrémité, et, pour ainsi parler, jusqu'au dernier possible de l'amour. Aussi quand vint ce don, les anges nous dirent : « Voici que nous vous annonçons une grande joie qui sera celle de tout le peuple »[4]. Cette grande joie, c'était la joie même, l'éternelle et infinie joie de Dieu. Nous entrions déjà « dans la joie de Notre-Seigneur

1. Joann. III, 16.
2. Is. V, 4.
3. Joann. XIII, 1.
4. Luc, II, 10.
5. Matth. XXV, 21.

Cette joie venait à nous et s'ouvrait devant nous. La foi nous y donnait accès, la charité nous y faisait asseoir, et la charité consommée, qui est celle du ciel, nous y devait établir à jamais. A mesure que, devenant plus purs, nous connaissons plus Jésus-Christ et que le connaissant mieux, nous lui ressemblons davantage, le jour grandit et la fête est plus belle. Le midi de ce jour est la plénitude de cette joie, c'est ce paradis où nous verrons Jésus comme Jésus voit son Père et comme son Père le voit.

Dieu nous met donc en fête toutes les fois qu'il nous donne de son Jésus, qui est aussi le nôtre, une communication plus lumineuse, plus abondante et plus intime. Nos jours de fêtes ecclésiastiques ne sont que l'anniversaire et le prolongement des communications plus authentiques ou plus considérables que Dieu a daigné nous faire de son Fils, soit en la personne même de ce Fils à jamais aimé, soit en ses membres vivants les plus illustres, comme sont la très sainte Vierge, les anges et tous les saints canonisés ou béatifiés.

Mais outre ces solennités régulières et publiques que de fêtes cachées et intimes, et pour les âmes, et dans les âmes! Fête, qu'une oraison éclairée et fervente; fête, qu'une bonne communion; fêtes, que tant de touchantes et ravissantes paroles dites par Dieu « dans le secret [1] », lorsque, suivant la grâce qui nous y attire sans cesse, nous entrons et nous tenons dans ce secret divin. Comptons les fêtes qui ont ainsi marqué les jours de notre vie de grâce. Il faudrait dire : comptons les heures; car lorsque nous avons ouvert avec humilité, avec confiance, avec amour, un amour constant et patient, « les yeux illuminés de notre cœur [2] », Dieu nous a-t-il refusé de se

1. Matth. vi, 4.
2. Ephes. i, 18.

laisser entrevoir ? Et quand, même à travers les ombres de la foi, nous avons aperçu Jésus, la face vivante de Dieu, qu'est-ce qui nous a manqué pour être spirituellement en fête ? La magnifique et miséricordieuse bonté de notre Dieu nous a donc fait, au cours du temps, des fêtes innombrables.

Que dirons-nous ? Que rendrons-nous ? Nous aussi, en retour, faisons des fêtes à Dieu, des fêtes dignes de lui, des fêtes qui le réjouissent. Nous avons ce pouvoir, pauvres enfants de la terre, si faibles, si misérables et naguère encore si pécheurs. Quelle sera donc la fête que nous donnerons à Dieu ? Celle-là même qu'il nous donne ; car il n'y a qu'une fête, parce qu'il n'y a qu'une joie ; il n'y a qu'une joie, parce qu'il n'y a qu'un amour ; et il n'y a qu'un amour, parce que, au ciel et sur la terre, il n'y a qu'un Jésus. Donnons Jésus à Dieu, et voici que nous avons mis Dieu en fête. Renonçant à notre propre esprit, à notre amour-propre, à tout ce qui s'appelle chair, convoitise, orgueil, vanité, égoïsme, « revêtons-nous du Christ[1] » ; ne laissons vivre et agir et parler et paraître en nous que le Christ, et les anges jubilent, et le ciel sourit de bonheur, et, je le redis, Dieu est en fête. Ce qu'il voit et regarde en lui, il le voit et le regarde en nous ; et alors comme il s'aime, il nous aime, et comme il est heureux de lui, il est heureux de nous. Mais y a-t-il un bonheur pareil à celui d'une créature qui rend son Créateur heureux ?

1. Rom. XIII, 14.

CENT-DOUZIÈME ÉLÉVATION

DE LA FÊTE DE SAINT PIERRE.

C'est un fait bien remarquable que la place occupée par la fête de saint Pierre dans le cycle de l'année soit naturelle, soit ecclésiastique. Tombant à la fin de notre sixième mois, et rayonnant, par son octave, dans les premiers jours du septième, elle se trouve précisément pour nous au centre de l'année naturelle. Elle forme, par conséquent, comme le milieu du cercle immense qui, du moins depuis l'ère chrétienne, sert de mesure officielle à l'évolution du temps. De plus elle coïncide avec le solstice d'été, qui est l'époque de l'année où les jours sont tout à la fois plus longs, plus purs, plus lumineux, plus doux ; dans une saison que l'on pourrait aussi nommer centrale, puisque les fleurs n'y sont point disparues, que les feuillages s'y montrent dans tout leur glorieux déploiement, et que déjà beaucoup de fruits sont mûrs. Il n'est pas rare qu'on y récolte les prémices des moissons. Enfin c'est de toute manière et sous tous les aspects, un temps de plénitude, où la maturité s'unit à la jeunesse et l'opulence à la beauté. Cela constitue déjà une harmonie magnifique.

En voici une autre. Selon l'ordonnance séculaire de

l'année ecclésiastique, cette fête se célèbre immédiatement après celle de saint Jean-Baptiste. Saint Jean marque la fin de la Loi : « La Loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean », dit Notre-Seigneur dans l'Évangile[1]. Saint Pierre, au contraire, est *l'exorde de l'Église*, et c'est l'Église elle-même qui le dit dans sa liturgie[2]. Il est le fondement de la nouvelle alliance ; tout y part de lui comme d'une source, tout prend appui sur lui comme lui-même prend, d'office et par institution divine, son appui en Jésus.

Sa fête n'a jamais lieu non plus qu'après la Pentecôte, c'est-à-dire après le développement complet du mystère de Jésus qui, se préparant durant l'Avent, commence extérieurement à Noël, et suivant les phases successives de l'enfance, de la Vie cachée, de la Vie publique, de la Passion, de la Mort, de la Résurrection et de l'Ascension du Sauveur, se termine à la mission authentique du Saint-Esprit aux Apôtres. C'est qu'en effet, Pierre est la fleur du Christ. Pour qu'il y eût une Église, il a fallu avant tout qu'il y eût un Pape ; et pour qu'il y eût un Pape, il n'a rien fallu de moins que tous les travaux, toutes les douleurs et le sacrifice entier de Jésus. Une fois achevée l'œuvre que le Père a confiée au Fils, Pierre paraît. Il devient, dans cet ordre, le premier salaire du Crucifié. Quelle grandeur et quelle importance ! Vicaire du Christ, il est son sacrement et son organe ; il est le chef de la hiérarchie, le trésor vivant, fidèle, inviolable, inépuisable des dons divins et des richesses célestes. Il est la source visible et toujours pure de la lumière qui donne la vie, la fontaine sensible de la grâce, le principe de tout pouvoir sacré. Sa tête porte une couronne qu'aucune couronne n'égale ; ses lèvres disent infailli-

1. Matth. xi, 13.
2. Orat. Missæ in festo S. Petri

blement le Verbe ; sa main mue par sa foi envoie le Saint-Esprit; la majesté du Père resplendit sur son front; il est l'image de sa paternité universelle et souveraine. Il est de plus le guide et le pasteur de tous ; « qui n'amasse pas avec lui dissipe [1] » ; qui ne marche pas dans le chemin tracé par lui s'égare, en attendant de se perdre ; qui au contraire s'attache à ses pas n'a point à redouter la nuit. Il est le grand témoin, le grand véridique, le grand croyant, le grand vivant, le grand voyant. On lui donne son vrai nom, le nom de sa fonction, de son état et de sa grâce, quand on l'appelle *Sa Sainteté*, et que lui adressant la parole, on lui dit : *Votre Béatitude.* Il est du ciel autant que de la terre, médiateur entre l'un et l'autre, pontife suprême, législateur et juge du monde entier, père de tous ceux que les fidèles nomment leur Père, prince entre tous les princes qui le doivent saluer et honorer comme leur chef. Il est toujours martyr d'une façon ou d'une autre ; il est indispensablement confesseur, et l'une de ses gloires obligées est d'être vierge. Comme en lui se répand d'abord la plénitude de la mission, de l'autorité, de la grâce, en lui aussi se trouvent résumées toutes les excellences de l'Église. Tout est premier en Pierre, et tout y est plénier.

C'est pourquoi il était convenable que le jour de sa fête fût posé comme il l'est, au sommet radieux et ardent de chacune de ces années que nous nommons des ans de grâce, parce que nous les devons à Jésus et qu'il les remplit toutes.

1. Luc. XI. 23. — Ce que nous disons ici de l'année naturelle dans son harmonie symbolique avec la fête du Prince des apôtres n'a évidemment sa vérité physique qu'en Europe, où l'ordre des saisons est tel que nous l'avons indiqué. Mais comme, en fait, c'est en Europe que le christianisme a eu son développement principal; comme c'est de là qu'il rayonne sur le monde entier ; comme c'est là enfin, en Italie, à Rome, qu'il a plu à Dieu d'établir le Siège de Pierre qui est le sommet hiérarchique et le centre doctrinal de la religion de Jésus-Christ, nous pensons que notre analogie est suffisamment justifiée, et qu'elle a dès lors sa raison, sa valeur et sa grande beauté

CENT-TREIZIÈME ÉLÉVATION

DE L'APOTRE SAINT MATTHIAS.

C'est une admirable mais étrange destinée que celle de saint Matthias. Assurément cet homme était grand devant Dieu. Il était personnellement désigné dans cette célèbre prophétie que l'Esprit-Saint dicta au roi David quand parlant, dans le cent-huitième psaume, au nom et en la personne même de Jésus-Christ, il racontait d'avance la terrible histoire de Judas et ses suites. On lit en effet dans cette page inspirée, que « les jours de ce misérable seront comptés et abrégés, et que son épiscopat passera à un autre »[1]. Cet autre, c'était Matthias. L'heure venue de remplacer le traître, on choisit parmi les disciples ceux que sans doute on regardait comme les plus dignes d'un tel emploi. Matthias était l'un des élus, mais non le premier, ni le plus illustre : car, tandis que l'écrivain sacré se borne à le nommer, il joint au nom de son concurrent, Joseph fils de Sabas, ce glorieux surnom de « Juste », que lui avaient certainement mérité ses

1. Fiant dies ejus pauci et episcopatum ejus accipiat alter Psalm. CVIII, 8.

vertus, et qui est si célèbre dans l'Écriture [1]. Cela donne à penser que si le Saint-Esprit n'avait pas suggéré à Pierre de consulter Dieu par le sort, et que l'affaire eût été jugée d'après les règles dont on se sert communément pour apprécier les hommes, Matthias se fût vu préférer Joseph. Mais Pierre ayant adjuré Dieu de déclarer lui-même celui qu'élisait son cœur, le nom qui sortit de l'urne fut celui du second et du moins honoré des deux, c'est-à-dire de Matthias.

Il fut donc agrégé au collège de ces Douze qui, après avoir porté la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités du monde, devaient sceller de leur sang le témoignage rendu à Jésus-Christ, s'asseoir sur douze trônes pour juger avec lui les douze tribus d'Israël, et briller, dans des éternités infinies, de la splendeur promise à ceux qui ont appris la justice aux foules [2].

Le seul fait de cette vocation était une gloire immense. Mais que devint ensuite cet heureux substitut de Judas? Où alla-t-il? que fit-il? quels furent ses miracles, ses succès, les fruits de son apostolat? Quels furent le lieu, la date et les circonstances de sa mort? On n'en sait rien. Comme il avait vécu dans l'impénétrable secret des prédilections divines jusqu'au temps de son élection, il y rentra dès qu'elle fut faite. On cite de lui deux mots que la tradition a conservés, et que Clément d'Alexandrie rapporte dans le livre de ses Stromates [3]. Ces mots sont pleins de sève évangélique; on y peut trouver résumée, et en déduire

1. Et statuerunt duos, Joseph qui vocabatur Barsabas, qui cognominatus est Justus, et Matthiam. Act. I, 23.

2. Qui docti fuerint fulgebunt quasi splendor firmamenti, et qui ad justitiam erudiunt multos quasi stellæ in perpetuas æternitates. Dan. XII, 3.

3. Au second livre, chap. IX, Clément rapporte que, comme l'avait déjà dit Platon, Matthias exhortait à « admirer les choses présentes », établissant que c'était là le premier degré pour arriver à la science supérieure. Au troisième livre, chap. IV, il répète cette

rigoureusement, toute la doctrine du Christianisme, du moins toute sa doctrine pratique ; mais enfin ce sont des mots, et pour tout le reste qu'il a pu dire ou faire, Dieu s'en est exclusivement réservé le spectacle et la connaissance. Matthias n'a point d'histoire, et par suite n'a pas même de légende au Bréviaire. Peut-être est-ce à cause de cette vie toute cachée en Dieu que l'Église fait réciter en la messe destinée à célébrer ce saint Apôtre la page de l'Évangile où Notre-Seigneur ayant rendu grâces à son Père de ce qu'il a dérobé les mystères aux sages et aux savants, pour les révéler de préférence aux petits et aux simples, finit par dire à tous sans exception : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur » [1].

Mais Matthias remplaçait Judas. Or, il est impossible de ne pas croire que le fait de sa substitution divine au disciple apostat a profondément influé sur sa vie intérieure et même extérieure. Il a dû être dévoré d'un désir immense et incessant de réparer de toute manière l'ingratitude et le forfait du traître. Rien n'a sans doute égalé dans son cœur le besoin et la passion de consoler le cœur blessé de Jésus. Il se sera dépensé toute sa vie, et dans ce but, en fidélités, en protestations, en dévouements de toute sorte. Il est plus que vraisemblable qu'il a eu l'argent en horreur. On ne peut guère non plus supposer qu'il n'ait pas entouré la sainte Eucharistie d'une dévotion spéciale, et n'y ait pas communié avec les effusions d'une tendresse toujours renaissante. Enfin, qui sait si ce mystère profond où sa vie demeure ensevelie pour nous jusqu'aux glorieuses révélations du jugement final, n'est pas une humiliation conçue, appelée, sollicitée et obtenue

leçon que donnait le même Apôtre : « Il faut lutter contre la chair, puis s'en servir en lui interdisant toute jouissance impure ; et enfin *augmenter* son âme par la foi et la science ».

1. Matth. XI, 29.

par lui, pour dédommager le Sauveur du péché de l'Iscariote ?

Il y a, au reste, une douceur singulière à prier cet apôtre ignoré des hommes, mais si connu de Dieu. L'âme en reçoit de grands profits ; mais il faut le prier dans l'esprit de sa vie, et lui en demander la grâce propre, qui est de mettre sa meilleure joie et son honneur suprême à vivre inconnu de tous et pour Dieu seul.

CENT-QUATORZIÈME ÉLÉVATION

DES ACTES PRINCIPAUX DE JÉSUS DANS SON ÉTAT EUCHARISTIQUE.

Mon Jésus! que faites-vous dans l'impénétrable secret de vos saints tabernacles? Savoir que vous y êtes, c'est déjà pour nous tous une science de paradis et la source de joies exquises. Mais qu'y faites-vous ? Des œuvres sublimes assurément, des œuvres innombrables. Toutes ressortent de votre état ; elles sont l'activité même de cet état sacré ; et comme elles y ont leurs racines, elles en portent tous les caractères. L'une de ces œuvres, et très évidemment la première, c'est votre réponse aux droits de Dieu et l'honneur que vous leur rendez en les confessant, en les adorant, en les invoquant, en vous y livrant. Ces droits, quant à vous, c'est comme le regard, l'action, le rayonnement et l'impression vivante de toutes les perfections de Dieu sur vous ; c'est la force splendide, la conséquence à la fois naturelle et voulue, et comme la réclamation essentielle de sa paternité, de son autorité, de sa justice, de sa sainteté, de sa puissance, de sa bonté, de son amour, de son excellence absolue. Or, dans l'Eucharistie, plus complètement encore, ce semble, qu'ailleurs, on peut dire que tout votre mystère et partant toute votre

religion se résume, se condense, et se consomme. Caché sous ces espèces sacrées, tout votre être humain se soumet, se dilate, se fond et, pour ainsi parler, s'écoule sous chacune de ces adorables perfections divines, comme fait la cire sous la pression d'un sceau brûlant. Ce n'est point là d'ailleurs en vous une pure passivité, mais bien une sujétion, une tradition de vous-même, libre, réfléchie, pleine, ardente, joyeuse. Toute votre énergie s'emploie à fléchir, à vous abaisser, à vous étendre, à vous anéantir sous l'empire majestueux de ses droits.

Ce n'est pas tout pourtant que cette adoration, en cet état vous rendez grâces, et d'abord, sans nul doute, de cet acte, de ce bienfait, de ce don primordial qui est la création, spécialement la vôtre, ô mon Sauveur ; car vous aussi, en tant qu'homme, vous êtes une créature. Vous comprenez comme aucun autre ce que c'est que d'être tiré du néant, et ce qu'il y a, dans l'acte créateur, de bonté toute gratuite, d'amour tout spontané, de sagesse merveilleuse et d'éblouissante magnificence. Puis, comme c'est définitivement pour vous, ô Jésus, que Dieu a créé toutes choses, comme vous le savez et le voyez, cette vue donne à votre gratitude la ferveur et l'élan qui produisent en nous les transports.

Créer, en effet, c'était, selon notre manière de concevoir les choses, courir des risques infinis. Il y avait le risque du péché, c'est-à-dire le risque de voir les créatures se révolter contre leur Créateur, l'offenser, l'outrager. Il y avait, par suite, le risque de leur perte ; car encore que l'amour prévenant de votre Père eût, de concert avec vous, fondé d'avance à notre profit tout un ordre de rédemption, ce rachat ne devait pourtant point s'étendre aux mauvais anges, et même parmi les hommes, que de pécheurs s'y soustrairaient ! C'était là plus qu'un risque ; et après que votre croix nous révèle l'incompré-

hensible amour de Dieu pour les âmes, on devine ce qu'il dut accepter pour créer. Il créa néanmoins. Tant vous aimait-il, ô Jésus, vous, son Verbe incarné, vous, corps immaculé, âme divine, humanité bénie, premier-né de toute créature, chef et somme de toute Création, que pour vous instituer, vous posséder, vous glorifier, rien ne lui sembla plus ni excessif, ni dur, ni difficile. Si cette pensée émeut déjà si fort nos cœurs froids et grossiers, que produit en vous cette vue et avec quel accent, quelle effusion et quelle religieuse jubilation votre âme crie-t-elle incessamment du fond de votre silence Eucharistique : ô Dieu, mon Créateur !

Et selon qu'il l'a éternellement conçu et décrété, ce Créateur, qui fait le monde pour vous et vous le donne en héritage, se donne d'abord substantiellement et pleinement à vous, se faisant votre subsistance, et devenant, par son Verbe unique, votre unique personne. Néant hier, Dieu aujourd'hui et aux siècles des siècles, c'est votre histoire, et celle de l'amour de votre Père pour vous. On finit par comprendre, ô mon Maître adoré, que l'anéantissement de la croix ne vous ait point suffi, et que, fût-ce uniquement pour témoigner à Dieu votre humble gratitude, vous ayez voulu vous réduire à prendre l'apparence d'une chose ; d'une chose inerte, dépendante, livrée, qu'un enfant d'un jour peut mouvoir, dont chacun fait tout ce qu'il veut, et pour tout dire en disant ce qui semble tout dépasser, devenir, vous, une chose qu'on mange.

Oui, dans cette nuit, dans cette retraite, dans ce secret, dans ce saint des saints de votre Eucharistie, vous adorez et remerciez ; et sans que la beauté, le prix et la portée de vos autres actes en restent, pour peu que ce soit, diminués, ce sont là pourtant les plus excellents, et ceux qui, sortant tout d'abord de votre cœur, lui sont de beaucoup les plus chers.

CENT-QUINZIÈME ÉLÉVATION

DE LA TRIPLE VIE DE JÉSUS QUE LA SAINTE EUCHARISTIE CONTIENT ET COMMUNIQUE.

La substance vivifiante du froment dont vous nourrissez vos élus[1], ô mon Dieu ; cette suavité exquise du pain céleste que vous commandez aux nuées de faire pleuvoir sur eux[2] ; cette graisse de l'Esprit qui les rassasie quand ils prennent part à vos festins[3] ; ces sources d'eau vive qui les y abreuvent jusqu'à les enivrer[4] ; cette magnificence qui éclate en votre principal ouvrage et vous donne tant de gloire[5] ; ce don inénarrable que vous nous faites, et tout ce que vous nous livrez en nous faisant ce don, cette vie enfin dont vous nous voulez l'abondance et la surabondance[6], c'est tout un, et cet un, c'est vous-même, et vous-même êtes l'Eucharistie ; et c'est en étant l'Eucharistie que vous nous êtes à la fois

1. Zachar. IX, 17.
2. Sap. XVI, 20.
3. Liturg. Eccl. Offic. in Festo SS. Corp. Christi.
4. Is. XII, 3.
5. Psalm. CX, 3.
6. Joann. X, 10

toutes ces choses, tous ces biens, toutes ces gloires, toutes ces félicités.

L'aliment, c'est ce qui fait vivre et renouvelle les forces, de telle sorte qu'assurant d'abord à la vie sa durée et sa persistance, il la fait croître ensuite et s'épanouir jusqu'à sa perfection. Mon Dieu! vous êtes notre aliment; c'est-à-dire que « la vie » elle-même nous fait vivre: non pas une vie quelconque, mais « la vie »; non pas une vie créée. mais la vie incréée. Entre cette vie et la nôtre il n'y a plus ici d'intermédiaire. Les espèces Eucharistiques servent bien d'enveloppe à votre vie, mais pour en devenir surtout l'instrument et le véhicule. Elles ne subsistent après la sainte consécration, que pour nous livrer ce qu'elles contiennent, et nous laisser ce tout après qu'elles-mêmes ne sont plus rien.

Mon Jésus! c'est donc votre être tout entier que je mange en mangeant votre chair sous ces espèces du pain, en buvant votre sang sous ces espèces du vin. Or, vous êtes un être vivant, l'être vivant par excellence; manger votre être, c'est donc nécessairement manger votre vie: votre vie tout entière et en tous ses états; votre vie terrestre par conséquent, votre vie céleste et votre vie divine; car vous qui êtes un, vous avez ces trois vies. Et quoique celle que nous nommons terrestre n'ait réellement duré que trente-trois ans et soit finie depuis des siècles quant à son évolution temporelle et à sa forme extérieure, cependant on peut dire qu'elle demeure radicalement en vous, parce que c'est vous qui l'avez menée et qu'elle conserve toujours en vous ses raisons essentielles, ses origines intimes, comme aussi sa beauté intrinsèque, sa vertu infinie et ses incomparables caractères. Oh! je m'assure qu'en vous contemplant tel que vous êtes à présent dans le ciel, tous les élus voient encore clairement en vous l'Enfant de Bethléem, l'ado-

lescent de Nazareth, le fils soumis de Marie, l'humble apprenti de Joseph, le bon Samaritain, le père du prodigue, l'ami des pécheurs, le bon pasteur prêt à donner sa vie pour ses brebis, le docteur enseignant avec autorité, le précepteur des petits et des simples, le thaumaturge sublime et miséricordieux, le pauvre, frère des pauvres, l'agonisant de Gethsémani, le crucifié du Calvaire, l'Agneau de Dieu, l'Hostie des hommes. Ils voient votre vie entière, et cela rien qu'en vous voyant. Ils n'en voient pas le dehors peut-être, et encore qui peut l'affirmer ? mais ils en voient le dedans, et d'autant mieux qu'ils sont plus élevés dans la gloire, c'est-à-dire plus purs, plus saints et plus aimants. C'est un livre totalement déployé à leurs yeux, le livre de la vie, l'évangile éternel. Oui, cette vie première est en vous comme en sa racine immuable; où vous êtes, elle subsiste ainsi, et quand nous vous avons, nous l'avons. Elle aussi, à sa manière, est donc sous les espèces sacramentelles; elle aussi y est notre nourriture et « la graisse de notre froment » [1].

O festin, ô vie sans prix, vie terrestre de Jésus passant dans les chrétiens pour devenir en eux la vie chrétienne; évangile divinement vécu, divinement vivant, divinement vivifiant ! Substance et forme du Christianisme s'accommodant au temps, au voyage, à la lutte, aux misères, aux souffrances, à nous enfin tels que nous sommes pour nous faire devenir tout ce que nous devons être ! Lumière infaillible, trésor inépuisable, refuge toujours ouvert, appui fidèle, consolation infinie, force victorieuse, viatique surabondant, somme de tous les mystères et canal de toutes les grâces ! Tout cela est à nous et constitue notre héritage. Cette vie terrestre du Christ qui, par

1. Psalm. CXLVII, 14.

mandat divin, est pour tous, et à tous, elle devient, par l'Eucharistie, la propriété d'un chacun. Elle se particularise, elle s'individualise, se ramassant et se condensant, pour ainsi parler, tout entière, afin de passer, sous forme d'hostie, dans l'âme, il faut dire dans le corps (car ici le corps sert de porte pour arriver à l'âme), dans le corps donc de nos petits enfants, de nos malades, de ceux qui hier encore étaient d'affreux pécheurs, et peut-être, quoique cela dût sembler impossible, le redeviendront encore demain. Chaque communion nous donne cette vie.

Elle nous donne plus encore. Elle met en nous la vie actuelle du Christ, sa vie céleste. Qui la dira cette vie ? qui la concevra ? qui de nous en a, je ne dis pas l'expérience, mais seulement l'idée ? Ni l'œil de l'homme n'en a vu la splendeur, ni son oreille n'en a saisi le moindre écho, et son cœur même, si haut qu'il monte, ne lui en peut donner la connaissance la plus élémentaire [1]. Nous savons bien cependant que c'est une vie éminente, radieuse, paisible, toute pleine et immuable; une vie souveraine, dominant toute autre vie créée, et influant puissamment sur toutes les créatures. Les anges, lui rendant d'abord des devoirs qui nous sont inconnus, la contemplent avec ravissement et s'y plongent comme en une vaste mer. Cette vie est pour eux un soleil dans la splendeur duquel ils voient Dieu. Elle est l'exemplaire de leur vie; elle en est aussi l'aliment : Jésus, dans l'Écriture, est appelé « le pain des anges [2] ». Elle les inonde de gloire, de science, de beauté, de bonheur ; et il en est des saints comme des anges; car ils ne forment ensemble qu'une société, mais si unie qu'elle n'est qu'un même corps. Et la vie de ce corps, c'est la vie de son chef glorifié, sa vie

1. Cor. II, 9.
2. Psalm. LXXVII, 25; Sap. XVI, 20.

céleste, toute remplie de la vie divine, dont elle n'est que la manifestation et l'effusion créée. Leur joie, comme leur sainteté, c'est d'en vivre, et ils en vivront, ils la vivront éternellement. Or, partout où est Jésus, partout donc où il y a une hostie consacrée, dans tous les tabernacles, dans tous les ostensoirs, dans les mains de tous ceux qui célèbrent le saint sacrifice, sur les lèvres et dans le cœur de tous ceux qui communient, là est aussi cette vie céleste. Elle y est cachée, mais réelle; imperceptible aux sens, mais non point à la foi. On peut dire qu'elle y est plus encore que la vie terrestre; car celle-ci n'est en Jésus-Eucharistie que dans son principe et sa vertu; sa vie céleste, au contraire, est sa vie d'à présent, et c'est dans son état d'à présent qu'il descend sur nos pierres sacrées et habite nos sanctuaires. Cela est donc aussi notre festin, le pain, si nous le voulons, de chacune des journées que nous amène l'aurore. Y pensons-nous ? Pouvons-nous dire, oserons-nous dire, ô mon Dieu, que nous avons la foi requise, et surtout que notre vie répond à de telles grâces ? Cependant ce n'est pas le comble.

Le comble, c'est que la vie divine du Christ est aussi dans ce sacrement, et que nous communions à cette vie comme aux autres; plus même en vérité, car les deux autres sont pour celle-ci : elles en sont la porte et l'accès ; celle-ci seule est notre fin dernière. La vie de Jésus comme Verbe, sa vie comme Fils unique du Père ! Mon Dieu, que disent ici les mots, et que deviennent même les pensées ?

L'irradiation vivante et totale de la vie infinie dans son propre foyer ; la splendeur équivalente et consubstantielle de la lumière qui n'a ni commencement, ni fin, ni ombre ; la forme et le visage de Dieu ; le caractère de sa substance, le Verbe subsistant de sa sagesse, de sa science,

de sa toute-puissance; sa fleur, son fruit, son parfum, qu'est la vie d'un tel être? Quelle en est la profondeur, la simplicité, la vigueur, la plénitude, la paix, la gloire, la beauté, la félicité? Tous les chastes transports des saints, après que des millions de siècles se seront équivalemment écoulés depuis le jour où, le temps étant clos, rien ne s'écoule plus, ces transports, dis-je, si on les met à côté de ce qui pourrait ressembler à un instant dans cette bienheureuse vie où il n'y a ni changement, ni succession, ne sont pas même ce qu'est une larme à côté de l'océan.

O vie intime de Dieu, vie inscrutable et vie éblouissante; vie contenue et vie débordante; vie qui êtes la sagesse aussi bien que l'amour, la sainteté aussi bien que le bonheur; vie au-dessus de tout nom, vie sans nom, vie ineffable, et qu'on est plus heureux de trouver incompréhensible qu'on ne l'est de comprendre tout ce qui est au-dessous d'elle!

Eh bien! cette vie-là aussi, qui est la vie de notre Jésus, sa vie personnelle et essentielle, qui lui appartient plus que les autres, avant les autres et indépendamment des autres, cette vie-là nous appartient, elle nous est donnée et livrée en nourriture. Elle est l'essence du pain Eucharistique, et, je le répète, c'est pour nous la pouvoir ainsi donner que le Verbe nous donne les deux autres, ayant d'abord emprunté et mené la première, sur laquelle s'appuie et fleurit la seconde. Mais le terme ici devient la voie, et le gage de Dieu, c'est Dieu même.

L'âme s'y perd, l'esprit est confondu; et comme il arrive que le vertige vous prend si, étant au sommet d'un haut édifice, on jette seulement un regard en bas, de même, si l'on cessait un instant de contempler l'immensité d'amour devant laquelle ces vues vous placent, pour se souvenir de ce qu'on est et penser à l'inexprimable mesure

d'infidélité, d'insouciance et d'ingratitude qui, même dans l'âme des bons et des fervents, persiste en face de l'amour et du don de Jésus, on serait éperdu d'effroi et navré de douleur. Mieux vaut regarder toujours là-haut, et s'enivrer d'admiration, de reconnaissance et d'espérance.

Quel que fût le principe d'un tel don, le don lui-même serait inappréciable; mais s'il suppose un sacrifice, s'il est le fruit d'une immolation, si celui de qui nous le tenons ne nous le fait qu'à la condition de souffrir, et de souffrir jusqu'à l'excès, de mourir et de la plus ignominieuse, de la plus horrible des morts, volontairement subie après avoir été librement résolue et passionnément convoitée, il est clair que sa valeur passe absolument toute mesure.

Or, il en est ainsi. Cette triple vie qui vient à nous et demeure en nous par la sainte communion, ne coule point d'elle-même ; elle ne sort pas du sein du Père, non plus que du sein de Jésus, par un mouvement spontané, naturel et paisible; elle en jaillit moyennant une violence, non pas une violence qu'elle nous fait, mais une violence que Jésus s'impose à lui-même; enfin elle s'échappe de la croix sanglante de l'Homme-Dieu, et ne nous est jamais donnée que comme fruit de son sacrifice. De même qu'il ne se dit pas dans le monde une seule messe qui ne présuppose, ne représente et ne contienne le sacrifice mortel du Calvaire, ainsi il n'y a point sur la terre une seule hostie consacrée, et il ne se fait point dès lors une seule communion qui ne suppose l'immolation mystique de la messe. Le principe de la donation Eucharistique ne change pas plus que sa nature. L'amour qui pouvait se donner à nous sans souffrir, a mieux aimé souffrir pour se donner à nous, jugeant qu'il se donnait mieux ainsi et multipliait les chances

d'un retour plus parfait. Mais de grâce et au nom de votre gloire, ô mon souverain Maître, faites par votre miséricorde et votre toute-puissance, que nous ne compromettions plus vos desseins et ne trompions jamais votre attente.

CENT-SEIZIÈME ÉLÉVATION

DE L'ACTION DE GRACES EUCHARISTIQUE.

Enfant de Dieu, quand tu viens communier, ou seulement assister au très saint sacrifice, ou même visiter Jésus caché dans son Eucharistie, souviens-toi qu'il y a quelque chose de beaucoup plus pressé que de lui demander des grâces, soit pour toi, soit même pour tes frères : c'est de confesser que lui-même possède en plénitude toute grâce et toute gloire, de l'en féliciter et de t'en réjouir dans ton cœur. C'est là l'ordre parce que c'est la justice. Au reste, quelles profusions divines provoquera ton désintéressement, quelles communions enrichissantes te vaudra ton oubli de toi-même, et quelle inondation d'amour paiera ton humble et généreux amour !

Après ta communion tu rends grâces. Oh ! que cette action de grâces est juste aussi, et que c'est alors un moment favorable et précieux pour la faire ! Fais-la comme tu voudras, ou plutôt comme tu croiras ou sentiras que le veut l'hôte divin dont tu es la demeure. Livre-toi à son Esprit, comme un enfant se livre aux caresses et aux mouvements de sa mère. C'est très excellemment le

temps de la liberté. Dieu est en toi, tu es en Dieu. Mille pensées te peuvent venir naissant de cette union, l'éclairant, la resserrant. Tout ce qui va à cette fin est bon. Et que dire des sentiments qu'un tel acte suivi d'un tel état fait comme naturellement surgir dans l'âme? Ils valent mieux encore ici que les spéculations. Souvent on en éprouve, et de fort vifs et de fort saints, sans avoir de pensées distinctes. Il est plus sage alors de s'en tenir là, renonçant à méditer pour s'occuper d'aimer. D'autres fois les pensées sont des stimulants à l'amour. On peut monter très haut, on peut s'anéantir : tout est recevable et à propos; tout sert et à l'honneur de Dieu et à la sanctification de l'âme, à la seule condition qu'on ne soit pas volontairement froid ou distrait et qu'on ne reste pas inactif, évitant cependant l'agitation et le tracas.

S'il te plaît de réfléchir quand tu te trouves ainsi en possession sinon en face de Dieu présent, demeurant, vivant dans le sanctuaire de ton âme, pense un peu à l'étonnante grandeur des biens que te livre la foi, et constate le peu d'empire que cette vertu a sur les cœurs, sur le tien en particulier. Imagine, par exemple, l'émotion dont tu serais soudainement saisi, si Jésus qui est en toi, te disait une parole sensible; puis l'émotion plus grande que tu ressentirais, et la grâce merveilleuse que tu croirais avoir reçue, s'il te disait intelligiblement cette parole particulière qui, dans son entendement à lui, est l'idée éternelle de ta vie, la forme où il te voit, le foyer où naît et s'entretient l'ineffable amour qu'il te porte, et la source des grâces qui coulent incessamment sur toi. Comme tu en serais ébloui et heureux! Cette lumière et cette joie pénétreraient ton être au plus intime; tu t'estimerais arrivé au seuil du paradis, et tu commencerais d'en goûter les délices. Pour divine néanmoins que soit cette parole, qu'est-elle, sinon un mot faisant partie d'un dis-

cours innombrable ? Et si Dieu, se plaisant à ces accroissements, te disait alors, et de si près, le mot de toute la Création, le mot qui la fait exister et la fonde, parce qu'il exprime au dehors la conception intérieure que Dieu en a de toute éternité ; le mot qui comprend les choses visibles et invisibles, les hommes et les anges, l'ordre de la nature et l'ordre de la grâce, les saints, l'Église, Marie qui en est et la reine et la mère, probablement tu mourrais de l'entendre ; ton esprit en serait aveuglé, ton cœur brisé comme d'un coup de foudre. Pourtant ce ne serait là encore qu'un mot tout extérieur à Dieu, que Dieu pouvait indifféremment ou dire ou ne pas dire ; un mot qui n'importe essentiellement ni à sa gloire, ni à son bonheur ; un mot relativement petit, et qui n'est point au Verbe personnel de Dieu ce qu'un grain de sable est à un archange.

Eh bien ! ce Verbe qui n'a pas de bornes, qui est avant tout, après tout, au-dessus de tout ; ce Verbe qui ne dit pas un être quelconque, ni des myriades d'êtres tous plus beaux et meilleurs les uns que les autres ; mais l'être, l'être absolu, Dieu enfin, ce Verbe-là, la communion te le donne. Dieu qui se le dit à lui-même dans le secret splendide de son éternité, te le dit aussi à toi dans le secret de ton âme éclairée par la foi ; et il te le dit même en ta chair autant qu'il est possible, car elle le reçoit ici dans la forme qu'il a prise pour venir à elle : de telle sorte qu'elle aussi, comme le cœur, « tressaille d'amour » à ce contact « du Dieu vivant [1] ». Et ce Verbe que ta seule raison ne saurait entrevoir, loin de pouvoir le voir et surtout le comprendre, ce Verbe que l'intelligence du plus sublime des séraphins ne peut pas plus contenir

1. Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. Psalm. LXXXIII, 3.

que la tienne, quoiqu'elle le connaisse mieux, ta foi le perçoit, l'appréhende et le tient embrassé. Rien de ce Verbe ne lui échappe; partout où il est, elle va; à quelque profondeur qu'il soit, elle s'y abîme avec lui; malgré leur prodigieuse élévation, elle atteint toutes ses cimes. Quel don de Dieu que cette capacité surnaturelle de Dieu! Et une fois cette capacité faite, quelle invention pour la remplir que la communion Eucharistique! Chaque matin, ô chrétien, tu reçois ce Verbe de Dieu; il vient à toi, entre en toi pour y habiter avec toi; tu ne l'entends pas, tu le manges; il n'est pas seulement ta lumière et ton maître, il est ta proie et ton festin. Tu le crois, tu le sais, tu le confesses; peut-être qu'avec sa grâce tu mourrais plutôt que de le nier. Et cependant cela t'émeut, t'affecte, te recueille souvent moins que si le moindre son sortait du tabernacle, ou si une formule divine quelconque apparaissait ou s'écrivait soudain dans ton esprit!

O baptisé, ô fils de Dieu, convive de Dieu, considère-toi malgré tout, et avec une paix confiante, dans le sein de ce Verbe miséricordieux et bon autant qu'il est saint et immense. Quand tu es en lui et lui en toi, ne te sens-tu pas déjà « entré dans la joie de ton Seigneur[1] » ? Tu n'y es pas entré seulement, tu t'y baignes, et tu bois librement l'eau de ce bain sacré. Fais-y ce que tu peux, sachant que cela n'égalera jamais ce que tu devrais en justice : adore, bénis, loue, aime, admire, conjure, demande, reçois, puise, prends, possède, conserve; nourris-toi, remplis-toi, vis enfin, vis « la vie », la vraie vie, la vie pleine. Puis, enfant de l'amour, livré au sacrement de l'amour que l'amour lui-même t'a livré, ne reste point tout seul où tu es. Nulle part il n'est bon

1. Matth. xxv.

d'être seul; mais ici moins que partout. Dilate donc, étends et, comme tu le pourras, universalise ton cœur, afin que tous ceux que tu aimes d'une dilection spéciale, et même tes frères les plus lointains et les plus inconnus, appelés alors, recueillis et vivants dans ton cœur, y soient comme toi et en toi embrassés, bénis, enrichis, sanctifiés par Jésus.

Tu peux d'ailleurs et dois te souvenir qu'il les dit tous comme il te dit, parce que, étant le Verbe créateur, il est le premier mot de toutes les créatures, et c'est en lui qu'elles ont leur principe. Prie-le donc, et ardemment, de *dire* efficacement et souverainement tous ces êtres que tu chéris; prie-le de les former surnaturellement, de les rendre parfaitement vrais, simples, purs, justes, bons, saints, divins; tels enfin qu'il les voit en lui-même et les veut voir en eux.

Peut-être alors sentiras-tu que se donnant à nous jusque-là, c'était une vraie nécessité que Jésus nous envoyât et fît demeurer en nous son Saint-Esprit; car cet Esprit-là seul peut faire au saint Verbe de Dieu, devenu notre Eucharistie, une réponse digne de lui, lui rendre un amour suffisant, et lui payant la gratitude à laquelle il a droit, le prier comme il convient au nom de toute créature.

CENT-DIX-SEPTIÈME ÉLÉVATION

DE LA PERMANENCE DE NOTRE UNION AVEC LA SAINTE HUMANITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

Que veux-tu de moi? — Seigneur, vous même et tout ce dont j'ai besoin pour vous plaire et vous posséder; hors de là je ne demande rien, je ne veux et ne désire rien. — Ne suis-je pas à toi, et qu'y a-t-il en moi que dejà tu ne possèdes? Ne t'ai-je pas donné mon Esprit, l'Esprit qui procède éternellement de moi comme du Père, et qui, tout le temps de ma vie mortelle, a régi mon humanité [1]? En te donnant mon Esprit, ne me suis-je pas donné moi-même? Lui et moi sommes-nous séparables? Et quand je me suis donné à toi avec lui et en lui, n'as-tu pas reçu aussi mon Père, de qui nous procédons tous deux et avec qui nous ne sommes qu'une seule et même substance, une seule et même vie, un seul et même Dieu? Ne t'ai-je pas dit, n'ai-je pas dit à tes frères : « Si quelqu'un m'aime et garde ma parole, nous viendrons à lui et établirons en lui notre demeure » [2]?

1. Luc IV, 1; Rom. VIII, 14; Hebr. X, 14.
2. Joann. XIV, 23.

Crois-tu à ma parole ? — Oh ! oui, Seigneur, de toute mon âme, de toute l'énergie de mon âme et avec tout l'amour de mon cœur. — Mais crois-tu que cette parole particulière soit vérifiée en toi, que nous soyons tous trois venus à toi, et que nous ayons pris en toi notre séjour ? — Mon Jésus, vous seul le savez ; mais j'espère fermement qu'il en est ainsi ; j'oserai dire que j'en suis sûr, et je sens, en disant cela, mon cœur se fondre d'adoration, de gratitude et de tendresse pour vous ; car si en vérité vous séjournez en moi, c'est un don tout gratuit que votre amour me fait et un prodige de votre miséricorde. —

Que veux-tu donc de plus ? — Bon Maître ! vous êtes Dieu, mais vous êtes autre chose encore. Vous que je nomme mon Père, je puis, je dois vous appeler aussi mon frère. Vous gardez votre nature, mais vous avez la mienne : vous l'avez prise un jour pour ne la plus quitter jamais, et maintenant pour toute l'éternité, vous êtes un Dieu fait homme. Ce que vous avez ainsi uni n'est plus et ne peut plus être séparé dans mon cœur. Ma foi distingue vos deux natures, mais ma charité les unit, et j'ai besoin de l'une aussi bien que de l'autre. Vous êtes tout entier désirable[1], tout entier adorable ; c'est vous tout entier qui êtes ma fin, ma vie, mon repos, mon bonheur, mon salut ; si quelque chose de vous m'échappe, ce n'est plus tout à fait vous que j'ai, et alors j'ai faim, je souffre, et mon âme crie. Ai-je à moi votre humanité ? —

Ne te l'ai-je pas donnée, elle aussi ? Et qu'a-t-elle été ici-bas sinon ta servante ? Je pouvais et devais être servi, ne suis-je pas venu pour servir ? Ai-je fait autre chose que servir[2] ? Et si tu regardes la nature, l'étendue et les

1. Totus desiderabilis. Cant. v, 16.
2. Matth. xx, 28.

caractères du service, ne dois-tu pas confesser que j'ai été ton esclave plus encore que ton serviteur? Tu n'avais à cela aucun titre; c'est la seule force de mon amour qui m'a mis dans cette dépendance et dévoué jusque-là à tous tes intérêts. Mais, loin que cela diminue cette sorte de domaine que ma servitude te donne sur moi, cela le rehausse et le consacre, car quel titre vaut l'amour? Qu'est-ce qui livre un être comme l'amour, et surtout mon amour à moi? Il est incomparable. Veux-tu donc quelque chose de plus? — Oui, Seigneur. – Eh bien! cette humanité ne t'appartient pas seulement à titre de servante et d'esclave; elle est ta rançon et ta victime. Celui qui sert donne son travail, son temps, ses forces; une victime donne sa vie. Je t'ai donné la vie de mon humanité! Elle n'a pas, dans son sacrifice, retenu pour elle-même une seule de ses joies intérieures, un trait de sa divine beauté, une goutte du sang qui coulait dans ses veines; elle s'est abandonnée, immolée et livrée sans réserve. Il n'y a pas une douleur que pour toi je n'aie prise sur moi, pas un affront que je n'aie consenti à subir, pas un bien dont je ne me sois volontairement dépouillé : jusqu'à ma Mère à qui j'ai dit en montrant Jean : « Femme, voilà ton fils »[1]; jusqu'à mon Père vers qui j'ai poussé ce cri : « Dieu! mon « Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé »[2]? Est-ce m'être assez donné? est-ce dès lors assez t'appartenir? —

Mon adoré Jésus, je suis couvert de confusion; je devrais être si éperdu d'amour que la parole expirât sur mes lèvres et que tout désir me fût comme impossible. Quand je regarde ce que je suis et que je vous entends me dire ces choses, je dis, moi, que vous en avez trop

1. Joann. XIX, 26.
2. Psalm. XXI, 1; Matth. XXVII, 47.

fait, et qu'il y a dans votre immolation, non seulement de quoi combler mon cœur, mais de quoi le noyer et abîmer dans les flots d'un incommensurable déluge. Et cependant, faut-il l'avouer? je sens que même en face de ce festin où l'amour infini m'invite, il reste en moi quelque inquiétude comme si tout ne m'était point servi. Plus je vois ce que vous êtes et daignez faire pour moi, plus je vous aime. Plus je vous aime, plus j'ai soif d'union avec vous, mais d'une union totale avec vous tout entier, et par suite avec votre humanité comme avec votre divinité. Le serviteur est à celui qu'il sert; il travaille pour lui, mais il demeure hors de lui. La victime souffre et meurt pour celui qu'elle rachète ; mais d'elle-même elle ne vient point en lui, elle ne devient pas surtout une seule et même chose avec lui. Or, qu'il en soit ainsi, c'est pourtant la fin de l'amour; c'est dès lors son désir essentiel, ardent, irrésistible. Sans cette union, sans cette consommation, sans cette unité volontaire et suprême, l'amour est agité et haletant; il n'est pas dans son centre; il ne saurait, par suite, se tenir en repos. —

Je suis le premier amour, et si j'ai créé librement d'autres amours, ce n'est ni pour ignorer leurs besoins, ni pour ne les point satisfaire. Je suis leur loi, leur modèle et leur paix. Voilà pourquoi j'ai dit de mon humanité laborieuse et souffrante, de ma chair sacrifiée et de mon sang versé: « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang vraiment un breuvage [1]. Prenez et mangez tous : ceci est mon corps qui est livré pour vous; prenez et buvez : ceci est mon sang qui est répandu pour vous » [2]. Je passe ainsi dans mes créatures, et j'y passe tout entier. C'est comme homme et comme Dieu que je

1. Joann. VI, 55
2. Matth. XXVI, 26, 28.

deviens votre pain, le pain vivant descendu des cieux [1], le pain supersubstantiel [2], le pain de la vie éternelle et le calice de l'éternel salut [3]. Me possèdes-tu assez? Ta substance est unie à la mienne, ma vie épouse ta vie; tu demeures en moi et je demeure en toi; nous nous mangeons mutuellement, et nous assimilons l'un à l'autre. Je te transforme en moi; et comme mon Père et moi nous sommes un, de même, autant qu'il est possible, moi et toi nous sommes un. Es-tu content? Puis-je faire et peux-tu désirer davantage? —

Mon doux Seigneur! j'ose à peine le dire, à peine le penser, mon ambition va plus loin encore. Ah! pour la terre cette communion Eucharistique est bien un terme; c'est à tout le moins une station, et telle en vérité qu'on peut n'y rien envier aux trois heureux témoins de votre gloire sur le Thabor. Où il vous plaît d'ailleurs que je m'arrête, c'est mon bonheur de m'arrêter. Cette sainte, cette ravissante union sacramentelle, ce dernier don de votre amour et cette jubilation du mien, c'est l'union avec vous consommée dans la foi: et tant que nous sommes ici, vivant dans la chair et enveloppés d'ombres, la foi est notre état normal: l'amour s'y peut donc apaiser. Il suffit d'ailleurs de penser à ce que cette union dans la foi signifie, annonce et inaugure, pour avoir l'avant-goût du ciel et savourer des joies dont le monde n'a pas le soupçon. Mais enfin pour intime, enivrante et sublime qu'elle soit, cette union n'est qu'un acte, et cet acte ne dure point. Or, l'amour veut ce qui dure, car lui-même dure toujours. Votre Apôtre l'enseigne [4], et vous-même, ô amour, l'aviez le premier écrit dans notre cœur. Ce qui finit ne contente

1. Joann. VI, 41, 52.
2. Matth. VI, 11.
3. Liturg. Missæ.
4. Charitas numquam excidit. I. Cor. XIII, 8.

point l'amour ; ce qui passe ne le saurait remplir. Je sais bien que cet acte divin se renouvelle ; oh ! vous nous traitez tous avec magnificence. Chaque jour, depuis l'âge de raison jusqu'à notre dernier soupir, nous pouvons approcher de l'autel et recevoir l'Eucharistie. Et chaque jour vous vous donnez à nous de la même manière, avec le même cœur, avec la même joie, pour ne pas dire avec une joie et une tendresse croissantes. Nul n'a jamais aimé ainsi ; nul n'aurait imaginé qu'on pût aimer ainsi ; et si quelque être illuminé d'en haut l'avait conçu possible, seul vous pouviez en faire une réalité. Mais ces actes fréquents, journaliers même, ces actes d'union restent des actes ; nous en gardons le souvenir, le parfum, la vertu ; nous vivons (et quelle vie est-ce là !) entre le souvenir de la Communion d'aujourd'hui et l'attente, l'attente certaine de la Communion de demain : vingt-quatre heures, et dont un tiers se passe dans le sommeil ! Oh ! non, il n'y a pas de Dieu tel que vous, ô notre Dieu ! Il n'y a pas de peuple honoré ni heureux comme votre peuple[1] ! Toutefois, vous le savez, ces actes eux-mêmes sont transitoires. Après que les espèces sacramentelles sont consommées, vous demeurez bien sans doute en nous selon votre nature divine, mais votre substance humaine n'y est plus ; et quand vous-même déclarez qu'elle est toute désirable, qu'elle est l'appât et le rendez-vous universel des aigles[2], puis-je ne la convoiter point ? Est-ce une folie ou un excès de rêver pour la terre une union constamment actuelle avec vous tout entier ? Mon Jésus ! est-ce que, tant qu'il fait jour chez nous, l'atmosphère ne reste point actuellement unie à la douce lumière du soleil ? Est-ce que le jour et la nuit,

1. Deuter. IV, 7.
2. Ubicumque fuerit corpus, illic congregabuntur et aquilæ. Matth. XXIV, 28.

sans l'interruption d'une seconde, les fleurs, les plantes, tout ce qui respire ici-bas et n'y peut vivre qu'en respirant, n'est pas continuellement uni avec notre atmosphère ? Et ce qui se remarque déjà dans vos moindres ouvrages, ne le verra-t-on pas dans les plus grands ? Et ce qui paraît dans vos esquisses, ne le retrouvera-t-on point dans ce que vos mains ont achevé ? Et ce qui se rencontre enfin là où vous nous donnez vos biens, ne le possédera-t-on pas là où vous vous donnez vous-même? D'autant que cette permanence de votre union avec nous semble être positivement ici la fin voulue par vous. N'est-ce pas, en effet, de quoi vous avez dit au monde. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et je demeure en lui »[1]? —

Écoute et comprends-moi. Lorsque je suis venu en toi avec mon Père et mon Esprit dans ce premier moment de ta justification qui fut celui de ton baptême, je t'ai pris comme j'ai pris ma propre humanité quand, dans le sein de ma bienheureuse Mère, j'ai commencé ma vie humaine. Non que je sois devenu ta personne comme je suis celle de mon humanité, mais je me suis mis avec toi dans une relation analogue. Je t'ai possédé surnaturellement pour te régir souverainement, et te conduire ainsi à une fin toute divine. Ce n'est pas seulement de tes puissances que je me suis emparé, les adaptant à mes usages et les assortissant à leur fin ; c'est l'essence même de ton âme que j'ai pénétrée et déifiée. Cette grâce sanctifiante dans laquelle je m'unis à toi est plus qu'une œuvre de ma toute-puissance et un don de mon infinie bonté ; elle est le signe et comme le rayonnement de ma présence surnaturelle en toi ; elle est le gage et le nœud de l'union

1. Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet et ego in illo. Joann. VI, 57.

que nous contractons ensemble et qui, faisant sur la terre ta justice et ta sainteté, fera là-haut ta gloire et ta béatitude. Cette vie est intérieure ; elle est ce « royaume de Dieu » et cette « substance du ciel » dont j'ai dit dans mon Évangile que tu les as « au dedans de toi [1] ». Et moi je suis le dedans de ce dedans, la cime et le centre de ton homme intérieur, la source inépuisablement féconde de cette vie qui est ta vie : ta vie, plus que ne l'est la vie de ton corps, ou même la vie naturelle de ton esprit et de ton cœur. De sorte que, dans ce dernier fond, et dans son origine, et dans sa donation radicale et incessante, ta vie, c'est moi, Jésus, ton Créateur, ton Rédempteur, ton Sanctificateur, ton Dieu.

Prenant ainsi ton humanité, la saisissant par ses racines et me l'appropriant comme un domaine à moi, je la prends précisément pour les mêmes fins que la mienne ; je la prends pour la dédier et l'employer à la gloire de mon Père et au salut des hommes dont le tien fait partie : je la prends pour la remplir, comme la mienne, de toutes sortes de grâces, de dons, de beautés, de vertus ; je la prends enfin pour la rendre de tout point conforme à mon humanité personnelle, dont je veux qu'elle soit l'image, le membre, l'instrument et le complément.

Tout cela, c'est moi qui le fais, et c'est en t'unissant à moi, en demeurant uni à toi et en perfectionnant sans cesse mon union avec toi que je le fais. Sans doute mon Père opère ici avec moi, comme aussi l'Esprit-Saint, sans qui ni mon Père ni moi n'agissons jamais au dehors. Je dis néanmoins que je le fais, parce que j'interviens dans cette œuvre à des titres particuliers et d'une manière qui m'est toute personnelle. Qu'est, en effet, cette œuvre, sinon le fruit spécial de mon Incarnation

1. Luc. XVII, 21 ; Hebr. XI, 1.

et de mon sacrifice ? Et n'est-ce pas moi seul qui ai pris chair, comme moi seul ai souffert en cette chair et suis mort sur la Croix ? Or, cette prise de possession que j'ai faite de toi par ma grâce, et tout ce qui en découle pour toi de biens divins, cela est pour durer et non point pour passer. Je suis l'être qui vient, mais non pas l'être qui s'en va. La créature est seule à s'en aller ; moi, je suis Dieu et je demeure. Je reste ce que je suis et demeure où je suis ; mes dons sont sans repentance [1] ; et comme le Père de qui ils descendent [2], comme moi qui les reçois de lui pour toi, comme notre Esprit qui les répand en toi, ces dons sont « vie » et « vie éternelle ».

La raison de la solidité de mes dons et de leur permanence, c'est justement la persistance de mon union avec toi ; car c'est de moi qu'ils dérivent tous dans les âmes qui me sont unies. La communion eucharistique a pour fin d'entretenir cette vie, en conservant et en augmentant cette union avec moi qui en est l'âme ; elle dit et redit sans cesse le suprême dessein de mon amour pour toi, qui est ta consommation en moi. Elle fait plus que déclarer ce dessein, elle y concourt, le mûrit et le pousse à son terme. Elle ne me met pas en toi de nouveau, puisque j'y suis déjà ; elle n'est qu'une affluence de moi en un lieu où j'avais commencé d'abonder, une irradiation de moi plus splendide en un cœur où mon jour avait sa clarté matinale, une donation faite par l'amour à qui depuis longtemps l'amour s'était donné. Si tu te trouves alors avec ma sainte Humanité dans un rapport qui te semble accidentel et transitoire, cela est vrai sans doute pour ce qui est du Sacrement, comme aussi de la présence spéciale en laquelle j'y subsiste, et du mode prodigieux sous lequel

1. Rom. XI, 29.
2. Jacob. I, 17.

je m'y livre à toi. Mais cette union sacramentelle, et dès lors passagère, est le symbole et l'aliment d'une union qui ne doit point finir. Et cette union n'est pas seulement celle que tu gardes avec le Verbe en qui ma sainte humanité subsiste, c'est une union réelle même avec cette humanité. Tu ne sauras jamais en ce monde à quel point Elle et toi sont unis. On n'y peut rien comparer de ce qui est terrestre et humain : ni l'union de la mère et de l'enfant, ni l'union de l'époux et de l'épouse, ni même l'union de l'âme avec le corps, si intime et si profonde, mais que la mort a pourtant le secret de briser.

L'effet est-il étroitement uni à sa cause ? Or, cette humanité est cause de ma présence surnaturelle en toi. Non seulement elle a posé cette cause en s'immolant volontairement pour te mériter cette présence, mais c'est encore actuellement qu'elle te vaut cette grâce ineffable. Dans le ciel, où mon humanité réside à l'heure présente, elle veut te donner le Verbe, la part du Verbe, la conformité et l'union au Verbe que ta prédestination comporte et t'assigne ; elle demande à Dieu pour toi cette portion du divin héritage ; cette demande fait partie de l'interpellation incessante dont saint Paul a parlé, et par laquelle je réclame à mon Père le salaire de mon sacrifice [1]. Entrant dans les amours immenses de la divinité, mon cœur humain s'associe à ma bienfaisance et coopère à tous mes bienfaits. Sachant que ce bien infini, donné d'abord par moi à ma nature humaine, d'être l'humanité d'un Dieu, peut être communiqué à toute la race d'Adam, ce cœur désire très ardemment cette communication universelle. Si, pour la procurer, il fallait recommencer, et recommencer pour chacun, l'immolation sanglante du

1. Hebr. VII, 25.

Calvaire, il voudrait qu'elle recommençât; et quand je fais cette communication, il la fait; et dans la mesure où je me donne, il me donne, car il est un avec moi, un dans l'action comme dans l'affection. C'est de ce cœur humain, comme de mon cœur divin, c'est-à-dire de moi tout entier, que tu reçois la grâce; et comme, en dehors même des grâces actuelles que je répands sur toi à chaque instant, la grâce est une habitude en ton âme et y fonde un état, il s'en suit que tu es, que tu vis dans un état habituel d'union avec moi tout entier.

Si j'ai pris mon humanité, ç'a été sans doute par amour pour elle, car il est vrai que je l'aime entre toutes les créatures; mais ç'a été aussi par amour pour toutes ces créatures, et spécialement pour les enfants des hommes, à qui je viens et que je sers par elle, y prenant mes délices [1]. J'ai voulu, dès avant le temps, donner toute plénitude à mon humanité : mais j'ai voulu aussi, et par un même dessein, répandre sur vous tous, et par là même sur toi, quelque chose de cette plénitude. Car, je te l'ai fait dire par mon Évangéliste : c'est de la plénitude du Christ que les Chrétiens reçoivent, comme tels, et ce qu'ils ont et ce qu'ils sont [2]; c'est le bien personnel du Christ qui leur est dispensé; c'est l'héritage du Christ qui constitue leur héritage; ce sont ces grâces à lui qui découlent aujourd'hui sur eux, et demain ce sera sa gloire. De même que mon humanité subsiste dans le Verbe et n'a de subsistance qu'en lui, de même, selon la grâce, les Chrétiens subsistent en moi, et n'ont de subsistance qu'en moi.

Tu es donc réellement pour moi une portion de mon mystère. Dieu ne m'a jamais ni conçu, ni voulu, ni

1. Et deliciæ meæ esse cum filiis hominum. Prov. VIII, 31.
2. Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus et gratiam pro gratia. Joann. I, 16.

regardé, ni aimé, ni possédé, sans mes membres, et partant sans toi qui es l'un d'eux. Je ne t'ai pas pris isolément de mon humanité; je t'ai créé pour t'insérer en elle; et dans l'ordre de ta prédestination, c'est en elle que je t'ai toujours vu [1]. Et maintenant tu es vraiment en elle; c'est ce qui fait ma complaisance en toi, et ta paix avec moi, et ton bonheur en moi : cette humanité est pour toi le canal et l'instrument de ma grâce, comme ta tête est pour tes membres le canal et l'instrument des pensées et des volontés de ton âme. Jamais mon humanité n'est exclue, jamais elle n'est absente du mystère et de l'œuvre de ta sanctification, et si, par impossible, elle cessait d'y être, l'ordre établi par moi cessant, cette œuvre se trouverait soudainement arrêtée; car c'est comme homme aussi que j'ai dit : « sans moi vous ne pouvez rien faire [2] ».

Est-ce qu'entre la tête et le corps, entre la tête et chaque membre du corps il n'y a pas une union réelle et substantielle ? Est-ce qu'il n'y a pas entre eux un lien de vie, un flux et un reflux de vie ? Sans doute, selon le lieu, la tête est ici et le membre est ailleurs : une distance extérieure les sépare; mais, par le fait de l'intégrité du corps et de la continuité de ses parties, ils restent profondément unis; et au dedans l'unité de leur vie rend cette union plus parfaite encore : si bien que, en définitive, tête et membres ne sont qu'un seul corps et forment un seul tout. J'ai dit : « Je suis la vigne, vous êtes les

1. Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi qui benedixit nos in omni benedictione spirituali, in cœlestibus in Christo, sicut elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in charitate, qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipsum, secundum propositum voluntatis suæ, in laudem gloriæ gratiæ suæ in quâ gratificavit nos in dilecto Filio suo. Ephes. I, 3, 7.
2. Sine me nihil potestis facere. Joann. XV, 5.

branches [1]. » La branche tient-elle au cep ? oui, au dedans et même au dehors. Le cep est dans la terre ; sa racine du moins y est plantée. Elle y est cachée aux yeux des hommes, tandis que la branche vit dans l'air et paraît au soleil. L'une est en bas, l'autre est en haut ; néanmoins ils sont merveilleusement unis ; une même sève les anime ; ils vivent d'une même vie ; tous leurs fruits sont communs, ils ne sont qu'un seul et même arbre, ils ne forment qu'un seul et même tout. Ainsi en est-il du Christ.

Moi, le Verbe, je régis par moi-même, dans mon unique Esprit, mon humanité et la tienne, dont le baptême a fait comme une portion de la mienne. La mienne et la tienne n'ont qu'une vie, comme elles n'ont qu'un principe, une loi et une fin ; et que tu n'aies qu'une vie avec moi, c'est ton état normal et ce doit être ton état constant. Oui, mon humanité est dans le ciel et, selon sa forme glorieuse, elle n'est que là. Elle est sous les espèces Eucharistiques selon son état sacramentel, et, selon cet état, elle n'est que là. Tu reçois sa substance toutes les fois que tu communies; dès que les espèces, qui la contiennent en la cachant, ont cessé d'exister en toi, mon humanité n'est plus en toi selon son état Eucharistique. Mais cette humanité demeure toujours en moi qui suis sa subsistance ; or, moi, en qui elle subsiste, je suis et je demeure en toi ; tu le sais, et tu sais bien aussi que j'y veux demeurer aux siècles des siècles. Cette humanité est un avec moi par l'union hypostatique, et moi, je suis un avec toi par la grâce habituelle : grâce et union que la Communion Eucharistique rend, quant à elle, et plus étroite et plus fervente et plus parfaite.

Ainsi, moi, le Verbe de Dieu, ton hôte intime toujours

1. Sine me nihil potestis facere. Joann. xv, 5.

présent, toujours vivant, toujours aimant, je suis ton lien et comme ton nœud avec cette humanité divine que tu aimes. C'est en moi que tu la trouves, et tu me trouves en toi. De sorte que si ton cœur a le mouvement et sent le besoin de la contempler spécialement, de l'invoquer, de l'adorer, de traiter avec elle, de t'abriter, de te reposer, de te plonger en elle, sans même l'aller chercher au Ciel ou dans le secret du Tabernacle, tu n'as qu'à regarder ton cœur, qu'à entrer dans ton cœur : j'y suis, j'y vis, moi, le Verbe, qui possède inséparablement mon humanité déifiée ; et en me trouvant tu la trouves. Où qu'elle soit selon le lieu, en vérité et en réalité, par son amour et par sa vie, elle n'est pas hors de moi. Je suis un milieu entre elle et toi, moi, l'immense qui vis hors du lieu ; et ce milieu que je suis, ce milieu qui n'est pas local, ne sépare point les êtres qui se cherchent à travers lui. Il les unit au contraire ; il fait qu'ils s'abordent, et s'embrassent, et se tiennent embrassés, finissant de les consommer dans son unité toute divine.

Là donc où est cette humanité tu y es toi aussi au sens que je t'explique. Elle est et vit en moi ; et si tu m'aimes, toi aussi, à ta manière, tu es et vis en moi. Ainsi, je vous possède toutes deux ensemble, ma grande et personnelle humanité, et toi, ma petite humanité d'adoption et de grâce. Je vous unis chaque jour davantage l'une à l'autre, faisant que, chaque jour, celle qui est toi ressemble plus à celle qui est moi. Et quand la ressemblance sera parfaite, l'union aussi le sera ; et l'humanité qui est moi apparaissant alors dans toute sa gloire, celle qui est toi apparaîtra aussi avec toutes celles qui sont sœurs de la tienne ; et l'on verra pleinement réalisé ce que tu nommais ton rêve, et qui n'a pu être ton rêve que parce que c'était mon dessein : à savoir « le Christ tout en toutes choses », et toutes choses consommées en un par le Christ.

CENT-DIX-HUITIÈME ÉLÉVATION

COMMENT JÉSUS VIVANT EN NOUS Y EST MALADE DE NOUS.

Jésus ! vos Écritures le disent et votre Église l'atteste, vous demeurez en nous par la foi et vous y vivez par l'amour[1]. Quand on vous regarde en cet état, on voit qu'à vous considérer sous un certain aspect, vous y êtes malade de nous.

Dans votre vie individuelle, telle que vous avez daigné l'inaugurer sur la terre, vous connaissiez déjà par expérience cette adorable maladie, et il le faut entendre en deux sens. D'abord vous aimiez toute l'humanité ; vous étiez si épris d'elle et si passionnément dévoué à tous ses intérêts, que nul n'a plus vivement, faut-il dire plus cruellement que vous senti ce mal qu'on nomme le mal d'amour : mal qui en lui-même et dans son origine est un bien véritable, mais qui devient un mal par les conditions douloureuses que l'amour est contraint de subir ici-bas : mal réel, parce qu'il fait souffrir, et tout à la fois mal précieux, parce que l'amour ennoblit tout, et mêle, même aux chagrins qu'il cause, des joies profondes et

1. Christum habitare per fidem in cordibus vestris. Ephes. III, 17.

très exquises. Mais de plus, ô mon doux Sauveur, vous aviez le mal des hommes en ce sens que cette race humaine, en laquelle vous étiez descendu afin de vous unir à elle, est une race pécheresse, c'est-à-dire non seulement coupable, mais infirme, corrompue et mourante. Or, daignant venir à elle pour être son médecin, vous aviez résolu de la guérir en prenant sur vous ses langueurs [1]. Vous proposant à elle pour être son libérateur, vous ne la vouliez délivrer qu'en payant vous-même toutes ses dettes. De sorte qu'elle a été deux fois votre Passion : votre Passion, parce que vous l'aimiez et d'un amour immense : votre Passion, parce que, rendue maîtresse de vous par cet amour, elle vous a méchamment torturé et mis en croix.

Approprié à chacun de nous par la grâce, ô Jésus, vous y gardez ce double mal. Vous n'en souffrez plus, il est vrai, votre état désormais ne comportant plus la douleur ; votre âme retient pourtant les racines de ce qui, parmi nous, vous a fait tant souffrir : à savoir votre sainteté infinie et votre inconcevable amour : votre sainteté qui repousse essentiellement tout ce qui en nous n'est pas vrai, juste, bon, ordonné et pur; votre amour qui n'est pas seulement en vous la volonté ardente de nous faire tout le bien que notre prédestination exige ou permet, mais encore et surtout cette union cordiale et intime qui établit entre vous et nous une solidarité véritable, et vous fait regarder comme vôtre tout ce qui nous appartient, nous touche ou nous concerne.

Saint Paul ose nous conjurer de ne point « contrister votre Esprit [2] ». C'est un mystère que cette tristesse;

1. Vere languores nostros ipse tulit et dolores nostros ipse portavit..... et livore ejus sanati sumus. Is. LIII, 4, 5.

2. Et nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati estis in diem redemptionis. Ephes. IV, 30.

c'en est même un qu'elle soit possible, et que l'Apôtre en ait pu parler; mais du moment qu'il en a parlé, il faut bien que, sous un aspect quelconque, elle puisse être réelle. Or, cette tristesse que nous ne pourrions évidemment vous épargner si nous ne vous la pouvions infliger; cette tristesse qui est la répugnance de votre cœur immaculé pour les misères et les souillures du nôtre, cette tristesse que vous sentiriez si vous étiez encore capable de la sentir, et qui, maintenant comme autrefois, se traduirait alors par des larmes, des gémissements, des angoisses et des agonies, chacun de nous, en vous délaissant, en vous trahissant, en pose la cause chaque jour, hélas! et combien de fois le jour! Or, c'est là le mal qui me fait dire que, demeurant et vivant en nous, vous y êtes malade de nous. Oui, tout ce monde d'infidélité, de fausseté, de faiblesse, d'indélicatesse, d'ingratitude, d'impureté morale qui reste compatible avec l'état de grâce, c'est-à-dire, avec votre présence surnaturelle en nous; tant d'ombres, tant d'illusions, tant de lâchetés, de duretés, de défiances; tant de tendances honteuses et de dérèglements cachés, enfin la vie tout entière de ce « vieil homme » qui cohabite en nous avec vous [1], qui est « notre chair » par nature, comme par grâce vous êtes « notre esprit », tout cela, c'est votre maladie, ô ma grâce, ô ma vie, ô mon intégrité, ô ma jeunesse, ô ma justice, ô ma beauté, ô ma vigueur, ô mon Jésus à moi, mon Jésus habitant en moi! Tout cela vous y fait, pour ainsi parler, et pâlir et languir; tout cela y contrarie vos vues, y obscurcit votre lumière, y restreint votre action, y resserre votre empire. Tout cela fait enfin contre vous, ô chère et sainte vie de nos âmes, ce que la maladie physique fait contre la vie de nos

1. Rom. VII, 17.

corps. O Jésus, pour votre gloire plus encore que pour mon salut, guérissez-vous de moi; que tous vos membres militants vous adressent cette prière, et qu'elle soit exaucée par vous.

CENT-DIX-NEUVIÈME ÉLÉVATION

JÉSUS SOUFFRE EN NOUS CE QU'IL NE SOUFFRE POINT EN LUI-MÊME.

Mon doux Maître! vous dites parfois des mots d'une bonté adorable. Votre enfant était sous le pressoir d'ennuis d'autant plus écrasants que la cause en était misérable, et il se trouvait, par suite, dans une très grande angoisse d'esprit, ne voyant aucune issue à une situation intolérable, et ne pouvant nullement discerner son devoir. Tout lui était égal au fond, hormis de ne point faire votre tout aimée volonté. Or, elle lui était précisément cachée. Il souffrait sous vos yeux et près de votre cœur, se livrant à tous vos bons plaisirs, si douloureux qu'ils fussent ou qu'ils pussent être. O Dieu! qui contestera ou restreindra vos droits ? qui usurpera, pour vous la renvoyer, cette parole que, dans votre omnipotence de créateur, vous avez dite un jour à la mer : « Tu n'iras pas plus loin ? [1] » Oh! quelle justice, quelle indispensable et en même temps quelle ravissante justice que le silence et la docilité d'une créature, que son

1. Non procedes amplius. Job. XXXVIII, 11.

complet et paisible abandon, que son amour respectueux, humble, souriant, joyeux, en face de votre souveraineté trois fois sainte et pour nous toujours si aimable!

Néanmoins, vous parlant avec cette familiarité candide que vous voulez bien nous permettre, votre enfant vous criait du fond de son petit abîme de peine : O Jésus, vous avez ici-bas subi bien des souffrances, et un grand nombre assurément que nous ne subirons jamais, n'en étant ni dignes ni capables. Mais n'y en a-t-il pas aussi parmi les nôtres que vous n'avez point connues par expérience ? Pas une fois, par exemple, vous n'avez pu ressentir cette détresse humiliante d'un esprit qui cherche sans trouver et ne parvient point à découvrir ce que Dieu lui demande. Vous voyez bien d'épouvantables et innombrables croix dans la volonté de votre divin Père ; mais vous voyiez toujours cette volonté. Même à l'heure où votre âme se plongeait elle-même dans la nuit de ses abattements, à l'heure où votre corps était déchiré par les fouets et cloué sur une croix, votre esprit demeurait dans une pleine et sereine lumière. Vous souffriez plus que nous sans nul doute, mais vous ne souffriez point comme nous.

Alors, tout au fond de son cœur, votre enfant se sentit ému et apaisé parce qu'il lui semblait recevoir de vous cette réponse : Il est bien vrai ; je n'ai pas souffert cela en moi, mais pourquoi t'ayant désormais incorporé à moi, ne le souffrirais-je point en toi? Pourquoi, m'étant par ma grâce établi dans ton âme, ne m'étendrais-je pas aussi dans ta vie ? Pourquoi ne me servirais-je point même de ta misère pour pousser au delà des bornes que ma perfection m'empêchait de franchir l'humiliation et la douleur de ma Passion ? Crois-tu que ce soit un vain mot que mon union avec toi, et

quand je t'appelle mon membre, n'est ce qu'une figure?

Mon Jésus! que vous dire alors et de quoi peut-on se plaindre? Il n'y a plus de fardeau qui écrase; toute peine cesse d'être amère; souffrir, fût-ce à l'excès, paraît simple et enviable, le cœur fond tout entier devant tant de miséricorde, de sagesse, d'humilité, d'amour, et l'âme ravie plane librement au-dessus du monde et d'elle-même.

CENT-VINGTIÈME ÉLÉVATION

CONSOLATION DIVINE QUE L'UNION AVEC JÉSUS DONNE AU PÉCHEUR.

Mon Jésus, ma miséricorde, ma justice et ma paix, comment sans vous se consolerait-on jamais d'avoir offensé Dieu ? Dieu ne serait que ce qu'il est, sans avoir fait pour nous ce qu'il fait, ces ténèbres de nos iniquités seraient encore intolérables, surtout quand on les regarde en face de sa toute pure et trois fois sainte lumière. Ne lui ressembler point, quand on se sent créé pour être à son image ; n'être pas d'accord avec lui ; bien plus, lui être contraire, et contradictoire, et hostile, c'est un désordre si grand, que l'enfer, qui en est le juste châtiment, est un ordre à côté. Mais quand, redescendant de l'être de Dieu à ses œuvres, de son essence immuable à ses dons volontaires, nous regardons l'amour dont il nous enveloppe de toute éternité, le souvenir de nos méfaits nous devient un supplice et nous jette en de telles confusions, qu'on en demeure anéanti.

Je suis un enfant des hommes, un membre de ce corps immense, et non encore achevé, qui s'appelle le genre humain. Je suis apparu ici-bas à l'heure, au lieu, selon

le mode déterminés par vous, ô mon doux créateur ! Je ne suis pas né sur la terre parce que je l'ai voulu, mais bien parce que vous-même l'avez très librement voulu ; et cette volonté existait avant même l'existence du monde J'étais compris dans le dessein qui vous a fait former Adam. Mieux que cela encore. J'étais compris dans ce conseil sublime d'où est sorti Jésus, l'Adam céleste, le type, le chef, la somme suréminente de toute la Création. Je suis une goutte de cet océan dont les flots, bien que créés, se trouvent, par l'Incarnation, contenir votre propre essence; et pendant tant de siècles, qui se sont écoulés entre la première heure du temps et celle où j'ai été conçu dans le sein de ma mère, vous ne m'avez pas un seul instant perdu de vue; vous n'avez pas cessé de me vouloir, et l'amour que cette volonté traduisait n'a pas plus changé ou varié que l'amour essentiel qui vous lie à vous-même. O mon Dieu ! vous m'avez donc vu dans toute cette suite presque sans fin de mes innombrables ancêtres; vous m'avez vu distinctement, individuellement; et ce que vous pensiez de moi, ce que vous vouliez pour moi influait, dans une mesure, sur les actes qu'on vous voyait faire et sur le tour que votre Providence imprimait aux événements. Comme Adam, le premier de mes pères, a été posé dans un jardin planté et ordonné par vous [1], et qui était sans doute le centre saint et merveilleux auquel se référait la terre entière; de même moi, misérable enfant, je suis né dans un monde que l'amour qui aime toujours, l'amour qui est vous, ô mon Seigneur, avait préparé et embelli pour moi. Je suis éclos tout ténébreux, dans le plein jour de votre paternité et comme dans le paradis de vos miséricordieuses prévenances.

1. Gen. II, 8.

O mon Dieu! qu'êtes-vous? que faites-vous? Qui est comme vous? Est-ce que votre ineffable amour ne nous écrase pas bien plus encore que votre majestueuse sainteté ou votre effroyable justice?

Or, quand on vient à se rappeler que l'on vous a trahi, trahi combien de fois, dans quelle mesure, et avec quelle malice obstinée (et ce souvenir, hélas! la nécessité nous l'inflige : il est là, c'est un fait, un fait inexorable, un fait impérissable dont, grâce à votre clémence et au sang versé de votre Fils, toutes les conséquences funestes pourront bien disparaître, mais qui éternellement ne cessera pas d'avoir été un fait, et qui dès lors demeurera éternellement écrit dans votre mémoire, sinon dans la nôtre), quand on en vient à ce fait, ô mon Dieu, quel refuge reste ouvert devant nous; et quelle consolation nous est encore possible? Notre *tout* de créatures, ce *tout* de nos années si courtes, ce *tout* de notre être si borné, ce *tout* de notre cœur si pauvre. et de notre liberté si infirme, nous vous l'aurions intégralement donné en échange de votre *tout* infini qui nous couve avant même que nous n'ayons l'existence, qui nous accueille en nous embrassant dès que nous venons au jour, qui ne cesse de nous entourer, de nous protéger, de nous perfectionner et de nous unir à lui autant que nous le laissons faire, ce serait une justice médiocre : justice de notre côté qui supposerait encore du vôtre une merveilleuse condescendance. S'il en était ainsi cependant, notre possible répondrait de quelque manière au vôtre, et cela constituerait une sorte d'équité. Mais excepté Marie, qui vous a rendu son possible, qui vous a constamment et pleinement aimé? combien y a-t-il d'enfants d'Adam dont l'histoire avec vous ne ressemble pas à une étoffe en mille endroits trouée et lacérée, à un astre dont mille taches déshonorent la surface, à un livre où mille

pages sont vides, déchirées ou salies? Ce temps, qui est notre éternité à nous, tant que nous ne sommes pas entrés dans la vôtre, il a menti à la vôtre qu'il devait servir, honorer et imiter. Cela ne fût-il arrivé qu'une fois dans la longue série des heures que nous a successivement livrées votre munificence, ce devrait être pour nous la source d'un inconsolable chagrin.

Mais, ô mon Dieu qui pouvez toutes choses et nous voulez tout bien, vous avez trouvé le secret de consoler même cette peine. Vous ne vous êtes point contenté de rétablir entre vos créatures et vous l'harmonie qu'elles avaient si méchamment troublée; il ne vous a point suffi de pardonner leurs fautes en leur remettant toutes leurs dettes; vous leur avez donné Jésus; mais si magnifiquement donné, qu'étant d'abord leur caution et leur rédemption, il devient en outre leur vie, leur amour et leur culte, la réponse enfin qu'elles vous font et toute la justice qu'elles vous rendent. Par la foi, par la charité, par l'Eucharistie, nous entrons en participation des états de Jésus, et nous communions substantiellement à son être. de sorte que nous avons par grâce un droit sur tout ce qu'il a, sur tout ce qu'il est, et qu'en effet tout ce qu'il a et tout ce qu'il est devient notre bien propre. Il s'en suit que ses perfections sont à nous comme ses dons, et son éternité comme tout le reste de ses saints attributs Nous ne sommes donc ni menteurs, ni insensés, ni téméraires, en vous disant, nous pécheurs d'hier, et malgré nos péchés d'aujourd'hui : mon Dieu! je vous regarde sans confusion, car telle est la proportion établie par votre grâce entre ma vie, mon âme, mon être et vous, qu'elle ne laisse plus dans mon cœur une seule peine inconsolée. Mon Dieu très saint, très adorable, mon Dieu à qui tout est dû, et dont la gloire m'est sans comparaison plus chère que mon bonheur, Dieu qui daignez

m'aimer de toute éternité, par Jésus, en Jésus, ce Jésus qui est à vous et à moi, qui n'est à moi que parce qu'il est à vous, en Jésus, mon Pontife et mon chef, il y a aussi toute une éternité que je vous aime.

CENT-VINGT-UNIÈME ÉLÉVATION

DE NOTRE IDÉAL DIVIN QUI EST JÉSUS.

I. Comme c'est le Verbe consubstantiel et personnel du Père, son Verbe à la fois unique et total, qui prend l'humanité particulière en laquelle il s'incarne, c'est, pour ainsi parler, une portion de cet indivisible Verbe, c'est un de ses aspects, une de ses formes, un des traits de sa beauté, un des rayons de sa gloire qui, constituant l'essence de l'idéal divin qu'en vertu de sa prédestination chaque homme est moralement tenu de réaliser en ce monde, s'empare de notre nature par le mystère de notre justification. Non pas que ce Verbe partiel devienne jamais notre personne, puisque chaque membre du Christ conserve inamissiblement son individualité; mais il s'unit à chacun de nous, de telle sorte que, faisant de cet enfant des hommes sa propriété et son royaume, il le possède et le régisse, dans la mesure où cela est possible, comme sa personne divine possédait et régissait ici-bas sa sainte humanité. Ce Verbe est tout à la fois une pensée et une volonté de Dieu, c'est ce que, de toute éternité, il pense et veut de nous. Saint Paul y fait allusion quand il dit : « La volonté de

Dieu, c'est votre sanctification [1] ». Cette pensée volontaire de notre Créateur et Maître est la loi de notre vie; elle est ce qu'il y a d'abord de commun entre Dieu et nous, le terrain de notre mutuelle rencontre, le lieu de ses déifiantes opérations et de notre formation céleste. Hors de là rien n'est *vrai* pour nous, rien n'est réellement utile, rien n'est pratique. Savoir ce que Dieu pense et veut de nous, le faire, l'être, c'est « tout l'homme », comme dit le Sage [2], et « l'unique nécessaire » dont parle Jésus dans l'Évangile [3].

Cette pensée volontaire se manifeste à nous sous des formes multiples et successives; et quand, sous l'influence du Saint-Esprit, nous l'acceptons et nous nous y livrons, la volonté divine s'accomplit dans « la terre » de notre cœur comme « dans le ciel » du cœur et de l'intelligence de Dieu [4]. La paix se fait ainsi sur un point de notre être; quelque chose de nous devient divin, et entre dès lors dans l'ordre des réalités éternelles.

Oh ! que cette volonté est adorable ! qu'elle est salutaire, bienfaisante et amie! qu'elle est sainte! C'est d'être dans cette volonté, moulé par elle, passé en elle, identifié avec elle qui nous fait être *le Jésus* que Dieu veut que nous soyons, et, par suite, une manière de *Verbe incarné.* C'est du *divin* qui se fait *homme;* c'est de l'invisible qui apparaît, de l'éternel qui prend place et date dans le temps, une idée de Dieu s'énonçant au dehors; c'est le ciel descendant sur la terre, une partie de ce que nous demandons dans l'oraison dominicale et que saint Paul nomme si bien « l'avènement du Christ » [5], avènement

1. I. Thessal. IV, 3.
2. Eccle. XII, 13.
3. Luc. X, 42.
4. Matth. VI, 10.
5. II. Tim. IV, 8.

qui est aussi celui du règne de Dieu. O Maître, ô Seigneur, ô mon Père tout-puissant, faites que votre volonté sur moi devienne votre volonté en moi. Et vous, ô mon Jésus, qui êtes éminemment et personnellement cet idéal sacré, faites que vivant dans votre lumière, je demeure sous l'action de votre Saint-Esprit, qui, avec vous et votre Père, travaille sans cesse à me rapprocher de vous pour me rendre à la fin entièrement conforme à vous. N'est-ce point une vanité, une folie et une ingratitude coupable que de ne réserver point, que de ne dévouer point à cette œuvre divine et pour nous capitale, son cœur, son esprit, ses forces et son temps ?

II. Cette pensée éternelle, cette volonté souveraine et sanctifiante de Dieu sur nous est le type de la bénédiction que les Patriarches donnaient à leurs aînés. C'est, dans toute la force du terme, une *bénédiction*, c'est-à-dire une « bonne parole ». Elle contient et communique des titres, des droits, des pouvoirs, et des biens de toutes sortes. Elle transmet un vrai héritage, une fécondité surhumaine, une principauté très sublime, un sacerdoce très saint. C'est la règle de notre être et de notre existence, une splendeur qui brille sur nos têtes, illumine nos yeux et nous éclaire la voie. C'est le mot que Dieu nous dit, la révélation privée qu'il nous fait, le don qu'il nous accorde. C'est la clarté de son visage rayonnant et se fixant sur notre face [1]; c'est cette miséricorde fidèle qui nous suit pas à pas tous les jours de notre vie [2] ; c'est « la mesure » dans laquelle nous participons au mystère du Christ, notre manière de le reproduire en nous, de le vivre et de le manifester pour la gloire de notre Père

1. Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine. Psalm. IV, 7.
2. Et misericordia ejus subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ. Psalm. XXII, 6.

céleste et le bien de nos frères. Saint Paul parle de cet idéal quand il dit que chacun de nous reçoit du Christ et par le Christ une mesure de la donation faite par Dieu au Verbe incarné [1]. Cette loi est fidèle à qui lui est fidèle [2]; elle garde ceux qui la gardent. « Ma part à moi », disait David, mon sort, ma tâche, toute mon occupation, « c'est de garder votre loi, ô mon Seigneur [3] ». Je n'ai que cette affaire et prétends n'en avoir pas d'autres.

Hors de cette idée active et impérative, Dieu ne me connaît point, ne m'aime point et ne saurait me bénir. Cette idée est sa ligne pour communiquer avec moi, son théâtre pour m'apparaître, son mouvement pour me saisir, son canal pour me verser ses grâces, et se répandre lui-même en moi. Si, lorsque, pour mon malheur et par ma faute, je suis hors de cette loi, la bonté divine daigne me regarder encore et m'aimer d'une certaine manière, c'est une miséricorde pure ; et ce regard lointain, donné à un fuyard par l'amour obstiné, ne va jamais qu'à me faire revenir, comme à mon centre, à ce point d'où j'étais parti, au foyer de ma vie, à mon idéal éternel, au seul état enfin qui soit pour moi la vérité et qui permette à Dieu de prendre en moi ses complaisances. Mais dès que je suis là, Dieu me retrouve, me contemple, me possède, me cultive; et moi aussi je retrouve Dieu, je le possède, je lui rends mon culte ; je profite de lui, je progresse en lui, et enfin je m'unis à lui et le mange. Il le souffre, il le veut, il l'ordonne ; car le fond comme la fin de ce rapprochement, de cette assimilation, de cette sanctification, c'est, entre Dieu et nous, une union telle, que Jésus,

1. Unicuique autem nostrûm data est gratia secundùm mensuram donationis Christi. Ephes. IV, 7; Rom. XII, 3 ; I. Cor. XII, 11 ; II. Cor. X, 13.
2. Eccli. XXXIII, 3.
3. Psalm. CXVIII, 57.

dans sa langue infaillible, la nomme « une consommation dans l'unité [1] » De sorte qu'ayant dit d'abord avec David, et certes à meilleur titre que lui : « ma part à moi, c'est de garder la loi du Seigneur [2] », je puis et dois ajouter comme lui · « ma part, à moi, c'est le Seigneur [3] ».

III. Le Christ est l'arbre de vie [4]. Les innombrables formes selon lesquelles nous lui pouvons ressembler, et dont chacune constitue une forme spéciale de prédestination divine, ce sont les fruits de cet arbre ; et lorsque, par une obéissance humble et cordiale, nous nous ajustons à celle de ces formes qui nous concerne et nous est proposée, nous mangeons un de ces fruits de vie, ce qui est manger le Christ, et en lui Dieu lui-même. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de cette justice » [5]. Jésus a vécu ici-bas de cet aliment tout céleste ; « ma nourriture, disait-il, est de faire la volonté de mon Père qui est au ciel » [6]. Seulement il avait à manger tout le festin ; nous ne faisons jamais qu'y avoir part, et le grand nombre des chrétiens n'en mange que les miettes. Il est vrai qu'une miette de cette manne, dont la substance est Dieu, suffit à faire vivre surnaturellement l'âme humaine. Ce que la mamelle de la mère est pour l'heureux enfant qu'elle allaite, la volonté de Dieu sur nous l'est pour nous. C'est aussi de quoi il est écrit : « La vie est dans sa volonté » [7]. Nous ne sommes créés que pour la faire, nous ne vivons que de la faire, nous ne nous sauvons

1. Joann. XVII, 23.
2. Psalm. CXVIII, 5.
3. Ib. CXLI, 6.
4. Apoc. XXII, 2.
5. Matth. V, 6.
6. Joann. IV, 34.
7. Vita in voluntate ejus. Psalm. XXX.

qu'en la faisant; tout se réduit dès lors à nous soumettre en tout à Dieu par la foi et l'amour : « Ma part à moi, c'est le Seigneur ».

On ne peut point réfléchir pieusement à tout cela sans ressentir un très vif besoin d'adorer cette volonté lumineuse de notre tout-puissant Créateur. De penser qu'elle est crucifiante peut, à la vérité, contrister la nature. On ne saurait aimer la souffrance pour elle-même; mais, aidé de la grâce, on peut assez aimer la volonté divine pour y rester affectionné même quand elle fait souffrir. Ce qui doit en sortir de douleur pour chacun jusqu'à ce qu'il voie la face de Dieu, Dieu seul le sait. Cependant, sans en rien connaître, sans même désirer le connaître, on peut facilement tout accepter d'avance et tout aimer en le considérant sous cette forme souveraine et décidément ravissante de la sainte volonté de Dieu. Qui ne sait, en effet, qui ne voit qu'elle n'est et ne peut jamais être que la bonté infinie s'appliquant à la créature et s'exerçant sur elle ? Qu'on s'unisse à Jésus adorant avec tant d'amour cette volonté divine qui l'immole tout le temps de sa vie voyagère, et l'adorant non pas comme nous, cachée dans un mystère de foi, mais bien dans l'évidence d'une science absolument parfaite, on trouvera dans cette union un inappréciable secours. Toute notre force est en Jésus ; sur lui reposent toutes nos espérances ; de lui seul viendra notre salut, comme de lui seul d'abord viennent tous nos mérites. Il est très bon aussi de s'unir alors à Marie adorant ce Verbe universel de Dieu qu'elle portait en son sein avec tous ses mystères, y compris ceux qui la regardaient et par lesquels, moyennant l'immense part qu'elle prendrait au sacrifice qui en est comme le centre, la devaient élever par-dessus tous les cieux et la faire siéger à la droite de son Fils.

IV. Mon idéal, je veux dire la conception et le dessein

de Dieu sur moi, est donc cette « vie » dont saint Paul nous enseigne qu'elle « est cachée en Dieu avec le Christ » [1]. J'ai la certitude absolue que ce dessein existe : la foi et la raison s'accordent pour me le démontrer ; et tandis que la raison me prouve seulement qu'il y en a un, la foi me permet d'entrevoir quel il est. A tout prendre cependant, c'est une réalité cachée : son dernier fond m'échappe et ma condition en ceci est celle de tous mes frères. « Ce que nous devons être, écrit saint Jean, n'apparaît point encore ; mais quand le Christ, qui est notre vie, apparaîtra » [2], nous aussi nous apparaîtrons ; et d'abord, on peut le dire, nous nous apparaîtrons à nous-mêmes, car jusque-là nous nous serons tous à peu près ignorés. Cet idéal est donc, en somme, un objet de foi, ce qui revient à dire un mystère. Les volontés particulières de Dieu qui se traduisent pour nous par les préceptes de tout ordre, par le concours de toutes choses et la série des événements, sont comme les sacrements, c'est-à-dire tout ensemble les signes et les instruments de cette idée divine. Elles l'expriment, la contiennent, la transmettent et tendent toujours à en produire en nous les effets. Comme, avec leur action multiple et variée, les doigts appliquent et approprient la force et le mouvement supérieur du bras, lequel obéit lui-même à la volonté raisonnable, de même ces volontés diverses vont d'elles-mêmes à réaliser dans nos œuvres, dans notre vie, et à la fin dans notre être, ce que Dieu conçoit de nous. Elles sont ainsi pour nous ce que le pinceau du peintre est pour la toile, et le ciseau du sculpteur pour le marbre. Il en résulte que pratiquement, tout revient pour les hommes à recevoir docilement l'action de ces vouloirs divins, y unissant

1. Coloss. III, 3.
2. Nondùm apparuit quid erimus. Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus. I. Joann. III, 2.

librement et amoureusement la leur, sans le concours de laquelle Dieu n'achèvera rien.

L'idée, très assurément, est divine; mais l'opération qui en découle est souvent très cruelle. L'idée est une gloire admirable et une incomparable félicité; ce qui l'imprime en nous d'ordinaire, c'est la contradiction, l'humiliation et la souffrance. Oh! que la foi est nécessaire et l'espérance aussi! Et comme est vrai ce que dit Notre-Seigneur que « la patience » est le grand secret pour « posséder notre âme » [1] ! Lui aussi, notre Jésus, a été saisi et broyé par l'opération de son Père, et c'est seulement à ce prix qu'il a pu « entrer dans sa gloire » [2]. Qu'on le sache et ne l'oublie jamais, car c'est l'astre d'en haut qui nous éclaire la route : il n'y a pas une loi pour le chef et une autre loi pour les membres : comme le chef et les membres ont la même vie, ils ont le même régime, partagent le même sort et suivent le même chemin. Mon Dieu! nous adorons cet ordre, et d'y voir Jésus-Christ soumis, n'est-il pas, quant à nous, la chose la plus déterminante du monde? Je me prosterne donc devant vous comme un serviteur et un fils qui, plus que jamais et à jamais, veut vous être docile et dévoué. Mon Dieu, faites que quand viendra l'heure, je ne change avec vous ni de disposition ni d'attitude. Si ma vertu est faible, mon désir est sincère; j'entends être à vous tout entier et pour tous les services. Aidez-moi seulement, ô mon aimé Seigneur, et que toujours et en toutes choses je demeure uni à Jésus, sans qui je suis si heureux de ne pouvoir rien faire [3].

V. Quand bien même le dessein de Dieu sur nous

1. Luc. XXI, 19.
2. Ibid. XXIV, 26.
3. Joann. XV, 5.

serait entièrement caché, et que, par suite, il nous faudrait subir toutes les opérations divines que son exécution nécessite, sans avoir d'autre perspective que celle d'un état futur, inconnu et présentement impénétrable, nous devrions rester invincibles dans nos espoirs et constants dans notre fidélité comme dans notre patience. Il suffit pour cela que nous ayons affaire à Dieu, et en définitive à Dieu seul. Dieu ne peut ni changer notre fin ni se tromper sur les moyens qu'il emploie pour nous y conduire. Immuable en ses conseils, il est infaillible en ses actes. D'ailleurs, il nous a donné sa parole : « Le ciel et la terre passeront ; mais ses paroles ne passeront point »[1]. De plus, il nous a donné son Saint-Esprit en gage[2] ; il ne retirera pas son gage ; il ne le méconnaîtra jamais. Nous sommes donc assurés qu'à la seule condition de persévérer jusqu'au bout, nous arriverons au terme, et que, formés par Dieu, nous deviendrons ces « dieux créés »[3] qu'il veut que nous soyons un jour.

Mais encore que nous ne voyions point maintenant cet idéal, qui est la théorie divine de notre vie et le principe de toutes les conduites de Dieu sur nos âmes ; encore que notre foi n'en puisse saisir et retenir que « la substance »[4], néanmoins nous le connaissons. Il y a plus de dix-huit siècles qu'il s'est levé comme l'aurore à l'horizon du monde[5]. « Il a été vu sur la terre, et les hommes ont joui de sa conversation »[6]. Tout fils d'Adam, qui naît d'une femme, le trouve donc déjà posé devant lui, et revêtu d'une lumière qui, pour peu qu'on y fasse saintement attention, devient éblouissante. Je ne

1. Matth. xxiv, 55.
2. II. Cor. v, 5.
3. Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes. Psalm. LXXXI, 6.
4. Hebr. xi, 1.
5. Psalm. xviii, 6.
6. Baruch, iii, 38.

sais pas sans doute en quelle mesure ma prédestination m'oblige à ressembler à Jésus-Christ; mais je sais, à n'en douter pas, que tous ceux que Dieu a prédestinés, il les a prédestinés comme conformes à son Fils unique[1], et que dès lors c'est lui, ce Fils, lui, Jésus, lui-même et lui seul, que je dois reproduire en moi et manifester à mes frères. Il est le grand idéal chrétien, l'idée divine absolue, renfermant toutes les autres, et par là même mon idéal à moi aussi. Qu'on doive être apôtre ou pontife, ou martyr, ou docteur, ou vierge, ou marié, ou séculier, ou religieux; qu'on doive diriger des armées ou gouverner des peuples, être grand selon le monde ou petit et obscur, il n'y a qu'un exemplaire: c'est Jésus qu'il faut regarder, c'est Jésus qu'il faut imiter. Il n'existe pas d'autre nom, d'autre image, d'autre physionomie, d'autre beauté que l'on doive présenter à Dieu au jugement et qu'on puisse espérer de voir contemplés et aimés par lui dans le ciel.

Je puis donc et je dois tenir les yeux fixés sur Jésus-Christ, le regarder lui-même, le regarder en toutes choses et ne rien regarder qu'en lui[2]. Ce n'est plus là seulement une certitude qui rend capable d'affronter le travail et de supporter la souffrance, c'est une joie qui adoucit tout, et l'avant-goût du ciel sur la terre. Voilà pourquoi David demande qu'on tressaille et qu'on exulte en Dieu notre Sauveur[3], c'est-à-dire en Jésus. Voilà pourquoi saint Paul exige qu'on se réjouisse dans le Seigneur[4], c'est-à-dire encore en Jésus. Oui, Maître, l'action de grâces, l'admiration, l'exultation, la joie jus-

1. Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui. Rom. VIII, 29.
2. Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum. Hebr. XII, 2.
3. Psalm. XCIV, 1.
4. Philipp. IV, 4.

qu'au transport sont les seuls sentiments de l'âme qui répondent comme il convient au don que Dieu nous fait en vous, et à la grâce infinie de pouvoir et de devoir vous contempler toujours pour vous imiter, vous ressembler et s'unir à vous de plus en plus. Cette joie sans doute n'est point pour détruire ici-bas la douleur; mais, outre qu'elle la tempère, elle la doit constamment dominer dans nos âmes, comme l'auréole domine le front sanglant du martyr, et la couronne de fleurs la tête penchée de la victime. Tout ce que, depuis l'origine, Dieu a fait de promesses à notre pauvre humanité, tout cela, dit saint Paul, en vous, son Fils, son Verbe incarné, notre frère, en vous, Jésus, c'est quelque chose de réel, de subsistant, de vivant, d'accompli. Aussi (c'est la juste conclusion qu'il en tire) nous devons dire par vous *Amen* à Dieu [1]. Oui, à cause de vous et par vous et en vous, ô Jésus, *Amen* aux opérations de cet incomparable artiste qui nous façonne, de cet instituteur qui nous élève, de ce roi qui nous gouverne, de ce pontife qui nous immole, de ce Dieu qui nous sanctifie : *Amen*, obéissance, adoration, amour : amour qui dévoue tout et livre tout sans réserve, sans mesure et sans fin.

Mon Jésus ! c'est donc en face de vous que je me trouve placé; vous, si bien révélé, si magnifiquement raconté, si fidèlement commenté par l'Église et par l'innombrable série des saints qui ne cessent de s'y succéder. Oh ! non, vous ne m'êtes pas inconnu, mon idéal béni; idéal de mes frères, vous ne leur êtes point dérobé. Si l'on ne vous connaissait point, mon Sauveur, comment pourrait-on vous aimer, et déjà l'on vous aime tant, on est si jaloux de vous suivre, si ardent à vous posséder !

1. Quotquot enim promissiones Dei sunt, in illo EST : ideò et per ipsum AMEN Deo ad gloriam nostram. II. Cor. I, 20.

Sans doute, quand la lumière de gloire aura complètement dilaté notre cœur, la vision de la sainte face de Dieu et de votre éblouissant visage humain pourra seule nous remplir et nous contenter ; mais dans l'état d'exiguïté et de faiblesse où votre grâce nous laisse ici-bas, encore qu'elle nous dilate déjà si divinement, vous voir tel que vous découvre à nous l'Évangile, vous contempler avec ces yeux du dedans que la foi crée et illumine, c'est un vrai paradis, et nous avons ce bonheur d'y pouvoir demeurer sans mourir. On s'y sent saturé, enivré et comblé ; et si quelque chose y manque encore, comme nous le savons et confessons, on sait du moins qu'on n'a qu'à recevoir de vous ce complément, qu'on n'a point à l'attendre d'un autre, et que vous souhaitez nous le donner plus que nous ne désirons l'avoir. Ce qui nous manque ne nous cause donc aucune vraie inquiétude ; vivant de vous, ô mon doux Maître, on vit décidément heureux : d'autant que ce regard de la foi qui commence tout ne finit rien. Dès que l'esprit vous a aperçu, l'âme tout entière s'élance, et aucune âme ne s'élance vers vous sans trouver la vôtre ouverte, accueillante et ardente. Dès ce monde, l'union avec vous se noue donc : une union qui surpasse en sublimité, en indissolubilité, en délices, toutes les autres unions de la terre.

O mon idéal adoré ! ô la vie de ma vie, ô la forme divine de mon être, ô mon nom éternel, ô ma perfection, ô ma gloire, ô mon Jésus, vous voyez tout, vous savez tout : « Vous savez donc que je vous aime[1] ». Cet amour n'appartient qu'à vous ; il est de vous et pour vous, et c'est là un honneur sans prix dont mon cœur est redevable à la magnanime bonté du vôtre. Hélas ! j'ai pu aimer, j'ai trop longtemps aimé ce que vous n'aimez point ;

1. Domine, omnia nosti ; tu scis quia amo te. Joann. XXI, 7.

et maintenant j'aime librement, j'aime saintement, j'espère, des êtres qui vous sont chers; mais je ne les aime point comme vous, mon Jésus, pas autant que vous et pas du même amour ; car l'amour que je vous donne, à vous, est un culte, et ce qu'il y a de plus relevé, de plus réservé dans le culte : tout en moi vous adore, et je n'ai de repos que dans cette adoration. Or, mon Maître, hormis vous, qui est-ce que j'adore, et qui pourrais-je jamais adorer ? Voilà donc votre part en moi : vous vous l'êtes faite, je vous la fais, et votre part, c'est vraiment tout moi-même. Oh! gardez-la, et alors je vous la garderai. Je ne puis sauver de moi que ce que vous en sauverez. Vous êtes Jésus, ce qui veut dire Sauveur, et vous êtes seul à l'être ; moi, je suis l'être qui peut toujours tout gâter et tout perdre. Mais ne permettez pas que ce feu de mon désir s'éteigne ; ne souffrez pas que mon amour languisse et s'amoindrisse ; ne me laissez pas m'en aller : serrez plus fort de jour en jour les liens que votre sainte grâce a formés entre vous et moi, et que je puisse dire avec saint Paul que rien, ni dans le ciel ni sur la terre, n'aura la force de les rompre ou même de les relâcher [1]. *Fiat*, *fiat! amen, amen!*

VI. Jésus, notre idéal divin, n'est pas seulement présent devant les yeux de notre âme, comme une personne dont on fait le portrait est présente devant le peintre ; il n'est pas même seulement présent dans notre esprit par la connaissance que nous avons de lui, et dans notre cœur par le saint amour qu'il nous inspire ; il est en nous comme un modèle vivant et agissant, et comme l'auteur premier de l'image qui doit le reproduire. Jésus nous donne son Saint-Esprit : c'est le fruit suprême de sa

1. Rom. VIII, 39.

prière et de son sacrifice. Il nous le donne comme Verbe qui, dans la hiérarchie ineffable des trois personnes divines, est son principe avec le Père, et l'origine de sa mission; il nous le donne aussi comme Verbe incarné, parce que, en souffrant et en mourant pour nous, il a mérité cette mission au dehors. Cet Esprit vient achever en nous l'œuvre du Christ, en ce sens que son envoi est le signe et l'ouverture de ces libres et souveraines opérations divines qui résultent ici-bas de l'Incarnation et de la Rédemption accomplies : opérations de salut, de sanctification, de déification universelles. Envoyé par Jésus, le Saint-Esprit éclaire et glorifie Jésus, l'illumine à nos regards [1], nous le fait voir dans sa sagesse, dans sa beauté, dans sa bonté, dans sa divinité. De plus, il donne à la grâce de sa venue chez nous, et surtout de son œuvre en nous, un caractère définitif, une sorte de fixité, de permanence et d'irrévocabilité. C'est comme un sceau mis sur un acte. Enfin, étant personnellement l'amour du Père et du Fils, et l'amour dont nous aiment et ce Fils et ce Père, il incline perpétuellement Dieu vers nous : ou du moins, ou plutôt il déclare et garantit cette merveilleuse inclination et y donne tout son effet. Il fait donc que cette image du Père, que cette idée-mère et ce type des prédestinés qui est Jésus, s'imprime chaque jour en nous d'une manière plus profonde, plus vive et plus parfaite. Et comme ce Saint-Esprit est un lien et une vertu d'union, de même qu'il tend toujours à procurer que Jésus s'unisse à nous en la manière que nous venons de dire, de même il opère incessamment pour que nous nous unissions à Jésus : c'est-à-dire qu'il produit, soutient, augmente et active en nous toutes les vertus, spécialement les théologales. Il fait que Jésus s'ap-

1. Joann. XVI, 14.

proche de nous et que nous nous approchons de Jésus; il fait que Jésus nous est plus lumineux et que notre œil, plus épuré, se rend plus attentif; que Jésus se verse en nous plus abondamment, et que nous nous ouvrons plus largement pour le mieux recevoir. Il est le *Veni* que Jésus dit à l Épouse, et devient le *Veni* que l'Épouse répond à Jésus[1]. Il est leur mutuel et à la fin leur unique amour; et de là vient que quand l'œuvre est achevée, nous sommes en Jésus et Jésus est en nous, comme le Fils est dans le Père et le Père dans le Fils, selon le vœu explicite de Jésus à la cène[2].

VII. C'est là cette « perle » incomparable dont parle Jésus dans l'Évangile, disant que pour l'acheter il est bon de tout vendre[3]. Mais je n'ai même pas besoin de l'acheter. Certes, s'il le fallait, le sacrifice de tout ce que je possède n'en paierait pas le prix, et je resterais plus riche en ne possédant qu'elle que si j'avais conservé tous mes biens. Mais, encore un coup, ce commerce n'est même point nécessaire, car cette perle se donne elle-même. Par sa nature, elle est un don, et l'acte qui nous la met dans la main est une donation toute gratuite. Je ne désire donc plus rien, sinon garder ce trésor et m'en servir. Ce que j'ai suffit à ma paix, et je goûte une joie qui n'est pas de ce monde. Mon Jésus, mon amour, je suis un avec vous dans votre Saint-Esprit! Je le savais bien ; mais je voulais l'apprendre encore, le lire dans votre lumière, l'entendre et le tenir de vous. Je pourrai bien vous redemander encore parfois cette leçon divine; mais, malgré la faiblesse de mon ouïe intérieure, je l'ai entendue aujourd'hui, et, pour débiles qu'ils soient, les yeux de mon

1. Spiritus et Sponsa dicunt : Veni. Apoc. XXII, 17.
2. Joann. XVII, 21, 23.
3. Matth. XIII, 46.

âme ont vu la vivifiante vérité qu'elle m'enseigne. Oh ! oui, vous êtes fidèle en vos promesses, et « qui vous trouve, trouve vraiment la vie [1] ».

Je vis : étant un avec vous dans l'Esprit qui est la vie, je puis dire désormais que je vis. L'Esprit m'unit à vous comme le membre à son chef; il m'y unit par l'union qu'il fait ; il m'y unit par l'unité qu'il est. Comme il est, par essence, l'Esprit du Père et le vôtre, il est par grâce et à cause de vous, Jésus, votre esprit et le mien : le même, absolument le même ; faisant sans doute en vous des merveilles de puissance, de sagesse et de sainteté; faisant en moi des prodiges de pardon, d'indulgence et de miséricorde; mais enfin opérant lui-même ici et là. Il régit mon humanité comme la vôtre ; il la régit comme étant un membre de la vôtre; il lui imprime le même mouvement et, par la même voie, la conduit au même terme. Il nous fait à vous et à moi une communauté et comme une identité d'existence, dominant la mienne par la vôtre, comme il sied que la tête domine le corps, et que la raison, la loi, la sagesse dominent nos pauvres âmes. De sorte que je ne suis plus, je ne puis plus jamais être seul, hormis que je brise par le péché ce lien vital avec Dieu que vous formez, ou plutôt que vous êtes, ô mon doux Rédempteur. C'est donc un fait certain. Cette ressemblance avec vous, qui m'assure mon salut parce qu'elle est la réalisation du dessein de Dieu sur mon être, elle doit sortir, elle sort de ce premier ajustement entre vous et moi qui est l'œuvre de votre amour et qui se nomme ma justification, laquelle implique le don et la présence en moi de votre Saint-Esprit.

Tout ce qui est requis désormais, c'est que laissant opérer librement en moi cet Esprit, je me livre tout

[1] Prov. VIII, 35.

entier à son action et y corresponde toujours. C'est du dedans que doit me venir cette gloire d'être entièrement conforme à vous ; et ce dedans, ô mon amour, c'est vous, vous présent, vivant et agissant en moi par votre fidèle et tout-puissant Esprit. Vous m'êtes plus intime que moi-même; car vous êtes l'Esprit de mon Esprit et le cœur de mon cœur. Tout mon appui est là; toute ma science s'y résume : je veux dire le peu que je sais, et tout ce que je prétends savoir en ce monde. Je partirai de vous, je puiserai tout en vous ; je ne montrerai et ne donnerai que vous à Dieu et à mes frères. Oh! *fiat*, mon Jésus, *fiat!*

Il faut le dire vous-même; car, pour qu'il en soit ici comme je veux, ce n'est pas trop de cette parole qui a créé l'univers. Mais votre toute-puissance est au service de votre amour ; parlez donc, ô mon Dieu, parlez dans votre liberté, parlez dans votre souveraineté, et dites ce *fiat* sur moi. Il doit produire plus qu'un soleil, plus que la terre, la mer et les cieux; il doit produire Jésus, et le produire en moi, et en un sens le produire de moi. Ah ! c'est bien ce qui est écrit : que « la lumière jaillira du sein des ténèbres [1] ». Mais vous m'avez donné la grâce de la bonne volonté; je compte donc sur la paix [2]; et ma paix, toute ma paix, c'est que vous occupiez en moi toute la place, que vous y soyez maître, que vous y soyez Dieu, que vous y fassiez absolument tout ce que bon vous semble, et qu'il vous en revienne quelque gloire et quelque joie.

O Père! envoyez-moi votre Fils! O Fils ! envoyez-moi l'Esprit! O Père, ô Fils, ô Esprit-Saint, formez, faites vivre et achevez en moi Jésus. *Amen, Amen, Amen!*

1. II. Cor. IV, 6.
2. Luc. II, 14.

CENT-VINGT-DEUXIÈME ÉLÉVATION

DE NOTRE COMMUNION PRATIQUE A LA VIE DE JÉSUS.

Nous pouvons vivre dès ce monde dans une union réelle et continuelle avec Jésus. Nous le pouvons, nous le devons. Cette certitude établit l'âme en une paix ineffable. Qu'il fait donc bon ici, mon Dieu ! Certes, ce n'est point une tente que nous prétendons y dresser [1]; une tente est trop fragile. Nous y voulons bâtir, et bâtir une maison capable de défier la pluie, le vent et la tempête.

Ainsi, mon doux et adoré Seigneur, c'est notre devoir à tous d'épouser la vie de Jésus, d'y entrer, d'y participer, au point que cette divine vie devienne vraiment la nôtre [2]. Une telle union, même entrevue, fait à l'âme l'impression d'un foyer qui la chauffe. Le cœur de Jésus est un feu ardent à dévorer le monde, mais rien ne ressemble moins que ce feu à celui de nos fièvres, de nos passions, ou même de nos enthousiasmes. Il élève le cœur et le dilate, mais c'est dans l'ordre qu'il l'élève et dans la paix qu'il le dilate. C'est un feu de santé, une chaleur saine et pure, qui avive le courage, excite la volonté et centu-

1. Matth. XVII, 4.
2. Mihi enim vivere Christus est. Philipp. I, 21.

ple les forces. Il n'est pas de la terre et met l'homme en état de faire sur la terre des choses célestes.

Trois mots semblent résumer toute la vie de Jésus : la prière, le travail, la souffrance. Il faut prier, travailler, souffrir avec Jésus.

Il faut prier avec Jésus, comme Jésus, en Jésus : prier son Dieu qui est notre Dieu, prier son Père qui est notre Père [1]; prier dans son Esprit, selon le mouvement et dans la sainte ferveur de ce divin Esprit. Cette grâce est spécialement promise aux chrétiens comme une des suites du mystère de la croix : « Je répandrai sur eux, dit Dieu par son prophète, un esprit de grâce et de prières » [2]. Nous avons tous reçu ce trésor au baptême, mais que nous l'avons mal gardé, que nous l'avons mal employé! Jésus, docteur, exemple et source de la prière, vous nous apprendrez à prier [3]; mais vous nous laisserez d'abord contempler votre prière à vous ; vous daignerez même souffrir que nous unissions l'infirmité, la bassesse et la nullité de la nôtre à la splendide majesté de la vôtre, à son humilité, à sa sainteté, à son ardeur, à sa vertu.

Quiconque veut communier à l'oraison de Jésus doit avant tout se livrer à l'esprit de Jésus; et cela, par la foi, l'espérance, le désir, l'anéantissement intérieur et l'amour. Ces actes transforment la prière, et la prière ainsi transformée peut, avec le temps, transformer toute la vie.

Une oraison excellente sort très souvent de l'âme quand elle s'unit spirituellement à la divine prière du Christ. Cette oraison ne consiste point à prononcer des mots, ces mots exprimassent-ils des pensées justes et des

1. Joann. xx, 17.
2. Zach. xii, 10.
3. Luc. xi, 1.

sentiments pieux. Elle consiste à donner intérieurement sa vie à Dieu, à l'exhaler en Dieu, pour ainsi dire, lui livrant par là tout son être sans aucune réserve. Cette prière est un sacrifice. Quoiqu'on y puisse tout obtenir, on n'y demande rien. On paie seulement à Dieu une dette; on accomplit envers lui *la justice;* on fait simplement ce qui est vrai, bon, essentiel pour une créature au regard de son Créateur. C'est une adoration, l'acte même de la religion et l'exercice du culte. On n'a nul besoin de savoir si cet acte profite à qui le fait; il suffit qu'il convienne à celui qu'il honore, Dieu possédant en lui tous les titres à le recevoir. C'est une pure référence au souverain Seigneur de toutes choses, une pure louange, une pure confession.

On sent qu'en Jésus cette prière a une force et une portée immenses. Elle monte droit à Dieu; elle l'atteint, l'étreint, le pénètre; il ne peut que s'y plaire; il y moissonne sa gloire; il y savoure sa joie. Sans nul doute c'est ainsi surtout que Jésus prie dans le ciel. Il s'y montre, il s'y livre bien plutôt qu'il n'y parle. Mais il a dû commencer de prier ainsi sur la terre; et quoique l'Evangile rapporte et ses fréquentes actions de grâces et ses demandes expresses, on peut croire que, même en remerciant son Père et en l'implorant, au fond et d'abord il l'adorait en la manière que nous venons de dire.

Quant au saint travail de Jésus, c'est une vaste carrière et comme un monde. Jésus n'est venu et n'a vécu ici-bas que pour y travailler. Depuis sa naissance jusqu'à sa mort, « il a été dans les travaux [1] ». Il s'y est dévoué tout entier et sans interruption ; et quelle œuvre il avait à faire, et quelle œuvre il a faite !

Avant tout il se rendait et se maintenait libre pour ce

1. Pauper sum ego et in laboribus a juventute meâ. Ps. LXXXVII, 16.

travail. Là étaient « ces affaires de son Père » dans lesquelles il fallait qu'il fût, et devant lesquelles il faisait tout céder Quand l'heure était venue de ces divines affaires, rien ne le retenait, rien ne le retardait : ni les intérêts, ni les joies, ni les affections, non pas même celle de sa sainte Mère. « Pourquoi me cherchiez-vous? dit-il. Ne saviez-vous pas que je me dois aux affaires de mon Père [1] ? Qui est ma mère? qui sont mes frères? Celui qui fait la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère [2]. » Cette complète liberté de Jésus par rapport à la terre est quelque chose d'indiciblement saint. Il la faut imiter. Jamais le règne de Dieu ne sera parfait dans une âme si elle n'est pas pleinement dégagée et libre. Toute attache déréglée viole les droits de Dieu, empiète sur son domaine, entrave ses desseins, produit entre lui et l'âme une vraie dissemblance et, par là même aussi, établit une distance. Donc, pas d'attache, ô Maître, pas d'amour, pas le moindre amour qui nous puisse asservir, et arrêter nos cœurs dans leur essor vers vous. Nous ne voulons rien souffrir en nous, non seulement qui vous soit contraire, mais qui vous gêne et cause le moindre délai à vos opérations; soyez roi, soyez Dieu.

A cette entière liberté intérieure qui le tenait toujours disponible, le livrait à la merci des bons plaisirs divins, et lui permettait d'appliquer sans cesse toutes ses forces à sa tâche, Jésus joignait une volonté énergique et constante : énergique à entreprendre et constante à poursuivre jusqu'à ce que le but fût atteint. Oh! quel élan paisible et fort et plein dans son obéissance! élan d'amour, élan de vie, élan de toutes les puissances et emploi zélé

1. Luc. II, 49.
2. Matth. XII, 48.

de tout l'être. Esprit-Saint qui êtes l'Esprit de force, venez, abondez et demeurez en nous. Soyez-nous cette vertu qui éclate dans l'infirmité [1], parce que c'est son triomphe de renpre plus fort ce qui est plus faible.

Mon Jésus! l'énergie, la constance de votre sainte âme et son amour ardent pour le travail avaient leur aliment dans une double lumière que vous gardiez toujours en votre esprit, et aux clartés de laquelle vous vous considériez vous-même. Vous étiez ici-bas le serviteur de Dieu et tout ensemble le pénitent universel. La première raison de votre existence terrestre, la première fin de votre vie, c'était de servir Dieu. Servir Dieu! quel honneur et quel bonheur aussi! Après être Dieu, servir Dieu n'est-il pas ce qu'il y a de plus divin au monde? Votre travail, ô mon doux Maître, quelque forme qu'il prît d'ailleurs selon les circonstances diverses où vous passiez, gardait donc à vos yeux cette forme suprême et attrayante du saint service de Dieu; vous vous y dépensiez tout entier à ce titre avec une religion profonde, une humilité inexprimable, une gratitude sans mesure, un dévouement total, une joie sans pareille. Votre science de Fils de Dieu pénétrait toute votre âme des raisons qui rendent juste et bon et nécessaire que toute créature serve le Créateur. Vous saviez et contempliez l'étendue et la perfection que doit avoir cet indispensable service. Rien n'était de trop pour vous dans cet ordre. Chaque occasion nouvelle qui se présentait de travailler pour votre Père du ciel était pour vous ce qu'est un morceau de pain pour l'affamé. Votre nourriture, votre festin, un festin perpétuel répondant à une faim qui ne se pouvait point assouvir, c'était ce travail accompli et ce service rendu.

1. II. Cor. XII, 9.

Nous devons entrer dans ces vues et prendre séjour dans cette lumière. Cette vérité nous domine tous comme elle a dominé la sainte humanité. La loi de sa vie régit notre vie; un même mouvement doit pousser notre cœur et son cœur, un même amour les inspirer, un même zèle les embraser; car enfin, si le Fils sert et travaille ainsi, celui qui ne méritait même point d'être l'esclave que doit-il faire et que fera-t-il? Oui, servir : oui, prendre de la peine; oui, vivre d'efforts, de luttes et de triomphes; aller en avant à tout prix, juger que toute peine est opportune, qu'elle est une grâce, qu'elle est un gain, un honneur, un salaire, une marque d'estime et de confiance que Dieu daigne nous donner, un gage que notre amour doit être heureux de lui rendre en échange, un acte de justice, une œuvre de religion, un progrès dans la vie, un degré de plus dans l'union ; travailler donc toujours et sans compter, ne rester jamais oisif et prendre pour Dieu, en unité d'esprit et de cœur avec Jésus, jusqu'à ses repos et ses plaisirs, tel est notre devoir à tous.

Ce que Jésus voyait ensuite, et ce qui servait comme de second appui à sa constance, de second aiguillon à son zèle, c'est qu'il avait pris sur lui nos péchés et devenait par là le pénitent universel. Dès lors le travail était vraiment son lot: non le travail facile du Paradis terrestre, mais le travail rude, épineux, forcé auquel Adam pécheur est condamné par Dieu. Toute charge tombant sur les divines épaules du Christ y tombait comme un corps pesant sur son centre. Jésus estimait que tout cela lui était dû, et, loin de se plaindre, il rendait grâces. C'était sa part à lui, sa part choisie de gré à gré avec son Père. Tout labeur s'encadrait de lui-même dans cette vie de pénitent; toute peine trouvait ce cœur soumis, humble, silencieux, dévoué.

O mon amour! si, pour avoir seulement revêtu l'image

des pécheurs, vous, le pur et le saint, vous vous êtes librement réduit à de telles conditions d'existence, quelle vie doit mener le vrai pécheur? Reculera-t-il jamais devant une tâche imposée, surtout ayant cette grâce infinie de savoir que, quoi qu'il porte ou qu'il fasse, il ne portera jamais qu'un fardeau dont vous avez d'abord senti le poids, et ne fera jamais qu'une œuvre que, le premier, vous avez faite? Avec vous tout devient possible et tout est doux dès qu'on vous aime.

Enfin, mon Jésus, vous souffrez, et il s'agit de souffrir avec vous : non pas comme vous; c'est impossible : impossible quant à l'étendue, impossible quant à la perfection; mais avec vous; c'est nécessaire. Qui ne vous suit pas jusque-là vous fausse compagnie et ne saurait arriver au terme. La doctrine de la croix est l'aboutissant et la somme de tous vos autres enseignements; le sacrifice de la croix consomme toutes vos œuvres. Sans la croix rien n'est fini et, surnaturellement parlant, rien ne vaut. La patience seule fait en nous l'œuvre parfaite [1]. Oh! que nous sommes peu avancés dans cette science! En avons-nous même les premiers éléments? Dans l'esprit peut-être, et encore! Mais dans le cœur, y sont-ils, et dans la vie se traduisent-ils? Quel amour avons-nous pour vous, mon Sauveur, si nous n'aimons à aucun titre ce que vous avez si manifestement aimé et constamment recherché ici-bas plus que toutes choses? Encore nous résignons-nous parfois à souffrir; mais avons-nous jamais provoqué la souffrance? l'avons-nous demandée, ou souhaitée? Lorsque nous la voyons ou la sentons à travers l'adorable et adorée volonté de Dieu, nous nous inclinons sans doute devant elle et y donnons cette adhésion suprême que nous ne refuserions point alors sans pécher.

1. Jacob. I, 4.

Mais pour aller au-devant d'elle comme l'ont fait les saints, et, sinon nous y consacrer et dévouer par état, implorer du moins sincèrement quelques gouttes de ce calice, dont vous, Jésus, avez bu même la lie pour nous, nous ne nous en sentons point la vertu. Nous admirons ceux qui vous ont aimé jusque-là ; allons-nous jusqu'à les envier ? Les envier, ce serait déjà désirer un peu leur souffrance ; et pouvons-nous bien dire que, pour peu que ce soit, nous désirons souffrir ?

O mon Dieu ! tels sommes-nous ; et ce que vous voyez en nous, ce que vous nous permettez d'y voir, nous n'avons point de peine à le confesser devant vous. Que faire donc ? Nous abandonner, n'est-ce pas ? nous livrer ; non point à la croix, puisque nous ne nous en sentons point la force, mais à vous, mon Seigneur infaillible et infailliblement bon. Nous savons et ne nous cachons point que cet abandon nous livre à des droits infinis, à des volontés inconnues et dont plusieurs pourront bien renverser notre sens, étonner notre foi et passer notre amour au crible ; n'importe, cela ne peut plus nous faire peur, car nous sommes en face de vous ; et le Père, ce Père surtout qui est vous, n'est pas pour faire peur à ses fils.

Que si vous voulez plus, ô mon Dieu, faites plus, car il vous appartient à vous seul d'élever les âmes jusque-là, s'il est vraiment plus élevé d'aimer votre croix que d'aimer purement et souverainement votre volonté trois fois sainte.

Toujours est-il que toute souffrance qui viendra d'elle-même, c'est-à-dire de vous, mon Jésus, nous la voulons subir pour vous et avec vous ; nous la subirons même en vous, comme membres de votre corps, vivant de votre Esprit ; comme votre seconde humanité recevant de la première, de qui elle dépend comme de son chef, non

seulement la grâce de tout supporter patiemment, mais encore celle de coopérer par là à l'œuvre de votre bienheureuse Passion, selon cette sublime et consolante parole que vous nous faites dire par saint Paul : « Je complète par mes souffrances ce qui manque à celles du Christ, et cela pour son corps qui est la sainte Église ».

CENT-VINGT-TROISIÈME ÉLÉVATION

APPEL A L'UNITÉ DE VIE AVEC JÉSUS.

Seigneur! que voulez-vous que je fasse? — N'as-tu pas d'abord à savoir ce que je veux que tu sois : ne faut-il pas être avant d'agir? — Eh bien! Seigneur, pour être en tout conforme à votre volonté et mériter de vous plaire, qu'est-ce que je dois être? —

Sois simplement Jésus. — Bon Maître! est-ce vous qui me le dites? Telle est la grossièreté de mon entendement, que je suis devant vous comme un homme dur d'oreille, et cela me fait assez comprendre à quel point je suis éloigné de l'état des âmes pures. Encore si je savais profiter de ce que je distingue de clair et de certain dans ce que j'entends d'une manière si imparfaite! Est-ce donc bien vous qui me parlez, et ai-je compris ce que vous dites? —

Écoute et crois comme un enfant : sois simplement Jésus. — Mon Dieu! vous savez bien que j'aurais horreur de discuter un instant avec vous; mais cette forme de vie dont vous me parlez là est si élevée par-dessus moi, que j'ai grand'peine à croire qu'elle doive être jamais la mienne. Voyez cet abîme d'impuissance que je suis! —

Rien n'est plus convenable à celui qui ne peut rien que de passer et de se perdre en celui qui peut tout. — Mais tant de péchés que j'ai commis autrefois sont présents devant vous comme s'ils étaient d'hier; et vous ne ressemblez point aux hommes qui si souvent oublient les choses passées. — « Il n'y a plus rien à condamner en ceux qui sont dans le Christ[1] » : je te l'ai fait dire par mon Apôtre et je te le redis moi-même. — Mais si le passé est pardonné, le présent reste misérable! tant de vices dont la racine subsiste encore en moi me rendent profondément indigne d'une union si haute et si sainte qui, si je saisis votre pensée, semble aller jusqu'à l'unité. —

Ne sais-tu pas que ma joie, comme ma gloire, est à choisir de préférence parmi mes créatures, non seulement les plus infirmes, mais encore les plus méprisables[2]? Cela aussi, je te l'ai fait dire, et j'ai voulu qu'on l'écrivît. — Je le sais, mon Jésus; mais ceux dont vous avez dit cela, vous les chargiez d'une mission importante et publique. Ce contraste de leur vileté personnelle avec la sublimité de l'emploi que vous leur conferiez était un signe divin qu'ils portaient devant les foules, et cela servait puissamment au succès de leur entreprise. Ici, au contraire, il s'agit d'une vie tout intérieure et d'une personne aussi insignifiante qu'obscure. Cette unité de vie qu'un tel être aurait avec vous, que serait-elle alors sinon une contradiction inutile et choquante? —

Jésus ne répondit pas directement à l'âme touchant cette dernière objection. Il lui fit seulement entrevoir que, quoi qu'il en soit de l'extérieur et du jugement des hommes, il y a toujours un grand honneur pour Dieu à

1. Nihil ergò nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu. Rom. VIII, 1.
2. I. Cor. I, 27, 29.

prendre pour séjour, sinon pour instrument, des natures faibles et petites; et en même temps l'Esprit l'attira fortement à cesser ces discours pour venir à Jésus, entrer en lui et y devenir lui. C'était là demeurer dans la vérité, s'établir dans la justice, et par suite être juste et vrai, et réaliser les pensées et les vouloirs du Père céleste. Cela devait fonder la paix de l'âme, ouvrir en elle une source intarissable de confiance, de force et de joie, et féconder sa vie entière. Être Jésus, vivre Jésus, éclairait tout, facilitait tout, mettait l'être dans ses rapports réguliers avec tout, Dieu et les créatures. C'était aussi et premièrement un moyen radical de mourir à soi-même.

L'âme se sentait dès lors à peu près décidée. Cependant, avant d'aller outre, elle éprouva le besoin de considérer quelques instants cette ineffable condescendance qu'a Jésus de vouloir devenir ainsi comme le suppôt et le chef intérieur d'une pauvre créature. De s'unir personnellement à une nature humaine, même aussi parfaite que celle qu'il s'est appropriée dans le sein de son immaculée Mère, c'était déjà un abaissement incroyable. Lui, la splendeur du Père et le souverain Maître de toutes choses, ne pouvait prendre cet état de créature et revêtir cette forme d'esclave et de pécheur qu'au prix d'une sorte d'anéantissement, pour ne pas dire de honte. Mais de l'étendre encore plus loin, de descendre dans une humanité si positivement pécheresse et si profondément gâtée, cela ne se pouvait expliquer, et Jésus pouvait-il le vouloir ? L'âme pensait à ce qu'il est, et à ce qu'elle-même n'est point; elle regardait tout ce qui en elle est le contraire de lui, tout ce qui, non seulement l'y couvre et l'y dérobe, mais hélas ! l'entrave, l'attriste et si souvent le trahit. Jésus continuait à ne lui pas répondre intelligiblement; mais il l'attirait davantage, lui faisant sentir la force infinie de son amour pour elle et comment

« ses délices sont d'être avec les fils des hommes »[1]. Il lui rappelait ce qui est écrit : « qu'il est venu pour absorber les péchés d'un grand nombre »[2]. Et l'âme, en effet, le voyait au milieu d'elle attirant à lui tout le mal qui s'y rencontrait, s'en imprégnant comme une éponge s'imprègne de l'eau dans laquelle on la plonge, et le détruisant par son sacrifice. Et Jésus était si heureux de le faire ! Sa joie était immense d'expier par ses opprobres et ses douleurs les fautes de sa créature, et de la laver elle-même dans son sang. Tout son cœur s'y mettait. et avec une ardeur divine

Cependant l'âme ne pouvait parvenir à oublier son indignité, et hésitant encore, elle disait : O amour, est-ce donc vrai que vous m'aimez jusque-là ? — « *In finem dilexi* : J'ai aimé jusqu'à la fin, jusqu'aux dernières limites de l'amour[3]. Tu ne crois pas assez à l'amour, et tu as tort de chercher en dehors de l'amour les raisons qu'il se donne pour agir et se communiquer. — Comme s'il disait : L'amour aime ce qu'il apporte, et non pas ce qu'il trouve ; la créature ne l'attire pas ; c'est lui-même qui se pousse vers elle. —

Jésus ! faites-moi ce reproche ; il est doux de l'entendre, quoiqu'il fût bien plus doux de ne le mériter point. Le souverain bonheur est d'aller toujours plus avant dans l'amour : comment ne serais-je pas heureux quand vous me dites d'en croire sur lui beaucoup plus encore que je n'en crois ? Cependant, ô mon Dieu, il y a des choses qu'assurément vous n'aimez point ; et quand je me vois moi-même si souvent incliné vers ces choses ou même pris par elles, j'ai peur que vous ne m'aimiez plus, ou que

1. Prov. VIII, 31.
2. Sic et Christus semel oblatus est ad multorum exhaurienda peccata. Hebr. IX, 28.
3. Joann. XIII, 1.

vous m'aimiez moins, et que dès lors la pensée d'être élevé bien haut dans la grâce ne soit une présomption et ne me cache un piège. — Ah! tu ne me connais pas. Sache qu'ici-bas la créature, pour égarée et pervertie qu'elle soit, n'est jamais tout entière dans ces choses, que je déteste en effet parce qu'elles sont mauvaises, opposées à ma nature et à mes volontés, et contraires au bien de ceux que j'aime. J'ai pris les devants sur le péché, et ces devants, je les garde. Le pécheur ne m'offense que parce qu'il agit; il n'agit que parce qu'il est : or, j'ai créé son être, et ce que j'ai créé en lui, je l'aime toujours. Même lorsque les ténèbres semblent tout envahir et que l'iniquité abonde de toutes parts, l'être reste comme un rocher au milieu d'une mer orageuse; j'ai là mes pieds posés, et rien ne m'en arrache. De là, tant que la mort n'est point venue pour celui en qui je persiste, je travaille incessamment à tout reconquérir. Et si je suis contraint d'y employer la justice, c'est encore par amour, car je rends le bien pour le mal et « je ne change jamais »[1]. Même en enfer, si décidément la créature y tombe malgré moi, je demeure au fond de son être pour empêcher éternellement qu'elle soit punie en rigueur selon toute l'étendue de ses fautes : seul bien que sa malice obstinée et consommée me permette alors de lui faire[2]. Tu ne connais pas bien l'amour. — Maître, enseignez-le-moi; je me sens plein d'ardeur pour apprendre cette science, et surtout l'apprendre de vous. —

Alors, à la clarté que Jésus daignait faire en elle, l'âme vit quelque chose de ce qu'est cet amour divin, et comment il est immuable et embrasse tout ce qui

1. Ego enim Dominus, et non mutor. Malach. III, 6.
2. C'est la doctrine de saint Thomas et le sentiment commun des théologiens, que les réprouvés sont punis moins qu'ils ne le méritent: *citrà condignum.*

existe [1]. Et comme souvent elle s'était dit qu'elle pouvait bien être, devant Dieu, la dernière de toutes les créatures, elle se mit à considérer quelles sont les conditions faites par l'amour à l'être ainsi placé au rang le plus infime. Elle vit d'abord que l'amour l'aime de tout son cœur de Dieu, avec un dévouement, une ardeur, une abondance, une fidélité inexprimables; qu'il l'aime en réalité du même cœur que les autres qui sont plus grands et plus élevés, car il n'a qu'un amour, simple et indivisible. Et c'est de quoi il est écrit : « O Dieu, vous avez fait le petit comme le grand, et vous prenez également soin de tous » [2]. Elle vit encore qu'à raison même de sa petitesse extrême et justement parce qu'il est le dernier, l'amour chérit cet être avec je ne sais quel surcroît de compassion, de tendresse et de sollicitude : comme il arrive souvent dans les familles humaines où les plus petits, les plus chétifs, les tard-venus deviennent l'objet d'une préférence. Enfin elle comprit que cette dernière des créatures humaines a, comme telle, une ressemblance particulière avec Jésus, qui, par choix, s'est constitué ici-bas « le dernier des hommes » [3], se mettant au-dessous de tous afin de les relever et de les exalter tous. Sous cet aspect un tel sort n'est plus seulement acceptable : il paraît enviable.

Ces vues remplissaient l'âme de joie sainte et d'admiration. Tout cela était si digne de Dieu, et si conforme à ce que le meilleur de notre cœur lui attribue d'instinct!

Alors, délivrée de ses doutes et à bout de questions, l'âme loua beaucoup l'amour, s'aidant, pour le mieux faire, de toutes les créatures, surtout des saints du ciel et de leur bienheureuse Reine, la très sainte Vierge. Et

1. Diligis enim omnia quæ sunt. Sap. xi, 25.
2. Pusillum et magnum ipse fecit et æqualiter cura est illi de omnibus. Sap. vi, 8.
3. Despectum et novissimum virorum. Is. liii, 3.

dans son bonheur, elle disait : O amour ! vous n'êtes pas connu. — Jésus dit : Je suis inconnu, et je suis méconnu. — Maître aimé, si vous êtes inconnu, manifestez-vous; si vous êtes méconnu, dédommagez-vous. O amour inconnu, envoyez-nous des prédicateurs; ô amour méconnu, donnez-vous des réparateurs. Puisque vous êtes inconnu, il nous faut des Apôtres; puisque vous êtes méconnu, il vous faut des victimes. —

Et l'âme comprit que la sainte humanité de Celui qu'elle priait avait été l'un et l'autre à l'égard de l'amour; qu'elle l'avait manifesté et prêché par sa vie, et qu'elle lui avait fait pleine réparation par sa mort. C'était là la grande œuvre que Jésus était venu accomplir sur la terre. Sa prédication et sa conversation qui manifestaient Dieu, étaient vraiment divines; son sacrifice, qui réparait tout et donnait à Dieu toute gloire, était plus divin encore, s'il se peut. Les premières posaient le fondement; le second couronnait l'édifice. Aussi. décidé à mourir, allant mourir, et déjà immolé mystiquement à la Cène, il disait : « Père ! j'ai consommé l'ouvrage que vous m'avez donné à faire » [1].

Or, cet incomparable précepteur montrait et expliquait à l'âme que cette même œuvre, faite d'abord par lui pour l'amour, il la veut faire encore par ses membres; et il n'y a que lui qui le puisse : si bien que ce n'est qu'en s'incorporant à lui par la grâce et en entrant en lui par l'amour pour s'identifier avec lui dans l'unité de son Saint-Esprit, qu'on peut espérer de servir utilement l'amour : c'est-à-dire de le déclarer au monde et tout ensemble de le venger du monde. Et ceci revenait pratiquement au premier mot que le Seigneur avait daigné dire, qui était d'*être Jésus*,

1. Joann. XVII, 4.

vivant la vie de Jésus, pour faire l'œuvre de Jésus.

Et toute heureuse de ce qui lui avait été découvert, l'âme s'écria : « Bienheureux l'homme que vous enseignez vous-même, ô mon Dieu, et à qui vous-même apprenez votre loi » [1], votre divine loi qui est l'amour [2]. L'âme était comme baignée dans ces adorables paroles de son Maître; ces paroles la rafraîchissaient, l'éclairaient, la pacifiaient, l'encourageaient. Elles lui faisaient goûter par expérience la vérité de cette promesse consignée dans les Livres saints : « vous puiserez avec joie des eaux aux sources du Sauveur [3]

1. Psalm. XCIII, 12.
2. Rom. XIII, 10.
3. Is. XII, 3.

CENT-VINGT-QUATRIÈME ÉLÉVATION

DE L'ÉTAT DE FILS DE DIEU CONSIDÉRÉ COMME FONDEMENT DE LA VIE HUMAINE DE JÉSUS ET, PAR SUITE, DE LA VIE CHRÉTIENNE.

I. L'enfant de Dieu cherchait Jésus, son frère aîné et son maître; mais quoiqu'il fût devant un tabernacle, il était comme seul en son âme, et le sentiment de cette solitude, en pesant sur son cœur, entravait son esprit. Que venait-il faire là ? Que venait-il y dire ? qu'allait-il y entendre ? Était-ce un juge qu'il abordait ? Sans doute c'était Jésus; mais qu'était précisément Jésus pour lui en ce moment ? Dieu allait-il entrer en discussion avec sa pauvre créature, interroger sa vie, scruter ses voies et entamer avec elle un de ces terribles procès où, sur mille questions qui lui sont adressées, il n'y en a pas parfois une seule où l'homme puisse répondre[1] ? L'âme était inquiète et peinée, au moins à sa surface.

Oh ! pour sainte et précieuse que soit la présence sacramentelle de Jésus-Christ dans nos sanctuaires,

1. Si voluerit contendere cum eo, non poterit ei respondere unum pro mille. Job. IX, 3.

qu'elle perd pour nous de sa valeur, quand l'âme qui traite avec lui manque d'onction ! Eût-on les lèvres collées au tabernacle, ce ne serait là encore qu'une juxtaposition extérieure qui pourrait laisser le cœur, le cœur sensible du moins, à une distance comme infinie du Dieu Eucharistique. C'est donc bien « au dedans » qu'est « le royaume de Dieu », et pas ailleurs [1].

Tout à coup l'enfant sentit Jésus poindre, pour ainsi dire, au centre de son âme. C'était quelque chose de ce qu'a écrit saint Paul : « Celui qui a dit à la lumière de jaillir des ténèbres, a lui-même commencé de poindre dans nos cœurs [2] ». Il n'y avait pas moyen de douter de sa présence. Or, cette présence intime changeait tout; elle prenait l'âme par ses racines et s'y étendait partout comme une sève de vie. Jésus se montrait bon, épanoui, consolant; on eût dit qu'il était en fête. — L'enfant pensa quelle fête puis-je donc être à Jésus ? — Et aussitôt il eut la vue de la joie qu'éprouve un médecin docte, riche et charitable, quand allant visiter un malade en détresse, il lui porte non seulement les remèdes nécessaires, mais toutes les ressources dont il a besoin. Et il disait : Mon Dieu ! comme c'est vous qui faites tout ! comme ce qu'il y a en nous de vertu, de verve et de bonheur n'est jamais, en principe, que la splendeur et l'efficacité de votre chère présence ! Tout à l'heure j'étais *moi* et tout livré à ma misère ; il semblait bien qu'alors je dusse être beaucoup plus humble et empressé de recourir à vous que quand j'étais si miséricordieusement, dirai-je ? si amoureusement visité par vous; c'était tout le contraire. Livré à moi, j'étais purement et simplement misérable; j'étais devant vous bien plus

1. Luc. XVII, 21.
2. Qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus vestris. II. Cor. IV, 6.

effrayé qu'abaissé, bien plus chagriné qu'humilié, bien plus troublé qu'actif. Pris par vous, je me sens fondre, je m'écoule comme l'eau devant la souveraineté de votre amour, enfin je suis dans ce bienheureux état qui est la vérité, l'ordre et la paix de votre créature, parce qu'alors vous la tenez elle-même tout entière en vos mains et la feriez aller au bout du monde avec un seul regard de vos yeux ou un seul mot échappé de vos lèvres.

L'enfant voyait d'ailleurs ce qu'il avait vu d'autres fois, à savoir que pour lui comme pour d'autres, la question n'est pas surtout de parler, d'opérer ou même de pâtir, mais d'*être*; et que c'est de la plénitude active de l'*être* de Jésus en lui que tout le reste doit sortir, l'état d'abord et puis les œuvres. Jésus semblait lui dire: Regarde-moi, connais-moi, aime-moi, aspire-moi, vis-moi, sois moi. — L'enfant se sentait plus qu'attiré, et ajoutant foi à la parole divine, il se livrait sans mesure à Celui qui daignait l'appeler. Il avait l'impression de l'être de Jésus l'environnant intérieurement comme une clôture vivante, ou plutôt comme une douce et radieuse atmosphère au sein de laquelle il était lui-même vivant, perdu et divinement heureux. Il entendait l'amour lui dire: Veux-tu demeurer ainsi toujours? Consens-tu à vivre ici? — Quoique cette proposition fût pour ravir le cœur, l'enfant recevait, en l'entendant, la très claire impression qu'un tel bonheur est sur la terre aussi crucifiant que profond, et qu'humainement parlant, cette vie divine fait mourir. La grâce était charmée, la nature un peu effrayée, car c'était là pour elle un complet sacrifice. Il s'agissait, en effet, de se tenir toujours en Jésus, de partir en tout de Jésus, de ne jamais agir, ni discourir, ni penser, ni aimer, ni désirer, ni choisir, ni vouloir hors de lui et sans lui; d'être enfin pratiquement lui au regard de tout et de tous, purement et pleinement lui.

Malgré l'effroi qu'il en avait, l'enfant n'était ni en goût ni en mesure de résister. Jésus s'était comme emparé de lui ; la sainte humanité du Sauveur le mettait en assurance du côté de la divinité dont il n'aurait pu soutenir l'action directe ou seulement le trop proche voisinage. « Je me suis assis, chanta-t-il intérieurement, à l'om« bre de celui qu'aime mon âme » [1].

Dans cet état rien de Dieu ne fait peur; tout en Dieu s'adoucit pour nous, tout s'abaisse à notre niveau et prend des proportions qui nous sont familières ; mais on comprend plus que jamais que, sans la médiation de Jésus, le moindre contact surnaturel de Dieu nous tuerait. L'enfant resta ainsi, se donnant et s'abandonnant autant que Jésus voulait le prendre. Puis il sentit le besoin de se présenter à Marie. Il le fit, mais en restant si uni à Jésus, que Jésus et lui semblaient n'être qu'un seul ; et quel secret c'était là pour être bien accueilli ! Aussi Marie sourit à son enfant ; et comme il lui demandait de le bénir, elle dit : ma bénédiction, c'est Jésus ; vois si je te le donne !

II. Plus tard l'enfant priait l'Amour de lui donner Jésus. Jésus est le don de l'Amour ; il est son œuvre. C'est par l'opération du Saint-Esprit que Jésus a été formé dans le sein de sa bienheureuse Mère ; c'est par le mouvement du Saint-Esprit qu'il s'est offert en sacrifice [2]. Qu'il est donc doux de pouvoir ainsi invoquer directement l'Amour, de savoir que, en priant, c'est vraiment à l'Amour qu'on s'adresse, qu'il vous entend, qu'il vous écoute, qu'il a bien plus envie de nous donner que nous n'avons le désir de recevoir ; et que parmi tant de dons

1. Sub umbrâ illius quem desideraveram sedi. Cant. II, 3.
2. Hebr. IX, 14.

qu'il peut et veut nous faire, il n'y en a pas un seul qu'il ait plus de propension et d'ardeur à nous accorder que celui qui les contient et les surpasse tous, le don infini, « le don de Dieu »[1], Jésus.

Alors l'enfant pensa à l'avance merveilleuse que nous donne cette réalité de la vie de Jésus dans nos âmes et ce pouvoir que nous avons, par suite, de la prendre comme principe de toute notre vie surnaturelle, comme point de départ de tous nos actes et comme fondement de toutes nos œuvres. Cela supprime tout un petit monde de préliminaires laborieux, pénibles, embarrassants. L'âme se trouve ainsi, d'un seul coup, dégagée, libre et simplifiée; elle est posée sur une base inébranlable et enracinée dans la paix. Elle part d'un point qui semblerait très justement à la raison le prix déjà magnifique d'une vie entière de travaux et de vertus. On ne peut dire tout ce qu'il y a de bien à faire ainsi abstraction de sa vie humaine personnelle, et à passer tout entier en Jésus par la foi pour ne dater plus que de lui en toutes choses, et vivre sa vie à lui par l'esprit. Aucun fardeau déposé, aucune chaîne brisée, aucune complication résolue ne peut donner le sentiment d'une si complète délivrance. Mais en même temps il est aisé de voir dans quelle existence toute nouvelle cette abdication de soi fait entrer. C'était comme une région immense qui s'ouvrait devant l'âme, et dans laquelle il fallait désormais cheminer avec la ferme résolution de ne revenir plus en arrière et de ne se point arrêter en chemin. Quelles fins à obtenir ! quel programme à remplir ! cette vie de Jésus regardait Dieu avant tout; elle devait satisfaire à tous ses droits, accomplir toutes ses volontés, glorifier tous ses attributs. Elle regardait ensuite toute créature, con-

1. Joann. IV, 10.

sidérée surtout sous son aspect surnaturel. Il y avait là une foule de rapports devant lesquels l'âme par elle-même se sentait insuffisante, ou même radicalement incapable.

Voyant l'enfant ému à ce spectacle, Jésus lui fit comprendre que la grande tâche ici est de le laisser faire; que lui seul est chargé de mener sa vie propre; que lui seul en a la puissance; qu'il entend continuer maintenant dans ses membres la vie que, par amour pour Dieu et pour nous, il a menée ici-bas dans son humanité personnelle; que ses membres n'ont pour cela qu'à adhérer à lui fermement et fidèlement, à se maintenir en lui, détachés, pauvres et purs d'eux-mêmes, consentant à tous ses desseins, se livrant à toutes ses influences, suivant tous ses mouvements. agissant dans sa dépendance. Le principal et, si l'on peut ainsi dire, tout le positif de cette œuvre est spécialement l'affaire de Jésus ; sa grâce nous aide toujours à nous omettre et à nous nier pratiquement pour le laisser opérer en nous, avec nous et par nous. C'est lui alors qui, en nous, atteint son Père qu'il glorifie et les créatures qu'il sanctifie ; à quoi revient tout son ministère, lequel est aussi tout le nôtre. Cela rappelle ce qu'il a dit : « mon Père qui m'a envoyé ne m'a pas laissé seul, mais demeurant en moi, il y fait lui-même avec moi toutes mes œuvres[1] ».

L'enfant toujours timide pour ne s'oublier point assez restait encore frappé de sa disproportion avec une vie si haute et si vaste : il pressentait de grands travaux, d'innombrables difficultés, et craignait de ne point aboutir. Pour l'apaiser et lui donner plus d'assurance, Jésus daigna lui montrer que la première œuvre qu'il est venu faire en ce monde, et la principale occupation ici-bas

1. Joann. XIV, 10.

de son humanité, ç'a été de contempler, d'adorer, de louer et d'aimer Dieu. Cela primait tout; Dieu y attachait plus d'importance qu'à tout le reste; c'était, et ce sera toujours jusqu'à la fin, la plus indispensable et la plus urgente des justices. Or, en soi, cette œuvre est aussi simple que douce. Sans doute bien des devoirs, bien des labeurs, bien des douleurs découlaient pour Jésus-Christ de cette contemplation, source de tant d'amour. Mais souffrances et travaux ne venaient qu'après coup; et si ces fruits de l'amour étaient si savoureux, s'ils donnaient tant de joie à Dieu et tant de grâces aux hommes, c'est qu'ils empruntaient toute leur sève à cette racine sacrée. Il s'agissait donc, en définitive, de regarder Dieu habituellement avec un tendre et pieux respect, de l'adorer humblement et de l'aimer de tout son cœur, s'unissant, pour le faire, à Jésus qui le fait toujours en perfection, et demeurant dédié et livré comme lui et avec lui aux usages de son Père. Tel était, sur la terre, l'intime de la vie du Sauveur, et, par là, il imitait et reproduisait la sainte vie intérieure de Dieu; car en lui-même Dieu ne travaille point; son labeur libre et volontaire (si en parlant de Dieu on peut se servir de ce mot) ne date que de la création; et cette création, l'éternité la précède, la domine et l'enveloppe. C'était donc l'ordre que Jésus, miroir vivant de la divinité, reflétât avant tout, et dans son âme et dans sa vie, ce qu'il y a en Dieu de primitif et d'essentiel, et que, venu ici-bas pour adorer ce qu'il reflétait, il rendît le premier honneur à ce qui s'y trouve de principal.

III. Mais l'enfant fut bientôt conduit plus avant dans ce monde des principes où subsiste le premier fonds des choses, c'est-à-dire la racine de leur existence, la source de leur vie, l'appui de leur état et toutes les premières

issues de leurs actes. Il n'aurait pas cru d'abord qu'ici cela fût possible, et que, dans l'ordre qu'il contemplait, il y eût rien de plus primitif et par là même de plus lumineux et de plus pacifiant que l'amour inné de Jésus pour son Père. Mais il apercevait maintenant que, si l'être entier de Jésus passait dans cet amour et si cet amour était comme l'efflorescence active et la splendeur vivante de cet être à jamais béni, il y avait pourtant par delà un état plus profond, plus tranquille, et qui, par un côté, se rapprochait davantage encore de la paix béatifique de Dieu. C'était l'appartenance de Jésus à son Père.

Jésus, en effet, est radicalement et avant tout la chose et le bien de son Père; son royaume, sa cité, son palais, son trône, son instrument; et d'être cela forme, pour ainsi dire, sa constitution intrinsèque. Son Père le possédait; il était pleinement et exclusivement le possédé de son Père; Dieu ne l'avait conçu que comme totalement saisi par lui; éternellement il n'avait rien vu de Jésus ni en Jésus qui fût, pour si peu que ce soit, séparé de la divinité : ni une fibre de son corps, ni une puissance de son âme, ni un acte de ses puissances, ni un moment de sa vie. Toujours, partout, en tout, Jésus était la propriété de Dieu. Il n'y avait pas une vérité plus pure et plus haute où un être pût être établi, pas une grâce plus précieuse qu'il pût recevoir, pas une justice plus parfaite qu'il pût accomplir, pas de bonheur plus excellent qu'il pût goûter. Or, tel était l'état immuable de notre aimé et adoré Sauveur; état qui se retrouvait dans tous ses mystères, à la crèche, à la croix, dans l'Eucharistie; état qui était la racine cachée de sa vie, le sol invisible et saint d'où s'élevaient toutes ses œuvres. Dans le cours des trente-trois années qu'il passa sur la terre, ses actes n'étaient que la floraison de son amour pour

Dieu, et son amour s'épanouissait sur son appartenance à Dieu.

Comment ne pas souhaiter ardemment entrer dans cette appartenance divine ? d'autant que, renfermant tous les biens, elle est fondée sur tous les titres imaginables. — O Maître, s'écriait l'enfant, il fait jour maintenant, c'est donc le temps d'opérer [1]. Vous qui donnez à qui a déjà reçu [2], mettez le comble à la grâce qui fait luire en moi cette lumière. Comme votre Père vous a pris, prenez-moi; comme vous lui appartenez, faites que je lui appartienne. Toute mon âme est dans cette prière, et c'est votre propre Esprit qui vous conjure en moi. Ce que ne vous demande pas en moi ou pour moi cet Esprit, je n'en fais nulle estime. Si j'aime encore quoi que ce soit contrairement à lui, ou même en dehors de ce qu'il aime, ou ne me donnez point cette chose si elle n'est pas dans ma main, ou arrachez-l'en si elle s'y trouve, sans regarder à la peine que j'en pourrai ressentir. Mais que je sois exclusivement à vous, c'est infailliblement ce que votre Esprit veut pour moi; c'est donc ce qu'il demande en poussant mon âme à gémir et à vous implorer. Exaucez-le, exaucez-vous !

Je sais bien que je vous appartiens toujours par nature; c'est une appartenance d'esclave; les choses qui ne vous aiment pas vous appartiennent ainsi, et les damnés eux-mêmes n'échappent point à ce domaine inévitable. Ce n'est donc pas cela que je veux, mais bien cette sorte d'appartenance que fonde l'Incarnation et dont le type et la substance sont en mon Rédempteur. Je veux une appartenance de grâce, d'amour, de choix, de préférence; une appartenance immédiate qui, entre vous et

1. Psalm. CXXVI, 2 ; ibid. CIII, 23; — Joann. IX, 4.
2 Matth. XIII, 12.

moi, établisse une vraie parenté ; je veux une union vivante, un mariage, servant de base et d'aliment à une entière communauté de vie, d'état, de biens ; je veux enfin une prise de possession volontaire des deux parts, et formant un lien qui ne se rompe jamais. Voilà ce que j'appelle, ce que je demande, ce que j'attends avec confiance.

IV. Quand l'homme qui vous cherche, ô mon Dieu, se croit arrivé au terme, il n'est encore qu'au commencement [1], et l'on dirait que tout reste à faire. A y bien regarder, cette appartenance à Dieu n'est pas le dernier fond de l'état intime de Jésus. C'est à titre de Fils qu'il appartient au Père ; et de là vient d'abord que cette appartenance étant si pleine et si vivante du côté de Jésus, est si glorieuse et si chère au Père qui l'engendre : mais il suit de là aussi que ce qu'il y a vraiment de primordial et de fondamental en Jésus, c'est d'être ainsi divinement engendré. Toute autre relation qu'il a ou peut avoir avec le Père par suite de l'Incarnation, s'appuie sur cette génération essentielle qui le constitue Fils de Dieu. C'est à titre de Fils qu'il est serviteur, adorateur et victime du Père. En tout ce qu'il est, son Père l'engendre, et il l'engendre partout où il est ; il l'engendre par un seul acte équivalant à tous les instants d'une durée quelconque. Il l'engendre là où il l'envoie, et partant dans sa conception humaine, dans sa naissance, dans le progrès et tout le cours de sa vie terrestre, au calvaire, dans le ciel, dans l'Eucharistie, en nous où il le fait naître par la foi et vivre par l'amour. Principe de toutes les missions visibles et invisibles de Jésus, cette génération éternelle demeure la racine et l'appui de

1. Cùm consummaverit homo, tunc incipiet. Eccli. XVIII, 6.

tous ses mystères. Elle communique à Jésus, dans une plénitude absolue, la nature, la vie, les perfections et tout l'état divin du Père : d'où vient qu'il est avec le Père un seul et même Dieu, sans succession de temps, sans inégalité de degré et sans différence d'aucune sorte.

La vie surnaturelle. qui est l'entrée dans le mystère du Christ, consiste d'abord à croire et à confesser que ce Christ est « le Fils du Dieu vivant ». C'est cette foi confessée qui a tant illustré Simon fils de Jean et lui a mérité d'être Pierre [1]. C'est elle qui a sauvé le bon larron [2] et justifié le centurion [3]. C'est elle qui ouvre le ciel à quiconque y est admis. L'adoption que Dieu fait de nous par la grâce est comme une extension et une appropriation de l'assomption hypostatique faite de l'humanité par le Verbe. Nous sommes fils par une communication de la filiation divine de Jésus; fils par le Fils et dans le Fils : si bien que, par cette identité d'origine et de vie, tous les adoptés sont *un* dans le Christ, tous les membres *un* dans le chef, et que, ayant pour enfants la multitude innombrable des fidèles, Dieu n'a pourtant qu'un Fils, son Jésus, dont nous sommes le corps.

C'est cet état d'enfants de Dieu qui nous constitue chrétiens, spirituels, vivant de la propre vie de notre Père céleste qui est la vie éternelle. Tout part pour nous de ce noble état; tout s'y réfère. C'est un appui indéfectible, une richesse sans prix, une gloire et une félicité sans pareilles. Aussi l'enfant voyant ces choses disait avec délices : Je suis enté sur vous, mon Seigneur; la même sève circule en notre être, le même esprit nous vivifie; vous êtes avec moi et je suis avec vous; vous êtes à moi et je suis à vous ; vous êtes en moi et je suis

1. Matth. XVI, 16.
2. Luc, XXIII, 42.
3 Matth. XXVII. 54.

en vous ; en un sens je suis vous et vous êtes moi : non que nos personnes se confondent (cela n'est pas possible et ne serait point désirable), mais nos natures, nos volontés, nos ardeurs sont communes, ce qui est le comble et la paix et la joie de l'amour. On le voit bien dans l'amour absolu, puisque les trois, qui y subsistent sans jamais s'y confondre, n'ont qu'une seule et même nature, une seule et même vie, une seule et même divinité.

Ainsi donc, mon Jésus, vous êtes plus que mon frère, plus que mon ami, plus que mon époux, vous êtes la vie de ma vie, l'esprit de mon esprit et le cœur de mon cœur ; vous êtes plus moi que moi, comme la source est le ruisseau plus que le ruisseau lui-même. Cette union dépasse l'ordre humain. Après l'unité ineffable des trois personnes divines, après l'inexprimable union dans laquelle subsiste maintenant votre personne incarnée, ô Verbe unique du Père, il n'y a rien de si *un* que vous et l'âme adoptée. Je suis bien plus l'enfant de Dieu que celui de mon père et de ma mère. D'abord cette génération, qui les fait mes auteurs, se rapporte tout entière à celle qu'éternellement vous m'avez prédestiné à recevoir de vous; je n'ai été créé, et dès lors vous ne m'avez fait naître d'eux en ce monde que pour m'enfanter vous-même, ô Dieu, à la grâce ici-bas et là-haut à la gloire [1]. Mais de plus, quand mon père et ma mère m'enfantaient, ils ne pouvaient m'aimer, ne me connaissant point. Peut-être voulaient-ils un fils, mais non pas tel ou tel fils; non pas moi plus qu'un autre. Vous, au contraire, ô mon doux Père céleste, c'est très volontairement que vous m'avez engendré [2]. Votre amour, en ceci, n'allait point au hasard; le rayon librement parti de votre cœur

1. Ephes. 1, 6, 12.
2. Voluntariè genuit nos verbo veritatis suæ. Jacob. 1, 18.

m'atteignait personnellement dans le néant d'où il venait me tirer. Donc, à mille titres, je suis plus fils de Dieu que fils de l'homme ; et s'il arrive que, sur le terrain de la vie d'à présent, ces deux générations luttent l'une contre l'autre, la vôtre, ô mon Dieu, l'emportera toujours, et je n'oublierai jamais qu'ayant un père et une mère sur la terre, je n'ai pourtant et définitivement qu'un Père, le Père de mon père et de mes pères, mon Père qui est dans les cieux [1].

V. A quelque temps de là l'enfant se rappelait ce que Dieu lui avait montré de sa génération divine, et il pensait : hélas ! Seigneur, il y en a une autre dont parlent vos saints Livres, et dont vous avez dit vous-même aux Juifs qui gratuitement s'étaient faits vos ennemis : « Vous, vous avez le diable pour père, et vous voulez accomplir les désirs de ce père [2] ». Je suis né et tous mes frères sont nés dans votre disgrâce, « fils de colère » [3], et par là même fils de Satan. « J'ai été conçu dans l'iniquité et c'est dans le péché que m'a engendré ma mère [4]. » Il a fallu mourir à cette vie néfaste et rompre le détestable lien de cette parenté avec l'enfer, pour que la sainte vie de Jésus vînt en moi et que je devinsse par lui l'enfant du Père céleste. Mon Jésus ! y a-t-il encore en moi quelque trace de cette génération maudite ? Je prends, pour y regarder, le flambeau que vous-même me mettez dans la main en donnant ce signe à vos contradicteurs : « Vous voulez accomplir les désirs de votre père » ; c'est bien à cela, en effet, qu'on les reconnaît pour fils du diable.

J'examine mon âme devant vous, ô mon adoré Maître,

1. Matth. VI, 9.
2. Joann. VIII, 44.
3. Ephes. II, 3.
4. Psalm. L, 7.

et je n'y découvre point de volonté délibérément opposée à la vôtre, ni par là même de volonté favorable au démon. Je m'échappe souvent hélas ! je me distrais, je m'oublie ; de la grâce où je devrais, où je voudrais toujours me tenir, je coule et descends dans la nature ; je parle ou agis en indépendance et dans mon propre esprit ; je suis moi au lieu d'être Jésus ; et le nombre de fois que cela m'arrive dans une année, dans un mois, parfois dans un jour, je ne le saurais point calculer. Mais un parti pris de mal faire, de vous trahir, ô Dieu, ou de vous contrister pour si peu que ce soit, il me semble que, grâce à vous, cela n'est plus dans mon cœur, et la seule pensée qu'un tel mal y serait me soulève. Si le prince de ce monde venait à moi, il trouverait sans doute en moi trop de choses qui lui appartiennent ; mais, à coup sûr, ce qui lui appartient, je veux bien qu'il le prenne, je le presse de tout emporter, ou plutôt (car je n'ai pour rien à traiter avec un tel être) je vous conjure, ô vous à qui il obéit forcément, de l'obliger à hâter sa besogne et de me délivrer vous-même et à jamais de ce que Satan peut reconnaître et réclamer en moi. Qu'il m'afflige, si bon vous semble, et tant qu'il vous plaira, mais qu'il ne m'induise plus à pécher. Défendez-moi. —

Il sembla à l'enfant que Jésus lui disait au fond de l'âme : Il ne s'agirait que de ta vie, crois-tu que je ne t'aime point assez pour la défendre ? C'est de la mienne en toi qu'il est question, pense si je la veux protéger ! — L'enfant fut touché jusqu'aux larmes ; et en même temps il voyait la solidité, la puissance, la plénitude de la vie de Jésus : en elle-même d'abord, puis partout où elle se met par la grâce ; car, pour ce qui est d'elle, elle ne change jamais. C'était une vérité, une intensité, une sûreté de vie si profonde ! une vie qui était tout être ; qui avait son principe, son aliment et toute son assiette en

elle même ; une vie positive, affirmative, absolue, et qui existait si simplement et si nécessairement, qu'elle ne défiait rien ni personne : seulement devant elle tout ce qui n'est pas elle, et surtout ce qui lui est contraire, est sans valeur, sans fond, sans l'ombre de consistance. Il y avait bien tout autour de cette vie, et en un nombre tel qu'il formait une vraie foule, des apparences, des audaces, des bruits sans efficacité, des formes éphémères et fuyardes, des vanités toutes vides, des impuissances prenant des airs terribles, des nullités tapageuses, des riens turbulents et stériles. Tout cela s'agitait sans cesse et en tous sens, et quelquefois semblait s'armer en guerre et entrer en fureur ; mais cette vie n'en était ni altérée, ni diminuée, ni troublée, ni émue ; elle persistait sereine, immuable, et semblait ne regarder même point ce qui se passait hors d'elle.

Alors l'enfant louant et admirant cette vie disait à son Seigneur : Je sais bien, ô mon Jésus, que vous êtes inattaquable, mais moi ? Je sais bien aussi que, par la foi, votre vie m'est réellement donnée et que j'en possède la substance. Cette substance, je ne l'ignore point, est une force infinie, mais je la possède faiblement parce que je suis faible moi-même. Par suite, même avec vous, mon Sauveur (non, certes, à cause de vous, mais malgré vous et à cause de ce que je demeure), je suis encore exposé ; votre vie en moi est exposée. L'état terrestre comporte-t-il qu'il n'y ait plus aucun rapport entre le démon et moi ? —

Alors Jésus se découvrit à l'âme qui le priait, et tel qu'il était, dans les jours de sa vie passible, au regard de Satan. Lui, si saint et tout divin, il avait accepté ici-bas des rapports avec le démon. Satan l'avait personnellement tenté, persécuté, et à la fin crucifié par la main des Juifs. Cette vue décidait tout ; car l'enfant est ainsi dis-

posé, que si Jésus se montre à lui dans un état quelconque, il y veut être ; toute objection est résolue et tout obstacle s'évanouit. Or, ce rapport de Jésus avec le diable était essentiellement et exclusivement une contradiction réciproque ; et encore qu'une telle relation puisse être accidentellement douloureuse, elle est concevable et normale : en Jésus elle devient sanctifiante ; on peut donc, on doit l'accepter. D'ailleurs « Celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde » [1] ; et ce qui importe ici, c'est moins de lutter contre Satan, que d'adhérer de toutes ses forces à Celui qu'il attaque en nous et qui sait toujours comment le vaincre. C'est de demeurer invariablement en Jésus, c'est de vivre et d'être continuellement Jésus qui nous fait communier à sa force et triompher de « l'adversaire » [2] : de sorte que le grand secret pour combattre le mal, c'est d'être fidèlement, amoureusement et pleinement uni au bien. L'amour, et l'union que fait l'amour, sont donc encore ici l'œuvre principale, sinon unique ; le reste va de soi et, même en nous occupant, ne nous doit jamais inquiéter.

Nous subirons assurément la contradiction active de Satan [3], et à Dieu ne plaise qu'il nous l'épargne, puisque, de son côté, rien n'est en paix, hormis ce qu'il a conquis et qu'il possède [4]. Mais quant à nous, le mieux ordinairement est de demeurer passifs à son endroit, de ne faire attention ni à ses suggestions, ni à ses artifices, de mépriser sa malice, de ne redouter point sa puissance qui ne vaut que par nos connivences, et de le traiter lui-même

1. I. Joann. IV, 4.
2. I. Petr. V, 8.
3. Omnes qui piè volunt vivere in Christo Jesu persecutionem patiuntur. II. Tim. III, 12.
4. In pace sunt ea quæ possidet. Luc. XI, 21.

comme un néant[1], nous appliquant uniquement à Jésus et à son Père, à nous unir à Jésus pour aimer et servir le Père. L'âme sent de plus en plus qu'il n'y a rien de si doux que d'être l'enfant de Dieu, et que rien non plus n'est si sûr. Qui sait? Peut-être s'il n'y a rien de si sûr, est-ce justement parce qu'il n'y a rien de si doux.

VI. L'enfant disait ensuite : Mon Sauveur, la génération surnaturelle, qui, par vous et en vous, me fait l'enfant de Dieu, n'est pas la seule qui soit en moi. Outre que, en décorant mon être de cette vie toute gratuite. vous avez à rejeter et à détruire cette mort vivante en laquelle je suis né et qui me faisait fils du diable, capable d'aimer, d'épouser, d'exécuter même les desseins de ce père maintenant abhorré, il y a en moi une autre vie issue d'une autre génération et avec laquelle, dans toutes vos relations avec moi, vous devez nécessairement compter : c'est ma vie humaine et terrestre. Moi, que vous n'avez tiré du néant que pour me faire naître, selon l'esprit, de la volonté sanctifiante de Dieu et me donner accès dans votre vie de Fils unique du Père, je suis « né de la chair et du sang et de la volonté de l'homme[2] » : volonté aveugle quant à moi, volonté qui ne s'est attachée à moi qu'après coup et quand, m'ayant vous-même déterminé et formé, vous m'avez librement offert à elle comme un objet de complaisance et d'affection ; mais volonté réelle et efficace, dont le mouvement, en donnant l'impulsion à ma vie, a laissé dans mon être une trace très profonde. Ayant une destinée de Dieu et devant, dès ce monde, mener une vie divine, je suis, je reste un homme et ne puis pas dès lors me dispenser de mener une existence humaine.

1. Ad nihilum redactus est in conspectu ejus malignus. Psalm. xiv, 4.
2. Joann. i, 13.

Il n'y a point à exclure cette vie comme l'autre dont je parlais, la vie perverse et diabolique, à l'empire de laquelle le baptême m'a soustrait. Je ne puis pas l'omettre non plus; elle est vraiment ma vie, et le lieu, la condition, le support de la vôtre. Elle vous sert de théâtre, d'enveloppe et de moyen. Elle est comme la matière de vos grâces, l'instrument de vos volontés, le calice de votre sacrifice. Elle est ce « vase de terre » dont votre Apôtre disait que « nous y portons notre trésor[1] » vous-même en vérité, mon doux Sauveur, trésor de Dieu et des hommes. Comment ne pas voir pourtant que cette génération terrestre et la vie qui en sort, sont pour moi et pour mes frères une source vive de péchés et d'imperfections : non par elles-mêmes, si on les considère telles que vous les avez faites, mais à raison des conditions détériorées où la chute nous a placés : sources d'imperfections toutes les fois qu'opérant pour ainsi dire à son niveau, cette nature agit d'elle-même, et surtout pour elle-même, sans dépendre de la grâce et sans s'y rapporter ; sources de péchés quand elle s'abaisse, par son action, au-dessous d'elle-même, opérant contrairement à la grâce et à la loi.

Là est la grande question de la vie ; là est tout à la fois le grand ouvrage de la grâce et le principal travail de notre liberté. Cette vie existe ; elle a le besoin, le devoir et le droit d'exister. Si elle est fort capable d'excéder en ses exigences, elle en a de très légitimes et auxquelles Dieu veut qu'elle satisfasse. Elle s'exerce d'ailleurs à chaque instant ; tout la provoque, tout la suppose, tout l'entretient.

Ne sachant que trop ses tyrannies et le dérèglement de ses convoitises et les tristes moissons que portent les

1. Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus. II Cor. IV, 17.

terrains dont elle est tout à fait maîtresse, l'enfant roulait dans son esprit des pensées, sinon des projets, de sévérité, de rigueur, de captivité étroite et multiple, de mortification à outrance. Jésus sembla soudainement substituer d'autres pensées à celles-là en changeant tout l'aspect des choses. Il disait en substance : Mon enfant, cette vie humaine, comme aussi cette nature qui en est le fond, la grâce la connaît, la grâce l'aime. En ce qu'elle est, elle est de Dieu ; étant de Dieu, elle est bonne, et par l'aptitude que j'ai mise en elle à recevoir ma grâce, elle est même très bonne. Tu peux la respecter, tu dois l'aimer. Seulement, pour la bien voir, regarde-la plus en moi qu'en toi. Elle est si bonne en moi, par l'union qu'elle y a avec ma toute divine personne, qu'elle devient adorable.

L'enfant ne pourrait dire l'impression que lui firent ces paroles et cette vue. Tout s'ordonnait, tout s'apaisait, tout s'épanouissait dans cette lumière. Il s'écria : O mon Jésus ! quel être pacifiant et dilatant vous êtes ! Vous simplifiez toutes choses. — Et en même temps il voyait que la vérité, c'est l'harmonie ; et cela donnait à son âme le sentiment d'une beatitude universelle. Il voyait aussi que dire : la vérité, c'est l'harmonie, c'est exactement comme si l'on disait : la vérité, c'est Jésus. Et Jésus confirmait et commentait ces pensées de l'enfant, lui disant : Qu'est-ce qui n'est pas en moi ? et en moi qu'est-ce qui n'est pas d'accord ? — Il fallut s'arrêter pour adorer Jésus comme étant l'harmonie vivante et la paix de tout ce qui existe.

Cependant il y avait à préciser et à régler les rapports de cette vie humaine avec la vie divine qu'elle contient et supporte. A ce sujet Jésus dit trois mots pleins de lumière, d'autorité et de grâce. La nature devait être *soumise, épurée, possédée*. C'était là un riche festin : l'en-

fant se mit à s'en nourrir. Oh! qu'il est donc vrai que celui-là est heureux dont vous-même êtes le précepteur, ô mon Dieu[1]! Nul ne parle comme vous. Tout ce que vous dites attire, charme, persuade, pénètre. Même quand l'esprit est forcé d'être sérieux et de réfléchir profondément aux choses que vous dites, le cœur est enclin à le faire, et cette inclination vient du pressentiment qu'il a de la joie surhumaine où aboutit son travail.

Il faut donc que la nature soit soumise; c'est l'ordre de sa création, c'est la loi de sa vie; et quand demeurant dans cet ordre, elle se tient fidèle à cette loi, elle est libre, assurée, paisible et saintement contente. La grâce est comme une théorie divine de la nature. La nature, surnaturellement aidée de Dieu, doit réduire cette théorie en pratique, et dans la mesure où elle le fait, elle s'élève, se transforme, se sanctifie, se déifie. Elle doit ne prévenir jamais la grâce, n'aller pas plus vite qu'elle, n'aller pas plus lentement, mais s'y ajuster tout entière, et la suivant en tout, ne cesser point de la servir.

Il faut qu'étant soumise, la nature soit en outre épurée. En Jésus la nature humaine était pure; grâce à l'immaculée Conception, elle l'était aussi en Marie; mais dans les autres enfants d'Adam elle doit être épurée. — Maître, dit l'enfant, il me semble que l'épuration des choses, c'est l'élimination de tout ce qui s'y trouve mêlé d'étranger, de tout ce qui en altère la vérité, la simplicité, l'intégrité, que c'est, par conséquent, comme la réduction de l'être à son essence. Mais quelle est, moralement parlant, l'essence de notre nature? — L'enfant comprit que c'est ce que Dieu pense et veut de cette nature; l'idée qu'il a de chacun de ceux qui y subsistent, et le dessein déterminé qui sort de cette idée. Tout ce qui, dans un

1. Psalm. XCIII, 12.

être, répond à cette idée divine, raison de ce qu'il est et loi de ce qu'il doit être, tout cela est essentiel pour lui, vrai pour lui, et le rend vrai lui-même autant qu'il s'y conforme. Tout ce qui s'en écarte, au contraire, fausse l'être, et en le faussant l'altère et le souille plus ou moins. Épurer la nature humaine, c'est donc la réduire à ce que Dieu pense et veut d'elle, et l'y tenir strictement et constamment réduite. Or, Dieu la pense et la veut dans une dépendance complète et au service de la grâce. Il ne l'a point créée pour elle-même, mais, comme l'écrit saint Paul, « pour la manifestation et la louange de la grâce et de la gloire du Christ [1] » : c'est là, moralement et spirituellement parlant, sa vie essentielle, l'ordre, la vérité et la perfection de sa vie. Réduite à cela, elle est pure, sans altération, sans difformité, sans tache, sans ride [2]; elle reflète les pensées de Dieu et devient son miroir, son appui et son vehicule en ce monde, une forme terrestre de ses conceptions, un organe humain de ses adorables vouloirs. Elle est cela et n'est que cela. Le devoir et le travail consistent à la maintenir en cet état et à procurer qu'elle s'emploie toute à cette fonction divine. Ainsi faisant, on la purifie et on lui garde sa pureté.

Mais comment y parvenir et qui peut faire réussir une telle œuvre ? Jésus dit : ma présence et mon opération, ma lumière et mon onction, ma grâce et la correspondance à la grâce ; car la créature doit contribuer ici, et sa contribution, c'est sa foi, sa fidélité et la force de son amour.

En somme, reprit l'enfant, cela revient au dernier mot que vous avez daigné me dire : cette soumission entière, cette courageuse réserve, cette application amoureuse de

1. Ephes I, 6.
2. Ibid. V, 27.

notre nature à votre grâce, elles ne vont qu'à vous la livrer afin que vous la possédiez. —

Et c'était vrai. L'enfant le voyait en Jésus, et jusqu'à l'évidence. La possession par Dieu de sa sainte humanité était tout le secret de Jésus : celui de son état, celui de sa vie et de ses œuvres. C'était si digne de Dieu! c'était si bon pour l'homme ! Dieu déployait là toute la majesté de ses droits ; l'homme y trouvait la plénitude de son salut et de sa gloire. Oh ! qu'elle devient belle et magnifique cette nature humaine ainsi possédée par son Dieu! qu'elle est relevée alors, qu'elle est libre, qu'elle est bonne et qu'elle est heureuse! L'âme de l'enfant passe toute en prière, et il criait au dedans : Possédez-moi possédez-moi! — Il demandait que son esprit fût possédé, son cœur possédé, sa volonté possédée, possédés sa mémoire, son imagination, ses sens et tout son corps. Il renouvelait toutes ses promesses, tous ses engagements, toutes ses consécrations. Il les regardait et les aimait comme autant de titres qu'il avait donnés et qu'il donnait encore à Dieu pour l'enlever à lui-même, le dépouiller, le vider de lui-même, le posséder enfin (car ce mot dit plus et mieux que tout), le posséder donc totalement, devenant, en Jesus et par Jésus, l'esprit, l'âme, le cœur, et le chef, la source, la loi, la plénitude intime et comme la personne de sa vie. *Amen, Amen, Amen.*

VII. Les rapports que ce titre et cet état de Fils de Dieu constituent entre Jésus et son Père sont un sanctuaire où l'âme ne peut entrer que par la foi et avancer que par la piété. D'abord le rapport lui-même du Fils au Père est absolument radical entre eux deux ; rien ne le précède et il précède tout; et parce qu'il est tout à fait primitif, il est nécessairement souverain. Il domine, règle et gouverne tout le reste des relations qui, entre ce

Fils et ce Père, naissent de la sainte incarnation. Il fait plus que régler et gouverner ces relations; on peut dire qu'il les porte; et non seulement comme un appui, mais encore et plutôt comme une racine, c'est-à-dire qu'il les vivifie et leur envoie la sève. C'est même en les vivifiant qu'il les détermine et les dirige; comme, par la sève qu'elle y insinue, la racine pousse la branche et lui imprime la direction.

Tous les titres que le Père confère à son Fils, en nous l'envoyant, les caractères dont il le marque, les ministères dont il le charge, et par suite tous les mystères que Jésus nous révèle, toutes les lois qu'il formule, toutes les grâces qu'il répand, toutes les institutions qu'il fonde, tout part de sa filiation divine comme de son premier principe. Quoi qu'il fasse, Jésus ne fait jamais qu'une seule chose sous des formes diverses: il raconte ce qu'il voit, il répète ce qu'il entend, il communique ce qu'il reçoit [1]. Or, de quelque nom qu'on l'appelle, ce qu'il reçoit pour le donner, ce qu'il entend pour le redire, ce qu'il voit pour le déclarer, c'est quelque chose de cette sublime vie divine qui, étant le bien propre de Dieu, devient, par la magnificence de la miséricorde et la gratuite libéralité de l'amour qui nous envoie Jésus, l'héritage et le bien de toute créature. Et cette divinité que Jésus nous révèle et nous donne, elle lui vient par sa filiation; c'est uniquement et essentiellement comme Fils qu'il la possède. Toute sa glorieuse fécondité extérieure, dont Marie est le premier fruit et dont la moisson plénière est l'Église, sort de cette génération comme d'une source, encore qu'elle en sorte librement et gratuitement. Quand on a dit de Jésus qu'il est le vrai Fils de Dieu, on a tout dit de lui. On peut expliquer ce nom,

1. Joann. v, 30

on n'y saurait rien ajouter. Les glorifications intelligentes, les louanges savantes et innombrables dont l'entoureront éternellement les Bienheureux ne seront que le commentaire de ce nom sacré et adorable.

Mais ce n'était pas seulement la totalité de l'être de Jésus, je veux dire sa subsistance divine et sa nature humaine, qui était honorée et dotée de cette effusion complète et substantielle de la divinité en lui qu'on nomme sa génération éternelle, c'étaient aussi ses actes, tous ses actes, les intérieurs, les extérieurs, et jusqu'aux moindres. Tous étaient réellement des actes de Dieu; aussi bien des actes de Dieu, non seulement que la création et le gouvernement du monde, mais que la génération du Verbe et la procession de l'Esprit-Saint: quoique ceux-ci soient immanents, c'est-à-dire aient leur terme en Dieu même, tandis que les autres ont leur terme au dehors. Et de là vient que les pas même de Jésus-Christ, et jusqu'à ses soupirs étaient adorables, et contenaient la vertu suffisante pour donner toute gloire à Dieu et racheter le monde et mille mondes.

Proportion gardée, il en va ainsi de nous dans la grâce. Comme Jésus est Fils de Dieu par nature, nous le devenons par l'adoption, mais une adoption qui nous modifie réellement et nous donne part à la nature de celui qui nous adopte [1]. Là est le fond de notre état surnaturel. Tout ce qui se peut ensuite édifier comme action produite ou influence exercée dans l'Église, pose là-dessus comme sur sa base. En conséquence (et c'est là une vue pleine de vertu et de délices), dans cet ordre de l'action et de la fécondité que peut et doit avoir toute vie chrétienne, ou religieuse, ou sacerdotale, tout se rattache à la relation intime et habituelle de l'âme avec Dieu, à la

1. II. Petr. I, 4; I. Joann. III, 1.

grâce, à l'union, à l'amour, à l'oraison, enfin à ce qu'on nomme si justement *la vie intérieure*. C'est ce que dit l'Évangile : « Le royaume de Dieu est au dedans de vous [1]. Le royaume de Dieu, en un sens, c'est l'Église. Or, la mesure de la coopération de chacun à cette œuvre divine de l'Église, c'est avant tout la qualité, l'intensité, la tendresse, la vigueur, l'ardeur de ces deux cris échangés dans le secret entre Dieu et le cœur : mon Fils ! mon Père ! De là les énergies surnaturelles, de là le zèle, de là les éloquences sacrées, de là les vertus et les prodiges qui renouvellent la face de la terre.

Mais Dieu ne se contente pas de nous engendrer nous-mêmes pour nous constituer ses enfants, il veut encore, comme il fait pour Jésus, engendrer toutes nos œuvres, c'est-à-dire y verser sa grâce, sa vie et son esprit. Il ne suffit point que nous soyons ici-bas fils de Dieu ; il faut que nous vivions comme tels ; et c'est à quoi se rapportent toutes ces paroles des Livres saints : « Marchez comme des fils de lumière [2] ; imitez Dieu comme des fils bien-aimés [3] ; celui qui prétend connaître Jésus et demeurer en lui, doit marcher comme Jésus lui-même a marché [4]. Celui-là glorifie le Père qui rapporte beaucoup de fruits [5]. Je vous ai établis pour que vous alliez et que vous rapportiez du fruit et que votre fruit demeure [6]. »

Chaque bonne action que fait une personne baptisée, c'est-à-dire un membre du Christ, Dieu la pense, Dieu la veut, Dieu la dit dans cette éternité radieuse et sereine où il énonce son Christ, ce qui est l'engendrer. De sorte

1. Luc, XVII, 21.
2. Ephes. V, 6.
3. Ibid. I.
4. I. Joann. II, 6.
5. Joann. XV, 8.
6. Ibid. 16.

que cette action, pour vile, petite et insignifiante qu'elle soit par elle-même, est néanmoins, en principe, une vraie parole de Dieu, se réalisant, s'humanisant, s'incarnant ici-bas. Elle descend ainsi en nous sous forme de lumière, d'inspiration, de grâce, comme des hauteurs du Verbe chaque acte particulier que la divinité voulait de l'homme-Dieu descendait dans son âme pour y être humainement et librement accueillie et se produire au monde. Elle y descend comme le Verbe lui-même, quand il voulut commencer de vivre dans la chair, descendit vers Marie, lui demandant sa foi et son concours afin de se former humainement en elle et de naître d'elle ensuite parmi les hommes. Il n'y a pas sans doute ici d'égalité, mais il y a analogie et véritable ressemblance.

Si l'âme s'ouvre à cette semence, si elle la conserve et la cultive, elle donne le fruit divin : ce qui est, nous l'avons vu, l'incarnation et la naissance humaine d'une parole divine. Dieu est le Père de ce Verbe incarné : l'âme fidèle en est la mère, et c'est en vue de cette maternité que Dieu « l'a épousée dans la foi »[1]. Notre âme est un vrai Nazareth où le mystère sacré de la venue de Dieu sur la terre se reproduit à chaque instant, où, du moins, il veut, peut et doit se reproduire. Elle est encore semblable à l'âme de la sainte Vierge en face du Verbe de Dieu se proposant à elle et attendant cette réponse, qui pour tous est indispensable : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole »[2]. Enfin elle est comme la très sainte âme de Jésus au regard de ces vouloirs divins qui formaient comme les étoiles de son firmament intérieur, et réglaient invariablement

1. Ose. II, 20.
2. Luc, I, 38.

ses pas et ses conduites. On ne peut rien imaginer de plus solennel ni de plus saint.

Or, c'est là le mystère qu'à toute heure nous portons dans notre âme. La Sagesse, qui est Jésus-Christ, nous dit dans l'Écriture : « Emplissez-vous de mes générations[1] ». Cela a trait à ce mystère de la fécondité chrétienne. Nos bonnes œuvres sont ces « générations » dont le Christ, fils du Père et nous donnant la vie du Père en venant lui-même en nous par la foi, entend remplir successivement notre vie temporelle, afin que tout y soit de race divine, opération du Saint-Esprit, révélation et don du Verbe et glorification du Père : « Le Père est glorifié en ceci que vous rapportiez beaucoup de fruits[2] ». Que si, par notre correspondance fidèle à la grâce la vie divine passe dans nos actes comme, par la grâce sanctifiante, elle est déjà dans nos personnes, nos œuvres sont « pleines[3] », nos jours sont « pleins[4] », car Dieu lui-même « remplit de la longueur des jours[5] », c'est-à-dire de la permanence éternelle, ces courts instants si fugitifs qui, en se succédant, constituent ici-bas notre existence de voyageurs.

VIII. Le devoir essentiel de la piété et la somme des vertus chrétiennes, c'est donc d'être vraiment et toujours et en tout « fils de Dieu ». Or, Jésus l'est si pleinement et si absolument, que hors de lui on ne saurait l'être, et qu'en lui toute créature peut l'être suffisamment. Il s'en suit que tout se résume pour nous dans l'union à Jésus-Christ. Aussi Jésus dit à l'enfant : Étudie ma vie, mar-

1. Transite ad me et à generationibus meis implemini. Eccli. xxiv, 26.
2. Joann. xv, 8.
3. Apoc. iii, 2.
4. Psalm. lxxii, 10.
5. Ibid. xc, 16

che dans mes voies, mais avant tout unis-toi à ma personne, et sache que je me suis donné à toi. La foi fonde cette union, l'amour la noue ; et ce qui l'entretient, c'est la pureté, la fidélité et l'activité de l'amour. On m'aime activement quand on m'aime sans interruption ; on m'aime fidèlement quand on m'aime sans écart ; on m'aime purement quand on m'aime sans mélange. —

L'enfant se mit à repasser toutes ces choses dans son cœur, et il pensa tout d'abord qu'aimer Jésus sans mélange, c'est sans doute l'aimer pour lui, pour sa joie, pour sa gloire, sans recherche d'intérêt propre. — Est-ce cela, Seigneur ? Si c'est cela, j'entrevois que, pour y arriver, il est très nécessaire de surveiller beaucoup les désirs naturels de l'âme, mais encore plus ses joies ; car la nature des joies dit infailliblement la nature de l'amour, la joie n'étant jamais que l'épanouissement de l'âme dans la possession de ce qu'elle aime. Il faut donc ne nous réjouir que de ce qui réjouit Jésus, en lui, en nous, et dans les autres. Cela monte très haut et va très loin. Si loin et si haut que l'âme ne le considérait point sans effroi ; peut-être faute de le bien entendre, ou plus probablement à cause de l'imperfection de son amour.

Cependant elle s'écria : Maître ! je n'accepte aucunement que mon amour reste imparfait. Tout ce qui s'y trouve de défectueux, je vous supplie de le corriger ; tout ce que votre grâce y a déjà rendu bon, je vous conjure de le rendre meilleur. — Alors il sembla à l'enfant que Jésus lui disait : Je descendrai moi-même dans tes joies et par là je les rendrai saintes. — C'était un mot de délivrance et de paix comme tous ceux que dit Notre-Seigneur. Mais comme si ce n'était point encore assez, il daigna commenter ce mot et dit ceci en substance : Je m'unis ma créature ; je ne l'absorbe pas en moi. Si je te proposais de partager une de mes joies, mais que cette

joie fût assez transcendante pour être présentement un mystère à ton esprit, une épreuve à ta volonté, un sacrifice douloureux à ton cœur, l'accepterais-tu ? — Oui, Seigneur, avec votre grâce. — Mais si tu peux monter dans mes joies personnelles, même au prix d'une souffrance, pourquoi ne descendrais-je pas dans tes joies par une simple condescendance ? Si ton amour peut t'élever, le mien ne peut-il pas m'incliner ? Penses-tu que je ne t'aime point assez pour me réjouir sincèrement de ce que tu as des joies, surtout quand c'est moi qui te les donne, quand toi-même as conscience de les recevoir de moi, et que, les goûtant sous mes yeux, dans la dépendance de mon bon plaisir et sans la moindre attache égoïste, tu y prends occasion de me rendre grâces, de me connaître plus intimement et de m'aimer plus tendrement ? Quel est l'ami qui, parmi vous, ne se réjouit pas des joies de son ami ? Réjouis-toi donc ; mais jamais hors de moi, jamais non plus sans moi.

N'aime rien au monde sans moi, en t'isolant de moi Tout ce que tu aimes, aime-le à cause de moi, dans mon esprit, avec mon cœur, et comme je l'aime moi-même. Cette union avec moi, si tu y es bien fidèle, fera la pureté, la sûreté et la liberté de toutes tes affections. Elle en fera aussi la richesse ; les maintenant saintes, elle les rendra fécondes. Que ta vie, mon enfant, soit toute référée à la mienne, surtout celle de ton cœur. Convertis-toi à moi tout entier. Vis dans l'amour et pour l'amour, et cela, par amour.

N'aime rien non plus hors de moi. Qu'y a-t-il hors de moi ? Rien qui soit vrai, rien qui soit beau, rien qui soit bon. Il n'y a hors de moi que le néant, et des actes qui y tendent, des directions faussées, des défaillances, des dérèglements, des excès, des perversités, des désordres, du mal enfin et du malheur. Qu'as-tu à aimer dans tout

cela? Mais tous les êtres, aime-les. Aime-les en moi, dans leur principe, dans leur vérité, dans leur beauté divine, dans leur félicité éternelle. Aime les pour l'amour que je leur porte, et pour celui qu'ils me portent, et pour celui que je leur inspire et les charge moi-même de te porter. Tu as besoin de moi pour toutes choses, mais surtout pour l'amour.

Aime tout ce qui existe, mais aussi tout ce que je fais; aime mes volontés, mes desseins, mes conduites. En moi le fait implique le droit. Quand il s'agit de moi et de mes œuvres, ne distingue jamais entre le fait et le droit. Ce qui est multiple et divers par la forme est un et simple dans le fond.

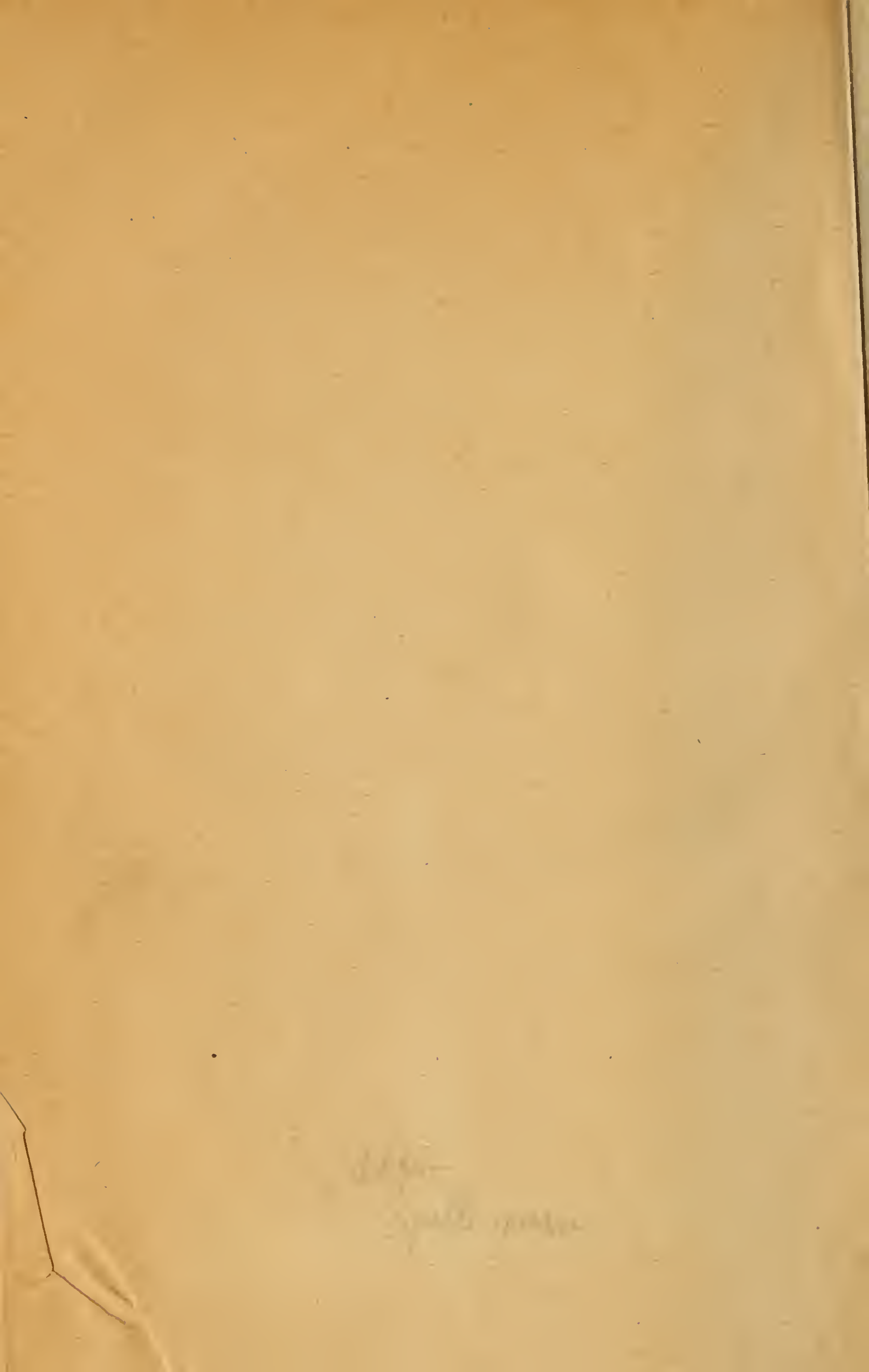
Le dernier fond de toutes choses, c'est ma volonté, et le fond de ma volonté, c'est mon être. —

Mon Seigneur, je vous crois, je vous aime, je vous obéirai; et grâces vous soient éternellement rendues pour tant et de si merveilleuses miséricordes.

TABLE DES ÉLÉVATIONS

FIN

Tours. — Imprimerie Mame.




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

